colorchecker CLASSIC

x·rite



Henri Marion.

Cours de Philosophie professé au lycée de Bordeaux en 1873-74 ; recueilli par M. Bellamy.

Don de Mme L. Dauriac.

B. Du soin. R. B[illegible]

Écrivez plus gros, et espacez vos Sommaires, si vous voulez repasser aisément.

1873-1874

Cours de Philosophie

Definitio est oratio quae quid sit id de quo agitur, ostendit quam brevissime = Ciceron. (Or. XXXII) =

Introduction générale au cours de Philosophie

De la définition en général - Définition de la science et de la Philosophie.

Sommaire

Qu'est-ce que c'est que définir - Difficulté qu'il y a à faire des définitions incontestées - Les définitions des termes scientifiques et surtout des sciences sont progressives et sujettes à changement - Définitions des noms Définitions de choses - Cette distinction est elle fondée? - On ne définit que les idées générales - Ce que doit énoncer une définition d'après Port Royal et les anciens logiciens - Genre prochain - Différence essentielle ou proche - Accidents - Correction apportée à cette théorie par Condillac et Stuart Mill, pourquoi? -

Une introduction est nécessaire pour faire connaissance avec l'étude que nous abordons. Que cherchons nous en philosophie? et par quelle méthode le cherchons nous? Pour cela, quelle est la définition de la philosophie? C'est la première question et presque la plus difficile. Il n'est déjà pas commode de dire au juste ce qu'est une science connue à fond, à plus forte raison est-il malaisé de faire comprendre ce qu'est la philosophie, quand c'est la plus difficile, la plus immense et la moins avancée des sciences, et quand on parle à des esprits qui en approchent pour la première fois.

Demandons nous d'abord ce que doit être une définition. Définir, du latin definire tracer des limites, c'est déterminer exactement le sens d'un mot, la nature d'une chose. Définir une science, c'est dire où elle commence, où elle finit.

Il n'y a peut être pas en Français vingt définitions incontestées. En effet, pour définir une chose, au consentement de tous, il faudrait être d'accord avec tous. Ce qui n'est pas. C'est bien pire pour les définitions scientifiques. Les sciences sont en progrès continuels. Quand on ne considère plus une chose de la même façon, on n'en peut plus donner la même définition. La Physique d'Aristote, malgré ses vues de génie, est une tentative presqu'enfantine auprès des manuels actuels. Les définitions ne peuvent

Définir, c'est analyser. Exemple - Tout ce qui peut être analysé peut être défini. - Règle de la définition. Elle doit être 1° Universelle 2° Propre. 3° Identique - 4° claire et conforme à l'usage. - Remarque: « Il ne faut pas vouloir tout définir. » La connaissance ne se définit pas - Elle est susceptible de mille degrés. - Echelle des êtres sentants. La curiosité - La connaissance humaine non scientifique - La science - Double sens de ce mot - Triple caractère des vérités scientifiques: 1° Généralité, 2° Certitude 3° Lien - Triple qualité de l'esprit scientifique - Gout de la généralisation - Vivacité à apercevoir les rapports lointains, soit de coexistence, soit de succession entre les choses. - L'Esprit philosophique - La Philosophie - La

pas nous suffire.
La philosophie est encore bien plus difficile à définir, car elle a beaucoup changée et est très peu avancée. Là surtout, les points de vue sont multiples à l'infini. Les uns se passionnent pour certaines questions que d'autres déclarent stériles. Ils sont pourtant philosophes - Aussi attendrons nous pour définir la philosophie que nous la connaissions un peu.
Afin de faire cette définition aussi bonne que possible, parlons un peu longuement des définitions en général - En ouvrant la logique de Port Royal nous trouvons que l'on distingue depuis Aristote, les définitions de noms et les définitions de choses.
Les définitions de noms sont celles qui ont pour objet de déterminer le sens d'un mot. Tandis que les définitions de choses déterminent la nature d'une chose.
Les premières sont arbitraires. A condition d'avertir, un écrivain peut appeler chapeau ce que l'on nomme arbre. Tandis que les définitions de choses ne sont point arbitraires. - Cette distinction n'a point de raison d'être. Elle est superficielle et d'apparence. En effet quelqu'un se croirait-il autorisé même en avertissant, à appeler chapeau un arbre? C'est donc un pur jeu d'esprit que cette distinction.
Il y a un usage et ~~définir~~ un nom, c'est dire ce qui en langage commun signifie ce mot.
Il arrive dans certains cas que l'on définit des mots qui ne sont que cela, qui ne correspondent à rien, comme par exemple le mot centaure. Mais il n'y a pas de définition de choses qui ne soient que cela. Aussi dirons nous qu'il n'y a que des définitions de mots, seulement le plus souvent ces mots représentent des choses.
Maintenant, si définir c'est toujours affirmer que tel mot à tel sens dans l'usage, s'ensuit

vérité totale est le but, non encore atteint – En ce premier sens, la philosophie est une tendance, un programme plutôt qu'une science constituée et arretée. –

il que tous les noms se définissent? Non. Les noms propres ne se définissent pas.
On ne peut faire comprendre à quelqu'un qui est l'individu désigné par un nom propre qu'en décrivant complètement ses caractères propres. ou mieux qu'en le montrant.
On ne définit que les noms communs ou idées générales. Les noms communs sont ceux qui désignent beaucoup d'individus. C'est une désignation commune.
L'esprit de l'homme met de l'ordre dans ces êtres si multiples en les comparant. Il voit que beaucoup, bien que differents, se ressemblent plus qu'ils ne different. Ainsi ce qu'on appelle chêne, bouleau, peuplier, etc, different entre eux, mais cependant se ressemblent suivant les caractères généraux et forment le groupe arbre; c'est là l'idée générale.
Que doit énoncer une définition? d'après Port Royal une définition doit toujours énoncer le genre prochain et la difference propre genus proximum et differentiam propriam. C'est à dire, une définition doit d'abord dire le genre de la chose dont on parle, puis on y ajoute les caractères propres qui distinguent essentiellement la chose.
Donc le genre prochain est le groupe dans lequel entre de suite la chose à définir. La difference propre est le caractère propre qui le distingue parmi les autres espèces du même groupe.
La différence est essentielle quand elle est attachée par nature à l'espèce définie. La différence propre est une conséquence un peu plus large. La différence accidentelle ne convient à l'espèce définie que par accident.
Voilà la théorie de la définition, elle ne satisfait pas complètement Condillac et Stuart Mill, parceque d'après cette théorie, il y a un mot qu'on ne saurait définir, le dernier des genres, le summum genus.



la notion immense d'être, qui contient tout et n'est contenue par rien, comment la définir? Cependant on peut la faire comprendre.
Aussi Mr Stuart Mill, à l'exemple de Condillac affirme que toute définition est une analyse. Définir, c'est analyser, c.a.d. détailler.
Ainsi il y a des mots que l'on définit, bien que ce soient de simples adjectifs. Par exemple éloquent: il n'y a pas de genre commun, mais on peut dire en analysant. Etre éloquent c'est être capable de faire naître la persuasion dans l'esprit d'autrui.
Ainsi tout ce qui peut être analysé peut être défini. D'où tout peut être défini, sauf ce qui ne peut être analysé. Par exemple: la douleur. on peut encore dire ce que c'est par comparaison, mais il est excessivement difficile de la définir à quelqu'un qui ne l'a jamais éprouvée.
Les sensations irréductibles, voila ce qui est impossible à définir; par exemple: définir le blanc....
Donc trois choses indéfinissables. 1° les noms propres. et ceux qui les portent _ 2° dans Port Royal le summum genus _ 3° même dans la théorie de Stuart Mill, les sensations irréductibles.
La définition doit être: 1° universelle, convenir à toute l'espèce définie, omni definito. _ 2° propre. ne convenir qu'à l'espèce, soli definito. _ 3° Identique ou reversable; on doit pouvoir la retourner sans qu'elle cesse d'être vraie. _ 4° Claire et conforme à l'usage; en effet, tant qu'à définir, on doit être compris de tous.
C'est la plus grande difficulté qu'il y ait quand on écrit en philosophie.
« Il ne faut pas vouloir tout définir » dit Port Royal, en effet, il y a certaines choses plus claires avant qu'après avoir été définies. soit l'idée.
La connaissance ne se définit pas. Tous savent ce que c'est que connaître. Le domaine

de la connaissance s'aggrandit tous les jours. On ne sait où elle commence, où elle finit. Les animaux supérieurs ont une connaissance fine et délicate. On la retrouve chez les animaux inférieurs. On peut même aller chez les zoophytes et on la rencontre encore, puisqu'ils se nourrissent, se reproduisent. On la retrouve donc ~~dans~~ tout le règne animal.

Quelques plantes mêmes peuvent être regardées comme informées du contact qu'elles subissent. Tel est le mimosa ou sensitive. Elle est soumise aux anesthésiques. C'est ce qu'a prouvé l'expérience suivante.

Mr Claude Bernard met sous une cloche un oiseau (grande vitalité); sous une seconde une souris (animal encore supérieur, mammifère); sous une troisième une grenouille (animal inférieur à sang froid); enfin sous une quatrième une sensitive. Si l'on fait subir une secousse électrique, une brûlure, une excitation quelconque; la sensation a lieu pour tous. Si on prend de l'éther, ou du chloroforme, en 5 minutes l'oiseau est endormi. Il faut 10 minutes pour la grenouille et 20 pour la sensitive. Dans cet état, ils sont insensibles, ils ont perdu le pouvoir de répondre aux excitations du dehors. Si on les laisse quelques temps, les êtres se réveillent chacun à leur tour.

Donc la connaissance est indéfinissable: très vive chez le savant, elle diminue peu à peu jusqu'à la plante.

Leibnitz a dit que la pensée est partout, qu'elle dort dans le monde minéral, qu'elle se réveille peu à peu dans les plantes et les animaux pour prendre dans l'homme seul, sa véritable grandeur.

Il nous faut cependant arriver à trouver une définition de la philosophie, c'est notre but. C'est aussi une connaissance. Mais entre la connaissance la plus haute possible et les connaissances infimes, il y a certains degrés tous le savent: on peut les définir.



Un savant a dit que la connaissance des mollusques est semblable à ce qu'on éprouve en faisant passer sa main entre le soleil et l'oeil fermé. Laissons de côté ces faits si obscurs et arrivons sans transition aux animaux supérieurs.
La connaissance du cheval, du chien etc on peut la définir ainsi : Elle consiste à percevoir clairement les objets présents ; à se rappeler quelque temps ce qui a été perçu, et à reconnaître les objets déjà vus.
La perception est très vive (vue de l'aigle, odorat du chien) mais c'est seulement celle des objets présents. L'action suit la perception. On ne peut aussi leur refuser une certaine mémoire. Ce sentiment peut se reveiller tout à coup. Sans recourir à l'Odyssée, on le voit tous les jours.
L'homme ordinaire, le plus grossier est bien supérieur à l'animal. Il ne perçoit pas les objets aussi bien que l'animal, mais il les perçoit d'autant mieux qu'il est bas placé sur l'échelle de l'humanité. Il a le pouvoir de se rappeler de beaucoup plus loin que l'animal. Par cela même, il est doué d'une grande facilité pour conjecturer les événements qui vont se produire. Alors son action quoique plus imparfaite que celle des animaux, est suppléée par une grande provision de ressources. Il utilise ce qu'il a remarqué pour s'épargner de la peine : aussi est il supérieur à l'animal dans la pratique et la connaissance.
Montons un degré de plus. Un père de famille instruit est tout autre ; à son expérience propre, il ajoute par la lecture, l'expérience de toute l'humanité. Il peut dès lors prévoir plus loin et plus sûrement. Non seulement il sait se tirer d'un mauvais pas, mais il n'y tombe pas.
Si on arrive au savant, on touche à un degré de connaissance assez frappant pour pouvoir avoir une définition. Qu'est ce donc que la science ?

C'est une connaissance (genre prochain). Mettons dans un amphithéâtre, le professeur d'anatomie et l'aide. Le dernier est intelligent et au dessus de la moyenne. Mais il y a un abîme entre ce qu'il voit et ce que voit le savant, qui d'après une lésion dans le poumon, un atôme de substance découvert dans le système digestif, peut dire avec certitude l'état de tel ou tel organe encore caché. Il voit au delà de ce qui frappe sa vue. Il est d'autant plus sûr que ses sens ne le trompent pas, qu'il peut rendre compte de ce qu'il voit. Il peut dire en grande partie les coutumes de l'homme, objet de ses recherches. Il dira ce qui l'a fait mourir, le temps qu'il eut pu vivre, etc.

Quelle est donc le caractère de la connaissance scientifique? Il est triple. La connaissance vulgaire est toujours plus ou moins particulière. On songe à ce que l'on voit. La science du savant est *générale*. Elle embrasse tous les objets d'un même groupe. Du fait particulier elle s'élève à la loi générale. C'est le premier caractère. Le second c'est une *grande certitude*. On est plus sûr, en effet, de ce dont l'on peut rendre compte que de ce que l'on a vu passivement. Enfin, troisième point, la connaissance non scientifique est flottante, isolée, tandis que la connaissance scientifique est *systhématisée*, elle fait partie d'un ensemble.

Nous voilà à la définition de la science. C'est la connaissance *généralisée*, *systhématisée* et par cela même *certaine*.

Quand on parle de la science, on entend l'ensemble des vérités, patrimoine de l'humanité, accumulées d'âge en âge.

Telle ou telle science, est l'ensemble particulier des vérités sur un ordre de recherches donné. Ainsi la Physique est l'ensemble des vérités sur les relations des corps entre eux.

Il existe un phénomène curieux, c'est que l'on



peut être savant sans savoir énormément, par une seule vue scientifique. Ainsi Cuvier, tout jeune, fut un grand savant du jour où il a conçu la possibilité de rétablir les espèces antédiluviennes, par la découverte de leurs ossements.
Pour arriver à être savant, il faut avoir l'esprit scientifique, c'est à dire, avoir un esprit capable de concevoir les vérités scientifiques.
L'esprit philosophique en diffère par un simple degré. L'esprit scientifique arrivé aux plus hautes vérités connues s'arrête satisfait, tandis que l'esprit philosophique va au delà et cherche après les questions résolues. —
Ainsi là où apparait la connaissance digne de ce nom, se trouve quelque chose qui ne se rencontre pas chez les animaux, c'est un besoin de connaissance, c'est la curiosité.
L'homme seul est curieux; savoir est un souci (vrai) pour lui. L'inconnu le tourmente
C'est ce besoin qui a fait naître cette accumulation de connaissances condensées dans des formules certaines, que l'on nomme science.
Le savant est un homme plus curieux que les autres. Le philosophe est encore plus curieux que le savant, il soulève des problèmes plus larges encore.
Laplace s'est élevé probablement à la plus haute conception scientifique sur le monde quand il a imaginé une nébuleuse unique répandue dans un espace incommensurable, animée d'un mouvement très rapide, et qui peu à peu par condensations successives, est passée de l'état gazeux à l'état liquide puis à l'état solide complet comme dans la lune, et à l'état solide mixte comme dans la terre.
Cela un philosophe l'accepte mais il demande qu'y avait il avant la nébuleuse? et comment finiront ces mondes?
La philosophie est donc la plus haute expression de la curiosité humaine. C'est l'ensemble des recherches qui ont pour objet les questions

dernières, et comme l'a dit Aristote, les premiers principes.
C'est dire que la philosophie n'est pas une science faite, c'est une tendance, un programme, qui réalisé serait la science même.
Pour être un philosophe il faut chercher avec un esprit vraiment philosophique, c.à.d. être insatiable de connaissances.
L'esprit de généralisation ne dément pas l'esprit de rigueur en matière de preuve. Mais l'amour de l'ordre, de l'enchaînement, de l'unité, voilà l'esprit philosophique par excellence. L'esprit systématique est le péril, il est vrai, mais aussi l'honneur du philosophe. ——
Donc le savoir qui est audessous du nôtre, ne mérite pas ce nom; le savoir du vulgaire est tout passif – le savoir scientifique est partiellement unifié –
Le savoir philosophique quand il sera atteint sera le savoir total entièrement unifié, la possession du dernier secret des choses; en un seul mot, il serait la vérité totale.

s'il était jamais atteint
serait



R. Bellamy

Bien rédigé

Philosophie. 2me Leçon

Introduction (suite) – Etat actuel de la philosophie – Sa place dans le tableau général des sciences – Ses grandes divisions – La Métaphysique et le positivisme.

Où nous a conduit la leçon précédente.

La définition à laquelle nous a conduit la dernière leçon est assez large pour être vraie de toute espèce de philosophie. Elle a toujours été cela; à savoir, la plus haute expression de la curiosité humaine et la plus hardie tentative pour arriver à la vérité totale.

Comment la philosophie au sens large du mot a pu être appelée la science des sciences, et la science des premiers principes.

C'est dans ce sens que l'on a pu appeler la philosophie, la science des sciences et la science des premiers principes. (Aristote)
En effet elle est bien la science des sciences puisqu'étant donné la conclusion de toutes les sciences, elle n'en est pas satisfaite et cherche au delà. Expression intolérable, si l'on entendait par là qu'elle est la plus belle, la plus avancée de toutes les sciences, elle est vraie, si l'on regarde au but à atteindre.
Quand Aristote la nomme science des premiers principes, il énonce par là que quand les sciences ont atteint certains principes très élevés, il y a encore place à d'autres questions.
La philosophie n'est pas seulement ce qu'énonce la définition à laquelle nous nous sommes arrêtés. A l'origine, elle a été cela, dans l'avenir elle sera cela, mais de nos jours, il y a encore quelque chose de plus.

Ce qu'a été la philosophie à l'origine.

A l'origine, en Orient, en Grèce surtout la philosophie est justement cette vaste et vague curiosité qui fait la noblesse de l'homme. On nomme philosophes ceux qui les



premiers, profitent de leurs loisirs pour se détacher un moment de ce qui les entoure pour s'interroger sur tout le mécanisme des choses. La curiosité n'est pas encore dédoublée, elle se pose toutes les questions à la fois.

En Ionie, Thalès et son école, se demandent quel est l'élément de l'univers ; chacun y répond d'une façon touchante et naïve. Frappé de l'influence de l'humidité dans la nature, Thalès affirme que c'est le principe fondamental. – Un autre a reconnu que c'est le soleil qui vivifie la terre, il en déduit que l'essence de l'univers est le feu. Pour un autre, c'est l'air, car sans atmosphère point de vie. Ce sont des tentatives manquées, mais c'est déjà beaucoup. Les réponses sont mauvaises, mais les questions sont posées, c'est un grand point obtenu.

Progrets que suppose la première apparition de la philosophie – σοφος – φιλοσοφια

Cela demandait un assez haut degré de civilisation. Car dans la barbarie on ne peut pas philosopher, on n'a pas de loisirs, le temps est absorbé par les besoins de la vie pratique.

Progrets que la philosophie amène.

Dès que la pensée libre qui semble un désœuvrement a paru dans le monde, elle a été la source de mille progrès. En effet le philosophe, par cela même qu'il a soulevé des questions, a semé des germes de pensée autour de lui; il suffit de cela pour qu'avec le temps, se forme la vraie richesse de l'humanité.

C'est ce qu'a ressenti la civilisation première. C'est déjà être un peu savant que de chercher ainsi. On a appelé les chercheurs, des savants : σοφος. Le mot φιλοσοφια peut se traduire par curiosité.

Comment ce mot pratique a-t-il pu sortir du mot intellectuel? C'est que celui qui avait du temps pour réfléchir, arrivaient naturellement plus vite à savoir quelque chose. Les rêveurs étaient fort utiles,

ils rendaient de véritables services. C'étaient des hommes de bons conseils, moins ignorants et moins superstitieux que les autres. Leur influence devint vite grande et la sagesse pratique fut bientôt donnée à ceux qui avaient la science en partage.

La poësie a du paraître dans le monde bien avant la philosophie. Quand elle arriva, la philosophie ne chassa pas la poësie. Les premiers philosophes sont des poëtes, ils écrivent en vers. Ce sont des poëtes didactiques qui essayent d'avoir des raisons et de les faire comprendre aux autres. Peu à peu la forme trop brillante de la poesie sera abandonnée. Avec Aristote seulement la philosophie trouvera son véritable langage, une prose lucide et dépourvue d'ornements.

Inconvenient d'un tel état de choses.

A l'origine donc la philosophie est l'embryon de toutes les sciences. Un tel état de chose ne pourait durer et avait de graves inconvenients. Il stérilisait les esprits les plus puissants. C'est comme si un enfant voulait mener à bonne fin une entreprise gigantesque. Il fallait que la division du travail s'appliqua aux sciences.

Avantage de la division du travail. – Exemple emprunté à l'économie politique.

La division du travail consiste à décomposer un travail quelconque en un certain nombre d'opérations très simples et de charger toujours la même personne de faire le même travail. Dans le 1er Chapitre du livre Ier de Adam Smith (1723-1790) se trouve un exemple remarquable de la division du travail appliquée.

Dans le métier de l'épinglier, un homme arriverait avec peine à faire une épingle par jour, tandis que dans une petite manufacture très pauvre où il n'y avait que 10 ouvriers ils arrivaient à faire en un jour au dela de 48.000 épingles: c'est à dire que chaque ouvrier faisant $\frac{1}{10}$ du travail, fabricait dans sa journée 4800 épingles.

Le travail demandait environ dix huit opérations



distinctes, formant presque chacune un métier particulier.
Dans toutes les manufactures les effets de la division du travail sont les mêmes = Elle donne lieu à un accroissement proportionnel dans les facultés productives du travail. = (Ad. Smith)
Il en est exactement de même dans toutes les sciences. C'est à l'aide du principe de la division du travail que les sciences ont fait des progrès.

Séparation des sciences depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

C'est par les mathématiques qu'a commencé la division. Pythagore, grand mathématicien, a fondé l'arithmétique. Quelles immenses découvertes aurait il pu faire en s'occupant exclusivement de cela! au lieu de cela, s'imaginant que les nombres étaient cabalistiques il cherchait leurs propriétés. C'est avec lui que commence la séparation.
La géométrie quitte avec Euclide, philosophe de l'école de Platon. Les sciences les plus abstraites sont les premières à se créer. Les sciences de la vie, comme la science politique et sociale, la médecine, n'apparaissent qu'après. Elles se forment très lentements.
Galilée se vantait d'avoir passé 15 fois plus de temps à faire de la philosophie que de l'astronomie. Descartes fait plus de cas de ses découvertes mathématiques que de son discours de la méthode. Newton intitule : initiae philosophiae, le livre où il révèle au monde les lois de l'attraction. D'Alembert se nomme philosophe bien que sa vraie gloire soit son talent d'écrivain et ses connaissances scientifiques.
Ce qui fait que la séparation si lente à commencer, s'est opérée si vite dans la suite, c'est qu'on en a vu les avantages. Si la géométrie, ou science des espaces, se demande dès d'abord ce que c'est que l'espace, s'il est infini ou non, elle n'avancera jamais et s'arretera aussitôt; tandis que laissant de côté les questions philosophiques, elle pourra faire de grands progrès.

Tableau général des sciences d'après A.M. Ampère.

Aujourd'hui le tableau des connaissances humaines offre un singulier aspect. Le voici tel qu'il a été fait par Ampère. Il divise les sciences en deux groupes: les sciences cosmologiques (κοσμος monde) ou sciences du monde physique et les sciences noologiques (νοος esprit) ou sciences du monde immatériel.

Sciences cosmologiques et sciences noologiques.

Il subdivise le premier groupe en deux divisions, car on peut considérer le cosmos sous 2 aspects: 1° par la forme extérieure de là sciences cosmologiques abstraites, et 2° par le fond même, de là sciences cosmologiques concrètes.

I. Sciences cosmologiques abstraites, concrètes.

Dans la première division du premier groupe on mettra l'Arithmétique, la Géométrie, l'Algèbre, la Trigonométrie etc. dans la seconde division seront la physique, la chimie, la géologie. Enfin entre les deux, dans une partie mixte se trouvera l'Astronomie qui participe des 2 espèces.

II Sciences noologiques. 1° Sciences morales et politiques. 2° Philosophie proprement dite. (anthropologie morale et théodicée.)

La première division du second groupe, sera les sciences morales et politiques comme la Jurisprudence, l'Économie politique, l'histoire, la linguistique. En un coté, ces sciences viennent de la philosophie, mais ce ne sont pas les sciences de l'esprit pur. Il reste encore le Groupe de la Philosophie proprement dite. qui contient l'anthropologie morale qui se divise en psychologie, ou description de pouvoirs intellectuels et moraux, en logique ou science des lois qui conduisent l'esprit humain à la vérité et en morale ou science des lois qui s'imposent par la raison au devoir et à la liberté. Il contient aussi la théodicée qui n'est pas subdivisée.

Définition actuelle de la philosophie

La philosophie est donc actuellement la science de l'esprit en général, homme et Dieu, dans leur rapport entre eux et avec l'univers.

C'est un singulier état; la philosophie ressemble à ces êtres qui se reproduisent par scissiparité, il aurait déjà perdu beaucoup de parties, mais il lui en restait encore. Il est certain



travail qui s'opère au sein de la philosophie contemporaine.
Psychologie experimentale, logique, morale.

que ce travail continue à l'état latent. En Angleterre la philosophie est en train de perdre la psychologie. La logique étant peu distincte de cette partie se separera aussi. La morale commence aussi à donner des signes d'indépendance. Dans les cours speciaux, elle est enseignée seule.

Que restera-t-il? La métaphysique

Il ne restera plus alors que la théodicée, ou d'une façon plus large la métaphysique. Ce n'est pas tout à fait la même chose; toute la théodicée est de la métaphysique, mais il y a des questions qui ne sont pas de la théodicée et qui sont de la métaphysique. Quelle est la nature essentielle de l'âme? a-t-elle une existence à part? L'esprit humain est-il capable de concevoir la vérité?

Son triple domaine: exemple.

Le domaine de la métaphysique est triple. A propos de tout, on peut se demander quelle est l'origine, la cause premiere; qu'y a-t-il sous l'apparence, quelle est l'essence derniere comment finit cet objet, quelle en est la fin derniere? Tout ce courant de choses qui s'écoule (πάντα ῥεῖ), qui vient de je ne sais où, qui est, je ne sais quoi, où va-t-il? voila des questions métaphysiques

On peut se representer l'ensemble des connaissances comme un fleuve immense, les chercheurs, les savants s'agitent à la surface dans la partie éclairee par le soleil de la vie. Trois inconnues se presentent qui tentent depuis longtemps la curiosité: d'où vient ce fleuve? On le voit sortir des ténèbres. Où va ce fleuve? on le voit se perdre dans les brumes, Quelle est est la profondeur? personne ne l'a sondé.

Sa legitimité.

Voila le triple but des métaphysiciens. Vouloir supprimer les questions dernieres, ce serait déflorer l'esprit humain. = Qu'on le veuille ou non, il faut faire de la philosophie = a dit Aristote. Jouffroy a ajouté = chacun en fait à son heure. = Un patre passant près d'un cimetière, se demande où sont allés ses aieux; question métaphysique.

la métaphysique est donc hautement légitime aussi certaines doctrines philosophiques se sont elles fait beaucoup de tort en raillant la métaphysique.

Le positivisme français

Parmi elles s'est fait remarquer le positivisme français fondé par Auguste Comte et exagéré par quelques disciples. Selon eux, faire de la métaphysique, c'est perdre son temps. On peut faire au positivisme une large concession, sur 100 hommes 99 n'ont pas l'esprit assez trempé pour pouvoir faire de la métaphysique. Cela n'empeche pas de l'étudier d'une façon historique ; c'est déjà beaucoup d'y être initié.

Newton, Descartes, Leibnitz ont fait de la métaphysique sans préjudice pour les sciences. Vouloir interdire les questions métaphysiques à l'esprit humain, serait une tentative ridicule.

le positivisme anglais.

Les positivistes Anglais et avec eux Stuart Mill. Mr Spencer, se sont pris d'une façon plus adroite. Ils ne font pas souvent de métaphysique pour leur compte, mais ils ne l'interdisent pas et y viennent de temps en temps.

rapports entre la métaphysique et les sciences.

Au fond les sciences en débutant, laissent de coté mille questions des plus vastes. elles se contentent d'observer la surface des choses, par conséquent, elles sont nécessairement incompletes. Ainsi en physique on étudie les phénomènes de l'attraction, on a formé des lois, déduit des conséquences mais on n'a pas étudié l'attraction elle-même. on ne sait pas ce qu'elle est. on ne la connait pas. C'est là une question métaphysique.

pas bien dit

La métaphysique agite au contraire toutes les questions que les différentes sciences prennent pour principes, elle discute la base même de toutes les sciences ; dans ce sens, il est évident que la métaphysique est au dessus de toutes les sciences. Elle ne doit pas ignorer les progrès des sciences, elle



doit être au courant de toutes les découvertes, car c'est en connaissant l'état actuel des choses que l'on arrivera plus facilement au résultat.
La science rend peut être plus de services en ne s'occupant pas des questions métaphysiques ; aussi ne doit on pas en demander au savant, tout en lui laissant toute lattitude pour ~~i~~ les étudier



B.

Tableau des connaissances humaines

Sciences cosmologiques		Sciences noologiques	
Sciences cosmologiques abstraites	Sciences cosmologiques concretes.	Sciences morales et politiques	Sciences philosophiques
arithmétique	Physique	Jurisprudence	Psychologie } anthropologie
Geometrie	chimie	Economie politique	logique } morale
algèbre	Géologie	Histoire	morale
trigonometrie		Linguistique	Théodicée
astronomie			

R. Bellamy

Bien

Philosophie. 3me Leçon

Introduction (suite et fin). De la méthode qui convient en philosophie.

Qu'appelle-t-on méthode d'une science?

On appelle méthode en général (μετα οδος) l'ensemble des procédés suivis par l'esprit humain dans la recherche de la vérité; et méthode d'une science l'ensemble des procédés particulièrement employés dans une science pour prouver les vérités spéciales qui font le sujet de cette science.

Utilité et nécessité d'une méthode.

Rien n'est si important que de déterminer scrupuleusement au début, la méthode que l'on doit suivre. C'est un point d'une utilité qui va jusqu'à la nécessité.

Preuves à priori

C'est évident à priori. En effet l'homme qui cherche peut être comparer à un voyageur perdu dans une forêt, il ne doit pas errer en tournoyant mais marcher toujours le plus droit qu'il peut. ainsi il arrivera au moins à la fin quelque part, où il sera vraisemblablement mieux que dans la forêt. (Descartes)

Preuves historiques.

Historiquement, cela est aussi clair. Partout où l'on cherche au hasard, on ne trouve rien. Avant Socrate, la philosophie n'a pas de méthode, et n'avance pas. Socrate lui donne une méthode et alors elle marche si vite qu'elle trouve bientôt un Platon et un Aristote, génies à peine dépassés.

Les ténèbres du moyen âge ensevelissent tout. Mais après, la philosophie se relève et complètement avec Descartes qui la dote de son discours sur la méthode.

Dans les sciences, les mathématiques trouvent les premières leur méthode. La Physique cherche à tatons, Bacon arrive et avec son Novum organum il la transforme entièrement. Il lui apprend à chercher et aussitôt elle se met à prospérer. La chimie fait aussi de vains efforts pour arriver, quand Lavoisier la rend la science de nos jours.



Trois prétendues méthodes à éliminer.

En cherchant la méthode que la philosophie devra employer, nous trouvons trois prétendues méthodes à éliminer. Ce sont 1° le Scepticisme - 2° le témoignage des grands hommes et le consentement universel. 3° l'Extase et le mysticisme.

I° Le scepticisme

Le scepticisme est la tournure d'esprit qui consiste étant donné un problème à résoudre, à le comprendre et à refuser cependant de prendre parti pour ou contre; déclarant que l'esprit humain n'est pas capable d'arriver à la vérité.

Montaigne est un sceptique = Que sais-je? = De très bonne heure les hommes d'esprits se sont dits: continuons à être au courant, mais ne prenons fait et cause ni pour l'un, ni pour l'autre, les problèmes philosophiques sont si difficiles et le pour et le contre sont si souvent vraisemblables.

Critique.

Parceque l'on peut l'expliquer, ce n'est pas une raison pour le prendre comme méthode. Au fond le scepticisme déclare que la vérité est impossible à connaître. En posant cela en principe, on ne peut être philosophe puisque par définition la philosophie recherche la vérité totale. C'est donc tout l'opposé de la philosophie.

Du doute provisoire ou Cartésien.

Cependant nous devons faire la part du scepticisme; car il est une chose plus mortelle, c'est de croire aveuglement à la première théorie venue. Le scepticisme est bon dans la mesure où il vient nous mettre en garde contre des opinions adoptées sans recherches, c'est alors le doute provisoire ou cartésien.

II. Témoignage des grands hommes et assentiment universel.

Il est une autre méthode proposée par quelques philosophes et parmi eux par l'abbé Lammenais. C'est la croyance absolue au témoignage des grands hommes, et au consentement universel ou sens commun. Lammenais déclare que la raison humaine individuellement est frappée de stérilité, mais qu'en suivant la trace des autres ensemble,

Critique.

elle est pleine de force.
Cela est impossible à admettre. En effet comment comment Lamennais le sait il? Probablement par sa raison. Par conséquent il se réfute lui même, puisqu'il porte un jugement et sa raison est fausse et stérile. — Les grands hommes d'ailleurs, ont les mêmes qualités que nous à un degré plus élevé, mais qui dit que ces grands hommes soient les seuls grands hommes possible. qui dit que mon voisin ne peut pas devenir aussi un grand penseur? Donc il faut rendre hommage à la raison.
Quant au consentement universel il ne faut pas en abuser, attendu qu'il n'existe nulle part. D'ailleurs comment des raisons corrompues individuellement pourraient elles valoir tant, prises ensemble; comment seront elles la sagesse même? Donc cette théorie ne soutient pas l'examen, car on a besoin du controle de la raison individuelle pour pouvoir accepter le consentement universel.

Respect du sens commun.

Cependant otons ce que cette méthode a d'exagéré, il reste ceci qui est vrai, c'est que tout philosophe doit un profond respect au sens commun, sauf controle.

III. L'Extase et le Mysticisme.

Quant à l'extase et au mysticisme, voici ce qu'on entend par là. Il y a des natures ardentes chez lesquelles le coeur l'emporte sur la raison. Elles n'ont pas besoin de preuves quand elles sont émues. Elles se laissent captiver et séduire par tout ce qui est beau et touchant. Elles se complaisent dans l'extase, effort pour jouir de certaines vérités aperçues par la divination du coeur.

Critique

Cela ne peut pas être philosophique, c'est ce qui a si longtemps empeché la philosophie d'arriver. Le mysticisme a fait à la fois du bien et du mal. Il a rendu la philosophie agréable, séduisante avec Platon, mais il lui a fait beaucoup de mal avec Plotin et Porphyre, philosophes d'Alexandrie. Ils l'ont



si bien mise dans les nuages qu'il est impossible de les y suivre. Plotin, après une vie entière de mysticisme, avoue n'avoir vu Dieu qu'une seule fois, cela n'encourage pas au mysticisme.

Nous éliminons donc le mysticisme, mais comme aux deux autres prétendues méthodes nous lui ferons sa part.

Role du sentiment en philosophie.

Le sentiment joue un grand role en philosophie: les états du cœur, les généreuses aspirations de l'âme vers des régions plus hautes sont des forces en philosophie. Nous devons reconnaitre que Platon n'aurait rien gagné à être plus froid. Il peut aller jusqu'à l'enthousiasme à condition d'admettre toujours le controle de la raison.

Par conséquent, nous avons éliminé trois méthodes qui toutes avaient du bon, il nous faut cependant en chercher une autre. Que voulons nous faire? Une étude vraiment scientifique des problèmes philosophiques. Pour cela il nous faut une méthode, nous la prendrons dans les sciences mêmes.

La méthode vraiment scientifique se ramène à 2 grands types.

On peut remarquer que les sciences qui progressent sont de deux caractères bien déterminés. De là donc deux grands types de méthodes.

I. Description de la méthode déductive.

Les sciences déductives ont une méthode à part. Une science déductive est une science qui part de certains principes très larges et qui en tire une multitude de conséquences particulières qui s'y trouvaient contenues implicitement. La géometrie est le type des sciences déductives. De quelques propositions indiscutées elle déduit une foule de considérations particulières. Aussi les mathematiques sont elles la science la plus avancée et la plus facile.

Avantage et inconvenient de cette méthode.

Cette méthode de déduction est d'une rigueur admirable. L'esprit est toujours en pleine lumière s'il est attentif. C'est le type de toute régularité.

l'inconvénient, cette métaphore de Bacon le fera mieux comprendre. L'araignée fait des toiles d'une régularité admirable, mais malheureusement elles ne sont pas solides. De même pour les mathématiques. C'est admirable, mais il n'y a rien de substantiel, c'est tout abstrait.

Au contraire ce que l'on cherche en philosophie c'est la réalité, les réalités les plus concrètes. Donc la méthode déductive ne peut nous aller. L'expérience du reste l'a prouvé. Un logicien de grand mérite, Spinoza a voulu établir en philosophie des axiomes, des théorèmes, des lemmes, des scolies. Il y a beaucoup d'enchaînement, mais c'est du temps perdu inutilement. Ainsi il commence par définir la substance, question toute métaphysique. Il intervertit l'ordre, car dans les sciences de la réalité, les réponses à une question doivent être à la fin, et ce qui le démontre, avant. La tentative de Spinoza a donc échoué.

II. Description de la méthode inductive ou expérimentale.

Il y a d'autres sciences qui se rapprochent davantage de la philosophie. Ce sont celles qui s'occupent des choses réelles, existantes. Elles ont pour méthode, tout l'inverse des mathématiques. Elles procèdent par induction. C'est à dire, que de nombreuses conséquences particulières, elles travaillent à s'élever aux principes généraux.

Exemple emprunté à la physique.

Examinons la manière de procéder que l'on a en physique. C'est la science qui a le plus de chances de nous donner notre méthode.

En physique on se met en présence de ce que l'on veut étudier, on observe sans parti pris, on interroge la nature, on répète souvent cet exercice d'observation. Puis on compare les résultats ainsi obtenus. Si un phénomène ne s'est produit qu'une fois sur cent expériences par exemple, on l'élimine, on le rejette car cela n'a eu lieu que par accident.



Ensuite de tout ce qui est commun dans les experiences faites on forme une loi simple et précise.
Ainsi on est allé des particularités à la loi générale, c'est donc la méthode d'induction qui a été employée. Pour suivre la métaphore de Bacon nous dirons qu'au lieu de faire comme l'araignée des toiles admirables, mais vides, le physicien et avec lui ceux qui employent la méthode d'induction, fait comme la fourmi qui entasse énormément peu à peu dans ses greniers.

En fait toutes les sciences combinent ces deux méthodes: il en sera de même pour la philosophie.

En fait toutes les sciences combinent plus ou moins ces deux méthodes. Ainsi en physique: des particularités on arrive par induction aux lois générales, puis par déduction, on tire beaucoup de faits nouveaux de ces lois.
De même en philosophie, nous devons combiner ces deux méthodes, mais en nous référant toujours à l'expérience même en métaphysique. C'est le seul moyen de ne point s'égarer, c'est la seule façon qui nous permette d'esperer d'arriver à un résultat ~~quelconque~~.



Scientifique

[illegible]

M. Belfanzin. écrit trop fin (nous suivrons!)

Philosophie 4me leçon

Logique (I)

Généralités et Plan de la Logique

> Toute notre dignité consiste dans la pensée c'est de là qu'il nous faut relever ; non de l'espace et de la durée : travaillons donc à bien penser.
> — Pascal.

Quelles places occuperont dans le cours, 1° l'histoire de la philosophie 2° la théodicée 3° la morale.

De toutes les parties qui composent l'objet actuel de la philosophie (Psychologie, Logique, morale, théodicée, Histoire de la philosophie) par laquelle doit on commencer?

1° Histoire de la Philosophie

Procédons par élimination. D'abord l'histoire de la philosophie pourra se placer où l'on voudra, en effet elle est en dehors du cours. Si nous commencions par elle, nous nous trouverions en face de systèmes nombreux dont nous n'avons pas encore la clef. Cela nous conduirait au scepticisme. La faire à la fin du cours, ce serait peutêtre meilleur mais il y a à craindre de n'en avoir point le temps. D'ailleurs il est difficile de faire de la philosophie en ignorant les opinions des philosophes. Aussi vaut il mieux faire l'histoire de la philosophie parallèlement au cours.

2° la théodicée

La théodicée vient de droit à la fin du cours. Sans doute si nous pouvions savoir quelque chose de scientifique sur Dieu, cela jetterait une vive lumière sur l'étude de l'homme. Mais c'est impossible. L'on a pas trop d'une année d'étude pour arriver à saisir la théodicée. Kant a dit que la ratio essendi la raison d'être de l'homme et du monde est Dieu, mais que la ratio cognoscendi, la raison de connaître Dieu est l'homme et le monde. Nous reserverons donc la théodicée pour la fin du cours.

3° la morale.

La morale sera rejetée non après la théodicée car elle s'impose à l'homme quelque soit son credo théologique, mais elle viendra des suite avant. On aurait quelques velléités de la mettre en première ligne en ce qu'elle



nous apprend nos devoirs, ce qui est la chose la plus importante. Mais en fait, l'on peut bien se conduire sans avoir fait de morale, la conscience suffit : en outre en droit, cela n'est pas possible. La morale est la science des devoirs, c'est à dire la science des règles que notre liberté doit accepter comme dictées par la raison. Auparavant il faut prouver que nous sommes libres, immense problème de psychologie ; de même il faut connaître la raison dont l'autorité s'examine dans la partie métaphysique de la psychologie. Il n'est donc pas possible de commencer par la morale.

Il faut commencer par la psychologie ou par la Logique.

Il ne reste plus maintenant que deux parties, la psychologie et la logique ; il faut choisir entre elles. Voyons ce que l'on peut dire pour chacune.

Ce qu'on peut dire en faveur de la psychologie.

En faveur de la psychologie on peut dire ceci : la logique étudie les lois qui conduisent l'intelligence humaine à la recherche de la vérité. Il est donc naturel de commencer par savoir ce qu'est l'intelligence avant de lui dicter des lois.

Pourquoi néanmoins nous donnerons la première place à la Logique.

Cela paraît assez juste, néanmoins nous donnerons la première place à la logique sur la psychologie. Pour prouver ce que cela doit être, demandons nous au juste ce qu'est la Logique.

Définitions de la Logique

On a donné de nombreuses définitions de la logique. Aristote qui l'a fondé, la nomme science de la démonstration. Cicéron la définit : l'art de raisonner. Port Royal dit qu'elle est := l'art de conduire sa pensée dans la recherche et dans la démonstration du vrai, pour s'éclairer soi-même et pour instruire les autres. = Bossuet l'appelle l'art de conduire son entendement vers la découverte de la vérité ; Condillac : l'art de penser ; Stuart Mill, le plus grand logicien des temps modernes la définit la science de la preuve. Ainsi après un long détour, on en revient à Aristote.

Elles reviennent toutes au même : science ou art de la preuve.

Au fond toutes ces définitions reviennent au même. Les uns l'appellent une science les autres un art, nous allons y revenir. A part cela, ils sont d'accord.

Distinction entre la croyance et la preuve.

Il y a 2 manières de connaître : l'une consiste à apercevoir clairement certains rapports et à y croire sans autres raisons que celle-ci : c'est évident. C'est la croyance, fait d'intuition directe. C'est un datum irréductible qui ne se discute pas. La logique n'a rien à y faire. Cela se débat en psychologie et en métaphysique.
L'autre manière de connaître est celle-ci : étant donné les data irréductibles sur lesquels on s'accorde, on peut en tirer des conséquences très variables, qui se trouvent qui se déduisent plus ou moins bien. Toutes les fois que l'esprit procède ainsi de ce qu'il connait sans discussion à ce qu'il découvre en élaborant les données de l'intuition, on va du connu à l'inconnu, on raisonne.
La logique est la science des procédés qui conduisent l'esprit des données indiscutées à ce que l'on en prétend tirer. C'est la science de la légitimité de la démonstration. Ainsi c'est Aristote qui du premier coup a trouvé la définition. Mais toutes les autres s'y ramènent à celle là, car le procédé est le même.
La pensée humaine est toujours occupée à travailler sur des notions connues et à en tirer des raisonnements. La définition de Stuart Mill est donc celle que nous adopterons comme définitive.

La logique est une science et un art.

Il nous reste à discuter le mot art et le mot science. La logique est en réalité une science et un art à la fois.
En effet on appelle <u>science</u> la connaissance rigoureuse, systématisée et généralisée de certaines vérités sans autre but que de savoir.
On fait de l'<u>art</u> lorsque non content d'étudier



4

ce que sont les sciences on veut en tirer certaines règles pratiques nous conduisant à des applications dans la vie.

Tout art présuppose une ou plusieurs sciences

Toute science donne lieu à des arts; de même tout art présuppose une science. Ainsi il est certain que l'art du constructeur de télégraphes suppose la connaissance approfondie de l'électricité. C'est la science et en même temps l'art du physicien.

L'art du constructeur de navire exige la connaissance de nombreuses sciences comme la mécanique, la physique relative à l'électricité, à la vapeur, au magnétisme. Le constructeur doit aussi connaître la météréologie etc. Enfin il doit être fort instruit.

On peut croire que les arts ont précédé les sciences; mais non, car l'art dans son enfance était déjà le produit d'une science très grossière et tâtonnante. L'art suscite la curiosité et la nécessité devient aussitôt un stimulant puissant pour la curiosité.

En quoi la logique est une science.

Ainsi la logique est un art et une science à la fois. Elle est une science en tant qu'elle analyse les opérations que fait l'esprit quand il raisonne, quand il recherche le vrai.

En quoi elle est un art.

Mais quand elle a fait cela, elle devient un art en ce qu'elle nous enseigne à bien raisonner. Ainsi tout progrès que fait la logique, se traduit en règles efficaces dans la pratique.

La logique est elle utile?

La logique est elle utile? Comme science la réponse est facile, elle satisfait un besoin naturel de l'homme, connaître et savoir le vrai. Elle est donc d'une utilité supérieure.

A quels titres malgré les apparences contraires?

Comme art nous apprend elle véritablement à raisonner? Il y a des apparences contre. Un paysan inculte peut raisonner d'une façon admirable sur une question qu'il connaît,

sur une cause qui l'intéresse. Cela ne prouve rien. On peut raisonner bien instinctivement sans que cela empêche la logique d'être utile.

Raisons historiques contre et pour.

En outre, il y a eu des siècles où la logique a été très étudiée. Le syllogisme était un véritable engouement, une véritable mode. Cependant à cette époque l'esprit humain était fort peu éclairé; et cela malgré la logique, dira-t-on.

On peut répondre ceci: la logique étant la science de la preuve, pour prouver et pour chercher, il faut aller de certaines données à leurs conséquences; or si les données sont nulles, quelles conséquences peut-on en tirer? C'est l'histoire du moyen âge.

La scolastique tient une place fort importante dans le récit de ces temps si peu connus, parce qu'elle a su la logique; sans cela, ce serait la nuit noire que ces siècles d'ignorance. Le moyen-âge a donc beaucoup cultivé le syllogisme, s'il n'en a rien tiré, c'est qu'il n'avait rien eu à mettre dedans.

Ainsi tout en accordant que la logique ne saurait à elle seule trouver la vérité, cependant elle vaut beaucoup mieux que rien. À égalité d'intelligence, un homme qui sait la logique est bien supérieur à celui qui va à tâtons.

Savoir la logique n'empêche pas d'avoir le sens commun; mais cette science n'en donne pas à qui n'en a pas; elle empêche au moins souvent de se tromper et d'être trompé.

La logique est donc d'une très grande utilité dans la vie. On peut dire qu'elle est les mathématiques de la philosophie. En effet, comme elles, la logique n'étudie que les formes, que les procédés, que les



manières de faire.

raison de fond. — la logique doit être mise en premier rang parce qu'elle est un terrain neutre.

Il résulte de là que toutes les métaphysiques, toutes les psychologies ont grand besoin de respecter la logique si elles veulent avoir des raisons sur lesquelles elles peuvent s'appuyer. Toutes les sciences en relèvent par la même raison. C'est donc un terrain commun, un terrain neutre. C'est pour cette raison que nous mettrons la logique avant la psychologie.

Place de la logique.

Ceci une fois admis, nous avons à nous demander ce que traite la logique, quelles sont les questions qu'elle agite. Ce sont les suivantes.

Du scepticisme et de la légitimité de nos connaissances.

I Comment l'homme est il en droit de chercher la vérité. Certains philosophes disent que l'esprit humain est incapable d'y arriver. Il nous faudra donc voir ce que l'on peut leur répondre, et pour cela examiner si nous pouvons prouver que nous savons quelques choses sûrement. La première question est donc celle du scepticisme et de la légitimité de nos connaissances.

Du témoignage; critique des autorités historiques

II Les données sur lesquelles il nous faut raisonner, reposent quelquefois sur la croyance aux témoignages. Nous aurons donc à examiner la question du témoignage et du consentement universel. C'est le second point.

Du langage, miroir de la pensée.

III Ensuite pour bien saisir la pensée, nous étudierons le langage qui est son enveloppe; car c'est avec raison que l'on a appelé le langage, le miroir de la pensée.

1° des noms. 2° des Propositions

Nous établissons deux degrés dans cette étude, nous nous occuperons d'abord des noms et ensuite des propositions ou jugements.

Du raisonnement.

V Nous passerons ensuite au fond même de la logique, avec le raisonnement nous verrons que ce point peut se diviser en deux parties distinctes.

1° Raisonnement déductif. Syllogisme et démonstration.

1° le raisonnement déductif qui va des généralités aux particularités. Nous étudierons alors le syllogisme qui en est la forme la plus caractéristique. Nous en verrons la démonstration.

2° Raisonnement inductif.

Ensuite nous passerons au raisonnement inductif qui va au contraire des particularités aux généralités. Il tire son nom de la méthode d'induction qui est le procédé de recherches employé dans toutes les sciences naturelles.

Questions de l'erreur.

V Après cela nous arriverons à une cinquième partie. Nous nous demanderons ce qui est l'erreur et quels en sont les causes et les remèdes.

Voilà quel est le plan que nous suivrons en logique



R. Bellamy

Philosophie. 5ème Leçon.

Logique (II) - Du scepticisme et de la légitimité de nos connaissances

Comment se pose cette question et pourquoi c'est ici sa place.

La question que nous abordons ici, est la première, non seulement de la logique, mais même de toute la philosophie et de toutes les sciences. L'esprit de l'homme est il, oui ou non, capable de concevoir la vérité, de savoir surement quelque chose? Y a t'il, oui ou non, des connaissances légitimes à la portée humaine? Si on répond non et qu'il n'y ait rien à opposer à cette négation, la philosophie et les sciences seraient incapables de se constituer.

C'est donc la première question à traiter, car si l'esprit humain est frappé d'impuissance, à quoi sert de chercher la vérité en philosophie?

Trois réponses possibles.

1° Dogmatisme (certitude absolue)

A cette question, il y a trois réponses possibles. 1° On peut répondre: oui, l'esprit humain connait surement quelquefois au moins. Ces paroles sont celles des dogmatistes; qui croyent (δογμα croyance) que la vérité n'est pas absolument en dehors de la portée humaine, et que la connaissance, sauf précautions, est légitime.

2° Scepticisme (Doute absolu)

2° Les sceptiques font une autre réponse: non! l'esprit n'est jamais sur de rien, la vraie sagesse est de s'abstenir. Leur devise est le = Que sais-je? = de Montaigne.

On peut remarquer que le dogmatisme et le scepticisme sont tous deux absolus. La certitude est une adhésion formelle à une vérité, que l'on croit inébranlable; et le doute est un refus formel aussi de se prononcer et de croire.

3° Probabilisme (Opinion et ses degrés)

3° Entre ces deux systèmes opposés se placent les mille degrés de l'opinion. Le Probabilisme répond: l'esprit ne peut être tout à fait



Toute probabilité peut être représentée par une fraction dont le numérateur marquerait le nombre de cas favorables et le dénominateur le nombre de cas possibles.

= Laplace

sur, mais pourtant il y a des choses plus vraisemblables, plus probables que d'autres. Le sage peut donc pencher d'un côté ou de l'autre.

Le doute, l'opinion et la certitude, sont parfaitement représentés par l'exemple classique de l'urne. Dans une urne vide on met 100 boules noires : on est absolument certain de tirer une boule noire. Si l'on y ajoute 100 boules blanches et que l'on mêle, on est absolument dans le doute de savoir si on tirera une boule noire ou une boule blanche. L'opinion a dans ce cas 100 degrés. Si on remplace ensuite une boule blanche par une noire, la chance augmente un peu, et ainsi de suite à mesure que l'on changera les boules. On passe donc des extrêmes confins du doute, aux extrêmes confins de la certitude. Il y a des degrés infinis qui sont le probabilisme.

Le dogmatisme est la doctrine de tous les grands philosophes proprement dits. Le scepticisme est le système de Pyrrhon, d'où son nom de Pyrrhonisme. Il a été suivi par Montaigne, Bayle. Pascal (tais-toi, raison imbécile.) est un sceptique qui sur les ruines de la raison veut établir la foi. C'est du dogmatisme intempéré. Les Probabilistes sont Cicéron et la nouvelle Académie, ou école de Platon à Rome.

I Critique du Probabilisme académique par Montaigne

Examinons successivement ces trois doctrines. La besogne contre le probabilisme sera facile. Elle nous est présentée toute faite par un sceptique : Montaigne. Il se moque des académiciens. Voici quelques passages : = Les Académiciens recevoyent quelque inclination de jugement ; et trouvayent trop crud de dire qu'il n'estoit pas plus vray-semblable, que la neige fust blanche, que noire et que nous ne fussions pas plus asseurez du mouvement d'une pierre qui part de nostre main, que de celuy de la huictiesme sphère. — Car cette inclination académique, et cette propension

à une proposition plustost qu'à une autre, qu'est-ce autre chose que la recognoissance de quelque plus apparente vérité, en cette-cy qu'en celle-là? Si notre entendement est capable de la forme, des linéaments, du port et du visage de la vérité, il la verroit entière aussi bien que demie, naissante et imparfaicte... Mais comment se laissent ils plier à la vraysemblance s'ils ne cognoissent le vray? Comment cognoissent ils la semblance de ce de quoy ils ne cognoissent pas l'essence. =

Le probabilisme est donc rejeté tout d'abord par les sceptiques, comme n'étant qu'un dogmatisme timide.

II Examen du scepticisme. – Sa forte position.

S'il détruit tout il ne se détruit pas moins lui-même. = Platon.

Le scepticisme qui se débarasse si facilement du probabilisme est dans une très forte position. C'est une extravagance, si l'on veut, mais par cela même, il est fort difficile de le réfuter. Il est entendu que nous ne parlons que du scepticisme absolu.

Nous examinerons successivement et à leur place les divers scepticismes partiels, nous ne nous occupons que du scepticisme absolu. Cette doctrine prétend que nos facultés intellectuelles sont absolument incapables de distinguer le vrai du faux. Il n'est pas facile de prouver le contraire.

On ~~ne~~ peut raisonner avec les sceptiques: leur donner des raisons, cela implique que nous pouvons juger sûrement et qu'eux sont capables de ~~les~~ peser nos raisons; c'est justement ce qu'ils nient; aussi nous refusent ils le droit de leur parler et à eux celui de nous écouter. Aussi faut il retourner la question.

Vraie manière de présenter le problème: Le fait n'étant pas en faveur des sceptiques, c'est à eux de donner leurs preuves.

La vraie manière de présenter le problème est celle-ci: le fait est que tous les hommes croient à leurs facultés, les sceptiques eux-mêmes: alors le fait n'est plus en faveur des sceptiques, c'est maintenant à eux de donner leurs raisons.

La question est alors résolue. S'ils sont conséquents, les sceptiques ne peuvent même pas essayer de se défendre. Car ils font hommage



à la croyance, puisqu'il croient à sa véracité; et ils avouent que l'on peut être sûr de quelque chose puisqu'ils veulent donner des raisons.

Αφασια et απαθεια.

Pyrrhon, le premier sceptique, connaissant ce point faible de sa doctrine. Son premier précepte est αφασια ou le silence; c'est en effet le seul moyen de ne pas se réfuter. De là il déduisait un autre précepte: pourquoi se soucier de ce qui arrive? en est on bien sûr? απαθεια.

On dit que Pyrrhon voyant un jour un chien se jeter sur lui, leva son bâton: ses disciples, étonnés de cette infraction à son précepte de l'απαθεια, lui firent part de leur surprise; le philosophe voulut se défendre, on lui objecta αφασια. Alors confus, Pyrrhon leur dit que c'était fort difficile de dépouiller le vieil homme.

Les sceptiques apportent cependant des preuves 1° a posteriori: contradictions de l'esprit humain.

Le scepticisme essaye de se défendre, bien qu'il se réfute en le faisant; il donne des preuves à priori et a posteriori.

Les preuves de fait ou a posteriori sont les mieux démontrées par Montaigne. Il montre que les hommes se contredisent toujours. Pascal a exprimé cette idée dans son langage concis = Vérité en deçà des Pyrenées, erreur au delà. =.

Sommeil - rêveries -

Dans le sommeil, nous sommes les jouets d'une illusion que nous prenons pour la réalité. Sommes nous bien sûr qu'il n'en soit pas de même pour la veille, que Montaigne appelle = un songe plus éveillé. = Dans la veille même, nous nous laissons aller à des rêveries: = songes de veillants et pires que songes. =

antiques erreurs.

Les anciens croiaient autrefois le soleil à peu près gros comme l'Attique. Aujourd'hui on dit qu'il est quatorze cent mille fois plus gros que la terre. Qui sait si ce que nous croyons est vrai? Les anciennes erreurs ne se perpetuent elles pas encore de nos jours sous une autre forme?

Réponse: large concession, mais deux et deux font quatre.

Si l'on veut dire par là que l'homme se trompe souvent, et qu'il a besoin de faire une très grande attention à ce qu'il dit; c'est accordé; mais si on en conclut qu'il n'est absolument certain de rien, cela est faux. Nous sommes sûrs des axiomes de géométrie et des vérités premières. Nous sommes sûrs que 2 et 2 font 4, que le tout est plus grand que la partie.

Quand on ne saurait que cela, la doctrine du scepticisme est fausse.

On insiste: qui se trompe si souvent, peut se tromper toujours.

Qu'on insiste et que l'on dise: qui se trompe si souvent peut se tromper toujours. (= Nous ne savons le tout de rien =, a dit Pascal.) Nous pouvons répondre que quand même j'ignore les derniers livres de géométrie, rien ne m'empêche de savoir les premiers. Il n'est pas nécessaire de tout savoir pour savoir quelque chose.

Réponse. au contraire qui se tromperait toujours ne se tromperait jamais

Rien n'est plus faux que de prétendre que qui se trompe souvent peut se tromper toujours.

En effet se tromper: c'est s'écarter d'une croyance universellement reconnue; s'il n'y avait donc aucune telle croyance, on ne se tromperait jamais. Ce mot implique donc un état contraire, c'est le vrai. C'est donc une réfutation du scepticisme. Si on se trompait toujours, on ne se tromperait jamais. Car il n'y aurait pas de points de repère. Donc pour se tromper, il faut qu'en moyenne l'on ne se trompe pas.

2° raisons à priori: La raison ne peut pas se démontrer à elle même sa véracité.

Toujours est il, dit Montaigne que la raison ne peut se démontrer à elle même sa vérité. Il faudrait en effet donner des raisons qu'il ne peut accepter étant sceptique. Nous voilà = au rouet = car pour démontrer une proposition, il faut des raisons; pour démontrer ces raisons, il faut des raisons de raisons; etc. C'est un cercle vicieux, qu'a voulu franchir Royer Collard en disant: il n'est pas vrai qu'il y ait rien de certain sans démonstration.

Réponse de Royer-Collard: il n'est pas vrai qu'il y ait rien de certain sans démonstration.

Affirmation contradictoire



Cette affirmation est fausse dans la bouche

d'un sceptique. En effet cela nous ramène = au rouet. = car c'est dire 1° toute vérité serait certaine si on la démontrait. 2° Aucune démonstration n'est certaine. Alors pourquoi demander une démonstration puisqu'elle n'est pas certaine.

La vraie réponse est qu'il y a des choses dont on est certain directement: ainsi les axiomes de géométrie. Une démonstration consiste à tirer de choses connues directement, des choses qui deviennent ainsi certaines.

Conclusion de Port-Royal. Dogmatisme tempéré.

Le scepticisme absolu est un pur jeu d'esprit qui a occupé des gens de talent. Ses subtilités aiguisent la raison. Le Dogmatisme est le vrai, mais non pas un dogmatisme intempérant, disposé à croire tout ce que l'on voudra: = écarquillant les yeux pour recevoir plus de poudre dedans. =

Il y a des choses que nous ne saurons jamais atteindre entièrement (la métaphysique dernière.) Le philosophe se résignera à ne rien affirmer là-dessus. Il y a des choses qui sont plus ou moins probables; le philosophe sera pour elles probabiliste. Mais il y a aussi des vérités que l'on peut savoir complètement: aussi le philosophe sera-t-il dogmatiste. Il s'agit en effet de reculer autant que faire se peut, les limites de nos connaissances certaines.

Où sera le critérium de la certitude?

A quels signes reconnaîtra-t-on jusqu'à quand la certitude est légitime? Quel en sera le critérium? Il nous arrive souvent en effet de croire certaine, une chose fausse c'est ce qui arrive quand on parie. On peut donc se tromper tout en se croyant sûr sur d'une chose. De là cinq problèmes résolus par Descartes.

Ni dans le consentement unanime, ni dans l'autorité.

Les uns disent que nous sommes surs quand nous sommes d'accord avec le consentement universel. D'abord qui peut dire: qui est d'accord avec l'opinion de tous les hommes? en outre, c'est reculer la question qui devient

celle-ci : le consentement universel est-il légitime ?

On parle de l'autorité des grands hommes, mais comment sommes nous sûrs que ce sont des grands hommes ? La même difficulté se présente.

Ni dans la véracité divine

Descartes dans son livre de la méthode, fort embarrassé d'expliquer le monde extérieur a recours à une démonstration des plus exorbitante. Il dit : il faut y croire, parce qu'autrement Dieu nous aurait trompé. Rien n'est plus faible qu'une pareille démonstration. En effet : nous admettons que Dieu est incapable de nous tromper, mais si on le croit, c'est que l'on a des raisons pour le croire. Or quelle est la légitimité de ces raisons ? C'est justement ce que nous cherchons.

Ni dans l'absence de contradiction.

Toutes les fois qu'une affirmation n'est pas contradictoire, on peut s'y arrêter, a-t-on dit : C'est une erreur. Il y a une foule d'affirmations qui ne sont pas ~~probables~~ contradictoires, et dont on est rien moins que sûr. Qu'est-ce qui s'oppose à ce qu'il y ait des habitants dans les étoiles ? Cependant on n'est pas certain qu'il y en ait. Ce n'est donc pas suffisant.

Ni dans la convenance des idées ; ni dans la sensation seulement.

La convenance des idées est du même genre. Comment savons-nous que deux idées se conviennent ou non. C'est la question même.

On a dit que la vraie façon est d'avoir recours à la sensation. C'est en effet le critérium pour les choses sensibles. Mais ce n'est pas suffisant. Quand Dalton voyait verts les fruits aussi bien que le feuillage du cerisier, il convenait de son erreur et jugeait même ses sensations.

Mais dans l'évidence.

Quel sera donc le critérium de la certitude ce sera l'*évidence*. C'est Descartes qui a trouvé cette règle : = la première était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse *évidemment* être telle. =

Verum index sui et falsi.



8

C'était bien révolutionnaire, aussi Mazarin interdit-il au P. Lallemand de prononcer l'oraison funèbre de Descartes, lors de la translation de ses restes à l'Eglise Sainte Geneviève du Mont (1666) - C'est aussi ce qui fit que la Convention le déclara Grand citoyen Français et que ses restes devaient être les premières portés au Panthéon.

1° Evidence immédiate ou directe: elle est sensible - Psychologique - rationnelle

L'Evidence est de 2 sortes. Il y a l'Evidence immédiate ou directe. Elle est: soit sensible ou tombant sous les sens; soit Psychologique ou tombant sous la conscience; soit rationnelle ou éternellement vraie.

2° Evidence médiate ou indirecte. objet propre de la logique

L'Evidence médiate ou indirecte est celle qui frappe l'esprit sans effort de sa part; c'est celle à laquelle on arrive en déduisant les vérités les unes des autres. C'est le point d'arrivée de la preuve; c'est l'objet propre de la logique.

A. Bellamberte
6.7.8
Bon ensemble
(9)

Philosophie 6ème leçon

Logique (III) - Du témoignage - Fondement de la croyance historique.

Nous avons réfuté le scepticisme général et absolu, non pas qu'on puisse le réfuter s'il veut se tenir dans le silence ; car il refuse toute sorte de raisons ; mais c'est à lui d'en donner, s'il veut qu'on le juge, et comme son principe lui ferme la bouche, il est considéré comme non avenu. Le scepticisme n'est généralement pas pris dans ce sens absolu. Il revêt mille formes particulières, sous lequel on le rencontre souvent.

Qu'un scepticisme particulier serait de nature à supprimer la moitié de nos croyances instinctives.

Nous allons en examiner un d'une telle conséquence que si on ne pouvait s'en dégager, la théorie de la connaissance en général et de la preuve en particulier, serait tout à fait impossible.

Nous voulons parler du scepticisme historique : avec lui nous perdrions la moitié au moins de nos connaissances instinctives qui nous viennent du témoignage. Il importe donc de nous poser cette question : est-ce à tort ou à raison que nous attachons foi à ce qui nous vient par le témoignage d'autrui ?

Témoins et témoignages.

Posons d'abord les termes. Un témoin (testis) est un homme qui raconte un fait qu'il a vu personnellement, et que nous n'avons pas expérimenté. Le témoignage est le récit du témoin.

Ce qu'on doit au témoignage.

Elle est incalculable la quantité de croyances qui reposent exclusivement sur l'attestation de nos semblables. L'influence du témoignage est également grande dans la vie pratique que dans la vie spéculative ou scientifique.

1° Dans la vie pratique

D'abord, c'est lui qui forme le lien de l'humanité à travers le temps, le lien des sociétés à travers l'espace. Sans lui, notre



connaissance ne remonterait pas au delà des vieillards que nous aurions connus, étants jeunes. Si l'humanité a un passé, si elle a une histoire, si elle a eu une jeunesse à nous connue, c'est grâce au témoignage que nous le savons. C'est à lui que l'on doit la notion générale de l'humanité formant une famille solidaire. Sans lui, comment connaitrions-nous les Esquimaux, l'Amérique, que nous n'avons jamais vus? Ce n'est là qu'une très petite partie des services que nous rend le témoignage dans la vie pratique.

L'éducation est toute due au témoignage. Toute l'instruction n'est d'un bout à l'autre que la préparation à la vie sur la foi d'autrui. Quand on demande conseil à quelqu'un, on rend hommage au témoignage. Il arrive quelquefois de ces consultations des conséquences effrayantes, je veux parler des tribunaux.

Tout ce qu'un juge peut apprendre sur la culpabilité de l'accusé repose sur le témoignage soit matériel, soit de ceux qui ont saisi quelques indices. C'est là-dessus qu'est conservée ou tranchée la vie d'un homme.

Le serment qu'on exige des témoins rend ce témoignage plus solennel et lui donne plus de valeur.

2° Dans la vie spéculative

Dans la vie spéculative le rôle du témoignage n'est pas moins grand. L'histoire, science si importante, qui à la lumière du passé cherche à nous conduire dans le présent, est fondée toute entière sur le témoignage. Toutes les sciences sans exceptions lui doivent quelque chose, et souvent presque tout.

Le Progrès.

Sans lui l'humanité n'aurait pas fait de progrès, on aurait toujours tourné dans un cercle. C'est le témoignage qui nous a permis dès l'enfance de savoir ce que les anciens savants n'ont su que dans leur

vieillesse. Ainsi pourrons nous disposer du reste de notre vie pour des recherches personnelles, et alors quoi d'étonnant si l'humanité progresse.

La querelle de la supériorité des anciens sur les modernes est sans raison. En littérature les modernes sont admirables et les anciens étaient ce qu'ils pouvaient être. En science la supériorité est incontestable. Calpwell a tranché la question par un mot heureux = nous sommes montés sur les épaules de nos prédécesseurs, quoi d'étonnant si nous y voyons plus loin qu'eux. =

De même que nous faisons acte de foi au témoignage toutes les fois que nous parlons de pays que nous n'avons pas vus, de même toutes les fois que nous faisons connaissance avec les pensées d'autrui, nous bénéficions du témoignage.

valeur du témoignage.

Si tel est le fait du témoignage quelle est sa valeur en droit!

Dogmatisme excessif.

Un dogmatisme intempéré accorde une valeur intempérée au témoignage; Lamennais croit que c'est la seule façon possible d'apprendre. Nous avons réfuté cet excès qui a donné lieu à une tendance contraire.

Probabilisme ou demi scepticisme historique de Laplace et John Craig

Certaines gens refusent toute valeur au témoignage. C'est un probabilisme ou demi scepticisme historique.

Laplace identifie la nécessité avec la certitude.

Le grand savant Laplace, esprit plein d'indépendance pendant une partie de sa vie, se moque du témoignage historique. En grand mathématicien, il est persuadé qu'il n'y a de certain que les vérités nécessaires, c'est-à-dire mathématiques.

réponse.

Nous lui répondrons qu'en effet, on ne saurait être trop sévère en matière de témoignage, mais que sa pensée est fausse, car elle supprime toutes les sciences de fond. En effet, il n'est pas du tout nécessaire que tout corps plongé dans un liquide, déplace de ce liquide, un poids égal à celui du corps. C'est un fait. S'il n'est pas nécessaire



il est cependant certain. Laplace a donc tort de confondre la nécessité avec la certitude. Il y a une certitude nécessaire, celle des axiomes, mais il y a une certitude de fait qui tient au fait même et qui n'en est pas moins sure.

Pour Craig, le témoignage perd de sa certitude en raison directe de son ancienneté

Avant Laplace, John Craig avait professé un autre genre de scepticisme historique. Il disait que le témoignage perdait de sa certitude à mesure qu'il était plus ancien. Ainsi il prétendait que les faits antérieurs à Jésus Christ seraient oubliés au XIXme siècle. Le fait même l'a démenti.

Concession et réponse.

S'il avait dit que le témoignage varie de valeur si on le rapporte après avoir vu, ou bien dix, vingt ans après, il aurait eu parfaitement raison. Car la mémoire s'affaiblit. Mais il y a d'autres espèces de témoignages, il y a les monuments, les armes, les médailles les livres.

Dans quelle mesure on doit tenir compte de la vraisemblance des faits rapportés.

Il faut tenir compte, dit on, de la vraisemblance des faits rapportés. — Il faut y bien prendre garde. Sans doute, si l'on rapporte un fait complètement contraire à la raison on a droit d'être incrédule, mais excepté cette négation total du bon sens, il faut se garder de l'invraisemblance. On a eu bien raison de dire: = Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable: =

Qui est ce qui dit qu'un fait qui nous semble invraisemblable, ne sera pas expliqué plus tard? Autrefois la rotation de la terre autour du soleil était tout à fait invraisemblable et pourtant maintenant tout le monde le sait.

Que la croyance au témoignage peut être légitimée avec une évidence convenable.

Ainsi plus un témoignage s'éloigne de la vraisemblance, plus nous devons être exigeant, mais on ne doit pas pour cela le rejeter. C'est à cela qu'on reconnait l'esprit philosophique.

Nous pouvons remarquer que nous n'avons pas vu de scepticisme absolu en fait de témoignage c'est qu'il n'est pas possible ~~Vdds~~ l'immensité des cas dans lesquels, nous nous inclinons

devant le témoignage.

Cependant il y en a eu des essais. Des hommes existaient encore très nombreux ayant vécu sous Napoléon I, quand des gens d'esprit eurent l'idée de faire une brochure, pour prouver que Napoléon n'avait jamais existé, que c'était une allégorie, qu'il représentait le soleil, et que les 12 maréchaux étaient les 12 mois de l'année. etc.

Sans nous arrêter à de pareils jeux d'esprit demandons nous pourtant ce que l'on peut dire pour légitimer la croyance au témoignage; que peut on dire pour sa défense?

Instinct de crédulité. Preuve.

Si l'on s'interroge, on reconnait en soi deux instincts naturels de crédulité et de véracité. La preuve est la tendance naturelle de l'enfant à ajouter foi au témoignage d'autrui. Ce n'est pas un fait d'habitude, c'est la nature qui parle.

C'est un signe de noblesse de l'humanité de dire: mieux vaut être dupe que trop défiant. Aussi quand notre attente est trompée, nous éprouvons un sentiment très pénible. Le refus de comprendre d'un enfant trompé a été souvent constaté.

Instinct de véracité: Preuve

L'Instinct de véracité n'est pas moins profond en nous; nous avons une tendance à dire vrai.

Explication du mensonge.

On dira: quoi de plus menteur qu'un enfant! Cette objection prouve le contraire de ce qu'elle veut prouver. Si nous mentons, et très souvent, c'est pour des raisons qui viennent contrebalancer notre instinct, c'est pour éviter un mal plus grand. = On ment comme on prend médecine = a dit fort bien Thomas Reid.

Le mensonge prouve que la vérité est le fait ordinaire. Les deux instincts accordés, le témoignage est fondé.

Nous avons donc raison de croire à la véracité humaine. Quand nous nous apercevrons avoir été souvent trompés, nous prendrons des



précautions. Ainsi toutes les fois qu'un témoin nous paraîtra ne pas vouloir nous tromper ni se tromper, nous devrons croire à son témoignage.

Cela posé, c'est le doute qui doit donner ses preuves.

Mais si nous soupçonnons qu'il a des raisons pour vouloir nous tromper, ou pour se tromper lui même, nous pourrons alors nous méfier. Mais c'est au doute à donner ses raisons. La foi au témoignage n'a pas besoin d'autres raisons que le penchant inné de l'homme à dire vrai.

Règles du Témoignage

Voici la règle générale du témoignage : croire au témoignage d'autrui à moins d'avoir des raisons suffisantes de le révoquer en doute.

De là : deux espèces de témoignage :

I Témoignage direct et tradition (II)

On appelle témoignage direct celui qui nous arrive par un seul intermédiaire : le témoin.

On contraire, on nomme tradition ou témoignage indirect, le récit qui a mis longtemps à nous arriver. Ainsi c'est par tradition que nous avons une idée de César, tandis que c'est par le témoignage direct que nous connaissons les chutes du Niagara, si nous en avons entendu parler par un témoin oculaire.

I Témoignage direct. 1er cas : Un seul témoin.

I Dans le premier groupe de témoignage nous devons considérer 2 cas dont le second se subdivise.

Compétence - Honnêteté.

1° D'abord il n'y a qu'un seul témoin. On doit se demander d'abord s'il est compétent et s'il est honnête. Si on peut répondre affirmativement à ces deux questions, le témoignage est légitime. Mais il ne faut pas cependant trop s'y fier. La loi romaine dit : Testis unus, testis nullus. La garantie est, en effet, bien petite pour qu'on puisse condamner un homme sur le dire d'un seul homme qui peut se tromper.

Testis unus - Testis nullus.

2me Cas. Plusieurs témoins. (a) les témoins sont unanimes

2° Dans ce cas, il y a deux parties. (a) les témoins sont unanimes dans leurs dépositions. Il y a de très grandes probabilités pour qu'ils

disent vrai. En effet il n'y a qu'une manière de dire vrai, tandis qu'il y a mille façons de mentir.

Si les témoins sont intéressés ~~on~~ peut cependant laisser une place au doute, mais s'ils parlent contre leur intérêt, on doit y ajouter d'autant plus foi.

(β) Les témoins sont en désaccord entre eux

Si les témoins sont en désaccord entre eux on doit les séparer par groupes, mais compter moins leur nombre que leur valeur. D'où cet axiome : le témoignage se pèse plutôt qu'il se compte ; ponderantur non numerantur (Quintilien)

II Témoignage indirect ou tradition.

II Passons au second groupe. On appelle <u>témoignage indirect</u> ou <u>tradition</u>, le témoignage qui a parcouru de grands espaces à travers le temps et les générations. Dès qu'il y a 2 intermédiaires entre moi et le fait, la tradition apparait.

Il y en a 3 sortes (α) tradition orale, (β) tradition monumentale (γ) tradition écrite.

(α) tradition orale

On appelle <u>tradition orale</u> le récit qui n'a jamais été écrit et qui arrive parfois de très loin sans autre support que la mémoire humaine, se transmettant de bouche en bouche sans secours matériel pour raviver les souvenirs. C'est ainsi que se sont propagés les poèmes homériques jusqu'à Pisistrate. Les légendes populaires dont notre siècle est si avide, les chants rappelant de grands faits oubliés sans eux, sont des exemples de tradition orale.

Pourquoi suspecte, mais non pas pourtant insignifiante.

Quand c'est à des faits militaires que se rapportent ces légendes, ces chants, cela constitue la <u>tradition orale historique</u>. C'est naturellement suspect, car rien d'incertain comme la mémoire humaine surtout inculte. Cependant ce n'est pas une raison pour rejeter entièrement la tradition orale. Il faut la contrôler avec soin. En effet si dénaturés que soient les récits populaires, il y a toujours un fond réel. En outre ces légendes, continuellement modifiées sont le miroir intime de ces hommes qui



les transmettent. Quand le récit est en vers arrêtés on peut avoir plus de confiance, car la rime et le rythme se gravent plus profondément dans la mémoire. C'est justement l'intelligence des légendes qui est cause de la supériorité des historiens modernes sur l'antiquité.

(β) tradition monumentale.

La tradition monumentale est fort utile, mais fort difficile à contrôler. On appelle monuments, tout objet qui nous avertit (monet) d'un état de chose passé. Dans un sens plus étroit, ce mot désigne les restes des anciennes civilisations qui ne parlent que par eux mêmes. (Tombeaux médailles, armes, ornements, grands travaux d'utilité publique, comme les voies romaines, les aqueducs et les arènes, et principalement ces villes que la cendre du volcan nous a conservées Pompei et Herculaneum.)

Précautions à prendre

Voilà ce qui rajeunit l'histoire; mais il faut prendre des précautions excessives; de nos jours, on fabrique des antiquités avec une facilité déplorable.

Les difficultés de l'archéologie égalent son utilité.

Les recherches archéologiques sont donc d'une difficulté très grande, mais leur utilité est immense et incontestable. Que de précautions n'a-t-il pas fallu prendre pour obtenir le moulage des hommes conservés dans la cendre à Pompei, pour arriver à dérouler et à déchiffrer les manuscrits brulés par les débris enflammés du volcan; cependant on a fini par y arriver.

(γ) tradition écrite.

La tradition écrite est un témoignage direct quand l'auteur du livre a été lui même témoin de ce qu'il rapporte, y eut il 2000 ans qu'il ait écrit.

Irrécusable à deux conditions

La tradition écrite est irrécusable, mais à deux conditions qui sont l'authenticité et l'intégrité des écrits.

Authenticité d'un écrit.

Un écrit est dit authentique quand il est bien de l'auteur auquel on l'attribue, du lieu

même et de la date auxquels on le rapporte. Dans les ouvrages d'Aristote, il y en a plusieurs qui ne sont pas authentiques. Ainsi dans un manuscrit trouvé à Herculanum, on a trouvé qu'un certain Théophraste avait fait un livre d'économie dont on cite le titre et des extraits. Or on a retrouvé ces extraits dans l'économique d'Aristote d'où l'on a reconnu le défaut d'authenticité.

Intégrité d'un écrit

Un écrit est intègre toutes les fois qu'il ne contient ni lacune, ni interpolation. Ceci est très fréquent. Les moines du Moyen-Age ajoutaient souvent des réflexions aux pensées d'un auteur. Rien n'est difficile comme de débarrasser un écrit de ces interpolations.

Il est même parfois presque impossible de lire les écrits de certains copistes. Comme le parchemin était rare pendant longtemps on effaçait des écrits et l'on écrivait par dessus. A l'époque de la Renaissance on s'en est aperçu, il a fallu alors chercher des procédés pour enlever la dernière écriture et pour faire reparaître la première. On y est arrivé à peu près, à force de temps et de soins. On a nommé palimpsestes ces parchemins grattés sur desquels on a écrit de nouveau par dessus.

Preuves intrinsèques et extrinsèques.

Pour découvrir l'authenticité d'un écrit, il y a des preuves intrinsèques, c'est-à-dire tirées du fond même, de l'écrivain; il y a des preuves extrinsèques, ou tirées du dehors. Ainsi on cherche si d'autres écrivains ont parlé de cet ouvrage.

Exemple.

On a trouvé à Herculanum des écrits épicuriens attribués à Philodème; les preuves intrinsèques sont complètement nulles, nous ne connaissions pas encore une seule ligne de ce Philodème. Mais il y a des preuves extrinsèques. Cicéron dans ses ouvrages cite plusieurs fois le nom de Philodème et parle de ses œuvres. De



plus à la fin d'un livre on a trouvé à l'endroit de la signature les lettres Φ et υ. Le livre est intitulé Περιφυσεως. Or il y a 2 auteurs qui ont composé un livre sur ce sujet ce sont Philodème et Phèdre. Justement les initiales et la dernière lettre peuvent s'appliquer à Φιλοδημου comme à Φαιδρου. Il a fallu calculer l'espace libre entre le Φ et l'υ et l'on a fini par admettre que l'écrit était de Philodème.

Conclusion.

Avec des précautions infinies sans doute, des fatigues incroyables, on peut arriver parfois à tirer des données certaines des témoignages les plus antiques. Ainsi Champollion a fini par reconstruire un langage tout à fait oublié.

En principe le témoignage est un fondement solide et qui mérite toute notre confiance. Là où l'hésitation est le plus possible, la science et la patience peuvent arriver souvent à lever le doute.

VB

R. Bellamy

9

Philosophie 7me leçon.

Logique (IV). Des signes et du langage. Les langues et l'écriture.

Définition du signe. Exemple.

On appelle *signe*, un fait perceptible et présent qui en manifeste un autre absent et imperceptible. Ainsi les larmes sont le signe d'une violente émotion intérieure.

Définition du langage.

Un *langage* est un système de signes propres à énoncer plus ou moins parfaitement la pensée et les émotions de ceux qui s'en servent. C'est le miroir de l'entendement. (Leibniz)

Sens large (langage d'émotion)

Le mot langage a un sens large et un sens étroit. Dans le *sens large*, il contient toutes les manières de manifester au dehors ce qu'on éprouve : gestes, accents, jeu de physionomie. C'est ce que Mr Max Müller appelle le *langage d'émotion*.

Sens étroit. (Langage de raison)

Dans son *sens étroit*, le mot langage exprime simplement les pensées conscientes et réfléchies. C'est ce que Mr Max Müller appelle le *langage de raison*. En ce sens, le langage appartient à l'homme seul. La parole, la numération sont des langages de ce genre.

Ce dernier en tant que vêtement et instrument nécessaire de la pensée doit être étudié en philosophie.

Ce dernier langage est une partie essentielle de la logique ; il doit être étudié au début. C'est que le langage est le vêtement naturel, le instrument nécessaire de la pensée. Sans lui la pensée est vague et confuse. La pensée, proprement dite, celle qui va du connu à l'inconnu, qui démontre, qui prouve, n'existe pas sans le langage.

Penser, c'est parler tout bas ; certains sauvages l'ont compris et dans leur langue naïve, penser veut dire : parler dans son ventre. Les physiologistes anglais ont établi que la pensée est un langage intérieur. Parfois quand la pensée devient très vive sans que l'on le veuille, elle s'élance au



dehors et l'on pense tout haut. C'est ainsi que le rêve à haute voix n'est que l'explosion dans le monde extérieur de nos émotions intérieures.

En logique, nous voulons nous demander quel est le mécanisme de la pensée humaine, chercher les procédés par lesquels elle tâche d'arriver au vrai; aussi devons nous étudier l'instrument, car si le langage est mauvais, la pensée ne peut être que défectueuse. Un raisonnement un peu compliqué ne peut pas être énoncé à part nous, sans prendre une forme. Ainsi l'étude de cette forme, le langage, nous fera faire connaissance avec nos procédés intellectuels.

Pourquoi nous intercalerons ici l'étude du langage qui est plutôt un chapitre de psychologie.

Mais du même coup, pour n'avoir pas à y revenir en psychologie, nous dirons tout ce que nous devons en connaître. Outre le langage purement logique comme la théorie des noms et des propositions, nous étudierons le langage dans son origine, dans sa nature et dans ses principales manifestations.

Comment se produisent les signes à l'origine!

Comment se produisent les signes à l'origine? Laissons de côté les signes matériels de faits purement matériels, comme la fumée, signe du feu. Les vrais signes sont ceux qui sont produits par un être vivant manifestant ce qu'il éprouve. On les nomme signes naturels et signes artificiels.

Signes naturels (actions réflexes)

Les signes sont <u>naturels</u> quand le même état de conscience est toujours par nature suivi des mêmes manifestations extérieures ou organiques. Ainsi les larmes sont le signe naturel de l'émotion, le rire, signe naturel de gaîté. (Voir les conférences de Mr Grasciolet sur le jeu de la physionomie.)

Comment ces signes se produisent-ils? La question est toute physiologique. Il y a un phénomène organique expliqué par

la science ; la conscience, la volonté n'y peuvent rien. Les plus grands artistes sur la scène ont désespéré d'imiter artificiellement la pâleur, les larmes, le rire même ce qui est cependant le plus facile à contrefaire. Seule Mlle Mars a pu arriver à pleurer sur la scène ; c'est alors tout différent ; c'est un bonheur d'organisation, mais qui vous use vite. C'est un don qui donne la gloire, mais on le paye de la vie.

Ce sont ces phénomènes que le physicien appelle actions réflexes. Quand un son frappe notre oreille, quand un fait du monde extérieur produit une impression sur nos organes, l'âme, le moi s'empare de ces perceptions, les élabore, et donne des ordres aux organes de relations pour qu'ils exécutent ce qu'il a décrété en lui même.

Il y a des cas où la première impression ne va pas jusqu'au cerveau, où elle se traduit directement en mouvements que l'on ne peut empêcher. Le passage se fait du nerf qui reçoit l'impression à celui qui occasionne le mouvement, sans aller au siège de la conscience (voir les conférences de Mr Paul Bert, sur les actions réflexes)

Signes artificiels (convention)

Les signes artificiels au contraire se produisent à la suite de conventions C'est, par exemple, le mouvement des bras des anciens télégraphes. Certaines personnes, en très petit nombre parviennent à transformer les signes artificiels en signes naturels ; mais cela est fort rare C'est un sujet dont nous venons de parler.

Comment les signes sont compris (association d'idées)

Les uns et les autres signes sont compris, dit Jouffroy, par une faculté à part. Cela est inutile à imaginer. C'est simplement par association d'idées ; phénomène très souvent constaté.



Toutes les fois que notre esprit a saisi deux choses étroitement unies, il a une tendance, s'il reçoit la première à attendre la seconde. Ainsi quand nous avons souvent constaté sur nous même que la gaité s'exprime par le rire, chaque fois que nous voyons le rire notre esprit associe l'idée de gaité à ce signe. C'est une association d'idées.

Objection de Jouffroy.

Ici Jouffroy fait une objection : voyez l'enfant tout petit, il est déjà susceptible d'avoir peur d'une grande barbe et d'une grosse voix.

Réponse.

Que répondre ? D'abord l'association des idées est très simple, les animaux supérieurs aussi bien que l'enfant en sont capables. L'enfant associe de bonne heure ses impressions avec le visage doux et souriant de sa mère ; quand tout à coup il voit une grande barbe, il entend une grosse voix, voila de l'inconnu pour lui ; il ne s'attend plus à un bien et devient inquiet de la disparition du bien attendu.

L'enfant a peur parceque il reçoit une impression triste, qui l'effraye parceque elle ne lui est pas naturelle.

Du langage des animaux.

Ainsi, c'est par association d'idées que se comprennent les signes. L'homme seul est susceptible de plus que cela ; les animaux n'ont que ce langage d'infimes émotions, ce qu'ils voyent, ce qu'ils entendent, ils l'interpretent d'après le genre de leurs habitudes. Aussi ce langage est tout rudimentaire. Ils n'exécutent absolument que des actions réflexes, qu'ils traduisent d'après leur instinct de l'association des idées.-

L'homme seul parle.

Seul l'homme énonce des pensées pures, en dehors de toute espèce d'émotions C'est ce que l'on appelle langage de raison.

Faisons un tableau qui va nous renseigner sur les modes de signes dont l'homme est

est susceptible avec l'animal.

Tableau des signes quant aux sens qu'ils concernent, quant à leur rapport avec la chose signifiée.

D'abord on peut considérer les signes sous deux points de vue, soit dans le rapport des sens qu'ils affectent, soit dans celui du signe à la chose signifiée.

Nous avons déjà vu qu'il y a 2 sortes de signes : les naturels et les artificiels. Chez l'homme et les animaux, il y a deux sens surtout susceptibles de produire et d'interpréter les signes. Il y a des signes qui frappent la vue, d'où leur nom d'*oculaires* ; d'autres frappent l'oreille, ce sont les *auriculaires*.

Dans les deux grands groupes, on trouve ces deux sens.

1º *Signes naturels oculaires* : ce sont : les traits du visage, la démarche, la physionomie, le geste. Ils sont assez clairs, mais ne sont visibles que pendant le jour, c'est à dire pendant la moitié de la vie.

2º *Signes naturels auriculaires* : ce sont les éclats de rire, les cris inarticulés, les interjections.

3º Groupe mixte des *signes naturels et artificiels auriculaires* : ce sont l'accent de la voix, le ton.

4º *Signes artificiels oculaires* : ce sont le langage des sourds muets et toutes les écritures.

5º *Signes artificiels auriculaires* : ce sont les langages de convention.

Les animaux parlent et comprennent les signes naturels oculaires et auriculaires. L'homme seul a pu inventer les signes artificiels ; il a dû avoir recours pour cela à l'intelligence.

La parole est un langage mixte : pourquoi ?

Qu'est-ce donc qu'un langage articulé ? Est-il naturel ou artificiel ? Il est mixte, c'est à dire, il est naturel en grande partie mais il y entre des conventions. En effet il faut apprendre à parler une langue, c'est un élément de convention, tandis que le fait d'articuler les sons est naturel.



Les animaux ne peuvent rendre que des sons gutturaux, cela est probablement dû à ce qui leur manque des dents, à ce qu'ils n'ont pas de lèvres, et à ce que leur langue est sans souplesse.

Est il possible d'admettre que le langage soit tout de convention? non, car pour pouvoir s'entendre à l'origine, il fallait un moyen quelconque.

Comment se fait il que les hommes aient trouvé la racine des mots: ainsi la racine dy qui en sanscrit signifie le ciel, est passée en grec dans Διος génitif de Ζευς (Jupiter et ciel), et même en latin dans Jovis et Deus, ayant le même sens. Comment ces racines ont elles été fixées à tout jamais dans ce sens? on l'ignore. Mais quand elles se sont modifiées légèrement en passant d'une langue dans une autre, on reconnait l'influence d'un grand phénomène humain, l'imitation.

Donc la parole est en partie naturelle car elle se propage par imitation selon le climat, les usages, toutes choses profondement naturelles.

Comment le mot βους est devenu bos en latin et boeuf chez nous! c'est par des modifications dont Grimm croit avoir trouvé les lois du moins dans le grand groupe Indo-Européen. Il donne un tableau très court du changement qu'éprouvent les voyelles en passant d'une langue dans une autre.

Opinion de Mr de Bonald.

Parceque nous reconnaissons ignorer comment se sont formé les racines, pourquoi les hommes ont prononcé la syllabe dy en voyant le ciel, plutot qu'une autre; Mr de Bonald prétend exploiter cette ignorance en faveur de sa théorie.

Il croit le langage artificiel mais non de convention humaine. Pour lui, c'est Dieu qui a révélé le langage à l'homme. Aussi

invoque-t-il le langage comme preuve de l'existence de Dieu.

Dieu est désintéressé dans le débat.

Cette opinion est aussi respectable que toute autre au point de vue religieux, et nous n'aurions pas à l'examiner, s'il n'importait pas en toutes circonstances de dégager Dieu d'une foule de discussions philosophiques. — que Dieu ait ou non dicté le langage; cela est complètement indifférent à la grandeur divine. Qu'il l'ait dicté, ou qu'il nous ait donné une faculté pour le trouver nous mêmes, le langage ~~n'en~~ n'en reste pas moins son œuvre de toutes façons.

Excès où est conduit Mr de Bonald.

Mr de Bonald est conduit par cette théorie à un singulier excès, il va jusqu'à dire que le signe, la parole, est antérieur à la chose signifiée, la pensée.

réponse.

C'est insoutenable: est il concevable que la pensée soit postérieure aux signes? l'homme, dit il, ne saurait penser sans parler, il a donc dû avoir le langage avant de penser. — C'est l'exagération d'une pensée vraie. Il est certain que le langage est très utile à la pensée. Mais en entrant dans le détail, on pourrait demander au philosophe de quel manière Dieu a pu nous faire entendre ce qu'il disait en parlant, puisque nous ne connaissions aucune espèce de signes, et que l'on ne peut penser sans signes.

Les signes sont visiblement l'effet et non la cause de la pensée; le langage a pour objet de la transmettre et non de la faire naître.

A la rigueur, le langage ne transmet pas la pensée, il est impossible de faire entendre à quelqu'un une chose dont il n'aurait aucune idée.

Le fait est que le signe évoque dans l'esprit par association des idées, des pensées qui s'y trouvaient à l'état latent. Alors comment pouvoir admettre que le langage a

créé la pensée?

Quelles seraient les conséquences de la théorie de Mr de Bonald? C'est qu'un enfant ne pense pas du tout, tant qu'il ne parle pas. C'est inadmissible. Le sourire le feu des yeux, les mouvements, n'expriment ils pas ses pensées avant qu'il puisse les manifester par la parole?

Et les sourds-muets étaient ils aussi complètement dépourvus de la pensée, tant que l'abbé de l'Epée ne leur avait pas donné un langage? Mr de Bonald les identifierait il avec les animaux?

Ainsi donc, la pensée n'est pas esclave de la parole; elle la précède, et la crée.

Erreur analogue de Condillac

La même erreur a été partagée par Condillac. Il a écrit, tant il attache une grande importance au langage, que = les sciences ne sont que des langues bien faites = C'est une grave erreur.

Réponse

S'il avait dit que les sciences gagnent beaucoup à avoir une bonne nomenclature, il aurait eu raison; mais de là à dire que les sciences ne sont que des arrangements de mots, il y a un abîme. Une science est bien faite quand elle se compose d'affirmations facilement vérifiables; c'est à dire, de phénomènes bien observés, de lois bien déduites, de conséquences bien tirées de ces lois. Mais si les définitions étaient arbitraires, aurait on vraiment une science? Non, on aurait une grammaire, une logique.

Influence incontestable de la langue sur la pensée. En quoi.

Mr de Bonald et Condillac prenent l'effet pour la causes, mais il y a du juste au fond de leur affirmation. Les signes une fois trouvés, ont une influence incontestable sur la pensée. Ils précisent la pensée de l'individu qui les employent. Le langage nous force à analyser nos pensées. Buffon dans son discours sur le style, dit qu'étant donné une seule idée, il faut la disséquer

et diviser chaque partie en phrases, qui contiennent plusieurs propositions, qui renferment elles mêmes des mots distincts. Les mots même s'ils sont composés (comme en allemand) signifient plusieurs fragments d'idées.

Le langage force donc la pensée à pénétrer dans les détails. Sans lui, nous ne pourrions ni généraliser, ni induire, et par conséquent faire de la science. Tous les sauvages comptent *généralement* jusqu'à 4 ou 5 mais ils ne vont pas beaucoup plus loin à cause de l'imperfection de leur langage. Il est donc indispensable à toutes les sciences.

Qualités du langage.

Le langage doit être *précis*; il ne faut qu'autant de mots distincts qu'il y a d'idées distinctes. Il doit être *clair* cela résulte de la précision. Enfin il doit y avoir de l'*analogie* dans la formation des mots. Quand une idée est composée, il est bon que le mot soit composé. quelques langues y arrivent plus facilement que d'autres.

Trois grandes familles de langues.

Il y a trois grandes familles de langues très distinctes.

I Langues tartares.

Le groupe des *langues tartares* est très considérable. Il comprend le chinois, le thibétain, le sibérien, et les dialectes des Japonais, du Labrador, des Esquimaux et de toutes les îles de l'Océanie.

Le basque même s'y rattache.

II Langues sémitiques

La famille des *langues sémitiques*, comprend les langues de l'Asie mineure. Elle se subdivise en trois groupes. 1° L'araméen qui a pour types le syriaque et le chaldéen — 2° Le cananéen qui a pour types le Hébreu et le Phénicien — 3° L'Arabe.

III Langues ariennes

La famille des *langues ariennes* est fort considérable, elle se subdivise en 6 groupes principaux, ce sont : 1° L'indien qui a pour type le sanscrit et le Bengalais —



2º L'Iranéez qui a pour type le Persan. 3º Le Kouro qui a pour type l'arménien. 4º Le Slave qui a pour types le Russe et le Polonais. 5º Le Graeco-latin qui comprend le Grec, le latin, le Français etc. 6º Le Gothique ou Sanoz qui a pour type l'allemand.
Tous les langages de la même familles ont des rapports entre eux, tandis que les familles se ressemblent peu. Dans toutes il y a une certaine logique qui montre qu'elles sont le produit de la pensée.

Ecriture. 1º Ideographique.

L'écriture est un vrai langage oculaire dans l'écriture idéographique. Ce sont les hiéroglyphes. ainsi une épée indique la guerre tournée dans un sens ou dans l'autre, elle signifie victoire ou défaite.

2º Ecriture phonétique

notre écriture au contraire est un signe de signe, c'est à dire qu'un mot étant un signe, la manière de l'écrire est aussi un signe. On l'appelle écriture phonétique, parceque elle ne represente pas les objets comme la précedente (idios semblable) mais des sons (φωνη voix) l'écriture phonetique se subdivise en deux groupes.

(a) Ecriture phonétique syllabique.

L'écriture phonétique syllabique est celle dans laquelle un seul caractère represente une syllabe entière. Le Japonais est le type des écritures syllabiques.

(β) Ecriture phonétique alphabétique.

au contraire l'écriture phonétique alphabétique est celle dans laquelle chaque lettre est representée par un signe particulier. les langues Européennes sont toutes alphabétiques.

Conclusion, progrets par l'écriture.

L'importance de l'écriture est immense; tous les jours ses bienfaits lui font davantage une place dans les plus grandes découvertes de l'homme. En effet c'est l'écriture qui a permis la conservation des chefs-d'oeuvre de l'esprit humain. Sans elle que saurions-nous de l'antiquité? Rien ou à peu près.

L'imprimerie.

Elle a fait faire de très grands progrès à la pensée, mais combien seraient ils restés infructueux sans la découverte de l'imprimerie, qui a permis de répandre dans le monde toutes les lumières de l'intelligence. Aussi peut on dire que c'est là la plus belle invention de l'esprit humain, car sans elle, on ne serait jamais parvenu aux résultats auxquels nous sommes arrivés dans chacune des sciences.

B.M.



R. Bellamy

9

Philosophie 8me Leçon

Logique (V). – Analyse du langage 1° Des noms et des choses nommables – Des catégories.

Utilité qu'il y a à faire connaissance avec l'organisation intime du langage.

D'après la leçon précédente, le langage est l'instrument indispensable de la pensée humaine, surtout de la pensée un peu compliquée. Dès que l'on veut enchaîner des raisonnements un peu longs, on est obligé d'employer le langage ou les signes.

Aussi faire connaissance avec l'essence du langage, c'est apprendre à connaître le véritable instrument de la pensée, c'est se donner de grands avantages en logique.

Raisonnement.

La logique a pour objet la preuve, c'est-à-dire les moyens d'arriver de ce que l'on connait à ce que l'on ignore, avec la certitude que l'on a pas fait fausse route. Donc elle a pour étude le raisonnement qui se compose de propositions ou de phrases détachées qui peuvent être elles mêmes étudiées à part.

La proposition et le jugement.

On appelle proposition l'énoncé dans le langage d'un jugement. Or juger, c'est affirmer ou nier; par conséquent une proposition est un discours par lequel on affirme ou l'on nie quelque chose ainsi Pierre est bon, Paul n'est pas sage.

Le nom et l'idée.

La proposition contient à son tour d'autres éléments, elle se compose de noms comme le raisonnement se compose de propositions. Les noms sont les enveloppes des idées.

Le jugement est une assertion, il affirme ou il nie qu'une chose est ou n'est pas. Par conséquent il est susceptible d'être vrai ou faux. Une idée au contraire n'est qu'une conception de l'esprit, ni vraie ni fausse en elle même. Elle a pour enveloppe le nom qui n'est ni vrai ni faux. Ainsi quand on dit: Paul, on n'affirme,



on ne nie rien ; c'est une idée renfermée dans un seul mot.
De cet examen du langage, il résulte que si nous voulons l'analyser nous commencerons par les noms, qui est un élément irréductible.

Définition des noms par Hobbes (1588-1679)

Hobbes définit les noms comme suit : un nom est un mot pris pour marque d'une pensée, afin de l'évoquer dans l'esprit de celui qui l'emploie, et dans celui des autres.

Comment rectifiée.

Nous rectifierons dans ceci la définition de Hobbes : il dit que c'est une marque des idées, cela ne suffit pas. En effet quand je dis : le soleil éclaire, je ne veux pas dire que le mot soleil éclaire. Nous dirons donc que le mot est la marque des choses dont nous avons l'idée.
Nous ferons dans cette leçon deux grandes divisions I° Des différentes espèces de noms II° Des choses nomables et des catégories.

I Des différentes espèces de noms.

Nous allons d'abord nous occuper des différentes espèces de noms. Nous commencerons par faire 8 groupes dans les noms.

1° Des noms qui n'en sont pas.

1° Eliminons d'abord les noms qui n'en sont pas. Il y a des différences entre un mot et un nom. Un mot est un son, par conséquent il peut très bien ne pas avoir de sens suffisant par lui même, tandis qu'un nom signifie toujours ~~une~~ choses.
Cependant il y a des ~~noms~~ qui sont de purs mots (ce ne sont pas précisément des noms) ils ne signifient rien par eux mêmes. Ce sont les prépositions, les adverbes. Les scolastiques les appellent des syncatégoréma-tiques c'est à dire qu'ils n'ont de sens que quand on les prononce avec d'autres. Ainsi dans la phrase : Un ciel vraiment pur égaie souvent la ville de Nice. les mots vraiment, souvent, de, qui n'ont aucun sens par eux mêmes, sont très explicites pris ensemble dans la phrase. On appelle catégorématiques, les

mots qui affirment quelque chose à eux seuls : homme. arbre.

2° Des noms complexes et incomplexes.

2° Cette élimination nous amène aux noms complexes : ce sont des ensembles de mots pouvant être très longs, qui, quant à leur sens valent dans la phrase comme un seul mot.
Ainsi : Turgot, le plus grand des ministres de l'ancienne monarchie, le plus brillant des économistes de l'époque naquit en 1727. Toute la phrase jusqu'au verbe est considéré en logique comme un seul ~~mot~~, sujet de la phrase. L'attribut peut être aussi complexe.
~~On~~ appelle noms incomplexes ou simples ~~ceux~~ qui se présentent sous la forme d'un seul mot : Turgot naquit en 1727.

3° Noms propres ou individuels et noms généraux.

3° Il y a des noms que l'on appelle propres c'est à dire appropriés à un seul individu d'où leur nom d'individuels. Ainsi Bacon. Descartes. Si je parle de : ce poêle cela devient un nom propre ; je ne parle que de ce poêle personnifié en quelque sorte. Dans ce cas, le geste ou l'adjectif démonstratif détermine l'objet.
On appelle noms communs ou généraux ceux qui peuvent s'appliquer à un nombre indéfini d'individus, qu'il désigne également : homme.

que ces derniers diffèrent des noms collectifs.

Il ne faut pas confondre les noms généraux avec les noms collectifs. Les derniers ne s'appliquent pas ~~séparément~~ à chaque individu, mais ~~seulement~~ à la totalité des individus d'un groupe, que l'on considère comme unité. Ainsi : le 50me de ligne, la classe de Philosophie.

4° Noms concrets ou abstraits

4° Les noms concrets sont les noms d'une ou plusieurs choses : l'homme. Jean.
On appelle noms abstraits, le nom d'un attribut et non d'une réalité. Ainsi : humanité, blancheur.



Erreur de Locke et de Condillac
1632-1704 1715-1780

Locke et Condillac ont fait une grave erreur, ils ont confondu les noms généraux

et les noms abstraits, c'est cependant tout différent.

5° noms connotatifs ou qui signifient quelque chose.

5° Il y a des noms qui connotent des attributs et qui signifient quelque chose. ainsi le mot homme est un groupe d'attributs liés (connotati) ensemble, sous l'étiquette d'homme ; ce est la liberté, le langage, la raison etc.

Noms dénotatifs ou qui ne signifient rien.

Tandis qu'il y a des noms nommés dénotatifs qui ne font que dénoter tel ou tel sujet. ce sont de pures marques vides par elles mêmes. Ce sont les noms propres. Ainsi les mots Paul, Pierre dénotent des individus s'appelant ainsi, mais ne signifient rien par eux mêmes.

Les noms propres ne connotent point d'attributs, tandis que les noms généraux en même temps qu'ils connotent des attributs dénotent des êtres.

Extension. Compréhension.

On appelle extension d'un nom général le nombre des êtres qu'il dénote et auxquels il s'étend.

On appelle compréhension d'un nom général l'ensemble des attributs essentiels qu'il connote. La compréhension du mot homme est l'ensemble des tous attributs sans lesquels on ne serait pas homme.

Règle générale.

La compréhension et l'extension sont en raison inverse l'une de l'autre. C'est à dire, quand un mot a moins d'extension qu'un autre il a plus de compréhension. Animal a plus d'extension que homme aussi a-t-il moins de compréhension. En effet il faut moins d'attributs pour être animal que homme.

Première remarque

Il est bien difficile de fixer au juste la compréhension ou connotation d'un mot ainsi le mot homme a pour compréhension, la bipédalité, la liberté, la raison le langage. Cesse-t-on d'être homme quand on n'a plus qu'une jambe, quand on est en prison, quand on est fou ou muet ? La connotation est donc très difficile à

établir ; elle ne peut être exacte qu'avec une science définie.

Deuxième remarque.

Il y a des noms propres qui ont une connotation et une compréhension. Ainsi Dieu, le soleil : ces mots impliquent une foule d'attributs. En fait, l'humanité a cru à une foule de dieux, et la science sait maintenant qu'il y a une multitude de soleils.

6º Noms positifs et noms négatifs.

6º Les noms positifs sont ceux qui impliquent l'existence de certaines qualités, tandis que les noms négatifs sont ceux qui marquent l'absence de qualités.

Le mot homme est positif, tandis que le mot immoral est négatif.

Remarque.

Il y a certains mots positifs dans la forme et négatifs dans le sens. Ainsi oisif. — De même il y a certains mots négatifs dans la forme et positifs dans le sens : désagréable.

Noms privatifs.

On appelle noms privatifs, des mots positifs et négatifs à la fois. Ainsi le mot aveugle est négatif puisqu'il marque la perte d'un attribut ; il est positif parceque, avant de le perdre on l'avait.

7º Noms relatifs et leurs contraires.

7º On appelle nom relatif des noms désignant un fait dans lequel un autre nom est impliqué. Ainsi : père désigne le fait de la génération, qui ~~engendre~~ implique lui même l'idée de fils.

Le contraire des noms relatifs n'indiquent qu'un seul fait comme arbre.

8º Noms univoques et équivoques

8º Les noms univoques sont ceux qui n'ont qu'un sens : comme homme. Les noms équivoques sont ceux qui tout en sonnant de même expriment plusieurs choses comme mer, mère etc. Ces derniers mots sont simplement une pauvreté de la langue. Au sens logique ce sont des mots différents, s'écrivant par hasard de même.



II Des choses nomables.	Il y aurait grand intérêt à compter toutes les choses nomables, ce serait un précieux inventaire des connaissances humaines. C'est ce qu'ont tenté quelques philosophes,
Ce qu'on appelle catégorie.	Aristote le premier. Il cherche à énumerer tout ce qui peut être dit et cru. Il a fait une liste de catégories. Le mot vient de κατηγορειν et veut dire affirmation, répartition en classe.
Les 10 catégories d'Aristote.	Aristote a formé 10 catégories, sa liste est très mauvaise : la voici. 1º ουσια : la substance – 2º ποσον : la quantité – 3º ποιον : la qualité. – 4º προς τι, la relation – 5º ποιειν : l'action – 6º πασχειν : le fait d'être patient – 7º που le lieu – 8º ποτε : quand – 9º κεισθαι : la situation – 10º εχειν ουτως : la manière d'être. La scolastique avait inventé deux vers ridicules pour retenir ses catégories : Arbor[1] très[2] servos[3] ardore[4] réfrigerat[5] ustos[6]. Ruris[7] eras[8] stabo[9], sed tunicatus[10] ero.
Les 7 catégories de Descartes.	Descartes compte sept catégories ; il est encore plus faible que Aristote : voici les vers qui aidaient à conserver dans sa mémoire ces nouvelles catégories : Mens, mensura, quies, motus, positura figura, Sunt cum materia cunctarum rerum.
Critique.	Aristote dans sa liste compte comme distinctes des catégories qui se confondent. Le lieu où l'on est, ne diffère pas de la situation.
Tentative de Stuart Mill	Stuart Mill comprend les choses nomables en quatre catégories :
I Les Etats de Conscience : (α) émotions – (β) perceptions – (γ) pensées – (δ) volition. –	1º Les Etats de Consciences : c'est ce dont on parle le plus souvent. Ce groupe comprend : les émotions, secousses profondes de l'âme qui souffre ou qui jouit : les perceptions ~~ou~~ sensations, impressions que la nature fait sur nos sens : les pensées en dehors de la nature, souvenir métaphysique : et enfin la

volition ou la puissance de vouloir nos actes.

II les substances. (α) les corps. (β) l'esprit.

II. Les substances : Cette catégorie renferme : les corps ; c'est de la métaphysique ou de la psychologie toujours qu'il que l'on en parle : nous entendons par là ce je ne sais quoi qui cause nos sensations : l'esprit ; autre réalité, aussi peu connue ; c'est ce je ne sais quoi qui sert de récipient à toutes nos impressions.

III Les attributs. (α) les qualités - (β) les quantités - (γ) les relations.

III. Les attributs. Ce sont les idées pouvant être affirmées ou niées de quelques autres. Ils sont : de qualité : la qualité d'un corps est ceci, à savoir qu'il est capable de faire sur nous telle ou telle impression. De quantité : c'est une nouvelle qualité : de relation : ce sont les faits dans lesquels deux êtres sont engagés à la fois.

IV. Relations sui generis : (α) succession et coexistence - (β) ressemblance et dissemblance.

IV. Il y a un quatrième groupe qui renferme des relations d'un genre à part on peut les nommer irréductibles ce sont la succession et la coexistence la ressemblance et la dissemblance ce sont des faits irréductibles, on ne peut les analyser.
Voilà la tentative de Stuart Mill. Les logiciens modernes ont accepté ces catégories comme ce qui a été fait de mieux dans ce genre jusqu'à nos jours.

———

M. J. Fabre reconnait cinq catégories.
1° Espace 2° Temps 3° Qualité - 4° Quantité - 5° Causalité. Les quatre premières sont des rapports abstraits, la dernière est une réalité concrète.



R. Bellamy — Net. (8) — mais 1r 10e leçon?

Philosophie. 9me Leçon

Logique (VI) des Propositions. – De leur nature, de leur signification. Élaboration.

De l'assertion ou proposition en logique.

La connaissance humaine prend toujours la forme d'un jugement, fait psychologique, qui a pour enveloppe la proposition ou assertion.

On appelle proposition en logique un assemblage de mots qui affirme ou nie quelque chose

Analyse de la proposition

Pour analyser nous prendrons une proposition complète, c'est le cas qui se présente de beaucoup le plus souvent. La proposition compte alors trois termes : un sujet, un attribut et un troisième qui les unit appelé verbe ou copule.

Importance et nature de la copule

Tout est important et nécessaire dans la proposition ; mais c'est la copule qui en fait vraiment une assertion. Le mot homme, le mot raisonnable ne sont ni vrais ni faux ; pour qu'il y ait assertion, il faut une liaison, une copule qui énonce vraiment quelque chose.

– Ambiguïté du verbe être.

La copule la plus employée est le verbe être. C'est un mot ambigu qui signifie plusieurs choses. En effet dans : Pierre est bon la copule marque le lien qui existe entre Pierre et la bonté ; mais dans : Dieu est, la copule énonce seulement l'idée d'existence.

La distinction dira-t-on est puérile. Non dans cet exemple : un dragon est un serpent qui souffle du feu, la copule n'affirme pas que cet animal existe, elle signifie que le mot dragon veut dire une conception de mon esprit. celle de serpent, plus cette autre : le fait de jeter des flammes. la copule est donc ambiguë.



Jugements d'existence et d'attribution.

De là une distinction profonde entre deux

espèces de propositions. Il y en a d'existence comme : je suis et d'autres d'attribut comme : il est bon.

Tentative pour les identifier par Locke 1632-1704 et Stuart Mill. 1806 - 1873

On a essayé de les identifier. Locke et Stuart Mill ont dit : Dieu est, cela revient à dire : Dieu est existant.

Réponse.

Cette analyse n'est pas possible ; en effet, quand je dis : je suis, est-ce que je décompose le verbe être dans ma pensée ? cela supposerait l'idée à part des moi et à part celle d'existence, et qu'ensuite les comparant, je m'aperçoive qu'elles se conviennent ? Le phénomène n'est pas si compliqué. Du moment que je me connais, je déclare que j'existe. L'idée d'existence, c'est en moi que je la puisse pour la première fois, on ne peut pas la définir clairement. Le jugement : je suis, est donc un jugement à part ; qui doit avoir un nom à part.

Il y a trois grandes distinctions à faire dans les propositions.

1° Propositions affirmatives et négatives

1° La qualité : elle dépend de l'affirmation ou de la négation contenue dans la copule. Proposition affirmative : l'homme est mortel. Proposition négative : l'homme n'est pas parfait.

Vaine tentative d'Hobbes pour les identifier 1588-1679

Hobbes a essayé de les identifier. Dire que l'homme n'est pas parfait, c'est pour lui la même chose que l'homme est non parfait. Donc la négative n'est qu'une affirmative dont l'attribut est négatif.

Réponse.

On peut dire cela sans doute ; mais avec Stuart Mill, nous trouvons que c'est au moins inutile et que cela fausse même les idées. En effet : affirmer et nier ce n'est pas la même chose, pourquoi donc vouloir nous le faire croire. C'est la copule qui nie et non l'attribut, c'est donc le verbe qui change.

Modalité des propositions

La modalité des propositions tient à la

façon dont l'affirmation ou la négation est présentée par le verbe. Dans certains cas, la proposition est assertorique = Il fait beau =. D'autres fois il y a anticipation sur l'avenir, c'est alors le futur = Il fera beau = d'autres fois, il y a certaines conditions, c'est alors le conditionnel. = Il ferait beau, si.. = Il y a des propositions d'une importance particulière ce sont les catégoriques. Elles contiennent une assertion qui n'est subordonnée à aucune condition Le type est la voix du devoir que Kant appelle : un impératif catégorique.

1724 - 1804

2° Propositions simples ou complexes.

2° Les propositions simples n'ont qu'un seul sujet et qu'un seul attribut. Les propositions complexes contiennent plusieurs sujets et plusieurs attributs.

Propositions conjonctives

Les propositions conjonctives ont l'air d'être complexes, mais elles ne le sont pas. On nomme ainsi celles qui ont plusieurs sujets et plusieurs attributs liés par la conjonction. César est mort et Brutus est vivant. Cela fait deux propositions simples, la conjonction prouve simplement que l'esprit rapproche ces deux idées.

Propositions disjonctives.

C'est autre chose pour les propositions disjonctives. Ce sont elles qui contiennent ou, ni. Ou Pierre est coupable, ou Jacques est innocent. C'est dire : Jacques est innocent en une conséquence de ce que Pierre n'est pas coupable. C'est une proposition unique, mais complexe. Le sujet et l'attribut sont des propositions entières.

Propositions conditionnelles.

On appelle propositions conditionnelles ou hypothétiques, celles qui renferment la préposition si : Si Mahomet est infaillible, le Coran est la vérité même



On n'affirme pas que Mahomet soit infaillible, mais on dit que : le Coran est la vérité même est une conséquence du fait : si Mahomet est infaillible.

3e Quantité des propositions.

La quantité des propositions dépend de l'universalité et de la particularité du sujet. Une proposition universelle est celle dans laquelle le sujet est universel : = Tous les hommes sont mortels. = Une proposition particulière est celle dans laquelle le sujet n'est qu'une partie d'un genre. = Quelques hommes sont savants. =

Dans les propositions universelles on dit le sujet distribué, c'est à dire que ~~ce~~ qui est affirmé dans la proposition est réparti dans tous les membres du sujet. Dans : tous les hommes sont mortels. le genre humain est distribué de telle façon que chaque homme soit mortel.

Les propositions singulières sont celles qui ne s'appliquent qu'à un seul être, elles comptent comme universelles en logique : = Socrate fut sage, est universelle : quelques actes de Socrate furent sages, est une proposition particulière.

A. E. I. O.

Au double point de vue de la qualité et de la quantité, il y a quatre espèces de propositions possibles. On les désigne par les lettres A. E. I. O. afin de les retenir.

A désigne les propositions affirmatives universelles comme = Tous les hommes sont mortels.

E. désigne les propositions négatives universelles : comme = nul homme n'est parfait.

I. désigne les propositions affirmatives particulières : = Quelques hommes sont bons. =

O. désigne les propositions négatives particulières : = la plupart des hommes ne sont pas

savants. =

Ces 4 especes de propositions se résument dans ces deux vers de la scolastique :
Asserit A, negat E ~~sed~~ verum generaliter ambo.
Asserit I, negat O sed particulariter ambo.

Règle générale sur la quantité des attributs.

Quand une proposition est affirmative l'attribut est particulier ; quand elle est négative l'attribut est universel.
En effet quand je dis : l'homme est raisonnable ; il est évident que ce mot est restreint à l'espèce humaine, il est donc particulier. – Quand je dis : l'homme n'est pas parfait, ce dernier mot reste dans toute sa généralité puisqu'il n'est pas du tout restreint à l'homme.

II. De la signification des propositions.

Quand on énonce une proposition, on est dans un certain état d'esprit nommé croyance. C'est une question dont nous nous occuperons en psychologie. Mais demandons nous maintenant ce qui énonce une proposition.

1° Elimination des assertions purement verbales.

1° Eliminons d'abord les assertions purement verbales, qui ne sont ni vraies ni fausses, qui sont de convention et ne sont objet ni de preuve ni de réfutation. Les propositions de ce genre sont relatives à la signification des mots. Exemple : J'appelle de telle manière telle chose. C'est tout arbitraire, donc l'erreur n'est pas possible sur ce point.

2° Assertions réelles.

Ce qui nous intéresse ce sont les assertions réelles, c'est à dire susceptibles d'être prouvées ou réfutées. Il y a plusieurs solutions.

(α) opinion des Conceptualistes : que la proposition énonce une relation entre 2 idées.

Les conceptualistes avec Locke affirment que toute proposition énonce une relation entre deux idées. On compare ensemble par exemple l'idée d'homme et celle de mortel et l'on affirme si les idées se conviennent, sinon on nie.



Critique. — Cela serait simple, mais c'est faux. En effet quand je dis : l'or est jaune, est-ce que j'ai à part l'idée de jaune ? que serait-ce ! Quand je dis que l'or est jaune, je parle d'une réalité, l'or et non d'une idée.

Première conséquence de cette erreur. — On ~~est~~ est venu à croire que la découverte de la vérité dépendait du maniement de nos idées à part nous. Certains philosophes ont déclaré que la terre devait être ronde, parceque la forme ronde était la plus parfaite. C'est ainsi que l'on spécule a priori que l'on devine.

Deuxième conséquence — Rien n'a tant discrédité la logique que le conceptualisme. En effet les vrais savants ne pouvaient admettre cette logomachie. C'est en cherchant que l'on trouve ; il ne s'agit pas de savoir si cette idée convient à cette autre, mais de réalités.

(B) opinion des nominalistes. — Hobbes et les nominalistes disent que toute proposition exprime la croyance que le prædicat (attribut) est un nom de la chose dont le sujet est aussi un nom.

ainsi dire : l'homme est vivant, c'est dire que la chose qui se nomme homme peut aussi être appelée vivant.

Critique. — Cela est vrai, mais Hobbes est resté en chemin. C'est la forme de la propositions, mais cela ne nous en apprend pas la matière.

La doctrine est vraie mais insuffisante. — Hobbes et son école considère uniquement dans le nom général son extension, et ne songe pas du tout à ce qu'il connote. La doctrine est toute à fait vraie quand il s'agit des noms propres Flaccus est Horace. Mais quand je dis l'homme est raisonnable on peut fort bien me demander, qu'est-ce que j'en sais ?

(γ) autre forme de la même doctrine : que — une autre solution est, celle-ci, qui ne

Toute proposition est une classification.

diffère que par la forme : Toute proposition est une classification.
En effet quand je dis : tous les hommes sont mortels, je classe tous les hommes dans l'attribut de mortalité. Mais voici la vraie solution.

Solution de la question. Ce qu'enonce toute proposition.

Une proposition affirme toujours ceci à savoir : tous les êtres qui possèdent certains attributs en possèdent aussi d'autres.
Dans l'exemple précédent, je dis que tous les êtres qui possèdent les attributs de l'homme : forme humaine, raison, langage, possèdent de plus le triste attribut de la mortalité. C'est pour cela que tous les hommes sont dans la classe mortelle.

Υστερον προτερον

Les classes n'ont point été faites avant l'existence des attributs, mais on a groupé les êtres d'après leurs attributs reconnus. Les Logiciens de l'opinion : toute proposition est une classification, ont donc commis le sophisme ὕστερον πρότερον, ils ont mis au premier rang, ce qui ne doit venir que le second.
Les classes se modifient tous les jours quant au nombre, le groupe n'est pas fixe, mais les attributs.

Conséquence de l'erreur nominaliste.

L'erreur des nominalistes n'est pas sans gravité, elle aurait pour conséquence de rendre le vrai et le faux arbitraires, dit Leibnitz. En effet les hommes faisant les classifications à leur gré, cela doit nécessairement arriver.

Conclusion. Les propositions peuvent affirmer cinq choses.

Toute proposition affirme que tous les êtres qui possèdent certains attributs en possèdent d'autres. Ces affirmations peuvent être de 5 sortes.

La simple existence

1° Il y a des propositions qui expriment la simple existence = Je suis. =

La coexistence

2° Il y a des propositions qui énoncent



la coexistence des attributs, c'est à dire l'ordre dans l'espace. = la maison est à deux kilomètres du village. = cela marque la coexistence de la maison et du village.

La succession

3º certaines propositions affirment la succession ou ordre dans le temps = l'homme meurt avant 100 ans. = c'est à dire que partout où l'on voit les attributs de l'homme on pourra y joindre avant 100 ans, l'attribut de mortalité.

La causation

4º d'autres propositions énoncent la causation ou causalité = la grêle détruit le raisin. =

La ressemblance.

5º certaines propositions expriment la ressemblance

Remarque.

Tout ce que nous venons de dire sur les propositions est aussi vrai des termes abstraits que des termes concrets.

III Elaboration des propositions

III. Les propositions sont susceptibles d'être retournées de plusieurs manières sans changer de sens. Il importe de voir cela en logique, car si l'on s'imaginait que deux choses sont différentes, parceque la forme de la proposition est différente, on commettrait une grave erreur.

Nous allons donc voir les manipulations que l'on peut faire subir à une proposition sans en altérer le sens, et leurs règles.

1º Conversion des propositions

1º Convertir une ~~[illegible]~~ proposition c'est la tourner à l'envers (convertere), c'est faire une autre proposition ayant pour sujet, l'attribut de la donnée et pour attribut, le sujet; à condition que la proposition ainsi formée soit toujours aussi vraie que celle qui l'a engendrée.

Règle

Pour cela il y a une règle générale: Conserver aux termes leur même quantité

ou du moins de jamais donner dans la seconde une quantité plus grande que celle qu'ont les termes dans la première proposition.

Nous devons nous rappeler ici les règles relatives à la quantité des attributs.

Proposition en A.

Soit une proposition en A (générale affirmative) :- Tous les hommes sont mortels. = Nous devons faire de l'attribut le sujet, il doit être particulier, on aura alors : = Quelques mortels sont hommes. = (I)

Proposition en E.

Soit une proposition en E. (générale négative) :- Nul homme n'est immortel. = L'attribut est et devra être général : on aura alors : = Nul immortel n'est homme. =

Proposition en I.

Soit une proposition en I (particulière affirmative) = Quelques hommes sont savants. = L'attribut doit être particulier : on aura alors : = Quelques savants sont hommes. =

Proposition en O.

Soit une proposition en O. (particulière négative) : = Quelques hommes ne sont pas savants. = L'attribut est général. Aussi ne peut on pas convertir les propositions en O, excepté par un artifice de langage, dit Hamilton (1646-1720).

2° Opposition des propositions.

2° Deux propositions sont dites opposées, quand la seconde est faite avec les mêmes termes que la première, mais en faisant varier la quantité et la qualité, soit de toutes deux à la fois, soit tour à tour.

2 cas. 1° Contradictoires

Il y a 2 cas. 1° Les propositions contradictoires s'obtiennent en faisant varier à la fois la quantité et la qualité d'une proposition. = Tous les hommes sont mortels = (A) devient = Quelques hommes ne sont pas mortels. = (O) Et = Nul homme n'est parfait. = (E) devient = Quelques hommes sont parfaits. = (I)



Règle.

Deux contradictoires ne peuvent être ni toutes deux vraies, ni toutes deux fausses. Si l'une est vraie, l'autre est fausse et réfutable.

2º Contraires.

2º Les propositions contraires s'obtiennent en faisant varier la qualité seulement, mais en partant d'une universelle. Ainsi = Tous les hommes sont mortels. = (A) devient : = nul homme n'est mortel. = (E)

Règle

Deux contraires peuvent être fausses toutes les deux, mais elles ne peuvent jamais être vraies toutes deux.

3º Subcontraires.

3º Les propositions subcontraires s'obtiennent en faisant varier la qualité seulement, mais en partant d'une particulière.
Ainsi soit la proposition en I = Quelques hommes sont pieux = on aura la proposition en O = Quelques hommes ne sont pas pieux. =

Règle

Deux subcontraires peuvent être vraies toutes deux, mais elles ne peuvent être fausses toutes deux.

4º Subalternes.

4º Les propositions subalternes s'obtiennent en faisant varier la quantité seulement. = Tous les hommes sont mortels = (A) on a : = Quelques hommes sont mortels = (I). = Nul homme n'est éternel = (E) donne : = Quelques hommes ne sont pas éternels. = (O)

Règle.

La vérité de l'universelle entraîne la vérité de la particulière, et la fausseté de la particulière entraîne la fausseté de l'universelle.

BB

R. Bellamy

> Ce que les instruments d'optique ou de mécanique ajoutent à la puissance de l'œil ou de la main, le raisonnement l'ajoute à la force de l'esprit.
>
> La Romiguière

Philosophie. 10me leçon.

Logique (VII). Du raisonnement déductif et du Syllogisme.

L'expérience directe d'un homme est très bornée, les vérités qu'il connait inductivement sont très peu nombreuses, car plus des trois quarts de nos connaissances sont indirectes, et nous y arrivons en raisonnant.

Qu'est-ce que raisonner ou inférer?

Raisonner ou inférer, c'est aller du connu à l'inconnu, c'est arriver à ce que l'on ignorait parceque l'on sait déjà. Un philosophe a dit que le raisonnement est un signe de la perfection de l'homme. Il faut s'entendre là dessus. Si l'homme n'avait pas du tout besoin de raisonner pour savoir, il serait sans aucun doute plus parfait. Mais en revanche étant donnée son ignorance native, le raisonnement par lequel il trouve ce qu'il ne savait pas, est en effet un don précieux, une perfection relative.

Deux grandes espèces de raisonnements.

Il y a deux grands espèces de raisonnements, parceque l'on peut aller du connu à l'inconnu de deux manières.

Inductif

1° Si l'on part de vérités peu générales pour s'élever à des vérités plus générales, contenant et expliquant les premières, on induit. C'est ce que l'on fait en physique et dans toutes les sciences expérimentales.

Déductif.

2° Si au contraire, étant données des vérités très générales (n'importe de quelle manière on y soit arrivé), on tire de ces vérités, d'autres vérités plus particulières, qui se trouvaient implicitement contenues dans les premières, on déduit.



Laquelle est la plus instructive

De ces 2 opérations, l'induction est de beaucoup la plus instructive, même à proprement parler c'est elle seule qui nous apprend quelque chose. Quant à la déduction son utilité est fort grande, mais elle est moindre; car, comme les vérités ~~plus~~ générales contiennent déjà les vérités plus générales, on n'avance pas sur un terrain nouveau, on peut voir clairement ce qu'on ne voyait pas auparavant, mais on ne fait pas de conquêtes sur la réalité.

Pourquoi nous commencerons par la déduction.

Si, en fait l'induction précède la déduction, puisqu'il faut d'abord arriver aux vérités générales avant d'en tirer quelques autres, si de plus l'induction est d'une importance supérieure, pourquoi commencerons nous par étudier la déduction?

C'est que les hommes ne déduisent pas seulement en partant de vérités générales trouvées par eux-mêmes; souvent ils déduisent sans avoir préalablement induit. Les vérités générales d'où ils partent, ils les doivent au témoignage, à l'éducation, à l'instruction, et ce n'est que beaucoup plus tard après avoir longtemps opéré sur ces données générales qu'ils en viennent à se dire: comment l'humanité a-t-elle trouvé ces vérités? Que valent elles?

Historiquement, les opérations déductives ont été faites, et comme exemple on a le temps d'Aristote, longtemps avant que l'humanité songea à soumettre les procédés ~~de~~ induction à des règles rigoureuses. C'est pourquoi les sciences inductives se sont développées et sont devenues positives bien des années après l'épanouissement des sciences déductives.

De plus les procédés déductifs sont très

Logique formelle.

simples. Avec ce que nous avons dit des noms et des propositions, le raisonnement déductif constitue la *logique formelle*, c'est à dire celle des formes de la pensée.

Cette partie qui seule ou à peu près est l'objet des anciens traités de logique (Aristote - Port Royal) est plus claire et moins compliquée que la logique qui s'occupe de réglementer scientifiquement les moyens de découvrir des vérités nouvelles dans les sciences de la réalité.

Le syllogisme.

Le raisonnement déductif sous sa forme complète se nomme *Syllogisme* le mot veut dire enchaînement (συλλογισμός). C'est ce que nous explique l'analyse du syllogisme.

Analyse du syllogisme.

Dans tout syllogisme il y a trois termes. Deux sont posés dans la question. Celui qui a le moins d'extension se nomme *mineur*, l'autre est le *majeur*.

Les trois termes.

Le majeur est ordinairement attribut de la question. Ainsi quand je dis: les hommes jaloux sont ils malheureux? malheureux est le majeur, car il a la plus grande extension et il est attribut. Le mineur est généralement sujet.

Le troisième terme est le *moyen*. On y a recours pour découvrir entre le majeur et le mineur le lien que l'on ne voyait pas. C'est un terme intermédiaire ayant des rapports connus avec les 2 termes.

Les trois propositions.

Ceci nous permet de comprendre qu'il y a trois propositions. *La majeure* énonce le rapport connu du majeur avec le moyen. *La mineure* indique la relation du mineur et du moyen. On les appelle *prémisses* (praemissae) parce qu'elles sont envoyées en avant



4

pour préparer l'esprit à recevoir une troisième propositioz nommée conclusioz, qui découle nécessairement des prémisses.
La conclusioz est donc telle qu'oz ne peut refuser de l'accorder, étant accordées les prémisses.
Le syllogisme a pu être comparer à uz pont. Les deux rivages qu'il s'agit d'unir sont le majeur et le mineur, le moyez est le pilier placé au centre de la rivière. La majeure est l'arche qui unit le majeur au pilier; la mineure est l'arche qui joint le mineur au moyez terme. La conclusioz est la chaussée même, le libre passage d'une des rives à l'autre.
Appliquons cela à la questioz de toute à l'heure les jaloux sont ils malheureux je cherche uz moyez terme dont je connaisse la relatioz avec les 2 autres, soit l'inquiétude, je sais que les jaloux sont inquiets. Je l'énonce dans la mineure; d'autre part je sais aussi que les inquiets sont malheureux je l'énonce dans la majeure et je puis dire dans la conclusioz: donc les jaloux sont malheureux.

Règles du syllogisme – 4 concernant les termes, 4 concernant les propositions

Le syllogisme a huit règles d'inégales importance mais qu'il faut connaître.
Sur ces 8 règles, quatre concernent les termes et quatre concernent les propositions. La scolastique afiz de les mieux retenir avait inventé huit vers latins.

Première Règle concernant les termes

1° Terminus esto triplex, medius, majorque minorque.
C'est la définitioz même du syllogisme c'est moins une règle qu'une explicatioz, que l'énoncé de l'analyse du syllogisme; que les termes soient triples: moyez, majeur, mineur.

Deuxième Règle.

2º Latius hunc quam præmissæ conclusio non vult.
La conclusion ne doit pas contenir un terme plus généralement pris que dans les prémisses. En effet comme la conclusion est tirée des prémisses, on se trouverait dans cette hypothèse avoir tiré le plus grand du plus petit, ce qui est absurde.

Troisième Règle.

3º Aut semel aut iterum, medius generaliter esto.
Que le moyen terme soit pris généralement, au moins une fois. En effet s'il était pris deux fois particulièrement, il s'en suivrait que le majeur et le mineur auraient été comparés à deux choses différentes, il y aurait en réalité, deux moyens.
Ainsi, soit le moyen terme homme pris dans 2 sens particuliers = Quelques hommes sont voleurs = et = Quelques hommes sont vertueux = on doit avoir = Quelques voleurs sont vertueux. Voila où l'on est conduit.

Quatrième Règle

4º Nequaquam medium capiat conclusio fas est.
La conclusion ne doit jamais contenir le moyen terme. En effet, il n'est intervenu que pour servir d'intermédiaire, il n'a rien à faire dans la conclusion qu'il ne peut plus qu'embrouiller.

Première règle concernant les propositions.

5º Ambæ affirmantes, nequeunt generare negantem.
Deux prémisses affirmatives ne sauraient engendrer une conclusion négative. En effet si j'affirme que le majeur est uni au moyen, et que le moyen est uni au mineur, la conclusion ne peut pas le nier.

Deuxième Règle.

6º Utraque si præmissa neget, nil inde sequetur.
Si les deux prémisses sont négatives on ne peut rien conclure. En effet si je nie que le majeur soit uni au moyen, et que le moyen soit uni au mineur, il n'y a pas de conclusion possible.



Troisième Règle

7e Pejorem sequitur semper conclusio partem.
La conclusion suit toujours la plus faible partie. C'est à dire que si l'une des deux prémisses est affirmative, l'autre négative, la conclusion sera négative, et que si des deux prémisses l'une est universelle et l'autre particulière, la conclusion sera particulière.
En effet si j'affirme d'une part, que le majeur est uni au moyen et que je nie de l'autre, que le mineur soit uni au moyen. Je dois nier que le mineur soit lié au majeur.
En second lieu cela revient à dire que toute conclusion universelle est précédée de deux prémisses universelles.

Deux cas à considérer.

Il y a deux cas à considérer. 1e nous allons examiner d'abord une conclusion affirmative universelle et deux prémisses négatives.
Il s'agit de démontrer que les deux prémisses sont universelles. Le sujet doit être universel, c'est le mineur. (latius hunc) Il ne peut pas être sujet dans la mineure, parce qu'elle est affirmative, autrement la conclusion ne le serait pas. Il est donc sujet universel et rend ainsi la mineure universelle. — Il nous faut démontrer que la majeure est universelle. Le moyen terme doit figurer au moins une fois universellement dans les prémisses. (aut semel), il n'est pas universel dans la mineure, car il y est attribut. Il ne peut pas être non plus attribut dans la majeure pour la même raison. Par conséquent il doit être sujet. Il rend alors la majeure universelle — Comme la mineure l'est déjà, elles sont toutes les deux universelles. C.Q.F.D.
2e Prenons une conclusion universelle négative. Le sujet de cette conclusion

est universel. Son attribut est universel car elle est négative. Donc la majeure et la mineure sont universels dans les prémisses. De plus le moyen terme doit être pris au moins une fois universellement, donc les trois termes sont universels. L'un d'eux pourra être l'attribut de la prémisse négative, les deux autres seront forcément sujets parceque l'autre prémisse est négative. Les deux prémisses ayant leurs sujets universels, sont toutes deux aussi universelles. C.Q.F.D.

Quatrième Règle.

8° Nil sequitur geminis ex particularibus unquam. De deux particulières, il n'y a pas de conclusion.

Deux cas à considérer.

Il y a deux cas à considérer. 1° les deux particulières sont affirmatives. Les deux prémisses étant particulières, leurs 4 termes sont particuliers. Or le terme moyen doit être pris au moins une fois universellement. Cette règle est violée.

2° L'une des particulières est affirmative, l'autre négative. La conclusion sera négative. Le majeur, attribut de la conclusion sera donc général. Le moyen terme doit aussi l'être une fois. De ces deux termes universels l'un pourra être l'attribut de la prémisse négative, l'autre sera forcément sujet de l'autre prémisse qui sera universelle. Sans quoi, point de conclusion.

Règle unique renfermant les autres.

Une règle unique et simple, résume toutes les précédentes : la majeure doit contenir implicitement la conclusion et la mineure doit le faire voir.

Les 4 figures du Syllogisme

La <u>figure du syllogisme</u> dépend de la place du moyen terme dans les prémisses.

Le moyen terme peut être : soit sujet



dans les deux prémisses, soit attribut dans les deux prémisses; soit sujet dans la première, attribut dans la seconde, soit attribut dans la première et sujet dans la seconde.
Les deux derniers cas se ressemblent beaucoup, aussi certains logiciens ne comptent que trois figures au lieu de quatre.
La première figure est celle où le moyen terme est sujet dans la première, attribut dans la seconde. (sub. prae.)
La deuxième figure est celle où le moyen est attribut dans les deux prémisses. (prae.-prae.)
La troisième figure est celle où le moyen est deux fois sujet. (sub. sub.)
La quatrième figure est celle où le moyen est d'abord attribut, ensuite sujet. (prae-sub.)
D'où ce vers de la scolastique.
Sub-prae. tum prae-prae, tum sub sub, denique prae. sub.

Les 19 modes du syllogisme.

Les modes du syllogisme dépendent de la quantité et de la qualité des prémisses; or il n'y a parmi tous les modes possibles (64) que 4 modes valables pour la 1re figure. 4 pour la seconde, 6 dans la troisième et 5 dans la quatrième. En tout 19 modes dans le syllogisme. C'est à dire que tous les raisonnements déductifs possibles rentrent dans ces modes.
Pour retenir ces 19 modes la scolastique a inventé des mots sans aucun sens d'ailleurs, mais contenant les voyelles a e i o qui comptent seules, et indiquant par là quelles propositions prendre pour faire chaque mode de chaque figure.
Barbara celarent darii ferio baralipton
Cesare camestres festino baroco darapti
felapton disamis datisi bocardo ferison
celantes dabitis fespamo fresisomorum.
Il faut remarquer qu'il n'y a que les trois premières voyelles qui comptent.

Ainsi en syllogisme en barbara est du 1er mode et de la 1re figure. C'est à dire que les trois propositions sont en A. (universelles affirmatives.) et que de plus le type est sub-præ. Ainsi := Tous les hommes sont mortels = le moyen est sujet. = Nous sommes tous des hommes = (attribut) La conclusion est universelle = Donc nous sommes tous mortels =

remarque. reduction de tous les syllogismes en syllogismes de la première figure.

La première figure est de beaucoup la plus usitée. Aussi a-t-on cherché à réduire tous les modes des ~~trois~~ autres figures, aux quatre modes de la première.

C'est ce que l'on appelle réduction des modes, elle se fait au moyen de la conversion des propositions.

Soit le syllogisme de la 2me figure en Cesare (præ. præ.) le moyen terme doit être 2 fois attribut. On a := Nul bœuf n'est homme – Tous ces animaux sont des bœufs – Donc nul de ces animaux n'est ~~bœuf~~ homme. = On peut changer la proposition première et dire := Nul homme n'est bœuf = on a une proposition en E comme la première, mais le syllogisme est en celarent de la première figure.



R. Bellamy

Philosophie. Leçon 11me.

Logique (VIII). Différentes formes du raisonnement déductif. — De la démonstration.

Que le champ de la déduction est plus large que celui du syllogisme.

Nous avons étudié dans le syllogisme la forme rigoureuse et parfaite de la déduction, mais son domaine est plus large que celui du syllogisme. Il y a quantité de raisonnements déductifs qui n'affectent pas la forme syllogistique. Dans la conversation, nous raisonnons presque toujours. La tache de l'orateur est de raisonner beaucoup pour convaincre et de toucher pour entraîner. Cependant, il est bien rare de trouver un syllogisme en règle soit dans la conversation, soit dans un discours; c'est encore plus vrai d'un poème.

Voici les principaux raisonnements déductifs qui ne sont pas des syllogismes, bien que s'en rapprochant.

Le Prosyllogisme.

Le Prosyllogisme est un syllogisme allongé. Il est tel que la conclusion d'un premier syllogisme serve en même temps de majeure à un second. Aussi en tout il y a cinq propositions, la troisième faisant partie des deux syllogismes.

La preuve cartésienne de l'immortalité de l'âme est un prosyllogisme. Toute substance simple est indécomposable — or l'âme est une substance simple — Donc l'âme est indécomposable — Mais ce qui est indécomposable est impérissable — Donc l'âme est impérissable.

L'Épichérème

L'Épichérème (ἐπιχείρημα - effort) est un syllogisme dont chaque prémisse est développée, c'est à dire, accompagnée de sa preuve.

Tout le Pro Milone de Cicéron est un



épichérème : majeure. On a le droit de tuer l'homme par lequel on est menacé dans son existence. Cela est prouvé par la loi morale, la légitime défense, les lois romaines, etc. — mineure. Or Milon était en cas de légitime défense contre Clodius qui en voulait à ses jours. — Cela est prouvé par l'enquête, par les témoins — conclusion. Donc Milon a bien fait de tuer Clodius. (Port Royal)

L'Enthymème

L'Enthymème (εν θυμω) est un raisonnement abrégé, c'est à dire, dont une des prémisses, ou même la conclusion est sous entendue dans l'esprit, comme étant facile à suppléer.
Exemple : Il faut détester tous les vices, donc il faut détester l'hypocrisie. On sous-entend : Or l'hypocrisie est un vice. — On pourrait aussi sous entendre la majeure et dire : l'hypocrisie est un vice donc il faut la détester — On peut encore sous entendre la conclusion et dire : On doit détester tous les vices, or l'hypocrisie est un vice. (ρητορικὸν συλλογισμόν) Aristote.

Le Sorite.

Le Sorite (du grec σορος, tas) est un raisonnement formé de plusieurs propositions accumulées de telle sorte que l'attribut de la première devient le sujet de la seconde jusqu'à la dernière qui contient à la fois et le sujet de la première et l'attribut de l'avant dernière. Il y a toujours au moins quatre propositions.
Exemple : Le bon vin, dit l'ivrogne, fait le bon sang — le bon sang fait la bonne santé — la bonne santé fait la bonne humeur — la bonne humeur fait les bonnes pensées — les bonnes

pensées font les bonnes actions – Les bonnes actions nous gagnent le ciel – Donc le boz riz nous gagne le ciel.
Suivant Montaigne les animaux que l'on croit ne pas raisonner, font au contraire des sorites. Il cite l'exemple du Renard que les Thraces mettent sur la Glace, quand ils ne savent pas si elle peut les porter. Si le renard revient sur ses pas, les Thraces ne passent pas, parce que le renard a fait le sorite suivant: ceci bruit – or ce qui bruit, remue – ce qui remue, n'est pas glacé – ce qui n'est pas glacé, plie sous le faix – donc ceci plie sous le faix. (Essais II. 12)
En résumé, le sorite est un syllogisme dans lequel, il y a quantité de termes moyens intercalés.

le Dilemme

Le Dilemme (δὶς λαμβάνω, prendre deux fois) est un raisonnement à deux tranchants. Il consiste à diviser un cas en ses diverses alternatives possibles et à démontrer qu'une seule et même conclusion découle de ses alternatives. La conclusion a alors une force double.
Un général dira à une sentinelle qui aura laissé surprendre le camp: ou tu étais à ton poste, ou tu n'y étais pas – Si tu y étais, tu nous as trahi, en ne donnant pas le signal d'alarme – Dans ce cas tu mérites la mort – Si tu n'y étais pas, tu as enfreint la discipline – Dans ce cas encore tu mérites la mort.
C'est un argument auquel il n'y a rien à répondre.

l'Exemple

L'Exemple est encore un raisonnement fort usité en rhétorique. La majeure sous entendue est à peu près celle-ci: il faut faire ce qui a déjà réussi et



écrite ce qui a déjà servi. On fait appel dans la mémoire à un évènement ayant rapport à la situation actuelle et l'on déduit la conclusion.

Exemple a pari - a contrario

L'Exemple est dit: a pari quand il est tiré d'une situation pareille à celle dans laquelle on est. L'exemple est a contrario, quand on le tire d'une situation contraire, ou des effets d'une résolution contraire à celle que l'on veut faire prendre.

Exemple a fortiori

L'exemple est dit: a fortiori quand dans le cas présent, il y a toutes les raisons de faire une chose, ~~et~~ même beaucoup d'autres, que dans le cas pris pour exemple.

Remarque.

Ce raisonnement est autant d'induction que de déduction. En effet, on prend pour accordé que ce qui est déjà arrivé dans une circonstance, arrivera encore de même dans une circonstance semblable. C'est une croyance, fond de l'induction.

Argument ad hominem.

L'argument ad hominem consiste à citer à un juge, quelque chose qui lui est personnel, quelque chose qu'il ait dit ou écrit antérieurement afin de l'amener, s'il veut être conséquent avec lui même, à prononcer le jugement que l'on veut.

Remarque

Ce raisonnement ne sert pas du tout à prouver la véracité ou la fausseté d'une chose ; il n'a pas pour objet la vérité, il sert seulement à engager l'homme dans la voie où l'on veut l'amener. C'est un procédé de rhétorique.

II. En elle même la déduction n'apprend rien de nouveau par elle même.

Quelle est la vraie nature de la déduction ? Elle ne nous apprend rien de nouveau par elle même. En effet une des règles du syllogisme dit formellement: qu'il n'y doit rien y avoir de plus dans la conclusion que

dans les prémisses. Par conséquent la conclusion ne peut qu'énoncer quelque chose déjà impliqué dans les prémisses. Quand je dis = Tous les hommes sont mortels - or Socrate est un homme - Donc Socrate est mortel. = l'affirmation de la conclusion est impliquée dans la majeure. Ainsi un raisonnement déductif qui prétendrait contenir quelque chose de nouveau dans sa conclusion serait mauvais ; car elle n'est obtenue que par une pétition de principes, parcequ'elle était accordée implicitement dans les prémisses.

Ainsi les raisonnements qui nous enseignent, qui nous infèrent quelques choses sont seulement ceux qui vont du particulier au général, ou du particulier au particulier.

On peut se passer de la majeure pour raisonner fort bien.

Quelle est au fond notre raison de croire que Paul est mortel ? C'est que nous avons vu mourir tous les animaux. En fait nous n'énonçons que rarement les majeures quand nous raisonnons du particulier au particulier.

Stuart Mill raconte qu'un seigneur anglais disait à un de ses amis, homme de beaucoup de sens, mais de peu d'instruction, envoyé pour rendre la justice dans une colonie, et qui lui demandait des conseils sur cette mission : = Jugez avec votre simple bon sens, mais ne donnez jamais de raisons à personne sur vos jugements. =

En effet, nous raisonnons beaucoup plus souvent d'après notre expérience, que d'après des lois générales. Quand on veut aller d'un côté d'une montagne à l'autre versant, il y a deux moyens. On peut passer par le sommet d'où l'on juge admirablement la route à suivre, c'est le raisonnement parfait ; mais on peut aussi



aller par des sentiers le long de la montagne et arriver ainsi plus vite et avec moins de peine - c'est ce que l'on fait généralement en raisonnant.

Qu'est ce au fond que le syllogisme ?

Il suit de là que le syllogisme n'est que la moitié du raisonnement, la dernière partie du chemin qui consiste à descendre du sommet. La vraie partie qui nous apprend du nouveau c'est l'expérience et l'induction.

Quand nous avons beaucoup vu, nous généralisons nos observations; nous pouvons alors induire que cela se passera de même, dans une même circonstance.

La majeure est alors une proposition énonçant le résumé de nos inférences antérieures, c'est le résumé des notes prises dans l'expérience. Le syllogisme proprement dit est donc l'opération qui consiste à interpreter ces notes de façon à demeurer d'accord avec nous mêmes

Utilité du syllogisme.

A quoi sert le syllogisme ? Est il vraiment utile ? Oui, voici ces différentes utilités elles sont encore assez considérables pour qu'on n'y renonce pas.

Première Raison.

Le raisonnement déductif repose la mémoire parceque, grâce à l'usage qu'il nous permet de faire des propositions générales, il nous autorise à oublier toutes les particularités de l'expérience antérieure. Quand on dit : Tout homme est mortel, c'est le résumé d'une masse d'expérience.

Deuxième raison.

En outre, le raisonnement déductif nous permet d'user de l'expérience d'autrui comme de la nôtre. N'eussions nous vu mourir personne, il suffit que nous sachions par quelqu'un que tous les hommes meurent, pour que nous soyons aussi sur de ce qui doit arriver à tout homme, que si nous avions déjà vu mourir quelqu'un.

Troisième Raison.

Quand la déduction ne servirait qu'à nous rendre conséquents avec nous mêmes cela serait beaucoup. C'est un grand service rendu à des êtres raisonnables que de leur permettre de ne point se contredire. Le raisonnement déductif nous donne de la consistance dans nos pensées et de la constance dans nos actions.

Quatrième Raison.

Enfin bien que la déduction ne nous enseigne rien de nouveau, il peut arriver que la majeure soit imprévue, nous avions les éléments d'où on la tire, mais nous ne l'avions pas tirée.

Utilité de la forme syllogistique

Quant à la forme syllogistique que l'on attaque tous les jours, elle est cependant utile, car on en a besoin pour savoir si l'on raisonne correctement.

III Qu'est ce que la démonstration ?

Le fruit de la démonstration est la science. Bossuet. Connaissance de Dieu Ch. I

III La <u>démonstration</u> est un sujet tout à fait analogue. C'est un enchaînement de raisonnements déductifs, c'est un tissu de déductions, menant à des conclusions de plus en plus éloignées.

Exemple.

Je veux savoir si cette substance est du poison, je peux le démontrer en faisant ce syllogisme := L'arsenic est un poison, or ceci est de l'arsenic, donc c'est du poison. = Pour démontrer chacun de ces points, on peut dire : l'arsenic est une substance qui a telle couleur, telle odeur, et qui empoisonne, or cette substance est dans ce cas, donc c'est de l'arsenic et cela empoisonne.

Définitions dans les sciences purement déductives.

Les définitions dans une science purement déductives sont toutes à fait hypothétiques ainsi : Qu'est ce qu'une ligne ? c'est tout de l'hypothèse.

Axiomes

<u>Les axiomes sont des propositions d'une évidence souveraine, telle que l'esprit y adhère du premier coup</u>. ainsi le tout est plus grand que la partie.

Leurs caractères

Les axiomes sont <u>universels</u>, vrais dans tous les temps et dans tous les lieux ; ils sont de <u>nécessité universelle</u> ; l'expérience n'a rien



	à y faire. Ce sont des généralisations d'une expérience très simple, jamais démentie, ce n'est que cela.
Discussion relative à ce qui est inconcevable	On a voulu voir dans les axiomes une nécessité à part dont le contraire est inconcevable. Le mot prête à bien des discussions, quoique l'idée soit juste. Il y a 40 ans, on disait blanc comme un cygne, il était inconcevable qu'il y eut des cygnes noirs. On en a cependant trouvé en Australie. Le domaine de l'inconcevable est très mobile.
Les axiomes dits de contradiction ou exclusion de milieu sont ils à part ?	Les axiomes dits principes de contradiction s'énoncent ainsi : deux choses contradictoires ne peuvent être toutes deux ni vraies, ni fausses à la fois ; si l'une est vraie, l'autre est fausse. — Il faut qu'une affirmation soit vraie ou fausse il n'y a pas de milieu. Ces deux axiomes ne sont qu'évidents, ils n'ont jamais été démentis. L'exclusion de milieu n'est pas toujours vraie. Une syrène est un animal moitié poisson, moitié femme.
Démonstration par l'absurde.	La démonstration par l'absurde consiste à prendre la contradictoire d'une vérité et à prouver qu'elle est fausse, d'où celle que l'on veut démontrer est vraie.
Démonstration synthétique et démonstration analytique.	On appelle démonstration analytique celle qui consiste à prendre la proposition et à démonter de détails en détails. La démonstration synthétique consiste à partir des preuves, à les enchaîner et à arriver ainsi à la vérité.

B.

WH

R. Bellamy

Philosophie. 12me Leçon

Logique (IX) De l'Induction. — Observation — Analyse — Synthèse.

Définition de l'induction.

On appelle induction le raisonnement par lequel l'esprit va du particulier qu'il connaît au général qu'il ne connaît pas encore.
Induire, c'est partir de faits isolés pour s'élever à des affirmations très générales appelées lois qui expliquent tous ces faits particuliers et tous ceux du même genre.
C'est encore, étant données quelques vérités constatées pour certains êtres, dans certains temps et dans certains lieux, prononcer des vérités portant sur tous les êtres de la même espèce, sur tous les temps et sur tous les lieux.
Ainsi j'ai vu quelquefois l'eau placée sur le feu bouillir; c'était une eau particulière d'une source bien déterminée, placée dans un vase et sur un foyer aussi particuliers. Pourtant quand j'ai fait quelques épreuves de ce genre cela me suffit pour déclarer que l'eau, toute l'eau, bout, placée sur n'importe quel foyer, dans n'importe quel vase, à partir de 100° marqués par n'importe quel thermomètre exact.

Son importance

Il est évident que sans une telle opération il n'y aurait pas de science possible. Ce ne sont pas les faits isolés qui font l'objet de la science ce sont les idées générales.
Il en résulte que puisque la déduction ne nous apprend rien et tire seulement de certaines affirmations générales, ce qu'elles contenaient implicitement; l'induction qui forme ces affirmations générales fait toute la science à elle seule. Tel est son immense avantage.
C'est véritablement là le procédé instructif celui par lequel nous démêlons des vues générales au milieu du chaos apparent. C'est



surtout par le pouvoir d'induire que nous sommes des hommes.

Triple objet de l'étude des faits.

Constater.

L'étude des faits a un triple objet. 1° Constater. Nous les constatons alors même que nous ne le voudrions pas; par une conséquence naturelle, nous voulons entrer plus profondément dans leur étude et l'idée nous vient d'en chercher les lois. Mais auparavant, il faut bien constater les faits, ne pas se contenter de les voir, mais chercher à les voir et à les entendre, c'est à dire regarder et écouter.

Expliquer.

2° Après avoir bien constaté, on éprouve le vif besoin de les expliquer; car mieux on voit, ~~mieux~~ on connait une chose, plus on voudrait savoir comment elle se produit. L'objet propre de l'induction est de satisfaire cette curiosité.

Prévoir.

3° Enfin quand en expliquant on a trouvé la loi, cette loi même nous permet de prévoir. Une loi scientifique bien certaine est comme un belvéder élevé d'où l'esprit aperçoit une multitude de choses qu'il n'avait pas encore vu. L'avenir est l'objet de sa dernière curiosité.

A quels titres ces 3 choses relèvent de la logique.

Constater, expliquer, prévoir; ces trois opérations relèvent de la logique à des titres différents. Constater, c'est relativement facile; les règles en sont simples, mais elles ne sont pas d'une suprême efficacité. On apprend bien à constater les faits plus ou moins sûrement, mais c'est surtout une affaire de l'art naturel et d'éducation.

Expliquer: véritable but de la logique; avant il faut observer et décrire.

Le second point, expliquer est le véritable objet de cette partie de la logique, que l'on est convenu d'appeler logique de la découverte.

Quant à prévoir, il y a deux manières de le faire: soit instinctivement, d'une façon animale, par association des idées soit d'une façon presque exclusivement organique comme lorsque les animaux

de passage émigrent à l'approche de l'hiver.
Le mot prévoir est bien à sa place, mais la prévision n'est produite que par une pure association d'idées.
La prévision scientifique, au contraire, est déductive; étant données les lois que l'induction a trouvées, la déduction intervient, les interprète et en tire la connaissance du futur. La prévision s'obtient par une simple application de la théorie du syllogisme à l'induction.

Observations instinctives, méthodiques.

Avant d'expliquer les faits, avons nous dit, il faut d'abord constater, cela se fait par <u>l'observation</u>. Observer: c'est se rendre attentif à un fait présent afin de le voir aussi bien que possible dans toutes ses parties.
Il y a des faits physiques qu'on observe par les sens, mais il existe un autre genre d'observation qui se fait sur des phénomènes instinctifs. C'est l'observation intérieure ou mentale, appelée réflexion.
Des deux côtés l'observation peut être ou <u>instinctive</u> ou <u>méthodique</u>. Instinctive parce qu'étant donné que nous sommes des hommes, nous avons tous un minimum de curiosité; il y a donc pour tous certains faits qui nous intéressent. Seulement une telle manière d'observer ne peut amener à des découvertes bien solides. C'est pourtant sur ce terrain que l'homme a vécu longtemps.

Avantage qu'il y a à rendre méthodique une observation instinctive

L'observation peut devenir méthodique, c'est-à-dire recevoir certaines règles qui la rendent beaucoup plus sûre. Il y a un immense avantage à rendre méthodique une observation instinctive. Pour y arriver, on remarque comment l'esprit s'y prend quand il observe bien et qu'il arrive à des remarques fécondes et on lui épargne à l'avenir la peine de tâtonner.
A ce changement, l'esprit gagne beaucoup en promptitude, et devient beaucoup plus exact, car on est plus sûr de ce que l'on a vu

en regardant que de ce que l'on a aperçu passivement.

De l'observation scientifique.

L'observation scientifique, c'est à dire le travail de l'esprit qui se met en présence de la réalité et qui s'interroge attentivement à des conditions toutes organiques et des règles logiques

Conditions organiques

les conditions sont: 1° organiques. Il ne faut pas s'étonner de voir dans l'observation scientifique des conditions qui lui semblent d'abord étrangères; on est plus ou moins bien organisé pour observer. Ainsi un myope, en dépit de son lorgnon ne fera jamais d'aussi bonnes observations physiques qu'un homme à la vue pénétrante. Il faut donc pour bien observer, l'intégrité des organes. De plus il faut l'état de veille. Il y a veille et veille, il y a des moments où nous sommes plongés dans un sommeil relatif. Il y a des hommes qui, bien que réveillés, sont un peu endormis. C'est là une manière d'être funeste à l'observation scientifique.

Conditions mentales.

2° Les conditions mentales sont plus compliquées. 1° d'abord, dit Bacon, il faut un certain don de s'étonner. Il est certaines natures blasées que rien n'étonne, que rien n'intéresse, ce ne seront jamais des savants. Le savant sera celui qui remarque tout, qui contemple les pierres du chemin. = La science est fille de l'étonnement. =

2° Il faut une grande force d'attention, condition qui tient un peu à l'organisme mais qui cependant doit être rangée dans les conditions mentales.

3° Il faut une impartialité absolue; point d'idées préconçues, elles sont mortelles à la science. Faire le vide dans son esprit avant de commencer à chercher, c'est le moyen d'arriver sûrement; autrement on ne parvient à rien.

En quoi l'observation est insuffisante. — Pour observer un fait, il faut qu'il se produise nous en dépendons, nous sommes donc un peu passifs. Pour bien faire, il ne faudrait ~~pa-~~ ~~ssu~~ jamais perdre de temps et ne manquer jamais une occasion d'observer. Cela posé voyons les règles de l'observation.

Règles de l'observation.

1° L'observation doit être complète; pour qu'une observation soit bonne, il faut observer tous les détails, mêmes ceux qui paraissent indifférents.

2° Il ne faut pas trop voir, c'est à dire, éviter de voir des choses qui n'y sont pas. Il faut ~~être~~ complet et ~~exact~~.

3° Enfin il est toujours bon de suivre un ordre déterminé. Le vrai moyen de tout voir et de ne pas trop voir, c'est l'ordre quand on observe seul et la division du travail quand on est plusieurs.

Progrès de l'observation. — L'observation a fait des progrès remarquables; dans l'antiquité on n'observait guères, cela se comprend. Les phénomènes de la nature en effet, étaient attribués à des divinités jalouses de leurs secrets et c'était presque un sacrilège que de songer à sonder ces secrets. Il faut arriver à Aristote pour trouver les premières observations sérieuses.

L'observation est souvent impossible. Ainsi quand on est rendu à l'autre bout du monde pour observer une éclipse de soleil, les nuages vous empêchent de rien voir. C'est à cela qu'est dû le retard des sciences qui ne vivent que d'observations. Elles sont esclaves des phénomènes. On y supplée par l'expérience.

Opérations impliquées dans l'observation. — L'observation bien ou mal faite implique deux opérations essentielles: l'analyse et la synthèse. Plus ces opérations sont précises, meilleure est l'observation qui en découle.

Analyse. Définition — L'analyse est une opération de l'esprit qui consiste à décomposer les objets complexes ou les questions complexes. Pour



en mieux connaître les détails. C'est l'opération que conseille Descartes dans la seconde règle de sa méthode. Diviser pour régner a-t-on dit; on dirait bien de même, diviser pour vaincre. C'est la véritable façon de trouver la vérité.

Analyse effective.

L'analyse est ou effective ou non effective. Elle est *effective* quand elle se fait en réalité, in rebus: l'analyse de l'eau qui isole l'oxygène et l'hydrogène est effective. Le travail des couturières qui commencent par défaire une robe pour apprendre à la refaire (Port Royal) est de même genre.

Analyse non effective.

L'analyse est souvent *non effective*, elle se fait alors par simple abstraction, comme lorsqu'étant donné par exemple un poids de plomb on considère à part la couleur exclusivement, ou le poids, ou la forme.

Règles de l'analyse

Que l'analyse soit effective ou non, il faut: 1° la pousser aussi loin que possible, parceque si elle est bonne, elle l'est partout où elle est possible. 2° Ne pas la pousser trop loin. En effet l'extrême détail est mortel à la science. Lorsque l'esprit est noyé dans de petites affirmations isolées, dont il ne voit pas exactement le lien, il n'arrive à aucun résultat sérieux. Ainsi dans un tableau si tous les détails étaient également bien soignés, on aurait une oeuvre tout à fait désagréable à l'oeil.

Synthèse. Définition.

Ceci nous amène directement à la *synthèse*. L'analyse doit être suivie de cette opération inverse d'elle-même. On n'est bien sûr, en effet, en dépit de l'analyse, que l'oxygène et l'hydrogène sont contenus dans l'eau, que quand en les mélangeant ensemble il en résulte de l'eau. Condillac a très bien vu l'importance de l'analyse, mais il a complètement oublié la synthèse. L'exemple qu'il donne

de l'analyse est celui ci.

J'arrive de nuit dans un chateau, ignorant où je suis. Au jour on ouvre vivement les volets de ma chambre et on les referme immédiatement. Mon regard a tout embrassé, mais je n'ai rien vu, faute de voir le detail, je ne connais pas l'ensemble.

Condillac s'arrête en chemin, il devrait dire qu'il ne connaitra cette campagne, non pas quand il aura vu le detail, mais quand, fermant les yeux, il verra dans son idée les détails dans le même ordre.

La synthèse est enseignée par Descartes dans sa 4me regle de la méthode.

Regle de la synthèse.

1° La synthèse doit n'admettre aucun des éléments qui n'étaient pas dans l'analyse. C'est à dire, il ne faut rien admettre dans la synthèse que l'analyse n'ait découvert.

2° Il ne faut rien omettre des détails de l'analyse. c'est évident a priori, autrement la synthèse ne serait pas complète.

Esprits analytiques et synthétiques

Bien que l'analyse et la synthèse soient également nécessaires à l'homme certains esprits analysent plus facilement, tandis que d'autres ont plus de tendance pour la synthèse.

Les esprits analytiques sont clairs, excellents à porter des pointes. Démolir est leur fait. Le siecle analytique par excellence est le XVIIIme Voltaire est le type de cette tournure d'esprit. Il est très lucide, plein de pointes; sa phrase est courte, et porte toujours. La période lui est odieuse.

Le siecle le plus synthétique est le XVIIme La langue est synthétique. Bossuet est le représentant de cette tendance les phrases sont pleines et majestueuses Descartes déjà analytique par la pensée, reste encore de son temps par la langue, son style est synthétique ses phrases sont pleines d'amplitude. Il en est de même pour Pascal; dont la



phrase est peu française à force d'être longue.
Les langues à inversion, comme le latin, l'allemand sont des langues synthétiques la pensée s'y plie et s'y replie pour enfermer plus de choses. —
Telles sont les opérations qu'exécute l'esprit pour connaître les faits et les bien connaître. comment de ces faits bien constatés fera-t-il jaillir la loi, ce sera par induction proprement dite, ce sera l'objet de la prochaine leçon.

HB

Raymond Bellamy. 8

pas mal ; mais il en manque deux : réparez le temps perdu ; comblez ces lacunes

Philosophie 13me leçon.

Logique (X) – De l'experimentation et des lois de la nature.

L'Experimentation.

Nous avons vu que l'~~experimentation~~ observation n'est pas toujours applicable ni toujours efficace. On remédie à cette insuffisance par une observation active nommée expérimentation.

Qu'est-ce qu'expérimenter ? C'est non plus attendre qu'un phénomène se produise pour l'observer ; mais le produire soi-même dans des circonstances choisies, avec une intensité réglée et avec toutes les précautions voulues.

L'observation se fait dans la nature, l'expérience dans le laboratoire. La nature est à nos ordres. On la force à parler, on fait naître soi-même les occasions d'apprendre.

Qualité native qu'elle suppose

Pour expérimenter, il faut une qualité native que Bacon avait bien vu, bien qu'il n'ait pas connu la supériorité de l'expérimentation actuelle. Il l'appelle subodoratio venatica, c'est-à-dire du flair. Le chercheur est un chasseur. Expérimenter = c'est une chasse de Pan = dit Bacon. Dans son laboratoire le savant joue au plus fin avec la nature, il faut une rigueur, une exigence toute particulière, pour modifier à propos les conditions de son expérience.

Ses règles d'après Bacon.

Voici les règles de Bacon donnait à l'expérimentation ; bien éclaircies, elles sont suffisantes

Variatio Experimenti

1° Il faut varier l'expérience (variatio experimenti) La nature est bien avare et quand elle nous montre ses phénomènes c'est au milieu de mille circonstances, il s'agit de savoir celle qui détermine



le phénomène, c'est pour cela qu'il faut varier l'expérience.

Translatio experimenti — 2° Il faut transporter l'expérience (Translatio experimenti). C'est une autre façon de la varier. C'est par exemple refaire une expérience dans le vide, ou dans un gaz et voir comment se comporte le phénomène.

Compulsio experimenti. — 3° On doit pousser l'expérience aussi loin que possible (Compulsio experimenti) Bacon lui même a eu beaucoup de flair pour trouver cette règle dans un temps où l'on se contentait d'à peu près. Dès Pascal cette règle a produit son effet. La science a fait de grands progrès depuis lors. C'est grâce à ce principe que la loi de Mariotte a été trouvée inexacte pour beaucoup de gazs. (Mr Régnault)

Productio experimenti. — 4° On doit prolonger l'expérience dans le temps. (Productio experimenti). C'est que le temps est un agent comme un autre. Il faut compter avec lui surtout dans la micrographie. Mr Pasteur dans sa lutte contre les partisans de la génération spontanée, a conservé du bouillon pendant plus de douze ans.

Inversio experimenti. — 5° Il faut renverser l'expérience. (Inversio experimenti) En effet si l'on veut savoir l'effet d'un engrais artificiel, en en mettant dans tout un champ, on ne peut pas être sur de l'efficacité. Il faut faire des expériences comparatives.

Sortes experimenti. — 6° Il faut aussi compter avec la chance (Sortes experimenti). Si le savant tatonne, s'il cherche au hasard, c'est du temps bien employé le plus souvent, car il est ainsi amené à faire des découvertes auxquelles il ne songeait pas.

L'expérimentation dans l'antiquité — L'expérience est pour ainsi dire d'invention récente. L'antiquité a expérimenté à sa manière. Aristote soupçonnant la

pesanteur de l'air, le pesait dans des outres. C'était ce qu'il y avait de plus beau. De la même façon l'antiquité avait imaginé d'expérimenter sur les choses philosophiques et morales.
La vie de l'enfant était quelquefois sacrifiée. Ainsi pour savoir quel était le langage primitif et naturel de l'homme, des Egyptiens mirent des enfants dans des endroits isolés où une chèvre les nourrissait. Les enfants qui n'avaient jamais entendu la voix humaine prononcèrent la syllabe bé. Alors on en a conclu que le langage primitif était le phénicien parceque bek signifie pain en cette langue. Cela ne prouvait rien et c'était immoral.

La perfection actuelle. A quoi elle tient?

Chez nous l'expérimentation a acquis une perfection incroyable qui tient aux instruments admirables que nous possédons. Le microscope nous a ouvert un monde immense que l'antiquité ne pouvait soupçonner. Le télescope augmente la portée de notre vue et nous a fait découvrir des millions d'étoiles. Certains instruments marchent même pendant notre absence et enregistrent eux-mêmes les phénomènes.

Débats relatifs à l'experimentation par vivisection.

L'expérience a pris de nos jours une tournure que l'antiquité n'aurait jamais acceptée. Elle s'est portée sur des êtres vivants. Pour les anciens, la vie et la mort étaient choses sacrées. La dissection d'un cadavre était sévèrement interdite, à plus forte raison l'expérience sur les vivants. Chez nous la vivisection a augmenté étonnement nos connaissances. Elle a rendu possible la physiologie qui a fait et fera faire tant de progrès à la médecine.
On a beaucoup reproché à Magendi de faire souffrir les animaux dans ses



expériences. Il est certain que si c'était par plaisir, on s'en immolait plus qu'il n'était utile, c'est immoral, mais la vie humaine, la santé a un prix bien autrement supérieur à celui de la vie des animaux. Il faut en faire en public pour former des élèves. Mais dans cette mesure seulement la vivisection est permise et utile.

La loi, véritable but de l'expérience.

Le but de toutes les observations, de toutes les expériences est d'arriver à la loi. On observe pour induire, pour arriver à des formules générales s'appliquant à des phénomènes de même espèce.

Elle n'est pas le simple total des faits elle dépasse l'expérience.

La loi n'est pas un simple total des faits accumulés; c'est à tort que l'on appelerait induction l'énumération seule des phénomènes. L'antiquité appelait induction, le fait d'admettre que ce qui aurait été démontré d'une partie est applicable au tout.

Il faut qu'il y ait quelque chose de plus. Supposons le navigateur découvrant des terres inconnues. Il note ce qu'il voit et en fait la carte. Après avoir navigué quelques jours, il remarque qu'il est revenu au point de départ, son dessein est fermé. Il peut dire: voila une île. C'est le résumé de ses observations, ce n'est pas une induction, c'est l'analyse et la synthèse à la fois.

Toute loi dépasse l'expérience. Une loi de physique dit: toute pression communiquée à un liquide est transmise par ce liquide instantanément et également dans tous les sens. Cela dépasse infiniment toutes les expériences, car on n'a pas fait cette expérience indéfiniment et avec tous les liquides possibles. De quel droit affirmer-t-on de tous les liquides ce que l'on a expérimenté que sur l'eau?

On pourrait croire que plus on a fait d'expérience, plus la loi est certaine. Non, elle

ne gagne pas en certitude. Au contraire, il y a bien des rencontres qui se sont produites souvent, bien que l'on n'en ait pas fait de lois. Ainsi, parceque plusieurs fois il y a eu coïncidence entre le nombre 13 et un malheur, on en a déduit des conséquences, ce ne sont pas des lois, mais des superstitions.
Ainsi dans certains cas, des rencontres fréquentes n'ont jamais donné l'idée d'en conclure des lois, tandisque d'autres fois, on conclut une loi, d'une seule circonstance.

la notion de loi unie à celle de cause

C'est que la cause et la loi sont étroitement unies en physique. Nous reservons à plus tard l'étude de la partie métaphysique de la question. Les derniers pourquoi des lois de l'univers, l'essence intime de la cause, seront étudiées en psychologie.

Définition de la cause au sens physique

On appelle cause un antécédent ou un groupe d'antécédents constamment suivi d'un certain conséquent ou groupe de conséquents appelé effet.
Il est très rare qu'un phénomène soit assignable à un fait unique. Un homme monte sur une échelle, un échelon casse il tombe et se tue. Quelle est au juste la cause de sa mort. La rupture de l'échelon, dira-t-on. Mais la pesanteur est aussi une cause, ce qui l'appelait à monter sur l'échelle, aussi.

Définition de la loi au sens physique.

On appelle loi l'énoncé d'un rapport constant et inconditionnel entre certains phénomènes antécédents appelés cause et certains phénomènes conséquents appelés effet. C'est le rapport constant de la cause aux effets.
Ainsi énoncer la loi d'un phénomène, c'est dégager parmi tous les phénomènes qui précèdent, ceux qui en sont la véritable cause, ceux qui sont toujours présents quand l'effet est présent.



Quatre manieres principales pour etablir les lois de la nature.

Pour arriver à decouvrir les véritables lois de la nature, il y a quatre méthodes qui sont les suivantes; elles servent tant dans l'observation que dans les expériences.

Méthode de Concordance

1º La méthode de Concordance a déjà été conseillée par Bacon, dans son Instauratio Magna, immense ouvrage encyclopédique, sous le nom de Table de Présence

Exemple

Deux, trois familles ont été à notre connaissance empoisonnées au sortir d'un repas. De tous les aliments qu'elles avaient pris, il n'y avait de commun que les champignons, car il n'y a aucun doute sur le pain. Alors nous pouvons parfaitement déclarer que ce sont les champignons qui étaient vénéneux. De là nous sommes autorisés à dire que certains champignons sont des poisons.

C'est une vérité imparfaite, parceque les familles auraient pu être empoisonnées par des substances mêlées aux aliments. Mais nous disons que cela est par méthode de Concordance.

Toutes les fois ~~que~~ les phénomènes observés concordent par une seule circonstance, c'est la cause de ces phénomènes, voila la méthode.

Bacon conseille au physicien qui recherche une cause, d'avoir un tableau sur lequel il notera tous les cas où la cause soupçonnée ~~a~~ été présente avec le phénomène. Si elle est toujours présente, on peut dire que c'est la cause.

Méthode de Différence

2º La méthode de Différence complete très heureusement la méthode precedente, qui s'applique également à l'observation la plus involontaire et à l'expérience la mieux faite. Cette seconde méthode est appelée par Bacon Table d'absence.

Quand un cas où le phénomène se présente et un cas où il ne se présente pas ne diffèrent que par une seule circonstance

elle est la cause du phénomène.

Exemple

Supposons que dans l'exemple de toute à l'heure, une autre famille ait dîné dans les mêmes circonstances sauf le plat de champignon, si cette famille a été épargnée, on peut déclarer que la cause que nous avions énoncée était précisément la bonne. Sublata causa, tollitur effectus, disait avec raison la scolastique.

Bacon recommande au physicien d'avoir à côté des tableaux de présence, un autre tableau où il noterait les cas où la cause soupçonnée est absente. Si l'effet est absent aussi, c'est que l'on ne s'est pas trompé sur la cause.

Remarque

Ces deux procédés se complètent l'un l'autre et vont ensemble. Le second peut aussi s'appliquer à l'observation simple. Quand on a dans la nature, la bonne fortune de trouver des phénomènes ne différant des précédents que par une ~~seule~~ seule cause, on a recours à la méthode des différences.

Méthode des résidus

3° La méthode des résidus consiste, étant donné un phénomène, à retrancher toutes les parties que nous savons être déjà l'effet de certains antécédents ; le résidu du phénomène est là effet des antécédents restants.

Exemple

Nous soupçonnons ~~par~~ la loi de la gravitation que les grandes montagnes dérangent un peu les oscillations du pendule. Après avoir bien fait l'expérience près d'une montagne, après avoir noté les oscillations et leur amplitude, nous observons encore le phénomène en plaine hors de la portée d'attraction de la montagne. Nous remarquons une différence ce qu'il y a de plus dans la première expérience est évidemment l'effet de l'attraction de la montagne. Nous sommes conduit à le dire par la méthode des résidus.



Méthode des variations concomitantes

4° La méthode des variations concomitantes est celle-ci : toutes les fois qu'un phénomène varie d'une certaine manière quand un phénomène antécédent varie d'une certaine manière, il est l'effet de cet antécédent.
C'est à dire quand 2 phénomènes se suivent, de telle façon que l'apparition du premier fasse apparaître le second, que sa disparition le fasse disparaître, le premier est la cause du second. C'est le plus complet des procédés, il englobe les 3 autres.
Les lois trouvées par cette méthode sont les plus certaines de la physique.

Déterminisme universel.

Voilà les quatres méthodes qui composent l'induction. Au fond il y a une foi absolue au déterminisme universel dans la nature. C'est le principe absolu, la vérité première que : tout fait a une cause. qui est celui qui fait la base de nos opérations inductives.
Nous parlons parfois du hasard, mais nous ne le nous figurons pas comme une absence de cause, mais comme une cause inconnue, = le hasard est un mot dont nous cachons notre ignorance = a fort bien dit Bossuet.
Nous sommes tous convaincus que tout fait a une cause qui peut être trouvée les effets actuels forments un chaos ; ce qui a précédé faisait de même le travail scientifique consiste à débrouiller l'écheveau.

L'induction ramenée à la déduction.

S'il en est ainsi, s'il est vrai que l'induction en dernière analyse suppose un ou deux principes absolus, incontestables = tout fait a une cause. et les mêmes effets sont produits par les mêmes causes. la conclusion est que l'induction peut être ramenée à la déduction.
C'est un syllogisme. La majeure est ce grand principe : il y a de l'ordre dans l'univers ; nous l'appliquons à toutes nos

études. Cette proposition est sous entendue ce qui fait qu'en dernière analyse, l'induction est un enthymème.

C'est ainsi que l'induction est ramenée à la déduction. Les deux opérations sont inséparables l'une de l'autre. Nous leur devons la raison, la plus importante de toutes nos facultés, car autrement, nous ne saurions rien faire.

Ce qu'elle nous fournit, règle toutes nos recherches, se trouve dans toutes nos connaissances. Elles ne valent que ce que vaut la raison, sur laquelle tout repose, cogito, ergo sum.

De là, on peut dire que la physique qui ne vit que d'induction, si elle connaissait à fond les règles de l'induction, s'apercevrait que ce sont des principes métaphysiques qui forment la base de la science qui s'en croit la plus éloignée.



10

R. Bellamy. Bon
9

Philosophie. 14me Leçon.

Logique (XI) Des lois de la nature, du hasard, de l'analogie et de l'hypothèse.

Qu'est ce qu'expliquer un phénomène?

Le véritable objet de l'induction est l'explication des phénomènes. Qu'est-ce? C'est chercher des lois, c'est à dire des causes très générales dans lesquelles rentre le phénomène constaté et qui peuvent en rendre compte. Ainsi c'est un fait que le sel empêche la viande de se corrompre. On l'explique en constatant que le sel attire l'eau que contient la chair, or l'eau est le grand agent de corruption.

Lois empiriques. ἐμπειρία

Les lois empiriques sont des coïncidences trouvées par l'expérience (ἐμπειρία), remarquées si souvent que l'on n'en doute pas c'est plutot un énoncé qu'une explication. C'est une loi empirique, disent les zoologistes, que les croisements rendent les races plus belles. On constate le fait, on en ignore la raison. On sait de même que toutes les substances qui contiennent beaucoup d'azote sont du poison (morphine) et cependant l'azote est indispensable à la vie.

Vraies lois.

Les vraies lois sont les lois de causation ce sont celles qui ne se contentent pas de constater la chose, mais qui en expliquent la cause.
Quand on tient une loi, on peut se demander pourquoi cette loi existe-t-elle. et l'on peut souvent répondre à cette question.
Le sel empêche la viande de se corrompre parce qu'il attire l'eau. Or la corruption consiste dans le dégagement d'ammoniaque et d'acide carbonique qui prend ses éléments dans l'eau. Nous voyons ainsi que c'est l'eau qui est la cause de la corruption que le sel enlève.



Utopie d'une loi unique de l'univers.

Cette belle réflexion que les faits peuvent se réunir en lois, et toute loi en loi plus simple a fait naître une singulière utopie. On s'est dit qu'une seule loi doit régir l'univers, une seule loi doit contenir le dernier secret. Cela est fort approximatif. Il faut qu'il y ait au moins autant de lois qu'il y a de séries d'idées absolument à part.

Le fait est que beaucoup de phénomènes peuvent se ramener à une seule cause. ainsi la lumière et la chaleur sont des mouvements. aussi dit on, on pourrait trouver une loi de mouvement donnant raison de tout. – cela reviendrait à identifier tout au mouvement, ce qui serait absurde.

Du hasard.

Après l'idée du Déterminisme universel, tout fait a une cause que le savant travaille sans cesse à découvrir, on doit avoir en pitié, l'hypothèse du hasard. On en parle d'autant plus que l'on ignore. Pour le sauvage tout est hasard; ne s'expliquant rien, il attribue tout à une puissance mystérieuse.

Il serait absurde de croire qu'un fait est le produit du hasard. Pour cela, il faudrait que le hasard soit quelqu'un ou quelque chose et justement par définition ce n'est rien. D'autre part on ne peut admettre qu'un fait n'ait pas de cause. Quand on dit J'ai fait cela par hasard. Il y a en réalité mille raisons qui vous ont fait faire cela.

Quelle signification a ce mot pour le savant.

Est-ce à dire, pour cela que ce mot n'ait pas de sens? non. Le savant peut le prononcer. Il peut dire: Si un fait n'est jamais produit par le hasard, deux faits peuvent coïncider par hasard; c'est à dire que bien, qu'ils ont eu des causes, le fait de leur réunion ne nous autorise pas à en former une loi; nous ne pourons pas en dire la cause. La coïncidence peut être nom-

mée hasard ou chance.
On dira : c'est par hasard que César fut assassiné à l'époque de la comète. Cela ne prouve pas que la comète et l'assassinat de César n'eussent pas de raison d'être, mais la coïncidence des deux évènements est due au hasard.
Le hasard existera toujours, car rien ne prouve qu'il y ait harmonie entre deux séries distinctes de lois.
Tout ce qui a précédé jusqu'à présent est du domaine de l'induction qui nous fait découvrir les vraies lois de la nature. Il y a des opérations auxiliaires plus hardies et plus périlleuses, mais indispensables dans les sciences.

De l'analogie. Définition.

On appelle analogie la similitude des relations. Ainsi quand on dit que le pays des colons est la mère patrie, on parle par analogie. La terre natale est à la jeune patrie, comme une mère à sa fille.
Un raisonnement par analogie est une induction plus hardie qui franchit les termes de l'espèce. Quand on sort de l'espèce on raisonne par analogie. Ainsi quand on dit du genre liquide ce que l'on a expérimenté que sur l'eau, c'est faire une analogie.

Deuxième définition

La définition plus serrée de l'analogie est celle ci : elle consiste étant donnés quelques caractères communs entre deux objets, à inférer que des caractères observés seulement dans l'un se trouveront aussi dans l'autre.

Sa valeur variable

Il est évident qu'une telle opération peut avoir une valeur variable. Si les ressemblances sont capitales ou essentielles on est beaucoup plus autorisé à conclure que si les ressemblances sont accidentelles ou superficielles.

Règle générale.



Aussi, on devra bien tenir compte de l'importance des caractères communs observés et des

rapports plus ou moins étroits de la vérité conjecturée avec celle observée.

Quatre degrés à distinguer dans la certitude

Il y a quatre cas à distinguer dans la certitude des conjectures par analogie.

1° Le premier cas consiste à se fier à des ressemblances de pure forme pour inférer des ressemblances de fond. Journellement on se surprend à juger un homme sur sa physionomie. Ce sont des analogies non pas toujours illégitimes mais au moins bien hasardées. Conclure sur un chef aussi mince est peu philosophique.

2° Dans le deuxième cas, c'est encore une ressemblance observée, mais elle est réelle et plus compliquée. Ainsi quand on dit que les étoiles fixes sont des soleils, centres de monde. C'est un raisonnement par analogie plus sérieux. Sirius est beaucoup plus puissant que notre soleil, qui à sa place serait invisible.

3° Le troisième cas est une analogie plus scientifique c'est celle des moyens et de la fin. C'est une confiance naturelle une association d'idée. Cuvier a dû ses découvertes à une analogie semblable il s'est dit : les dents d'un carnivore nous indiquent que l'animal avait des os faits de telle façon pour bondir, des griffes pour saisir sa proie, etc. C'est ainsi qu'il découvrit la paléontologie préhistorique par les ossements.

4° Le quatrième cas est celui où les effets sont identiques à la seule grandeur près. De l'identité des effets, nous déduisons l'identité des causes. Franklin découvrit que l'étincelle électrique brille et pétille comme l'éclair. Il en a conclu que l'éclair avait pour cause l'électricité céleste. Des expériences ont ensuite démontré cette vérité.

Hypothèse - Définition.

On appelle hypothèse non pas une réalité inventée, mais une explication inventée pour rendre compte provisoirement d'un phénomène dont on ignore la vraie loi.

nous commençons par éliminer les réalités hypothétiques comme l'éther, ce fluide impondérable qui remplissait l'espace, l' l'électricité négative et l'électricité positiva. car l'éther n'existe pas et ces 2 fluides électriques n'en font qu'un seul positif et négatif.

Les avantages de l'hypothèse peuvent se ramener à cinq.

L'hypothèse est un peu hasardée, mais elle a de grands avantages.

1º Elle satisfait au besoin de l'esprit, mal à l'aise en présence de l'inconnu. Il cherche toujours une réponse bonne ou mauvaise à ses doutes.

2º L'hypothèse rend le grand service de permettre de grouper les faits, de les retenir, de les unifier.

3º L'hypothèse inventée pour expliquer quelques faits a souvent cet avantage d'en expliquer plusieurs autres.

Ainsi, si je creuse le sol, je m'aperçois que à 36m le thermomètre monte de 1º. Plus je creuse, plus il fait chaud. J'imagine l'hypothèse du feu central. Elle satisfait mon esprit et m'aide à grouper ces faits: l'augmentation de la chaleur et les sources thermales. De plus cette hypothèse m'explique d'autres faits comme les phénomènes volcaniques, les tremblements de terre.

4º L'hypothèse fait découvrir très souvent de nouveaux phénomènes en suscitant des expériences nouvelles.

En zoologie, l'hypothèse de Darwin (1771 1803) a fait faire d'immenses progrès.

5º L'hypothèse est une transition nécessaire entre l'ignorance et la vérité. Il faut que j'aie une idée préconçue pour faire telle expérience plutôt que telle autre. Il faut commencer par hasarder quelque chose avant de découvrir.

En fait l'hypothèse précède la loi et lui est nécessaire.



Les dangers

Par cela même que l'hypothèse est une cause

d'imagination, elle a ses dangers.

1° Elle n'est pas fort scientifique et 2° elle peut contenter trop facilement l'esprit qu'elle endort dans une fausse sécurité. Cela arrive souvent, alors l'hypothèse stérilise l'esprit au lieu de l'aider dans ses recherches.

Ses règles au nombre de cinq.

Voici les règles qui étant observées rendent l'hypothèse parfaite.

1° D'abord observer avec soin, car faire des hypothèses sur des faits mal connus, ce serait absurde.

2° Expliquer tous les faits. Il faut bien vérifier, autrement l'hypothèse est compromise. Elle doit être suffisante pour expliquer tous les faits de même nature que ceux observés.

3° Elle doit être simple, car la nature, dit Leibnitz fait les choses = par la moindre action. =

4° Elle doit être tenue pour provisoire jusqu'à ce qu'elle soit vérifiée; et l'on doit la rejeter sitôt qu'une conséquence logiquement déduite, est démentie par l'expérience.

5° Elle doit être vérifiable. Ainsi, l'hypothèse de Descartes sur les tourbillons n'étant pas vérifiable est un pur jeu d'esprit.

A quoi on reconnait qu'une hypothèse est définitivement scientifique.

Une fois l'hypothèse vérifiée, c'est à dire quand l'expérience a servi de couronnement à l'observation, fondement de l'hypothèse, elle est alors vraiment scientifique.

Elle devient induction et vraie loi de la nature. On le reconnait à ce qu'une telle hypothèse admet la prévision au moyen de la déduction.

Si cette expérience est vraie, telle et telle chose doit arriver. C'est un syllogisme dont la conclusion est la prévision de l'avenir. Cela arrive t-il? L'hypothèse est une loi.

la prévision, critérium de la science.

La Prévision est le vrai terme et le vrai critérium des découvertes scientifiques c'est ce qu'il y a de plus frappant à nos yeux. Aussi ignorant de la nature que nous le sommes à l'origine, aussi incapables de connaître le présent, quand nous arrivons à prévoir d'un peu loin le cours de la nature, alors notre science est vraiment digne de ce nom. Alors d'esclaves que nous étions, nous devenons maîtres et libres, car nous connaissons les lois auxquelles obéissent les puissances naturelles et nous pouvons en profiter.
La science nous fait donc conquérir notre liberté au milieu de la fatalité physique et nous donne véritablement l'empire de la nature.

B.



R. Bellamy.

Rédigé nettement, sachez bien

8 1/2

Philosophie 15me Leçon.

Logique (XII) - Des méthodes de recherches dans les lois naturelles. Classification.

Sens général du mot classification.

Classer dans le sens le plus général du mot, c'est répartir par catégories les choses dont on parle. Le langage est une continuelle classification; car nommer, c'est classer. car tout nom connotant un ou plusieurs attributs, divise les choses en classes et sépare celles qui ont ces attributs de celles qui ne l'ont pas. mais ce n'est qu'une classification inconsciente.

Sens restreint

Venons au sens restreint du mot. on fait une classification proprement dite quand l'arrangement des choses est l'objet principal que l'on se propose sciemment. On

sa définition.

appelle classification le procédé qui consiste à ordonner le mieux possible les objets ou plutot les idées des objets afin d'avoir à notre disposition toutes nos connaissances antérieurement acquises.

La nature nous offre un spectacle inerogablement varié; les êtres distincts qui la composent, les réalités qu'elle contient sont en nombre incalculable. Ce serait un pur chaos, si l'homme n'avait pas le pouvoir de ranger ces êtres en un certain nombre de groupes.

C'est une nécessité de l'esprit, nous verrons en psychologie dans la généralisation par quelles opérations intellectuelles la classification se fait.

l'étude de

Nous ne parlerons pas ici de la formation des types, des idées générales. notre objet est plus limité, nous acherons d'énumérer les méthodes de recherches de l'esprit humain dans ses efforts pour connaître la nature. aussi dirons nous le plus exactement possible par quel moyen le naturaliste arrive et arrivera de mieux en



mieux à mettre de l'harmonie, de l'ordre dans le catalogue infiniment chargé des êtres de la création.
La formation des groupes, la répartition des individus par races, espèces, genres, classes, familles, ordres, embranchements à quelles lois doit elle obéir? Mais auparavant disons quelle est ~~l'utilité~~ de la classification.

Triple utilité de la classification. Elle soulage la mémoire.

L'utilité en est triple. 1° la classification soulage la mémoire en simplifiant la nomenclature. C'est un service immense. L'intelligence la plus parfaite est bornée, la mémoire ne saurait contenir qu'un petit nombre d'idées. De plus toute la force intellectuelle dépensée est autant de perdu pour d'autres travaux. Ainsi soulager la mémoire en retenant plus de choses en moins de mots, c'est rendre un service très grand à nos autres facultés, c'est rendre disponible une grande quantité d'énergie.
Comment la classification aide-t-elle la mémoire? Il y a environ 60,000 espèces de plantes connues, voyez quelle multitude de plantes individuelles. Comment penser à tout cela, s'il n'y avait pas d'ordre. On compare les plantes et on met ensemble celles qui se ressemblent le plus entre elles. On a ainsi un petit nombre relativement de groupes renfermant une immense quantités d'individus. le groupe Ranonculus qui a lui seul contient des millions de fleurs et de nombreuses espèces est désigné par un seul mot. Comparons maintenant les renoncules ensembles et nous aurons de nouveaux groupes nommés espèces nous donnerons un nouveau nom à chaque espèce; et ainsi en réunissant deux mots nous pourrons parfaitement désigner avec précision telle ou telle espèce de renoncules.

En Botanique les mots spécifiques sont peu variés. Les espèces employées en médecine se nomment officinalis. Ainsi 60.000 espèces de plantes sont désignées par 2500 mots, en les faisant suivre d'une épithète comme verna, sylvestris, pratensis, 4000 mots servent pour faire toute la nomenclature des plantes.

2° Elle aide à connaître chaque espèce.

2° La classification nous fait mieux connaître chaque espèce, en nous montrant exactement sa place dans l'ensemble. Elle donne une grande activité à l'esprit, en forçant d'observer et de comparer. Aussi la classification est la fin de l'histoire naturelle.

3° Elle rend l'induction plus précise.

3° La classification nous rend le service de préciser l'induction. Il y a induction quand on affirme de tous les êtres d'une espèce ce que l'on a dit d'un seul. L'analogie franchit l'espace. Il est bon de savoir si on est dans l'induction ou dans l'analogie, et on ne le sait qu'en connaissant bien l'espèce sur laquelle on opère et le groupe dont elle fait partie.

D'après quels principes doit on classer ?

La classification doit se faire d'après la ressemblance ou la dissemblance. Mais quels caractères choisir ? Sera-ce la couleur la taille ?

2 cas suivant le but que l'on se propose.

Il y a deux cas à distinguer suivant le but que l'on se propose.

1° on se propose un but pratique. – Classification artificielle.

1 On se propose un but pratique. Alors elle est un moyen d'arriver à autre chose, elle est artificielle. Dans ce cas, tout caractère peut être pris pour base. Cela dépend de ce que l'on se propose.

Premier Exemple.

1° Le fermier, s'il veut classer les plantes, ne fera pas comme le savant ; il prendra pour base l'utilité. Il y aura donc pour lui des plantes utiles et d'autres nuisibles. Ce n'est pas absurde, c'est superficiel.

Deuxième Exemple.

2° Le Géologue voulant classer les terrains par couches d'après l'époque de leur dépôt, quand il rencontrera des fossiles, classera les terrains par les fossiles rencontrés, mais s'il voulait

étudier les fossiles, il faudrait qu'il les reconstituat avec Cuvier.

Troisième exemple. — 3° Pour tout homme instruit, la baleine étant mammifère n'est point un poisson, cela n'empêchera pas, sans être ridicule, de l'appeler un poisson. On dit: pêche de la baleine et pêcher vient de piscis. Ainsi la classification peut changer suivant l'objet que l'on se propose.

Quatrième exemple — 4° Le type de la classification artificielle est celle que l'homme du monde qui ne lisant jamais, met dans sa bibliothèque, il classera ses livres par grandeur, ou par couleur il se propose de ravir les yeux, sa classification est donc légitime.

II° On se propose un but scientifique — classification naturelle. — II La classification naturelle est celle que l'on emploie quand on a un but scientifique. Dans l'exemple précédent, un savant faisant un catalogue de sa bibliothèque classera ensemble les livres qui, quant au fond, traitent de la même chose. Puis dans chaque catégorie, il fera des subdivisions. Dans les livres philosophiques, par exemple, il mettra à part la philosophie grecque qu'il pourra encore fractionner d'après les diverses écoles, ou d'après l'ordre chronologique.

Principe général. — Le principe général est de considérer les caractères qui en réalités, ont le plus d'importance, et de classer d'après les caractères essentiels et intimes

Objection. — On peut faire une objection et dire: si on prend des caractères trop intimes, on arriverait à ce résultat que pour classer un animal il faudrait le tuer.

Réponse. — Nous répondrons que l'on doit éviter de prendre des caractères si intimes que rien d'extérieur ne les révèle. Ainsi l'ordre des ruminants se trouve dans une classification ce serait mauvais, si pour savoir qu'un animal rumine, il fallait voir son estomac, ou attendre qu'il digère. Ce mot n'est bon que parce qu'il y a un caractère extérieur

qui dénote cette particularité, à savoir la corne du pied fendu en deux.

Première Remarque.

On peut remarquer quelles connaissances étendues demande la classifications, quelles observations longues et profondes doivent la précéder.

Deuxième Remarque.

On peut encore remarquer que si la classification demande une connaissance si sérieuse de la nature fondamentale des êtres, elle a du commencer par être bien mauvaise.

Progrès des classifications botaniques.

Cela est arrivé. En botanique, à l'origine, il y eut une classification bien superficielle. On distingait les arbres, les arbrisseaux et les herbes. La ligne de démarcation est presque impossible à établir. Arrive Tournefort qui s'attache à la fleur et divise les plantes d'après la corolle. Il y a de graves inconvénients. Comment classer le chêne, par exemple? C'est fort difficile. –

Avec Linné, on va plus profondément, il classe d'après les étamines et les pistils (pentandries) – Enfin Bernard de Jussieu (mort en 1836) prend pour principes de classification les diverses graines, et leurs nervures.

Les acotylédonés (cryptogame) n'ont pas un seul cotylédon. Les monocotylédonés ont un seul cotylédon, le type de ces plantes est le blé. Enfin les dicotylédonés ont deux cotylédons (haricot)

Ainsi plus on va, plus l'attribut choisi pour base est fondamental et profond et plus il permet d'affirmer d'autres attributs.

Exemple en zoologie

En zoologie, Aristote essaye une classification bien primitive. A travers mille tatonnement, en passant par Linné, par Cuvier, par de Blainville et par Géoffroy St Hilaire, en prenant pour caractère tantôt le tégument externe tantôt le système osseux, tantôt d'autres organes, on arrive à la magnifique classification actuelle. Parmi les êtres les uns sont vertébrés, les autres annelés, les



mollusques, les autres zoophites et enfin les autres protozaires.
Chacun de ces grands embranchements se subdivise en de très nombreuses parties qu'il est aisé de retenir.

Ce que doit se proposer le naturaliste.

Dans son travail, le naturaliste doit se proposer : de former des groupes dans lesquels il puisse répartir les individus ; d'échelonner les groupes d'après un ordre hiérarchique. Enfin, le savant = miroir de l'univers = doit chercher à saisir l'ordre de cet univers, à en voir l'ensemble harmonieux, tel qu'il doit être dans l'entendement divin.

VB

R. Bellamy.

Philosophie 16me leçon.

Logique (XIII) De l'erreur et des Sophismes.

L'esprit humain semble avoir pour fin la vérité. La logique est faite pour le guider dans cette voie. L'erreur cependant tient une place immense dans la vie. Qu'est-ce? A quelles causes faut il l'assigner, quels remèdes peut elle recevoir? voilà l'objet de cette leçon.

nature de l'erreur d'après Platon.

Se tromper suivant Platon, c'est connaître le ~~faux~~ et le faux est le non être. Ce grand homme a commis la puérilité de considérer dans ses écrits le non être comme existant.

Critique.

S'il existait, pure fantaisie, le connaître ne serait pas se tromper. Cette définition suppose gratuitement l'existence d'un être nommé non être.

sa nature d'après Descartes

Descartes conçoit l'erreur d'une manière encore insuffisante mais plus philosophique. Pour lui l'esprit de l'homme en soi, ne se trompe pas; chacune de nos facultés ~~est~~ infaillibles; mais la volonté intervient qui éperonne l'intelligence et la fait se prononcer trop tot. Il dit = nous voulons paraître savoir quand nous ne savons pas encore =

Critique.

Il y a beaucoup de vérité dans cette théorie, mais il y a aussi une grave erreur. Si la volonté était cause de nos erreurs nous en serions responsables. or erreur n'est pas crime. La théorie de Descartes pèche donc en ce qu'elle identifie les fautes de l'intelligence avec celles de la volonté.

définition de l'erreur.

Une erreur est une affirmation contraire à la vérité; c'est à dire une proposition affirmant à tort qu'une chose est quand elle n'est pas; que deux choses coexistent,



ou sont cause l'une de l'autre, ou se succèdent, ou se ressemblent quand cela n'est pas.

En quoi elle diffère de l'ignorance

L'erreur n'est point un être qualifié de non être, c'est une affirmation de l'esprit contredite par la réalité. Elle diffère de l'ignorance par la définition : l'ignorance se tait sur une chose, tandis que l'erreur, c'est ignorance se donnant pour le savoir. La question de l'erreur est considérable. Pour un être intelligent qui veut connaître la vérité, se tromper est un grand mal. De plus l'erreur passe dans les faits, car on agit comme on pense.

Erreurs d'opinion, erreurs de conduite.

De là la distinction entre les erreurs d'opinions et les erreurs de conduites. Elles s'entraînent mutuellement ; de là l'intérêt tout pratique d'indiquer les remèdes de l'erreur.

Cette question appartient à la logique.

Cette question appartient à la logique. En effet, elle ~~est~~ la science de la preuve, la science à laquelle nous reconnaissons si une chose est véritablement prouvée ou non ; quand nous nous trompons, nous croyons prouvée une chose qui ne l'est pas. Aussi la fonction propre de la logique : distinguer les choses prouvées de celles qui ne le sont pas, trouve sa place ici.

Quels sont les modes les plus ordinaires de mauvais raisonnements ? Telle est la question. Voyons comment l'homme se contente si souvent de preuves insuffisantes.

Sophismes et paralogismes

Toutes les erreurs ne sont pas des sophismes, mais tous les sophismes sont des erreurs. Le domaine de l'erreur est donc plus large.

Il y a sophisme quand on croit ou que l'on veut faire croire aux autres qu'il y a preuve valable quand il n'y a pas preuve du tout.

Sens actuel du mot sophisme.

Le mot a pris un sens plus restreint : on a distingué le cas où celui qui parle est

sincère du cas où il veut tromper.

Quand celui qui croit bonne une mauvaise preuve se trompe de bonne foi il fait un paralogisme (παρα λογος à côté de la vérité). Il y a sophisme quand un homme sachant parfaitement que ses raisons sont mauvaises tâche de tromper les autres.

Ce sont surtout ces derniers erreurs que nous allons étudier, car elles sont davantage du domaine de la logique.

Erreurs relatives aux premiers data.

Les erreurs relatives aux premiers data de la connaissance, aux premières intuitions trouveront successivement leur place en psychologie. La logique n'a rien à y voir.

Causes générales de l'erreur.

Éliminons de notre sujet les principales causes de l'erreur. Il y a tout d'abord la précipitation et l'inattention : Quand je fais une opération d'arithmétique que je sais bien faire, si je me trompe en causant avec quelqu'un ou en allant trop vite ; c'est une affaire d'éducation. L'indifférence pour la vérité fait que la chose ne nous intéressant pas, nous croyons tout ce que l'on nous dit ; c'est une mollesse d'esprit — nos inclinations de cœur nous font souvent abonder dans le sens de nos désirs, c'est une grande cause d'hostilité contre la science. L'éducation et l'autorité aveuglement acceptée, nous font tomber dans de graves erreurs.

Toutes ces causes doivent être éliminées car ce sont des prédispositions qui faussent notre intelligence et ne suffisent pas à tranquilliser l'esprit.

Il nous reste à faire une classification de tout ce qui, tout en n'étant pas des preuves, peut être susceptible d'être pris pour une preuve. Ce sont les sophismes.

Il fut un temps où l'on appelait sophismes



seulement ceux de déduction, c'est à dire ⅕ des sophismes et la partie la moins importante. Depuis, l'école anglaise a complété la Logique en y ajoutant l'induction. C'est une multitude de questions nouvelles à examiner et aussi à classer.

Tableau général des sophismes.

Voici le tableau général des sophismes. Deux grandes divisions: I les sophismes a priori parceque l'homme peut se tromper sans raisonner. Il prend pour évident des choses qui ne le sont pas du tout. Ce sont les préjugés naturels (1°). II Ensuite viennent les sophismes d'inférences. Dans beaucoup de cas on infère. Il faut distinguer quand la raison que l'on donne est mal conçue (paralogisme) et quand on veut tromper autrui (vrai sophisme).
Les premiers sont dits sophismes de confusion (2°) La liste en est longue, le domaine de ces erreurs est immense. le remède est de chercher à mettre en forme les arguments, le sophisme est bientôt démasqué.
Les seconds de preuves distinctement conçues sont tantôt sophismes de déduction (3°) le moyen de les reconnaître est de rétablir le syllogisme, tantôt sophismes d'induction (4°) ceux ci se subdivisent en deux, quelque fois on croit avoir bien observé une chose mal observée: sophisme d'observation (5°). quelquefois on dépasse ce que l'on peut généraliser: sophisme de généralisation (6°)

I Sophisme a priori.

1° Les sophismes a priori ou naturels sont ceux où l'on prend des croyances pour très évidentes, quand elles sont fausses.
Le plus général est de croire la nature faite d'après nos idées: = Qui parle du diable le voit. = est un dicton populaire qui démasque cette tendance – Les jours néfastes n'ont pas d'autres explications – Les Euphémismes ont le même caractère. (Parcte

linguis) – Même origine au Cap de bonne Espérance, à la ville de Bénévent. etc. – Quand quelque chose nous semble merveilleux nous lui attribuons des effets merveilleux. Il tomba en Italie une pluie de matières blanches; on les ramassa précieusement les prenant pour de la manne, c'étaient des excréments d'oiseaux. – L'or étant très précieux, on recherchait l'or potable, comme panacée universelle.

Les philosophes ne sont pas exempts de ces préjugés. Ils disent que les choses que l'on ne peut penser ensemble ne coexistent point. Ils ont cru que une chose ne peut pas agir là où elle n'est pas; aussi étaient ils ennemis de l'attraction universelle. Newton lui même parait avoir été victime de cette erreur quand entre le soleil et la terre, il place l'éther, ne pouvant comprendre que le soleil agit sur la terre sans un fluide ad hoc – Ils se figurent que les choses les plus simples sont toujours les plus vraies. Cela est contredit par l'expérience. Il y a 200 ans et moins que l'on croyait que les planètes décrivaient des cercles autour du soleil, parceque la forme ronde était plus simple que l'élipse.

D'autres fois nous donnons une réalité à nos abstractions. Ainsi la blancheur n'existe pas. Cependant Platon fonde un système sur ce sophisme, la blancheur existe pour lui dans l'entendement divin.

On a une tendance à croire qu'à nos distinctions dans le langage correspondent des distinctions dans les choses. On s'est demandé ce qu'était l'impair, le non être, parce que l'on dit: pair et impair, être et non être. On croit aussi qu'un phénomène n'a qu'une cause Bacon lui même cherche la cause



de la chaleur. aussi une des grandes différences entre la science actuelle et l'ancienne c'est qu'elle cherche les effets de la cause soupçonnée.
Nous généralisons trop vite. ainsi Ovide nous montre Médée faisant bouillir des débris d'animaux, qui vivent longtemps, pour avoir une longue vie. — dans certaines campagnes, on croit l'asthme guéri quand on mange les poumons d'un renard, cet animal courant très vite sans être essoufflé. — on dit que le safran guérit de la jaunisse parce qu'il est jaune. — La théorie de l'esprit des animaux chez Descartes, celle de la perception extérieure chez les épicuriens est fondée sur des sophismes semblables.

II Sophismes d'Inférence.

2° On prouve par des preuves indistinctement conçues. Il y a des sophismes qui tiennent à l'<u>ambiguïté des termes</u>. Le paysan croit se rendre fort en buvant des liqueurs fortes. 19

<u>Ignoratio elenchi</u>, ou ignorance du sujet, quand on est sincère, ce n'est que drôle souvent c'est un artifice oratoire. Le plan peut être d'atténuer la gravité du sujet, on cherche le coté plaisant, et on tache de faire oublier la gravité de l'accusation = quiconque rit est desarmé = a dit Ciceron. La réciproque peut aussi arriver.

<u>Fallacia compositionis et divisionis</u>. Cela a lieu quand on passe du sens composé au sens abstraits. ainsi on dit tous les angles d'un triangle sont égaux à deux droits; si on prétendait que cela veut dire chacun des angles est égal à deux droits on ferait un sophisme. Les débauchés et les joueurs font de même: ils disent: une fois ne fait pas de mal, mais ils ne pensent pas que c'est une fois ajoutée à beaucoup d'autres fois.

La *pétition de principe* est un sophisme dans lequel l'argument manque de point de départ: il demande un principe (petit principium) qui a lui même besoin d'être prouvé. Le *cercle vicieux* est de même espèce, mais avec un degré de plus. Toutes les fois que l'on fait un raisonnement un peu compliqué, lequel en dernière analyse repose sur une proposition qui dépend elle-même de ce que l'on veut prouver, on commet un cercle vicieux. Souvent on énonce en termes abstraits ce que l'on vient d'affirmer en termes concrets = Opium facit dormire quia est in eo virtus dormitiva cujus est natura sensus assoupire =.

Hobbes prétend que le devoir est une invention humaine, les hommes, dit il, sont convenus de faire et d'éviter telles choses. On peut lui opposer beaucoup de raisons; mais c'est seulement un cercle vicieux: Comment, je suis tenu de faire telle chose parceque c'est une convention, mais qu'est ce qui m'oblige à tenir ma parole? C'est justement ce qu'il nie, la notion du devoir.

Sophismes de déduction.

3° Il y a preuve distinctement conçue. Les sophismes sont par déduction et par induction. Quand un raisonnement déductif est faux, il est facile de s'en apercevoir; il faut exiger l'application des règles du syllogisme.

Certains de ces sophismes sont appelés: *a dicto secundum quid ad dictum simpliciter*; il consiste à passer du sens relatif d'un mot (secundum quid) au sens absolu (simpliciter). Il est un exemple d'intérêt économique. On est souvent d'avis que l'or fait la richesse et que pour enrichir un peuple il suffit de faire affluer chez lui beaucoup d'argent. De là quantité de lois restrictives des échanges dans l'ancienne législation. On ne pensait pas que l'argent n'est richesse qu'à condition qu'on puisse se



procurer avec ce qui vous manque. On serait pauvre malgré son effrayante richesse, si on ne trouve pas de quoi échanger.

Fallacia accidentis, il consiste à prendre pour vrai en général ce qui n'est vrai qu'accidentellement: tel peuple s'est soulevé à telle époque, donc il se soulèvera encore. est un sophisme de cet espèce.

Sophismes d'induction.

4° On raisonne par induction. Ce sont les sophismes introduits par l'école anglaise. Il y a deux sortes de sophismes d'induction. les uns tiennent à l'observation, les autres à la généralisation.

5° Les sophismes d'observation peuvent se subdiviser en deux. D'abord l'observation n'est pas faite ou elle est mal faite. on note les cas où un almanach a prédit vrai, et on en déduit son infaillibilité. Il en est de même pour tous les guérisseurs de bestiaux dans les campagnes.

Bacon a signalé ce sophisme: vous voyez, dit il, les béquilles suspendues à la porte d'un médecin, mais vous ne voyez pas tous ceux qui s'en sont retourné avec des béquilles. — La plupart du temps ce sophisme est dû à des opinions préconçues.

La poudre sympathique a fait beaucoup de bruit au XVIII siècle. On pansait l'épée qui avait blessé le malade et il guérissait, croyait on.

La théorie du phlogistique est analogue: avant la découverte de la combustion par Lavoisier, on croyait que le phlogistique se dégageant était ce qui faisait brûler. C'est une mauvaise observation: il y avait des apparences pour, ainsi on avait remarqué que le bois pèse beaucoup plus que la cendre qui en résulte. C'était incomplet, car maintenant on connaît des combinaisons chimiques donnant un résultat tout autre, l'oxide de mercure brûlé donne un produit beaucoup plus lourd que lui

En économie politique Bastiat a passé sa

vie à combattre ce sophisme, sous la rubrique : ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. Ainsi : une vitre cassée, dit on, tant mieux cela fera travailler le vitrier. En réalité c'est un capital perdu, car l'argent que l'on dépensera pour faire remettre une vitre aurait pu faire travailler d'autres ouvriers : on aurait pu le capitaliser. De même on dit souvent : quel grand bien pour la société que les viveurs, ils font de grandes dépenses. On ne réfléchit pas que si ces hommes avaient mis de côté leurs folles dépenses, ils auraient eu des intérêts qui auraient servis à faire travailler les ouvriers. Ainsi cet argent aurait été plus utile.

Les sophismes de généralisation tiennent à ce que l'on généralise souvent faux, malgré de bonnes observations.

Le sophisme : non causa pro causa consiste à prendre pour cause ce qui n'est pas une cause. L'art des augures et des aruspices reposait sur cette base de même pour les astrologues.

Post hoc ergo propter hoc. C'est dire : ceci est arrivé après cela, donc cela est cause de ceci. C'est ainsi que l'on dit : l'instruction fait beaucoup de mal ; on citera des meneurs plus instruits que ceux qui les suivent. Mais est-ce l'instruction qui en est cause ? Nullement, c'est la bêtise des autres.

Nous péchons aussi très souvent par dénombrement imparfait : per enumerationem simplicem. C'est ainsi qu'on disait vous êtes chrétien ou païen : si vous êtes chrétien croyez aux mystères de la foi ; si vous êtes païen croyez à Jupiter. Mais en dehors de ces deux hypothèses on peut être, mahométan, déiste sceptique. Donc l'argument n'est pas concluant. Nous nous trompons quand nous prenons pour lois causales de simples coïncidences, ou des lois empiriques.



Enfin les *fausses analogies* nous trompent souvent. Raisonner par analogie est permis quand on se réserve de vérifier l'affirmation qu'on en déduit. Si elle nous dispense de l'expérience, l'analogie est mauvaise.
Si partant du besoin de l'autorité paternelle, on en concluait que le gouvernement doit être dans le même rapport avec les citoyens, on aurait tort, car il y a des hommes qui ne sont plus des enfants et qui doivent avoir voix au chapitre.

Remède général contre les sophismes.

Telles sont les principales causes des sophismes; les remèdes donnés peuvent se ramener à celui-ci : forcer l'adversaire, sophiste ou paralogiste, à s'expliquer clairement. Et la force de nos sens nous fait bientôt démasquer l'erreur.

Marion

Psychologie générale

Sensibilité



9

Bon
mais trop
Dr. V
long
fin

D. Bellamy

Philosophie. 17me Leçon

Psychologie (I) – Psychologie et Physiologie – Faits organiques – Faits de conscience

Le plan que nous nous sommes tracés au commencement du cours appelle après la logique, la psychologie. Qu'est elle? a-t-elle raison d'être? Est-ce une science à part? Quel est son domaine? Voilà les premières questions.

La psychologie est la science de l'homme moral, de l'homme en tant qu'être pensant, c'est donc une partie de l'anthropologie.

Rapports de l'anthropologie au sens physique avec les sciences physiques.

Au premier abord la psychologie semble une science physique. Car tout ce que j'appelle homme se présente à moi comme un certain être organisé accomplissant certaines fonctions; c'est un ensemble d'organes, c'est une forme physique.

Dans ce sens, l'anthropologie toute entière est l'affaire du naturaliste et du médecin. La zoologie doit décrire l'homme qui est un animal et toutes les sciences auxilliaires doivent plus ou moins s'en occuper. L'anatomie, science statique (στασις) qui a pour objet de tailler (ανα τεμνω) les organes et de les examiner pour voir comment ils sont formés, ne serait pas complète si elle négligeait l'homme.

La physiologie est aussi la science des organes, elle s'occupe de leur pourquoi c'est à dire de leur fonctions, elle cherche à déterminer à quoi ils servent. L'homme relève donc au premier chef de la physiologie.

S'il n'y a dans l'homme que des organes à décrire et à voir fonctionner, ce serait un travail de laboratoire par dissection



et par vivisection, le philosophe n'y aurait point part. Pourtant il est reconnu par tous que l'étude de l'homme est principalement l'objet de la philosophie. De nos jours encore Stuart Mill définit la philosophie : la science de l'homme.

Il y a donc dans l'homme autre chose à étudier que les organes, leur constitution et leur jeu. Ce quelque chose est le domaine de la psychologie. Il faut voir ce que c'est.

Faits indépendants de la physiologie

Il n'est pas difficile de nommer quantité de choses dans l'homme qui ne soient ni du ressort de l'anatomie, ni de celui de la physiologie. L'homme en effet éprouve des émotions, des désirs, des passions, il est capable de se connaître et bien plus de soupçonner quelques hautes vérités nommées premiers principes. Il se souvient, il imagine, il raisonne, il veut.

Voilà un monde de faits humains par excellence ; et c'est cet immense amas de faits que l'on donne comme domaine à la psychologie.

Objection des matérialistes

Si nous nous contentions de nommer tous ces faits et de dire voilà l'objet de notre étude, ce serait trop superficiel. Les matérialistes les plus acharnés n'ont jamais nié ces faits là, mais ils affirment que ce sont des fonctions de l'organisme. Le cerveau, selon eux, pense comme l'estomac digère. Le sentiment, la pensée, le vouloir sont des faits physiologiques.

Il faut étudier la question pour ne pas la trancher à la légère.

C'est ainsi que se pose la question. Si nous ne voulons pas trancher à la légère une si grave objection, il faut nous y arrêter et examiner cette opinion de beaucoup de savants sérieux qui est de ramener les faits physiologiques et les faits psychologique à une seule et

même science.

Large concession

Nous commencerons par accorder beaucoup. Sans aucun doute il y a un lien très étroit entre ces deux espèces de faits. La philosophie, si elle ne veut pas se compromettre, doit avant tout éviter de se mettre contre les faits ; ce n'est qu'à ce prix qu'elle deviendra science, il lui faut partir de l'expérience, advienne que pourra.

Rapports entre le physique et le moral.

Il est certain que l'humeur d'un homme dépend beaucoup de son tempérament ce n'est pas pour rien que l'on dit qu'un homme est bileux au moral, que l'on parle d'une humeur aigre. L'alimentation que nous prenons est pour beaucoup dans la pensée et dans le physique. Les liqueurs fortes altèrent l'intelligence ; les fatigues organiques puissent pas anéantir nos facultés et nous hébéter. Il est donc impossible de nier ces liens.

Utilité pour le philosophe à connaître ce lien.

Le philosophe devra s'attacher à rassembler tous ces faits ; il aura toujours bon parti à en tirer. En effet, il est d'un philosophe, ce vieux mot si sage = mens sana in corpore sano. = qui faisait les Grecs si amis de la beauté physique. Si le savant dit et prouve que l'abus de l'alcool diminue de beaucoup l'entendement, que les débauches occasionnent la folie, le philosophe aura raison de proclamer la tempérance comme une vertu. Il pourra d'autant mieux conseiller la tempérance non seulement au point de vue moral, mais au point de vue de l'intérêt bien entendu.

Un philosophe qui connaîtra lui même les rapports du moral au physique qui saura tout ce que le médecin sait, pourra d'autant mieux parler du moral. La philosophie gagne beaucoup à s'alimenter aux sources de la science.

une lutte ardente intolérante entre la psychologie et la physiologie ne peut être que funeste à toutes deux.

Points particuliers à la psychologie.

Voilà une large part accordée à la physiologie, mais quand nous avons cédé tout cela, il nous est permis de revendiquer l'examen de ces mêmes questions à un autre point de vue. Voici les points sur lesquels nous ne céderons rien.

Question de la distinction du corps et de l'âme reservée.

La psychologie est une science à part étudiant des faits particuliers, d'une façon où les physiologistes n'ont rien à y faire. Il est entendu qu'il ne s'agit pas ici de prouver la distinction de l'âme et du corps. Le mot psychologique de l'âme ne doit pas nous faire illusion. La grosse question des substances à laquelle il est difficile de répondre, viendra plus tard.

Ne nous privons pas pour cela du mot âme. Quand bien même ce que l'on appelle vulgairement âme ne serait rien il n'en est pas moins vrai que ce mot serait toujours commode, gardons le donc à ce titre.

Psychologie veut dire ici : science de l'homme mental, ou étude des faits attribués vulgairement à tort ou à raison à un principe à part, nommé âme.

Etat de la question.

Il s'agit donc de comparer aux faits physiologiques des faits particuliers regardés comme différents : sentiment, pensée vouloir. Si ces faits ont mêmes caractères que les premiers, il n'y aura qu'une seule science : la physiologie. Mais si nous trouvons deux groupes irréductibles, si les faits de respirer, de digérer, nous semblent à part de ceux de sentir et de vouloir, nous aurons deux sciences, étroitement unies, soeurs, mais cependant distinctes, physiologie et psychologie.

Caractères des faits physiologiques.

Tel est l'examen qu'il faut faire. Voyons d'abord un fait physiologique : prenons la fonction du cœur. Descartes en a longuement parlé, mais il est dans le faux le cœur est un muscle creux. Sa fonction est de se contracter comme les autres muscles sous une excitation nerveuse. Mais Descartes s'imagine : = qu'il y a toujours plus de chaleur dans le cœur qu'en un autre endroit du corps. = et que c'est en se dilatant = ainsi que font generalement toutes les liqueurs lorsqu'on les laisse tomber goutte à goutte en quelque vaisseau qui est fort chaud = que le cœur chasse le sang dans les veines.

Le cœur est comparable à une pompe aspirante et refoulante ; l'aspiration se fait quand le cœur se dilate ; quand il se contracte a lieu le refoulement dans les artères.

1° tout cela occupe une place dans l'espace En effet le cœur est situé à une certaine hauteur, vers la 6me et la 7me côte.

2° il tombe sous les sens. En effet, on peut le voir, le toucher.

3° on n'a pu l'étudier que par les sens et sur un sujet distinct de celui qui l'étudie.

En effet pour connaître le cœur, il a fallu beaucoup disséquer, tailler dans le vif., examiner souvent à la loupe, enfin tout un travail manuel. Autrement on n'en aurait rien su. La preuve c'est que l'humanité a ignoré la circulation du sang jusqu'à Harvey (1628) et malgré cela, beaucoup de gens encore ne le savent pas.

Ce n'est pas un fait psychologique, car les battements de mon cœur, est il bien mon fait ? est-ce bien moi ? Non, la preuve c'est que nous ne pouvons ni ralentir ni augmenter les battements cela se fait dans un corps qui est le



notre, mais nous n'y pouvons rien, nous n'en sommes pas responsables.

Étude des faits psychologiques du cœur.

avant de voir que les faits psychologiques sont diamétralement opposés par leurs caractères, accordons encore une concession. Certainement quand j'ai honte, je rougis ; quand je crains, je pâlis, une émotion douce précipite les battements de mon cœur.

Mr. Claude Bernard, dans une conférence sur les phénomènes psychologiques du cœur, a très bien étudié cela. Il a montré que les nerfs qui pénètrent dans le cœur, ont des fonctions particulières. Pour les autres l'excitation se communique aux muscles et se traduit en mouvement. Pour le cœur au contraire à l'état normal, il bat par cadences régulières, mais s'il survient une excitation, le mouvement s'arrête plus ou moins longtemps suivant la force de l'excitation. Une émotion foudroyante produit une secousse si violente que le mouvement est arrêté net pour longtemps (syncope) et quelquefois même pour toujours, c'est la mort.

La rougeur gracieuse d'une personne qui reçoit un compliment, s'explique par une certaine surprise, mais comme elle est rassurée sur l'intention, le cœur un moment arrêté, rattrape le temps perdu et bat plus fort, ce qui occasionne un flux de sang plus considérable.

Tels sont les faits, il faut insister sur cette relation. Prenons par exemple le désespoir d'un homme qui se voit certain de périr. Certainement un immense bouleversement est imminent. La pâleur, quelquefois même l'évanouissement se déroule. Mais physiologiquement, ce bouleversement ne diffère

pas de celui qui indique la paleur ou l'évanouissement d'un malade.

Voyons quels sont les caractères des faits psychologiques, dans cet exemple du désespoir violent.

Caractères des faits psychologiques.

1° Peut il être localisé? On dira dans le cœur puisqu'il s'arrête, mais M. Claude Bernard nous apprend que s'il s'arrête, c'est par action réflexe. Dans le cerveau dira-t-on: mais la souffrance de l'homme qui désespère est elle particulière au cerveau? non, il souffre dans toutes les parties de son corps

2° Aussi cela ne s'observe pas rien que par les sens. Ce que l'on ne voit que des yeux peut bien vous tromper. Ce qui tombe sous les sens est involontaire, c'est le signe de l'émotion, mais non pas l'émotion elle même.

3° Nous avons vu que les faits physiologistes ne peuvent s'étudier que sur autres ici, tout le contraire arrive. On ne peut observer que sur soi même. Il faut avoir éprouvé le désespoir pour savoir ce que c'est.

Etat de la physiologie.

Sans aucun doute chaque état psychologique est accompagné de modifications cérébrales, nous ne chercherons jamais à le nier. Mais avec le microscope le plus puissant, on n'est jamais parvenu à trouver le désespoir entre deux fibres du cerveau. Les physiologistes le reconnaissent de très bonne grace. Ils disent: avec tous nos progrès, nous sommes pareils aux cochers de grandes villes qui connaissent parfaitement les rues et les numéros, mais qui ne savent rien de ce qui se passe à l'intérieur des maisons. Eux mêmes ne peuvent faire de la physiologie sur les états de conscience sans les avoir auparavant éprouvé eux mêmes.



Premiere raison pour qu'il y ait deux sciences à part.

Les faits physiologiques ne pouvant être localisé, et se passant fatalement dans mon corps, je n'en suis pas responsable. C'est donc autre chose que les faits psychologiques dont je suis en grande parti responsable. Même dans le désespoir qui est pourtant presque une fatalité nous sentent que c'est un état du moi lui-même, et qu'il n'est jusqu'à un certain point imputable. Car il y a des cas où désespérer est un crime. Dans la peur c'est plus visible : c'est bien notre fait. C'est aussi pourquoi les intentions criminelles sont si graves qu'en justice, elles font condamner.

Les faits psychologiques et les faits physiologiques bien que frères, sont profondement distincts et de caractères opposés, ce sont deux faces d'une même étoffe. Voila une premiere raison pourqu'il y ait deux sciences à part.

Seconde raison.

Il y en a une seconde. Non seulement les deux groupes de faits sont distincts mais on les étudie d'une façon différente. Les uns rien que dans le laboratoire avec des instruments et rien que par les sens, les autres au contraire qui ne sont connus que par la conscience, sans aucun jeu des sens exterieurs. Des faits qui sont connus de deux façons à part, sont donc divisés pour donner naissance à deux sciences.

Faits de conscience.

La méthode psychologique a besoin d'être étudiée un peu plus longuement la conscience en est le premier instrument et le plus indispensable, sans elle, on n'aurait jamais eu l'idée ni le pouvoir d'étudier ces faits aussi les nomme t-on : faits de conscience

De la conscience.

La conscience est dans un premier sens l'avertissement, qui nous est donné de chacun des faits qui se passent en nous

à mesure qu'ils se passent. L'homme est conscient.

La conscience n'est pas suffisante pour fonder la science.

Les psychologistes se sont faits souvent l'illusion de croire que la conscience était un fondement suffisant pour la science. C'est impossible, car la conscience ne saisit les choses que quand elles passent. Pour retenir, elle a besoin de la mémoire et de l'attention. Ainsi aidée, elle se nomme réflexion.

En outre, par la conscience, je ne connais que moi individuellement, et la science ne peut porter que sur le général et l'universel. = Il n'y a de science que du général = (Aristote). Il faut donc que je sorte de moi-même et que la conscience se complète des éléments que voici:

Éléments qu'il faut y ajouter.

Le jeu de la physionomie; l'observation attentive de ces signes est très utile. Quand on a rougi soi même, voyant quelqu'un rougir, on en sait la raison. Il faut donc auparavant avoir éprouvé sur soi.

Le langage est l'enveloppe naturelle de nos pensées et de nos sentiments: Mr Max Müller a fort bien dit: = L'humanité a écrit son histoire dans les langues qu'elle a parlées depuis le commencement du monde. =

Les voyages, les récits, les travaux que l'on fait sur les populations étrangères, tout cela jette une vive lumière sur l'étude de l'homme en général depuis la pure barbarie, car c'est par là qu'il faut commencer si l'on veut faire une étude complète, jusqu'à la plus haute civilisation actuelle, jusqu'à la plus haute culture intellectuelle.

En outre, il n'est pas sans utilité d'étudier avec soi la folie. La psychologie surtout en Angleterre a beaucoup



10

gagné à cette étude. Un homme fou, quelle aubaine, en effet, pour celui qui tache de comprendre ce que c'est qu'un homme raisonnable.

Comme description des faits, la science psychologique s'appelle expérimentale ou descriptive. Elle a un coté métaphysique; car le moi ne se connait que par la conscience.

Définition de la psychologie.

Donc la psychologie est donc l'étude de l'homme mental, c'est à dire, du moi et de toutes les opérations dont il a conscience.

8 1/2

9 Fachez

E. Bellamy.

1

Philosophie. 18me Leçon.

Psychologie (II). Des facultés.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que des états de conscience. Mais ces faits, qui pourraient déjà être étudiés ne nous sont pas connus comme isolés, flottants; au fur et à mesure, nous les rapportons à nous mêmes. Quand la conscience nous informe d'une douleur, nous la sentons nôtre. Nous sentons que le moi, le produit de ces faits, sont son œuvre; que chacun d'eux n'est qu'une manifestation accidentelle d'un pouvoir que possède le moi de produire des faits de même genre.

Telle douleur n'épuise pas ma capacité de souffrir. J'ai ~~pu~~ auparavant ressentir des émotions de ce genre et j'en éprouverai encore. Nous arrivons ainsi à la notion de facultés.

Définition de la Faculté.

Une faculté est le pouvoir permanent que possède le moi de produire un nombre infini de phénomènes d'un même genre.

Distinction du fait et de la faculté

La distinction entre une faculté et un fait est donc claire. Le fait est un épisode accidentel, il a un commencement et une fin; il peut être précédé et suivi d'une multitude de faits semblables et n'est saisi qu'au vol par la conscience.

La faculté au contraire ne passe pas et dure autant que nous mêmes. C'est un pouvoir intarissable qui s'affaiblit avec la vieillesse et disparaît avec la mort.

Une autre discussion non moins importante, nous est suggérée par l'analyse précédente. Nous avons dit



que la conscience attentive surprend sous la diversité des phénomènes, le moi lui même, la force vive, l'être réel et substanciel, réalité d'une valeur particulière à nos yeux puisque c'est nous-même. Aucun sceptique n'a tenté de le nier, car: = si je me trompe, je suis = dit Descartes. Les phénomènes organiques et physiologiques n'offrent pas les mêmes caractères, aussi ne parle-t-on pas des facultés de l'estomac, ni de celle d'une pierre. on dit la propriété des corps bruts et la fonction d'un organe.

Différence entre les mots facultés, fonction, propriété.

Voyons quelle différence il y a entre ces trois mots. Soit la propriété qu'a le bois de brûler. En parlant de la propriété, je ne veux pas dire que le bois a le pouvoir de brûler tout seul. Cette conception est trop grossière pour que je m'y arrête. Quand je dis que le bois a la propriété de brûler, je veux dire que si l'on met le bois sur le feu il devient le théâtre de phénomènes appelés combustion. C'est une figure de langage; ce mot marque non l'action mais la passion.

Définition de la propriété.

Donc une propriété est la possibilité reconnue à un corps de subir des modifications données dans des circonstances données.

Une fonction est un peu autre chose. Il y a certaine activité quand je dis: l'estomac digère. Il y a un automatisme admirable qui est le caractère propre de la digestion. Cependant une fonction est distincte d'une faculté. Pour que l'estomac digère, il faut qu'il soit en bon état, il lui faut aussi des excitants des aliments dans certaines conditions. Le mouvement donc est un mécanisme qui n'appartient pas aux organes. Le coeur détaché du corps bat pendant quelques secondes, puis s'arrête; c'est un

rouage dont manque le ressort. Un organe n'a pas l'initiative de son mouvement. Son activité est inconsciente.

Définition de la fonction.

Donc une fonction est le jeu fatal et nécessaire des organes sous l'influence de certains stimulants qui peuvent être artificiels.

La faculté est différente. Ici il y a encore activité, mais le mot l'indique (facere, facultas) c'est une activité consciente, réfléchie, pouvant s'étudier elle même, qui se possède, qui a, en grande mesure, l'initiative de ce qu'elle fait.

Ainsi je peux diriger ma pensée comme je le veux. Le vouloir, j'en ai tout à fait la direction. Et c'est pour cette croyance profondement enracinée en nous que l'homme se dit être responsable de ses actions.

Ainsi une faculté est un mode persistant de l'activité la plus agissante possible; de l'activité d'un être qui a le privilège de prévoir et de pourvoir, de se développer, de se cultiver, et de se faire une destinée par l'action et l'énergie.

Rapports de la fonction, de la propriété avec la faculté.

Ainsi en un mot la faculté est au moi, ce que la fonction est à l'organe, ce que la propriété est au corps bruts et inorganisé.

II Du nombre des facultés.

II Maintenant demandons nous combien il y a de facultés. Quand nous ne connaitrions que des faits isolés, il serait indispensable de les grouper, de les comparer.

Beaucoup de philosophes ont cru que les facultés n'étaient que des étiquettes inventées, pour désigner un groupe. On compare les faits, on réunit les pareils et on attribue une faculté à chaque groupe parce qu'il faut naturellement que chaque fait ait une cause.



Deux excès à éviter.

Cette analyse n'est pas fausse, mais elle dénature un peu l'opération à faire. Il y a deux excès à éviter. Le premier est de nous figurer que les facultés ne sont rien du tout, c'est à dire des mots seulement. La théorie précédente tombe un peu dans cet excès.

Le second est plus grave peut être, en tous cas plus ridicule. Il consiste à se figurer les facultés comme des êtres à part. Mr Samuel Bailey se moque très joliment de cette utopie dans laquelle le spiritualisme est tombé avec Mr Cousin.

Vous imaginez dit il, un être qui commande (la raison); il a un gendarme (la volonté) qui l'aide a dompter un être indocile (l'imagination). En outre d'autres êtres (les sens) jouent des niches à la raison.

Moyen d'éviter ces excès.

Pour éviter ces excès nous dirons que les facultés ne sont pas de pure imagination, mais qu'il n'y en a pas tant que l'on veut. Ce sont des modes très réels. J'ai certains pouvoirs très réels et je n'ai pas certains autres. Ainsi compter plusieurs facultés, c'est énoncer divers modes d'activité d'une seule réalité: la mienne.

par droit

De même qu'avec une seule chute d'eau on peut se désaltérer, arroser des prairies, faire marcher des moulins, choses différentes et indépendantes, de même nous pouvons faire différents emplois du mot activité.

Bossuet a dit: = une seule réalité, moi qui sent, qui pense, qui veut =. Mais nous anticipons ici sur la grosse question de la leçon.

Combien de facultés? nous en avons compté trois; on est généralement d'accord en France pour en compter au moins trois.

nous acceptons cette quantité, aussi avant d'examiner les philosophies qui en comptent plus ou moins, nous allons faire cette théorie.

Comment on compte les facultés

On arrive à compter les facultés en faisant le dénombrement des faits dont le moi est le théâtre, dans un temps qui peut être très limité. En comparant les faits, on voit qu'ils se groupent en trois faisceaux.

Prenons un exemple quelconque : soit le lever des élèves ; on voit d'abord le désagrément d'un réveil brusque, et la perception du son du tambour, la fatigue mal dissipée mêlée au sentiment du froid extérieur. Le raisonnement intervient, les conséquences du manque d'obéissance se dressent devant les yeux. Enfin le sentiment du devoir, le vouloir domine l'instinct du bien être et finit par avoir le dessus. L'activité motrice s'ensuit. On descend à l'étude, où le travail et la mémoire prennent place.

Sensibilité

On voit que les faits se divisent en 3 groupes. 1° Faits sensitifs : (désirs, passions) on les attribue à la sensibilité ou pouvoir qu'a le moi d'éprouver des émotions de peines de plaisirs, à la suite d'inclinations contrariées ou satisfaites.

Intelligence

2° Faits de perception : percevoir les sons, la température, la comparer à celle d'avant, s'en souvenir, raisonner, réfléchir, penser, tous ces faits se rassemblent ainsi pour être mis sous un titre à part : l'intelligence, pouvoir qu'a le moi de connaître et de comprendre.

Volonté

3° Quand j'ai eu compris mes perceptions j'agis tantôt d'une façon toute animale c'est l'instinct, tantôt par habitude tantôt après réflexion, tout cela a beau



être différent, c'est dû à l'activité, et comme elle se distingue en ce qu'elle est <u>volonté</u>, pouvoir d'agir en connaissance de cause.

Ces trois facultés se mêlent continuellement; vouloir les séparer dans la réalité, serait absurde. la pensée dirige l'action et la sensibilité est la ressort du tout.

Est-ce assez et non pas trop de compter trois facultés? la liste peut elle en être allongée ou diminuée.

Je dis qu'il faut compter au moins trois facultés. mais il y a des philosophes qui en comptent moins, d'autres autant, et d'autres plus.

Examen des philosophies qui comptent moins de trois facultés.

Examinons d'abord ceux qui en comptent moins. Descartes est le plus célèbre de ceux-ci. Il sait bien que l'on peut souffrir, agir, comprendre, mais il ramène tout à la pensée. Ce qui le trompe, c'est que la pensée se mêle à tout. Il ne compte donc qu'une seule faculté la <u>pensée</u>. La volonté et la sensibilité ne sont que des modes. Malebranche Bossuet lui même subissent aussi cette influence.

Je connus par là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser. = Descartes = Disc. de la Méth. IV

Critique

Sans nous arreter à l'historique, donnons nos raisons pour garder nos trois facultés; nous prétendons qu'elles sont toutes irréductibles.

nos 3 facultés sont irréductibles.
1° Volonté

1° la <u>volonté</u> est distincte des deux autres car elle les domine. la preuve est la lutte des martyrs contre les supplices. L'<u>intelligence</u> est assez inégale chez les hommes, mais la <u>sensibilité</u> surtout varie non seulement par individu, mais même par moment, tandis que la volonté est toujours égale à elle même = Elle consiste, dit Descartes, en une indivisible = on veut ou l'on ne veut pas, il n'y a pas de milieu. Descartes répond à ceux qui lui objectent les gens de peu de volonté: = Il y a des êtres qui veulent rarement et d'autres souvent, mais quand on veut, on veut. =

7

2° sensibilité. intelligence l'une est objective, l'autre subjective.

2° Les deux autres facultés sont également irréductibles. (α) D'abord la sensibilité est toute subjective, tandis que l'intelligence est toute objective. Aussi tous les verbes de sensibilité sont neutres : je jouis, je souffre ; ceux de l'intelligence sont actifs : je vois, j'entends, je perçois.

Inégale répartition de ces facultés.

(β) La sensibilité est beaucoup plus inégalement répartie que l'intelligence. Un homme absolument sans cœur n'existe pas ; mais il y en a malheureusement à peu près sans cœur. Les femmes sont plus sensibles que les hommes.

(γ) Quoique toutes les facultés se mêlent, l'intelligence et la sensibilité peuvent aller l'une sans l'autre. S'il est vrai qu'arrivé à un certain degré de connaissance, on a un vif désir d'aller plus loin et de découvrir du nouveau, dans les sphères moyennes, cela vous laisse tout à fait froid.

Elles sont en raison inverse l'une de l'autre.

(δ) Enfin, la sensibilité et l'intelligence sont en raison inverse l'une de l'autre. Il ne faut pas s'arrêter à cette méchanceté, trop souvent vraie cependant, que les hommes de génie ont le cœur sec ; cela n'est pas toujours vrai seulement des conquérants, pour lesquels cela est inévitable, mais, il arrive quelquefois qu'on l'est réalisé. Dans tous les cas, il n'en est pas moins vrai que très peu de culture coïncide ~~& plus~~ souvent avec beaucoup de bonté.

C'est cette observation qui a fait croire que l'instruction était mauvaise qu'elle gâtait le monde, ce qui est faux. Toujours est il que pour un même homme à mesure qu'il voit clair, et que son intelligence s'occupe, il est de moins en moins capable de jouir et de souffrir. Ainsi Thomas Reid raconte qu'un de ses amis, tourmenté par la



8

goutte, engageait une partie d'échecs quand la jeu devenait animé, la sensibilité disparaissait.

Ainsi nous dirons que deux facultés, l'une objective, l'autre subjective, en raison inverse l'une de l'autre, sont assez différentes pour être dites irréductibles nous compterons donc trois facultés et pas moins.

M

R. Bellaÿ

Bien travaillé

Plato triplicem finxit animam. Cicéron.

Philosophie 19me Leçon

Psychologie. (III) Des Facultés (suite) - Examen des théories qui en comptent plus de trois -

État de la question

Nous avons cru pouvoir ramener tous les faits de conscience à trois groupes, et toutes les facultés de l'âme à trois. Nous avons vu qu'il faut en compter au moins trois. Mais ne doit-on pas en ajouter?

Théories qui comptent trois facultés.

Disons d'abord un mot des théories qui, comme nous, comptent trois facultés. La principale est celle de Platon: aussi nous ne parlerons que de celle là.

Théorie des facultés dans Platon. τὸ ἐπιθυμητικόν

Suivant Platon, il y a trois principes dans l'âme humaine; il disait volontiers trois âmes; il les localise et les superpose dans l'organisme. Au plus bas degré sont les appétits inférieurs, l'âme concupiscible comme on dira plus tard, τὸ ἐπιθυμητικόν. Cette âme est logée dans les viscères, dans le ventre.

ὁ θυμός

Au dessus, dans la poitrine = au dessus du diaphragme = dit Platon est située une âme noble, ὁ θυμός. Ce mot, dès Homère veut dire courage, dans le sens le plus large du mot; il désigne toute passion noble: l'amour des belles actions, la fierté, enfin tout ce qui chez l'homme est affaire d'énergie et de vaillance.

ὁ νοῦς

Bien au dessus, et séparé du reste du corps par le cou, = comme par un isthme = et logée dans la tête = comme dans une citadelle élevée = réside le νοῦς, l'âme raisonnable, le propre de l'homme. A elle l'empire sur les autres. La raison qui est en communication avec les choses célestes: la beauté, le bien, doit être ce qui dirige la vie humaine. Le θυμός se montre docile avec elle et l'aide dans sa lutte contre le ἐπιθυμητικόν.

Dans le Phèdre, il y a un mythe d'une très



grande beauté. Platon nous montre les trois âmes humaines avant cette vie (car elles existaient auparavant ; de là viennent les réminiscences des choses divines.). L'âme humaine était triple, elle était pareil à un char parcourant les espaces célestes, elle gravitait autour du Bien = soleil du monde intelligible =. Sur le siège du char est le = cocher divin = la raison qui guide ses chevaux afin de s'approcher le plus possible du bien. Les deux chevaux sont fort dissemblables. D'un coté le θυμος, cheval admirable, blanc et ailé, tient les naseaux = droits vers le ciel. = et cherche à gagner les hauteurs. De l'autre coté est le επιθυμητικον, cheval court et pesant ; ses yeux glauques sont injectés de sang, ses pieds et son cou sont lourds, il cherche à descendre vers la terre. En vain le cheval blanc lutte, le mauvais cheval a gain de cause et le cocher divin est précipité sur la terre. C'est alors qu'a commencé la vie actuelle vie de souffrances et de labeurs. Quelques uns ont perdu presque toute réminiscence des choses divines, le mauvais cheval l'emporte. D'autres au contraire ont un vif souvenir de la vie antérieure, ce sont les philosophes qui tachent de faire reprendre la revanche à la raison et qui voudraient voir le cheval ailé reprendre sa course dans les espaces célestes.

Critique de la théorie de Platon

Un mot de critique suffira. Les trois facultés sont bien différentes des notres. Le θυμος et le επιθυμητικον seraient rangés dans notre sensibilité. Le νους représente une partie de l'intelligence ; mais la volonté où est elle ? Dans le θυμος ? Platon confond la volonté et la passion. Il y a donc de la confusion. En outre ces âmes sont trop séparées et localisées, ce qui est bien périlleux pour le spiritualisme et l'idéalisme. Platon l'a oublié.

Avantage de la division de Platon.

De la division Platonicienne, nous ne retiendrons que ceci. Platon nous donne un bon exemple, il nous apprend qu'il y a lieu d'assigner un ordre hiérarchique à nos facultés. Nous n'aurons garde de ne pas l'oublier quand nous étudierons l'ordre des facultés. De plus, dans chacune de nos facultés nous nous garderons bien de croire à un développement parfait du premier coup. Elle commence très modestement; avant de parler, elle balbutie. —

Théories qui comptent plus de 3 facultés.

Venons aux théories qui comptent plus de trois facultés. Aristote est le premier dans l'antiquité qui ait donné l'exemple de compter plus de trois facultés. Aristote comme Platon et plus que lui peut être a séparé l'âme humaine

Psychologie d'Aristote
το θρεπτικον.

Voici la psychologie d'Aristote en deux mots. Elle a un mérite immense qui est de faire voir clairement l'idée de développement et d'évolution. = Partout où il y a vie, il y a âme = dit-il. Il prend ce mot au sens étymologique, aussi dans les plantes trouve-t-il une âme, c'est le pouvoir qu'elles ont de se nourrir, de s'accroître. Cette âme = végétative et nutritive = il l'appelle το θρεπτικον.

το κινητικον

Montons un échelon: l'animal, à cette faculté joint celle de se mouvoir. Certaines plantes l'ont à un certain degré. L'héliotrope se tourne vers le soleil, etc. Cette faculté est nommée: το κινητικον.

το αισθητικον

Les mouvements sont très imparfaits auprès de ceux de l'animal supérieur qui possède une troisième âme: c'est la faculté de sentir, de souffrir, de jouir: το αισθητικον.

το νοητικον

Enfin au dessus vient l'homme qui, outre ces trois âmes, possède seul de plus la raison: το νοητικον.

Critique réservée.

Avant de critiquer Aristote, nous allons passer à l'étude des doctrines modernes. Nous dirons seulement qu'Aristote a tort de tant séparer l'âme. Nous y reviendrons.



Etude des doctrines modernes.
Jouffroy.

Pour nous mettre au cœur de la question, arrivons de suite à Jouffroy qui compte six facultés. Il admet d'abord les trois nôtres : volonté, intelligence, sensibilité. Il y ajoute la faculté motrice, d'accord avec Aristote, plus celle d'interprétation et de production des signes, par lesquels nous faisons connaître nos pensées, et nous comprenons celles d'autrui. La sixième faculté est celle d'éprouver des inclinations ou des penchants.

Critique de la faculté des penchants

Eliminons d'abord les deux dernières facultés comptées par Jouffroy. Nous nous refusons d'une façon catégorique à les admettre. Certes il y a des penchants primitifs, et en grand nombre, nous ne le nions pas, mais nous déclarons que ce n'est pas une faculté à part. Ils rentrent dans la sensibilité qui en effet, c'est le pouvoir de jouir et de souffrir. Comment Jouffroy s'imagine-t-il que l'on souffre sans certains penchants naturels contrariés ou satisfaits ? Comment comprendre la douleur et la jouissance sans le désir qui les précède ? Ainsi le bain est agréable en été, parcequ'en penchant naturel est le désir d'un certain degré de fraîcheur qui n'est pas obtenu ; tandis qu'en hiver, se baigner est une souffrance, parceque ce degré de fraîcheur est dépassé.
Il est donc évident que le penchant est la source de l'émotion et que la sensibilité comprend au premier chef l'étude des penchants. L'amour de l'analyse délicate a poussé Jouffroy trop loin.

Critique de la faculté d'interprétation.

La faculté d'interprétation n'est pas plus utile à compter. Sur ce point Jouffroy n'est pas clair, il comprend à la fois sous cette faculté le pouvoir de produire des signes et le pouvoir de comprendre ceux d'autrui.
Examinons ces deux cas. Comment se produisent les signes ? (Voir la leçon sur le langage)

nous dirons d'un mot : les signes naturels se produisent par actions réflexes et les signes artificiels par l'expérience et la volonté venant utiliser la première action réflexe et compliquant les signes naturels par convention. Ainsi le signe est physiologique et non psychologique. La chose signifiée est un sentiment, une pensée ou une volonté ; donc pas besoin d'une autre faculté.

Comment comprenons nous les signes ? (voir même leçon). C'est par expérience, par habitude, par association des idées ; quand j'ai pleuré, je souffrai, donc quand je verrai pleurer, je penserai au même état de souffrance.

Débat important sur la faculté motrice.

Reste la faculté motrice. Ici le débat est important, à cause du grand nombre de philosophes illustres de cet avis, et en outre parceque nous allons faire entrer ici, l'âme végétative : το θρεπτικον.

Discussion relative à l'âme végétative.

En effet : la nutrition se fait toujours par un mouvement. Non seulement l'animal doit exercer un mouvement de préhension, mais la plante même, et le tube digestif, une fois l'aliment procuré, sont le théâtre de mouvements intérieurs très compliqués : succion par l'extrémité des racines, mouvement d'ascension de la sève par capillarité, absorption de l'acide carbonique par les feuilles, de l'autre coté, mouvements très ingénieux de déglutition, de mastication, d'absorption etc. Ainsi ces deux facultés se confondent en une seule que nous allons combattre.

Eliminons une considération inutile

Commençons par éliminer de la question, une considération qui la complique et qui a joué un trop grand rôle dans l'esprit de plusieurs philosophes. On a dit : tous les mouvements sont merveilleux : la danse a quelque chose de rationnel, la marche est d'une incroyable complication, les mouvements plus bas sont magnifiques de mécanisme. Donc tout cela



6

est plein de raison, pénétré d'intelligence. Il y a un abîme entre un corps brut et un organe vivant, ce n'est donc pas faire déchoir l'âme que de lui attribuer tous ces mouvements.

Réponse à la considération

Mais c'est justement parceque ces mouvements sont si parfaits qu'on ne peut les attribuer à l'âme humaine. Si la digestion était l'oeuvre de l'âme, ce serait une de ses merveilles, mais comme elle se fait au moins aussi bien chez l'animal, leur âme serait au moins aussi parfaite que la notre. Si donc on se contente de conclure qu'une intelligence ordonnatrice préside à ce mécanisme, le connait le dirige = fait mouvoir les atomes en cadence = comme dit Goethe, c'est selon nous la plus forte raison que l'on pourra donner en théodicée de l'entendement d'un ordonnateur suprême. Mais il ne s'agit point de cela. Il faut savoir si c'est notre pensée qui dirige ces mouvements. Nous répondons : Non.

Solutions proposées à la question

A ce propos, il est bon de dire quelques solutions que l'on a proposées. Pendant qu'Aristote, Leibnitz, un peu Stahl et chez nous Francisque Bouillé, Jouffroy, Adolphe Garnier, sont <u>animistes</u>, c'est à dire attribuent les mouvements vitaux à l'âme, les médecins de Montpellier, ayant à leur tête Barthez qui a fait beaucoup de prosélytes, déclarent que le principe de la vie est un principe à part, ni corps ni âme, c'est le <u>principe vital</u>. Ils sont nommés <u>vitalistes</u>. Mais un troisième groupe de savants auquel appartiennent les physiologistes avec Bichat se proclame <u>organisistes</u>, c'est à dire que selon eux chaque organe a sa vie propre, se développe de lui même pourvu qu'il soit dans des conditions favorables, grandit et meurt suivant des lois physico-chimiques compliquées de quelques chose d'admirable

nommé la vie. Mais ce n'est pas un principe à part.

Entre ces trois doctrines, le vitalisme est la plus faible, la plus en honneur est l'organisisme. Cependant de nos jours l'animisme semble reprendre une nouvelle vigueur avec Monsieur Bouillé et surtout avec Mr Ravaisson.

Examen de ces doctrines.

Venons à l'examen de ces doctrines. Au vitalisme on a reproché à bon droit d'être une hypothèse sans fondement, et d'inventer un principe à part, d'oublier de dire si ce principe est unique ou s'il y en a plusieurs. Dans ce dernier cas, la doctrine est plus obscure, on peut se demander comment ces principes s'accordent, etc.

Mr Lachelier dans sa thèse sur l'induction, consacre tout un chapitre à accumuler contre le vitalisme toutes les objections possibles. Claude Bernard lui même déclare qu'après cela, il ne reste rien de la doctrine de Barthez.

Les organisistes se heurtent à un écueil, c'est de perdre de vue l'ensemble admirable des fonctions, le lien entre le jeu des organes. Dire que chaque organe a sa vie propre, ce n'est pas rendre compte de l'influence d'un organe sur un autre, et du bel ensemble.

Correction à apporter à l'organisisme.

Pour éviter de paraître une doctrine incomplète, mettons la pluralité à la place de l'unité. L'organisisme doit déclarer qu'il est une opinion de savants, mais qu'il ne prétend pas répondre à toutes les questions, ni tout expliquer. Il ne doit pas prétendre à exclure la métaphysique il faut laisser la porte ouverte aux conjectures et ne pas se refuser systématiquement à la conception de ceux qui disent qu'une raison ordonnatrice a doné chaque organe d'une fonction.

Cette concession faite à la métaphysique et non à l'animisme, la doctrine des organi-



ristes est forte contre l'animisme. Que prétendent les animistes ? Que c'est l'âme pensante, douée de conscience et de volonté qui exécute tous les mouvements du corps.
Avec les organisistes, nous disons : non, ce n'est pas moi qui exécute tous les mouvements dont mon corps est le théâtre ; la preuve est qu'ils ne dépendent pas de moi pour la plupart et je n'ai aucun moyen de les étudier par la psychologie et la conscience, il faut le scalpel, la loupe, les réactifs. C'est l'objet d'une science objective.

Mouvements volontaires ramenés à nos trois facultés.

De deux choses l'une, ou les mouvements sont volontaires, ou ils ne le sont pas. Quand ils sont volontaires (Equitation, escrime, danse) ces mouvements se ramènent à la volonté qui nous décide à les faire, à l'intelligence qui les règle et les dirige et à la sensibilité qui les provoque.
Si la volonté créait le mouvement, il n'y aurait pas de raison pour s'arrêter on pourrait vouloir sauter jusqu'à la lune, dit Leibnitz et avec l'énergie de la volonté, on y parviendrait. Prétendre cela est absurde.

Objection de Jouffroy. réponse

Mais dira Jouffroy, il y a un certain pouvoir de l'âme, un passage du dedans au dehors, c'est la faculté motrice
– Le passage existe, mais c'est tout à fait mystérieux et irréductible, c'est le désespoir des métaphysiciens.
Mettons si vous voulez l'étiquette de faculté motrice à ce passage, mais qu'il soit bien entendu que c'est là « un mot dont nous cachons notre ignorance » comme dit Bossuet. Par conséquent, il est inutile de l'employer, il ne fait que compliquer inutilement.

Réponse à l'objection des mouvements involontaires

Il faut admettre, disent les animistes, qu'il y a des mouvements involontaires
Nous répondrons ceci : tant que la volonté et l'intelligence n'ont point apparu,

tant que les sens nerveux ne se sont pas développés, les mouvements ne sont pas quelque chose de l'âme, ce n'est donc pas une faculté psychologique. C'est un mécanisme admirable, d'actions réflexes avec un embryon de sensibilité. Le poumon, par exemple, est excité au contact de l'air, cela cause sa dilatation, puis par la ~~dila~~ force contraction qui lui est propre le poumon se contracte.

Quelques expériences relatives à la question.

Quelques expériences montrent bien ce qui empêche les savants d'attribuer les mouvements vitaux à l'âme pensante. D'abord remarquons que les philosophes tous d'accord sur l'abîme entre l'âme humaine et la vie animale, ne s'aperçoivent pas qu'ils se contredisent en attribuant le mouvement à l'âme pensante.

Prenez une patte de grenouille, étendez la bien ; avec la loupe on voit circuler le sang entre les palmes des pattes, chaque globule arrivant dans un vaisseau capillaire se fait plus petite, se resserre, s'allonge et parait douée d'une vie propre. Direz-vous que la grenouille a une âme pensante et que chaque globule de sang est aussi animée d'une âme pensante, ce serait absurde.

Tuez une grenouille, prenez la peau qui tapisse l'intérieur de la gorge, faites disparaitre le reste. En observant cette peau, on voit même après la mort pendant assez longtemps de petits cils qui hérissent cette peau exécuter des mouvements en cadence. - Direz-vous que l'âme pensante de la grenouille est dans chacun de ces cils ? ce serait absurde.

Une fibre musculaire est susceptible même longtemps après avoir été détachée, d'exécuter des mouvements de contraction, analogues à ceux qu'elle exécutait auparavant. C'est un fait admirable et mystérieux, mais physique et non psychologique.



Mr Claude Bernard prend un petit morceau d'os. Il le loge dans une partie charnue de l'animal. Le morceau d'os continue à grossir et cependant il n'est pas à sa place. Est-ce l'âme pensante qui le pousse à grandir? – Au bout de quelque temps, cet os s'aperçoit qu'il n'est pas à sa place et tout à coup il meurt et se détache de l'endroit, où il s'était si bien acclimaté d'abord.

Cela prouve que si chaque partie d'un corps est douée d'une vie propre, cette quantité de mouvement est libre, quand elle est mise dans des conditions à nuire à l'organisme, elle cesse de manifester sa propriété inhérente.

Conclusion

L'âme humaine, le moi a trois facultés ni plus, ni moins. Les doctrines qui pensent rendre service au spiritualisme en aggrandissant le rôle de l'âme, semblent le compromettre, en se mettant en opposition avec les faits scientifiques. Elles ne prennent pas garde qu'il est alors impossible d'expliquer les anomalies de croissance, les monstruosités. La difficulté est déjà assez grande de concilier cela avec une raison ordonnatrice (grand problème de théodicée) sans se donner la tâche de vouloir concilier la façon dont nous soumettons notre corps à tant de détériorations, avec la croyance de l'âme pensante.

JMJ

5

R. Bellamy

Sachez

net et consciencieux :

Est quiddam turbulentum in hominibus. — Ciceron — De republ. III

Philosophie 20me leçon

Psychologie (IV) — La sensibilité. — Division générale — Des Penchants.

Voici où nous en sommes arrivés : les mouvements intérieurs ne peuvent être attribués à l'âme humaine. Ils sont le fait de la Raison, mais non de la nôtre. Quant aux mouvements de relations, ils sont sous la dépendance de la volonté à partir d'un certain âge. Aussi nous les ramenons au vouloir.

Noms populaires de nos facultés.

Entrons dans l'étude de nos trois facultés, nous pourrons d'abord remarquer qu'elles ont des noms populaires : la sensibilité, c'est le <u>coeur</u> avec ses modifications ; l'intelligence est l'<u>esprit</u> avec ses ressources et ses degrés, enfin la volonté, c'est ce que l'on appelle <u>caractère</u>.

Elles sont reconnues par le sens commun.

Le sens commun reconnait nos trois facultés ; puisqu'il divise les hommes en hommes de coeur, hommes d'esprit, hommes de caractère. Il n'ajoute pas d'autres divisions.

La volonté doit elle avoir le premier rang ?

On pourrait dire que le caractère mérite la première place, parce que c'est ce qu'il y a de plus important. Ce qui importe le plus dans un homme, dit Jouffroy, ce n'est pas tant sa sensibilité, ou ce qu'il pense, ce sont ses actes.

Si cette remarque est juste au point de vue de l'importance, elle n'a au fond qu'une apparence de raison. Nous préférons un ordre, non plus d'importance, mais naturel. En effet nous voulons, en quelque sorte, faire l'histoire naturelle de l'âme, et prendre le moi dans son développement ; il faut donc procéder par ordre de croissance. Dans ce cas, la sensibilité a tous les droits, tous les titres au premier rang.



La sensibilité a droit au premier rang.

Raison de fait.

La sensibilité a deux raisons pour elle; une de fait et une logique et scientifique. La première est que la sensibilité se développe en premier lieu. Certainement nos trois facultés se mêlent à chaque instant, mais il y en a une qui se développe la première, c'est la sensibilité. Le premier acte de connaissance de l'enfant est une douleur. Jusque vers 28 ans c'est la sensibilité qui domine notre vie. Le seul fait qu'il ne connaisse encore pas c'est l'amour paternel. L'intelligence n'atteint pas son maximum avant 35 ans. La volonté ne domine que plus tard. La vieillesse est opiniâtre.

Raison logique

Dans la vie humaine, la sensibilité est le plus grand ressort. Le positivisme français et Auguste Comte ont une formule très bonne: toute la vie humaine se ramène à ceci = agir par affection et penser pour agir. = En effet l'affection est le grand mobile; sans doute si on ne pensait pas, si on ne voyait pas, on ne ferait pas grand chose, mais si rien ne poussait à agir, on n'agirait pas.

Vauvenargues a dit = ce sont les idées qui mènent le monde = mais en réalité, ce sont les sentiments et les passions qui mènent le monde. Les croisades, les plus grands mouvements connus, ne sont pas une idée, mais une passion. C'est avec le coeur que l'on soulève l'humanité. Les révolutions sont bien précédées d'idées, mais les grands mouvements s'y font généralement à l'aveuglette. Souvent ce sont les penchants bons ou mauvais qui suscitent l'action.

Pour toutes ces raisons, la sensibilité doit donc avoir le premier rang. –

Étendue de la sensibilité

Commençons son étude. – C'est un champ infini que le coeur humain; les passions, c'est un lieu commun de dire que c'est ce qu'il y a de plus mobile. Le = chose ondoyante et diverse = de Montaigne est surtout vrai

de l'homme.

Division des phénomènes sensitifs en trois groupes.

En réalité, étudier la sensibilité est moins difficile que cela n'en a l'air. On peut remarquer que les phénomènes sensitifs se divisent en trois groupes qui sont 1° les penchants ou inclinations - 2° les émotions et 3° les passions.

Opinion de Jouffroy sur les penchants. Réponse.

Jouffroy voulait compter les penchants à part, en dehors de la sensibilité. Nous avons déjà dit que l'émotion est inintelligible sans un certain penchant qui la précède. L'enfant à peine né, cherche le sein de sa mère, l'animal fait de même. C'est un penchant naturel et primitif, s'il en est. Quand il tète, il goutte un plaisir, c'est l'émotion qui ne peut que suivre le penchant. Quand ayant pris trop de plaisir, le penchant s'est exalté et est devenu tyrannique, on l'appelle passion. Dans le cas qui nous occupe, c'est la gourmandise.

Essai pour identifier l'inclination et l'émotion.

On a essayé d'identifier l'inclination avec l'émotion. On a dit : si l'enfant cherche à téter, c'est qu'il a faim ; or, avoir faim, c'est souffrir, donc la première chose est l'émotion, et par conséquent le penchant n'existe pas.

Réponse

Cela a l'air juste, mais c'est spécieux. Si l'enfant tète, c'est qu'il a faim ; mais souffrir de la faim, cela a-t-il un sens, si vous ne supposez pas certaines dispositions primitives de l'organisme, certaines tendances naturelles. Imaginez un enfant en carton, il n'aura pas faim donc le fait d'avoir faim et de souffrir n'est pas primitif, ce n'est que l'effet de certaines dispositions des organes. Donc cette émotion si primitive en apparence, prouve le penchant naturel et en est l'effet.

Définition du penchant

J'appelle donc penchants, certaines dispositions naturelles et primitives des êtres vivants qui les poussent, sans savoir, à



chercher certains biens qu'ils ne connaissent pas encore et à fuir certaines douleurs encore non éprouvées.

Remarque

Le penchant est très analogue à l'instinct, mais l'instinct est un fait d'activité, le penchant un fait de sensibilité. L'instinct du besoin d'aliments est le jeu du mécanisme si compliqué des muscles. C'est ainsi, disent les physiologistes, que pour téter l'enfant met en mouvement trente-deux paires de muscles. Ainsi, l'instinct est l'ensemble des moyens mis en jeu pour le penchant, moteur affectif.

C'est ainsi que le besoin de faire son nid est un penchant pour l'oiseau, mais l'instinct intervient quand il s'agit de le construire. (1) voir à la fin de la leçon.

Définition de la passion.

J'appelle passions les penchants d'abord naturels qui se sont développés outre mesure et sont devenus envahissants et tyranniques pour l'âme où ils grandissent au détriment des autres penchants.

Voilà quel sera le plan de notre étude. Nous commencerons par l'analyse du penchant qu'il faut subdiviser.

Critique de la définition des penchants par Bossuet.

Remarquons d'abord que notre définition du penchant n'est pas celle de Bossuet. Il les appelle = des mouvements de l'âme cherchant son bien. Non, ce ne sont pas des mouvements, mais seulement des causes. De plus il faut ajouter que les penchants nous font rechercher des biens que nous n'avons pas encore éprouvés.

Le domaine du penchant est immense. On peut en voir même dans certains mouvements des plantes qui se dirigent vers la lumière pour y puiser la vie, mais comme nous sommes en psychologie, le domaine de la conscience, il vaut mieux ne pas nous occuper de ce qui n'a pas

de conscience. Il est déjà assez difficile d'étudier les penchants chez les animaux supérieurs. Les penchants ont en effet leur triomphe dans les enfants, aussi le meilleur moyen de les connaître est de tâcher de se souvenir de ce qui se passait autrefois en nous.

Subdivision des penchants.

Nous pouvons diviser les penchants en trois groupes.

Egoïsme

1° Egoïsme : penchants qui n'ont qu'un seul objet moi. Ce groupe nous est commun avec les animaux ; boire, manger, dormir. – L'Egoïsme est un vice. – le moi est haïssable = mais dans ce sens, il suppose la réflexion, c'est alors le vice de chercher son bien au dépend des autres. Il y a deux sortes de penchants égoïstes (a) les penchants de conservation qui répondent à la force centripète des êtres immatériels. (b) les penchants de développements qui répondent à la force centrifuge.

Altruïsme ou Sympathie

2° Ce que les positivistes appellent altruïsme. C'est la Sympathie, penchant qui nous fait encore chercher notre bien mais cette fois en même temps que celui d'autrui. C'est la source des affections sociales. = Facile intelligitur nos ad conjunctionem congregationemque hominum et ad naturalem communitatem esse natos. = (De finib. III. 20)

Remarque

L'appétit sensuel sert de transition entre les deux espèces de penchants que nous venons d'énumérer. La faim, la soif ont pour but la conservation de l'individu et l'appétit sensuel la propagation de l'espèce, en créant la famille. Sans l'influence de ces penchants, non pas constants, mais périodiques, apaisés pour un certain temps par leurs objets et renaissant après certains intervalles, la raison de l'homme eût été tout à fait insuffisante pour l'accomplissement

de ces fins.

Aspirations supérieures.

3° Au-dessus de ces penchants sont les aspirations supérieures particulières à l'homme seul. Il cherche son bien dans la possession de quelque chose d'immatériel : la vérité, source de la science ; la beauté, source des arts ; le bien, source de la vertu.
On appelle cet ensemble l'amour du divin ou sentiment religieux. Il a pour objet l'Etre qui possède en lui toutes les perfections, vers lequel doivent tendre tous nos désirs, source de tout bien et de toute beauté, fin suprême des existences. Dans cet amour doivent se purifier comme à leur foyer commun, toutes les autres affections du cœur humain.

(1) Définition de l'émotion

J'appelle émotion l'état agréable ou pénible qui succède à la satisfaction ou à la contrariété du penchant.

R. Bellamy

Philosophie 21me Leçon.

Psychologie (XV) Des penchants personnels ou de l'amour de soi.

un tableau synoptique serait plus clair et faciliterait la lecture de la fin

Les penchants personnels ne sont pas égoïstes.

Au fond tous les penchants sont personnels et on peut poser ce principe que nous nous aimons nous mêmes avant tout. Si Larochefoucauld avait seulement dit cela, il aurait énoncé une vérité psychologique incontestable. = tout homme, dit Pascal, cherche d'être heureux, c'est là ce qui nous mène tous, jusqu'à ceux qui vont se pendre. = C'est une pensée parfaitement juste.

Sommes-nous donc de l'avis de ces deux penseurs sans restriction? Nous nous refusons à appeler égoïsme cet amour de soi naturel à l'homme; l'égoïsme suppose l'immolation froide des intérêts d'autrui aux nôtres. Le penchant naturel se fait sans réflexion. C'est la nature qui nous a confié nous même à notre garde.

De plus, nous nous refusons à admettre qu'il n'y ait que cela dans l'homme. L'amour de soi domine en nous, mais il arrive à s'étendre, alors nous cherchons le bien d'autrui, autant pour autrui que pour nous. Autrement dit, outre les penchants personnels, il y a les penchants sympathiques ou sociaux. C'est ainsi que le père de famille cherche son bonheur dans le bien de tous les siens. Il peut aller jusqu'à se sacrifier pour les laisser dans un état florissant.

Pour n'avoir vu qu'un seul côté de la nature humaine, Pascal et Larochefoucauld ont été tous les deux des psychologistes incomplets.

En tous cas, voici une formule qui permet



de distinguer avec bien l'acte dévoué de l'acte égoïste. Certes l'homme vertueux prend plaisir à faire le bien, et c'est son intérêt, mais le plaisir qu'il y trouve est un surcroît, il le trouve sans l'avoir cherché; il est heureux parcequ'il a fait le bien, mais il n'a pas fait le bien pour être heureux.

Qu'il y ait ou non des penchants désintéressés, il s'agit pour le moment d'énumérer les penchants que nous reconnaissons dans l'homme.

Division des penchants

Tout cet amour que nous éprouvons pour nous mêmes, se traduit en somme par des penchants de deux groupes, chacun se subdivisant en deux degrés.

1º Penchants de conservations, chaque être veut d'abord subsister tel qu'il est. Il se défend, il se refuse à l'anéantissement; c'est un groupe négatif. Dans ce sens nous sommes tous conservateurs de notre être et de notre bienêtre.

2º Penchants de développement. Cela ne nous suffit pas de rester, tels que nous sommes en tant qu'êtres agissants, nous voulons nous développer. Ces penchants nous font monter plus haut. Ils se retrouvent ainsi que les premiers dans toute civilisation et le but même de la politique est de les concilier

Subdivision des groupes

Ces deux groupes se subdivisent chacun en deux degrés. = Tous les penchants, dit Leibnitz, ont un support dans l'organisme. = Il y en a de plus organiques que d'autres, ils sont localisés; et, contrariés ou satisfaits, ils font éprouver des excitations au corps. Ils sont d'un degré inférieur. Ce sont les besoins organiques ou appetits. Ils se rencontrent dans les deux groupes.

Nous avons aussi d'autres penchants également communs aux deux groupes ils ne sont pas localisé et sont d'un degré

supérieur, c'est l'amour de soi.

Penchants du 1er degré du 1er groupe.

La première chose pour nous conserver, c'est de vivre. De là, tous les penchants très inférieurs : besoin d'aliments ou appétits ce sont des penchants localisés et aussi périodiques. Ce sont les besoins de boire manger, dormir, respirer et en un mot toute horreur de mutilation dans notre être physique. De ces penchants résultent en général les industries les plus humbles la chasse, la pêche ; l'élevage et la domestication des animaux, déjà plus relevée et l'agriculture, bien postérieure. Le besoin d'égalité dans la température a créé les demeures.

Penchant du 2e degré du 1er groupe.

Il y a autre chose à conserver que notre corps, il y a le moi, nous voulons subsister après la disparition du corps, l'instinct d'immortalité est là. Nous aimons par extension tout ce qui nous sert, tout ce qui nous intéresse, nous aimons nos habitudes, le sol natal. Cette affection est si profonde qu'un Esquimau arraché à ses glaces meurt de nostalgie dans les villes les plus gaies du midi. D'un seul mot, nous aimons tout ce qui est nôtre, source probable de la propriété.

Quelques objections réfutées.

Voyons maintenant quelques objections. On dit que tout cela est encore corporel, non car on pense à l'immortalité. En outre, nous avons beau perdre nos membres, nous tenons encore autant quelquefois plus à la vie. C'est ce qu'a fort bien dit La Fontaine.

. . . . « Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content. »

On dira encore le suicide est un anéantissement volontaire. Nous en verrons l'explication plus tard ; il y a lutte violente entre l'amour de la vie et l'amour de l'honneur. On peut lire les admirables vers d'André Chénier quand il voulut se suicider.



Vouloir nous opposer le Nirvana, c'est se réfuter soi même. En effet bien que le Bouddhisme soit très répandu, il y a bien peu de gens qui se tuent ainsi; pour être logique, il faudrait que tous se tuassent.

Penchants du 1er degré du 2me groupe.

Les penchants du second groupe sont plus relevés. Le développement physique nous pousse à être davantage, d'où le besoin de mouvement et d'exercice. Il faut agir et se développer. Le courage physique, l'entrainement militaire sont de ces besoins.

Le plus grand de tous les biens pour un maçon dit Pascal, est de se reposer, mais mettez le au repos pendant une semaine et bientot ce qui lui paraissait le plus grand des biens, lui semblera au contraire le plus grand des maux.

Nous voulons aussi développer notre bienêtre, et pour cela nous perfectionnons nos industries. Toutes les entreprises audacieuses ont pour premier moteur le penchant de développement. C'est aussi à lui qu'est dû le progrès dans la civilisation physique, ou ce qui est arrivé de nos jours à un perfectionnement remarquable, le confortable.

Penchants du 2me degré du 2me groupe

Passons maintenant aux penchants du deuxième degré du second groupe. Ce n'est pas seulement les besoins qui nous poussent au développement, la nature a placé en nous des instinct ou des penchants qui provoquent le développement de l'esprit.

L'amour de soi, non seulement nous pousse à la conservation, mais encore au développement. C'est alors un besoin d'expansion moral, c'est ce que l'on appelle ambition dans le sens large du mot.

Il y a deux sortes d'ambition, l'une est temporelle et effective, c'est l'instinct de domination qui nous pousse à étendre notre sphère d'action. Elle est représentée par tous les conquérants. C'est elle qui animait de nos jours : Mr Guizot et Mr Casimir Périer.

Il y en a une autre spirituelle et vaniteuse par laquelle nous tenons beaucoup moins au pouvoir qu'à l'apparence. C'est cette ambition qui poussait Lafayette, Chateaubriand, Lamartine. On peut leur appliquer ce mot de Pascal : « ils l'aiment tant, qu'ils iraient même à la mort avec joie pourvu qu'on en parlât ».

6

[illegible]



Analyse

Recherches nouvelles sur l'âme et sur la vie (Emile Saisset)

Revue des deux Mondes Année 1862
Tome 40e

Importance de la question. Distinction du physique et du moral - conséquences - Φυτον ουκ εγγειον, αλλ' ουρανιον. (Timée) -
Spiritualisme de Descartes, simple, original: matière (étendue: avec ses modes, figure et mouvement.) esprit (pensée: avec ses modes.) - La pensée excluant les modes de l'étendue, l'étendue excluant les modes de la pensée, l'âme est distincte et indépendante du corps. L'union n'est qu' accidentelle, la mort rend à l'âme son indépendance naturelle et sa pleine liberté. - Ce spiritualisme battu en brèche par Stahl qui l'attaque dans Boerhaave et Hoffmann. La vie suppose un principe supérieur au mécanisme. Le principe qui a présidé aux fonctions du corps humain, c'est l'âme pensante. - Elle ignore le jeu de ces fonctions - Qu'importe? Elle a deux vies. 1e vie réfléchie 2e vie spontanée. Tel est l'animisme de Stahl. - Bientôt la réaction contre le mécanisme cartésien dépasse l'animisme et arrive au matérialisme par Locke, Condillac Helvétius, Cabanis, Lamarck. - Au XIXe siècle Maine de Biran (génie d'observation intérieure), Royer Collard (dialectique puissante) - Cousin (force initiative) fondent un nouveau spiritualisme. Th. Jouffroy adopte les idées écossaises: faits externes, faits internes. tous deux positifs - (mémoire sur la distinction de la psychologie et de la physiologie 1827). -
L'animisme renouvelé par MM. Bouillier, Tissot, Charles. L'âme a deux fonctions Elle est 1e consciente 2e inconsciente. De l'habitude - L'âme n'est donc pas toute volonté - = Phénomènes de Pénombre. = (Ils tombent dans le domaine de la psychologie, car autrement ils seraient insaisissables.) - Jouffroy sépare un peu trop les deux sciences. Il y a mille anneaux intermédiaires. Mr Al. Lemoine propose le = sens vital = (sentiment général de la vie organique.) L'âme, dit M. Bouillier, est une activité essentiellement motrice. (définition arbitraire) - L'âme est une activité vis sui conscia. - L'animisme enlève un mystère pour en créer un autre. - L'âme est elle cause de faits vitaux? Non, car il y a des cas où l'énergie vitale est languissante malgré une rare puissance d'esprit. (Pascal. Spinosa) — Le principe vital tombe sous la conscience. - Perrault. (Claude) précurseur de Stahl - Ce dernier reconnait le λογος, raison irréfléchie, antérieure et le λογισμος, raison réfléchie, ayant conscience et mémoire. Le λογος éclaire l'âme -
Barthez et Bichat ne satisfont pas plus que Stahl - Le problème n'est pas encore résolu. La vie n'est pas un phénomène mécanique, ni une combinaison chimique, car physique et chimie ne peuvent produire un être organisé. - L'organisation est donc un acte sui generis. Haller, Bichat adoptant l'organicisme, la vie étant inséparable des organes vivants; la vie est répandue dans les corps vivants. - Mais Barthez - Dumas, Fouquet, Lordat opposent le vitalisme. Unité de la vie, non force diffuse mais force propre, identique, une. Est il esprit ou matière? Barthez ne le dit pas. - Les disciples reconnaissent un

Barthez dynamisme = 1° la force vitale 2° le sens intime. – Le côté faible de cette doctrine est la complication – difficulté de concevoir le principe vital, qui n'est ni âme, ni corps. M. Bouillier le combat. –
Les cinq systèmes se combattent sans se ruiner définitivement. Le rôle le plus philosophique est de ne pas conclure sur le mystère de la vie et de maintenir les droits de la psychologie en face des tâtonnements de la physiologie. – La psychologie a un avantage immense sur les sciences, elle saisit la cause; qui est l'être conscient de lui. Elle est l'intuition immédiate d'une cause. – Le plus grand tort des nouveaux animistes est de mettre en péril le caractère distinctif de la psychologie. Deux facultés à ajouter aux cadres de la science. 1° le sens vital (sentiment de l'état particulier de nos organes, et de l'état général de l'organisme) – 2° faculté locomotrice (ou puissance de mouvoir une partie de ses organes) – La volonté ne peut suffire (avant de vouloir remuer mes membres, je les ai remués) –
Maine de Biran sentait que la volonté ne se suffit pas à elle-même. Il admit dans l'âme trois vies 1° la vie sensitive, 2° la vie volontaire, 3° la vie mystique. – La psychologie comprend en effet trois régions. 1° au centre la vie réfléchie – 2° au-dessous la vie animale, la vie de la bête – 3° au dessus = la vie sublime et obscure, qui inspire la raison, qui prévient et soutient la volonté, qui fait les saints et les héros, et jette dans les âmes, même les plus médiocres ou les plus dégradées, quelques éclairs d'héroïsme, quelque instinct confus du grand, du beau, du saint. Malebranche appelait cette partie = la grâce naturelle = par opposition à la grâce surnaturelle des théologiens. Cousin l'appelle = spontanéité, raison impersonnelle =. – = Reconnaître ces trois formes d'une seule et même vie, en déterminer les différences et les harmonies, s'établir dans le centre lumineux de la conscience et de là rayonner en tous sens, donner une main à la physiologie et de l'autre rejoindre la métaphysique et la religion, voir l'homme tout entier, aussi bien dans sa condition terrestre que dans ses perspectives immortelles, le mettre en un juste rapport, avec cet univers où il passe, avec Dieu qui le guide et l'attend, tel est le cadre que nous proposerions volontiers à quelque esprit à la fois observateur et métaphysicien qui s'acquérait en le remplissant une gloire durable =

V. Bellamy

sept. 1874.

R. Bellamy

tr. Bien travaillé — en votre absence (qu'il n'y ait pas de lacunes dans votre cours; Bellamy a remis la 23e réd.)

capilli ejus magis numerabiles sunt quam affectus cordis ejus.
S. Augustin. Confess. IV. 13.

Philosophie. 22me leçon

Psychologie (VI) Sociabilité ou penchants sympathiques.

De même que très souvent, on reconnait les causes physiques peu visibles à leurs effets, de même la sociabilité, en tant que penchant caché, est reconnaissable à ses effets.

La cause de l'émotion que nous éprouvons en voyant autrui content ou malheureux, est la bienveillance, la sympathie qui nous porte à partager l'émotion des autres.

Opinion de Hobbes et de J. J. Rousseau sur la sociabilité

Il s'est trouvé des philosophes qui ont nié ce penchant. Pour Hobbes et J. J. Rousseau, loin que l'homme soit sociable, il a l'homme en horreur: homo homini lupus. La société est une déplorable convention due à la maladresse des hommes et que les plus sages devraient se hâter de rompre. Ce n'est que dans =l'état de nature= que l'homme peut posséder le bonheur.

Avant de donner les raisons qui nous font regarder cette opinion comme une grande fantaisie, demandons nous d'abord comment des hommes d'esprit ont pu arriver à cela. Voltaire se moque agréablement de Rousseau dans la lettre où il le remercie de lui avoir envoyé son livre. =On n'a jamais dépensé tant d'esprit à nous rendre bêtes.= Il lui prend des envies de marcher à quatre pattes. On a voulu en effet nous rendre moins que des bêtes, car l'état social existe d'une façon remarquable chez beaucoup d'animaux. Est il besoin de parler de l'organisation sociale des fourmis, des abeilles, et même parmi les grands animaux des chamois!



Examinons d'abord les raisons de Hobbes et de Rousseau contre la société. Ensuite, à leur critique nous opposerons nos raisons positives, puis nous entrerons dans l'énumération.

Raison de Hobbes et de Rousseau

Hobbes et Rousseau appuient leur paradoxe sur des observations justes. Voyez donc disent-ils, ces hommes qui s'aiment entre eux, ils se défient de leurs voisins, ils n'auraient garde de reposer chez eux la porte ouverte, ils ont peur d'autrui —

Réponse

Cela est vrai, nous nous renfermons chez nous, mais avons nous prétendu que tous les hommes fussent également honnêtes, et aimables à fréquenter? sans doute, il y a des voleurs et des malfaiteurs. Et puis on ne se renferme pas seul chez soi, on y est avec sa famille, c'est à dire avec une société de choix. Cela ne prouve que contre une société banale dont on peut se passer.

Objection

Mais, dira-t-on, il y a bien des cas où l'on cherche la solitude, ainsi le savant le poète, le cénobite, se retirent vraiment à l'écart.

Réponse

Cela prouverait contre nous, si nous avions dit que le penchant social est le seul; mais il y en a d'autres qui le combattent. Le savant, le poète s'enfermeront, non que la société leur soit odieuse, mais parcequ'ils aiment le travail, la réflexion plus que la société. De plus s'ils travaillent, c'est pour la gloire, or c'est la société qui la donne. Pour le cénobite, c'est l'instinct religieux qui domine son amour pour la société, c'est une mortification qu'il s'impose.

Dernière objection.

Quand les hommes sont ensemble, il est bien rare, dira-t-on, qu'ils ne disent pas de mal d'autrui. C'est la médisance et la calomnie, deux grandes jouissances de l'état social.

Réponse

Il y a malheureusement du vrai à cela. Mais pour médire et calomnier, il faut être en société. On ne peut dire du mal d'autrui quand on est seul. C'est donc une preuve de plus contre ceux qui la mettent en avant. En outre si nous médisons c'est généralement pour nous faire valoir, ce qui exige encore l'état de société.

La sociabilité est donc un penchant naturel et toutes les raisons contre elle sont mauvaises. Que d'abus, s'écriera-t-on Que de fois les forts oppriment les faibles! C'est vrai, mais à côté des abus, il y a aussi autre chose, c'est le nombre immense des bienfaits de l'état social, qui luttent contre ces abus.

Première raison positive.

Ceci nous amène à nos raisons positives. D'abord en regardant de près, on trouverait dans nos penchants personnels quelque chose qui exige la société, c'est l'appetit sexuel qui par sa nature appelle l'union pour former la famille et sur elle la patrie.

Exagération de Rousseau

Rousseau exagerait en prétendant que une union fugitive est tout ce qu'exige l'appetit sexuel. C'est faux, ce serait méconnaître l'attachement durable et serieux, ainsi que l'union durable et respectée, la famille, premier noyau de la société.

Seconde raison

En outre, l'homme ne pourrait ni ne voudrait vivre sans société. Il y a là un cri de la nature, auquel obéissent même les animaux. L'homme doit offrir au moins les mêmes perfections.

L'animal même a horreur de l'isolement. Un chien ne reste pas seul dans une chambre sans dormir, tandis que la compagnie de son maître le fait patienter. Le petit enfant resté seul, pousse des cris, et tend les bras à qui arrive,



il recherche la société de ceux de son âge.
Le prisonnier a fait une rude expérience de la solitude. Frappé des inconvénients de la prison en commun, on employa le système cellulaire, mais rien ne fut plus funeste aux prisonniers, les mieux partagés mouraient, les autres devenaient fous ou se suicidaient. Il fallut revenir à l'état mixte.

Expériences fictives. ?

Il y a d'autres expériences qui ne sont pas réelles mais qui cependant sont vraies. Ainsi le Robinson Crusoé est de pure imagination, mais c'est un livre vrai, tout le monde s'y reconnaît, s'y intéresse, c'est qu'un homme placé dans les conditions où se trouvait Robinson, aurait pensé et agi de même. Une des choses les plus touchantes du livre est la joie, l'émotion de Robinson, quand accablé par la solitude, il réussit à apprivoiser des animaux, et plus tard, celle qu'il éprouve quand arrive Vendredi, homme cependant d'une race inférieure.
La complète solitude nous est donc odieuse elle nous torture, elle nous est mortelle. En effet: l'union fait la force, c'est la grande raison qui a donné à l'homme le pouvoir sur la nature. Tout n'est que lutte dans la nature; on s'égorge du haut en bas sur l'échelle des êtres. A l'origine l'homme était opprimé par les forces naturelles, ensuite ce fut par les animaux, plus tard par les peuplades voisines. L'individu seul ne saurait exister. Sa seule naissance veut le rapprochement de ses parents. = Nu, sur la terre nue, comme dit Pline, l'homme qui commence par vagir, = n'aurait jamais apparu à la surface de la terre sans la société.

raison tirée de l'Économie Politique.

L'Économie politique montre que la richesse publique, que le bonheur social est en raison direct de l'état social.

Concluons, en disant avec Aristote ἄνθρωπος ζῷον πολιτικόν; qui dit homme dit animal sociable, c'est la définition même de l'homme. La différence de la société humaine avec celle de l'animal est qu'elle progresse continuellement, tandis que la dernière reste toujours dans le même état.

Entrons dans le détail de ces penchants qui nous font chercher socios vitae, des associés pour l'existence. On les appelle penchants sympathiques. (συμπάθος) parcequ'ils nous portent à éprouver l'émotion des autres. Il y a plusieurs degrés. Tous les hommes n'ont pas une égale intensité de sympathie pour tous les autres hommes surtout dans les sociétés compactes de nos jours.

Deux groupes de penchants sociaux.

Les penchants sociaux sont divisés en deux grands groupes. Les uns sont fatals, les autres électifs, du moins à quelque degré. Le premier est le plus important: on ne choisit pas sa famille, ni sa patrie (penchants domestiques et patriotiques.) l'humanité est dans le même cas, on ne choisit pas d'être homme. — Au contraire l'amour et l'amitié sont électifs à quelque degré.

Remarque générale

Ce serait une grande erreur que de croire que le lien qui nous attache à la famille, à la patrie, à l'humanité soit le même qu'à l'origine. L'espèce humaine a progressé. La famille, la tribu primitives sont bien différentes de la famille et de la nation actuelles. L'humanité est presque d'invention récente. A l'origine et pendant longtemps les hommes ont vécu en petits groupes, en guerre ~~ap~~ les voisins. Il faut constater cela, car c'est une chose consolante de réfléchir au progrès et de contempler



I Histoire de la famille

l'évolution du coeur humain.

Pour la famille, il est certain qu'à l'origine, elle apparaissait sous l'influence de l'appétit sexuel; elle est comme lui capricieuse, irrégulière, sans dignité. Tout est lutte; il faut se battre; la femme à cause de sa faiblesse est très méprisée, et inférieure à l'homme. C'est une esclave que l'on prend, que l'on quitte à sa guise. Aussi Généralement la femme est volée aux tribus voisines. Aussi quand il y a trop de filles dans la tribu, on les tue pour aller voler celles des autres afin de soutenir l'esprit guerrier. Longtemps plus tard, quand même la femme soit une amie, une voisine, on trouve encore des violences simulées dans la cérémonie nuptiale. Ensuite quand la femme fut riche, elle acheta son mari. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'idée d'un choix affectueux paraîtra.

Il y a encore des Indiens dont la langue n'a point de mot pour dire aimer, mariage - Dans un tel état de civilisation, l'enfant est à tout le monde on s'en débarasse, s'il est infirme; sa vie est très mal protégée. Quelques anciennes langues n'ont qu'un seul mot pour dire: père, grand-père, cousin, oncle. etc.

Progrès actuels.

Sans insister davantage, il est facile de voir le progrès actuel, aujourd'hui les affections de la famille sont très nettes. L'amour conjugal, corollaire de l'amour proprement dit, le purifie et l'élève. Par la naissance de l'enfant paraît l'amour maternel. La mère connait mieux l'enfant son affection est en raison directe de ses souffrances. Plus tard seulement apparaît l'amour paternel; il n'est point

aussi tendre que l'amour maternel, mais il est plus réfléchi. Plus tard apparaît l'amour filial. L'enfant est presque tout passif, il rend ses caresses machinalement. Il faut longtemps avant que l'amour filial paraisse, mais il augmente à mesure que l'on devient âgé.

Platon énonce tout cela dans son traité de la République. = Un vieux père, une vieille mère chargés d'années, c'est une bénédiction dans la maison. = Les dieux les ont envoyés, disait on, pour veiller au bonheur de la famille.

Utopie de Platon

Il est étonnant que Platon après avoir si admirablement parlé des vieux parents s'attache dans le même livre à détruire la famille dans sa république idéale. Il veut la communauté des femmes et des enfants. Aucune femme ne devra connaître son enfant, parcequ'elle l'aimerait plus que les autres, ce qui est injuste. En outre l'enfant ne devra point connaître sa mère, parcequ'il doit aimer également toutes les femmes et les appeler toutes: mère.

Aristote le bon-sens même, combat de toutes ses forces cette utopie de Platon. C'est une grande illusion de vouloir détruire la famille pour avoir une patrie puissante. = C'est, dit il, comme si pour faire un breuvage agréable, on mettait quelques gouttes de miel, dans de grands vases d'eau pure. = On a quelque chose de fade et c'est tout.

II Penchants patriotiques.

Autant vaut la famille, autant vaut la patrie. De même que la famille englobe des individus, de même la patrie, groupe plus large, englobe les familles. Qu'est ce qui constitue la patrie! Question bien délicate. –



Beaucoup d'éléments forment le lien de l'État. Au premier rang est la volonté, le libre choix. Il ne faudrait pas croire que les nations formées de tribus, aient été le fait d'une convention artificielle. Il y a là un acte plutôt qu'une convention, on se trouve uni par les circonstances, le tempérament, l'intérêt, le besoin de défense. Mais actuellement quand on parle de nationalités on ne peut admettre l'empire exclusif du fait accompli, la fatalité du fait historique. Un individu est de la nation qu'il a choisi. On peut faire ses efforts pour rompre ce lien, mais on n'en vient pas facilement à bout, et tant qu'il n'est pas conquis par la sympathie, il reste de son ancienne nation.

C'est une considération qui s'applique beaucoup plus à la nation civilisée qu'aux nations grossières et barbares.

Une autre condition est la juxtaposition géographique une certaine similitude entre les lieux habités par la communauté. C'est cependant de peu de valeur, car la Russie est bien unie quoique située sous des lattitudes bien différentes.

Ensuite vient la communauté d'origine. Les Juifs, sans patrie en un sens, forment cependant une nation bien unie malgré leur dispersion. L'empire Russe d'un autre coté nous montre l'importance relativement faible de cette condition. Les Tartares et les Slaves, races bien différentes y sont réunis. Cependant il y a une haine mortelle entre les Polonais et les Russes. Il ne faut pas aussi qu'une nation se forme de vainqueurs et de vaincus. Cette restriction est encore imparfaite, car c'est ainsi que se sont formées toutes les nations.

Vient ensuite la communauté de langue. Ce caractère encore a beaucoup perdu de nos jours. Les Alsaciens, par exemple,

parlent allemand, les Basques parlent une langue à part, cela ne les empêche pas d'être Français et très Français.

Une autre considération est la communauté de croyance. C'est de grande importance, car c'est un fait du libre choix. Nous avons une vive tendance à nous attacher à ceux qui pensent comme nous. Cependant, qui de nos jours demanderait à quelqu'un une profession de foi religieuse avant de s'attacher à lui? La liberté des cultes, et des consciences est en tête des lois.

La communauté de gouvernement, de loi, d'administration a peut être une importance plus grande que la précédente. Il est incontestable que les provinces forment une même patrie quand elles ont les mêmes intérêts, quand elles payent les mêmes impôts, quand elles ont la même forme de gouvernement.

Grand lien de l'habitude

Mais peut être le plus grand lien de la patrie est l'habitude de vivre ensemble, d'être en relations, d'avoir les mêmes émotions, d'être fier d'une même gloire, de souffrir d'une même défaite. Coutumes, usages, costumes, tout cela est un grand lien entre les citoyens, probablement parceque ce sont les plus chères et les plus aimées de toutes nos veilles habitudes.

Cela posé, il ne reste pas grand chose à dire de la patrie. Le grand attachement de l'individu pour la communauté dont il fait partie, est un fait naturel qu'il suffit de constater. La question grave est de déterminer les devoirs auxquels donne lieu l'amour de la patrie. C'est l'objet d'un important chapitre de morale.

Remarque



Remarquons que c'est une grave erreur psychologique que de dire avec le soi-

disant proverbe latin : ubi bene, ibi patria. Cela est faux. La communauté du bien être, la gloire militaire, scientifique, littéraire nous attachent beaucoup à la patrie, mais, il y a quelque chose de plus fort, ce sont les revers publics. Plus on a souffert ensemble, plus on est lié avec ceux qui ont souffert avec vous. Aussi Ubi male, ibi patria, serait plus souvent juste et toujours plus noble.

Inconvénient de l'amour de la patrie

L'amour de la patrie a un grave inconvénient. S'il est exclusif, c'est un égoïsme à plusieurs. Le chauvinisme est cet espèce d'amour exclusif du pays rendant injuste : = Nul n'aura d'esprit que nous et nos amis = (Molière). Au dessus de l'amour de la patrie est l'amour de l'humanité.

Inconvénient du cosmopolitisme.

Le <u>cosmopolitisme</u> a aussi de grands inconvénients. En nous détachant un peu trop de la patrie, il peut nous faire tomber dans les erreurs de Platon. - Nous ne sommes pas assez parfaits pour aimer tout le monde à la fois, il nous faut concentrer nos affections. Les associations qui ont franchi les limites de la patrie, ont toujours été dangereuses, et d'un effet médiocre sur les esprits ; c'est que pour s'associer aux hommes de plusieurs nations, il faut d'autant se détacher de ceux de sa patrie.

Le cosmopolitisme digne d'être discuté, n'est pas celui là qui a pour mobile unique, l'intérêt égoïste. C'est celui qui nous porte à faire du bien non seulement à ceux de notre pays, mais à tous les hommes, tout en gardant l'amour de la patrie aussi vif et aussi ardent que possible. Il faut reconnaître la beauté des sentiments qui vont au delà et se font voir même sur les champs de bataille. Le soin d'un malade est un

effet quelque chose qui doit bannir les préoccupations nationales.

Le patriotisme est double.

En tous cas, le patriotisme est de deux sorte; offensif, il nous porte à l'attaque pour chercher la gloire militaire, coûte que coûte, au mépris des droits du voisin. Il doit être fortement blamé par la morale.

Au contraire le patriotisme défensif consiste à s'unir pour la défendre, et pour protéger le droit commun. Sur ce terrain la conscience est en paix, presque tout est permis et mieux ordonné.

III Amour de l'humanité.

Enfin vient l'amour de l'humanité il affecte différentes formes. Il est difficile de le distinguer à l'état de penchant primitif de ce qu'il devient avec les considérations sociales. Il n'est pas douteux que l'homme quelqu'il soit, doit nous être plus précieux que l'animal le plus cher, mais peutêtre qu'à l'origine l'amour de l'homme pour l'homme est assez long à paraître.

Dans la solitude, l'homme cherche l'homme sans aucun doute, mais dès qu'il a formé un petit groupe, il regarde les groupes voisins comme des ennemis. Dans les langues anciennes, le même mot signifie à la fois: l'étranger et ennemi. hostis.

Néanmoins l'humanité doit être tenue à l'état de penchant, car quand nous croyons que n'avons rien à craindre d'un homme, nous sortons bientôt de notre défiance naturelle, pour montrer à l'inconnu une bienveillance et une bonté très grandes.

L'hospitalité des peuples les plus barbares est proverbiale. Madame Thompson aborde après un naufrage sur un ilot de l'Océanie tous les sauvages accueillent cette femme, en font leur reine et l'adore. Plus récem-



ment, des matelots norvégiens égarés dans les glaces finissent par rencontrer une hutte de Samoyèdes. Ils y restent pendant six mois malgré la pauvreté de leurs hôtes et le peu de provisions, qui manquèrent bientôt.

Pitié ou sympathie.

Au plus bas degré de l'amour de l'humanité se trouve la pitié ou sympathie. L'auteur de la nature a donné au malheureux dans notre cœur, un puissant défenseur qui plaide incessament sa cause. Il y a peu d'âmes assez dures pour qu'une grande infortune ne triomphe pas en elles de la colère, de l'indignation. Mais cependant la pitié est un sentiment peu efficace.

Charité et Philanthropie.

Quand elle devient agissante, elle s'appelle charité. Le christianisme en a fait, en la confondant avec l'amour de Dieu la première et la plus sublime des vertus. = Est enim primum quod cernitur in universi generis humani societate. = (Cicéron. De off. I. 19)

En fin, dans les nations très civilisées, quelques hommes vont plus loin. Ils veulent dans leur prévoyance, porter remède à l'avance et pour cela fondent des œuvres durables. C'est la philanthropie, qui s'adresse à tous les hommes, sans acception de race ou de nation.

Tous ces penchants sont fatals.

Tous ces nombreux penchants que nous venons d'examiner ont quelque chose de fatal. On les éprouve plus ou moins mais à différents degrés, sans choix. Tandis qu'au contraire, l'amour et l'amitié sont électifs, du moins pour une certaine partie.

L'amour

Dans l'amour, le choix est un peu douteux. Il est vrai, comme l'a dit Molière, que : = La raison n'est pas ce qui règle l'amour. = La séduction presque instantanée ne peut être méconnue; on est sous le charme. La preuve est que chez

un homme l'amour peut aller sans l'estime. Cependant on lutte plus ou moins contre un tel penchant, on est maître au moins du milieu où l'on est et où l'on risque. Aussi la morale la plus profane rend l'homme responsable de ses affections dans ce sens.
Même corrompu et dégradé, l'amour est toujours l'amour du beau et le désir de le posséder. = la production dans la beauté, soit par le corps, soit par l'âme, = tel est son but, dit Platon.

L'amitié.

Pour l'amitié le choix est plus calme plus réfléchi, c'est avant tout une affaire d'estime. Un peu de dissemblance est souvent une cause d'amitié.
Cicéron et après lui Montaigne ont admirablement parlé de l'amitié, on ne peut que répéter ce qu'ils ont dit sur cet attachement, cette affection sans limites, que les anciens croyaient seule digne du nom d'amitié.



R. Bellamy

Philosophie 23me leçon

Psychologie (XII). Des Penchants supérieurs ou Aspirations.

Jusqu'ici les penchants énumérés, bien que revêtant dans l'homme un caractère particulier, se trouvent, au moins en germe, chez l'animal. Mais on les rencontre de moins en moins à mesure que l'on monte l'échelle des penchants. Les appétits se trouvent tous; les penchants sociaux sont à un degré moindre; mais les penchants que nous allons voir maintenant, les aspirations, sont toutes particulières à l'homme, à l'être intelligent et raisonnable.

Caractères des aspirations.

Avant d'énumérer ces penchants, voyons en les caractères généraux. D'abord ils sont tous désintéressés. Partis de l'égoïsme, nous arrivons ainsi à son contraire même. L'amour du beau est très désintéressé, puisque le plus grand bonheur est de le montrer à autrui. De même pour l'amour du vrai. = Au lieu de rester sous le boisseau, dit Pythagore, la vérité veut se répandre. =
Les aspirations ont non seulement quelque chose de communicatif, elles sont aussi insatiables. Elles aspirent à la plénitude. Il y a comme une certaine folie de vertu qui nous rend de plus en plus désireux de faire le bien; elle nous rend ainsi de plus en plus facile l'usage de la vertu quand nous avons commencé.
Enfin les aspirations sont universelles et éternelles. - Le besoin de manger est aussi dans ce cas, dira-t-on. - Dans aucun lieu, dans aucun temps il n'y a eu d'hommes se passant de manger pour vivre, mais notre raison ne serait pas



boulversée si nous apprenions qu'il y aura un jour des êtres qui n'auront pas besoin de manger. Nous ne dirions pas que ces êtres sont moins dignes que nous d'être hommes, au contraire.
Les aspirations sont inhérentes à la dignité de l'homme. D'ailleurs elles diffèrent des autres penchants par d'autres caractères.
La beauté a beau nous frapper, elle n'a pas ce devoir obligatoire qu'a le bien, elle n'est pas impérieuse. De même bien que la vérité soit souvent belle il y a quantité de choses vraies sans être belles (2+2 = 4). Il y a aussi beaucoup de choses vraies qui sont loin d'être bien. On a dit que le beau est la splendeur du vrai. Il y a cependant des vérités très saisissantes sans être belles, mais il y a, en revanche, d'admirables fictions.

Énumération des aspirations

Sans nous attarder à cela, énumérons les aspirations. On peut les ramener à quatre: Amour du beau, source des beaux arts; Amour du vrai, source de la science; Amour du bien, source de la vertu; et l'ensemble des trois, l'amour de Dieu ou le divin, source de la religion.

1° Amour du beau.

On a fait quantité d'objections à l'amour du beau. On prétend que c'est une affaire de convention et d'éducation. Ce n'est pas la question. Nous ne disons pas que tous les hommes appellent belle la même chose, l'idéal varie; ce que nous prétendons, c'est que partout où il y a un homme, il y a quelque chose appelé beau et quelque chose appelé laid. Vouloir le nier, ce serait mettre l'homme au dessous de l'animal, car Darwin a montré que les animaux avaient le gout esthétique. Ainsi l'oiseau a le chant en admiration. Aux tropiques où

l'oiseau est muet, il se rattrape par l'éclat du plumage ; il y a lutte esthétique entre les males.

Aussi il n'est pas douteux que si défectueux que nous paraisse l'idéal des Hottentots, ceux-ci appelent belles les femmes qui s'en rapprochent et les préfèrent aux autres. Il est aussi certain que nous sommes sensibles à des beautés qui laissent le paysan très calme. Cependant l'attachement du montagnard à son pays est peutêtre dû aux jouissances esthétiques vis à vis des spectacles de la nature.

Goethe raconte qu'il a connu un homme qui avait le gout passionné de la laideur. Il s'entourait de ce qu'il y a de plus laid, sa musique était une horrible cacophonie. Si cela est vrai, on peut encore dire que cet homme avait l'amour du beau, seulement son idéal n'était pas le nôtre ; mais il est probable que c'est une boutade de poete.

L'Amour du beau fait naitre les arts, nous verrons comment en étudiant le génie.

2° Amour du vrai.

L'Amour du vrai donne naissance à la science. Nous sommes avides de connaitre. = Innatus cognitionis amor et scientiae. = (Cicero. De fin. V). = Curiosum nobis natura ingenium dedit. = (Seneque De otio Sap. 31).

Darwin que l'on a accusé de vouloir rabaisser l'homme, mais qui au fond veut relever l'animal, essaye de trouver dans l'animal quelque chose de semblable à cette curiosité. Il dit que les singes sont très curieux. Ayant apporté un sac avec des serpents dans la cage des singes du Musée de Londres, ils approchaient pour voir ce qu'il contenait le sac, puis s'enfuyaient en criant quand ils avaient vu. Mais peu d'instants après, ils revenaient encore, leur



curiosité étant plus grande que la crainte inspirée par les serpents.

Qu'importe à notre cause, que l'animal soit curieux, cela ne change rien à la curiosité humaine. Chez l'homme seul satisfaite, elle fonde la science.

Crédulité, véracité

Les principales formes de cet amour du vrai sont la *crédulité* qui nous porte à croire les paroles d'autrui, la *véracité*, qui nous porte à dire vrai. Oportet discentem credere.

Cet instinct se traduit par le besoin de s'épancher. = Toute vérité n'est pas bonne à dire = et cependant nous avons besoin de la dire. Les femmes sont surtout accusées de cela:

Rien ne pèse tant qu'un secret:
Le porter loin est difficile aux dames;
mais La Fontaine a bien fait d'ajouter:
Et je sais même sur ce fait,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Prosélytisme

Le *prosélytisme* est l'amour du vrai doublé d'une certaine dose de courage et d'un certain instinct d'immolation de nous mêmes à ce que nous croyons le vrai.

3° Amour du bien.

L'amour du bien semble encore moins que les précédentes aspirations se rencontrer dans l'animal. Cependant Darwin ne serait pas éloigné de croire que le chien a un certain sens moral. Voyez, dit il, son air d'humilité et de repentir quand il a mal fait, il ne fuit pas les coups, il a besoin d'expiation. — C'est mettre beaucoup de bonne volonté, car alors le chien serait supérieur aux trois quarts des hommes qui fuyent le châtiment loin de le chercher.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les hommes appelent bien, certaines résolutions, et mal, certaines autres. Quand nous avons agi, nous nous demandons si c'est avec intention. C'est là ce qui

importe. Nous portons notre jugement sur l'intention et non sur l'acte.
De même que nous éprouvons le contentement moral quand c'est nous qui avons bien agi et la sympathie, quand c'est autrui; de même nous avons du remords quand c'est nous qui avons mal agi, et de l'indignation quand c'est autrui. Ce penchant est le fondement de la vertu et de la morale.

Objections et réponses.

= Vérité en deçà des Pyrennées, erreur au delà. = a dit Pascal. La vendetta corse nous est odieuse. Cela importe peu à notre cause. Nous n'avons jamais prétendu la civilisation parfaite du premier coup; tout progrès serait alors impossible; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a partout quelque chose appelé bien et quelque chose appelé par tous mal.

1° amour de Dieu.

Ces notions générales du beau, du vrai, du bien, ont quelquechose d'un peu froid et d'abstrait. Chez l'homme simple, ces aspirations prennent bientot une autre forme. N'est pas qui veut, un grand artiste, un grand savant, un homme vertueux; les aspirations élevées et généreuses du coeur humain, se traduisent, avec de grandes différences, par l'adoration, instinct religieux.
= Primus in orbe deos fecit timor. = a dit Pétrone. Cela n'est pas une objection contre le penchant; quand même ce serait la peur qui le ferait naître, il n'en existe pas moins partout. Il nous fait personnifier la force bienfaisante et la perfection vers laquelle nous aspirons. C'est ce que l'on nomme instinct religieux.
Le sentiment religieux se fortifie au lieu de disparaître; seulement il se fortifie en s'épurant à mesure que grandissent l'amour et le culte du beau,



l'amour du vrai et le domaine de la science, l'amour du bien et de la vertu, son effet naturel.
Les religions même les plus grossières servent à développer chez l'homme au dessus de l'animalité, la notion d'une volonté supérieure à laquelle il faut conformer toutes ses actions. Capable de s'exalter jusqu'au mysticisme, dans les ames tendres où la sensibilité s'allie à une imagination ardente; plus calme chez les hommes où la raison domine et dont l'intelligence s'élève à Dieu par la pensée, le sentiment religieux se confond chez d'autres avec l'amour de l'idéal et le sentiment moral. Quelques soient ces différences, on doit le regarder comme inhérent à la nature humaine et c'est avec raison qu'on a défini l'homme un être religieux.

5

NG

R. Bellamy

Philosophie. 24me leçon

> Le plaisir, la peine, le désir, ce sont là les ressorts qui tiennent suspendu tout animal mortel et sur lesquels roulent ses principaux mouvements.
> Platon. Lois. V

Psychologie (VIII) – Des Émotions.

Nous avons vu tous les penchants ; satisfaits ils donnent lieu à l'émotion de plaisir, contrariés à l'émotion de douleur. Le mot émotion, racine movere, marque un profond changement de tout notre être. Il n'est pas besoin, il n'est guère possible de le définir ; c'est un de ces mots plus clairs par eux mêmes que ce qu'on dirait pour les éclaircir.

Définition de l'émotion

Disons, si on veut cependant une définition, l'émotion est l'état agréable ou pénible qui succède aux penchants satisfaits ou contrariés. De là même une grande division. Il y aura les émotions de plaisir, et les émotions de douleur, appelées les premières plaisirs et les secondes peines.

Il y a une autre division très importante qui sépare en deux les plaisirs et les peines. Ils sont ou des sensations ou des sentiments.

Définition de la sensation.

On appelle sensation toute émotion, soit de peine, soit de plaisir qui est accompagnée de modifications organiques, qui est par conséquent localisée.

Généralement, les sensations viennent à la suite des appetits ; ainsi le plaisir de boire, quand on a soif ; est une sensation. On le localise.

Définition du sentiment

On appelle sentiment, toute émotion soit de peine, soit de plaisir qui, peutêtre aussi est accompagnée de modifications organiques, mais sans que le sujet qui l'éprouve, en soit averti.

Ainsi l'orgueil satisfait est un sentiment de plaisir ; le désespoir est un sentiment de peine.



Plan de la leçon

Nous allons maintenant nous demander 1° Qu'est au fond que le plaisir et la douleur? 2° Dans quel rapport sont-ils entre eux? 3° Quel est leur rôle dans la destinée humaine? 4° Quelles sont les formes principales qu'affectent les émotions? —

Qu'est ce que le plaisir et la peine?

Qu'est ce que le plaisir et la douleur? Aristote l'avait déjà entrevu, Spinosa l'a dit d'une façon énergique ainsi qu'Hamilton. Depuis M. Francisque Bouillé (du plaisir et de la douleur), c'est une théorie universellement reconnue: le vrai bien pour l'animal en général et pour l'homme en particulier, c'est d'agir. Tout ce qui vit, agit, et plus on occupe une place élevée dans l'échelle des êtres, plus on a d'énergie active.
A ce titre, l'homme qui a l'organisme le plus compliqué est essentiellement un être actif. Quand il agit autant que son énergie le demande, et conformément à la nature, il jouit; quand il agit ou moins que son énergie le veut, ou plus qu'elle ne permet, ou autrement qu'elle peut, il souffre.
Ainsi le plaisir est l'état de la sensibilité qui accompagne une dépense d'énergie normale et proportionnée.
Le plaisir, dit Aristote, est à l'activité des êtres vivants, ce qui est la fleur à la croissance de la plante, c'est à dire un épanouissement naturel en même temps qu'un ornement.
Tous les êtres ont des besoins communs manger, boire etc, de là des jouissances communes à tous. Mais entre tous les penchants de l'homme quels sont les plus humains? Evidemment ce sont les plus relevés: la sociabilité et surtout les aspirations réunies sous le nom d'amour du divin. Aussi les plus vifs plaisirs pour l'homme sont les plaisirs de la

société et les jouissances esthétiques, scientifiques, intellectuelles, morales et religieuses.

Spinosa semble résumer tout cela dans cette phrase : = le plaisir est le sentiment d'une perfection croissante ; la douleur celui d'une imperfection. =

Dans quel rapport sont entre eux le plaisir et la peine?

Dans quels rapport sont entre eux le plaisir et la peine? au premier abord on les croirait opposés et contraires. C'est vrai si on considère seulement les cas extrêmes.

Il y a des réflexions plus philosophiques dans Platon au commencement du Phoedon. Socrate vient de boire la cigüe ; on lui a ôté ses chaines, alors frottant ses jambes meurtries, il s'écrie : ô mes amis! quelle chose étrange que le plaisir et la douleur ! comme ils se suivent de près. toute à l'heure j'éprouvais une vive cuisson qui maintenant, peu à peu, se change en plaisir. ne dirait on pas que les dieux voyant l'inimitié du plaisir et de la peine, les a comme soudés ensemble.

Cela est parfaitement vrai. En effet, autant que les comparaisons physiques peuvent éclairer les phénomènes psychologiques, la peine et le plaisir sont entre eux comme le froid et le chaud. On ne peut dire, on commence l'un ou finit l'autre, c'est une simple différence de degrés.

Où commence le plaisir, la douleur où finit elle ? nous l'ignorons. Cela dépend de l'humeur du moment : une parole qui vous blesse profondément maintenant, vous fera peut être rire dans un moment. Les considérations morales tiennent à ces remarques.

Opinion des épicuriens.

Les épicuriens qui cherchaient le plaisir autant que possible et qui fuyaient la douleur, avouaient qu'il y a des



douleurs qu'il faut accepter à cause des grands plaisirs qu'elles amènent; et réciproquement.
Le stoïcien s'écrie = douleur, tu n'es pas un mal. = Malebranche dit = La douleur est toujours un mal. = Mais le stoïcisme avait raison, s'il voulait dire que toute douleur passe vite, et qu'il faut la supporter pour le plaisir qui doit la suivre.

Leur rôle dans la destinée humaine.

Pourquoi l'homme a-t-il été fait capable de jouissances et de souffrances? C'est parceque le plaisir est un bien par lui même; nous ne sommes pas surpris de jouir.

Question de théodicée.

Mais pourquoi sujets à souffrir? C'est ici la même question de la théodicée: un Dieu juste et bon aurait-il dû nous faire capable de souffrir? Leibnitz dit que la douleur a sa raison d'être. Mais nous n'entrerons pas ici dans le domaine de la théologie et de la métaphysique.

Utilité de la douleur.

A quoi sert la douleur? D'abord c'est un avertissement quand nous nous trompons en faisant des actes contre nature, ou dépassant ses bornes. La douleur nous avertit d'éviter ces excès. De plus la douleur est la condition du plaisir. Le plaisir n'est vif que quand il contraste avec une douleur. Un homme qui n'éprouverait que des plaisirs continuels, aurait le sens du plaisir émoussé; ce sont les hommes blasés, désillusionnés.
En outre la douleur est une condition de mérite dans ce monde. Sans elle, le mérite moral serait supprimé. Enfin, non seulement la douleur donne un sens à cette vie, mais elle est aussi la plus forte raison qui nous fait espérer une vie future. Dans les débats relatifs à l'immortalité de l'âme, ce qui

il y a de plus fort pour la vie à venir est justement fondé sur le besoin d'équilibre tôt ou tard établi entre le mérite des hommes et leur récompense, c'est à dire leurs jouissances.

Principales formes des émotions.

Quelles sont les principales formes qu'affectent les émotions humaines? Prenons d'abord les plaisirs; on peut nous l'avons déjà dit, les diviser en sensations et en sentiments, mais laissons maintenant ces points de vue.

On peut les diviser en émotions se rapportant 1° à un fait présent. 2° à un souvenir du passé. 3° à la prévision d'un évènement futur.

Emotions se rapportant à un fait present.

1° Les plaisirs se rapportant à un fait présent s'appelent jouissances quand il s'agit de sensations et joies quand il s'agit de sentiments.

Il y a autant de jouissances qu'il y a de besoins organiques, d'appetits, autant de joies que de penchants plus élevés.

Les peines s'appelent souffrances surtout quand il s'agit de sensations désagréables; on les nomme douleurs au sens moral.

Remarque

Ces deux mots souffrances et douleurs se confondent souvent dans notre langue; mais généralement dans les langues étrangères la distinction est très marquée, très distincte.

Emotions se rapportant au passé.

2° Les plaisirs que l'on éprouve au souvenir du passé, sont très vagues; ils dépendent du moment. Quand on est actuellement heureux ces plaisirs se nomment réjouissances. Si l'on se souvient du bonheur passé quand on est malheureux, le contraste est très pénible. La reconnaissance est le plaisir que l'on éprouve au souvenir des personnes qui nous ont procuré un plaisir.

Quand on se souvient d'une douleur passée



et que l'on est heureux, elle ~~ne~~ déplait pas

Pour les personnes qui nous ont causé des douleurs volontaires, nous éprouvons de la haine, de la rancune.

Emotions se rapportant à l'avenir.

3° Le plaisir se rapportant à l'avenir est l'espérance. Il y a mille degrés. On a de l'inquiétude quand on craint de manquer de plaisir, ou de perdre celui que l'on a.

La douleur pour l'avenir est l'inquiétude qui grandissant devient le desespoir, la terreur, l'épouvante. Elle brise alors toutes les forces de l'âme et se change en prostration.

Vu

R. Bellamy.

Philosophie 25me Leçon

Psychologie (IX) Des Passions

Nous allons d'abord décrire la passion et la définir; puis nous chercherons la cause qui produit la passion; puis enfin nous dirons combien il y en a et quel tableau on en peut présenter. Restera une dernière question d'une grande portée sociale, est-on responsable de ce que l'on fait sous l'empire de la passion? Cette question sera facile à résoudre étant donné ce que l'on aura dit des précédentes; aussi nous nous contenterons de quelques indications.

Les penchants sont bons par eux mêmes

Par eux-mêmes, tous les penchants, étant naturels et primitifs, sont bons chacun dans leur genre et ont leur raison d'être. ils forment comme on l'a dit une république idéale. Mais cet état ne dure pas longtemps, ou pour mieux dire, ne se rencontre jamais complètement, car le fait si important de l'hérédité ne peut être méconnu.

Fait de l'hérédité.

L'enfant apporte en naissant certaines tendances plus vigoureuses dans leurs germes que d'autres. L'éducation pourra produire un développement plus ou moins égal des penchants, mais par eux-mêmes ceux-ci sont d'une vigueur très inégale dès le berceau.
C'est ainsi que le bon chien de chasse doit beaucoup de ses qualités, sinon toutes à sa race.
Ainsi au bout de fort peu de temps, certains penchants, par des causes très variables sont presque atrophiés; certains autres grandissent et envahissent l'âme, prennent l'empire à eux seuls et deviennent de véritables tyrans. Ce sont des passions.



Exemples

Ainsi le penchant de boire, de manger est naturel, mais le souci exclusif de cela, la disposition égoïste, impétueuse et déréglée de boire et de manger sans aucun frein est une odieuse passion appelée gourmandise, ivrognerie. — L'appétit sexuel est un penchant, la luxure est une passion. Le besoin d'action est un penchant la brutalité une passion.

Définition de la passion.

La passion est un penchant exalté, corrompu, développé outre mesure, au détriment des autres et devenu par suite, tyrannique.

Influences sur les passions.

Par quelles causes le penchant dégénère-t-il en passion? La première influence déjà nommée est l'hérédité. Ce sera une grave question de morale, dans la théorie de la liberté, de savoir comment le libre arbitre peut exister et par conséquent la responsabilité, si l'on hérite de ses ancêtres avec le physique de dispositions plus ou moins impérieuses à telle ou telle passion.

Viennent ensuite l'éducation, l'influence des milieux, des exemples, des lectures, les habitudes de l'enfance, etc. C'est là qu'est le grand remède contre l'hérédité. Vous craignez qu'un enfant n'apporte de mauvais penchants, il y a un moyen de combattre ces funestes influences, en formant de bonne heure cette jeune âme, en réprimant ces penchants avec une énergie implacable. De même pour le milieu et pour les habitudes, formes de l'éducation; il y a un instinct d'imitation qui fait que l'on ressemble à son milieu. Il y a longtemps qu'Aristote a dit de l'homme qu'il est le plus imitateur des animaux μιμητικώτατος.

Influence des autres facultés

Les autres facultés ont beaucoup d'influence sur la formation des penchants, l'intelligence et la volonté ainsi que l'imagination.

Rôle de l'intelligence.

L'intelligence si elle est fortifiée par l'instruction, si elle est raisonnable et solidement trempée, peut nous faire voir les conséquences de la passion et nous prémunir contre elle. D'autres fois, l'intelligence impétueuse qui n'est pas suffisamment tempérée et réglée par la raison froide, sert plus à faire naître la passion qu'à la détruire. C'est qu'une telle intelligence au lieu d'être directrice est l'esclave de la passion; on a vu des hommes d'un esprit remarquable, employer tout leur esprit à trouver les moyens de satisfaire toutes leurs passions.

Dans ces intelligences, l'imagination domine; inutile donc d'insister sur cette influence. On peut donc dire que, en général, l'imagination attise les passions, elle prend les devants, nous représente les plaisirs et embellit l'objet aimé, pour parler familièrement, elle jette de l'huile sur le feu.

Les poètes, les tragédiens ont admirablement décrit le travail de la passion grandissant et bouillant sous l'excitation de l'imagination. Les difficultés sont éliminées et franchies; les inventions les plus compliquées sont forgées pour amener aussi souvent que possible la satisfaction désirée.

Remarque

Ce n'est pas seulement à force d'être satisfait que le penchant devient passion; il ne faudrait pas croire empêcher une inclination de devenir passion, en la sevrant de toute satisfaction; ce serait un moyen excellent de l'exciter et de la rendre violente. La satisfaction normale des penchants quand la nature le demande est un meilleur remède contre la passion que la compression excessive.

Influence de la volonté.

Enfin il est impossible de méconnaître parmi les causes qui font dégénérer un



4

penchant primitif en passion, la part de la volonté, ou énergie au service de l'intelligence. Il y a deux degrés. La volonté pèche soit par simple complaisance, en s'abstenant de lutter, soit en portant toutes ses ressources au service de la passion.

Remarque

On dit généralement que les gens passionnés manquent d'énergie. L'énergie, pour le bien, oui. Mais la plupart du temps ils ont une extrême énergie pour leurs désirs. Quelle n'est pas l'énergie des ambitieux, des avares !

Ainsi la volonté n'est pas une force qui puisse être supprimée de l'âme humaine, mais elle est diversement appliquée. Son vrai rôle est celui de régulatrice auprès de la raison. Quand on l'a dit absente, c'est qu'elle n'accomplit pas son rôle propre. La volonté pèche par complaisance ou par complicité avec le désir quand elle n'est pas en guerre ouverte contre les désordres de la sensibilité.

Une fois la passion née, il y a une rupture très visible dans le moi de cet équilibre que la raison conçoit et voudrait réaliser. La sagesse parfaite qu'on pourrait nommer tempérance serait cet état de l'âme où les penchants seraient développés suivant leur ordre. C'est là un pur idéal ~~qui~~ n'est jamais atteint. ~~Ainsi~~ Au contraire, la passion, rupture de cet équilibre pourrait s'appeler intempérance au sens large du mot. Au sens restreint tempérance et intempérance ne s'emploient qu'en parlant des plaisirs sensuels.

Transformation du mot passion

Le mot passion a subi une semblable transformation. Au sens vulgaire ce mot indique l'exaltation des mauvais penchants. Cela explique les différences des jugements des moralistes

sur la passion. Les uns la flétrissent sans restriction, pour eux une âme passionnée est une âme vicieuse. Ils ont à peu près raison en fait, car le plus souvent ce sont les mauvais penchants qui deviennent tyranniques. Mais cependant il n'est pas moins vrai que l'amour ardent du beau =la folie de la vertu= se trouvent au moins quelquefois.

Les animaux sont beaucoup moins sujets que nous à la passion, parceque elle suppose la réflexion et l'intelligence, la conscience de ses actes. Les animaux en étant fort peu doués, restent dans les bornes de la nature, dans la vie purement sauvage. Ainsi ils nous seraient supérieurs si nous n'avions que de mauvaises passions.

Opinion des moralistes optimistes

Il y a des moralistes optimistes qui ont prétendu que tous les passions de l'homme étaient nobles. Pour eux, la passion est l'énergie même, le feu sacré. Evidemment il faut faire la part.

Remarque importante

Ici se place une réflexion importante. La racine de passion est pati qui indique l'idée de passivité. comment donc un mot qui marque l'apathie a-t-il pu désigner une chose si agissante que la passion? La réponse est: qu'une fois la passion née en nous mêmes, tant mieux si elle est bonne, tant pis si elle est mauvaise, la raison est éclipsée, il n'y a plus de direction et presque plus de conscience de nos actes. = L'homme n'agit plus, il est agi = (Mallebranche). Ainsi il est passif, dans ce sens qu'il est possédé par une sorte de démon qui le mène et lui, être intelligent et conscient, par définition n'a plus aucune part à ce qu'il fait, surtout quand survient l'habitude. La raison proteste de moins en moins et finit par s'éteindre. = On est au plus bas degré, dit Sénèque, car on ne



connait plus le mal lui même. =

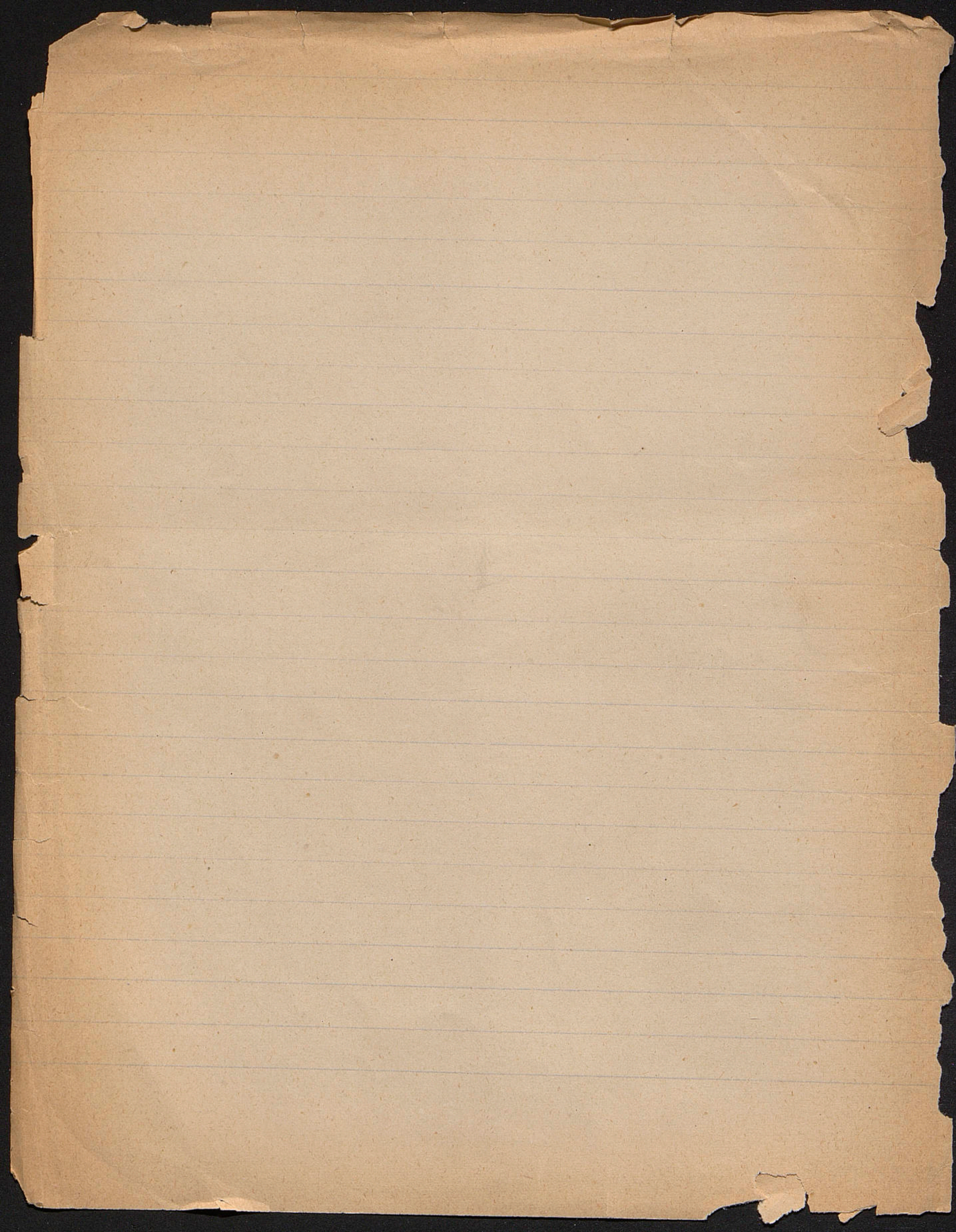
Combien y a-t-il de passions

Reste à répondre à cette question combien y a-t-il de passions? Quelles sont-elles?
La réponse est très simple. D'après la définition même, il y a autant de passions qu'il y a de penchants.
De même qu'il y a des penchants personnels de même il y a des passions personnelles c'est l'égoïsme proprement dit.
Les passions qui correspondent aux aspirations supérieures sont malheureusement rares. Mais il y a des exemples d'amour passionné de la patrie, de la famille, de l'humanité (St Vincent de Paul) de la vérité (les savants), du bien (missionnaires), du beau (Bernard de Palissy).

Sommes nous responsables de nos penchants

La question de savoir si nous sommes responsables de ce que nous faisons sous l'empire de la passion est facile à trancher, si on accepte ce que nous avons dit des causes qui font naître la passion et de son état après la naissance.


ECOLE NORMALE SUPERIEURE



Marion

Psych. Intelligence



1

R. Bellamy

Philosophie 26me Leçon

Psychologie X. Intelligence — La pensée, le Jugement — Facultés intellectuelles.

Nous sommes des êtres pensants.

Nous ne sommes pas seulement capables de jouir et de souffrir, nous sommes aussi et surtout des êtres pensants. = L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. = a dit Pascal. Descartes déclare même := Je suis une substance dont toute (?) l'essence est de penser. = Si ce n'est pas toute notre essence, (car nous pouvons souffrir et jouir ainsi que vouloir,) penser est du moins un de nos caractères principaux — la pensée se mêle à tout. Pour jouir, il faut penser, car il faut avoir conscience. De même pour le vouloir, on ne veut pas sans rime, ni raison, on veut suivant ce qu'on pense être le meilleur. La pensée est donc la faculté par excellence. Nous verrons que l'animal la possède jusqu'à un certain degré, bien inférieur à l'homme.

Analyse de la pensée

Prenons la pensée dans son entier développement. Penser suppose deux choses la connaissance et la compréhension. On connait les objets, les idées isolées, on comprend les vérités, la liaison des idées.

Définition de l'intelligence

L'intelligence sera donc définie la faculté de connaitre et de comprendre.

L'idée suit les vérités, elle en est abstraite.

On pourrait croire que c'est l'idée qui précède le tout, comme les éléments constituants précèdent l'édifice. Logiquement il en est ainsi, mais historiquement et en fait, les idées suivent les vérités elles en sont abstraites. Ainsi la première fois que je fais connaissance avec un arbre, je n'en ai pas encore l'idée abstraite, je ne connais pas l'arbre en dehors



de toute affirmation : j'affirme au contraire en moi, qu'il a tels et tels attributs, gros, grand, vert, etc.

Jugement

Une affirmation de ce genre s'appelle un jugement. Toutes nos connaissances nous sont donc données par des jugements. Voilà pourquoi le jugement n'est pas une faculté à part. C'est un mode commun à toutes nos facultés intellectuelles.

Qu'est-ce que penser ? C'est comparer

Penser ou juger, qu'est ce donc faire au juste ? C'est comparer, dit Locke avec raison. Même pour prendre connaissance de moi, pour juger que j'existe, il faut que je me compare à ce qui n'est pas moi, que je me sente en lutte avec le monde qui m'entoure. „Le moi, disait la scolastique, se pose en s'opposant au non-moi."

Pour toutes les autres connaissances, il est encore bien plus évident qu'elles impliquent une comparaison. Pour dire qu'une chose est dure, il faut la comparer tacitement au moins à une chose molle. Un objet n'est chaud que par rapport à un froid.

Pour déterminer une plante et dire à quelle famille elle appartient le botaniste compare ses caractères avec ceux de telle ou telle famille, jusqu'à ce qu'il ait découvert, désigné, spécifié la famille.

La théorie de Locke suivant laquelle le jugement est la comparaison des idées entre elles, serait irréprochable, s'il ne l'avait compromis par une subtilité inutile. Elle est vraie pour tous les jugements d'attribution, mais au premier abord elle ne paraît pas juste pour les jugements d'existence. Nous venons de voir par l'analyse qui précède que c'est encore vrai dans ce dernier cas.

Erreur de Locke

Mais Locke n'apercevant pas la vraie réponse, s'est avisé de dire que dans : je suis, il y a comparaison entre l'idée de moi et l'idée d'existence, et que ce n'était qu'après cette opération qu'on en venait à dire : je suis, c'est à dire, je suis existant.

Opinion insoutenable

C'est une analyse insoutenable. En effet quand je me connais, quand j'acquiers l'idée de moi, je me connais comme existant et sans aucune comparaison avec quoique ce soit. De même l'idée d'existence, c'est en moi que je la puise, je ne la compare pas à moi ce qui ne signifierai rien.

De nos jours, les philosophes disent plus volontiers : penser, c'est mettre du lien, de l'unité dans les choses. c'est = enfiler des perles = Rien n'est plus juste, mais c'est exactement la théorie de Locke en termes différents. En effet comment la pensée lie-t-elle les idées ? Ce n'est pas au hasard, c'est justement en les rapprochant les unes des autres, en les comparant, en les groupant d'après les différences et les ressemblances. C'est ce que l'on fait dans la classification et dans toutes les sciences même dans celles où il semble le moins.

Pourquoi plusieurs facultés intellectuelles

Comprendre et connaître, en un mot penser et juger c'est donc un acte simple et uniforme. Cependant il y a plusieurs facultés intellectuelles ; Pourquoi cela ? C'est qu'il y a plusieurs espèces d'objets de connaissance, et plusieurs manières distinctes pour l'esprit d'entrer en rapport avec les objets de la connaissance humaine.

Trois groupes de facultés.

Les facultés intellectuelles sont réparties suivant trois groupes qui sont les suivants.



I Facultés d'intuition directe.

Le premier groupe comprend les facultés d'acquisition ou d'intuition directe, par lesquelles nous acquérons les premières données de la connaissance, les matériaux élémentaires.

Il y a trois facultés d'acquisition: 1° la perception extérieure, ou les sens, faculté par laquelle nous acquérons les données relatives aux objets du monde extérieur. Exemple: idées de son, de forme, d'odeur, de solidité.

2° La conscience active ou réflexion, celle de nos facultés par laquelle nous acquérons les données relatives à nous mêmes et à nos opérations mentales, et les notions primitives.

3° La Raison, celle de nos facultés d'intuition par laquelle nous acquérons les notions supérieures à l'évidence, la dominant et la rendant possible. (notions premières et premiers principes.) – Voilà les premiers data de la connaissance, mais ils ne suffisent pas, il faut que l'esprit les conserve et les élabore. De là un second groupe.

II Facultés d'élaboration

Cette seconde division comprend les facultés de conception ou d'élaboration par lesquelles l'esprit conserve les idées en l'absence des objets qui les ont fait naître, les combine, les transforme et les élabore de mille manières.

Les subdivisions de ce groupe sont.

1° L'abstraction, faculté par laquelle étant donné un tout complexe, l'esprit considère séparément telle ou telle partie du tout, qui en réalité est inséparable des autres.

2° La généralisation, faculté par laquelle l'esprit avec des connaissances purement individuelles forme les idées générales.

3º La mémoire faculté par laquelle l'esprit conserve les notions acquises soit individuellement telle que l'intuition les fournit soit déjà généralisées.

4º L'Imagination faculté par laquelle l'esprit revêt des formes sensibles, ses idées même les plus abstraites.

III Faculté de raisonnement.

Le troisième groupe comprend les facultés de raisonnement, par lesquelles l'esprit de vérités antérieurement connues et comprises, passe à des vérités qui lui étaient jusqu'alors inconnues.

1º Induction faculté par laquelle on part d'une vérité particulière pour aller à une vérité générale.

2º Déduction. faculté par laquelle on part d'une vérité générale pour aller à une vérité particulière.

En Logique nous avons étudié le mécanisme de ces deux opérations; ici nous nous occuperons de savoir comment l'esprit peut avoir un tel pouvoir, ce que c'est au fond, et quel en est le moteur.

L   RK

Facultés d'acquisition { 1º Perception extérieure; 2º Conscience active; 3º Raison

Facultés de conception { 1º Abstraction; 2º Généralisation; 3º Mémoire; 4º Imagination

Facultés de raisonnement { 1º Induction; 2º Déduction



6

1

L'animal qui aurait les pieds du bœuf et l'intelligence de l'homme aurait les mêmes volontés que nous sans pouvoir les remplir. accordez lui les mains de l'homme et privez le de l'intelligence il n'en sera pas moins un animal.
Xénophon
mém. sur Socrate
I. IV. 14

Philosophie 27me leçon

Psychologie (XI) — Faculté intuitive — Perception extérieure

Pourquoi commencer par la perception ?

Des trois facultés intuitives, laquelle étudierons nous en premier lieu ? Logiquement ce devrait être la conscience ou la réflexion ; car la ~~chose~~ le premier rôle ~~important~~ dans ~~le fait~~ l'acte de la connaissance, est le sujet qui connaît. Néanmoins en fait, la perception extérieure se développe beaucoup plus tôt, l'enfant possède cette faculté bien avant de réfléchir ; les peuples primitifs ont des perceptions extrêmement vives et parfaites avant de faire des méditations. Enfin les philosophes grecs font de la physique bien avant de se replier sur eux mêmes ; et la psychologie n'apparait qu'avec Socrate. Pour toutes ces raisons, c'est par la perception extérieure que nous commencerons.

Perception et sensation.

La perception extérieure a lieu par les sens (intermédiaires) il faut naturellement distinguer les sens qui sont des facultés intellectuelles et les organes des sens, appareils physiologiques placés comme intermédiaires entre le monde extérieur et le moi. Le mot perception doit avant tout être distingué du mot sensation. Les Anglais, les Allemands, appellent sensations les données des sens (saveur, couleur) c'est à dire, justement ce que nous appelons perceptions, et émotions, nos sensations. Nous avons dit aussi que les sensations étaient des émotions mais ce ne sont qu'une moitié des ~~émo~~ émotions, l'autre moitié est les sentiments. De sorte que les philosophes que nous critiquons ici, sont arrivés à confondre les sentiments et les sensations. Il faut le dire, nos philosophes du

XVII siècle font aussi cette confusion. Notre nomenclature nous évitera cette faute. D'ailleurs n'était ~~de~~ cet inconvénient le mot sensations serait préférable pour désigner les données des sens. Voici maintenant les ressemblances et les différences entre la sensation et la perception.

Ressemblances entre la perception et la sensation.

L'une et l'autre vont de la surface du corps aux centres de conscience par l'intermédiaire des filets nerveux appelés <u>nerfs afférents</u>. L'une et l'autre une fois arrivées, produisent des mouvements transmis du centre aux organes par des filets nerveux, appelés <u>nerfs efférents</u>.

Remarque

La différence entre ces deux espèces de nerfs est ~~prouvée~~ mise en relief par des expériences curieuses. Si l'on coupe le nerf qui apporte les nouvelles du dehors, en vain irritera-t-on l'extrémité séparée du tronc. On peut torturer la partie ainsi séparée du système, on ne sent rien. Au contraire, laissant intact le nerf afférent, coupez le nerf efférent, le patient souffrira les tortures les plus atroces, tout en étant incapable de produire un mouvement dans le membre

Admis à l'expérien~~ces citées~~.

Les perceptions aussi que les sensations sont transmises par les filets nerveux dans les centres nerveux (où se ~~fait~~ consomme le grand mystère. L'animal prend conscience; il jouit ou souffre dans le cas de la sensation; il perçoit et comprend dans le cas de la perception. Comment ~~se fait~~ s'opère ce mystérieux passage? C'est l'éternelle et insoluble question des rapports entre le physique et le moral.

Différences entre la perception et la sensation.

Voyons maintenant les différences entre la sensation et la perception. D'abord les sensations sont agréables ou désagréables. Les perceptions ne le sont pas. La

sensation nous plaît ou nous répugne ; la perception nous instruit. La perception est plus localisée que la sensation. Ainsi la vue est localisée dans les yeux seulement, tandis qu'on peut souffrir de tout le corps. Le toucher lui même est localisé surtout au bout des doigts et de la langue. Huxley nous apprend qu'il n'a lieu que si la peau est intacte. Enlevez délicatement la peau avec un rasoir, le doigt perd sa délicatesse de touche.

à retrancher

Elles sont en raison inverse l'une de l'autre

Somme toute, on peut dire que la perception et la sensation, bien que souvent unies, sont en raison inverse l'une de l'autre. Quand vois-je très distinctement ? Quand la lumière est douce ; tandis que si je regarde le soleil, j'éprouve une sensation de douleur, mais pas de perception. De même qu'un bruit soit assez fort pour nous donner des sensations douloureuses, il n'est que ~~fort~~ mal perçu ; tandis que les sons simples ordinaires sont parfaitement saisis ~~sans~~ et ne nous causent ni douleurs ni plaisirs.

Cela aide l'énumération des sens

Ces remarques nous fournissent un critérium hiérarchique pour la classification des sens. En effet au plus bas degré, nous placerons les sens qui nous fournissent à la fois des sensations et des perceptions (odeur, saveur) — au plus haut degré figureront ~~seules~~ les perceptions visuelles ou tactiles qui le plus souvent sont parfaitement claires, n'étant pas accompagnées ~~mêlées~~ de sensations.

Mais avant d'énumérer les sens et de dire ce que nous devons à chacun d'eux, il est nécessaire de parler de la perception en général, de sa nature de ses conditions, de ses limites. C'est un important ~~grand~~ phénomène et un étrange mystère que le passage (du corps à l'âme) du dehors au dedans. C'est la plus insoluble de toutes les ques-

là



tions de psychologie. Entre les mouvements dans l'étendue d'une part, et les modifications conscientes dans le moi, d'autre part, nul ne peut concevoir de commune mesure. Ce qu'est la matière en elle-même, on l'ignore. Ce que nous en connaissons ce sont simplements des modifications d'un sujet appelé moi, par un je ne sais quoi, appelé non moi ou matière. Cet aveu de notre ignorance est peut être un progrès, on pourra en juger par une rapide esquisse des théories de la perception extérieure telles que les ont présentées les principaux philosophes [illegible]. —

Théorie des Epicuriens

Les Epicuriens se figurant l'esprit on ne sait comment, le logeaient dans l'organisme, comme un souverain dans son palais et le faisaient regarder par les fenêtres du corps, c'est à dire par les sens, dit Cicéron. — Les corps envoyent sans cesse de tous cotés de petites molécules excessivement déliées, qui par leur juxtaposition forment des images (εἴδη) qui lorsqu'elles rencontrent les sens, la vue par exemple (car c'est principalement la vision qui semble avoir intéressé les Epicuriens.) se propagent aussitôt jusqu'à l'âme, lui apportant ainsi les nouvelles du dehors. Ces petites images sont appelées les envoyés des choses. En latin ces εἴδη furent appelées species. d'où le mot espèce et l'expression : _espèces sensibles_ désignant les images envoyées par les choses pour frapper nos sens et par eux pénétrer jusqu'à nous.

Critique.

Rien de grossier comme une pareille théorie. Comment ces images pénètrent elles dans l'œil ? Qu'est-ce que l'âme qui les comprend ? De plus, cette théorie est tout à fait nulle quand il s'agit d'expliquer les données des sens autres que la vue. En quoi une odeur, une saveur sont elles des images ?

Et puis, Malebranche se demande avec raison comment les choses depuis le temps n'ont elles pas diminué de volume ? comment les coups de vents ne nous cachent pas la vue des choses en balayant les petits envoyés ?

abîme entre le corps et l'âme selon Descartes

Boileau a dit avec raison = la critique est aisée et l'art est difficile = Malebranche après avoir bien critiqué l'épicurisme, a imaginé une théorie toute aussi invraisemblable. Pour la comprendre, il faut se rappeler un mot de Descartes. Après une suite de raisonnements Descartes est arrivé à dire : je suis une substance dont toute l'essence est de penser, tandis que le corps est une substance dans toute l'essence est d'être étendu. = Entre la pensée pure et l'étendue pure, il y a un véritable abîme que rien ne saurait combler ; d'où cet axiome : nulle influence n'est concevable du corps sur l'esprit, et réciproquement. De sorte que cette union de l'esprit et de la matière, au lieu que le Cartésianisme aide à la comprendre, est par lui rendue plus obscure. Cette doctrine passa chez tous les disciples de Descartes, elle explique autres la théorie des esprits animaux de Descartes qui sans elle serait aussi incompréhensible que la vision en Dieu et les causes occasionnelles de Malebranche ainsi que l'harmonie préétablie de Leibniz.

Esprits animaux de Descartes

Descartes, pas plus que personne, ne pouvait nier que dans certains cas, le monde extérieur agit sur l'esprit et réciproquement. Il fallait donc, bon gré mal gré combler l'abîme et donner une explication de la perception et de l'activité motrice. Pour cela il inventa une étrange hypothèse. L'âme, suivant lui, est logée dans la glande pinéale, au centre du cerveau. Elle communique par



les canaux nerveux, que Descartes se figure comme des petits tubes, avec les surfaces péristaltiques des corps. Ces tubes sont pleins de petits êtres très légers, quelque chose comme des bulles de gaz, sorte d'êtres intermédiaires, mystérieux, très mobiles et sans cesse en mouvement. Ce sont les esprits animaux. Un contact se ressent à l'extrémité de mes doigts, il y a des esprits animaux dans les nerfs de cette extrémité qui reçoivent le choc, ils partent aussitôt et vont informer l'âme, celle-ci prend son parti, donne ses ordres aux esprits animaux qui sont près d'elle, ils partent aussitôt et vont porter les ordres à l'appareil moteur qui exécute ses mouvements en conséquence.

Critique

Cette hypothèse toute en expliquant à la fois la perception et le mouvement est telle qu'on a pu se demander si Descartes s'en est bien contenté. Toujours est il que les esprits animaux ont le premier tort d'être une pure hypothèse, non vérifiée par l'expérience et jamais vérifiable. Ce n'est pas satisfaisant, les difficultés ne sont que reculées. Un contact a lieu au bout des doigts. De deux choses l'une : ou les esprits animaux qui sont là sont matériels et ~~alors~~ je comprends bien le contact de matière à matière, mais alors comment ces matières communiquent elles avec l'âme qui est esprit. C'est justement la question ; ou bien ces esprits animaux sont immatériels, je comprends bien qu'ils communiquent avec l'âme immatérielle mais alors comment entrent ils en rapport avec l'objet matériel ? – Descartes prétend que ces esprits animaux sont matière et esprit à la fois. La Hypothèse devient alors puérile. Ce sont des êtres uniques dans le monde plus difficiles à comprendre que le phénomène lui même

Vision en Dieu. Causes occasionnelles de Malebranche.

qu'ils ont la prétention de nous ~~faire~~ expliquer ~~comprendre~~. Cette hypothèse doit donc être rejetée.

Malebranche, disciple de Descartes, naquit à Paris en 1638, et mourut en 1715. Ses principaux ouvrages sont la Recherche de la vérité et les Méditations Chrétiennes et Métaphysiques. C'est un des esprits des plus profonds de son siècle. Néanmoins, l'abîme creusé par Descartes entre l'esprit et le corps, l'embarrasse beaucoup et lui suggère la double hypothèse que voici. Puisque le corps ne peut agir sur l'esprit, il est évident que je ne peux pas percevoir directement les objets qui m'entourent. Avec quoi mon esprit peut il communiquer? seulement avec l'esprit; et lequel? l'esprit divin. Je peux voir Dieu avec mon esprit, car c'est un pur esprit. Or Dieu ayant tout créé, a l'idée de tout ce qui est; je puis donc voir dans son esprit l'idée des choses. C'est la doctrine de la vision en Dieu.

De même quand je crois agir sur le monde extérieur et être la cause d'un mouvement, c'est une pure illusion. Mon esprit ne saurait agir sur la matière. Dieu seul qui est tout puissant, peut créer le mouvement; il en crée à l'occasion de mon désir. Je veux remuer mon bras. Dieu le fait remuer et je crois que c'est mon désir qui a causé le mouvement. De sorte qu'en ce monde mon désir ou ma volonté sont seulement des causes occasionnelles.

Critique

C'est encore là une pure hypothèse plus obscure ou au moins autant que ce qu'il s'agit d'expliquer. Pour ce qui est de la vision en Dieu, on peut demander à Malebranche comment il sait qu'il y a un Dieu. S'il se contentait de répondre que sa raison le lui affirme, on ne pourrait



rien dire, mais il répond : j'y crois parce que c'est dans la Genèse. Mais est il sur que la Genèse existe puisqu'il ne peut la voir directement. De plus Dieu voit tout à la fois ; comment nous qui voyons en lui, ne voyons nous pas tout à la fois ? On ne peut rien répondre.

Les causes occasionnelles prêtent à encore plus de critiques. Dieu est subordonné à nos désirs puisque c'est lui qui ~~fait~~ produit le mouvement. En outre il est seul responsable puisqu'il est le seul agent. On lui fait donc jouer un méchant rôle. Enfin cette doctrine n'est qu'un panthéisme voilé.

Harmonie préétablie de Leibnitz

Leibnitz, ~~autre disciple de Descartes~~, a bien vu l'inconvénient qu'il y a à faire ainsi intervenir Dieu pour exécuter nos ordres, aussi critique-t-il amèrement Malebranche. « Monsieur Malebranche se figure donc que Dieu est un horloger bien maladroit, puisqu'il le fait intervenir à chaque instant dans son oeuvre et qu'il ne le croit pas capable d'avoir mis les deux horloges d'accord une fois pour toutes. — Leibnitz met les deux horloges d'accord par sa théorie de l'harmonie préétablie. Oui, dit il, Descartes a raison. La monade âme n'a pas de communication avec la monade corps ; mais Dieu en les créant, a assigné à chacune d'elles toutes les modifications par lesquelles elles doivent passer, pour cela il les a mis d'accord une fois pour toutes. Il y a concordance parfaite entre l'état des monades.

critique

Cette théorie comme la précédente bien que plus raffinée, supprime la liberté, et par suite la responsabilité elle est donc ~~inacceptable~~. — . —

Conclusion sur ce point.

Telles sont les plus célèbres théories des rapports de l'esprit et de la matière. Nous nous

seulement en passant l'~~influence~~ ~~physique~~ d'Euler et le médiateur ~~forces~~ plastique de Cudworth. Entre Dieu et la matière, ce philosophe imagine un principe, non intelligent, qui exécute par instinct, sous les ordres de Dieu, tout ce qui est mouvement et vie organique. — Les deux systèmes dans le genre des esprits animaux sont encore plus obscurs.

Revenons donc maintenant à la théorie de la perception extérieure, telle qu'on peut la faire aujourd'hui, c'est-à-dire par la mise en œuvre des procédés de la méthode expérimentale ~~d'une façon expérimentale~~.

Plan à suivre.

Voici le plan que nous allons suivre dans cette étude de la perception externe, telle qu'elle a été constituée par les savants et les philosophes. Cette question est une des plus avancée parce qu'elle intéresse également les physiologistes et les philosophes. De plus c'est qu'ici la difficulté dernière, ~~la question~~ relative aux rapports ~~de la nature~~ de l'âme et du corps, a été renvoyée à la métaphysique ~~renvoyée à part, c'est~~ sont les tentatives faites pour la résoudre ~~ce~~ qui ont rendu si obscures les théories de Descartes, de Malebranche et de Leibnitz.

Nous décrirons d'abord les organes, ~~[illegible]~~ les appareils nerveux qui servent à la perception. Ensuite nous examinerons la théorie classique sur les sensibles communs et les sensibles propres, sur les erreurs des sens. Enfin nous passerons à l'énumération détaillée des sens et des connaissances qu'on leur doit. Le tout sera complété par une conclusion sur ce que nous pouvons connaître de l'extérieur et sur ce que nous devons nous résigner à ignorer toujours.

Description physiologique

La description physiologique pour être complète et détaillée serait fort longue. Voici l'essentiel. Il n'y a perception que dans les grands centres nerveux et elles sont d'autant plus parfaites que les centres nerveux sont plus compliqués. Il n'y a qu'une



connaissance grossière et confuse chez les animaux qui n'ont que des ganglions épars. Il y a au contraire une perception qui atteint son maximum de clarté chez l'homme, le mieux doué des êtres sous ce rapport. – La perception se fait de la périphérie au centre, c'est à dire du milieu environnant au centre nerveux; mais par milieu environnant, il ne faut pas entendre seulement celui qui baigne notre corps, mais aussi les surfaces intérieures et l'épaisseur des tissus, car il nous vient des perceptions du plus profond de nos organes, aussi bien que du monde extérieur.

Comparaison de Samuel Bailey

On a comparé le réseau très compliqué des nerfs de la perception à un réseau télégraphique, dont tous les fils aboutiraient à un bureau central où seraient la conscience et la raison, ministres souverains qui jugent toutes les affaires et envoient partout leurs ordres.

Aux extrémités, les nerfs sont mis en communication avec les excitants de toute sorte par des appareils plus ou moins compliqués (nerfs optiques, auditifs, olfactifs etc) – Cette structure donne lieu aux remarques suivantes.

Les appareils terminaux nécessaires pour élaborer les perceptions, ne les perçoivent pas.

Les appareils terminaux sont nécessaires pour élaborer les perceptions et les transmettre d'une façon claire et utile au centre. Mais à part cela, ces appareils ne perçoivent pas par eux mêmes; il n'y a conscience que quand l'excitation parvient au cerveau. Coupez le nerf optique derrière la rétine; vous aurez beau envoyer dans l'oeil le ~~plus fort~~ faisceau de lumière le plus intense, le patient restera dans la nuit la plus profonde et rien ne saurait l'en tirer. Excitez au contraire le tronc nerveux, vous produirez sur le patient des éclats de lumière, mais l'appareil ordonnateur et régularisateur de la vision,

l'œil, ne faisant plus son office, il n'y aura pas de vue.

Les qualités sensibles de la matière n'existent pas en dehors de nous

Si l'on cherche à se figurer ce que sont les qualités sensibles de la matière, on est tenté vulgairement à se les figurer semblables à l'idée que nous en avons. On croit que le bleu, le rouge, le froid, le chaud, l'amer existent en dehors de nous et sont des réalités. Tous les hommes cultivés savent le contraire. Les mots en dehors de nous n'ont pas de sens. Un acide qui a un goût si prononcé, produit une sensation différente sur la main, en contact avec le nerf optique il l'excite violemment; sur le nerf ~~tactile~~ auditif il agit différemment. Quelle est celle de toutes ces qualités qui est dans l'acide? La vérité c'est qu'aucune n'y est réellement.

Erreur commune

Ce simple aperçu nous permet de comprendre combien il est naïf de dire : le monde devait offrir un admirable spectacle quand il n'y avait ni hommes ni animaux, quand l'atmosphère était le théâtre incessant des phénomènes les plus grandioses. Tout le monde semble croire que cela existait avant l'homme. Quand il n'y avait pas d'oreille pour percevoir les ondulations de l'air, le monde était absolument silencieux. Quand il n'y avait pas un oeil pour percevoir les ondes lumineuses, le monde était dans les ténèbres.

Qualités de la matière

Cependant il n'est pas douteux (comme tout fait a une cause) que toutes ces modifications de notre conscience n'aient une cause quelconque en dehors de nous. Je ne vois pas, à mon gré, tout ce qu'il me plairait de voir, donc il y a en dehors de nous, un je ne sais quoi qui d'une manière ou de l'autre affecte la conscience. Ce quelque chose c'est la matière. Qu'appelle-t-on qualités de la

matière? Ce sont les différents pouvoirs que possède ce je ne sais quoi, ce non moi, d'exciter dans ma conscience différentes espèces de perceptions. Comme ces qualités ne nous so[nt] connues que par les sens on les appelle qualités sensibles ou sensibles simplement.

sensibles propres et communs

De là les expressions sensibles propres et sensibles communs. On nommait sensibles propres celles des qualités sensibles de la nature que tel sens nous fait connaître à l'exclusion des autres. Ainsi le sensible propre de l'ouïe est le son. Quand tous mes autres sens seraient parfaits, je n'aurai pas l'idée du son, sans l'ouïe.

Il y a au contraire des qualités sensibles que plusieurs sens nous donnent en commun ou concourent à nous donner, on les appelle : sensibles communs ainsi la vue me fait voir l'étendue colorée, le toucher me fait connaître l'étendue résistante. Par conséquent l'étendue est un sensible commun. La figure est dans le même cas.

Perceptions primitives et acquises. (complémentaires)

Une autre distinction scolaire analogue en partie, mais plus importante est celle des perceptions primitives et des perceptions acquises. Son importance tient à ce qu'elle sert à nous faire résoudre la question de l'erreur des sens. On appelle perception primitive, la perception que chaque sens nous donne pour son propre compte et antérieurement à toute éducation. On appelle au contraire perception acquise, celle qu'un sens nous donne à la longue, par l'éducation et par l'habitude.

Ces deux perceptions se mêlent si bien qu'il est souvent très difficile de les distinguer dans certains cas.

Quelques expériences.

Certaines expériences de chirurgie ont beaucoup contribué à éclairer la

question ainsi que quelques cas ~~fato~~ patho logiques.
Ainsi il existe à Londres une femme nommée Laura Bridgmann qui est privée de tous les sens sauf celui du toucher. C'est là un sujet d'études très minutieuses.
On étonnerait bien un paysan si on lui disait que primitivement ses yeux ne suffisent pas à lui donner la notion de distance, de volume; que primitivement ses oreilles ne lui apprennent rien par elles mêmes, sur la distance de la cloche qui sonne, sur la nature du corps qui bruit. Aujourd'hui c'est un fait vulgaire qu'on peut se guider sur les données des sens. L'expérience de Cheselden, médecin écossais sur un aveugle-né qu'il opéra à 20 ans de la cataracte, expérience renouvelée souvent depuis, a édifié sur les sensibles propres, et a démontré que ~~la vue~~ ne nous fait connaître que l'étendue colorée et les figures planes. Peu de temps, après l'opération, le jeune malade ne voyait qu'un plan unique très peu distant de son œil; il n'avait aucune idée des distances, ni du volume ni de l'épaisseur. Les choses qu'il connaissait le mieux par le toucher, il ne les reconnaissait pas en les voyant. C'est ce qui arrivait à une jeune fille, habile couturière quoique aveugle. Quand on l'eut opérée, elle cherchait partout ses ciseaux sans pouvoir les reconnaître.

Exemple de perception acquise

Les perceptions acquises sont formées par l'habitude et l'association des idées. La première fois que j'ai vu un cheval, la vue ne m'a appris que sa couleur et sa forme plane. En m'approchant j'en ai vu les relief; je l'ai touché, alors j'ai compris son existence, sa nature. Bientôt tout cela s'est associé dans ma tête si bien qu'il suffit d'apparences analogues offertes à ma vue pour que sans me déranger, je puisse avoir l'idée de ce qui est ce cheval.



Chaque sens infaillible pour ses sensibles propres

Ces remarques suffisent pour nous donner la clef de ce qu'on a appelé les erreurs des sens. Règle générale, chaque sens est infaillible pour ses sensibles propres ou perceptions primitives. Il y a de bonnes raisons pour cela. En effet si les yeux n'étaient pas infaillibles quand ils nous font percevoir des couleurs, comment me douterai-je qu'ils me trompent ? Ce ~~ni~~ n'est ni le tact, ni l'ouïe qui me l'apprendront. L'oeil est le seul juge. De même pour les saveurs vous ne me convaincrez jamais que telle saveur est bonne si je la trouve désagréable.

Difficultés réfutées.

Les difficultés qu'on peut soulever ne sont que peu embarrassantes. Il est certain qu'un homme peut très bien être en désaccord avec le reste de l'humanité. Ainsi le malade qui a la jaunisse, voit tout en jaune. Dalton voyait vert ce que nous voyons rouge. Voilà des erreurs sans doute, mais ce sont des cas pathologiques ; cela nous amène à conclure que la perception normale n'a lieu que quand l'organe est en parfaite santé ; ceci qui ne compromet nullement l'autorité des sens. Rappelons nous, en effet, que la couleur n'est rien en dehors du sujet qui la perçoit ; une perception est toujours pour moi, ce que je crois qu'elle est ; rien ne me fera jamais croire le contraire. Seulement comme les hommes peuvent se consulter et que le témoignage de la majorité peut faire loi, le mot erreur des sens reprend sa signification même pour les sensibles propres. Mais cela mérite à peine ce nom, car ces erreurs sont faciles à reconnaître et à corriger.

Exemples d'erreur des sens

Il y a bien d'autres exemples de ces erreurs. Un peintre anglais, Turner, à la fin de sa vie, faisait des personnages beaucoup trop allongés ; il continuait cependant à

trouver ses tableaux excellents, et le public en riait. Cependant quelques rares personnes les admiraient encore. Cela mit sur la voie de la découverte. On reconnut que ces personnes avaient une déformation du cristallin qui leur élargissait sensiblement les images. On fit alors des lunettes qui donnèrent aux spectateurs la vue du peintre et l'on trouvait alors en effet, les tableaux excellents.

Un autre peintre Mulrady atteint d'une infirmité analogue faisait ses tableaux trop bleus. Encore une fois, ces erreurs n'empêchent pas l'infaillibilité des sens en eux-mêmes.

Erreurs dans les perceptions acquises

Mais il y a certaines erreurs plus graves, qui tiennent aux perceptions acquises, mais ce ne sont plus des erreurs de sens, mais des erreurs de jugement, de calcul; l'esprit raisonne d'après des expériences antérieures, il peut alors se tromper. Ainsi, si je me fie à mon expérience en entendant un certain bruit, si m'imaginant que c'est un certain véhicule que j'ai l'habitude d'entendre et de voir, je me trompe et si ce véhicule est plus rapide que celui que j'attendais et me renverse, mon oreille m'aura trompé, ou un sens, mais à la rigueur mon oreille n'est nullement chargée de m'instruire sur les véhicules, de leur rapidité etc; c'est moi qui suis coupable pour avoir, sur les données infaillibles de l'oreille, le bruit, fondé un raisonnement funeste.

Toutes les erreurs ~~[illegible]~~ vulgaires sont du même genre. De loin une tour carrée semble ronde; ma vue n'est point faite pour m'enseigner la forme des solides; elle a pour fonction de m'instruire sur les couleurs, le jeu des ombres et des lumières; tout le reste est raisonnement et induction; c'est à moi à ne pas me tromper.



Objection et réponse

Mais, dira-t-on, la vue nous trompe même pour les couleurs. De loin, cette tour rouge me semble d'un gris vaporeux et bleuâtre. — Mais, quand nous sommes à cette distance, il est nécessaire, d'après les lois de la physique que cela soit ainsi, de même qu'il est nécessaire que quand nous serons plus près, cette tour ait des formes plus arrêtées et sa vraie couleur. Ce n'est pas erreur qu'il y a ici, mais bien ignorance. On ne doit pas discuter des couleurs, mais si j'en conclus que de près ou de loin la teinte ne varie pas, je viole les lois de la physique. Je sortirai de mon ignorance en observant avec soin ce qui m'entoure

Telle est la théorie de l'erreur des sens.

Cette expérience n'est pas absurde, elle a une signification, seulement ces erreurs ne sont réellement pas des erreurs, mais des raisonnements faits par une intelligence qui se hâte trop ou qui est trop ignorante. Le meilleur moyen de les éviter est comme dit Descartes dans sa première règle : = d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention. = —

Enumération des sens 1° sens diffus

Passons maintenant en revue nos différents sens et les données qu'on leur doit. Au lieu de cinq sens que l'on compte vulgairement, les écoles de physiologie contemporaines s'accordent à en compter au moins <u>sept</u>. Au plus bas degré, il faut placer le sens diffus, ou <u>sens organique</u> qui nous informe de ce qui se passe dans les profondeurs de notre organisme, information très grossière qui est sensation autant que perception, ce sont le plus souvent des sensations pénibles. Une forme un peu plus élevée du même sens nous avertit de l'effort musculaire outre les nerfs moteurs, il y a dans chaque muscle des nerfs sensitifs qui nous informent de l'intensité de l'effort —

C'est par ce sens que nous pesons les objets la preuve est que si, la main appuyée sur une table, on pose sur les doigts un corps quelconque, on peut le diminuer ou l'augmenter d'un certain poids sans que nous en soyons averti. Si, au contraire, la main n'est sur rien, la moindre addition ou soustraction sera sensible. Voila donc un sens qui nous apprend beaucoup de choses et qui il y a dix ans, était encore ignoré.

Remarque

Même sous cette forme, le sens organique est relativement vague et mêlé de douleur. En effet, l'effort organique est toujours vif et pénible; la fatigue n'est autre chose que la douleur provenant de l'exercice excessif de nos muscles.

2 Gout et l'odorat

Passons maintenant aux sens dont les organes sont à la surface. Au plus bas degré de ceux-ci, il faut mettre le goût et l'odorat; le goût localisé dans la bouche et ayant pour organes de perception les papilles nerveuses qui s'épanouissent au fond du palais et sur la langue; l'odorat ayant pour organes, des nerfs dans les cornets de l'odorat, au delà des narines. Les odeurs et les saveurs sont leurs sensibles propres.

Il y a entre ces deux sens, de très grandes relations. Les odeurs nous avertissent à l'avance des saveurs. Les odeurs de quelques aliments nous garantissent souvent de leur emploi qui serait funeste.

Quelques remarques peuvent être faites sur la distinction des saveurs dans la bouche ainsi c'est le bout de la langue qui sent les saveurs piquantes; le fond de la bouche goute mieux les saveurs sucrées sans empiéter sur ce qui trouve sa place dans la mémoire, on peut remarquer que dans les sens vifs, les notions justement



parce qu'elles sont mal limitées sont difficiles à rapporter dans la conscience. Il est impossible de se rappeler une odeur, une saveur.

4° ouïe

L'ouïe a pour sensible propre le son pour organe l'oreille. L'oreille n'est pas l'appareil extérieur appelé appendice; elle est toute intérieure et très compliquée. L'essentiel en elle n'est ni la chaîne des osselets, ni la membrane du tympan, ni les différents milieux liquides, et les petits cailloux qu'ils contiennent, l'organe essentiel est le nerf auditif épanoui à son extrémité en une grande quantité de petites fibres dont chacune est, en quelque sorte prolongée par de petits filets cornés, appelés fibres de Corti. Les fibres sont heurtées par les autolithes (petits cailloux) quand des ondes sonores viennent frapper le tympan; le son le plus simple est toujours produit par l'ébranlement de plusieurs cordes. C'est un fait certain. Les expériences d'Helmholtz sur les notes harmoniques, font comprendre ce qui se passe. Quand on frappe une note d'un piano, plusieurs cordes vibrent en même temps sans être touchées. De même pour l'oreille.

5° le toucher

Le toucher est un sens qu'il est difficile de dire inférieur ou supérieur à l'ouïe. En effet, les sons perçus par nous d'une façon très distincte, sont bien limités et grâce à cela ils s'éveillent facilement dans la mémoire les uns les autres. Pour le toucher au contraire il nous faut connaître quantités de notions dont quelques unes sont assez confuses. Pour bien faire il faudrait subdiviser le toucher, car il y en a un qui est répandu sur tout le corps, il est nécessairement très grossier. Ainsi, que sur le dos ou le bras

on place les pointes d'un compas même assez ouvert, on ne sent qu'une seule pointe. En outre, c'est ce toucher qui nous informe du froid et du chaud, notions toujours accompagnées de peine ou de plaisir.

6° Tact

Si nous quittons ce toucher passif pour considérer le tact ayant pour organe le meilleur instrument de la main, nous trouvons des perceptions parfaites. C'est ce qui fait qu'on a dit : = l'homme pense parce qu'il a une main = Aristote l'appelle l'instrument des instruments. ἡ χεὶρ ὄργανον ἐστιν ὀργάνων (de anima III. 8) remarquons que seul l'homme a une main. Celle du singe diffère assez de la nôtre, c'est plutôt un crochet qu'une main. La grande perfection de la nôtre, c'est sa mobilité dans l'espace comme faisant partie d'un levier formé de plusieurs petits leviers, le bras. Terminons ce sujet par le mot d'Aristote : = L'homme n'est pas supérieur aux animaux parce qu'il a une main, mais il a une main parce qu'il est supérieur aux animaux. =

7° La vue

La vue a pour organe l'œil dont la partie essentiel est la rétine ou épanouissement du nerf optique. L'œil peut être comparé à un appareil de photographe ; ce qui correspond aux parois, est la membrane très épaisse, la sclérotique, qui laisse passer le nerf optique et les rayons. Son intérieur est tapissé de membranes noires appelées choroïde. La rétine est la plaque sensible du photographe. C'est un épanchement du nerf optique qui s'étale dans l'intérieur de l'œil. En avant est un appareil très compliqué dont la partie principale est le cristallin, corps lenticulaire réfractant les rayons et renvoyant l'image renversée sur la rétine. Le grand problème est de savoir comment s'opère le redressement. L'iris est un dia-



phragme annulaire opaque entre la cornée et le cristallin. C'est la partie colorée de l'œil elle est percée d'une ouverture appelée <u>pupille</u>. Enfin en avant est la <u>cornée</u> membrane en calotte sphérique. Entre la cornée et le cristallin est un liquide appelé <u>humeur aqueuse</u>. Enfin la partie comprise en dehors du cristallin est remplie d'une masse transparente, appelée <u>corps vitré</u>.

Les couleurs sont des mouvements

Les différentes couleurs que nous voyons, sont suivant la science, tout à fait différentes de ce qu'elles nous semblent; ce sont des mouvements d'un milieu très peu dense et impondérable, l'éther, mouvements qui donnent la sensation de chaleur comme celle de lumière. Les plus grandes ondes forment le rouge, les plus petites forment la couleur violette. Donc dire qu'un objet a telle couleur, c'est dire que l'objet absorbe les ondes lumineuses et nous renvoie celle dont on le croit coloré.

Cônes et batonnets.

Sans insister sur la théorie de la vision, il est bon de dire que les filets nerveux qui composent la rétine sont en nombre immense et forment des cônes et des batonnets. Chaque fibre se continue jusqu'au cerveau, c'est ce qui fait, pensent les physiologistes que l'œil peut voir tant de choses à la fois, et pourquoi la mémoire des choses visibles est si délicate et si ~~[illegible]~~ tenace.

Conditions de la perception

Pour compléter la théorie de la perception externe, il faut ajouter que toutes les opérations que nous avons décrites ne sont possible qu'à certaines conditions qui sont 1° <u>Physiologiques</u>; ce sont l'intégrité des organes, le bon état de santé de tout l'organisme, la bonne circulation, une quantité et une qualité normale de sang, une température suffisante etc. — 2° <u>Psychologiques</u> Ces conditions, très importantes, sont la mémoire et l'attention.

1° mémoire

aucune perception n'est réellement simple. Quand je regarde un seul tableau, mon regard n'en embrasse qu'une faible partie; il faut que l'œil exécute de nombreux mouvements pour pouvoir successivement voir tout le tableau. Comment l'œil aurait il l'idée de son ensemble s'il oubliait les perceptions précédentes en passant à une autre. On peut dire la même chose pour l'ouïe le toucher et les autres sens. La mémoire est donc indispensable.

2° l'attention

Les excitations du dehors se transmettent aux centres nerveux (on ne sait comment, nous l'avons vu); si l'attention est occupée ailleurs, l'excitation n'est pas perçue, elle reste latente et non avenue. C'est ce qui fait qu'on peut faire auprès de vous du bruit sans qu'on s'en aperçoive étant fortement occupé à autre chose. Donc l'attention est une condition essentielle de la perception.



R. Bellamy

B' sachez

Quoi donc! moi qui semble concevoir avec tant de netteté et de distinction ce morceau de cire, je ne me connais pas moi même! Descartes. 2e médit.

Philosophie 28me Leçon

Psychologie XII — De la Conscience, ou Réflexion.

Origine des idées d'après les sensualistes.

Il y a des philosophes pour lesquels toutes nos idées viennent des sens, ce sont les sensualistes. Leur devise est celle-ci : rien dans l'entendement qui n'ait pour origine les sens, nihil in intellectu quod non prius fuerit in sensu.

Sans aucun doute un grand nombre d'idées nous viennent des sens, ce sont celles des modifications intérieures, des odeurs, des saveurs, des couleurs, des sons, des résistances, etc, la question est de savoir si toutes nos idées ont pour origine les sens. - Si nous en trouvons auxquelles on ne puisse attribuer cette origine, le sensualisme sera réfuté par cela même.

Principaux sensualistes.

Les principaux sensualistes sont: Démocrite et les épicuriens, Lucrèce à Rome. Hobbes en Angleterre; D'Holbach, Helvetius, Cabanis, Broussais en France. Très peu d'écoles philosophiques ont pu s'en tenir au sensualisme, la plupart sont allées au moins jusqu'à l'empirisme.

Définition de l'empirisme

On appelle empirisme (ἐμπειρία), la doctrine qui consiste à reconnaître comme source de nos idées non plus les sens seuls, mais la double expérience: les sens, plus la réflexion ou conscience. Le plus illustre des empiriques est Locke. L'École Anglaise contemporaine s'intitule: expérimentale; c'est un empirisme rajeuni par les découvertes de la science.

Nous verrons que la plupart des philosophes ne se contentent pas de l'empirisme et qu'ils vont jusqu'au rationalisme.



Plan de la leçon.

ajoutant aux sens et à la conscience une troisième source : la raison.
Pour le moment, contentons nous d'examiner les raisons qui ont fait compter comme source des idées la conscience ou réflexion. Nous nous demanderons quelles idées viennent de cette source, et nous verrons ensuite, si cela suffit.

Critique du sensualisme

Leibniz critiquant l'axiome des sensualistes ajoutait déjà : nisi ipse intellectus. C'est là, en effet la vraie critique. Quoi ! toutes nos idées nous viennent des sens ? Où ai-je donc puisé l'idée du moi ? Quel est le sens qui me la donne ? Quel est le regard qui a vu le moi, quelle est la forme, du moi, sa couleur ? Les questions n'ont point de sens. Donc il faut ou nier que j'ai l'idée de moi-même, ou reconnaître qu'il y a au moins une idée qui n'a pas pour origine les sens.
Nous verrons bientôt qu'il y a d'autres idées, en grand nombre, que les sens ne nous donnent pas, mais cette remarque relative à la connaissance du moi, suffit pour réfuter le sensualisme, et à nous faire reconnaître avec Locke la conscience comme source de certaines idées.

Remarque relative aux mots : sens intime et sensorium commune

Il est une expression très employée autrefois qui, en apparence donnerait raison au sensualisme. On appelle la conscience : sens intime ou sensorium commune, parce que c'est là, dit-on, que viennent aboutir et se grouper toutes les idées des sens. Mais ces expressions sont tout à fait à rejeter : D'abord, le mot sens commun a une autre signification et de plus la conscience n'est pas un sens.
En effet un sens suppose un appareil organique occupant telle ou telle région, dans des organes, pouvant se disséquer, et appro

prié à recevoir les excitations de certains agents extérieurs; or ~~où~~ quel est l'agent ~~par lequel~~ [illegible] je me connais-moi-même? Le sens intime si l'on veut garder ce mot, sera ~~notre~~ le sens ~~profond et~~ diffus qui nous averti des modifications intimes de nos organes. internes

Concession. — Reconnaissons le d'abord, nous n'aurions pas du tout l'idée du moi, si nous n'avions l'idée de quelque chose d'extérieur. = le moi ne se pose qu'en s'opposant au non moi = disait la scolastique (le philosophe allemand Fichte). Il ne s'affirme lui même, que par le contact, la lutte avec ce qui n'est pas lui: dans ce sens, on peut accorder que la connaissance du moi dépend en quelque mesure des sens. Un être absolument pas informé des changements extérieurs ne s'éveillerait jamais à la connaissance de lui même.

la conscience est due au contraste. — La conscience, du latin conscire est l'information profonde que le sujet reçoit. Que faut il pour que le sujet soit informé de quelque chose? Une différence, un contraste. Une monotonie complète; la continuité de la même impression serait totalement inaperçue. Je meus ma main lentement dans l'air libre; rien de moins clair que la connaissance de ce milieu; je n'ai conscience que du mouvement de mes muscles. Que je rencontre un objet solide, vive conscience immédiate. Si cet objet est homogène, si je le parcours longtemps sans trouver de changement, ma conscience s'obscurcit; si brusquement j'arrive au bout, de nouveau vive conscience immédiate.

Mais par cela même que l'esprit prend connaissance des différences, il prend connaissance des ressemblances. Ainsi quand nous cessons de rencontrer le solide, la



mais reconnait qu'elle retombe dans le même état qu'avant la rencontre de ce solide. Elle assimile à l'état où elle était, celui où elle est. ainsi : ressemblance voila ce qui complète le phénomène de la conscience qui a commencé à s'éveiller par la conception d'une différence.

La conscience est elle une faculté à part.

Voila ce qu'il y a d'essentiel dans le jeu de la conscience ; mais ici se pose une question : la conscience est elle vraiment une faculté à part? ~~[illegible]~~

Apparences contre.

au premier abord il semble que non. Conscientia, = homo vir sui conscius. =, ce mot exprime le fait d'être informé de ce qu'on éprouve ; or il est évident que toutes nos facultés, toutes nos émotions toutes nos passions, tous les faits psychologiques, en un mot, nous sont connus. on les appelle même <u>faits de conscience</u>

la conscience parait donc être, un mode général, un accompagnement en quelque sorte de tout ce qui se passe dans le moi ; sans elle aucune autre faculté ne serait possible, et rien de nous mêmes ne nous serait connu. En effet souffrir, sans avoir conscience de sa souffrance n'est pas souffrir. Il semble donc bien qu'il est puéril de faire de la conscience une faculté à part puisqu'elle est simplement le miroir où toutes les autres facultés et opérations du moi se reflètent.

Raisons pour.

Mais s'il est vrai que dans un sens large et très général, la conscience est cela, elle est autre chose aussi. Toutes nos facultés sont susceptibles de deux modes ; ou bien elles s'exercent sans attention, sans effort, ou bien au contraire elles s'exercent avec attention, avec effort. Tout ce que nous venons de dire de la conscience, miroir des faits psychologiques, n'est appliquable qu'à cette ~~conscience~~ involontaire, diffuse, inattentive qui est la même chez l'homme

le plus inférieur que chez le savant.
Cela n'empêche pas que la conscience peut prendre une toute autre valeur et devenir tout à fait distincte et très élevée sous l'influence de la volonté et de l'attention. Les yeux sont les mêmes pour le sauvage et pour le savant et l'on pourrait dire que la vue n'est pas une faculté scientifique sous prétexte qu'elle sert aux plus humbles des êtres. Mais la vue est pour l'observateur, pour le savant, un instrument d'une richesse et d'une précision merveilleuse. De même la conscience lorsqu'elle devient active, lorsqu'elle s'exerce avec méthode, avec persistance et qu'elle mérite le nom de réflexion, elle peut être nommée faculté à part; non seulement elle nous permet de connaître ce qui se passe en nous, mais grâce à elle, nous découvrons par l'observation intérieure des notions que nous n'aurions pas sans elle.

Notion du moi.

1° Quelles sont ces notions? 1° Celle du moi. Ici nous n'avons pas à discuter. J'ai l'idée du moi; c'est un fait: que je m'affirme à chaque instant. Je déclare ma croyance en un sujet qui connaît les objets qui m'entourent. Il est évident que ce n'est pas par les sens que nous nous connaissons. C'est donc là une première idée que nous devions rapporter à la conscience. Tout ce qui va suivre, va nous faire comprendre l'idée que nous avons du moi.

Notion des faits psychologiques.

2° La notion des faits psychologiques. En effet, je ne me connais pas comme vide de toute qualité; je me sens toujours éprouvant quelques modifications méditant ou agissant. Les faits psychologiques sont donc dus à la même origine que la notion du moi, c'est à dire à ce qui fait l'objet de cette leçon à la conscience.



Notion de Faculté.

3° Notion de Facultés. Le moi ne nous est pas connu comme vide de modifications, et réciproquement, les faits ne nous sont pas connus comme épars et sans lien, comme indépendants. Ils sont nôtres, nous nous les rapportons et à propos de chacun d'eux nous sentons qu'ils n'épuisent pas notre pouvoir de jouir et de souffrir. Nous trouvons en nous une source intarissable de faits du même genre. C'est cette notion de notre activité intime qui donne lieu à l'idée de facultés; une faculté étant le pouvoir permanent du moi d'éprouver, de produire certains faits.

Notion d'unité et de simplicité

4° Notion d'unité et de simplicité. Evidemment nous avons la notion de l'un, opposée à celle de multiple, et celle de simple opposée à celle de composée. Cette notion nous viendrait elle par les sens? Impossible; la moindre perception, la plus élémentaire est toujours multiple; elle dure toujours un temps appréciable et par conséquent divisible; au contraire quand je dis: moi, je sens que je suis un seul et même être, tout ce que j'éprouve, je le centralise en quelque sorte, je me l'attribue à moi seul. Quand je compare, que fais-je? Je considère tour à tour deux ou plusieurs objets, mais cela serait impossible si les objets ne comparaissaient pas devant un seul et même être.

Notion d'identité

5° Notion d'identité. C'est encore une unité, mais c'est non plus par rapport à l'espace divisible, mais par rapport au temps. On dit qu'un être est identique (idem), quand il est et demeure le même à travers une série de changements. Je me sens identique depuis mon enfance, cependant j'ai bien changé au physique comme au moral, malgré cela, je sens fort bien que je suis le

même qui, il y a 10, 20 ans pensait ou faisait telle chose. La principale preuve est que si dans mon passé, il y a un crime, quelque soit le nombre d'années qui se sont écoulées depuis, je me l'attribue bon gré, mal gré (Remords.). Il n'y a jamais oubli absolu; et si la société me découvre, elle me punit comme coupable, sans que je puisse dire que j'ai bien changé depuis. – Cela est ~~vrai~~ vrai, que j'ai changé, mais le changement était superficiel, le vrai moi est resté identique avec lui même.

Sans l'identité, la mémoire serait absolument impossible, car il y aurait deux vies très tranchées.

Cette notion est elle due aux sens?

Peut on croire que ce sont les sens qui nous révèlent la notion d'identité? – Qu'y a-t-il d'identique dans la création? les objets matériels? les fleuves? les montagnes? Rien. Les fleuves changent à chaque instant, la même goutte d'eau n'arrose jamais deux fois les mêmes rives. Les montagnes; quand nous les quittons et que nous les revoyons qui nous dit que ce sont les mêmes? Ce qui est le même c'est moi. Si pendant notre absence elles étaient remplacées par d'autres de ressemblances exactes, nous serions trompés. En revanche, il n'existe pas de puissance capable de supprimer notre existence passée, et de nous faire recommencer une nouvelle vie.

Si l'on était tenté de croire que c'est notre corps qui est identique; il n'y aurait pas besoin de nous y attarder; tout change la taille, les apparences etc. Nous en appelerons au témoignage des physiologistes. Tous les corps vivants sont le siège de tourbillons vitaux, le théâtre d'un perpétuel va et vient de molécules. ~~Dans~~ Dans l'enfance le renouvellement absolu se fait de deux en deux ans; dans l'



homme la période est d'environ sept ans. Ainsi, ni dans nos organes, ni dans nos os, il ne reste rien de ce qu'il y avait il y a dix ans. Cependant nous sommes identiques; cette notion nous vient donc d'ailleurs que des sens.

Notion de substance.

6° Notion de substance. On appelle substance de sub stare, ce je ne sais quoi qui subsiste, qui demeure sous le flot mobile et changeant des phénomènes. D'où nous vient cette notion? Nous parlons, il est vrai de substances matérielles, nous croyons que l'arbre est quelque chose, indépendamment de la couleur de ses feuilles, de ses apparences; car nous ne voyons que cela par les sens. Si bien que les plus grands savants parlent sur ce point comme Berkeley et les idéalistes. Au fond que voyons nous d'un arbre? la forme, la couleur, le poids, le volume, l'odeur peut être. Ce n'est point là une substance. Enlevez lui son écorce, ses feuilles, il reste toujours une couleur une forme, etc. Nous ne ferons qu'enlever certaines qualités pour lui en donner d'autres; ce n'est que par une généralisation hardie que nous parlons de substances. Si toutes ces qualités disparaissaient pour moi, il n'y aurait plus d'arbres, du tout.
C'est en moi que je puise l'apparence des substances. En même temps que je connais des qualités, je me les rapporte à moi même et je sens fort bien que ce ne sont pas des qualités en l'air.
Si l'on voulait me faire croire, qu'en m'enlevant une à une toutes ces qualités, on arriverait à me supprimer, je répondrais avec Descartes: je douterai de tout ce que vous voudrez, mais tant que je serai là pour douter, je serai quelque chose. C'est ainsi que le moi se connait. C'est la plus solide de toutes nos

connaissances ; on dit : je suis sûr de cela comme de moi. Mais cette aperception du moi par lui même sera mise en lumière par l'exposé qui va suivre de la doctrine de Maine de Biran sur l'origine de l'idée de cause.

Notion de cause

7° Notion de cause. Qu'appelle-t-on cause ? = Tout ce qui détermine un être ou un phénomène à être ce qu'il est, peut être appelé cause, dit Aristote.

Des quatre causes d'Aristote.

Le philosophe compte quatre causes. Soit une statue en marbre, il y trouve quatre éléments. 1° η ὕλη, la cause matérielle, le marbre ; sans lui pas de statue. — 2° τὸ εἶδος la forme ou cause formelle ; c'est l'idée de la Vénus dans l'esprit du sculpteur, c'est la conception en tant qu'idée. — 3° ~~τὸ κι~~ ~~νοῦν~~

αἰτία κινήσεως

, la cause efficiente, c'est le principe moteur, l'artiste — 4° τὸ τέλος, la cause finale. Si le sculpteur ne s'était proposé aucune fin, il n'aurait pas fait la statue.

Cette dernière cause a une grande importance, puisque sans elle, il y aurait immobilité de la cause efficiente.

Cette théorie nous montre ~~que~~ la notion de cause surtout ~~dans~~ sous ces deux dernières formes, a pour origine unique la conscience.

Critique des deux premières

Nous pourrons d'abord négliger la cause matérielle et la cause formelle, parce qu'elles ne s'appellent plus causes de nos jours, ce sont des conditions.

Cependant, si on voulait entrer dans le détail, on pourrait montrer qu'elles dépendent en dernier chef de la conscience. La cause formelle de notre exemple, c'est l'idée de notre esprit, une conception du moi, elle est donc connue par la conscience qui nous fait connaître le moi. Quant à la cause matérielle, c'est une notion qui implique l'idée de certaines



substances physiques distinctes du moi, mais cette notion nous vient de la conscience, la seule substance à nous connue dans l'origine est nous-mêmes.

Examen des deux dernières

Mais les seules causes vraiment dignes de ce nom sont la cause efficiente et la cause finale. Je dis que toutes deux nous sont connues primitivement par la conscience. Pour la cause finale c'est évident, toutes les fois que j'agis en tant qu'être intelligent, j'ai une raison, je me propose un but quelconque; je dispose certains moyens en vue d'une fin. C'est par extension que j'en viens à me figurer que tout ce qui se passe dans la nature est fait en vue de quelque fin; je n'en aurais point l'idée si je n'avais pas conscience de ce qui se passe en moi, quand j'agis.

La cause efficiente est elle aussi une notion qui nous vient par la conscience? C'est ce qu'il faut démontrer.

Théorie des idées de Descartes (1596-1650)

Descartes avait tranché facilement la question en disant: l'idée de cause est une idée innée. Ce philosophe en effet reconnait trois espèces d'idées. 1° les idées adventices, celles qui nous viennent par les sens – 2° les idées factices, celles que l'esprit produit par son activité propre en combinant les données de l'expérience, ce sont les idées abstraites comme l'humanité, les idées d'imagination comme chimère, syrènes. 3° Les idées innées, celles que chaque homme apporte en naissant, en dehors de l'expérience individuelle, ce sont les idées du parfait de l'absolu etc. En général, ce sont les idées de raison et de plus Descartes y ajoute celle de cause.

Critique.

On peut critiquer l'idée de cause en particulier. Il est certain que tous les hommes l'ont tôt ou tard, mais il y a quantité de causes qui ne sont ni parfaites, ni absolues. Nous connaissons des causes secondes,

des causes physiques et nous même.

De l'origine des idées de causes secondes

La question est donc de savoir d'où nous viennent l'idée de causes secondes. Dire que c'est une idée innée, c'est faire une réponse qui convient tout au plus à la causes premières. Même dans ce cas, le mot inné est imparfait.

Si Descartes voulait dire qu'il y a des idées que l'enfant possède en naissant aussi complètes et aussi claires qu'il les aura jamais, Locke aurait raison contre lui. Quoi! prétendrez-vous que l'enfant a l'idée du parfait, de l'absolu, de cause! Le sauvage lui même les a-t-il aussi clairement qu'un homme civilisé? L'idiot, le vieillard décrepi, songent-ils à ces idées?

Critique par Locke (1632-1704)

Mais Descartes déclare qu'il n'a jamais voulu dire cela; il prétend seulement qu'il y a des idées que tôt ou tard tout homme doit avoir, s'il est sain d'esprit. A la bonne heure, l'idée de cause est de ce nombre. Mais alors le mot inné outre qu'il est contestable, n'explique rien de ce que l'on veut savoir. D'où nous viennent ces idées? Comment se forment elles dans l'esprit? Et pour l'idée de cause en particulier, s'il est vrai que tous les hommes l'ont, l'ont eu ou l'auront d'où vient elle la première fois que l'esprit l'a?

Théorie de Locke

Locke après cette critique, propose à son tour une théorie, une explication dogmatique; il assigne pour origine à l'idée de cause: les sens. Nous voyons, dit il, dans ses Essais sur l'entendement humain, deux phénomènes se succéder sans intermédiaire, nous appelons alors le premier cause, le second: effet. Une bille de billard en frappe une autre; celle-ci d'immobile qu'elle était, se met en mouvement; je dis sans hésiter que le mouvement de la première est cause du mou-



vement de la seconde. — J'approche d'un foyer un morceau de cire. Avant cela, elle était solide, de certaines couleurs. A peine est-elle près du feu, elle fond, elle change de couleur, et répand une vive odeur. Je dis alors que le feu est cause de la fusion de la cire. C'est ainsi que se forme l'idée de cause dans notre esprit.

Critique de Locke par D. Hume. 1711-1776

Telle est la théorie de Locke, survient David Hume, philosophe anglais du XVIII[e] siècle qui pense aussi que Descartes n'a pas trouvé la solution; il déclare aussi que Locke a tort: C'est une erreur, dit-il, de confondre la causalité avec la succession. Que me font voir les sens: le mouvement d'une bille, celui d'une autre et un contact. Dans l'autre exemple, je vois la présence du feu et le changement d'état de la cire. Mais y a-t-il un lien nécessaire entre les deux phénomènes. Les sens ne me l'apprennent pas. La preuve est que, si par hasard la seconde bille contint un mécanisme intérieur qui la fit partir juste au moment où le mouvement de la première s'achève, on verrait de même un mouvement succédant à un autre; et si les sens nous faisaient croire que le premier est cause du second, on commettrait une grave erreur. — De même le jour succède à la nuit, sans qu'on ait jamais dit qu'ils étaient cause l'un de l'autre.

Théorie de David Hume.

David Hume a été comme Locke très fort sur la critique, mais, de même sa théorie est très imparfaite. Pour lui l'idée de cause nous vient de l'habitude, des expériences accumulées. La première fois que l'on voit deux phénomènes se succéder, on n'a point l'idée de les appeler cause et effet, mais si cela se reproduit plusieurs fois, j'exprime cette succession constante par l'idée de cause.

Critique de Hume par Stuart Mill 1806-1873

L'exemple de toute à l'heure réfute Hume; Stuart Mill observe 1° que la succession

c

est constante et sans exception entre le jour et la nuit, le printemps et l'hiver, et pourtant Hume l'a dit, l'un n'est pas cause de l'autre. 2° qu'il n'y a pas besoin d'une habitude pour concevoir l'idée de cause. Je n'ai pas besoin de me brûler deux fois pour savoir que le feu est cause de ma brûlure.

Théorie de Stuart Mill.

De même que ses devanciers, Stuart Mill propose une théorie. Il ne faut pas dire seulement succession constante, selon lui, il faut ajouter inconditionnée. Toutes les fois que deux phénomènes ont été trouvés en succession, en séquence intime et inconditionnée, on peut dire le premier cause du second.

Critique de Stuart Mill

Stuart Mill a dit le dernier mot de l'empirisme. Il est très vrai que la cause en physique est un antécédent constant et inconditionné; c'est un moyen de la reconnaître; mais c'est bien compliqué pour expliquer l'idée de cause. Stuart Mill se figure-t-il que les premiers hommes aient attendu pour avoir l'idée de cause, d'avoir observé les rapports de séquence entre les phénomènes? Est-ce que les premiers hommes qui ont eu froid, chaud n'ont pas regardé le soleil comme cause du chaud et la neige ou la pluie comme cause du froid. Donc il nous a bien donné un savant moyen de reconnaître entre de nombreux antécédents physiques celui qui est véritablement cause, mais d'où vient l'idée de cause? Il ne nous l'a pas encore dit.

Théorie de Maine de Biran. (1766-1824)

Maine de Biran a le premier donné la véritable solution. Selon lui, l'idée de cause nous vient par la conscience de nous-même. Elle nous vient de nous-mêmes quand nous prenons par la réflexion, connaissance de notre énergie propre.

Je me promène et je pense que cet arbre pourrait bien tomber ; il tombe par hasard à ce moment même. Est-ce qu'un esprit sérieux dira que ma pensée est cause de la chute de l'arbre. — Mais, si ayant conçu la chute de cet arbre, j'entreprends de la réaliser et que prenant une hache, je le frappe jusqu'à ce qu'il tombe ; alors je me dirai avec raison cause de sa chute.

Si pensant à un air, j'entends tout à coup un instrument le jouant, dira-t-on que ma pensée est cause de ces sons ? mais si je me détourne de ce que je fais pour exécuter cet air, délibérant très rapidement, il est vrai, en moi-même sur le moyen de produire chaque note, je sentirai très bien que je suis cause des sons que j'entends.

L'idée de cause se puise dans la conscience

Ainsi l'idée de cause nous la puisons dans la conscience de l'effort volontaire, de l'énergie, de l'activité réfléchie. Là, en effet, nous nous sentons réellement cause.

Quand je soulève un poids, plus l'effort que je fais pour cela, augmente, plus je me sens cause de l'effet que je produis. Je proportionne mon énergie à la résistance que j'attends de l'objet.

Cette théorie de Maine de Biran a fait une véritable révolution dans la philosophie. C'est alors qu'on s'aperçut que l'esprit ne se connaissait pas seulement par ses idées, par ses attributs, mais qu'il se saisissait lui-même, qu'il se contemplait dans sa réalité propre, dans sa substance, dans son activité spontanée.

Définition de la cause

Substance et cause en effet ne sont pas deux choses distinctes, ce sont deux points de vue d'une seule et même réalité. Une cause est une substance en train

Définition de la substance

d'agir. — une substance est une cause qui si elle n'agit pas actuellement, pourrait agir et a en puissance une activité qu'elle manifestera à l'occasion.

Objection et réponse.

Mais dira-t-on qui nous prouve que Maine de Biran a trouvé juste? Le voici. L'enfant se figure les causes physiques comme analogues à lui-même, il leur prête des intentions, des volontés. Lorsqu'il se heurte à une pierre, il croit de bonne foi que la pierre l'a voulu; elle en est responsable; il faut la punir.
De même les sauvages, peuples enfants, personnifient les forces de la nature et les adorent.
Peut-on laisser voir plus clairement combien Maine de Biran a raison en assignant nous mêmes comme origine à la notion de cause. Nous en parlons ainsi que les enfants, jusqu'au jour où l'expérience nous prouve qu'il n'y a pas de forces capricieuses comme les nôtres. Alors nous avons une notion de causes physiques distincte de la notion de causes volontaires. De même c'est de nous, causes finies et bornées, que nous nous élevons à la conception d'une cause première infinie dont tout ce qui est, est un effet.

R. Bellamy. Bien

Ast

La raison décide en maîtresse;
mes yeux, moyennant ce secours,
ne me trompent jamais, en me trompant toujours.
La Fontaine.
VII. 18.

Philosophie. 29me leçon

Psychologie (~~XIII~~). 3me faculté intuitive. de la Raison.

I De l'insuffisance de l'empirisme

On appelle empirisme (Εμπειρια) la doctrine qui reconnait comme source de nos connaissance, la double expérience (sens et conscience), et rien de plus. De même que le sensualisme était insuffisant et qu'il y a eu un progrès nécessaire quand on s'est élevé à l'empirisme, de même cette théorie a été trouvée insuffisante par les plus grands philosophes et ils se sont élevés jusqu'au rationalisme.

Du rationalisme

Le Rationalisme est la doctrine qui reconnait trois sources à nos idées: 1° les sens, 2° la conscience 3° la Raison. C'est à tort qu'on représente quelquefois le rationalisme comme rapportant toutes nos idées à la seule raison. ~~Ce~~ une pareille théorie ~~serait~~ tout à fait absurde.

Etre Rationaliste: c'est simplement reconnaître outre les sens et la réflexion une troisième faculté d'acquisition qui les complète.

Philosophes rationalistes

Qu'est-ce que la Raison pour les philosophes qui la reconnaissent, et d'abord quels sont ces philosophes? En général tous les ~~très~~ grands noms de la philosophie et tous les grands systèmes sont rationalistes. Sans parler de l'Orient qui nous est si peu connu, les grands rationalistes sont: Platon, Aristote, Plotin et l'école d'Alexandrie, dans les temps modernes: Descartes Leibnitz, Malebranche etc. Sans doute tous les systèmes de ces philosophes diffèrent profondément, pour Platon la raison est la réminiscence d'une vie antérieure pour Aristote ~~c'est tout~~ elle est autre chose et ainsi de suite pour chacun. Qu'ont donc ces systèmes de commun?



Caractères communs de ces philosophes.

Tous proclament que les données de l'expérience tant intérieure qu'extérieure sont insuffisantes à l'explication de ~~tout ce qu'il y~~ tous les éléments ~~a dans~~ de la connaissance humaine, que l'esprit y apporte quelque chose de Dieu, qui est en nous, des idées universelles et nécessaires, des moules de pensées, des formes générales, les mêmes pour tous, ce qui rend la science possible, enfin des cadres faits à l'avance dans lesquels viennent se ranger les données brutes de l'expérience.

Définition de la Raison.

La Raison suivant ces systèmes, est donc celle de nos facultés d'acquisition qui nous fournit les éléments des connaissances antérieures et supérieures à l'expérience, les idées premières, les premiers principes; ~~c'est ce que nous étudierons~~. nous allons en entreprendre l'examen

Une telle faculté existe-t-elle? Ne préjugeons pas la question; analysons nos connaissances, et voyons en toute sincérité si elles contiennent autre chose que des notions sensibles ou fournies par la réflexion. Si nous y trouvons autres choses il faudra ~~les~~ rapporter (ces éléments nouveaux) à une troisième faculté intuitive.

Définition des idées premières.

Y-a-t-il donc des idées premières? On nomme ainsi quand on est rationaliste, des idées qui sont premières, non pas selon l'ordre ~~ordre~~ chronologique, non pas qu'elles apparaissent avant les autres, mais en prenant ce mot « premières » ~~dans le sens métaphysique~~, parce qu'elles ont une valeur supérieure aux autres, parce qu'elles dépassent infiniment ce que nous fournit l'expérience.

Définition des vérités premières

Les notions premières sont d. simples idées s'exprimant par un seul mot substantif ou adjectif. Les vérités premières sont des jugements dans lesquels se trouvent impliquées l'une des notions premières et qui s'expriment par une phrase

Les vérités premières sont des affirmations ou jugements qui énoncent quelque chose d'universel, d'absolu, de vrai pour tous les temps et pour tous les lieux, et dépassant de toutes manières l'expérience individuelle.

Les rationalistes attribuent ces deux ~~choses~~ éléments de la connaissance à la raison. Nous allons voir pourquoi.

Je connais le monde par les sens et par la conscience, je me connais moi-même. Le monde est étendu dans l'espace, et par conséquent borné, non seulement dans ce que j'en vois, mais encore dans ce que j'en conçois. Dans ce monde tout change : il y a un continuel mouvement : παντα ρει (Héraclite.) C'est une série d'apparences successives.

Le monde est contingent.

Mais supposons même avec le plus humble sens-commun que le monde existe en dehors de nous, tel que nous nous le figurons. Il est réel, soit : mais il est contingent. C'est à dire qu'il pourrait ne pas être. Notre entendement ne serait pas bouleversé si tel objet n'existait pas. Donc ~~cela~~

Le monde existe, mais il n'est pas nécessaire.

En un sens, on peut dire que les lois de la physique étant ce qu'elles sont, il est nécessaire que les choses actuelles soient. Oui, mais le monde lui même et ses lois, sont un grand fait, réel, mais non point nécessaire.

Le moi est contingent

Passons au moi qui connait ce monde. Je suis aussi contingent, Je dure, ma vie s'écoule dans le temps. Tous les phénomènes dont le moi est le théâtre se précipitent sous le regard de la conscience. Je me connais comme n'ayant pas toujours existé, et je me pose de redoutables questions sur l'avenir. Ma vie est une courte apparition précédée et suivie d'une effroyable accumulation de siècles. De même que l'ensemble du monde étendu est limité dans l'espace, de même non seulement ma vie, mais celle de l'humanité est bornée dans le temps.

Tout en nous est imparfait.

De plus je porte en moi un idéal, qui pour peu que j'y songe, me donne une vive douleur de mon imperfection. Le seul fait de durer, de grandir, de déchoir constitue autant ~~sont des~~ d'imperfections ; considérons notre maturité même, et l'apogée d'une vie humaine, même privilégiée, ce que nous avons d'



entendement est bien peu de chose auprès de ce que nous ignorons. En outre notre sensibilité est imparfaite. Le bonheur ne dure pas ; de plus il n'est jamais complet, une vive jouissance physique exclue une grande joie morale.
Enfin dans notre volonté, notre imperfection est encore plus criante. Nous concevons un idéal de vertu, une liberté faisant toujours d'elle-même un usage conforme à l'amour du bien. Mais que nous sommes loin de cet idéal. Les bonnes actions sont exceptionnelles ; les médiocres et les mauvaises sont l'ordinaire. Notre vie se compose d'efforts plus ou moins généreux, mais aussi surtout de rechutes. Nous en souffrons ; quelques uns, tout le malheur de n'en pas souffrir.

Tout en nous est relatif.

Tout ce que nous éprouvons dans notre conscience est relatif. L'état rêvé par un malheureux comme un idéal est souvent l'objet d'un long ennui pour l'homme que la fortune a comblé. Quand nous disons qu'une personne est grande, c'est par rapport à la moyenne. Les Pyrénées sont grandes par rapport aux collines et petites par rapport à l'Hymalaya. = Rien n'est grand ni petit en soi, un oiseau même est grand par rapport à une mouche... Il est lui même très petit par rapport au cercle que le soleil ou la terre même décrit à l'entour l'un de l'autre. = (Malebranche.)

Tout en nous change

Enfin le changement sous toutes ses formes est notre état ordinaire, nous sommes identiques au fond, mais nous sommes un perpétuel renouvellement d'impressions, de pensées, de sentiments. Notre vie s'écoule, et le πάντα ῥεῖ appliqué par Héraclite au monde extérieur est au moins aussi vrai pour nous mêmes. C'est surtout en nous que le changement est général.

Thèse des rationalistes.

Voilà semble-t-il sur le monde tel que les sens nous le révèlent et sur nous mêmes des vérités incontestables, des affirmations certaines. La thèse des rationalistes est que toutes ces idées impliquent d'autres idées supérieures à l'expérience, que ces ~~sujets~~ notions seraient ~~impossibles~~ étrangères et inconnues à l'esprit, s'il n'avait pas par devers lui certaines prédispositions,

S'il ne possédait

certaines croyances antérieures et supérieures aux faits de l'expérience. Cela nous semble vrai ; voici pourquoi.

Remarque sur l'idée de contingence

Examinons d'abord l'idée de contingence commune au monde et à moi. J'appelle contingent, ce qui est, mais qui pourrait ne pas être. Comment m'aviserais-je de parler de cela, si je n'avais en moi l'idée de ce qui ~~ne~~ peut pas ne pas être, l'idée du nécessaire. Il est évident que l'idée de contingence est relative et négative, l'idée positive qui lui correspond est donc dans mon esprit, car une négation n'a de sens que par rapport à une affirmation.

Qu'il y ait ou non quelque chose de nécessaire, ce n'est point la question, mais que notre esprit ait l'idée du contingent, ~~c'est certain~~ et par conséquent du nécessaire, voilà qui est certain.

Remarque sur l'idée d'espace.

Le monde est borné dans l'espace. L'idée de limite est aussi une idée négative ; je conçois donc par cela même que je parle d'étendue limitée un contenant idéal, l'espace lui même, sorte de moule préparé dans mon esprit dans lequel vient se ranger ce que l'expérience me fait connaître par les sens. L'espace quelqu'il soit d'ailleurs nous semble illimité.

Remarque sur l'idée de changement.

Même remarque pour les autres idées énoncées tout à l'heure, je change et je m'écoule dans le temps. Mais le changement ne peut être connu que par rapport à l'idée d'immutabilité.



de même que le mouvement d'un fleuve ne peut être aperçu que par rapport à l'immobilité des rives. Le temps qui nous apparait comme une ligne sans commencement ni fin est aux phénomènes qui se passent en moi ce qu'est l'espace aux corps étendus.

Il y a une troisième faculté.

Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin pour être autorisé à conclure qu'il y a une faculté supérieure à l'expérience et par conséquent nous sommes rationalistes.

Résumé

Tout ce qui précède peut se résumer en ceci : le monde et le moi, c'est à dire les objets d'expérience sont contingents, changeants dans la durée, étendus dans l'espace, imparfaits, relatifs. Toutes ces notions supposent dans l'entendement les notions du nécessaire, de l'infini en durée et en étendue, du parfait, de l'absolu.
Or ces dernières notions nous viennent non pas de l'expérience absolument puisque les objets d'expérience ont les caractères contraires, et que ces notions nous rendent seules possible la connaissance du monde, mais d'une faculté supérieure : la Raison.
Mr Ravaisson dit quelque part : expliquer tout par l'expérience seule, c'est faire comme un physiologiste qui prétendrait rendre compte de la digestion par les seuls aliments, oubliant l'estomac qui les élabore, ou de la respiration par l'air seul sans parler du poumon.... (voir la fin. page 22)
On montre par une synthèse que toutes ces notions ne sont que différents aspects d'une seule et même question l'infini, appelé aussi parfois, l'absolu et le parfait, mais qu'il est plus juste et plus facile d'appeler Dieu.

Idée du nécessaire.

L'idée du *nécessaire* est l'idée de quelque chose qui non seulement est, mais a en soi, sa raison d'être et ne pourrait pas ne pas être. C'est l'idée correspondante à celle de contingence.
Nous pourrions mettre dans cette liste l'idée d'absolu, mais ce mot est plus généralement gardé pour la synthèse, ainsi que celui d'infini.

Définition de l'absolu

Si on en désire la définition : l'*absolu* est le contraire du relatif, c'est ce qui *est* non pas par rapport à ceci ou à cela, mais purement et simplement, en lui même, sans rapport avec rien.

Définition de l'infini.

L'*Infini* est le contraire du limité, c'est la réalité sans fin ni terme, aussi bien dans le temps que dans l'espace. Dans ce sens l'infini est synonyme d'immensité ou d'éternité. Éclaircissons un peu ces deux idées, les plus embarassantes de notre liste surtout à cause du temps et de l'espace avec lesquels il ne faut pas les confondre et dont il est difficile de les distinguer.

Définition de l'éternité.

On appelle *éternité* en métaphysique non pas ce qui dure très longtemps, mais ce qui ne dure pas du tout ; quelque chose qui serait en dessus et en dehors de toute la durée imaginable et qui sans durer elle même aurait assez de réalité pour rendre compte de toutes les existences semées dans la durée.

Définition de l'immensité

On appelle *immensité* non pas le très grand, mais ce qui n'a pas de mesure, ce qui est incommensurable ; quelque chose en un mot qui sans avoir d'étendue, aurait assez de réalité pour rendre compte de toutes les apparences semées dans l'espace, et cela non seulement de toutes les étendues que nous percevons par les sens, mais encore de toutes celles que notre imagination, si féconde à créer, peut inventer et imaginer.



Ces deux définitions parallèles seront un peu plus claires si nous les rapprochons de celles du temps et de l'espace.

Définition du temps.

Qu'est ce que le temps? une sorte de contenant imaginaire dans lequel nous plaçons toutes les durées successivement par nous connues ou imaginées. = C'est l'ordre des événements successifs = dit Leibnitz. Nous n'aurions pas la notion de temps si nous ne connaissions pas de choses qui durent et qui passent ensuite. Le temps peut se figurer par une ligne, mais c'est une image grossière; en réalité, il ne peut se figurer par rien, car il n'est rien. C'est simplement l'ordre des états successifs par lesquels nous passons; nous le mesurons aux changements dont nous avons conscience. C'est donc tout à fait relatif.

Un écrivain dans ses = Rêves d'un fumeur d'opium = a pu croire vivre des centaines d'années en quelques heures parceque l'excitation du narcotique exaltant outre mesure son imagination, faisait défiler devant ses yeux avec une rapidité effroyable les spectacles les plus variés.

Le temps est infini.

Mais un homme adulte de nos jours, n'importe comment lui soit venue l'idée de temps, peut très bien se figurer le temps comme vide, alors il lui apparait comme une possibilité indéfinie de succession. Car si loin qu'on remonte la série des phénomènes connus ou imaginés, on en conçoit toujours en avant, et cela continuellement, sans fin imaginable. De même si bas que l'on se porte dans la série, à quelque phénomène final que l'on descende en imagination, il y a toujours un après et une possibilité indéfinie de phénomènes suivants. On exprime cela en disant que le temps est infini. Nous verrons comme

cela est loin de l'infini métaphysique. C'est indéfini que l'on doit dire.

Analyse de l'espace

Même analyse à peu près pour l'espace qui est en relation fort étroite avec le temps. Nous mesurons l'espace par le temps qu'un mobile d'une vitesse donnée et constante met à le parcourir; réciproquement nous n'avons aucun moyen certain de mesurer le temps si ce n'est par l'espace.

Formation de cette idée

Comment formons-nous l'idée d'espace? L'Ecole Anglaise l'explique ainsi. Si nous étions immobiles, sans contact avec rien, sans efforts d'aucune sorte, nous n'aurions pas d'unité d'espace. Les sens nous révèlent l'étendue solide par le toucher, l'étendue colorée par la vue, l'étendue de notre corps par le mouvement relatifs de nos membres. Comment passons-nous de l'idée d'étendue à celle d'espace? Je promène ma main sur une surface résistante tant qu'elle résiste, je connais l'étendue (~~...~~ continuatio resistentis, de Leibniz); que tout à coup la résistance cède, aussitôt j'ai l'idée d'une possibilité de résistance, possibilité vide. Ainsi la notion d'espace est l'ordre de juxtaposition des corps.

Définition de l'espace

L'espace est donc une sorte de contenant idéal dans lequel sont situées toutes les étendues à moi connues, c'est-à-dire toutes les coexistences. (Ecole Anglaise)

Mais ici arrive la même remarque que pour le temps. Peut-être l'espace n'est que cela à l'origine, mais à l'état adulte, cette notion prend d'autres dimensions. Nous ne savons pas ce que peut être l'espace pour l'animal, probablement que pour chaque espèce cette notion diffère. Pour nous l'espace est indéfini comme le temps.

L'espace est indéfini.

Il est impossible de concevoir des limites dans l'espace. Pulvérisons un grain de sable, à la place de chaque particule indivisible



est un espace. Accumulons les mondes, non contents de nous porter aux confins de l'univers tout entier, multiplions par milliards de milliards cette étendue, il y aura toujours un au delà, un contenant, un espace indéfini. = Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atômes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part. = En quelque endroit que cesse l'espace, je puis, dit Lucrèce, m'y transporter et lancer une flèche, je puis aussi l'aller la reprendre et la relancer, et cela pendant un temps indéfini.

L'est il du à l'expérience?

Voila la notion d'espace telle qu'elle est dans l'entendement humain. L'expérience suffisait elle à nous donner l'idée de cet indéfini? Non, car tout objet d'expérience est borné dans l'espace, fini dans le temps:

Formes de la sensibilité

Kant appelait ces notions de temps et d'espace fournies par l'esprit de son propre fonds, les formes de la sensibilité les sens nous fournissent la matière brute de la sensation, l'esprit la reçoit dans des moules qui sont les formes du temps et de l'espace. Aussi nous est il aussi impossible de penser un fait en dehors du temps, que d'imaginer un espace au delà de l'étendue.

Opinion de l'école de Cousin

Cependant les métaphysiciens modernes, (l'école de Cousin) ont trouvé quelque inconvenient à compter ces idées parmi celles de la raison. Ils s'accordent à penser que ~~elles~~ sont des différents aspects d'une même idée, l'infini, Dieu.

Réponse

On serait donc conduit à dire avec Clarke que le temps et l'espace sont des attributs de Dieu. C'est ce qu'on ne peut concevoir, ces idées étant divisibles et l'infini ne l'étant pas. Ce n'est donc pas admissible.

1675-1729

Solution admise. Le temps est une idée intermédiaire.

Aussi s'est on arrêté de préférence à l'explication suivante. Le temps et l'espace sont des idées intermédiaires entre l'Expérience et la Raison. L'Expérience nous fait connaître la durée, mais ce qui dure s'écoule, comment serait il connu de nous, si l'esprit n'avait pas l'idée toute opposée d'éternité. C'est le mouvement du fleuve connu par l'immobilité des rives. L'idée de la Raison qui correspond à la durée est donc l'éternité et non le temps.

Il nous est impossible de nous figurer l'éternité, l'être absolu, au dessus et en dehors de toute durée. Dans nos vaines tentatives, nous essayons de l'atteindre en accumulant la durée; c'est d'ailleurs impossible et nous le sentons bien. Une heure ne s'explique pas par elle seule, nous en cherchons l'explication dans les heures antérieures, et ainsi de suite remontant à la naissance, à celle des parents et arrivant finalement à la création, et toujours sans trouver l'explication cherchée.

Définition du temps.

On peut donc définir le temps: la conception de l'esprit qui cherche à se satisfaire mais en vain, par l'accumulation indéfinie des durées.

Comment l'esprit se satisfait.

Comment l'esprit se satisfait il réellement? non pas en imaginant un premier anneau quelconque, sorte de crochet auquel serait suspendu toute la chaine, car à quoi serait fixé le crochet? mais en bondissant en dehors de la série et en concevant au dessus de toute la durée, mais ne durant pas lui même et possédant toute l'existence, l'Être Eternel.

L'espace est une idée intermédiaire

De même l'espace est une notion intermédiaire entre l'étendue et l'immensité. L'esprit s'aperçoit que tout ce qui est étendu est limité et que ce qui est fini,

n'a de sens que par rapport à l'illimité. La vraie notion première de la raison qui correspond à la notion d'expérience est l'idée d'immensité. L'esprit ne peut imaginer l'immense, c'est à dire la totalité de l'Etre condensé et concentré en un point indivisible en dessus et en dehors de toute étendue.

L'Esprit essaye de se rendre compte de l'espace.

Il essaye de s'en rendre compte en accumulant. La terre ne s'explique pas par elle seule, le soleil n'en rend compte qu'en partie. Cela ne suffit pas, il faut l'ensemble des planètes, sans quoi la terre n'aurait pas l'orbitre qu'elle a. Le système solaire qui l'explique? L'esprit cherche au delà et quand le télescope cesse de nous révéler des mondes nous en concevons d'autres. Notre imagination = se lassera plutot de concevoir que la nature de fournir = a dit Pascal. Ainsi se forme la notion d'immensité.

Ce serait une grave erreur que de croire que l'espace rend compte de quelque chose, car il est toujours mesurable, divisible, sans réalité propre. Expliquer les réalités étendues par l'espace, ce serait expliquer le quelque chose par le rien, le réel par le néant. —

Substances et causes premières.

Viennent ensuite les idées de substances premières et de causes premières. Elles sont fort voisines. La substance est en effet une cause qui pourrait agir; et la cause, une substance agissante.

La conscience nous fait connaitre une substance et une cause premières, nous mêmes. Mais la substance ne se suffit pas à elle même, elle est, mais ne pourrait de pas être, elle n'a pas toujours été, elle a besoin d'explication.

Définition de la substance première

C'est à ce propos que nous concevons par opposition aux purs phénomènes qui sont ce que les sens nous montrent du monde extérieur et par opposition à notre propre

existence bornée et inexplicable par elle même, une *substance première* qui s'explique par elle seule, qui est purement et simplement, sans dépendre de rien, qui existe en soi et qui sans avoir besoin d'être expliquée, explique tout le reste.

Nous sommes causes secondes.

Cette substance première est en même temps, cause première, car nous, nous sommes causes secondes comme substances secondes. En tant que nous agissons et que nous sommes causes de quelque chose, nous avons besoin d'explication. Nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, notre cause est donc la substance première ou cause première.

En quoi consiste la métaphysique d'après Aristote

De tout temps, la métaphysique a consisté justement à remonter la série des causes secondes et à s'arreter en face de la cause première. Aristote a dit que l'esprit remonte de l'état présent du monde à un état antérieur et ainsi de suite, et que c'est en grande partie l'objet de la science de trouver les états antérieurs; mais ajoutait il, on a beau ainsi remonter, il faut s'arreter, ἀνάγκη στῆναι. S'arreter dans la série elle même on ne le peut, car dire qu'un phénomène est cause du suivant, on peut demander: et sa cause à lui, quelle est elle? Aussi dit le philosophe, il faut sortir par un bond hardi de la série phénoménale où tout est effets, même ce que nous appelons cause et s'élever à la conception d'une cause supérieure et suprême, non phénoménale, mais substancielle, nécessaire, ayant en elle-même sa raison d'être, capable en un mot d'être cause de tout, sans avoir besoin d'être expliquée par aucune autre cause qu'elle-même. Cette cause est pour Aristote la Raison Suprême: Νοῦς; la pensée de la pensée: νόησις νοήσεως.

Jusqu'ici il est facile de voir que toutes les idées premières énumerées ne font qu'une



et que l'on peut en faire la synthèse parallèlement à l'analyse. En effet la nécessité l'éternité, l'immensité ne sont que des attributs de la substance première, qui se confond elle-même avec la cause première aussi l'esprit la conçoit comme nécessaire, éternelle, immense.

Notion de perfection.

La notion première de perfection est évidemment un autre attribut de la même réalité. Tout ce que nous connaissons est imparfait et n'a de sens que par rapport au parfait. Nous avons donc cette idée. Qu'est-ce qui sera parfait? Non point, un pur néant, ce sera donc la suprême réalité. la cause première.

Notion d'immutabilité.

Elle est aussi immuable par rapport à tout ce qui change. C'est une notion qui se confond à la rigueur avec celle d'éternité en effet, l'immutabilité en est une condition.

Notion d'ordre parfait

Pour terminer la liste des idées ~~de~~ dues à la raison, nous ajouterons la notion d'ordre parfait. Il est certain qu'à nos yeux l'ordre est partout, mais il ne nous paraît jamais complet et total, les plus beaux organismes sont défectueux ils finissent ~~ils~~ sont sujets à la maladie. Notre Raison rêve un ordre idéal une harmonie parfaite et immuable.

Notions de beauté absolue, de bien absolu

De même, ce que nous appelons beau a toujours des imperfections et nous concevons une beauté absolue = nous avons, dit Cicéron, les yeux fixés sur un idéal, c'est l'idée de la beauté suprême. =

Les actions libres des hommes nous paraissent bonnes et mauvaises; les meilleures ne nous semblent cependant jamais parfaitement bonnes. Nous concevons réalisable ou non, la vertu parfaite, le bien absolu, qui serait fait sans hésitations, sans tâtonnements, par une décision immuable, prise sans aucun combat, accomplie avec bonheur.

Notion de vérité absolue.

Quelques progrès que fassent les sciences, quelles que soient les vérités qu'elles découvrent, elles nous paraissent toujours pécher par un coté. Après de grandes recherches et beaucoup de peine un homme de génie dévoile un fragment de vérité, mais quels ténèbres au delà. Le champ de la connaissance scientifique malgré son étendue est bien étroit au prix de ce qu'il pourrait être.

Nous avons donc l'idée de la vérité absolue, c'est cet idéal qui nous dirige dans nos recherches.

Toutes les notions se confondent dans l'infini.

Toutes ces dernières notions ainsi que les premières se réunissent dans celle de substance première. En effet pour être première, elle doit être parfaite et infinie, ce qui fait que d'un seul mot les idées de la Raison reviennent à celle de l'Infini. La cause première doit être intelligente, autrement elle ne nous expliquerait pas, nous qui le sommes, mais le propre de l'intelligence est de disposer des moyens en vue de certaines fins; cette disposition est justement l'ordre.

Par l'analyse préalable nous savons que la beauté est constituée par l'ordre. Ainsi la beauté que nous admirons dans le monde et celle que nous voudrions connaître sont un effet même de l'ordre de l'univers.

Le bien est l'ordre dans les déterminations d'un agent libre. La cause première quand elle agit, doit donc le réaliser. Enfin comme souverainement intelligente, elle ne saurait rien ignorer; en elle réside la vérité totale et absolue, puisqu'elle a tout créé, c'est l'omniscience.

Qu'est ce que l'infini?

Telle est la manière dont les idées premières s'identifient avec l'infini. Mais qu'est-ce que l'infini? C'est là une question de théodicée, mais dès maintenant il nous est possible d'en dire quelques mots pour éclairer ce sujet.



Ce n'est pas une négation. — On a dit que c'était une négation. C'est faux; c'est la limitation qui en est une. Or nier une négation, c'est affirmer. C'est donc un mot négatif en apparence, mais c'est aussi une réalité sans bornes.

On ne l'obtient pas par soustraction. — On a dit l'infini s'obtient par soustraction. C'est faux. Enlevez les limites de cette table, rabotez les parois, à la fin, on aura non l'infini, mais le néant.

Il ne s'obtient pas par abstraction. — L'infini s'obtient-il par abstraction? Non. Tous les objets d'expérience sont finis. Où aurai-je vu un objet infini, pour en abstraire l'idée d'infini?

Il ne s'obtient pas par addition. — S'obtient-il par multiplication et addition? L'infini mathématique, oui. L'infini métaphysique, non. Comment atteindre ce qui n'a pas de limites, par l'addition de ce qui en a; autant vaudrait espérer atteindre la perfection en additionnant des imperfections. C'est absurde.

L'infini, véritable objet de la Raison, est l'infini en réalité, en perfection, en excellence, et non en étendue géométrique et en durée mathématique.

II Des premiers Principes ou vérités premières.

Définition des vérités premières. — On appelle vérités premières ou premiers principes, des affirmations de la Raison, dépassant infiniment l'expérience individuelle et ayant une portée universelle et éternelle. Elles nous paraissent de nature à entraîner nécessairement l'adhésion de tout entendement constitué comme le nôtre. Exemple: Tout fait a une cause.

Que contiennent elles? — Que contiennent les premiers principes? Règle générale; toujours deux éléments. L'élément expérimental: un fait d'expérience, et l'élément rationnel, une idée de la raison. Ex. Tout fait (élément d'expérience) a une cause, (élément rationnel.)

remarque sur les notions du beau, du bien, du vrai absolus.

Voici la liste des vérités premières. Il y en a théoriquement autant que de notions premières, mais d'autre part il y a des idées de la Raison qui servent à éclairer nos jugements sans avoir donné lieu à des formules arretées. Ainsi les notions du beau, du bien, du vrai absolus n'ont pas formés des vérités premières, seulement l'idée de beau guide nos jugements esthetiques. L'idée du bien fournit des principes qui éclaire nos jugements moraux. On dispute encore sur ce en quoi consiste le bien; cela varie avec l'état de la civilisation. = Verité en deçà des Pyrennées, erreur au delà =. De même la notion du vrai rend possible la logique et nous dirige dans nos jugements scientifiques. Nous savons qu'il y a une vérité, qu'on peut la trouver, mais il n'y a pas de formule arretée.

verités premieres correspondant a l'idée de necessité, et d'éternité.

La vérité première qui correspond à l'idée de nécessité est celle-ci: Le contingent suppose le nécessaire. C'est un simple resumé de l'analyse que nous avons fait sur ce sujet.
De même la vérité première correspondant à l'idée d'éternité est: tout évènement est dans le temps. C'est le principe même du temps.

Remarque

On dira peut-être: vous êtes en contradiction avec vous mêmes. Vous avez dit que tout premier principe contenait un fait d'expérience, c'est ici la durée, et une idée de la raison, est-ce le temps? Nous avons vu qu'on ne le regarde pas aujourd'hui comme idée de la raison; on devrait donc dire: tout ce qui dure suppose l'éternité.

Réponse

On énonce cette vérité quelquefois sous cette forme. Mais comme dans notre impuissance à concevoir l'éternel nous le cherchons par l'accumulation de la durée, les deux formes reviennent au même. Dans



notre formule ; l'idée première est absente dans l'apparence, mais elle est présente dans la pensée.

Vérités premières par rapport à l'immensité et à la perfection

L'idée d'immensité s'exprime ainsi dans la vérité première qui lui correspond. tout corps est dans l'espace. Ici encore l'espace n'est pas une idée première, mais c'est une manière de nous figurer l'immensité.

L'imparfait suppose le parfait. voilà une idée première de la raison qui jouera un grand rôle dans l'étude de la théodicée.

Pas de qualités sans substance ; c'est à dire quelles que qualités que l'on perçoive ce sont les qualités de quelque chose, d'une substance qui les supporte.

Principe de causalité.

Enfin nous arrivons au principe de causalité, la seule vérité première véritablement féconde et d'où sortent toutes celles qui ont quelque valeur dans la recherche scientifique.

On l'énonce ainsi : Tout ce qui est, ou se fait a une cause. Il faut éviter de dire tout effet a une cause, ce serait une tautologie, car qui dit effet, dit résultat de cause. Le principe de causalité est le ressort de tout esprit scientifique ; persuadé qu'il y a une cause, on la cherche c'est l'objet de la science. = Felix qui potuit rerum cognoscere causas. = C'est la fin de l'esprit humain.

Mais cette Cause qui dans notre opinion doit rendre compte de tout ce qui est, c'est justement la Cause infinie, parfaite et première ; elle est, nous l'avons dit, intelligente et toute puissante. Nous pensons donc a priori qu'il doit y avoir de l'ordre dans son oeuvre.

Principe d'ordre

De là le principe d'ordre : Il y a des lois dans l'univers. C'est-à-dire : les mêmes conséquences sont dans les mêmes conditions amenées par les mêmes antécédents.

Il ne suffit pas de savoir qu'il y a une cause, il faut être persuadé que ses lois sont universelles et immuables ; c'est le principe régulateur de toutes les recherches de l'induction.

Remarque

Quand le savant fait de la physique et se croit bien loin de la métaphysique qu'il méprise, s'il prenait garde, il verrait qu'il y a une conviction métaphysique au fond de lui-même et que s'il cherche les lois de la nature, c'est qu'il croit à un ordre général et permanent. Est-ce l'expérience qui leur a révélé cela ? non, car c'est cette conviction qui suscite l'expérience.

Principe de finalité

Le <u>principe de finalité</u> est très voisin du précédent. Le propre d'une cause intelligente est de se proposer une fin quand elle agit, nous croyons donc a priori que partout où il y a des faits, œuvres de la cause première, ils ont une fin. Ce principe, plus encore que le précédent est souvent honni des savants. = La [recherche de la] cause finale, s'écrie Bacon, est stérile, comme une vierge consacrée au Seigneur, elle n'enfante rien. = On peut comprendre la colère de Bacon et celle de Descartes contre le principe. Avant eux, on en avait abusé. On disait a priori : la terre est ronde parce que comme elle contient l'homme, l'être le plus parfait, elle doit avoir la forme la plus parfaite, or cette forme est la sphère. Beau raisonnement pour une chose fausse. — Voltaire se moque aussi de ce principe. On va, dit-il, jusqu'à remercier le ciel d'avoir fait passer les fleuves près des grandes villes.

Ce principe domine le savant.

Ces grands hommes vont trop loin dans leur mépris pour la cause finale dont la recherche domine toujours le savant. Qu'est-ce qui fait que Claude Bernard a fait tant de découvertes sur le foie ? C'est qu'il

il était persuadé de l'utilité de cet organe. (Il a découvert qu'il secrétait outre la bile, beaucoup de sucre.) Ainsi donc ce principe est vrai : les choses de l'univers sont arrangées en vue de certaines fins. C'est lui qui nous pousse dans la recherche scientifique.

Principe de moindre action

Il y a encore le principe de moindre action que Leibniz énonce ainsi : tout ce qui se fait dans l'univers a lieu avec la moindre dépense de forces possible, et par la voie la plus courte. Pourquoi en effet, y aurait-il dépense excessive de forces ? ce serait un fait sans cause. La lumière le son, la chaleur se transmettent en ligne droite.

Principe de continuité.

Vient ensuite le principe de continuité. Il y a du lien dans l'univers ; natura non facit saltus. On a d'abord cru qu'il y avait un abîme infranchissable entre les différents règnes, mais à mesure que la science avance, on découvre des chainons intermédiaires. ainsi les zoophytes comblent l'espace entre la plante et l'animal. On est aujourd'hui fort embarrassé de dire où commence l'un, où finit l'autre.

Principe des indiscernables.

Le principe des indiscernables s'énonce ainsi : il n'y a pas dans l'univers deux êtres identiques. autrement, dit Leibniz, au moins l'un d'eux serait sans raison d'être. ([illegible])

Principe de raison suffisante

Tous ces principes se réunissent en un seul qui est le principe rationnel par excellence. C'est celui de raison suffisante. Tout ce qui est dans l'univers a une raison suffisante d'être ce qu'il est. Le principe suppose à la fois la cause efficiente et la cause finale.

Notre raison cherche une raison dans les sciences ; elle est persuadée que le monde a été fait de façon à être pensé par elle.

et à répondre à ses exigences. Cette croyance a priori, reconnue par tous les systèmes rationalistes, est vérifiée par tous les progrès.

Principe d'identité.

Reste à parler de trois principes d'une valeur analogue. Le principe d'identité s'énonce : tout ce qui est, est ; ou : le même est le même. Quand on a affirmé quelque chose d'un être, il est impossible de le nier.

Remarque

Le principe de raison suffisante a une valeur synthétique, c'est à dire qu'il est instructif ; il nous fait chercher au delà de l'expérience actuelle. Au contraire le principe d'identité est analytique c'est à dire qu'il n'apprend rien de nouveau, il exige seulement que nous restions d'accord avec nous mêmes. C'est là le type suprême des axiomes.

Principe d'exclusion du milieu

Le principe d'exclusion du milieu est celui-ci : une chose est, ou n'est pas, il n'y a pas de milieu. A la rigueur, on peut dire que ce principe est sous une autre forme la simple répétition de celui d'identité.

Principe de contradiction

Le principe de contradiction s'énonce dans ces termes : la même chose ne peut pas, à la fois et sous le même rapport, être et ne pas être. Ce principe est celui que l'on trouve en logique comme règle des contradictoires. Deux propositions contradictoires ne peuvent être toutes deux vraies, ni toutes deux fausses.

Si on le voulait bien, ce principe quoique vide et purement formel dans la logique, pourrait être ramené au principe de raison suffisante. Car on pourrait dire : il n'y a pas de raison suffisante pour qu'une chose soit en même temps et ne soit pas ; ce ne serait pas admissible



Ainsi de cette façon, on voit que tous les principes de la Raison sans exception, se trouveraient intégrés dans le principe unique de Raison Suffisante, comme toutes les idées de la raison se sont identifiées dans l'idée unique de l'Infini.

Tout ce qui suit, doit être intercalé à la page 6 après la ligne 36. entre les mots «sans parler du poumon» et «on montre par une synthese.», cette partie ayant été omise dans la rédaction.

—

Rapport entre la raison et l'expérience.

Quel rapport existe-t-il entre la raison et l'expérience. Il est incontestable que si nous ne connaissions rien d'imparfait de contingent, etc, les idées inverses ne nous seraient jamais venues à l'esprit. Sans l'expérience nous n'aurions jamais connu les idées de la raison. L'expérience est la ratio cognoscendi des idées de la raison; mais en revanche, celles-ci sont la ratio essendi de l'expérience, qui serait impossible sans ces notions supérieures et régulatrices.

C'est l'opinion de Leibnitz

Leibnitz dans ses nouveaux essais sur l'entendement humain exprime la même opinion. Son ouvrage est un dialogue entre un partisan de Locke, Philalethe et un rationaliste Théophile. Tous les arguments de l'empirisme de Locke sont passés en revue tour à tour dans l'ordre même, ils sont chacun critiqués et réfutés. Leibnitz rend un témoignage éclatant à Locke, mais il se déclare incapable de comprendre par l'expérience seule toute la connaissance humaine.

Comparaison de Leibnitz

Voici la belle comparaison dont il se sert. L'âme n'est pas une table rase à l'origine mais ce n'est pas non plus une tablette toute ciselée, les idées innées de Descartes font une part trop large à la raison. L'âme humaine à l'origine est pareille

à un bloc de marbre informe en apparence, mais dans lequel une certaine disposition de veines figurerait une admirable statue. L'expérience joue le rôle du marteau, qui faisant tomber la grossière enveloppe, met à nu la statue.
Leibniz répondait au sensualisme: (nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu,) nihil nisi ipse intellectus. Mettons empirisme à la place de sensualisme. Tout nous vient de l'expérience, soit, excepté l'esprit même approprié pour recevoir l'expérience et en dégager la vérité universelle.

Différence entre le rationalisme et l'idéalisme.

Le rationalisme n'est donc pas synonyme d'idéalisme; il ne consiste pas à nier l'apport considérable de l'expérience, mais il prétend que les données de l'expérience sont reçues, rangées, mises chacune à leur place et en ordre par un esprit constitué exprès.

Remarque. M. Herbert Spencer

L'empirisme lui même sous sa dernière forme, dans l'ouvrage de M. Herbert Spencer est en train de faire un grand pas vers le rationalisme. Le philosophe répudie nettement l'hypothèse de la table rase et reconnait que le cerveau de l'enfant est disposé de telle façon que si sa croissance a lieu normalement, il aura telles et telles croyances, et acceptera tel et tels principes reconnus comme vrais par tout le monde. En un mot, il a en germe la Raison.
Autrement dit: si l'expérience fait tout, pourquoi ne tirerait on pas d'un cheval avec la même éducation tout ce qu'on tire de l'enfant? On dira parcequ'il n'a pas le langage. C'est répondre justement à ce que nous prétendons; savoir: qu'il lui manque τὸν λόγον, (mot qui signifie en grec raison et langage,) tandis que l'enfant l'a en plus. Que faut il pour parler: savoir mettre de l'ordre entre les images,



les perceptions confuses; savoir former les groupes dans la nature; savoir comparer et abstraire; savoir reconnaître les rapports, les ressemblances et les différences: tout cela est le propre de la raison. L'enfant apporte ces pouvoirs en germes dans son berceau, tandis que le cheval ne les a jamais, même en germes.

Définition de la Raison par A. M. Ampère.

André-Marie Ampère définit la raison: la faculté d'apercevoir les rapports lointains des choses. Le génie suivant lui n'est autre chose que ces pouvoirs à une plus grande puissance.

En quoi M. Spencer se sépare des rationalistes

En quoi M. Herbert Spencer se sépare-t-il des rationalistes puisqu'il reconnait un élément inné dans l'esprit humain? le voici: Pour lui ces aptitudes, ces formes de pensée qui aujourd'hui sont chez l'enfant antérieures à l'expérience, ont très bien pu à l'origine être formées par l'expérience accumulée de tous ses ancêtres. A travers d'innombrables générations, l'expérience a peu à peu façonné l'homme et l'hérédité a fixé au fur et à mesure tous les nouveaux enseignements de l'expérience: de sorte que ce qui était chez les ancêtres, est hérité en germe par l'enfant.

Aveu du philosophe

Il y a là une théorie hardie et originale qui ne manque pas de grandeur. Sans nous arrêter à examiner longuement cet usage que l'on prétend faire de l'hérédité contentons-nous de recueillir cet aveu qu'actuellement pour un homme qui vient au monde dans toutes les races humaines, il y a en germe certaines formes de pensée, certaines facultés universelles, les mêmes pour tous.

Objection à M. Herbert Spencer.

Quant à savoir si le premier homme a pu se passer complètement de ces formes de pensées et a été façonné entièrement par l'expérience seule, sans rien apporter du sien, nous ne le croyons pas, parceque alors

Liste des idées premières.

comme aujourd'hui les données de l'expérience étaient contingentes, changeantes etc. et que nous ne voyons aucun moyen de tirer de là pure à travers cent mille générations les idées toutes opposées du nécessaire, de l'immutabilité etc. qui seules ont pu rendre possible la première expérience du premier homme, comme aujourd'hui seules elles rendent possible les nôtres.

Les idées ou notions premières sont les notions de nécessité, d'éternité, d'immensité, de perfection, de substance et de cause premières, du vrai, du beau, du bien absolus.

On montre par une synthèse .... (voir la suite page 6. ligne 37.)

§



R. Bellamy

Philosophie 30e Leçon (Bis)

Psychologie (XIV Bis) - Du Darwinisme

Deux alternatives

Nous pouvons placer ici le grand débat relatif aux espèces animales et à leur origine. Il y a deux alternatives possibles : les espèces vivantes, bœuf, chien, loup etc ont été faites une fois pour toutes telles qu'elles sont, chacune se reproduisant indéfiniment, mais le passage étant impossible de l'une à l'autre ; ou bien elles ont pu sortir telles qu'elles sont aujourd'hui d'un moindre nombres de germes qui se seraient développés, accrus, suivant mille influences intérieures et extérieures.

Opinions partagées.

La question est celle-ci : Y a-t-il fixité et immutabilité entre les espèces ? - Les deux Cuvier, Flourens, Agassiz répondent oui. — Est ce que les espèces sont variables et se transforment par un progrès indéfini de l'une à l'autre ? Lamarck le premier en France, I. Geoffroy de St Hilaire, Darwin, Wallace répondent oui. — On le voit c'est l'immense question du transformisme ou variabilité des espèces.

~~Elle~~ La question nous touche de près.

Elle n'est pas précisément de notre domaine car elle suppose de très grandes connaissances techniques. Cependant ce n'est pas seulement une question d'histoire naturelle, c'est aussi une vraie question d'origine première : pourquoi et comment ont apparu les êtres. On sort donc de l'observation pure et simple, on soulève un redoutable problème, et alors bien que scientifique en grande partie, ce débat tient à la philosophie. L'homme est en question, car si la théorie est vraie, elle s'applique à lui. L'importance en est grande puisqu'elle prétend nous apprendre notre origine.

Passions suscitées par cette doctrine.

De là la passion incroyable qui a suscité en Europe cette discussion depuis vingt ans. Peut être même cette passion a-t-elle été trop grande, car a priori quelques hommes saisis d'une grande terreur à la pensée des conséquences de cette doctrine, ont pris l'habitude de réfuter et de flétrir le Darwinisme sans le connaître à fond. C'est ce qu'il faut éviter avant tout.

Comment on doit critiquer une doctrine.

Avant de hasarder un mot de critique sur une doctrine, le premier devoir est de la connaître ainsi que ses raisons et les conséquences qu'elle a véritablement, sauf à voir après si les conséquences logiques sont vraiment incompatibles avec quelque chose de démontré. On attaque alors la doctrine soit directement en s'en prenant aux arguments, soit indirectement en s'appliquant à ses conséquences.

Cette dernière méthode est légitime avec de grandes restrictions. Si les conséquences découlant logiquement d'une doctrine sont telles qu'elles bouleversent ce que nous croyons acquis, il faut être très sévère, sans admettre de fausses apparences. Il y a des choses si sûres que les doctrines qui les ébranlent par leurs conséquences pourraient être rejetées à priori; mais pour cela il faut être certain que ce qu'elles ébranlent, soit solide.

Jugements préconçus contre le Darwinisme

Le Darwinisme n'a pas été ainsi jugé. On a cru qu'il niait Dieu, on n'avait pas lu que Darwin déclare textuellement que sa doctrine ne change absolument rien à l'existence de Dieu, qu'il fait sortir tous les êtres de quelques germes, mais que ces germes eux mêmes supposent un créateur. De même on a prétendu que le Darwinisme supprimait toute responsabilité, toute moralité, Darwin s'en défend et dit que si pour lui, l'homme n'est qu'un animal parvenu, cependant dans l'état actuel, il est quel-

que chose de plus que l'animal, il a de plus la raison, la liberté; il est donc moral et responsable.
Nous ne rappelons tout cela que pour conclure qu'il n'est pas philosophique de jeter à la face d'un savant les prétendues conséquences de sa doctrine, il faut l'écouter, la saisir et la juger avec impartialité. En philosophie dit Bayle = le comprendre est la mesure du croire =

Influences intervenues.

Voici comment Darwin explique le développement des espèces depuis un germe primitif jusqu'à l'état actuel. Les influences qui sont intervenues sont les suivantes.
1° La lutte pour l'existence = struggle for life. = 2° l'hérédité. 3° la sélection naturelle.

occasion fournie par la géologie

L'occasion qui la première fit croire que les espèces n'étaient pas immuables fut fournie par la géologie. Les ossements reconstitués par Cuvier révélaient d'innombrables espèces complètement anéanties aujourd'hui. Il devenait certain que si des centaines d'espèces avaient disparu beaucoup d'autres avaient apparu très tard, notamment l'homme, le dernier venu de la création. Pourquoi si les espèces sont immuables n'ont elles pas été créées ensemble!

Particularité de l'embryogénie.

En même temps l'embryologie révélait des faits mystérieux. Regardant ce qui se passe dans un oeuf on s'aperçoit que le coeur, le premier organe qui se forme primum saliens, n'est pas du premier coup à quatre cavités. D'abord il n'y en a que deux, c'est le cœur du poisson, ensuite trois, c'est le cœur du serpent et enfin quatre. Ces remarques suggérèrent l'idée que probablement la nature avant d'arriver à l'état actuelle et à l'homme avait passé par des milliers de transitions successives qui sont comme reproduites dans la vie de chaque individu.



Pour l'homme si on observe les premiers jours qui suivent la conception, ce n'est qu'un embryon sans forme, une cellule vivante; plus tard c'est déjà une forme vague, un animal infime aussi bien qu'un homme. Plus tard des apparences de complications font supposer un vertébré, ensuite on voit que ce sera un mammifère, et ce n'est qu'après tout cela qu'on reconnait que ce sera un homme.

Travaux de Darwin

L'hypothèse du transformisme énoncée, tout le monde se passionna. De là un immense développement dans l'histoire naturelle. Darwin est le plus grand savant et le plus illustre de ceux qui ont pris parti pour le transformisme; il lui a donné son nom. C'était un homme très riche qui fit des travaux immenses, des recherches infinies, qu'il consigna dans son livre: de l'Origine des Espèces. C'est là que se trouvent exposées les influences déjà citées.

1° Lutte pour l'existence

Il est établi, hors de doute, que d'un bout à l'autre de la création, il y a une immense *lutte pour l'existence*. Un seul animal arrive à l'état adulte sur des milliers d'individus. S'il en était autrement la terre ne suffirait pas. Etant donné le nombre d'oeufs d'un hareng par exemple, étant donnée la rapidité de sa reproduction, un calcul affirme que si la postérité d'un seul hareng prospérait, il ne faudrait pas 3 ans pour que les mers du globe fussent comblées. Les pucerons du colza se reproduisent par parthenogénèse; en une saison leur postérité couvrirait d'une croute plusieurs hectares de terre. L'éléphant lui-même dont la reproduction est très lente couvrirait en deux siècles le continent africain de sa postérité.

Il est donc certain que la destruction est la loi générale sur cette terre. En fait, c'est non moins évident, à chaque instant nous écrasons des milliers d'êtres ; l'animal dans la prairie mange des milliers de petites bêtes, jusqu'à ce qu'il soit mangé à son tour. — Le trèfle rouge ne pouvait pousser dans un comté anglais ; on y importa des chats et l'on vit le trèfle magnifique l'année suivante. Cela tenait à ce que les chats avaient tué les mulots qui détruisaient les petits insectes par lesquels a lieu la fécondation.

2° L'hérédité

La lutte pour l'existence n'expliquerait rien si elle n'est pas complétée par l'hérédité et la sélection naturelle. Il est connu que les animaux, les plantes mêmes héritent des qualités de leurs parents. Cela expliquera-t-il la doctrine de Darwin ? Il semble que non, puisque dans chaque espèce, il ne naît que des individus de même espèce. L'hérédité porte aussi sur les caractères individuels comme la couleur des cheveux. Ainsi il y a des races blondes. Cela a lieu au moral comme au physique. Des enfants de fous ont beaucoup de chances pour être fous, on le sait. — Les exceptions apparentes s'expliquent on hérite souvent du grand père et du bisaïeul c'est l'atavisme.

Comment l'hypothèse de l'hérédité avec son caractère de rigueur peut-elle figurer dans l'hypothèse transformisme ? L'hérédité ne transmet pas seulement des caractères spécifiques mais aussi les caractères acquis. Dans les îles désertes, les animaux ne craignent pas l'homme ; mais quand on les a chassé pendant quelque temps, ils apprennent à avoir peur de l'homme. — Ainsi la bécasse dédaignée en Angleterre, il y



cent ans, se chassait au bâton, les chiens ne savaient pas l'arrêter; maintenant au contraire, elle a pris l'habitude de fuir et les chiens arrêtent la bécasse la première fois qu'ils l'aperçoivent c'est par hérédité.

3e sélection naturelle

La sélection naturelle est le triage opéré dans la nature. Une troupe d'herbivores est errante, les plus forts courent le plus vite; à eux l'herbe fraîche, la nourriture abondante. Les faibles arrivent plus tard quand il ne reste presque plus rien et bientôt, dit Darwin, le sol est jonché de leurs ossements. La lutte pour l'existence devient la sélection naturelle les plus forts vivent parcequ'ils sont les plus forts; quant aux faibles ils périront. Les descendants des premiers continuent la race. L'hérédité transmet en germe aux descendants les qualités individuelles qui ont sauvé les ancêtres. La sélection s'opère toujours entre eux; les mieux doués résistent les caractères sauveurs vont en s'accentuant davantage. C'est ainsi que les espèces se diversifient.

Etat de la question.

La doctrine transformiste est inattaquable sur quantité de points. La question est de savoir si les espèces forment ainsi de nouvelles espèces, ou s'il n'y a que des variations de races, car il n'est pas douteux que ce dernier point puisse s'obtenir, par la méthode: in and in. L'agriculteur le fait tous les jours. C'est ainsi qu'on est parvenu à obtenir ces énormes boeufs anglais qui sont presque tout chair, ils diffèrent du boeuf sauvage, mais ce n'est qu'une variation de race, une modification dans l'espèce qui n'est pas changée.
Darwin a un colombier unique; par

de longues et patientes études sur les croisements, il parvient à faire pour ainsi dire un pigeon sur commande. Il a fait ainsi de vraies merveilles mais au fond ces pigeons sont toujours des pigeons.

Réponse de Darwin

A cette objection, Darwin répond que si on ne voit pas de changement d'espèce c'est qu'on agit sur des périodes trop courtes. Pourquoi marchander à la nature des milliers d'années ainsi le poisson volant comment il est il formé? Au bout d'un espace de temps très long. C'étaient des poissons dont les gros poissons étaient friands; pour leur échapper quand ils étaient poursuivis, ils ont taché de sauter hors de l'eau, au bout de milliers de générations, les nageoires se sont peu à peu développées et sont devenues ce qu'on voit de nos jours.

Réponse

Cela peut être, mais c'est encore une nouvelle hypothèse appelée à la rescousse d'une autre hypothèse, cela n'est pas possible à admettre facilement.

Des premiers germes

D'où seraient venus les premiers germes? Darwin ne prétend pas expliquer les causes premières. C'est pour cela qu'il croit en Dieu, mais il peut scientifiquement s'en passer une fois qu'il a son premier germe. C'est une petite cellule vivante, un protozoaire, auquel il faut de l'humidité pour vivre. Il se reproduit par scissiparité. Les uns jetés sur la rive se contractent et parfois parviennent à retomber dans l'eau, un grand nombre périt; ceux qui échappent, se reproduisent en transmettant leurs caractères. Peu à peu Darwin arrive ainsi au ver de terre



qui en se traînant durcit certaines parties de son corps. Par hérédité au bout d'un temps illimité, de ces parties durcies sortent des pattes; et ainsi de suite.

De l'homme

Au bout de la série, Darwin arrive à l'homme. Il prétendait encore naguère que c'était un être à part et que le singe était la tête de la série. C'était plus philosophique. Il croyait que l'ancêtre de l'homme était un animal disparu. Voici comment il a été amené à déclarer le singe ancêtre de l'homme. A Oxford, dans une assemblée savante, l'évêque se mit à attaquer Darwin à flétrir sa doctrine et à déclarer qu'il faisait de l'homme un descendant du singe c'était faux alors. Un disciple du savant naturaliste répondit à l'évêque en termes assez durs. Instruit de cette scène scandaleuse, Darwin se mit à réfléchir sur ce qu'on lui avait fait dire, puis peu de temps après il publia un livre dans lequel il affirmait que l'homme n'est qu'un singe perfectionné.

Critique

C'est inadmissible en tout point. A t on jamais vu un singe allant devenir homme ? Comment se fait il qu'on n'ait jamais surpris le moment de cette substitution ? En outre si la physique conteste cette opinion la philosophie la répudie également. Le langage différencie essentiellement le singe de l'homme. Son larynx n'est pas disposé pour cela. Il y a là un abîme infranchissable. La critique pourrait être très étendue si on examinait successivement tous les caractères propres de l'homme. Nous nous en tiendrons là.

Conclusion.

Aussi nous conclurons en disant que le darwinisme est une hypothèse, mais qu'il faut l'examiner de près elle n'est pas scientifiquement établie, elle dépasse infiniment ses prémisses dans sa conclusion. mais il ne faut pas dédaigner et repousser a priori cette question encore pendante.

Somme toutes, le darwinisme a rendu de grands services, il a fait faire d'immenses progrès à la histoire naturelle ; et M. Grassiolet qui n'est pas suspect, tout en concluant que le darwinisme est une trop grande hardiesse, reconnait qu'on doit rendre hommage à cette hypothèse pour ~~les~~ questions qu'elle soulève et admirer les patients travaux et les belles découvertes de Darwin.

BH



1

R. Bellamy. ab

Philosophie 31e Leçon

Quid dicam de thesauro omnium rerum memoria?
Cicéron
de or. I XVIII

Psychologie XV - 1 De la mémoire.

Nous avons défini les facultés de conception, en général, des pouvoirs de l'âme, par lesquels elle élabore les idées acquises. Comment elle les élabore, nous l'avons vu dans l'étude de la généralisation. C'est par la mémoire qu'elle les conserve.

La mémoire n'est séparée des précédentes facultés que pour les besoins de l'analyse. Il est impossible d'abstraire, de comparer, de généraliser, sans la mémoire. Se rappeler quelque chose, c'est le voir ou bien l'imaginer.

Utilité de la mémoire.

S'il n'était pas puéril de se demander quelle est la plus utile des facultés, on serait tenté de dire que c'est la mémoire. En effet tout ce que nous connaissons est sujet à la durée ; ainsi on ne saurait rien connaître sans la mémoire, qui nous fait percevoir la durée.

On peut distinguer dans le temps : le présent, le passé et l'avenir. Le présent est un temps indivisible, qui sort pour une seconde d'un néant l'avenir, pour tomber dans un autre néant, le passé. Connaître le seul présent serait ne rien connaître du tout. Il faut que l'esprit ait le pouvoir de faire durer le présent ; pour qu'une couleur soit perçue il faut $\frac{1}{6}$ de seconde pour les meilleures vues. Pour la perception de nous-mêmes, même chose, notre identité signifie seulement que nous avons le pouvoir d'être ce que nous étions dans le passé. C'est donc une condition qui par son essence, suppose la mémoire.

Elle est là pour retenir au fur et à mesure les choses qui se passent. Elle forme la trame de notre vie, sur laquelle vient



dernier ~~cadre~~ l'expérience.

Contemplation

Ce que nous avons dit, fait connaître la mémoire sous un premier aspect. C'est ce que Kolke appelle contemplation, le pouvoir de faire durer les phénomènes qui passent, assez longtemps pour en prendre conscience.

S'il n'y avait que cela, on pourrait se figurer le souvenir comme la vibration continue d'une corde pincée. Mais ce n'est pas tout. La grande difficulté est celle-ci. Nous avons perçu une chose, non seulement nous y songeons un peu après, mais nous la perdons de vue entièrement puis, un beau jour, nous en avons le ressouvenir. Où était cette idée? D'où et pourquoi revient elle? Voila le grand problème.

Description de la mémoire.

Ceci posé avant de l'aborder dans ce qu'il a de difficile à décrire, voyons d'abord ce qu'est la mémoire. Voici l'essentiel. C'est une conception accompagnée de reconnaissance. Ainsi: je pense au Louvre. Il n'est pas ici, c'est donc une conception; elle serait pure et simple, si je ne l'avais jamais vu. Mais en même temps que je conçois, je reconnais que cette conception a été autrefois perception. Ces deux éléments: ~~per~~conception et reconnaissance~~s~~ peuvent se combiner dans différentes proportions.

Combinaisons de la perception et de la reconnaissance

1° Réminiscence.

Dans certains cas, la conception domine il n'y a qu'un minimum de reconnaissance; c'est la réminiscence, conception qui au fond se rapporte à une expérience passée, mais sans que le sujet en soit clairement averti, et la reconnaisse distinctement. Quand nous parlons, les mots dont nous nous servons, nous les connaissons depuis plus ou moins de temps. Ce ne sont pas des souvenirs, car nous ne reconnaissons pas chaque mot, chaque idée, au moment où nous les prononçons.

Leibnitz raconte que Jules Scaliger avait entrepris d'écrire un livre sur les grands hommes de Vérone. Une ~~nuit~~ il lui parut en rêve un homme qui se plaignit d'avoir été oublié. Scaliger déclara n'en avoir jamais entendu parler. Leibnitz déclare que c'est impossible. Dans tous les cas on fit des recherches, et l'on trouva, en effet, qu'il avait existé autrefois à Vérone un érudit du nom qu'avait dit se nommer l'apparition.

2° Souvenir.

Il y a un second degré qui est le souvenir la conception est accompagnée de reconnaissance. On s'élève par gradins de la simple réminiscence au souvenir. En se promenant, on se dit: cette figure ne m'est pas inconnue. où l'ai-je vue? C'est entre les deux. J'appelle souvenir, l'acte le plus parfait et le plus complet de la mémoire, c'est la conception d'une expérience antérieure avec conscience d'avoir autrefois perçu le phénomène.

3° Reconnaissance

Enfin il y a un troisième degré dans lequel il y a beaucoup plus de reconnaissance que de conception, aussi l'appelle-t-on reconnaissance. Nous entrons, par exemple dans cette classe; nous n'y avons pas songé de plusieurs jours; cependant il est facile de reconnaître sa place sans même y penser. Il y a cependant une légère conception du passé, autrement, ce qu'on verrait, serait tout nouveau; cela n'est pas, la preuve est qu'on s'aperçoit des moindres changements.

Qualités d'une mémoire idéale.

La mémoire idéale est celle où la conception et la reconnaissance, toujours inséparables, seraient combinées dans de justes proportions. Les qualités d'une excellente mémoire seraient. 1° Facilité à apprendre 2° Fidélité à retenir. 3° Promptitude à se rappeler à l'occasion.

Il est très rare que ces trois qualités soient réunies au même degré. C'est d'expérience



vulgaire qu'on moyenne les personnes qui apprennent facilement, retiennent avec peine, et réciproquement.

Défauts d'une mauvaise mémoire.

Les défauts d'une mauvaise mémoire seraient: 1° d'être rebelle à apprendre. 2° d'être fugitive, 3° d'être paresseuse. Par bonheur, il est aussi très rare que ces trois défauts soient réunis au même degré.

Mauvaise réputation de la mémoire

La mémoire est une faculté qui a bien mauvaise réputation. Les jeunes gens ont un assez grand mépris pour elle voici pourquoi. Quand on retient très facilement tout ce qu'on voit, on a la tête pleine des idées d'autrui; souvent alors on manque d'originalité, on ne pense pas par soi; on n'a pas de jugement. En général on peut répondre que les esprits lourds avec une bonne mémoire, le seraient bien plus avec une mauvaise mémoire. Elle ne donne pas le jugement; mais pour deux hommes également doués, il serait puéril de nier l'incontestable utilité d'une bonne mémoire.

Mémoires remarquables.

Grotius et Scaliger, Leibnitz et Pascal avaient des mémoires prodigieuses. On dit que Thémistocle connaissait tous les citoyens d'Athènes par leur nom. César savait le nom de tous ses soldats. De nos jours M. Villemain redisait le soir le discours d'un ministre; il savait par cœur l'Iliade et l'Odyssée.

Nous nous souvenons de nos états

De quoi nous souvenons-nous quand nous songeons? Des objets, il le semble. C'est plutôt de nous mêmes. La mémoire nous trompe souvent; cela a conduit à croire que nous nous souvenions plutôt de nos états psychologiques en face de l'objet auquel nous songeons. Aussi nous nous rappelons toujours s'il est triste ou gai, beau ou laid. C'est notre sentiment.

Il y a plus, nous ne nous souvenons pas à proprement parler de nos émotions. Un homme riche parlera avec plaisir de ses souffrances aux débuts de sa carrière. Mais si la mémoire rappelait une souffrance, ce serait toujours une douleur que le souvenir.

Le plus important des points de la question est de savoir ce que c'est que ce pouvoir de la mémoire, à quelles conditions il s'exerce.

Conditions physiologiques.

Les conditions d'exercice de la mémoire sont de deux sortes. Les caractères physiologiques sont l'état de veille et l'intégrité des centres nerveux. La preuve que la mémoire tient aux conditions cérébrales c'est que les maladies nerveuses portent atteinte à cette faculté. Généralement on perd la mémoire que l'on a le plus travaillée. Un magistrat ne se rappelle plus un seul texte de lois, après une fièvre typhoïde.

On a voulu en conclure qu'il y avait plusieurs mémoires; cela est vrai, en thèse générale, mais on aurait grand tort d'en faire plusieurs facultés, dont on ne saurait que dire.

Explication de la perte de mémoire

La mémoire met en jeu certaines parties du cerveau; celles qui font connaître les couleurs, les dates sont toujours les mêmes; plus ces fibres particulières sont fatiguées, s'il survient une maladie, c'est sur elles que tombera la maladie et qu'elle causera le plus de mal par suite de leur fatigue. C'est ainsi que l'on a vu des blessés perdre toute mémoire quand les médecins touchaient certains lobes du cerveau; et la retrouver quand le contact cessait.

Conditions psychologiques

Les caractères psychologiques sont les suivants: 1° l'attention, en effet il est bien connu que plus on fait attention à une chose, plus on la retient facilement



6

1° La répétition fréquente de l'expérience. C'est ainsi que les enfants apprennent souvent; aussi ne retiennent-ils que les mots. 2° La vivacité de l'émotion. plus on a été vivement frappé d'un phénomène, mieux il est gravé dans le souvenir. 3° L'association des idées et l'ordre. Une association même artificielle et superficielle comme celle qui consiste à regarder fixement une colonne pendant l'exorde d'un discours, un autre point de la salle pendant la suite, cette association est efficace. L'ordre réel vaut infiniment mieux; un plan bien annoncé et surtout bien suivi aide bien davantage. - C'est à ce caractère que se

Mnemotechnie

rapportent les moyens mnemotechniques. Ainsi je sais que Philopœmen, Annibal et Paul Emile sont morts en l'an 183 avant Jésus Christ. Il m'a été facile de le retenir en remarquant que les trois grands généraux périrent dans la même année.

Meilleur moyen d'improviser

Les meilleures méthodes de mnemotechnie sont d'être très attentifs et d'avoir un ordre rationnel. Savoir bien son fond et avoir un ordre bien naturel; c'est là le meilleur moyen pour improviser.

7

Q

BB

R. Bellamy

P

Philosophie 32me leçon

Psychologie XVI – Mémoire (Suite) Association des Idées. –

Qu'est-ce que la mémoire ?

Qu'est-ce donc que la mémoire ? On a cherché des explications moitié physiques, moitié morales. Ce sont des métaphores et non des raisons.

Explications physiologiques

Les explications physiologiques se ramènent à deux. 1° La mémoire est un sillon tracé dans le cerveau par les perceptions. Descartes lui même dit quelque chose d'analogue. Il rappelle ce qui arrive quand on a plié du linge, le pli se garde et le linge se plie plus facilement suivant ces marques. C'est là une comparaison grossière.

L'autre explication est celle-ci : le souvenir est l'ébranlement continué de certains faisceaux de fibres nerveuses. Ceci n'explique rien. Mr Claude Bernard le reconnait ; si c'était là tout, on se souviendrait des choses tant que durerait l'ébranlement ; mais après, quand l'oubli est venu, comment expliquer le mouvement, le ressouvenir ?

La question posée par Mr Ravaisson

Ainsi que le dit Mr Ravaisson, ce qu'il s'agit d'expliquer ce n'est pas comment les impressions reçues durent quelque temps, c'est l'oubli et après le retour du souvenir – Voilà le mystère.

Explications psychologiques.

Les explications psychologiques peuvent se ramener à deux. La première est de Leibnitz, la seconde indiquée par Maine de Biran a été bien mise en évidence par Mr Ravaisson, dans sa thèse sur l'habitude, et étudiée par son disciple, Mr Gratacap.

Théorie de Leibnitz

La théorie de Leibnitz est celle-ci. Il appelle *petites perceptions* celles qui ne sont pas accompagnées d'aperception. Ainsi dans une ville, des milliers de



bruits envahissent l'oreille, mais on n'en prend aucune conscience et l'on peut causer à voix basse. Les *petites conceptions* sont des petites idées qui ont été autrefois des conceptions actuelles, mais auxquelles on ne songe jamais, elles sont latentes. Ainsi quand dans la rue, les traits d'une personne vous rappellent le visage d'une personne oubliée, les petites conceptions s'éveillent et deviennent des conceptions aperçues.

Critique de cette opinion

Cette explication est insuffisante, Leibniz ne fait que décrire le phénomène sans l'expliquer; il n'est qu'un peu éclairci, ce n'est pas assez.

Explication réelle

La vraie cause a été fournie par l'explication suivante. La mémoire est identique à la habitude. (C'est beaucoup de pouvoir identifier deux faits.) La mémoire n'est pas une cassette, quand on ne pense pas à une idée, on ne l'a pas du tout. Quand on a pensé plusieurs fois à une idée, on a contracté une tendance à y songer. La mémoire est une habitude, le principe pensant quand il s'exerce spontanément acquiert une tendance à agir de la même manière, dit Mr Ravaisson.

Savoir un morceau sur le piano, c'est l'avoir joué assez souvent ou assez bien pour pouvoir en jouant la première note, voir découler les suivantes sans efforts. C'est l'habitude de jouer dans l'ordre, c'est on peut le dire, une mémoire musculaire.

Quand je songe au Louvre je fais la même chose. Je suis prêt si ma main était assez habile, à le dessiner. Au fond, je me parle; je me dis tout bas, ce que j'en pourrais dire plus haut.

C'est l'opinion de Mr Herbert Spencer

Mr Herbert Spencer dans son dernier livre donne textuellement cette explication, mais sans citer les philosophes fran

çais. cependant Mr Gratacap a fait sur ce sujet une thèse très belle dont Mr Ravaisson a fait dernièrement un très grand éloge

De l'association des idées.

Il en est de même de l'association des idées ce n'est pas une faculté à part, c'est un fait universel, une loi suivant laquelle nos conceptions s'enchaînent entre elles, et nous reviennent par faisceaux. L'esprit de l'homme n'est pas sans penser une seconde. Nous pourrons dévelop-per plus ou moins d'activité, mais nous ne pourons cesser d'agir. Si l'esprit cessait de penser, il ne saurait plus repenser, ce serait la mort. La série de nos pensées forment une trame sans la moindre déchirure.

Objections.

Les objections abondent; il semble que la distraction et la rêverie sont des violations de cette loi. Le sommeil semble une autre difficulté. Enfin la syncope la léthargie ne sont elles pas des interruptions de la pensée?

Réponse à la 1re objection.

La distraction est au contraire un phénomène qui prouve en faveur de la continuité de la pensée. Il y a deux distractions. La première est toute relative, c'est au fond une profonde méditation. André Marie Ampère était très distrait. On sait qu'allant un jour au ministère, il fut surpris, écrivant des chiffres sur une voiture arrêtée. – La distraction est parfois plus embarassante. Il semble qu'on ne pense à rien, c'est la rêverie, ou atténuation de la conscience, mais ce n'en est pas l'absence, c'est la course vagabonde de l'esprit à la suite d'idées s'enchaînant facilement les unes aux autres. Ce sont les chateaux en Espagne.

Remarque des physiologistes anglais

Les physiologistes anglais ont remarqué que la promenade au grand air favorise la rêverie gaie. L'un d'eux trouvait admirable la fable de Perette et du Pot au



lait, par suite de la vérité des détails physiologiques. La rêverie immobile est plus volontiers triste, le sang ne circule pas bien, le sang rouge ne monte pas bien au cerveau; aussi au bout d'un certain temps survient une excitation nerveuse, il faut agir.

Réponse à la 2me objection.

Le sommeil est une détente de tout notre être; tout ce qui est capable d'énergie, les organes d'action se reposent. Les viscères, la respiration ne se reposent pas et continuent avec une plus grande régularité; de même pour la pensée, l'association des idées existe très peu; on n'a qu'une très faible conscience.

Le sommeil est plus ou moins accompagné de Rêves. Mr Alfred Maury a failli perdre complètement le sommeil à force de s'observer à ce sujet. Les grandes perceptions dans la vie ordinaire font le squelette de nos pensées. Dans la rêverie, elle est faite, moitié de conceptions très flottantes, moitié de perceptions très atténuées. Ainsi Mr Alfred Maury rêve qu'il est pris par des sauvages qui le scalpent. Cherchant la cause de ce rêve, il trouve que c'est la douleur continue d'un vésicatoire qu'il avait au front, qui lui avait fait croire à ce supplice. Il rêva une autre fois qu'on le guillotinait c'était un cadre qui ayant glissé contre la muraille avait fait entendre le bruit qui l'avait jeté dans ce rêve.

Le sommeil n'est donc pas l'absence de pensée, c'est une continuation d'action de l'esprit moins consciente.

Réponse à la 3me objection.

La syncope est presque impossible à étudier mais on peut affirmer que le fil de nos pensées n'est pas complètement coupé. Le seul fait que nous nous rappelons ce qui a eu lieu avant, exige que la conscience ait persisté.

La léthargie est un phénomène peu connu.

malgré les travaux de Mr Claude Bernard.
Les sauvages des bords de l'Amazone ont un poison, le curare, qui empoisonne lentement. Quand un Indien est blessé ainsi, la tribu se réunit près de lui remerciant le ciel qui lui procure une mort si douce.
Le curare n'agit d'abord que sur les nerfs moteurs qu'il paralyse. On est dans l'incapacité absolue de bouger, mais les nerfs sensitifs continuent à agir. La léthargie naturelle est tout à fait pareille. Ce n'est aucunement une rupture, un hiatus, c'est un phénomène d'immobilité absolue, tenant à la paralysie des nerfs moteurs. La preuve que ce n'est pas une rupture, c'est que Mr Claude Bernard a guéri des animaux empoisonnés par le curare.

Lois de l'association des idées.

Suivant quelles lois s'associent les idées? Elles ont toujours des rapports entre elles. 1° des rapports logiques, rationnels, 2° des rapports accidentels.

Rapports logiques

1° Rapport de cause à effet et réciproquement. Je vois mourir quelqu'un, je songe à cette vérité; la mortalité des hommes.
2° Rapport du principe à sa conséquence et réciproquement. Quand la diminution de population se fait sentir dans un pays, la décadence ~~approche~~
3° Rapport du tout à la partie et réciproquement. Si je songe à la Suisse, je peux penser au lac de Genève.
4° Rapport du genre à l'espèce. En pensant au genre mammifère, je songerai à l'espèce baleine.

Remarque

Ces quatre rapports peuvent se ramener à deux. Le rapport du principe à sa conséquence peut se confondre avec celui de cause à effet. De même l'espèce faisant partie du genre, ce rapport peut ~~aisément~~ se confondre avec celui du tout à sa partie. — Nous verrons de même tout à l'heure que les rapports accidentels se simplifient.



Esprits philosophiques - Gens d'esprit.

Les esprits qui associent généralement leurs pensées suivant les rapports précédemment énumerés, sont des esprits scientifiques, philosophiques, sérieux. Au contraire les rapports du second groupe sont propres aux gens d'esprits, aux causeurs, aux gens d'imagination; c'est à eux qu'on doit les pointes, les saillies qui charment la conversation.

Rapports accidentels

1º Rapport de ressemblance et de contraste. Le portrait d'un homme fait songer à lui même. Le contraste est plus curieux. Dans un dialogue de Platon, Socrate dit: = Simmias qui est remarquablement beau, fait songer à Socrate qui est remarquablement laid. = Cela est vrai.

2º Rapport du signe à la chose signifiée. Les caractères hiéroglyphiques, pour quelqu'un qui sait les interpreter, fait songer à leur sens.

3º Rapport de contiguïté dans l'espace. Si je pense à un monument, je songe à ses alentours.

4º Rapport de succession et de simultanéité dans le temps. Un bon moyen mnémotechnique est de grouper les événements.

Il est évident que les récits légers, les saillies, les rapprochements imprévus, se font d'après ces quatre rapports. Une assonance éveille toute une suite d'idées.

Remarque

De même que les modes logiques se ramènent à deux, de même ceux-ci se simplifient. La simultanéité dans le temps ne differe pas de la contiguïté dans l'espace. Car pour concevoir des choses coexistantes, l'esprit a pour condition sine qua non, de les concevoir dans l'espace. Le rapport de ressemblance se rapproche et se confond avec celui du signe à la chose signifiée.

toutes les fois qu'un homme parle ou pense, qu'il s'en doute ou non, il associe ses idées suivant un de ces rapports. Il y a des exemples classiques de réponses imprévues qui faisaient croire à des soubresauts de l'esprit. On raconte que dans le parlement qui jugeait Charles I, un membre demanda à son voisin ce que valait le denier romain. Quelque extraordinaire que parut cette question, elle était fort bien associée. Le membre de ce parlement jugeant un roi, chose jusqu'alors inouie, avait songé à Jésus-Christ, menacé de mort. La trahison des Ecossais qui avait perdu Charles I lui rappelait celle de Judas livrant son maître pour 30 deniers. Cela l'avait conduit à demander ce que valait le denier romain.

Simplification tentée par l'école Anglaise

L'Ecole anglaise a cru qu'il était possible de simplifier les lois de l'association des idées. Mr Herbert Spencer dit que quand deux idées ont été ou très souvent, ou très vivement pensées en connexion directe, la première a une tendance de plus en plus grande à ramener la seconde dans l'esprit.

Ecole Associationiste.

On sait l'immense rôle que cette école fait jouer à l'association des idées, aussi est-elle appelée associationiste. Locke en est le père sans s'en douter; David Hume et surtout Hartley en ont posé les principes, qui ont rendu tout ce qu'ils contenaient sous la plume de Stuart Mill, de Bain, et d'Herbert Spencer. = Cette loi, dit Stuart Mill, est appelée à jouer en philosophie le même rôle, que la loi de l'attraction universelle en physique. =

En effet cette école ramène tout à l'association des idées et prétend expliquer par elle tous les phénomènes intellectuels. Qu'elle soit identique à la mémoire et à l'habitude, c'est évident. Mais l'induction qui dépasse tant l'expérience est expliquée.



ainsi: on s'attend à ce qu'un phénomène se passe toujours comme il s'est déjà passé. La Raison et les principes universelles qu'elle fournit ne sont que des associations primitivement offertes par l'expérience, transmises par l'hérédité et jamais démenties.
Remarquons seulement maintenant que les mêmes causes font naître l'habitude et les associations des idées.

Causes de l'association des idées.

Quelles sont ces causes? 1° la fréquente répétition; 2° la vive impression.
Cinquante fois le paysan a vu la pluie succéder aux nuages remarqués sur un pic donné. Cela suffit pour qu'il associe les deux idées et qu'il ait l'habitude de prédire la pluie.
La fréquente répétition n'est pas utile si l'expérience a été assez frappante. Il n'y a pas besoin de se brûler deux fois pour savoir que le feu brûle et prendre l'habitude de se conduire en conséquence.

L

RM

R. Bellamy

1

Elle a ses fous et ses sages — Elle ne peut rendre sages les fous, mais elle les rend heureux. — Pascal.

Philosophie 33me Leçon

Psychologie (XVII). De l'Imagination

L'Imagination est la faculté de conception par excellence, elle suppose la mémoire, qui amasse les matériaux, l'association des idées qui les combine, mais elle les dépasse toutes deux de beaucoup.

Définition de l'Imagination

L'imagination est la faculté que nous avons de nous représenter les objets; c'est à dire, en l'absence des objets, de les revoir, si nous les avons déjà vus, ou de nous mettre dans l'état où nous serions si nous avions occasion de voir ces mêmes objets.

Le mot voir ne doit pas nous faire illusion; on croirait à tort qu'il n'y a qu'une imagination des choses visibles. Il y en a une des sons, une des saveurs, la preuve c'est qu'on peut se chanter des mélodies, qu'on peut en se rappelant certains saveurs, en recevoir une certaine jouissance, ou un certain malaise. Quand on parle d'images, on n'entend donc pas par là des petites figures réelles qui seraient en provision dans l'esprit et que l'imagination contemplerait, il n'y a ici d'autres réalités que l'esprit lui-même doué du pouvoir de se remettre dans l'état où il était en présence des objets, ou de se mettre dans l'état où la présence possible de certains objets le mettrait.

C'est un sens intérieur

Bossuet appelle l'Imagination, un sens intérieur. C'est en effet une opération très semblable à celle des sens; il n'y a pas d'autres différences que celle-ci les objets au lieu d'être présents, comme dans toute la perception extérieure, sont absents.



distinction facile dans l'état normal.

Dans l'état normal et la veille nous distinguons très facilement les conceptions pures, ou images qui ne correspondent à rien d'actuel, d'avec les perceptions présentes. La distinction est facile, probablement grâce à une rapide vérification; la simple différence d'intensité entre une image simplement image et une perception suffit à les faire discerner l'une de l'autre.

Hallucination

Mais il n'en est pas de même de certains états morbides, l'hallucination est l'illusion qui consiste à voir les choses absentes et purement imaginaires aussi vivement que si elles étaient présentes. Uxley, physiologiste anglais, raconte qu'une dame avait l'illusion dans l'état de veille de voir son mari dans un fauteuil; il était cependant absent; elle lui adressait la parole et était obligée de se mettre dans le fauteuil pour se prouver qu'il n'y était pas. Les faits sont dus à une excitation très vive du cerveau affaibli par la maladie; il se représente alors les images avec assez de vivacité pour les projeter dans la réalité et les confondre avec les choses réelles.

Somnambulisme.

Le Somnambulisme est quelque chose d'analogue; c'est une vive excitation du système nerveux qui donne aux conceptions une vivacité, une intensité suffisante pour qu'elles aient une action sur notre activité motrice. Le rêve tout haut est un degré inférieur. Parfois les mouvements crées par l'imagination s'exécutent avec une perfection, dont on serait incapable dans l'état normal, et la régularité d'une action réflexe. La conscience n'intervient pas, la raison et la volonté sont aussi absentes. Les pouvoirs inférieurs de l'esprit restent seuls en jeu, ils agissent alors avec une spontanéité, une sorte d'infaillibilité dont la froide réflexion est incapable. Ainsi on marche

sur les toits, mais si on vous éveille et qu'ainsi l'on vous fasse prendre connaissance du danger, l'ébranlement produit est le plus souvent mortel.

Chose plus curieuse, dans le somnambulisme l'esprit exécute des opérations intellectuelles. ainsi on trouve la solution d'un problème parfois même on l'écrit. au fond c'est un véritable automatisme qui entre en jeu, c'est l'imagination surexcitée retrouvant toutes ses ressources.

Idée fixe et folie

L'idée fixe et la folie sont susceptibles d'une explication analogue. Dans la folie tout est présent. C'est le propre de l'imagination. on perd la notion du temps, le passé et l'avenir disparaissent avec la notion du lieu où l'on est. on se compose une vie intérieure de fantaisie. Un fou célèbre Georges Elliot étudié par les physiologistes anglais, a une folie intermittente pendant trois jours il se croit ce qu'il était, charpentier, mais pendant quelques jours il se prétend Georges III d'Angleterre. Ses outils forment son sceptre et ses joyaux et est le plus heureux des rois. Ce singulier mélange de pures imaginations, de pures fantaisies avec la perception de réalités actuelles, est très difficile à expliquer. D'ailleurs la question est en partie physiologique; ce que nous pouvons dire c'est que le trouble des facultés intellectuelles quelles qu'en soient les causes est en général manifesté par une très grande excitation des facultés de conception, sans aucune règle due à la conscience réfléchie. C'est ce qui fait qu'on n'est pas responsable de ses actions.

Distinction entre l'imagination et l'entendement.

Cela nous permet d'établir la distinction entre l'imagination et l'entendement. Ces deux facultés se tiennent de près. On ne peut penser sans imaginer, on ne peut penser sans signes et ce sont les images visibles des choses invisibles.

Ces deux facultés sont distinctes

Néanmoins ces deux facultés quoique voisines sont distinctes, Bossuet a raison de le remarquer. La principale différence est que l'imagination porte exclusivement sur des individualités, une image est toujours particulière, tandis qu'au contraire l'objet propre de la science, ce sont les généralités. = Il n'y a de science que du général = a dit un grand philosophe.

Qu'est-ce que l'entendement.

Qu'est qu'entendre une chose? C'est s'en rendre compte, c'est trouver l'affirmation générale dont elle n'est qu'un cas particulier; Par conséquent le travail de la pensée porte toujours sur des généralités Bossuet en était si bien persuadé qu'il donnait à l'imagination un role presque infime, l'assimilant aux sens, tandis qu'il reservait le plus grand role à l'entendement.

Certains êtres imaginent et n'entendent pas

Une autre différence est qu'il y a des êtres qui imaginent sans aucun doute mais qui n'entendent pas. Que le chien imagine c'est à dire songe aux choses absentes, on ne peut le contester, et qui pourrait dire sérieusement que l'animal entend, se rend compte des choses et sait rattacher ses expériences aux lois générales d'où découle l'explication? Cela suppose, nous l'avons vu, le pouvoir d'abstraire de généraliser et de parler, pouvoirs qui manquent à l'animal.

Remarque

Il y a des choses que nous mêmes, nous imaginons facilement, tandis que nous avons de la peine à les entendre. Ainsi imaginer un triangle, c'est se le representer, chose facile quand on en a déjà vu, mais ce n'est pas du tout l'entendre ce qui serait en connaitre toutes les propriétés générales. (La réciproque est vraie.)

Voyons en quoi consiste le travail de l'imagination. Distinguons d'abord l'imagination telle qu'elle se trouve chez tous les hommes, d'avec l'imagination creatrice

telle qu'on la trouve chez les grands artistes et les hommes de génie. La première est ici notre objet. La seconde fera le sujet de la leçon suivante.

Remarque

C'est à tort qu'on emploie le mot d'imagination créatrice ; à aucun degré, l'imagination ne crée ; elle se contente de combiner des données ~~les données~~ de l'expérience.

mémoire imaginative

Au plus humble degré l'imagination se confond avec la mémoire. On l'appelle mémoire imaginative. En effet imaginer un ami ou me le rappeler c'est exactement la même chose. Je ne peux me le rappeler sans le voir. Mais l'imagination dépasse de beaucoup la mémoire.

L'imagination agrandit.

L'imagination agrandit les objets et cela parfois démesurément. Ainsi j'ai vu un monument, une forêt, je puis et parfois même je le fais sans le voir, je puis me l'imaginer dans des proportions toutes différentes de la réalité. Elle exagère les caractères dont on a été frappé. C'est pour cela que Malebranche a appelé l'imagination = la folle du logis = et Pascal = la folle qui fait la folle = et = maîtresse d'erreur = le premier signe qu'elle donne, en effet, est de troubler les proportions véritables.

Elle combine les données de l'expérience

L'imagination combine capricieusement les données de l'expérience, c'est alors qu'elle semble être créatrice. En réalité, elle ne crée que de nouvelles combinaisons d'éléments fournis par l'expérience. J'imagine un centaure, une syrène. Ce sont là des créations de mon imagination. De fait ces conceptions sont des ensembles nouveaux, des combinaisons inconnues, mais formées d'éléments connus ; les détails ont toujours été perçus des expériences



J'ai vu un homme, un cheval, je mets une tête d'homme sur un corps de cheval, et j'ai un centaure. De même, j'ai vu une femme, un poisson, je mets un corps de femme sur une queue de poisson et j'ai le monstre appelé syrène.

Remarque

Ce genre d'imagination est celui qu'on rencontre surtout chez tous les peuples jeunes à imagination vive et naïve. C'est à cette faculté que l'on doit les inventions de la mythologie et les contes des mille et une nuits.

L'imagination crée des symboles.

L'imagination prête des formes aux choses qui n'en ont pas, c'est-à-dire crée des symboles, ou images sensibles des choses qui ne tombent pas sous les sens. L'immortalité, idée si abstraite, se représente par un serpent qui se mord la queue. Port Royal signale cette tendance de l'esprit à matérialiser les idées pures. Nous en venons, dit on, à prendre le nom des choses pour des réalités. Toutes les langues portent des traces profondes de cette tournure de l'esprit. Ainsi le mot: considérer veut dire: regarder les astres (sidera). Délibérer, signifie mettre dans la balance. (Libra.). Réfléchir veut dire retourner sur ses pas.

L'imagination crée des types

Enfin, l'imagination crée des types. On appelle type, un individu imaginaire auquel nous prêtons toutes les perfections, ou toutes les imperfections d'un genre. Par exemple j'ai dans l'esprit le type du boeuf. Ce n'est pas tel ou tel boeuf, mais c'est l'idéal du boeuf. L'artiste se figure un idéal plus beau et le réalise.

Conclusion

L'imagination est une faculté dont on a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal, avec raison. Une imagination vive centuple notre vie. Si elle est riante, elle nous

Rôle de l'imagination dans la science

adoucit l'existence, en atténuant les aspérités des choses réelles. Si elle est sombre, elle rend malheureuse la vie la plus fortunée. Cela se voit dans la mélancolie.
Dans les sciences l'imagination joue un rôle immense. (analyse, hypothèse). C'est le ressort de la curiosité, elle nous fait imaginer les solutions probables.
Seulement, elle est dangereuse par cela même, certains esprits prennent les hypothèses pour des solutions véritables et oublient que l'imagination doit être controlée par les expériences répétées et la raison sévère.

5



E. Bellamy

Philosophie 34me leçon

Psychologie (XVIII) Imagination Rationnelle - Sens du beau.

Ce titre a un peu besoin d'explication; il vient de que l'on a coutume de séparer, l'imagination et la Raison. Notre division en facultés est très superficielle, mais est exigée par l'analyse. Dans le moi tout se mêle, tout se tient. Aussi est il absolument nécessaire, après avoir examiné chaque faculté à part, de se retirer un peu en arrière et de voir le jeu de l'ensemble, la synthèse.

L'imagination est un sens intérieur et une sorte de folie.

L'Imagination a été appelée par Bossuet, un sens intérieur, et par Mallebranche: la folle du logis. C'est vraiment un sens intérieur elle consiste en effet, en dehors de toute réalité, à être profondément ébranlée. C'est aussi une sorte de folie, à un degré extrême, car être possedé exclusivement de cette imagination de jeu, c'est être sur le chemin de la folie. L'Imagination est encore autre chose. Elle est à peu près chez tous les hommes au service de la Raison elle a sa large part dans les plus hauts ouvrages de l'homme mental.

Elle est unie à la sensibilité

L'Imagination n'est pas quelque chose de simple, elle est essentiellement accompagnée d'émotions. Bossuet et presque tous les philosophes étrangers l'ont senti; chez nous on sépare trop l'imagination de la sensibilité. C'est un écho des émotions intérieures. - C'est donc ~~ess~~ réalité une faculté de sentir aussi bien que de concevoir, cela n'est pas seulement vrai de l'imagination inférieure; c'est tout à fait certain de l'imagination rationnelle, dont nous nous occupons.

Notre but est maintenant de faire voir que dans toute haute manifestation



de l'activité humaine, il y a une large part d'imagination, c'est à dire, de conception et d'émotion.

Questions laissées de côté et point de la leçon

On pourrait le montrer dans la haute vie spéculative, et dans la haute vie pratique ; on pourrait montrer que Newton lui même qui paraît si ennemi de l'imagination quand il dit : hypotheses non fingo, n'en était pas très éloigné ; on pourrait la montrer chez Jacquart, chez Richelieu, chez Napoléon, car dans ces trois cas, il est clair qu'il y a disposition de moyens pour arriver à certaines fins, auxquelles on ne tendrait pas, si elles n'étaient pas ému, mais nous glisserons là dessus pour arriver aussitôt à un mode de l'activité supérieure de l'homme, où l'union de l'imagination et de la sensibilité est plus visible ; c'est le commerce de l'âme humaine avec la beauté.

Le génie artistique est à notre portée.

Le génie militaire et politique nous laisse relativement froids ; le génie artistique est plus à notre portée, car les facultés par lesquelles on connaît la beauté sont les mêmes qu'il faut pour créer dans les beaux arts ; il n'y a qu'une différence de degrés.

Plan de la leçon

Ainsi nous allons d'abord montrer que l'élément rationnel se rencontre dans la connaissance et la production du beau, ensuite nous verrons que l'imagination et la sensibilité s'y rencontrent, enfin dans la conclusion, nous prouverons que cela doit être ainsi.

L'union de la Raison et de l'Imagination dans le sens du beau est si évidente que toutes les théories sur cette questions reconnaissent l'une l'élément intellectuel pur, c'est l'Idéalisme avec Cousin ; l'autre l'élément sensible. Seuls les grands métaphysiciens ont reconnu qu'il fallait l'union de ces deux éléments.

Part de l'élément Rationnel.

Qu'est-ce que l'élément Rationnel ? C'est ce qu'exige a priori l'esprit humain dans les choses ; c'est le besoin d'unité ; Leibnitz l'a fort bien vu : l'unité dans le divers est l'harmonie. Cela a lieu partout où il y a de la beauté. Deux sens seuls connaissent le beau ; la vue et l'ouïe. Nous avons vu dans l'étude de la Perception extérieure que l'on peut dire que ces sens sont les plus intellectuels.

L'ouïe et la vue donnent lieu à des sciences.

Les données de la vue sont : la lumière, la couleur, la forme, le mouvement ; toutes choses qui ont donné lieu à de véritables sciences : optique, géométrie mécanique. De même l'ouïe a pour objet les sons : Elmotz a prouvé que c'était des mathématiques pures.

Les sons sont des mathématiques

Un son élémentaire peut être beau par lui même ; mais dans une simple note où est l'ordre et l'harmonie ? c'est qu'un son continu n'est que le même nombre de vibrations dans chaque partie de seconde. Un son qui grandit peut être beau, mais il faut pour cela que la gradation soit régulière. Une mélodie est une relation mathématique et calculable entre les sons élémentaires. L'essentiel sont les intervalles, ils doivent être proportionnels et obéir à des lois invariables.

Etude de la lumière et des couleurs

Pour la vue c'est la même chose ; la lumière est belle quand elle est d'une intensité constante, ou décroissante régulièrement ; il faut une lumière réglée et non criarde. Il y a trois couleurs simples, le rouge, le bleu et le jaune. Il est de règle qu'en général le jaune doit s'unir ~~avec~~ le ~~violet~~ produit du bleu et du rouge ; le bleu avec l'orange, produit du rouge et du jaune, et enfin le rouge avec le vert, produit du bleu et du jaune. La Raison a sa satisfaction partout.



Dans un ensemble visuel, il faut toujours de la symétrie ; il en faut autrement l'objet est laid. De même dans les beautés littéraires, l'élément rationnel existe. - Rien n'est beau que le vrai. = Pourquoi l'avare de Molière est il beau ? C'est qu'il est profondément vrai.

Element rationel dans la beauté morale

La beauté morale, la vertu doit être reconnue par la Raison, c'est le seul moyen qu'une action soit belle. L'ordre est donc partout. Il faut donc en mettre beaucoup dans ce que l'on crée.

L'artiste et le critique.

L'homme de génie a donc une raison plus puissante que les autres, un critique peut être d'infiniment de talent, mais il est inférieur à l'artiste, car il n'en a les qualités qu'à un degré beaucoup moindre.

Part de l'imagination.

Considérons la part de l'imagination. Le beau peut parfois n'être pas vrai et ce qui est vrai n'est pas toujours beau. Dans la poésie par exemple la perception actuelle qui est la longueur des mots, des vers, la forme des lettres etc. n'a rien d'agréable, tandisque l'imagination a le principal rôle. Il en est de même dans les beautés plus sensibles.

La vue et l'ouïe au premier rang

Les mêmes sens qui sont au premier rang avec la Raison sont aussi au premier rang en ce qui concerne l'imagination. Ce sont l'ouïe et la vue. La musique semble toute de perception ; cependant ce que l'on a entendu met l'imagination en éveil et cause ainsi le plus grand charme.

Il en est de même dans la perception visuelle et dans la contemplation esthétique. En voyant une belle statue, on en imagine les parties cachées symétriques. L'Imagination joue un si grand rôle que M. Herbert Spencer dans son dernier livre, analysant la perception d'un beau paysage, déclare que les perceptions actuelles

sont infiniment moins nombreuses que les conceptions : une rivière disparaît elle parmi des rochers, l'imagination la suit ; une forêt arrête-t-elle les regards, l'imagination y pénètre. C'est là une très belle page dans un livre très obscur.

Le philosophe anglais va plus loin et dit qu'au rôle des = petites conceptions = s'ajoute le charme de la reconnaissance. On goûte plus de plaisir à revoir un paysage qu'à le voir pour la première fois.

Remarque sur Mr H. Spencer.

Mr Herbert Spencer éprouve dans ce cas le besoin de faire intervenir l'hérédité. Je ne serais pas étonné, dit il, que vînt rechanter en nous le sentiment organique de ce qu'éprouvait nos ancêtres à l'époque où leur jeunesse se passait dans les bois.

L'imagination est esthétique

Quoiqu'il en soit, l'imagination est tellement esthétique, qu'elle embellit les objets. C'est ainsi que certains tableaux de Murillo sont agréables quoique représentant des choses laides.

Son rôle dans la création du beau

Dans la création du beau, l'imagination joue un rôle immense. Il faut représenter les détails et les faire vivre. C'est ainsi que Lope de Vega rêvait souvent au Christ en croix ; son imagination était si vive, en se représentant cette scène, qu'il lui arrivait souvent de s'évanouir.

Part de la sensibilité

Voyons la part de la sensibilité dans la création du beau. Il ne suffit d'imaginer, ou plutôt cela suffit, puisque c'est aussi sentir. On ne conçoit pas une imagination qui vous laisse tout à fait froid. Les artistes sont en même temps ceux qui vivent le plus par le cœur. Ils ont des craintes et des inquiétudes, des jouissances et des ivresses sans pareilles.

Erreur de Cousin.

Il est curieux que Cousin ait pris tant de peine à nier la part de la sensibilité

ou plutôt à s'acharner à dire que le beau n'est pas l'agréable. C'est une erreur. Ce qui est beau, plait, on ne peut pas le nier une chose qui plait, n'est jamais laide. De même qu'un visage qui ne plait pas n'est dit beau que du bout des lèvres, de même un visage qui plait ne peut être dit laid.

L'agréable n'est pas toujours beau.

Sans doute, il serait monstrueux de prétendre que tout ce qui est agréable est beau; les bonnes saveurs ne sont pas belles, puisque pour les sentir, il faut détruire l'objet, mais le beau est la jouissance noble. Elle n'est pas égoïste, quand on la possède, on voudrait en faire jouir tout le monde. Le beau est l'agréable qui se suffit à lui même; c'est une fin et non un moyen.

Opinion de Darwin

Darwin déclare que les animaux ont le goût esthétique. On peut dire que dans ce cas le plaisir semble être un moyen; lui même déclare que c'est un moyen de sélection. La lutte pour l'existence est là; ce n'est donc pas la beauté.

Qu'est ce que le beau

Qu'est-ce que le beau? C'est ce qui est sympathique. C'est la grâce, par exemple, principal signe de la beauté. Instinctivement, dit Bayle, nos mouvements font des courbes; nous les appelons belles parce qu'elles sont naturelles.

Du sublime

Le sublime semble faire exception; on dit qu'il est essentiellement terrible. (fureur des vagues, tempête.) Ce serait une erreur de le croire. Le terrible et le sublime s'excluent; le premier est une prostration absolue tandis que le second est un épanouissement de l'âme. La mer est elle sublime, quand on est sur un navire en détresse? une tempête est elle sublime quand on craint pour sa vie? Il faut donc avant tout une parfaite sécurité. Ce qui est sympathique auprès de la mer, c'est la toute puissance de celui

de qui dépendent ces terribles manifestations.
De même quand la laideur même nous paraît belle, c'est que nous sympathisons avec l'artiste qui a réussi à la bien représenter.

Beauté morale

Enfin la beauté morale, la beauté par excellence est belle et agréable. De même qu'il faut qu'une belle action soit imaginée pour être belle, de même pour qu'une belle action soit belle, il faut qu'elle soit plus que raisonnable, qu'elle soit signe de bonté. Être vertueux c'est s'oublier pour autrui. La modestie en est le commencement, le sacrifice arrive jusqu'au sublime parce qu'on se donne tout entier par amour. Le grand moyen d'être aimable, c'est d'être aimé.

Mauvaise définition du beau.

Le beau n'est donc pas, comme on l'a dit quelquefois l'expression de l'intelligible par le sensible, mais c'est l'union intime et indissoluble de ces deux éléments.

L'union du sensible et de l'intelligible visible a priori.

On pouvait prévoir a priori qu'il en était ainsi. La nature faite pour être pensée par l'homme devait être à la fois sensible et intelligible, l'homme pour la comprendre devait par conséquent posséder aussi ces deux éléments.
= Le cœur a sa raison = a dit Pascal; en effet le cœur est une raison. Les mathématiques pures suffiraient à la Raison, mais elles ne suffisent pas au cœur; il lui faut le sensible, le réel, la bonté, la douceur. Le secret du monde n'est donc pas seulement d'être conforme à la raison humaine comme on l'a cru longtemps; elle doit être aussi propre à émouvoir notre sensibilité.
On peut par suite remarquer que cette vive intuition du sensible et de l'intel



ligible, cet état de lumière et de chaleur est la sagesse même, qui ne consiste pas seulement à sentir les choses actuelles. Ainsi si l'on veut appeler d'un seul mot: imagination, ce mélange de sensible et de rationnel, l'imagination qui était dans un sens = la folle du logis. = est dans notre dernier sens la sagesse même.

Théorie de Kant

D'après Kant (critique du jugement) la beauté comprend deux éléments l'ordre (τάξις), la grandeur (μέγεθος). Les proportions peuvent être différentes.
1° mélange égal de grandeur et d'ordre c'est la beauté proprement dite. – Cheval proportionné – Grands bois – Vénus de Milo – La sculpture n'est guère susceptible d'autre beauté, les mouvements vifs lui étant défendus. – Raphaël Racine – Phidias – Mozart –
2° Plus d'ordre que de grandeur: le joli musique comique – Poésie légère – Genre Louis XIII en architecture – Les tableaux de genre –
3° Plus de grandeur que d'ordre le sublime – les éléments en fureur – Meyerbeer – Corneille – Lucrèce – Victor Hugo – St Pierre de Rome dans l'architecture – Michel Ange –

Tableau des Arts

Ouïe	Vue
musique	architecture
Poésie	sculpture
	Peinture

Danse

R. Bellamy

Philosophie. 35me leçon

Psychologie (XIX) - Du raisonnement inductif et déductif.

Nous avons déjà vu le raisonnement en logique, c'en est l'objet principal. Ici le point de vue est tout différent. En logique, on décrit les procédés suivis par l'esprit dans la recherche du vrai; le raisonnement est le principal de ces procédés; on cherche comment l'esprit raisonne.

Le comment du raisonnement a été admirablement décrit par Stuart Mill nous avons pu, à peu près sans discussion, lui emprunter toutes les règles du double raisonnement. Mais ici la question change d'aspect, et tant s'en faut que nous puissions rester d'accord avec Stuart Mill.

Notre but en psychologie.

Il s'agit en effet non plus de nous demander comment l'esprit raisonne, mais ce que c'est au fond que le raisonnement pourquoi il est possible, sur quels principes il repose en dernière analyse, questions de psychologie et même de profonde métaphysique.

Du mot raisonnement.

Le mot raisonnement comprend évidemment la racine raison, de même en latin: ratio, raison et ratiocinatio, raisonnement; en grec νοῦς, raison et διανοια raisonnement. Toute cette leçon va être consacrée à montrer les rapports étroits entre la raison et le raisonnement.

Raison discursive.

Le raisonnement mérite bien le nom qui lui donne Platon: raison discursive; c'est en effet la raison s'appliquant aux choses finies et nous guidant de sa lumière dans la recherche de la vérité.



Signe de perfection relative.

C'est probablement ce rôle de la Raison dans le raisonnement qui avait frappé Pascal quand il disait : = la faculté de raisonner est un grand signe de perfection = Il faut s'entendre. C'est assurément un signe de perfection relative car étant donnés des êtres ne sachant pas le vrai, c'est certainement une perfection pour eux de le chercher et de le trouver. Mais ce n'est pas un signe de perfection absolue, car l'être parfait saurait tout, il posséderait la vérité entière dans une intuition directe et immédiate. C'est donc une perfection par rapport à l'animal, et une imperfection auprès de Dieu.

1° dans la déduction.

Comment l'esprit va-t-il du connu à l'inconnu, et comment la raison l'éclaire-t-elle dans sa marche? 1° dans la déduction. - Le principe qui éclaire le raisonnement déductif, c'est le principe de contradiction. C'est le principe qui fait que la raison refuse de se contredire et qu'ayant énoncé une affirmation générale, elle acquiesce à tout ce qu'elle impliquait. Rappelons nous ce qui a été dit de la portée du raisonnement déductif, cela viendra à notre appui : il n'apprend rien de nouveau et ne conduit à la vérité qu'à la condition qu'on parte de prémisses vraies. On peut raisonner admirablement, tout en concluant à de véritables sophismes en partant de fausses prémisses.

Qu'avons nous dit du principe de contradiction? qu'il est essentiellement analytique, c'est à dire qu'il nous fait tirer par voie d'analyse, d'une affirmation énoncée, tout ce qu'elle contient mais qu'il n'apprend rien de nouveau. Le principe est bien le fondement de la déduction, comme il est aussi le fond même de la raison humaine ; le rapport

entre la raison et la déduction est indivisible.

2° dans l'Induction

2° dans l'Induction. L'induction est la faculté de raisonnement par laquelle l'esprit s'élève des faits particuliers aux lois générales. Je dis : s'élève et non conclue parceque la conclusion par définition sort des prémisses. Une loi est en effet infiniment plus non seulement qu'un amas de faits particuliers, c'est le rapport constant, universel et inconditionnel entre deux espèces de faits. Ainsi la chaleur dilate le fer. On n'a pas fait l'expérience sur tout le fer existant ou pouvant exister, avec toutes les sources de chaleur possibles. Il a suffit de la faire quelquefois pour qu'on énonce la loi.

Voila la difficulté. Comment ce passage du plus au moins, du particulier à l'universel, du contingent au nécessaire, est-il possible. Nous verrons après avoir éliminé plusieurs explications superficielles, que la véritable se trouve dans des principes de la raison.

Explication de Hume

La question ne s'est guere posée serieusement que dans les temps modernes, depuis le grand développement des sciences. David Hume le premier, voit là un simple phénomène d'habitude. J'ai, dit-il, l'habitude de voir bouillir l'eau quand on la laisse sur le feu et je me figure que cela a été, est et sera de même partout et toujours.

Critique

Il y a ici plus qu'une habitude, il y a certitude absolue, qui est la même après une expérience bien faite, qu'après cent, tandis que l'habitude se modifie et s'accentue de plus en plus avec le nombre des expériences.

Opinion de Stuart Mill

Stuart Mill qui a décrit admirablement les précautions à prendre pour bien induire connait très bien l'induction en savant mais ne parait pas en avoir trouvé la vraie



valeur métaphysique. Il a cependant rendu le service de montrer qu'avant l'induction, l'esprit passe par l'inférence petite induction du particulier au particulier. L'enfant s'est brulé une fois, cela suffit non pas pour qu'il énonce la loi générale le feu brule, mais pour se défier du feu. C'est, dit Stuart Mill, une simple association d'idées, dont l'animal même est capable aussi bien que l'enfant. (animaux savants.)

Erreur de Stuart Mill

Eh bien, dit Stuart Mill, et c'est son erreur, le travail par lequel se fait l'induction proprement dite, n'est pas d'une autre nature: c'est une inférence reposant sur un grand nombre d'expériences jamais démenties.

Critique

Cette explication n'est pas métaphysiquement suffisante. Laissons l'enfant pour l'homme mur; est il vrai que nous formions d'abord des conclusions du particulier au particulier et que nous attendons un grand nombre d'expériences, pour annoncer les lois? Nous faisons, il est vrai, plusieurs expériences, pour être plus sur de ne pas nous tromper, pour bien discerner les antécédents vraiment causes. Mais supposez ~~[illegible]~~ qu'un savant digne de confiance, fasse devant nous une expérience que nous ayons des raisons de croire infaillible, ne nous suffirait elle pas à elle seule pour affirmer la loi! L'accumulation des expériences n'est donc pas nécessaire. En fait elle est inutile, elle n'ajoute rien à la légitimité a priori de l'induction. A travers un seul fait bien constaté l'esprit aperçoit la loi générale. Il n'en doute en aucune manière et s'il y a un écueil pour lui, c'est d'aller trop vite; il peut affirmer trop vite la loi, loin d'attendre longtemps pour l'affirmer.

Opinion de Reid

L'école écossaise a eu la gloire d'apercevoir la première que l'induction reposait sur un principe de la raison. = Il est probable, dit Thomas Reid, que les mêmes causes générales ont aussi les mêmes effets généraux = Ce mot probable gâte tout. Depuis quand un principe débute-t-il par le mot probable. Que l'expérience soit bien faite, la loi est certaine; si elle est mal faite, la loi n'est pas même probable.

Opinion de Royer Collard.

Royer Collard fait reposer l'induction sur deux principes de la Raison. Les voici: 1º Il y a des lois générales. 2º Il y a des lois immuables dans l'univers. A la bonne heure. Mais en véritable disciple de Thomas Reid, il se contredit bientôt. Comment le savez-vous? lui demande-t-on. Au lieu de répondre: c'est une conviction a priori de ma raison, il dit: c'est un fait. Cela fait la partie belle à ses adversaires; car comment un principe serait-il fondé sur un fait? Ce serait une induction au premier chef. C'est donc là un cercle vicieux. D'autre part le double principe de Royer Collard est aussi une tautologie. Qui dit loi, dit par définition quelque chose de général et aussi de constant.

Opinion de Mr Claude Bernard

Mr Claude Bernard dans son introduction à la médecine expérimentale examine la même question avec un esprit aussi philosophique que scientifique. L'induction, selon lui, repose sur la conviction que nous avons que tout est nécessairement déterminé dans l'univers, c'est à dire, non seulement que tout fait a une cause, mais que les mêmes faits ont toujours les mêmes causes.

C'est bien là en effet le principe même de l'induction, c'est un principe de la



Raison ; l'induction mérite donc le nom de raisonnement. C'est là ce qu'il fallait démontrer.

Théorie de Mr Lachelier

Mr Lachelier va plus loin ; suivant lui, le principe de causalité ne satisfait qu'à demi les exigences de l'esprit. Dans un chaos infinitésimal, dans un chaos comme celui que les épicuriens plaçaient à l'origine du monde, tous les faits auraient des causes, et les mêmes faits, des mêmes causes. L'esprit serait il satisfait d'un tel état de choses ? Non ; la raison humaine exige la finalité aussi bien que la causalité. Un tel monde n'aurait pas de raison d'être ; pour qu'il ait une raison suffisante, il faut que les causes mécaniques soient dirigées et appropriées à de certaines fins poursuivies par la nature.

Celle-ci est un mécanisme qui a un but, qui veut certaines choses. Autrement quand nous énoncerions une loi nous ajouterions : tant que le monde sera ce qu'il est, tant qu'il y aura de l'eau du bois, des métaux, les choses se passeront de telle manière. Le disons nous ? non, car nous croyons non seulement que si les mêmes conditions sont réalisées, les mêmes choses se passeront, mais encore que ces conditions seront toujours réalisées.

Principes sur lesquels repose l'induction

Aussi ce n'est pas sur un seul principe que se fonde l'induction, mais sur deux : le principe de cause efficiente et celui de finalité. Ces deux principes ensemble forment le principe de raison suffisante, ou encore celui d'ordre. Car l'ordre n'est pas autre chose que la poursuite de certaines fins déterminées, par certains moyens déterminés eux aussi.

On pourra donc dire que l'induction re-

pose sur le principe de raison suffisante ou sur celui d'ordre. C'est toujours un principe a priori de la raison.

Nous voilà bien loin de Stuart Mill; c'est en fait une question métaphysique au premier chef, si on se rappelle ce qui a été dit de la cause première qui se trouve affirmée dans tous les principes de la Raison; on voit que le seul fait de l'induction révèle dans les choses à la direction, l'ordre, l'arrangement, en un mot, la cause première.

VB



Marion
psychologie –
Volonté – Spiritualité



L. Bellamy

Mens naturalem vim habet quam intendit ad ea quibus movetur.
Cicero acad. II. X.

Philosophie 36me Leçon

Psychologie (XX) – De l'Attention –

Deux modes de développement dans les facultés intellectuelles

Toutes nos facultés intellectuelles sont susceptibles de deux modes de développement, ou de deux états : 1° un de dispersion, de relâchement, 2° un de tension et de concentration. Dans presque toutes les langues il y a des mots différents pour désigner une même faculté intellectuelle suivant qu'elle s'exerce d'une façon ou de l'autre. Voir, regarder ; entendre, écouter ; toucher, palper ; sentir, flairer.

Il y a de même une conscience vague qui accomplit tous les états de l'âme, et une conscience active et réfléchie. La raison elle-même s'exerce soit spontanément et sans efforts, soit au contraire avec réflexion et méditation.

Le premier état celui de dispersion ou au moins de développement libre et capricieux pourrait s'appeler la distraction. Au contraire l'état de tension, d'activité réfléchie s'appelle attention.

Définition de l'attention

C'est l'état de l'esprit qui se porte tout entier et avec toute son énergie vers certaines idées.

Autre définition critiquée.

On définit parfois l'attention : l'état de l'esprit dirigé par la volonté. Cette définition est souvent bonne. Par exemple elle s'applique bien à l'attention du savant qui étudie. C'est pour cette raison que nous plaçons ici la théorie de l'attention comme transition entre l'intelligence et la volonté.

Mais il faut pourtant reconnaître qu'il y a des cas où l'attention n'est pas volontaire, elle est parfois spontanée. Les animaux auxquels on n'accorde pas en général la volonté, sont susceptibles d'attention.



2

De même le savant distingue l'attention [...] met à la recherche d'un problème de celle [...] l'attire à la fenêtre en entendant un bru[it] imprévu au dehors.

Effet de l'attention sur nos facultés.

Quelle est au juste l'action que peut exercer l'attention sur nos facultés intellectuelles? Règle générale: elle n'en change nullement la nature. elle nous met seulement dans des conditions les meilleurs possible pour bien connaître. Par exemple, si je regarde une fleur avec attention, je la connais mieux que si je la voyais vaguement; cependant la puissance de ma vue n'a pas changé. Ainsi l'attention fait rendre à nos facultés tout ce qu'elles peuvent, mais elle n'en augmente pas la puissance intrinsèque.

~~C'est un grand bien~~

C'est un grand bien que nos facultés intellectuelles soient soustraites à l'action de la volonté. Il serait trop commode qu'on put voir à volonté, bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien. les sciences seraient alors impossibles ainsi que la morale.

Plan.

Voyons les effets de l'attention: sur nos facultés et sur nos connaissances. Ensuite nous nous demanderons quelles en sont les avantages et les inconvénients.

L'effet est double

Si effet de l'attention est double: 1° elle dirige nos facultés; 2° elle les concentre. Pour ce qui concerne nos connaissances 1° elle les rend plus claires et distinctes; 2° elle les rend plus durables.

(A) Facultés intellectuelles

Par nature l'esprit humain est assez paresseux; ses forces s'éparpillent sur de nombreux sujets, comme les rayons de lumière mais un rayon de lumière peut subir deux opérations: il en est de même pour nos facultés intellectuelles. On peut diriger le rayon et l'envoyer où l'on veut au moyen de miroirs; on peut aussi placer une lentille sur son passage et le projetter très concentré sur une surface assez étroite.

L'attention fait de même. Elle ressemble

encore à un cavalier qui après avoir laissé errer son cheval peut le diriger ensuite où il veut et l'éperonner. Les deux actions réunies assurent l'arrivée.

(B) Connaissances.

Sur nos connaissances, l'effet de l'attention est, avons nous dit, de les rendre claires distinctes et durables. Les premières qualités se touchent de très près quoiqu'un peu différentes. Ainsi l'image du soleil quand il est brillant est très confuse, elle ne devient distincte que quand il n'a pas grand éclat. De même une douleur de dents est très distincte quand on touche la dent malade, mais elle n'est jamais claire; c'est à dire que l'esprit ne s'en rend jamais compte. Bref la distinction tient à la netteté des contours et la clarté à la vivacité de l'impression.

Enfin dans la théorie de la mémoire, nous avons dit que l'attention rend les connaissances plus durables. En effet une connaissance acquise facilement est plus fugitive que celle qui a coûté un effort à l'esprit.

Avantages de l'attention

Cela nous permet d'apprécier les avantages et les inconvénients de l'attention. Puisqu'elle rend les connaissances claires, distinctes et durables, et par cela même plus scientifiques, il est clair que l'attention sert puissamment la science et a de grands avantages. En vain objecterait on le grand nombre de savants distraits, nous avons déjà répondu dans la théorie de la distraction qu'elle est tout à fait relative et que c'est au contraire une attention très active et exclusivement attachée aux objets de leurs études.

Qu'arrive-t-il quand on a fixé pendant un moment le point brillant où la lentille projette avec force tous les rayons concentrés? On est ébloui, on voit très clairement ce point; mais tout ce qui



est autour reste dans une profonde obs
il y a une paralysie momentanée
nerf optique. De même les microgra
qui voient admirablement à travers le microscope, perdent bientôt la vision claire de ce qu'ils regardent à la vue simple.

Inconvénient de l'attention

L'attention a le même inconvénient sur la moyenne des esprits ordinaires. Ce qu'ils ont fini très soigneusement, ils le connaissent à merveille, mais tout ce qui est en dehors de l'objet de leur étude particulière, ils le méconnaissent complètement. Seuls les très grands génies échappent à cet écueil. Il faut être un Goethe, un Newton, un Pascal pour exceller dans les sciences spéciales sans se montrer injuste et esprit étroit envers les autres branches de la connaissance humaine.

La plupart des savants ordinaires à force d'avoir été attentifs à une étude particulière, ne voient rien au delà de cette étude, deviennent exclusifs et dédaigneux de toute autre occupation. Aussi rien n'égale le dédain d'un mathématicien d'une valeur médiocre, non seulement pour l'éloquence, mais même pour la physique et la chimie, sciences qui touchent pourtant de bien près à la sienne.

But qu'on doit se proposer

C'est un grand problème d'éducation que de développer autant que possible la puissance de l'attention sans laquelle l'esprit n'arrive à rien, tout en combattant de toutes ses forces le véritable fléau de la science, l'esprit d'intolérance et d'exclusion.

5

VH

R. Bellamy.

B (repassez)

L'instinct, en définitive, c'est encore la pensée, non à la vérité telle qu'elle se possède dans la pleine liberté de la réflexion, mais, = captive au sein de la nature. = (Plotin) comme sous le charme de son propre objet, et devenue pour ainsi dire par l'effet d'une sorte de fascination, excentrique à elle même, aliénée de soi.
= Ravaisson =
rapport sur les sciences philosoph. au XIX siècle.

Philosophie 37me leçon

Psychologie. (XXI) – De l'Activité en général – de l'Instinct.

L'activité ne semble pas être une faculté à part.

Nous entrons maintenant dans l'étude de la troisième faculté, reconnue par nous, l'activité. Il ne semble pas d'abord que ce soit une faculté distincte, car enfin : aimer, sentir, c'est déjà une façon d'agir, penser aussi ; dans un sens large l'activité est l'essence même de la nature humaine, elle se manifeste partout et à tous les degrés de la vie mentale. La vie elle-même au sens purement physiologique du mot, qu'est-ce autre chose qu'un ensemble d'actions merveilleusement compliquées et concourant à des fins !

Il n'est pas moins vrai que si tout se tient dans l'âme humaine et dans l'univers, on peut et l'on doit même toujours pour mieux connaître ce qu'on étudie, considérer à part ce qui s'unit et fonctionne ensemble dans la réalité, eh bien, quoique l'activité soit unie dans les trois quarts des cas, par un attrait conforme et sensible, à ce qu'exige l'intelligence, néanmoins agir est toujours quelque chose qui diffère un peu de penser et d'aimer.

Plan de l'étude de l'activité.

Nous allons donc dire d'abord ce qui importe de l'activité en général et à tous ses degrés ; puis venant à celle dont on a conscience et qui est vraiment subjective, nous verrons qu'elle est de trois sortes : 1° Instinctive ; 2° habituelle ; 3° volontaire et libre ; nous étudierons donc successivement : l'instinct, l'habitude, et la volonté proprement dite ou liberté. Dans cette leçon nous n'aurons à nous occuper que de l'instinct.



Activité passionnée

On dit quelquefois qu'il y a d'autres modes d'activité, on parle d'activité passionnée et d'activité capricieuse. Nous pouvons les éliminer; nous savons en effet que la passion n'est qu'un penchant d'une croissance excessive; l'activité passionnée se ramène donc moitié à l'instinct, moitié à l'habitude.

Activité capricieuse.

Quant au caprice c'est un mot particulier, mais qui ne désigne aucune activité particulière. Agir par caprice, c'est agir par instinct ou avec réflexion, pour de futiles raisons. C'est donc l'activité volontaire à un degré particulier de légerté et de frivolité.

Avant d'entrer dans l'étude de l'instinct, disons un mot de l'activité des choses brutes: l'activité en effet est répandue partout dans l'univers aussi bien dans le règne minéral que dans le règne végétal et animal. Leibnitz a vu le premier que tout n'est qu'activité; même dans ce que nous appelons matière inerte.

De l'inertie.

Inertie ne veut pas dire absence d'activité; car être absolument inactif ce serait ne pas être. L'inertie est l'impuissance de la nature à se donner d'elle-même un mouvement qu'elle n'avait pas, à changer en quelque façon celui qu'elle a. C'est dans ce sens qu'une pierre est inerte; (car elle pèse ce qui est agir).

Théorie de Descartes complétée par Leibnitz

Descartes avait dit: donnez moi de l'étendue et du mouvement et je ferai le monde. Remarquons qu'il demande du mouvement c'est à dire de l'énergie, de l'action. Leibnitz a vu que cela ne suffisait pas. Avec un simple atome en mouvement dans l'étendue on pourrait faire des figures de toutes sortes mais sans réalité aucune. Que fallait il donc pour expliquer le mon-

Il faut des *monades*, c'est à dire des particules insécables, incompressibles, par conséquent essentiellement résistantes et actives, toutes douées de perception à quelque degré quoique quelques unes seulement s'en aperçoivent. Il fallait cela pour constituer un monde réel, de vrais corps, de vrais êtres. Un agrégat de monades inférieures forme un corps; quand dans cet agrégat se trouve une monade supérieure, douée d'aperception, c'est une âme.

Exemples d'activité harmonieuse empruntés aux sciences

Laissons de coté l'histoire de la philosophie et interrogeons les sciences dans leur état actuel. Elles nous montrent partout des forces, des cohésions, d'expansion, d'attraction etc. Dans une conférence faite à ce sujet à Dundee, Huxley montre dans les phénomènes les plus vulgaires de la physique, les atomes marchants en cadence = obéissant à un sentiment d'harmonie. Au réveil, l'hiver, on trouve sur les vitres, de la gelée formant d'admirables végétations, des fougères d'une exquise délicatesse et d'une régularité sans pareille. Soufflez légèrement dessus pour faire fondre les cristaux et regardez au microscope, vous assistez au regel, chaque molécule vient se ranger à sa place et la plante est aussi nette après qu'avant. Voila non seulement de l'activité, de la force aveugle, mais une activité harmonieuse presque intelligente.

Décomposez par la pile de l'acétate de plomb ou du nitrate d'argent. Tout le métal viendra se déposer ~~sur~~ un des fils, il est absolument pur. Pour le nitrate d'argent le dépot forme un arbre qui va peu à peu en se ramifiant. L'acétate de plomb forme le plus souvent de petites fougères très découpées et d'une régularité des plus géométrique.



Exemple en botanique

C'est la même chose dans l'organisme. Dans les plantes tout est mouvement: mouvement de succion par l'extrémité des radicelles; mouvement de circulation de la sève; mouvement d'absorption par la feuille dont la partie verte sous l'influence de la lumière décompose l'acide carbonique de l'air, s'assimile le carbone et met en liberté l'oxygène; tandis que la nuit, c'est tout le contraire qui a lieu.

Exemple en histoire naturelle.

Dans l'animal chaque molécule, chaque cellule vivante a une vie propre. A mesure qu'on s'élève, l'activité devient plus visible. Certains animaux, les protozoaires n'ont pas de système nerveux: ils se contractent cependant. Le protoplasme ou matière informe dont ils sont faits, est déjà soumise à des contractions. Puis apparaît un système nerveux très rudimentaire: un nerf afférent, un centre nerveux où l'excitation est élaborée et un nerf qui la transmet à l'appareil moteur. Le simple mécanisme, plus bas degré de la vie nerveuse, est une action réflexe. Tout cela ne fait pas partie de la psychologie parceque cela ne tombe pas sous la conscience. C'est avec l'instinct que commence la vie psychologique.

Définition de l'instinct.

Le mot instinct par son étymologie est une impulsion naturelle: = quod natura instincti facimus. = dit Cicéron. J'appelle instinct: un mode inférieur d'activité irréfléchie, automatique, poursuivant certaines fins d'une manière uniforme et inconsciente.

Exemples d'instinct

Veut on des exemples pour fixer la question? C'est par instinct que l'oiseau fait son nid, l'abeille ses rayons, le castor sa hutte. C'est par instinct, pour en venir à l'homme (car si l'instinct a pour domaine principal le règne animal

il apparaît aussi chez l'homme ; que l'enfant exerce les mouvements si compliqués de la succion, de la déglutition ; que nous même exécutons tous les mouvements qu'il faut pour marcher et avaler, que nous fermons les yeux quand un mouvement brusque nous surprend et nous menace.

Caractères de l'instinct

Quels sont les caractères de l'instinct ? Sauf la restriction que nous verrons tout à l'heure, on s'accorde à reconnaître avec G. Cuvier et Flourens les caractères suivants.

Il est inné

1° L'instinct est inné, c'est à dire parfait du premier coup. Il nous vient de nos parents avec la vie et nulle part au monde l'hérédité est plus certaine. De même que l'abeille ne produit jamais que des abeilles et qu'il serait stupéfiant de voir naître une fourmi dans une ruche, de même toute abeille en naissant apporte non seulement les caractères physiques, mais aussi les dispositions instinctives qui font une abeille. Pascal a dit : depuis qu'il y a des abeilles et qu'elles ont été décrites, il ne paraît pas qu'elles fassent leurs rayons d'une manière différente et l'on a jamais entendu dire que les jeunes abeilles fussent moins habiles ouvrières que les plus âgées. L'instinct est donc dès le premier moment tout ce qu'il doit être, aussi bien dans l'individu que dans l'espèce considéré ensemble.

Il est immuable

2° L'instinct est immuable et fatal. C'est résumer et répéter ce qui précède que d'énoncer ce caractère, car il est immuable puisqu'il ne change pas ni dans l'espace, ni dans le temps pour une espèce donnée. Il est fatal, puisqu'il nous est donné par la nature même sans qu'il soit en notre pouvoir d'y rien changer.



Il est inconscient

3° L'instinct est <u>inconscient</u> et ignorant des fins qu'il poursuit. En effet quand nous fermons les yeux lorsqu'on fait un geste menaçant près de nous, c'est assurément sans conscience et sans réflexion. La preuve c'est que nous le faisons sans pouvoir nous en empêcher, alors que nous savons que la menace n'est qu'une feinte. Les animaux sont souvent dupes et victimes de leur instinct. Un instinct pousse les oiseaux à venir au chant de ceux de leur espèce, le chasseur imite grossièrement ce chant et les oiseaux tombent dans les pièges. Les ruses de chasses consistant généralement à faire tourner l'instinct aveugle et irréfléchi des animaux à leur grand détriment.

L'instinct fait faire des choses inutiles

Il serait infini d'énumérer les cas où l'instinct, s'il n'est pas fatal aux animaux par ce qu'il a d'aveugle et d'inconscient, leur fait faire des choses inutiles. L'oiseau fait son nid au printemps même quand il est en cage et qu'il n'a pas à pondre. Le castor à qui on a donné des matériaux nécessaires fait une digue sans raison à un cinquième étage comme l'a expérimenté Cuvier

Distinction du penchant et de l'instinct.

C'est ce dernier caractère qui permet de distinguer l'instinct de l'intelligence. Certainement l'instinct est une espèce d'intelligence; car on reconnait l'instinct en général à l'arrangement de certains moyens en vue de certaines fins et les instincts naturels ne sont pas autre chose par définition, car il ne faut pas tout à fait les confondre avec les penchants naturels. Un penchant est une impulsion aveugle à faire une chose tandis qu'un instinct est l'ensemble des voies et moyens que le penchant met en jeu pour sa satisfaction. Le penchant

qui fait que l'oiseau fait son nid, c'est l'amour anticipé de sa progéniture, mais l'instinct de bâtir son nid est l'ensemble des mouvements qu'il fait pour y arriver.

Distinction entre l'instinct et l'intelligence.

L'instinct contient donc de l'intelligence mais ce n'est pas là l'intelligence proprement dite, celle-ci consiste à varier les moyens employés suivant les circonstances où l'on se trouve, suivant les différentes fins poursuivies, et au besoin à improviser des moyens nouveaux quand les circonstances varient d'une manière imprévue. L'instinct est trop rigide, trop immuable, c'est une intelligence qui n'est pas nôtre, qui manque de souplesse et de variété. C'est l'intelligence de la nature agissant dans les animaux d'une façon inflexible et invariable. On a comparé l'instinct à une sentinelle placée à la garde des animaux, veillant sur eux avec une fidélité admirable et incorruptible, mais incapable de varier d'elle même sa consigne inflexible.

L'instinct n'exclut pas l'intelligence

Ce serait une erreur de croire que l'instinct, cette espèce d'intelligence figée et immobilisée, exclue absolument l'intelligence proprement dite. Au contraire les deux coexistent chez la plupart des animaux et chez l'homme même, seulement elles sont si distinctes qu'elles semblent en raison inverse l'une de l'autre.

Les animaux qui ont le plus d'instinct n'ont aucune souplesse d'intelligence ne peuvent être apprivoisés, ni dressés. On n'apprivoise ni une abeille, ni une fourmi; et pourtant quel merveilleux instinct dans une fourmillière et dans une ruche. Là l'individu n'a aucune valeur par lui même, le tout seul vaut.



Gradation dans l'animal

Si la théorie de l'animal machine de Descartes est insoutenable pour mille raisons, surtout parcequ'elle oublie que les animaux sont sensibles, c'est chez les espèces inférieures uniquement douées d'un aveugle instinct, qu'elle paraîtrait s'appliquer, et ce serait moins choquant qu'ailleurs.

A mesure qu'on s'élève la rigidité de l'instinct semble moindre et l'animal paraît être mis un peu plus dans le secret de sa destinée ; il semble moins incapable, étant placé dans des conditions imprévues de trouver des ressources par lui-même. Il a moins d'instinct et plus d'intelligence. Le cheval, le chien l'éléphant, le singe enfin, font certainement certaines choses par pur instinct mais en y mettant de plus en plus d'invention et d'intelligence.

Gradation dans l'espèce humaine.

Dans l'espèce humaine, on pourrait observer aussi la même gradation ; le sauvage est tout instinct, c'est l'homme du premier mouvement ; il a un savoir faire supérieur à celui de l'animal le plus élevé, mais la science abstraite, toutes les manifestations supérieures de l'intelligence lui sont entièrement inconnues. Mettez à sa place un savant, cet homme chez qui l'intelligence a atteint le plus grand développement dont elle est actuellement capable, s'apercevra assez nettement que l'instinct chez lui s'est oblitéré ; de même qu'il est beaucoup moins capable de supporter les fatigues, de résister aux intempéries des saisons, de même, il ne pourra ni voir les traces de l'ennemi sur le sol, ni lutter de ruse avec les animaux. L'instinct a donc beaucoup diminué et a presque disparu chez cet homme à mesure que l'intelligence a grandi.

Telle est la théorie ordinaire de l'instinct, c'est de beaucoup la plus répandue et la plus solide. Il n'est plus permis cependant d'ignorer que le Darwinisme a essayé de renouveler cette question.

Théorie de Darwin

Suivant Darwin et ses disciples, c'est seulement en apparence que l'instinct est immuable, imperfectible ; en réalité l'instinct est une acquisition faite à travers des milliers de générations par l'expérience accumulée, l'hérédité, la sélection. Voici comment : à l'origine, les animaux primitifs, les protozoaires, formés d'un tissu uniforme et dénués de système nerveux, n'avaient pas d'autres pouvoirs que de répondre par certaines contractions aux contacts du dehors. Peu à peu le progrès s'est fait, les ganglions et le premier système nerveux ont apparu. Les mieux doués sous ce rapport ont plus souvent échappé aux dangers et se sont reproduits. Avec des centres nerveux de plus en plus grands est apparue l'intelligence qui a beaucoup servi à son tour au salut et à la propagation de l'espèce ; car ce n'est pas seulement la force mais aussi la ruse qui sert dans la lutte pour l'existence. Ainsi de proche en proche les habiletés intellectuelles qui avaient fait le salut du père se sont transmises en germes aux descendants. De sorte que, de même que certaines formes organiques se sont fixées par l'hérédité, de même aussi celle-ci a transmis certaines dispositions intellectuelles plus favorables : ce sont les instincts.

L'instinct est, il est vrai, inné chez tel individu naissant aujourd'hui, mais il a été acquis dans le passé de l'espèce et dans les précédentes générations d'ancêtres.

Perfectionnements successifs

Les perfectionnements dont l'instinct est susceptible dans la vie d'un individu est trop minime pour qu'on puisse s'en apercevoir, mais en réalité, les êtres



vont en se perfectionnant avec une lenteur infinie dans le temps. De même aussi ils se modifient graduellement quand l'espèce est transportée dans de nouveaux espaces et dans de nouvelles conditions climatologiques.

Exemples de modifications.

Ainsi le castor qui fait sa digue en pleine lumière sur les fleuves de l'Amérique septentrional est devenu enfouisseur sur les bords du Rhin où la population plus dense le menace davantage. De même encore le loriot a certainement modifié la manière de faire son nid. Actuellement il l'attache avec des brins de chanvre travaillé; mais la geologie nous apprend que les loriots ont existé avant l'apparition de l'homme sur la terre, et par conséquent avant qu'il y ait eu du chanvre travaillé. Il y a eu donc un temps où l'oiseau a appris à consolider son nid. Le premier qui l'a fait s'en était trouvé bien, il a transmis cette habitude à ses descendants. C'est devenu un instinct.

Il existe une gradation dans la manière de faire les cellules pour le miel. Ainsi s'il est vrai que l'abeille les fasse toujours de même; il existe des espèces plus grossières: le bourdon, la mélipone du Mexique qui font des rayons beaucoup moins parfaits. La mélipone les construits mieux que le bourdon, mais l'abeille les fait encore mieux.

Que penser de cette doctrine!

Que penser de cette doctrine! C'est une nouveauté très intéressante et digne d'un examen sérieux; mais remarquons qu'elle n'est pas en desaccord avec notre théorie. Nous avons dit ce qui est l'instinct aujourd'hui. maintenant que le darwinisme aille plus loin et cherche à expliquer la genèse de l'instinct, c'est une question toute autre et il faut lui savoir gré de l'avoir posée, et rendre hommage à à qu'a d'ingénieux cette hypothèse.

Deux objections. 1° la raison semble choquée.

Voici deux difficultés. 1° Si ce qui a d'abord été intelligence est devenu instinct, il s'est produit un passage du supérieur à l'inférieur. Cela choque la raison. On peut répondre que rien ne prouve que l'instinct avec sa régularité et son infaillibilité soit inférieur aux tâtonnements d'une intelligence qui s'exerce. Si l'instinct est une habitude acquise, on peut dire aussi que la vertu est une habitude, qu'elle participe à la spontanéité de l'instinct et qu'elle n'en est pas moins supérieure à l'état de lutte et de rechute.

2° Difficulté de fait

Voici une difficulté de fait qui nous arrête ~~net~~. On sait que chez les abeilles, ~~il~~ y a des ouvrières qui n'ont pas de sexe et par conséquent ne se reproduisent pas. Les acquisitions qu'elles ont pu faire, doivent donc être particularisées à la génération actuelle. La reine et les quelques mâles qui se reproduisent pourraient-ils donner des facultés qu'ils n'ont pas, car ils sont paresseux et désoeuvrés? Il est évident que c'est impossible.

Malgré tout ce qu'on doit d'hommage au Darwinisme pour les questions qu'il a soulevées, nous ne pouvons admettre sa théorie sur l'instinct.



1

R. Bellamy

Consuetudinis magna vis est.
Cicéron
Tusc. II.17

Philosophie 38me Leçon

Psychologie. (XXII) – De l'Habitude

L'instinct étudié précédemment est la première manifestation des caractères des êtres, vient ensuite l'habitude qui ressemble beaucoup à l'instinct; on pourrait la définir un instinct acquis.

L'habitude est une seconde nature.

L'habitude, du latin habitus, est une manière de se comporter qui paraît naturelle mais qui cependant se distingue de l'instinct en ce qu'elle est acquise. Une fois qu'elle est née, l'habitude est fatale et elle l'est d'autant plus qu'elle est invétérée. C'est donc une sorte de spontanéité naturelle quoique la nature n'ait pas seul contribué à la former. C'est ce qu'exprime admirablement le mot d'Aristote: ὥσπερ γὰρ φύσις ἤδη τὸ ἔθος, l'habitude est une seconde nature.

Définition proposée.

Nous avons évité avec soin de répéter une définition courante et commode, mais d'une exactitude insuffisante, suivant laquelle l'habitude serait = la synthèse de la spontanéité et de la volonté. =

Elle est bonne parfois.

Il est certain que dans beaucoup de cas, elle est bien cela: ce que l'on fait d'abord volontairement, avec réflexion et effort, on arrive bientôt à le faire sans peine, avec une facilité automatique et parfois même sans pouvoir avec les plus grands efforts s'empêcher de le faire. Une telle habitude ~~est bien~~, en effet la volonté réfléchie et ~~et~~ méditée ~~[illegible]~~ changée graduellement en spontanéité inconsciente. Ainsi il est très pénible de jouer du piano, de monter à cheval, la première fois que l'on essaye, surtout si l'organisme n'est plus souple, on sait les efforts des muscles et de l'attention qu'exigent ces exercices

vienne l'habitude on les exécutera avec une facilité croissante, sans peine, sans y songer.

Cette définition est incomplète

Mais cette définition qui rend si bien compte de certains cas n'est pas complète. La psychologie en effet, ne doit pas, suivant nous, s'occuper seulement de ces états de l'âme qui tombent très distinctement sous la conscience et sont accompagnés de réflexions claires, elle doit aussi tenir compte des états inférieurs, elle doit pénétrer le plus possible dans la région obscure de la demi conscience. Or il y a des habitudes organiques où la volonté ne joue jamais le moindre rôle et il faut que notre définition s'applique à celles là comme aux autres. Il y a aussi des habitudes psychologiques où la réflexion, la conscience et l'effort n'interviennent jamais, des habitudes qui se forment par la seule répétition celles là aussi la définition doit [illegible] faire mention.

Habitudes organiques

Parlons d'abord des habitudes organiques. Partout où il y a de la vie, de la spontanéité, il y a place pour l'habitude. Les corps bruts sont les seuls qui n'en soient aucunement susceptibles. Soulevez tous les jours un même bloc de pierre, quand vous l'aurez fait un milliard de fois, il n'aura pas plus d'aptitude à se soulever de lui même à votre approche. Mais pliez tous les jours du même coté une branche de saule, sans aucun doute elle prendra l'habitude de pousser inclinée.

Tout le monde sait que dans les régions un peu voisines de la mer, les arbres plantés à découvert et recevant librement les vents d'ouest, poussent dans la direction de l'ouest à l'Est. La greffe offre encore un exemple d'habitude chez les plantes. On sait qu'il faut du temps et des précautions pour que la greffe pousse sur le tronc où

on l'apporte. Elle commence par dépérir, puis elle s'acclimate.

Acclimatation des plantes et des animaux

L'acclimatation nous offre un exemple de habitudes organiques. Chez les animaux il y a bien une acclimatation des plantes mais elle est délicate et bornée par ce qu'il faut compter avec les lois physiques avec la gelée par exemple qui solidifie toujours à la même température, la sève des mêmes plantes et les fait périr malgré l'habitude.

Les animaux au contraire, dit Mr Claude Bernard, portent leur milieu avec eux, c'est le sang d'une température relativement constante, et beaucoup plus indépendant des influences extérieures. Le savant est venu à bout de faire entrer pour une grande partie, de la viande dans l'alimentation d'un lapin, quoique ce soit un herbivore. – Les habitudes organiques sont bien connues, on sait que la saignée répétée à intervalles égaux devient bientôt une nécessité absolue.

Loi générale des habitudes organiques.

Quelques variées que soient les habitudes organiques, il y a une sorte de loi générale qui les gouverne toutes. C'est que l'habitude se contracte d'autant plus aisément que l'on procède par des transitions plus douces et plus graduées.

Preuve de cette loi

Cela ressort plus clairement de l'expérience suivante. Soient trois cloches contenant l'une, un litre d'air respirable; l'autre deux litres; l'autre, trois litres. On met à la même heure sous chaque cloche un verdier. Le premier vit environ une heure après quoi, son milieu étant trop raréfié il meurt. Croirez-vous que le second sera mort dans deux heures, le troisième dans trois? Pas du tout, ils mettront plus longtemps à mourir. Ainsi le second vivra environ deux heures et demi tandis que le troisième pourra vivre pendant cinq heures



autre preuve

Autre expérience prouvant la même chose d'une façon plus saisissante. Une linotte est mise sous une cloche depuis une heure, elle vit encore et paraît à peine incommodée. Mettez y brusquement une linotte qui a volé en plein air, elle meurt instantanément dans ce milieu où l'autre vivra encore quelque temps. Rien ne prouve mieux que les brusques transitions désorganisent les corps et amènent la mort.

Habitudes psychologiques

Mais quittons cette région inférieure et considérons les habitudes <u>vraiment psychologiques</u>, c'est-à-dire dont la conscience nous informe. Règle générale. Quand un état de l'âme a été souvent répété, il produit une habitude. Il y a une profonde distinction à faire. Dans l'état en question il peut arriver: ou que l'âme soit toute passive, ou qu'elle soit active. De là deux lois toutes opposées.

1° L'âme est passive

1° les impressions que l'âme <u>subit</u> deviennent de moins en moins conscientes à mesure qu'elles se répètent; l'Habitude les émousse et les fait glisser, pour ainsi dire, en dehors de la conscience. — On ne peut nier la passivité presque absolue du moi dans la sensation désagréable que nous cause le froid et le chaud. Cependant tout le monde sait que l'on s'y habitue et que l'on devient insensible au froid et au chaud.

Remarque

Il serait superflu de faire une restriction relative aux lésions organiques. Il va sans dire en effet que l'on ne s'habituerait jamais à recevoir des coups d'épingles et que plus on en recevrait, plus on en souffrirait; c'est que dans ce cas, il y a lésion profonde et détérioration de l'organisme.

Exemples moraux

Notre première loi n'est pas seulement vraie dans les exemples physiques, elle l'est aussi dans les exemples moraux. On s'habitue à la pauvreté, on arrive à s'y trouver heureux; on s'habitue de même à la richesse

aux grandeurs, ce qui fait ~~grand~~ qu'on en cherche toujours de nouvelles quand on en a déjà, et que l'on est toujours mécontent de celles qu'on obtient.

On peut expliquer ainsi l'attachement surprenant des peuples les plus déshérités pour leur patrie. Le Lapon préfère sa hutte enfumée sous un climat glacé aux plus beaux palais de l'Italie. Montaigne est plein de remarques de ce genre, notamment dans le passage où il dit que son sachet de fleurs ne sert bientôt plus qu'au nez de ses visiteurs.

Remarque.

Peut être cette même loi explique-t-elle la fragilité des affections soudaines que l'on subit sans s'en rendre compte et parfois même en dépit de la raison et de la volonté

2e États psychologiques

2e Au contraire les états psychologiques dans lesquels le moi agit et déploie une grande énergie accompagnée d'attention et de réflexion, deviennent de plus en plus agréables, de plus en plus faciles et parfaits par l'habitude.

Cela découle de la 1re loi.

Cela résulte en partie de la première loi car la pensée qui coûte un effort, on la subit sans la chercher, elle rentre donc dans les impressions où l'âme est passive, elle s'émousse donc par l'habitude. La fatigue musculaire qu'on éprouve après une première leçon d'équitation est dans ce cas. Les opérations vraiment actives, vraiment voulues avec réflexion et conscience, deviennent par l'effet de l'habitude d'une facilité croissante au point de paraître spontanées et naturelles.

Exemples physiques

La grande fatigue qu'il a fallu pour apprendre à lire à écrire se change avec l'habitude en un véritable plaisir. Plus on fait d'efforts à l'origine et moins on devra en faire dans la suite on est récompensé par la nature de la peine



Exemple moral.

qu'on a prise. On en vient à faire très bien très vite et avec une vive jouissance, ce qu'on a d'abord fait très mal, très lentement et avec ennui.

Cela est très frappant dans la vertu. C'est une habitude, en effet de se conduire conformément à la raison. Cela coute beaucoup à l'origine, aussi la vertu est elle très méritoire. au bout de peu de temps cela ne coute presque plus grace à l'habitude ; on est récompensé de ses premières luttes, par l'absence à peu près complete de lutte dans la suite.

le vice au contraire qui est l'habitude de mal faire, devient la fatalité du mal, cela n'empeche pas la responsabilité ; car cette fatalité dont on est dominé on pouvait l'empecher de naitre. C'est déjà une sorte de condamnation.

Ainsi pour élever ses enfants, on doit leur donner le plus possible de bonnes habitudes. Comme c'est surtout dans la première enfance que se prennent les habitudes, il faut veiller à l'éducation. Montaigne a eu raison de dire := notre principal gouvernement est aux mains de nos nourrices.=

S

V.H.

R. Bellamy

La volonté nous détermine, non l'objet, ni l'instinct.
le Coutume
2 X. 6 I

Philosophie 39me leçon

Psychologie (XXIII) De l'activité volontaire et de la Personnalité.

attention irréfléchie.

A propos de l'attention, nous avons déjà fait mention de la volonté en disant que dans certains cas, l'attention résulte de l'application au vouloir. Il y a certainement des cas, nous ne l'avons pas nié, où l'attention n'est qu'une sensation d'une intensité plus grande, = une véritable sensation transformée. = (Condillac) lorsqu'on plante une épingle dans un de nos muscles, l'attention est attirée sans participation du vouloir.

attention volontaire.

Il y a beaucoup de cas où l'attention est volontaire et vient combattre l'attention involontaire et irréfléchie. Ainsi l'attention profondément réfléchie qu'apportait un joueur d'échec à sa partie, lui faisait oublier l'attention tristement involontaire qu'il accordait à ses douleurs de gouttes. C'est ainsi que les martyrs oublient leurs souffrances par la pensée du devoir accompli, et l'attention qu'ils ont à ne rien faire qui marque une faiblesse indigne d'eux, les rend inattentifs et insensibles aux tortures qu'on leur inflige.

différents sens du mot volonté

Qu'est-ce donc que ce mystérieux vouloir, qu'appelle-t-on volonté? Le mot, en français a différents sens, qu'il faut distinguer. Nous faisons un étrange abus du mot volonté. Ainsi on dit d'une chaise dont un pied est cassé qu'elle ne veut pas tenir debout, on dit d'un cheval rétif qu'il ne veut pas souffrir le cavalier. Un cheval effrayé veut franchir les haies. Dans tous ces cas la volonté philosophique



n'a rien à faire.

Vouloir est parfois synonyme de désir.

Il y a plus, l'enfant dit : je veux ce jouet ; nous mêmes, nous parlons un langage analogue et nous disons : je veux ces pommes. Dans ce cas, le vouloir est synonyme de désirer ; et nous avons vu que le désir et la volonté quoique philosophiquement voisins sont distincts.

La volonté est subjective

En réalité, on ne veut pas ceci ou cela, on veut *faire* ceci ou cela ; c'est une chose à constater en parlant de la volonté ; elle ne sort pas de nous-mêmes et s'exerce sur nos autres facultés. C'est un pouvoir profondément subjectif et qui peut fort bien ne pas se traduire au dehors ; quand il se traduit c'est par des actes, soit un ordre, soit un mouvement.

Caractères du désir

Insistons sur la distinction très importante du désir et du vouloir. Le désir a les caractères suivants. Il est 1° *émotionnel* ou affectif ; c'est un fait de la sensibilité ; en effet c'est un état de passion, un mouvement du cœur vers les objets de ses penchants ou de ses passions — 2° Il est *fatal*, cela ne veut pas dire qu'on ne puisse y résister ; mais il est fatal en ce sens qu'on ne peut s'empêcher de l'éprouver. — 3° le désir *trouble* et remue l'âme. Le désir quand on lui donne des épithètes en reçoit indiquant ce trouble, on dit un désir ardent passionné. — 4° le désir est parfois *irréfléchi*, il peut tendre à une fin impossible à atteindre. On éprouve des désirs vagues. On voudrait parfois avoir des ailes. C'est cet état indéfinissable de l'âme qui s'appelle l'*inquiétude*.

Caractères de la volonté.

La volonté a des caractères tout à fait opposés. 1° Elle n'est pas émotionnelle, mais d'*activité*. On peut, sans doute, éprouver une

certaine émotion à vouloir. Mais dans ce cas, c'est un effet du vouloir qui n'est pas identique avec lui, tandis que le désir est une double émotion. – 2° Le vouloir se croit libre. 3° Au lieu de troubler, il met la paix dans le désir et la sérénité dans l'âme. – 4° Si l'on peut désirer sans savoir quoi, on ne peut pas vouloir sans savoir ce que l'on veut. La volonté est réfléchie, consciente, bien informée du but où elle tend.

Étude de la volonté

Puisque la volonté est un fait sui generis et distinct du désir, étudions là et voyons ce qui la constitue.

Nous pouvons prendre un exemple soit dans la littérature, soit dans la vie ordinaire. Dans la littérature le premier exemple qui vient à l'esprit est celui d'Auguste dans Cinna, ou de Rodrigues dans le Cid. Dans la vie pratique, on peut prendre ce qui se passe dans la conscience d'un homme d'état au moment où pouvant faire la guerre ou la paix il va se décider pour l'une ou pour l'autre.

Quatre temps dans la volonté

1° Conception

Il y a quatre temps dans la volonté.

1° Conception d'une ou plusieurs choses possibles entre lesquelles on croit pouvoir choisir. Par exemple étant révélée à Auguste la conspiration de Cinna il peut à son gré le punir de la mort ou lui pardonner. – Quand le Cid vient d'apprendre l'outrage qu'a subi son père, il sent aussitôt qu'il peut se battre pour lui ou au contraire s'en abstenir. Enfin quand l'homme d'état se trouve en face d'une question politique il conçoit qu'il peut en sortir pacifiquement ou par la guerre.

2° Délibération

2° Délibération sur chacune des alternatives possibles. Aussitôt après la conception, on délibère sur les raisons qu'on a d'agir ou de s'abstenir. On pèse chaque



alternative, on en examine toutes les conséquences probables et on les compare aux conséquences de l'alternative proposée. — Si je punis, dit Auguste, ma colère sera satisfaite, mon autorité sera affirmée et mieux respectée. — mais quoi! toujours du sang. — — Si je pardonne, on croira peutêtre que c'est par faiblesse. Mais quelle victoire sur ~~moi~~ moi même! — Le Cid peut venger son père, mais Chimène est la fille du comte, — l'offenseur est le père de Chimène. — — L'homme d'état aperçoit aussi toutes les conséquences bonnes et mauvaises de la paix et de la guerre.

3° Décision

3° La volonté proprement dite qui n'a pas encore apparu, se montre après la délibération, il y a alors <u>décision</u> ou résolution. La balance penche décidemment à droite ou à gauche les motifs se taisent et le juge prononce. La volonté joue ici le seul rôle; l'acte le plus essentiel du vouloir est donc la décision. — Auguste se décide à pardonner. Le Cid résout de se battre et l'homme d'état se décide pour la paix ou la guerre..

4° L'action

4° A proprement parler la volonté est parfaite après la décision. En morale nous verrons que cela ~~ne~~ suffit ~~pas~~ ~~tout à fait~~; d'ordinaire la résolution est suivie d'<u>action</u>. Ce n'est qu'aux actions que nous pouvons juger des décisions d'autrui. — C'est ainsi qu'Auguste pardonne; que Rodrigue tue le comte de Gormas; et que l'homme d'état donne définitivement ses ordres.

Remarque

Bien qu'en apparence la volonté se trouve ~~surtout~~ dans la décision, elle se trouve déjà dans la conception. En effet sans le vouloir, dès qu'une alternative est conçue comme possible, elle serait réalisée, sans délibération aucune.

Le vouloir se trouve aussi dans la délibération

Sans lui dès qu'un motif un peu fort frapperait l'esprit, l'action suivrait immédiatement sans qu'on pesât un autre motif.

Enfin la volonté est très visible dans l'action. Pour le comprendre, on n'a qu'à penser à ce qui se passe dans le cœur d'Auguste, voyant devant lui Cinna, et songeant à son ingratitude. Quel effort ne faut il pas pour qu'il reste calme et maître de lui!

Question de la volonté libre réservée.

Nous démontrerons dans la prochaine leçon que la volonté est libre. C'est là une question très importante et qui demande un long examen. Mais nous pouvons conclure dès ici par quelques mots sur la personnalité.

De la personnalité

Que faut il pour être une personne? Plusieurs choses, mais par dessus tout la volonté. Le type de la personne c'est le moi. Aussi peut on dire avec raison: J'appelle <u>personne</u> un être capable de s'affirmer au milieu des êtres de l'univers; de se poser comme une réalité substantielle et une cause.

Définition de la personne.

Or ce sentiment clair de nous mêmes quand l'avons nous? Surtout avec la volonté. Maine de Biran l'a bien fait voir. C'est dans la conscience de notre énergie propre, agissant avec délibération que nous nous sentons surtout nous mêmes.

Aussi ce n'est pas dans la perception extérieure si parfaite qu'elle puisse être qui fait d'un être une personne; car qui possède l'odorat du chien, la vue de l'aigle, ce n'est pas non plus la mémoire, ni l'imagination, ni l'association des idées, car il est bien difficile de dire, de fixer à quel degré de l'échelle des êtres apparaissent ces facultés. Les animaux supérieurs les possèdent parfois à un degré remarquable; qui reconnaîtrait son chemin comme un chien?



6

Une personne possède la conscience, la raison et la volonté.

Ce qui fait une personne, c'est la conscience claire et réfléchie de soi-même. Mais les êtres qui ont cette conscience ont aussi la Raison; ils sont capables d'abstraire et de généraliser, et quand ils agissent, c'est en conformant leur action à ce que leur raison leur montre comme le meilleur. Donc une personne est un être qui possède la conscience, la raison et la volonté.

ξ

BH

R. Bellamy

La liberté est une sorte de royauté naturelle que Dieu nous a donné sur nous mêmes pour nous gouverner suivant ses ordres.
Fénelon. IIme lettre sur la Métaph. III. 11.

Philosophie 40me Leçon

Psychologie (XXIV) De la Liberté et du Fatalisme en général

Importance de la question.

Enumérant les caractères de la volonté, nous avons dit qu'elle se croit libre. l'est elle réellement, voilà quelle est la question que nous allons étudier, question d'une extrême importance non seulement à cause des innombrables volumes que les philosophes ont écrit sur ce sujet, mais encore parceque la destinée humaine est toute différente suivant que l'homme est libre, par suite responsable de ses actes, susceptible de moralité, ou voué à une fatalité absolue.

Plan de la leçon

Voici le plan que nous suivrons dans l'étude de la liberté. Nous dirons d'abord ce qu'on entend par là. Il y aura ensuite deux choses à faire : 1° prouver directement et pour notre compte qu'elle existe et en donner des raisons. Ces preuves se rangent suivant trois chefs; 2° ensuite examiner la doctrine contraire et ses raisons.

Définition du fatalisme

On appelle fatalisme la doctrine de ceux qui ne croient pas à la liberté humaine, et suivant lesquels toutes nos résolutions libres sont l'oeuvre d'un fatum c'est à dire de l'aveugle nécessité. Il y a trois sortes de fatalisme, d'où il suit que cette étude comprendra trois parties.

Dans l'intervalle et avant d'entrer dans l'examen détaillé des systèmes fatalistes nous dirons ce qu'est le fatalisme en général, sur quoi il repose et les raisons qui semblent le condamner à priori.

Pour alléger la prochaine leçon, qui serait très chargée vu l'abondance des objections fatalistes, après avoir prouvé la liberté



nous dirons quels sont les caractères généraux et les dangers de la doctrine qui la nie.

difficulté de prouver la liberté d'action

Qu'appelle-t-on liberté? Il ne s'agit pas ici de la liberté d'action qui serait très difficile à démontrer et qui est bien rarement réalisée. En effet quel est celui qui peut être sûr d'agir librement? Quel est l'homme qui n'est pas obligé de compter avec les circonstances, les nécessités de la vie, les ménagements qu'on doit à autrui, bref avec toutes les petites convenances et les liens de la vie sociale?

La liberté d'action n'est donc pas en jeu, ce qu'il s'agit de prouver, et ce qui importe réellement à la moralité humaine c'est la liberté d'intention, la liberté du vouloir.

Définition de la liberté.

J'appelle liberté, du moins je conçois sous ce nom le caractère de l'activité qui se déterminerait par elle même et par elle seule indépendamment de toute contrainte extérieure.

Cette liberté là on pourrait la posséder alors qu'on serait dans les fers; dans ce cas, en effet, on est empêché d'agir mais non pas de maudire ses juges, et de prendre pour quand on sera libre, telles ou telles résolutions.

trois sortes de preuves

L'homme est il donc libre de ses intentions? nous répondons oui. Il y en a des preuves de trois espèces: (A) Preuves directes dues au témoignage de la conscience; (B) Preuves de fait, c'est à dire reposant sur des faits venant à l'appui de cette conviction primitive; (C) enfin Preuve morale, c'est à dire reposant sur notre sentiment intime de l'obligation morale. Cette dernière preuve est due à Kant.

Nous allons par conséquent voir chacune de ces preuves.

(A) Preuves directes

(A) Cette preuve est bien simple, et malgré cela c'est presque la plus forte. Je me crois, je me sens libre, au moins de mes intentions. Ma conscience me fait entrevoir dans un cas donné plusieurs résolutions possibles et m'apprend que je puis choisir entre elles. Nul système philosophique ne saurait ôter à l'homme cette conviction qu'il est libre de son choix. Car la conscience n'est pas seulement pour nous apprendre les états successifs de notre âme, elle nous donne aussi le sentiment de notre énergie propre, c'est à dire qu'elle nous informe que notre activité nous appartient et que nous pouvons vouloir ceci ou cela.

Objection de Hobbes et réponse

En vain Hobbes prétend-il que cette conviction ne se trouve ni chez l'idiot, ni chez l'enfant, ni chez le vieillard. Nous répondrons deux choses: 1° quand on étudie l'homme, on étudie l'homme fait et non l'enfant et le vieillard, ni à plus forte raison l'idiot qui est dans un état anormal; 2° Il n'est pas du tout vrai d'ailleurs que l'enfant, l'idiot, le vieillard se croit moins libre que les autres hommes; au contraire, on peut remarquer que les êtres en réalité les moins libres se croient les plus libres de tous; car dans leur ignorance, ils ne soupçonnent aucune des fatalités que la science nous révèle.

Nous nous sentons libres:

Veut on venir au détail, nous nous sentons libres dans chacun des quatre temps qui composent la volonté; (α) dans la

1° dans la conception

conception même des actes possibles, nous nous sentons libres de choisir entre ces actes et nous usons de notre liberté pour suspendre notre résolution, autrement dès qu'un acte serait conçu, il serait réalisé.



2° dans la délibération

Nous nous sentons libres (β) dans la délibération que nous faisons durer le temps

que nous voulons. Souvent il nous arrive de trouver une raison très forte et pourtant d'y résister, nous donnant du temps pour un mûr examen.

3e dans la décision

(γ) nous nous sentons libres dans la décision. Quand nous disons certainement je ferai cela, il serait absurde de prétendre que ce n'est pas nous mêmes qui le voulons et le décidons.

4e dans l'action

(δ) dans l'action même, nous nous sentons encore libres de réaliser notre décision de telle ou telle manière, ou de revenir sur elle. Que de fois ne nous est il pas arrivé qu'au moment d'accomplir une action, quelquefois même au milieu de l'accomplissement, nous nous sommes tout à coup ravisés et avons pris une autre résolution.

ce n'est pas une illusion universelle.

Maintenant dira-t-on que cette croyance intime en notre liberté est une illusion universelle? Nous répondrons en faisant appel au principe de raison suffisante. Où serait en effet la raison suffisante de cette illusion aussi importante, aussi répandue, ne est il pas beaucoup plus simple de dire que cette croyance est un sentiment juste de la réalité?

Remarque

Les fatalistes les plus décidés avouent eux mêmes qu'ils ne peuvent se défendre de cet sentiment de leur liberté. Ils sont les premiers a s'indigner quand on les offense, les premiers à réclamer au nom du droit et de la justice; ils oublient que si leur système est vrai, il n'y a ni droit, ni justice car tous les actes sont nécessaires.

[B] Preuves de fait.

(B) L'homme pense, sent, parle et agit; par sa pensée, sa sensibilité, son langage, ses actes, l'homme affirme de la manière la plus éclatante sa liberté. Un être intelligent a-t-il agit après délibération, aussitot nous jugeons son acte

bon ou mauvais et nous appelons honnête ou malhonnête, l'homme qui l'a fait. Dans le premier cas nous lui donnons toute notre estime, notre sympathie affectueuse, parfois même notre admiration enthousiaste et tous nos éloges. – Dans le deuxième cas, nous l'accablons de notre mépris, nous avons de l'aversion, de la haine et de l'indignation contre lui.

Dans nombre de cas, nous faisons passer dans les actes ses pensées et ses sentiments. Un homme est appelé devant les tribunaux, on fait des enquêtes sur ses intentions; on le punit si elles sont mauvaises, on l'acquitte si elles sont bonnes. Bien plus quand c'est nous mêmes qui avons agi librement nous éprouvons suivant le cas du contentement moral, la plus douce satisfaction possible, ou bien du remords, la plus poignante des douleurs, car elle tient au mépris de nous mêmes, c'est une protestation de la raison en nous.

Preuve tirée du principe de raison suffisante.

Qu'est-ce que cela prouve? que nous sommes réellement libres dans nos intentions, sans quoi notre raison est bouleversée et le principe de raison suffisante est plus violé que jamais. Car estimer un homme, l'aimer, l'appeler honnête sur une action qu'il n'a pas pu ne pas faire c'est une absurdité. C'est comme si on appelait honnêtes l'eau qui coule, l'arbre qui pousse droit. Mépriser, haïr, flétrir un homme (nous mêmes surtout), le punir devant les tribunaux, c'est une absurdité plus triste encore dans l'hypothèse du fatalisme. Ce serait punir un bossu pour n'être pas né droit, la ciguë parcequ'elle empoisonne.



(C) Preuve morale

(C) La preuve morale est la plus forte de toutes, parce qu'elle est due à Kant, le philosophe qui dans la pleine maturité de son génie, dans un livre admirable (Critique de la Raison pure) a nié sans réserve toutes les croyances métaphysiques et notamment la liberté et a écrit cette phrase : la liberté est impossible à prouver, la raison humaine est impossible à la concevoir et théoriquement rien ne dit que ce ne soit une pure illusion. Eh bien, ce même philosophe, sept ans plus tard dans un nouvel ouvrage (Critique de la Raison pratique) nous restitue ce qu'il a nié précédemment et affirme que la liberté est réelle et ne peut pas être une illusion. Sur quelle preuve se fonde-t-il pour cela la voici :

L'obligation implique de toute nécessité la liberté

Je me sens obligé de faire certaines choses et d'en éviter d'autres ; mais être obligé de faire une chose, ce serait un non sens si l'on n'était pas libre de la faire. L'obligation implique de toute nécessité la liberté. L'homme est donc libre. C'est un postulat de sa raison pratique, c'est une conséquence nécessaire de ce fait qu'il se sent moralement obligé.

Remarque

Cette preuve joue un grand rôle en morale, inutile donc d'y insister, faisons seulement remarquer que de la part d'un sceptique décidé comme Kant, elle n'est pas suspecte, et que si ce grand esprit ne l'avait pas trouvé très forte, il ne s'y serait pas arrêté. —

Telles sont les preuves de la liberté. Le Fatalisme que l'antiquité aimait assez, joue un assez grand rôle dans la littérature grecque. Les anciens qui n'étaient pas savants à notre manière, n'avaient pas donné au Fatum une

forme abstraite. Habitués à tout personnifier, ils en avaient fait une divinité se jouant de l'homme et de sa destinée.

Le fatalisme actuel.

De nos jours, le fatalisme est surtout la doctrine des savants, des physiologistes, des hommes habitués à étudier les mille et mille causes qui influent sur ~~toute~~ détermination à notre insu et même sur notre liberté, comme les maladies, les boissons etc. Mais nous en verrons le détail dans la leçon prochaine.

Peut on réfuter une doctrine par ses conséquences?

Contentons nous ici d'opposer au fatalisme les considérations générales dont il est trop oublieux. Certes, il n'est pas absolument philosophique de réfuter une doctrine par ses conséquences. En effet, l'esprit philosophique consiste à chercher la vérité et à l'accepter coûte que coûte quelles qu'en soient les conséquences. Les trois quarts du temps quand on réfute une doctrine par ses conséquences, on pèche de deux manières. 1° En donnant à cette doctrine de prétendues conséquences qui n'en découlent pas; 2° En prenant pour accordées certaines prétendues vérités que ces conséquences nieraient, mais qui ne sont pas du tout incontestables. De sorte qu'on semble répéter le vieux sophisme spirituellement révélé par Nicole: « si cela était, je ne serais pas un habile homme, or je suis un habile homme, donc cela ne peut pas être ». Néanmoins quand une doctrine a véritablement des conséquences véritablement funestes à des vérités bien acquises, alors on peut se montrer très sévère pour cette doctrine et s'en défier à priori

Or en examinant le fatalisme on voit qu'effectivement ses conséquences véritables sont véritablement funestes à toutes les vérités auxquelles nous



sommes le plus attachés. Nous pourrons donc lui opposer ses conséquences. Nous nous bornons à les énoncer ; l'étude détaillé du fatalisme étant l'objet d'une leçon à part.
Le Fatalisme est trop commode, il supprime la moralité, il supprime toutes les libertés politiques et sociales, ~~aux~~ auxquelles, chose curieuse, les fatalistes sont les plus attachés des hommes.

JM

R. Bellamy

Philosophie 41me Leçon

Psychologie (XXXI). - Examen du fatalisme sous ses différentes formes.

Si tristes que soient les conséquences du fatalisme puisqu'il supprime la moralité et toutes les meilleures tendances de l'homme, il n'est pas réfuté pour cela. L'esprit philosophique veut qu'on accepte une doctrine quelles qu'en soient les conséquences, à moins qu'on ne puisse la réfuter; voyons donc si on peut réfuter le fatalisme.

Trois sortes de fatalismes

Il y a trois sortes de fatalisme parce qu'il y a trois objections possibles contre la liberté humaine. 1° L'objection théologique qui nie la liberté de l'homme c'est le fatalisme théologique. - 2° L'objection psychologique tirée de l'influence déterminante des motifs et donnant lieu à cette espèce de fatalisme nommé le déterminisme. - 3° L'objection physiologique tirée de l'influence du physique sur le moral. C'est un déterminisme plus profond et plus redoutable.

Examinons chacune de ces objections, chacun de ces fatalismes; nous allons exposer chacun d'eux et en faire ensuite l'examen critique.

1° Objection théologique

1° L'objection théologique est tirée de la prescience divine. S'il y a un Dieu, il est certain, en effet, que par définition, il sait tout, sinon il serait limité et non parfait. Il sait donc non seulement le présent et le passé mais aussi l'avenir. Il sait à l'avance ce que je ferai dans dix ans aussi bien que si je l'avais fait; je ne suis donc pas libre de faire autrement, sinon je le ferai se tromper, ce qui est absurde. Il est donc nécessaire que je fasse ce que Dieu



2

prévoit que je ferai. La liberté est donc un vain mot.

Réponse

Que répondre à cela! nous avons mis cette objection la première, comme étant la moins forte malgré son apparence redoutable. En effet nous n'avons pas encore démontré l'existence de Dieu et ses attributs. Cela se fait en théodicée: nous pourrions donc opposer ici une fin de non recevoir à cette objection et déclarer que la liberté étant prouvée, on ne peut pas lui opposer ce qui n'est pas prouvé. Mais renonçons à cette réponse trop commode. Il est certain que Dieu une fois connu ne peut pas ne pas être informé de l'avenir, autrement il serait à peine plus parfait que nous. Voyons donc ce qu'ont essayé de répondre les théologiens qu'a préoccupés cette question. Car c'est là un des principaux points dont le moyen age se soit occupé. Voici par ordre de forces les différentes réponses proposées contre le fatalisme théologique.

(α) Athéisme. Jansénisme.

On peut d'abord nier un des deux termes qu'il s'agit de concilier. L'athéisme nie Dieu; dès lors il n'est plus embarrassé de défendre la liberté. Inversement le Jansénisme plein de Dieu et de sa toute puissance nie la liberté humaine. Le mot de Malebranche résume cette question. = L'homme s'agite, Dieu le mène. =. Mais il est par trop commode de nier un des termes, c'est non pas résoudre le problème, mais le supprimer.

(β) liberté perdue au jour du péché.

D'autres théologiens disent que la liberté donnée à l'homme à l'existence a été perdue au jour du péché. C'est une solution naïve et peu profonde. Si la liberté a été perdue nous ne la possédons plus; or justement ce qu'il s'agit de démontrer ce que nous l'avons.

(γ) contemperation. suavité prévenante.

Vient ensuite la doctrine de la contempération, celle de la suavité prévenante, celle de la délectation victorieuse. Ce sont des doctrines semblables qui reviennent toutes à ceci : Dieu nous a fait libres, cela ne l'empêche pas de nous faire faire ce qu'il veut. Comment cela ? En réglant nos penchants comme il le veut ; en nous attirant plus ou moins au bien ou au mal ; en nous faisant prendre un plaisir plus ou moins vif à faire telle ou telle chose.

critique

Mais ces doctrines pèchent en deux points. D'abord elles font Dieu responsable de tous nos actes, puisqu'elles le ravalent au rang de tentateur. Ensuite de deux choses l'une : ou bien Dieu est sûr que nous céderons à ses sollicitations, et alors nous ne sommes pas libre de n'y pas céder ; ou bien nous sommes libres d'y résister et alors Dieu n'est plus sûr de ce que nous ferons. Donc cette doctrine, voulant sauver tout, compromet tout : la prescience divine et la liberté.

(δ) science moyenne

La doctrine de la science moyenne ou conditionnelle consiste à dire que Dieu sachant les circonstances où nous serons placés, les motifs qui nous solliciteront, sait en moyenne et peut prévoir l'usage que nous ferons de notre liberté.

critique

La critique est fort facile. La science moyenne diffère beaucoup de la science parfaite, elle est donc indigne de Dieu, l'être absolu. On le réduit à faire des calculs plus ou moins heureux. Si nous sommes libres, il peut se tromper dans ses calculs ; si Dieu ne peut se tromper, nous ne sommes pas du tout libres.



(ε) prédétermination physique

St. Thomas et plus tard Bossuet dans son traité du libre arbitre, ont proposé

la doctrine de la prédétermination physique mais cette doctrine, malgré ses apparences de rigueur, ne vaut guère mieux que les précédentes. Elle consiste à dire : Dieu qui a tout créé, a fait la liberté, il sait donc l'usage que nous en ferons. Il le sait parceque les motifs qui nous font agir dépendent de lui. Il dépend de lui de nous mettre dans telle ou telle situation, de nous faire voir tel ou tel avantage à ceci ou à cela, par conséquent de faire indirectement que nous en venions à faire librement ce qu'il a décidé que nous fassions.

Critique

Doctrine subtile, mais de l'aveu même de Bossuet insuffisante. En effet si Dieu nous prédétermine absolument et de façon à être sur de son fait, nous ne sommes pas libres. Il pouvait sans doute ne pas nous donner la liberté, mais du moment qu'il la donne, elle doit être entière. Je suis libre de ne pas faire un cercle, mais du moment que j'en fais un, je ne suis pas libre d'empêcher que tous les rayons soient égaux et que le diamètre soit égal à deux des rayons.

(3) Explication de Leibnitz

Leibnitz a proposé sur ce point une explication meilleure. Suivant lui, le mot prescience est mauvais, c'est omniscience qu'il faut dire. En effet pour Dieu il n'y a ni présent, ni passé, ni avenir ; on ne peut donc pas dire qu'il prévoit, mais qu'il voit tout, qu'il sait tout. Il voit l'avenir exactement comme le présent. Ce que nous ferons dans vingt ans, il nous voit en train de le faire sans que cela nous empêche de le faire librement pas plus que nous n'empêchons un cheval emporté de tomber dans un précipice, lorsque de notre fenêtre, nous le voyons tomber dedans. Il ne faut donc pas dire que nous faisons une chose parceque Dieu voit que nous la ferons, mais que

il la voit parceque nous la faisons. Un spectateur au théâtre ou à son balcon est bien certain de ce qui se passe sous ses yeux, mais il ne le nécessite pas pour cela. De même Dieu est bien certains de nos actions futures, mais ne nous contraind pas.

Critique

Cette réponse malgré sa force laisse encore quelques obscurités. En effet à mon point de vue ce que je ferai dans dix ans n'est pas encore fait et je crois pouvoir empêcher que cela se fasse. Par conséquent s'il est vrai que Dieu sache maintenant comment je ferai, il n'est pas vrai du tout que je puisse m'empecher de le faire, donc je ne suis pas libre.

solution de Bossuet.

Bossuet a encore proposé sur ce sujet la solution la plus sage, en refusant de résoudre une question qu'il déclare insoluble. Je ne vois, dit il, aucun moyen de concilier la préscience et la liberté. Mais ma Raison m'assure de l'une et ma conscience de l'autre. Par conséquent je dois rester fermement attaché à toutes deux. L'inconcilié n'est pas nécessairement l'inconciliable. Quand je tiens les deux bouts d'une chaine, j'ai beau ne pas apercevoir les anneaux intermédiaires, ce n'est pas une raison pour lacher les deux bouts.

2° Objection psychologique

2° L'objection psychologique donne lieu au déterminisme. Quand l'homme se détermine d'une façon qu'il croit libre, c'est toujours après examen de certains motifs, c'est toujours le plus fort qui l'emporte. La décision est donc la résultante du combat que les motifs se livrent entre eux, résultante tout à fait mécanique, car l'âme humaine est à l'égard des motifs, comme la balance à l'égard des poids. Elle penche



du coté où se trouve le poids le plus fort. Elle est déterminée nécessairement à pencher de ce coté.

(2) Girouettes de Bayle.

Bayle est un des premiers déterministes. Dans son dictionnaire il compare l'homme à une girouette. Nous sommes des girouettes sensibles et intelligentes ; nous désirons tourner de tel coté, si au même moment le vent nous y pousse, nous nous figurons naïvement que c'est notre désir qui a tout fait; en réalité, c'est le vent.

critique.

Eliminons d'abord cette théorie, qui confond le désir avec la liberté. Elle repose donc tout à fait sur une grave erreur psychologique.

Viennent à présent deux essais de réponses que nous ferons connaître pour les éliminer l'une après l'autre nous verrons ensuite la solution que nous acceptons.

(1) Liberté indifférente.

La première des deux doctrines est celle de la liberté indifférente ou équilibre. C'est ce que Kant et Leibnitz condamnent et repoussent sous le nom de libre arbitre ou de caprice.

En effet plusieurs philosophes effrayés de la force de l'objection déterministe ont cru y échapper en disant que ce ne sont pas les motifs qui nous font agir, qu'en beaucoup de cas nous agissons sans motifs et que nous nous décidons en faveur de certaines actions qui nous sont complètement indifférentes. Par exemple, dit Thomas Reid, il m'est très indifférent de lever le bras ou ne pas le lever; si je le lève c'est donc librement et sans motif. Il m'est très indifférent de prendre dans ma bourse telle ou telle guinée. La preuve que je suis libre, c'est que personne n'oserait parier contre moi, que je prendrai celle-ci et non celle là.

~~Critique~~ L'ane de Buridan.

Cette doctrine est vieille. On la trouve déjà au moyen âge dans la célèbre fiction de l'ane de Buridan. Soit un ane entre deux bottes de foin, à égale distance de l'une comme de l'autre, sans aucune différence entre les deux bottes. L'ane ira à l'une ou à l'autre, ce sera librement, car il n'aura pas plus de raison pour aller d'un coté ou de l'autre.

Si l'homme agissait seulement quand il ~~est~~ ~~tous~~ un motif d'agir, il n'agirait pas du tout dans ce cas où nul motif ne le pousse d'un coté ou d'autre. L'ane de Buridan s'abstiendrait. Or il ne s'abstient pas, donc il y a liberté indépendante de tous motifs.

critique

Cette façon d'échapper au déterminisme est fort peu satisfaisante. En effet, si elle prouvait quelque chose le dernier exemple prouverait la liberté de l'animal aussi bien que celle de l'homme. En voulant trop prouver, elle ne prouve rien.

En effet si nous n'étions libres que dans des cas analogues à ceux qu'on vient de citer, c'est à dire, dans les cas d'indifférence absolue; cette liberté ne nous importerait guère. Ce n'est pas alors que nous nous croyons libres et que nous tenons à l'être, c'est au contraire quand nous agissons en connaissance de cause, et avec réflexion. En deuxième lieu, il n'est pas du tout démontré qu'il y ait des cas de complete indifférence; s'il y en avait, la liberté serait sans importance.

Il n'y a pas d'absolue indifférence

En effet nous croyons que l'ane est indifférent, mais ce n'est pas probable. Il a d'abord une grave raison de manger l'une ou l'autre botte, c'est qu'il a faim. Ensuite il ira probablement vers celle qui



est à droite; car ordinairement guidé par l'homme, il a l'habitude de fléchir à droite comme lui. Tout est vraisemblable sauf l'indifférence absolue. A plus forte raison quand on passe à l'homme.
Pour prendre une guinée plutot qu'une autre, j'ai mille raisons, ou je prendrais la plus proche de moi, ou la plus brillante. Pour lever mon bras ou le laisser au repos, j'ai des raisons ne serait-ce que celle d'affirmer mon énergie.
Personne ne voudrait parier contre moi, que je ferai ceci plutot que cela. Cela ne prouve pas du tout qu'on ne croit capable d'agir sans motif, au contraire. On croit que le désir de gagner, pourrait être un motif assez fort pour que je me détermine même dans le sens le plus imprévu.

Résumé

En résumé, la liberté d'indifférence est donc une fiction philosophique sans valeur. Elle a été inventée pour sauver la liberté humaine compromise par le déterminisme. S'il n'y avait pas d'autres moyens d'échapper au déterminisme, il serait très puissant, car quand nous aurions cette liberté, ce ne serait pas celle que nous désirons, de plus, il est fort douteux que nous l'ayons.

(4) théorie de Jouffroy

Jouffroy prétend qu'il ne faut pas confondre le motif et le mobile. Parmi les raisons qui nous font agir, il y a des réflexions, des calculs ce sont les <u>motifs</u>, d'autres sont spontanées, irréfléchies, ce sont les <u>mobiles</u>. (jalousie, colère.) Entre les motifs et les mobiles pas de commune mesure; ce sont deux choses hétérogènes. Demander quel est le plus fort d'un motif ou d'un mobile, c'est comme si on demandait quel est le plus grand d'un kilogramme

ou d'un kilomètre. Une telle comparaison est impossible.
Par cette subtile analyse psychologique, Jouffroy croit échapper au déterminisme, c'est à dire à la doctrine qui prétend que nous cédons au plus fort de tous les motifs.
Mais c'est une tentative infructueuse. En effet quand on délibère, le motif et le mobile se ressemblent fort dans l'esprit qui examine. Du moment qu'on a le sang froid de réfléchir, de délibérer (et c'est dans ce cas seulement que nous nous sentons libres,) c'est qu'on regarde de sang froid même le plus entraînant des mobiles, et dès lors il ressemble tout à fait à un motif réfléchi. Réciproquement les motifs n'auraient plus du tout d'influence sur nous, s'ils ne parlaient qu'à notre entendement et pas à notre sensibilité. Pour que je fasse une chose, il faut qu'elle me plaise et me tente à quelque degré. Les motifs les plus abstraits ne prennent d'influence qu'à condition de ressembler grandement à des mobiles.

Essai de solution.

Voici enfin comment on peut essayer d'échapper au déterminisme. Le motif le plus fort, cela veut dire celui que nous faisons tel par notre volonté libre. Ainsi le gain de cinq francs paraît devoir être un motif beaucoup plus faible qu'un gain de mille francs; il peut cependant l'emporter de beaucoup. Il peut même arriver qu'une grande perte soit préférée à un gros gain. Que devient alors la comparaison de la balance? On n'a jamais vu de balance se donner du temps pour réfléchir et renvoyer sa décision.
Nous voyons bien ce qu'on peut dire. Lorsque cinq francs l'emporte sur mille, c'est que du côté le plus faible intervient



les considérations morales, l'amour propre, le souci de l'honneur. et tous ces motifs sont très forts; mais ils semblent tous miens; leur obéir, ce n'est pas obéir à une personne étrangère à une contrainte extérieure, c'est m'obéir à moi-même. Nous savons bien que la vertu l'emporte d'un grand poids dans l'esprit d'un honnête homme et qu'il est bien porté à entendre la voix de sa conscience; mais c'est encore lui-même; c'est être aussi libre que possible, car en quoi consiste la liberté? Ce serait une grossière illusion de croire qu'elle consiste à agir sans rime ni raison, ce serait l'absurdité et non la liberté. Si donc elle consiste à agir pour des raisons, il est évident qu'on est d'autant plus libre qu'on a agi pour des raisons plus intimes plus personnelles; par conséquent d'autant plus libre qu'on obéira davantage à sa raison.

Idéal de la liberté.

Quel est l'idéal de la liberté? demande Leibniz. C'est d'agir conformément à la raison et rien qu'à elle, en tenant aussi peu de compte que possible de toutes les sollicitations extérieures. L'Être libre est Dieu.

Objection et réponse

Mais pourtant, dit on, il ne peut pas faire le mal, il est forcé de faire le bien. — Oui dit Leibniz, mais il n'est pas forcé par une contrainte physique, il y est porté par la force même de sa nature, par son essence même. En faisant le bien, il le fait avec une suprême liberté, ~~qu~~ quoiqu'il ne puisse faire autrement.

Le plus libre des êtres après Dieu serait le sage qui en toute occasion obéirait le moins possible aux sollicitations, aux menaces, et le plus possible à sa calme et sereine raison.

dire que le sage est moins libre que le fou parcequ'il ne peut pas faire tout ce qui lui passe par la tête, ce serait énoncer une erreur insoutenable. Le moins libre serait certainement le fou puisqu'il obéit à toutes les fatalités qui l'étreignent. Le seul libre serait le sage; car n'obéir qu'à soi c'est être libre par définition. = Etre déterminé par la raison du meilleur, c'est être le plus libre. = Lorsqu'on se détermine ainsi, on a l'âme remplie d'une joie supérieure. Voila la vraie réponse au déterminisme c'est celle qui est developpée avec une force nouvelle dans le livre de Mr Fouillé = la liberté et le déterminisme = Il y ajoute un grand nombre de remarques excellentes; par exemple, la seule idée que nous avons de notre liberté suffirait pour être libre, parceque plus on se croit libre et responsable, plus on se surveille soi même, plus on réflechit à ce que l'on fait, plus on en vient à n'agir en toutes circonstances que pour des bonnes raisons.

3° Objection physiologiste.

L'objection physiologiste a donné lieu au matérialisme. Nous voila parvenus à la plus formidable des objections faites contre la liberté. La voici. Nos actions que nous croyons libres par une singulière illusion sont fatalement déterminées par mille raisons physiques et organiques qui agissent à notre insu en nous mêmes.
Spinosa dans son Ethique avait déjà vu cette objection: Je vais me promener, dit il, et je crois que c'est librement, mais je ne songe pas que mille petites causes m'y poussent malgré moi et me forcent à vouloir nécessairement cela plutot qu'autre chose. Il fait beau, par la fenêtre m'arrive l'air frais et parfumé qui m'excite le sang et par là tout



l'organisme. le chant des oiseaux. le bruit des voix joyeuses suscitent en moi, ~~à~~ l'état vague, mille associations d'idées qui me mettent dans une excitation croissante et qui me font partir d'une façon automatique au fond, mais que je crois libre, dans mon ignorance de toutes les petites causes qui nous ont déterminés.

Cette même opinion a été énoncée avec une force de plus en plus grande par toutes les écoles matérialistes contemporaines. Bien plus, c'est l'opinion, de la plupart des savants, des physiologistes, des médecins, habitués à considérer l'effrayante influence du physique sur le moral sans s'occuper suffisamment de celle du moral sur la physique.

Phrénologie

Nous ne dirons rien de la phrénologie qui prétend que l'on naît avec la bosse de tel crime ou de telle vertu, et qu'on est prédestiné par conséquent à faire un honnête homme ou un scélérat. La phrénologie est reniée par les savants et l'on s'accorde à dire que Gall est allé beaucoup trop vite et beaucoup trop loin dans la localisation cérébrale des facultés. C'est au fond une doctrine analogue que celle beaucoup plus scientifique et beaucoup plus profonde de l'hérédité psychologique.

Hérédité

Peut on contester en effet, que de même que les enfants en naissant ressemblent au physique à quelques uns de leurs parents, de même aussi, ils apportent en naissant des prédispositions intellectuelles et morales, une grande mémoire en germe, une grande imagination, des tendances plus ou moins profondes. Si cela est et si vous y ajoutez surtout l'influence vraiment effrayante du milieu, de l'alimentation physique, de l'éducation intellectuelle, des exemples,

des conseils, des lectures, peut on contester que nos actions les plus libres en apparence, nos résolutions les plus secrètes, soient au fond de véritables résultantes de toutes les forces organiques dont notre corps est fait ?

Réponse.

Il faut faire de bonne grâce une très grande part à cette objection. Prétendre la réfuter tout à fait serait se mettre en lutte contre le bon sens et la science et compromettre tout ce que nous voulons sauver. La vérité philosophique, soyons en sûrs, ne peut être en contradiction absolue avec les vérités bien démontrées des sciences.

Voyons ce que font les tribunaux. On ne refuse aucunement d'accorder les circonstances atténuantes toutes les fois qu'une action trop puissante du physique sur le moral est prouvée. Personne ne fait le fou responsable. On sait que certaines boissons font perdre la raison et par suite la responsabilité. On sait que certaines personnes naissent disposées au mal beaucoup plus qu'au bien. Toute la question est de savoir si les influences très réelles sont véritablement nécessitantes.

Elles le seraient dans l'hypothèse matérialiste, si l'homme n'est qu'un composé d'organes sans rien de plus. C'est ce qui sera examiné dans les prochaines leçons. Jusqu'à ce que le matérialisme soit établi et démontré, voici quelle sera notre conclusion sur ce débat.

Conclusion.

Notre liberté est profondément influencée par toutes les raisons énoncées ci-dessus, mais elle n'est pas du tout supprimée ; cela n'empêche pas le bien de lui être commandé et le mal de lui être défendu ; elle a d'autant plus de mérite à faire l'un et éviter l'autre



que la nature lui oppose plus d'obstacles. La morale ne consiste pas pour tous les hommes à faire la même chose, elle consiste pour chacun à faire ce qu'il voit le meilleur, étant donné ce qu'il a d'intelligence et de liberté; et il en a assez pour choisir entre le bien et le mal quand il les discerne, cela suffit. quand il ne les discerne pas il n'est pas responsable.

Socrate faisait cette belle réponse à un phrénologiste de son temps qui lui trouvait toutes les mauvaises bosses: = c'est vrai, j'étais le plus mal doué des hommes, mais avec l'aide des dieux et à force de lutter, j'ai pu faire aussi bien que les autres. =

VH

R. Bellamy

Tota est in corpore toto et in qualibet parte ejus. - S[t] Thomas -

1

Philosophie. 42[me] Leçon

Psychologie (XXVI) - Du principe pensant. Du Spiritualisme

153

Il s'agit maintenant, étant achevée l'étude de toutes les facultés du moi, d'essayer de dire ce que c'est, en fin de compte que ce moi qui sent, pense et veut. Est-ce une réalité à part, d'une nature propre et d'une valeur supérieure à toutes les autres? Est-ce au contraire une manifestation, comme les autres, temporaire et fugitive de la matière? Celle-ci a-t-elle, au nombre de ses multiples et mystérieuses fonctions, celles de jouir, de souffrir, de penser, de vouloir, comme celle de respirer et de digérer?

C'est une question de métaphysique.

C'est là une question de métaphysique s'il en fut, puisqu'après avoir décrit les phénomènes dont le moi est le théâtre, nous en venons à nous demander: qu'est-ce en dernière analyse que le moi? quelle en est l'essence? Un traité de psychologie purement descriptive, n'aurait pas à soulever cette question; car ici nous sortons des faits pour discuter l'essence dernière des choses. Mais la psychologie positiviste, si elle est commode, est bien peu satisfaisante.

Importance de la question.

Il est, en effet, difficile de ne pas se poser cette question, qui est en somme la plus intéressante de toutes. Le reste de la psychologie a sans doute un intérêt propre, mais c'est surtout cette conclusion qui passionne, et, avec raison, les chercheurs. On voit bien en effet, l'immense importance du progrès, suivant la solution à laquelle on s'arrête, il y a tout à espérer ou tout à craindre; c'est notre destinée



même qui est en jeu. Si nous avons quelque chance de survivre d'une façon ou d'une autre après la mort, cela dépend évidemment avant tout, de ce que nous sommes pour le présent. Si nous ne sommes que matière, notre destin est assuré, on peut s'y résigner, mais il est certain que ce n'est pas celui dont l'immense majorité de nos semblables a coutume de bercer son imagination.

Ce n'est pas seulement le grand problème de la vie future qui est en jeu, c'est aussi la morale, la responsabilité, choses auxquelles on tient le plus dans ce monde à quelle école philosophique que l'on appartienne. Laissons donc les positivistes déclarer insoluble cette question redoutable ; elle l'est peut-être en effet, mais il est toujours bon de s'en assurer. On aura le droit de trouver faibles les solutions proposées, mais encore faut il les connaître.

Utilité de cette étude

Peut être accordera-t-on que le spiritualisme n'est pas inattaquable, mais il faut savoir sur quelles raisons il repose ; et quant au matérialisme, pourquoi ignorerait-on de parti pris les arguments qu'il fait valoir ? Si ces arguments étaient vrais, il faudrait s'y rendre, l'esprit philosophique l'exigerait. Mais on le verra, les arguments du matérialisme sont très loin d'être plus forts que ceux de la doctrine inverse ; on peut donc dire jusqu'à présent qu'ils sont d'une force moindre. On verra donc ce que l'on doit choisir si l'on veut faire un choix ; et si on refuse de choisir avec les positivistes on pourra au moins dire pourquoi on croit bon de suspendre son jugement. Avant tout, il faut donc étudier la question.

Historique de la question — Le débat date de loin. Il apparait dès Socrate (car avant lui, la question ne s'était même pas posée.) avec lui commence la grande famille des spiritualistes. Ce sont d'une manière générale, nous ne le disons pas pour en tirer des preuves qui seraient très faibles, vu ce que nous avons dit du témoignage des grands hommes) les plus grands noms de la philosophie: Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque, Descartes, Leibnitz, Malebranche Kant. etc.

De l'autre coté, ce sont les atomistiques et les épicuriens: Lucrèce, Hobbes, Gassendi, d'Holbach, La Mettrie, Helvetius, Brousset, Cabanis; de nos jours beaucoup de savants, de physiologistes, ayant à leur tête le docteur L. Büchner qui a fait dans un livre très franc et très hardi = Kraft und K = (Force et matière) la profession de foi de l'école matérialistes.

Remarque relative à Aristote — Nous n'avons pas nommé Aristote, parceque selon nous, il a plutôt des tendances fortement spiritualistes comme on le voit dans sa belle morale et surtout dans sa métaphysique puis que pour lui le secret de l'univers est la pensée pure: Νους, νοησις νοησεως.

Erreur répandue par Raphael. — Cependant il y a un tableau de Raphael, qui a répandu une idée inverse et pas complètement fausse sur ce point. C'est le tableau de l'Ecole d'Athènes. Raphael qui était savant, presqu'autant qu'artiste, connaissait admirablement l'antiquité Grecque; il entreprit de ~~grouper~~ peindre et réunis d'une façon raisonnée, tous les grands hommes d'Athènes. Le tableau est divisé en deux parties. Sur la plateforme qui soutient les colonnes d'un temple, au milieu de la composition se trouvent



les deux principaux personnages. Platon et Aristote. Le premier, noblement drapé lève fièrement la tête et de la main montre le ciel. Du même côté de lui, sont groupés les grands hommes qui ont eu comme lui des tendances idéalistes ou spiritualistes. Ils causent entre eux et semblent s'entretenir particulièrement de beaux arts.
De l'autre coté sont les philosophes plus positivistes et les savants. Archimède fait une démonstration géométrique et autour de lui sont rangés plusieurs disciples avides de sciences exactes. Les dominant tous, Aristote sur le même plan que Platon cause avec lui; son attitude est très noble, mais il montre la terre d'un geste tranquille, semblant dire: étudions surtout les faits, restons près de la nature.

But de Raphael

Ce serait une grave erreur que de croire que Raphael a voulu opposer le matérialisme au spiritualisme; dans ce cas, il aurait fait grand tort à Aristote, et il connaisait trop bien la Grèce pour se tromper ainsi. Ce que le peintre a voulu opposer c'est la tendance scientifique à la tendance esthétique et poétique, l'amour des faits exactes à l'amour des idées, des théories. Il n'y eut qu'une seule école matérialiste en Grèce et ce n'est pas Aristote qui en fut le chef c'est Epicure.
Quoique le matérialisme n'ait pour lui aucun nom véritablement grand, aucun philosophe de premier ordre, ce n'est pas une raison pour refuser de l'entendre, aussi nous consacrerons une leçon entière à l'examen approfondi de cette doctrine.
Commençons par exposer dans toute sa force, la doctrine spiritualiste et par faire voir comment elle s'est rajeunie

Spiritualisme et Matérialisme antiques

au fur et à mesure que la science avançait et que la question se déplaçait à son avantage.
Autrefois on se figurait généralement l'âme (heureux quand on n'en comptait pas plusieurs.) comme un petit être d'une matière quintessenciée, sorte de bulle d'air logée quelque part dans le corps comme un oiseau dans sa cage ou suivant la belle métaphore de Platon, comme un prisonnier dans une forteresse. le matérialisme étant alors peu fort et ne reposant pas sur une science solide, on s'occupait assez peu de se défendre contre lui et l'imagination des philosophes se donnait librement carrière pour décrire au gré de leur fantaisie, la place exacte de l'âme, pour dire à quelle époque elle arrivait dans le corps. On sait que Platon faisait une place à part à ses trois âmes. Un autre philosophe plaçait l'âme dans le coeur disant qu'elle devait être au milieu du corps ; à quoi Gallien répondait que dans ce cas elle serait mieux logée dans le nombril.
Jusqu'à Descartes, on s'occupa de ces questions oiseuses. Il loge l'âme dans la glande ~~[illegible]~~ pinéale. On n'abandonnera ces affirmations téméraires que quand la science étant devenue formidable et offensive, il faudra se défendre contre elle.

Créastiens, traduciens, infusiens.

Tout le moyen age se préoccupa en fait de questions puériles, de l'étrange question de savoir à quel age l'homme commençait à avoir une âme. Il y eut trois grands courants : les créastiens, les traduciens et les infusiens.
Les créastiens disaient que l'âme était créée au moment de la conception et immédiatement envoyé par Dieu dans



l'embryon. Les *traduciens* prétendaient que toutes les âmes avaient été mises en germes dans la première âme comme tous les corps dans le premier corps, et que l'âme était transmise par la génération. Enfin selon les *infusiens*, Dieu versait l'âme dans le corps de l'enfant à une date précise, mais ils n'étaient pas d'accord sur cette date, les uns disaient quarante jours après la conception ; les autres à la naissance seulement ; les autres même à l'age de raison.

Utilité de ce qui précède

Nous ne rappelons ces singuliers débats que pour faire voir comment le spiritualisme lui même s'est profondément rajeuni et comment le progrès s'est fait même dans ces sciences où on le déclare impossible. C'est un immense progrès que d'avoir renoncé à résoudre certaines questions pour reporter toutes ses forces sur des points plus certains.

Questions déjà étudiées.

Voici maintenant le spiritualisme moderne. Nous ne nous attarderons pas à rappeler ici ce que nous avons déjà dit de questions plus célèbres mais non moins insolubles (celle du rapport de l'âme et du corps.) Nous avons déjà fait connaissance dans la perception extérieure des hypothèses des esprits animaux, des causes occasionnelles, de la vision en Dieu, de l'harmonie préétablie ; toutes ces hypothèses également insoutenables, ne servent qu'à nous faire renoncer à résoudre les problèmes impossibles.

Etendue de la question.

La question bien restreinte aujourd'hui est encore assez grande : l'âme est elle distincte du corps, quelle que soit la façon dont elle soit liée ? Sur ce point même la question s'est notablement

déplacée depuis quelque temps. Le mot âme a un sens beaucoup trop large, si on le prend comme Aristote ou l'école de Jouffroy, et si l'on attribue à l'âme la vie en général, le mouvement, bref toutes les fonctions des corps vivants. Prouver le spiritualisme de l'âme ainsi entendue serait fort difficile, car il faudrait démontrer la spiritualité de la matière vivante, de l'estomac du polype, de la plante même et l'on ne saurait où s'arrêter; vouloir trop prouver, aboutirait à ne rien prouver.

État actuel de la question.

Ce que l'on tâche de prouver aujourd'hui c'est le spiritualisme du moi ou de la personne humaine. Ce qu'il faut pour faire une personne nous l'avons dit: conscience active de soi, raison, volonté, liberté. Il s'agit donc de savoir si ce je ne sais quoi qui s'affirme par la réflexion, qui connait les vérités générales, qui veut librement, est oui ou non distinct de la matière. Sur ce terrain le spiritualisme est beaucoup plus fort que sur l'autre qu'il a bien fait d'abandonner. Voici les preuves que nous ferons valoir: 1º. témoignage direct de la conscience. 2º Examen comparatif des attributs de la matière et du moi. 3º Preuve morale de Kant et faits à l'appui.

1º Témoignage direct de la conscience.

1º Joseph-Garnier fait remarquer avec raison que l'homme qui dit: je ou moi, se distingue tacitement de ses organes, qu'il ne se croit en rien diminué moralement par la perte d'un membre. Il appelle à son secours une preuve assez superficielle mais touchante. Il rapporte qu'un enfant demandant à sa mère: qu'est-ce que l'âme? s'écria après l'explication: je comprends, c'est



8

ce avec quoi je t'aime. Il y a, fait observer Garnier comme une affirmation charmante de la distinction que sent l'enfant entre ce qui en lui aime et ce qui respire, digère. Cette preuve ne serait pas à elle seule d'une haute portée philosophique.

Preuve de Descartes

Écoutons Descartes: = Je suis une substance dont toute l'essence est de penser; et ma pensée m'est infiniment plus facile à connaitre que mon corps, c'est en réalité beaucoup moins contestable, car je peux douter de mon corps je puis imaginer que je n'en ai pas, mais je ne puis douter de moi, il m'est impossible ~~d'en~~ imaginer que je ne suis pas; car du moment que j'imagine, je suis. Cette remarque est d'une grande profondeur; c'est la meilleur de la philosophie cartésienne.

On a pu contester cette prétention de Descartes que l'âme est plus aisée à connaitre que le corps; on a pu trouver qu'il allait trop loin en concluant qu'il y a un abime entre le corps et l'âme. La même preuve paraitra beaucoup plus forte si on y ajoute la fameuse remarque de Maine de Biran, ce qu'il y a de plus beau dans sa philosophie.

Remarque de Maine de Biran

Il y a une profonde différence entre la manière dont les corps nous sont connus et celle dont nous connaissons le moi. Pour le corps nous ne constatons que des qualités. Ce que nous appelons substance matérielle est toujours au fond une qualité. – Pour le moi, nous le connaissons directement par lui même par delà ses modifications superficielles nous le sentons dans toute son énergie intime, source de toute activité et de tout effort. Par conséquent le moi et la matière sont vraisemblablement

distincts en nature, puisqu'on en a une connaissance si différente.

Remarque

Cette première preuve n'est pas sans force ainsi complétée et quand on appelle Maine de Biran au secours de Descartes. Remarquons cependant que cette preuve n'a de valeur que si on renonce comme nous l'avons fait, à entendre par âme le principe de la vie et la cause des fonctions organiques, en même temps que l'être sentant, pensant, voulant. C'est le grand progrès accompli par le spiritualisme.

2° Examen comparatif.

2° Mais quand même comme on l'a parfois prétendu, nous ne connaîtrions pour l'âme aussi, que des phénomènes et des qualités, qu'importe si les attributs de l'âme sont tels qu'ils excluent ceux de la matière. Il est évident que deux choses ayant des attributs diamétralement opposés, ne sont pas identiques. C'est ce que nous prouverons en opposant un à un les principaux attributs du moi à ceux de la matière.

(α) Unité.

Le moi est un, par définition. La conscience nous le dit: le pouvoir que nous avons de comparer ne pourrait ne pas être sans l'unité. La matière est divisible à l'infini, prétendent quelques uns ce qui est sûr c'est que partout où nous voyons de la matière nous pouvons y mettre de la division, soit en pensée, soit en réalité; et là où l'imagination n'aperçoit plus rien, ce n'est plus de la matière, c'est le néant.

(β) identité

Le moi est identique, un à travers le temps; c'est là la ratio essendi de la mémoire. Je ne me souviendrai pas de ce que j'ai fait, il y a vingt ans, si le moi de ce temps avait été anéanti et remplacé par un autre. Or nous l'avons vu, pour la matière brute



rien ne nous assure de son identité. A plus forte raison pour la matière organisée, tout nous assure qu'elle ne l'est pas. Interrogeons les savants: qu'ont prouvé les expériences de Magendie de Flourens, de Mr Claude Bernard? que la matière organisée se renouvelle dans un temps donné de la façon la plus complète; ce temps est très inférieur à celui qu'embrasse notre mémoire. Des expériences ont été faites avec de la garance. On en nourrit un lapin puis on cesse. Peu de temps après, si on scie l'os, une raie rouge uniformément répartie est visible à la surface de l'os. Un peu plus tard l'anneau se déplace vers la moelle; il se résorbe, chassé par l'afflux des molécules nouvelles. A la fin il disparait. La profonde rénovation des tissus se fait donc même pour les os. Le moi au contraire est identique.

(2) attributs psychologiques 1° sensibilité

Considérons maintenant les attributs psychologiques du moi et d'abord la sensibilité. On peut bien dire: au fond rien ne prouve que la matière ne sente pas, nous ne pouvons expérimenter sur ce point. — La sensibilité réfléchie telle que nous l'éprouvons: affection, douleur, joie, tristesse, passion, tout cela suppose la conscience. Mais celle-ci à son tour suppose l'unité, car on l'avait appelé pour cette raison sensorium commune, c'est un centre unique où convergent toutes les données des sens, toutes les impressions du dehors. La nature n'étant pas une, on peut affirmer a priori qu'elle n'est pas sensible de cette sensibilité consciente et réfléchie du moi. Il y a plus notre sensibilité aspire en quelque sorte à dominer et à dépasser la matière. Comment voir la simple résultante

de forces mécaniques dans ces aspirations supérieures que nous avons décrites dans l'amour du beau, du vrai, du bien.
Si la douleur corporelle pouvait être expliquée dans l'hypothèse matérialiste et ce n'est pas même le cas, la joie et la douleur purement morales resteraient inexpliquées. Que dire des cas où un homme physiquement torturé se dit moralement heureux, comme les martyrs.

2° L'intelligence.

La matière peut elle penser? rien ne nous autorise à le croire, tandis que tout nous autorise à croire le contraire. Qu'est-ce qui penserait dans notre corps? seraient-ce plusieurs molécules à la fois? Que devient alors l'unité, condition essentielle de la pensée serait-ce une molécule unique? où est elle? En quoi est elle atteinte par une lésion superficielle du cerveau?
Les objections mêmes des matérialistes sont incompatibles avec l'hypothèse d'une molécule unique pensante.
Ajoutons comme précédemment que beaucoup de nos pensées dépassent la matière. Par exemple, comment l'idée de ce qui doit être résulterait elle d'une combinaison de mouvements qui ne sont que des faits?

3° activité libre.

Le moi est essentiellement actif, c'est l'activité même. La nature a pour premier attribut l'inertie. Nous croyons à tort ou à raison que le moi est libre, au moins de son vouloir, sans cela, la responsabilité et la moralité ne sont que de vains mots. Pour la matière au contraire nous sommes surs qu'elle ne saurait être libre. Comment cette illusion de la liberté, quand c'en serait une, aurait elle pu apparaître dans la matière vouée à la nécessité des lois physiques?



3e Preuve morale

3e La preuve morale de la Spiritualité de l'âme est de Kant. C'est un corollaire de sa preuve morale de la liberté. La liberté, a-t-elle dit, impossible à prouver par la théorie pure, est un postulat de la raison pratique mais elle est impossible dans l'hypothèse matérialiste, donc le moi n'est pas purement un agrégat de phénomènes physiques.

C'est alors que Kant invente ses noumènes; il entend par ce mot une réalité qui n'est pas concevable et dont on ne peut rien dire de particulier, mais dont l'existence est déclarée cependant incontestable et nécessaire par la pensée pure (νοῦς) le moi libre pour Kant est un noumène.

On ne voit pas ce que peut être le moi en ce monde, comment il peut être libre mais la pensée pure déclare et exige l'existence du moi et sa liberté, n'importe où et n'importe comment en dehors et au dessus de la série des phénomènes voués aux transformations incessantes et à un mécanisme fatal.

Remarque

D'après ce qui précède, on peut remarquer facilement que c'est un acte de foi que demande Kant, au nom de la liberté et de la morale. On sort donc avec lui de la science proprement dite et l'on pénètre dans les plus hautes régions de la métaphysique. Cet acte de foi a une très grande importance de la part d'un penseur comme Kant, aussi ennemi des préjugés et aussi catégoriquement sceptique tant qu'il a cru pouvoir l'être avec raison.

Faits à l'appui

Quant aux faits à l'appui les

voici. L'ame commande au corps, donc elle n'en est pas la résultante ; car une force provenant d'une autre n'a jamais été vue se retournant contre elle et lui donnant des ordres. Autre chose : si le moi était matériel, tout contact organique irait à la conscience, car en physique, rien ne se perd. Comment donc expliquera-t-on les contacts inaperçus dans la distraction, la méditation et dans tous les cas où le moi est tout absorbé de sa vie propre?

Conclusion

Tel est le spiritualisme contemporain. Aussi rajeuni, il reste très fort contre les attaques du matérialisme que nous étudierons la prochaine leçon.

Vu

14

16

Lr. Bellamy

> Les matérialistes sont sourds à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnaître : une machine ne pense point il n'y a ni mouvement ni figures qui produisent la réflexion. Quelque chose en toi cherche à briser les liens qui te compriment l'espace n'est pas ta mesure. L'univers entier n'est pas assez grand pour toi. Tes sentiments, tes désirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que le corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.
>
> — Rousseau : Emile IV

Philosophie 43ème leçon

Psychologie (XXVII). Examen du matérialisme. Conclusion.

Tant qu'on l'examine seul, le Spiritualisme malgré les difficultés qu'il ne tranche pas, et les mille questions qu'il renonce à résoudre, le spiritualisme, dis-je, paraît une doctrine très forte et difficilement contestable ; mais les objections du matérialisme viennent jeter un grand trouble dans l'esprit.

Argument rejeté

En vain voudrait-on tirer un argument contre le matérialisme de l'obscurité des philosophes qui le soutiennent, cette obscurité, peut-on répondre, tient au préjugé commun qui a empêché les philosophes de cette école d'être connus parce qu'ils apportaient des vérités contraires à l'opinion du vulgaire.

Définition du matérialisme

Essayons donc de répondre au fait. Le matérialisme est la doctrine qui consiste à croire que toutes les opérations du moi, sensibilité, pensée, vouloir, sont des attributs, des propriétés de la matière vivante, aussi bien que les fonctions vitales : digestion, circulation.

Le matérialisme lui aussi a fait des progrès depuis l'antiquité ; la question s'est peu à peu déplacée et posée d'une manière nouvelle. Elle s'est restreinte, aussi le matérialisme qui prétend aujourd'hui prouver moins de choses qu'autrefois, les prouve moins faiblement ou du moins croit les prouver d'une façon indiscutable, c'est ce que nous verrons.



Philosophes matérialistes antiques

Les premiers matérialistes sont Leucippe, Héraclite, Démocrite, et plus tard Epicure et Lucrèce; chez ces philosophes, le matérialisme est une doctrine cosmogonique, c'est à dire, qu'ils prétendaient expliquer la formation du monde par la simple matière. Ils nient la création et l'intervention du Dieu créateur (δημιουργος). Tout s'explique par l'étendue la forme, le mouvement des atomes. D'où vient ce mouvement? du hasard. Où va-t-il? au hasard.

Contre un matérialisme de ce genre, Socrate, Platon, le grand philosophe pénétré de la beauté et de l'ordre dans l'univers, ont eu beau jeu et on en fait aisément justice, par l'exposé même de cette doctrine.

Du stoïcisme.

Le Stoïcisme est bien matérialiste mais d'une façon plus intelligente. Pour former le monde, il montrait que l'étendue seule n'a pas suffit, il a fallu la force. Alors on a identifié la force et la matière; on a dit: la matière est douée d'une énergie propre, elle se meut par elle-même, s'organise par elle-même. C'était diviniser la matière, mais ce n'était pas purement, comme les précédents, supprimer Dieu.

Matérialisme actuel.

De nos jours, le matérialisme a pris une toute autre attitude, il s'est restreint. Quoiqu'il ait bien toujours pour conséquence nécessaire de supprimer Dieu, il évite de le dire et laisse de côté la question cosmogonique, il prend la matière telle qu'elle est et déclare que c'est elle qui pense seule, et veut sans l'intervention d'aucun

autre principe distinct.

La physiologie est aujourd'hui la science favorite des matérialistes; ils considèrent surtout les corps vivants et se bornent à prétendre que parmi les fonctions de la matière organisée, du cerveau en particulier, figure la pensée, le sentir et le vouloir.

Avantage des matérialistes.

L'avantage des matérialistes contemporains, c'est qu'ils sont, en général des savants, tandis que les spiritualistes sont souvent trop peu initiés aux choses scientifiques et se contentent trop souvent de réponses vagues et presque uniquement littéraires. Essayons donc de suivre le matérialisme sur son véritable terrain.

Trois groupes de preuves

Le matérialisme présente trois groupes de preuves. Nous allons les présenter par ordre de généralité, en répondant sur chaque point. On tire des arguments: 1° de la nature de la matière en général et du principe de raison suffisante; 2° de l'influence du physique sur le moral; 3° des rapports particuliers qui existent entre le cerveau et la pensée.

1° De la matière en général

1° On dit d'abord: vos preuves tirées de la comparaison entre les attributs de la matière et ceux de la pensée supposent ce principe: des attributs tout à fait différents veulent des substances tout à fait différentes. Cela n'est pas. Car deux phénomènes tout à fait différents peuvent avoir une seule cause, comme la chute d'une pierre et l'ascension d'un ballon, comme la dilatation d'une barre de fer par la chaleur et la diminution d'une boule de terre.

Réponse

Cette objection n'est pas forte. La chaleur qui dilate la barre de fer, dilate aussi la boule de terre, seulement elle



rend gazeux l'élément humide qui disparaît ainsi, causant le rétrécissement dans la boule. De même l'ascension d'un ballon n'est pas une exception à la loi de la chute des corps; c'en est une conséquence naturelle. L'air pour un même volume pesant plus que le ballon, tombe tandis que le ballon monte.

Seconde objection

On dit ensuite (car la remarque précédente était de Jouffroy qui n'est pas matérialiste à proprement parlé) Que savons nous de la matière et de ses attributs? Tous les jours, on découvre des propriétés nouvelles qu'on ne soupçonnait pas. On découvre l'électricité, le magnétisme; qui sait si quelques travaux ultérieurs, ne viendra pas nous montrer dans la matière le pouvoir étrange mais incontestable de sentir, penser, vouloir! En déclarant que c'est impossible, c'est imposer des limites à la puissance divine.

Réponse.

Nous avons deux choses à répondre. 1° On vient de dire: la matière pourrait bien penser, c'est une pure hypothèse ce n'est pas un peutêtre qu'il faut au matérialisme pour se fonder, c'est une certitude scientifique. Il n'est pas démontré nous dit-on, que la matière ne pense pas; mais le contraire n'est pas démontré. – 2° C'est à tort qu'on fait intervenir Dieu dans ce débat. C'est d'abord étrange de la part du matérialisme qui généralement nie Dieu. Ensuite la toute puissance de Dieu ne consiste pas du tout à pouvoir tout faire, car il y a des choses rationellement impossibles, logiquement absurdes qu'on ne saurait lui prêter. On ne saurait admettre qu'il ait pu concilier l'inconciliable. Il était libre,

sans doute de donner à la matière les propriétés qu'il voulait, mais non pas des propriétés incompatibles avec sa nature et son essence du moment qu'il faisait la nature étendue et divisible, il ne pouvait lui donner pour attribut la pensée qui suppose l'unité et la indivisibilité.

Troisième objection

Quant au principe de raison suffisante voici le role qu'on lui fait jouer. A quoi bon deux substances, dit on, si une seule suffit. Notre esprit a un grand besoin d'unité et il nous semblerait beaucoup plus sage qu'il y ait dans le monde une seule réalité expliquant tout, au lieu de deux.

Réponse

Le besoin d'unité qui est réel ne prouve rien en faveur du matérialisme, car il y a une autre doctrine ramenant tout à l'unité, c'est l'idéalisme, pour lequel tout est la pensée, et la matière une illusion (Berkeley) Beaucoup de grands esprits possédés du besoin d'unité qu'on invoque ici ont mieux aimé tout rapporter à la pensée que tout ramener à la matière. Ils étaient dans leur droit on ne peut donc tirer aucune preuve sérieuse de cet argument a priori.

2° Rapports du physique au moral

2° Les rapports généraux du physique et du moral ont fourni des preuves de faits plus précises et plus intéressantes. Notre caractère moral, dit on, notre sensibilité, notre intelligence, notre volonté dépendent étrangement des influences physiques qui pèsent sur nous.

(1°) Le climat.

Le climat est pour beaucoup dans le tempérament moral; les peuples du nord sont généralement plus actifs, plus laborieux. L'inactivité sous leur rude climat serait la mort. Au contraire la mollesse des napolitains est proverbiale. La chaleur



des contrées méridionales semble déprimer les facultés et faire qu'on passe sa vie dans l'oisiveté.

2° le milieu

Le milieu a une influence analogue. Rien ne coute tant que d'être brave au milieu de laches, laborieux au milieu de paresseux, pur au milieu des débauchés. C'est pour cela qu'on proscrit avec soin les mauvais exemples et les mauvaises compagnies.

3° le sexe

Considérons ensuite le sexe, ne crée-t-il pas une différence profonde d'intelligence, de sensibilité, de volonté n'est il pas connu que la sensibilité de la femme est plus vive, son intelligence moins capable d'abstraction de généralisation, son caractère moins énergique

4° l'age

L'âge fournit une preuve encore plus redoutable. On peut citer ici les vers de Lucrèce.

Gigni pariter cum corpore et una
crescere sentimus pariterque senescere mentem

Il semble en effet que nos facultés naissent avec le corps, grandissent et meurent avec lui.

5° la santé

La santé a une influence incroyable sur l'esprit: mens sana in corpore sano. La moindre maladie obscurcit l'esprit, supprime complètement l'intelligence comme dans la folie et produit parfois le délire ou folie momentanée.

Réponses

Nier tout cela est impossible et nous ne l'essayerons pas. Toute la question est de savoir s'il y a ici de simples influences ce que nous accordons, ou un rapport nécessaire et absolu de cause à effet, ce que nous nions. En effet sur chacun de ces points, on peut répondre.

1° climat

Pour ce qui est du climat, qui ne sait que la laborieuse Angleterre est aussi

la patrie du spleen et qui au contraire sous ce même climat où l'on est aujourd'hui si amolli, a vécu la plus rude race d'hommes qui ait existé.

2° Le milieu

Le milieu, les exemples, toutes les influences sociales sont certainement d'une grande force, mais cependant ne paraissent pas nécessiter d'une manière absolue telle tournure d'esprit, ou telle autre. Que l'on considère par exemple, Jeanne Darc apparaissant tout d'un coup avec les vertus les plus étranges et les plus élevées au dessus de sa condition et de son milieu.

3° Le sexe

Quant au sexe, on peut répondre deux choses : d'abord l'infériorité intellectuelle de la femme, son impuissance aux abstractions et aux sciences pures quand même elle serait constatée, ne serait elle pas plutôt un effet de la condition dans laquelle on la tient, de l'éducation qu'on lui donne si peu libéralement? Ensuite cette infériorité est contestable, sans tirer beaucoup d'exemples de la vie des femmes célèbres, rappelons Mme de Staël qui surtout dans son livre de l'Allemagne a écrit des pages de haute philosophie et a compris l'esprit général de la doctrine de Kant, de la façon la plus remarquable et la plus précise. Citons ensuite Sophie Germain, Rosa Bonheur, etc.

4° L'âge

L'âge? mais Mozart était un musicien de génie à six ans, Pascal un grand mathématicien à douze. Voltaire au contraire a une lucidité d'esprit toujours croissante jusqu'au jour de sa mort à l'âge de quatre vingt quatre ans. (1778)



5° la santé

Pour ce qui est de la santé. Pascal

est la plus frêle organisation de son siècle. Depuis l'age de seize ans, disait il, il ne passa pas un seul jour sans souffrir. son génie en fut il diminué? non, un médecin Mélut dans son livre de l'Annulette de Pascal prétend au nom du matérialisme d'ailleurs que le génie du grand penseur tient à cette extrême excitation nerveuse. Que les matérialistes se mettent donc d'accord entre eux et ne nous donnent pas la maladie à la fois comme l'explication du manque d'intelligence et du génie.

5° La santé.

Le corps est certainement en cette vie du moins, le compagnon nécessaire, l'instrument de la pensée; nous ne prétendons pas nier que la pensée ne gagne beaucoup à avoir sous ses ordres, un corps sain et docile, nous expliquerons par là, le mens sana in corpore sano. Mais il faut qu'il y ait autre chose que l'influence du corps, autrement les exceptions qu'on vient de voir, sont inexplicables. Ce qu'il y a, le voici.

De même qu'un admirable artiste avec un instrument très grossier faire des merveilles, de même que Paganini avec le plus mauvais violon et avec une seule corde pouvait ravir son auditoire; de même, il faut reconnaître qu'il y a des hommes dont la pensée est si puissante qu'elle dompte et domine un corps malade. C'est vrai de l'intelligence proprement dite, on le voit par Pascal; c'est vrai du courage, de la vertu morale: trois fois, il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime.

Ne reste-t-il rien des vers de Lucrèce après cet essai de réponse? Tant s'en faut. L'objection du poète est non seulement la plus belle par sa forme, c'est aussi la plus redoutable. Les exceptions citées sont d'insuffisantes réponses, il faut le reconnaître. Notre métaphore de l'instrument est encore ce qu'il y a de mieux à dire. En effet l'âme est la même au fond, mais se manifeste diversement suivant l'âge, c'est à dire suivant la perfection et la docilité plus ou moins grande de l'instrument qu'elle manie.

Influence du moral sur le physique

On oublie trop en effet quand on parle des influences du physique sur le moral, les influences inverses du moral sur le physique. Platon avait déjà aperçu cette objection. On disait de son temps que l'âme est au corps comme l'harmonie à la lyre, c'est à dire, une simple résultante de la vie organique. Platon répondait déjà qu'on n'avait jamais vu l'harmonie commander à la lyre, tandis qu'on voit tous les jours l'âme commander au corps. Il s'opposait donc à ce que l'on fît une résultante de ce qui est, au contraire par définition, une force active, une énergie propre.

Que dire de ce jeune corse Viterbi qui conçut et accomplit l'étrange projet de se laisser mourir de faim, domptant par là son corps, malgré d'effroyables souffrances. Peut on croire qu'une pareille résolution mortelle à tout l'organisme fut exclusivement la résultante mécanique du jeu même de l'organisme?

3° Rapports du cerveau et de la pensée

3° Voici maintenant les arguments les plus forts du matérialisme. La pensée, dit on, est fonction du cerveau elle est en raison directe du développement



cérébrale. Le docteur L. Büchner dit que la pensée est un ensemble de mouvements cérébraux. Moins discrets dans leur métaphore, C. Vogt, Feuerbach ont dit l'un que la pensée est une sécrétion du cerveau comme la salive est une sécrétion des glandes, et l'autre comme l'urine est une sécrétion des reins. Voilà le matérialisme contemporain dans ses formes les plus franches et les plus audacieuses.

Éliminons d'abord cette objection qui n'est pas juste. On sait en effet que le cerveau n'est pas une glande et qu'il ne sécrète rien. Cela dit, venons au détail. Toutes les qualités du cerveau ont été données comme produisant la pensée.

1° Le volume

On a proposé le volume. Il est certain qu'une grosse tête est en moyenne un signe d'intelligence. Les chapeliers ont fait depuis longtemps cette remarque que les plus grands chapeaux sont vendus aux savants. Il va de soi bien entendu que cette remarque ne porte pas sur les cas de développement anormal de la boîte osseuse car dans ces monstruosités, le développement du crâne ne coïncide pas avec le développement de la matière cérébrale.

Le docteur Broca a mesuré la capacité des crânes trouvés dans les vieux cimetières de Paris. Il a remarqué: 1° que les crânes des gens du peuple étaient notablement plus étroits que ceux des classes relativement instruites. 2° que par rapport au volume moyen actuel des crânes parisiens, ces anciens crânes étaient très petits, comme on pouvait l'attendre d'un degré de civilisation si inférieur. On sait aussi que la mesure de l'angle

facial a servi à classer les différentes races humaines.

2° le poids.

On a pesé très souvent depuis que cette question passionne les savants, des cerveaux d'hommes de toutes sortes. On prétend qu'en moyenne les cerveaux des gens très peu cultivés pèse très peu, par exemple deux livres tandis que le cerveau de Bethowen pèsait plus de quatre, et que celui de Napoléon, de Talleyrand etc, étaient d'un poids considérable.

3° les anfractuosités

Les anfractuosités plus ou moins profondes du cerveau ont été données comme les corrélatifs d'une pensée plus ou moins puissante. Les rongeurs et les édentés ont un cerveau tout à fait lisse. Au contraire l'homme est de tous les animaux celui dont le cerveau offre le plus de sillons et de relief.

4° constitution chimique.

Vient ensuite la constitution chimique du cerveau. On prétend que les cerveaux les plus intelligents sont ceux qui contiennent le plus de phosphore et que le travail intellectuelle nécessite une plus grande combinaison de phosphore.

Expérience de M. Byasson.

Il faut ici rendre hommage aux patients travaux de M. Byasson. Ce jeune homme pendant un mois s'est mis en expérience lui-même ; prenant une alimentation toujours la même en quantité et en qualité ; faisant tour à tour des travaux purement musculaires, comme le tour de Paris, ou l'ascension cent cinquante fois de suite de son quatrième étage, tour à tour au contraire, des travaux purement cérébraux comme de l'algèbre supérieure, de la métaphysique. Puis il analysait chaque fois ses propres urines et ses chiffres

paraissent avoir établi que le travail intellectuel dépense beaucoup de phosphore, proportionnellement à son intensité et à sa durée.

5° La température

On prétend que pendant le travail de la pensée la température du cerveau augmente, elle diminue au contraire pendant le sommeil et tombe d'autant plus bas que le sommeil est le plus calme

6° L'affluence de sang rouge

On a dit que l'affluence plus ou moins grande du sang rouge dans le cerveau crée la pensée. Il est certain que la trop grande anémie cérébrale suivi de prostration, il est certain que la trop grande abondance de sang arrêté dans les artères et dans les veines du cerveau produisent une pression anormal sur les fibres cérébrales et arretent la pensée soit en partie soit en tout. La plus grande vivacité et lucidité d'esprit coïncide avec une libre et facile circulation du sang rouge.

Expériences de M. C. Bernard.

Il y a une célèbre expérience de M. Claud. Bernard, c'est celle du chien décapité qui prouve cela. La tête est brusquement enlevée à un chien, la mort s'ensuit, ou du moins toutes les apparences de la mort. Tout le sang de la tête s'écoule et le chien paraît inanimé. Mais alors qu'on injecte légèrement dans l'artère carotide du sang frais pris à un autre animal, soustrait à toute coagulation, aussitot que le sang a baigné et revivifié la masse cérébrale, la pensée revient, si l'on peut ainsi dire, le regard se ranime, l'oreille se dresse, l'animal voit ce qui l'entoure et l'entend. Où donc était la pensée pendant cette mort apparente? n'est il pas visible qu'elle n'est qu'une fonction du cerveau dans des conditions nécessaires?

Cette expérience eut un grand retentissement et les matérialistes ont en tiré le plus grand parti. Elle serait, en effet fort embarassante si l'auteur lui-même n'avait pris soin de montrer qu'elle laisse également intactes les deux hypothèses métaphysiques.

7° Analyse des fonctions cérébrales

Tout le monde sait qu'on a pu faire l'analyse des fonctions cérébrales par lésion et ablation partielles des centres nerveux. Les chirurgiens militaires surtout ont bien mis ce fait en lumière, que certaines lésions suppriment telle faculté. On peut enlever à une poule tout ce que appelle généralement son intelligence, en supprimant soigneusement les lobes supérieurs du cerveau; elle continue à vivre, à respirer, à digérer.

Expériences de M. Flourens

Les expériences les plus remarquables de ce genre, ont été faites pour la locomotion des animaux. M. Flourens a pu, en blessant légèrement et d'une façon déterminée, tel pédoncule cérébeleux, faire marcher ou voler un pigeon, soit toujours en ligne droite, soit seulement de tel coté, soit seulement en rond.

Certaines maladies congestionnant certaines parties du cerveau produisent des effets analogues. On cite l'exemple d'un vieux général qu'une affection de ce genre forçait à marcher seulement à reculons.

L'étude du curare faite par M. Claud. Bernard a mis en lumière bien des faits du même genre. On sait maintenant que non seulement les nerfs sensitifs sont distincts des nerfs moteurs, mais encore que les premiers et les centres nerveux où s'opère la conscience sont distincts entre eux et peuvent être supprimés



séparément. Ainsi certaines lésions de la couche optique suppriment certains modes de la vision, ou celle ci toute entière.

8° Le cerveau repousse.

Voici enfin un exemple plus favorable que les précédents à la thèse matérialiste. Non seulement on peut supprimer l'intelligence en totalité ou en partie, mais encore on peut restituer cette intelligence même que l'on a supprimé en faisant réapparaitre par la nutrition les portions de cerveau enlevées. - Toutes les fonctions de l'animal sont intactes bien que le cerveau ait perdu tout instinct; mais si on ingère des aliments dans l'estomac de l'animal, la nutrition se fait, le cerveau repousse et peu à peu réapparaissent toutes les facultés enlevées.

Essai de réponse.

Voila des faits innombrables et très saisissants. Essayerons nous avec M. Janet, de répondre sur chacun de ces points en particulier? Nous le pourrons en lui empruntant ses réponses. Mais ce n'est pas, quant à nous, dans des discussions de faits, que nous espérons trouver le salut du Spiritualisme, car les savants ont sur ce point un avantage incontestable et les difficultés qu'on peut soulever sont toujours dans une certaine disproportion avec l'audace, la solidité apparente de la thèse matérialiste. Voyons cependant ces réponses de détails, sauf ensuite à les compléter par autre chose.

1° le volume

Quant au volume, qui n'a connu des gens pétillants d'esprit, remarquables par leur vivacité d'intelligence et ayant une fort petite tête? La réciproque est vraie.

1° Le poids

Trop peu de cerveaux ont été pesés pour qu'on puisse tirer du poids un argument sérieux les recherches sont trop récentes. En général quand on tient le cerveau d'un homme pour le peser, cet homme mort à l'hôpital est ignoré quant à son passé intellectuel, tandis que l'homme de valeur n'est pas livré au scalpel du médecin.

3° Anfractuosités.

Les anfractuosités du cerveau sont peut-être des signes d'intelligence, mais qui peut l'affirmer? l'écureuil qui serait à ce titre le plus stupide des quadrupèdes, est il bien au degré où cette classification le mettrait? Il y a plus. M. Janet raconte spirituellement le fait suivant qui s'est produit dans une université allemande (Goettingue). Il y avait une magnifique collection de moulures en plâtre représentant une série de cerveaux disséqués dans l'école le cerveau le plus remarquable de beaucoup était celui d'un savetier qui pendant trente ans avait été célèbre uniquement par le bon marché de ses bottes. On a toujours la ressource de dire que c'était un génie caché. Cela est possible, mais le contraire l'est aussi.

Essai de modification de la question

Je sais bien que sur tous ces points on a essayé de modifier le débat; on a dit: ce n'est pas le volume absolu qui importe, ni le poids absolu, ni la beauté absolue des anfractuosités du cerveau, c'est le rapport de tout cela avec la grosseur du corps. Ainsi l'éléphant a une masse cérébrale supérieure à celle de l'homme, mais relativement à la masse énorme de son corps, il a beaucoup moins de cerveau que l'homme.



Reponse

cela est possible. Mais la nécessité où l'on est de faire ces distinctions a priori, montre bien que les difficultés de ces questions sont extrêmes et qu'elles sont bien loin d'être scientifiquement résolues.

4° Constitution chimique

Sur la constitution chimique du cerveau, on sait fort peu de choses ou même rien. A plus forte raison n'a-t-on pas fait l'analyse chimique comparée d'un nombre suffisant de cerveaux pour être autorisé à venir nous dire que les hommes d'esprit ont tant pour cent de phosphore dans la masse cérébrale, tandis que les sots n'en ont que tant pour cent.

5° La température

Pour ce qui est de la température, on ne peut rien en dire; on peut accepter les expériences faites quoiqu'elles soient peu nombreuses. Ce n'est du reste pas une preuve sérieuse contre le spiritualisme.

6° Affluence du sang rouge

Quant à l'affluence du sang rouge, il s'en faut beaucoup que l'on soit d'accord. De savants physiologistes avaient écrit des volumes pour prouver que pendant le sommeil le cerveau s'affaisse et pâlit, tandis que pendant le travail intellectuel, il se gonfle et s'injecte de sang rouge. Un récent travail prétend le contraire, le sommeil est accompagné de demi congestion, tandis que pendant le travail intellectuel le cerveau est pâle et exsangue. Sans triompher outre mesure de cette contradiction de savants, il est permis d'en conclure que la question n'est pas mûre et que la science a des progrès à faire sur ce point avant qu'on puisse proposer des solutions philosophiques.

Les expériences du chien décapité est bien curieuse mais n'est pas sérieusement

	embarrassante. Voici la réponse que fait M. Claude Bernard lui même: Si vous voulez envoyer une dépêche et qu'il n'y ait pas d'acide sulfurique dans la pile, la dépêche ne part pas. Mettez de l'acide, elle passera. Direz vous que c'est l'acide qui rédige la dépêche, éprouve la pensée à transmettre? Nullement, c'est simplement une condition de la manifestation extérieure de la pensée; c'est l'instrument de transmission et non l'auteur de la dépêche. De même le sang est la condition sine qua non de la pensée, il la manifeste mais ne la crée pas.
7° analyse des fonctions cérébrales.	Si le cerveau est un instrument de la pensée dans ce monde, on comprend facilement que telle partie faisant défaut, telle espèce de pensée est empêchée dans sa manifestation. Rien ne nous autorise à dire qu'elle est détruite. Il y a plus, les expériences de M. Vulpian ont montré clairement que les différentes parties de la masse cérébrale peuvent en somme se suppléer avec le temps et l'habitude. Par exemple, même pour la fameuse distinction des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs, M. Vulpian a montré qu'au fond, ce n'est pas une distinction essentielle. Ses expériences sur les souris sont bien connues.
8° Le cerveau repousse	L'expérience du cerveau qui repousse n'est pas aussi matérialiste qu'elle semble. On peut dire avec M. Ravaisson, que la pensée qui n'a pas disparue, qui est restée latente, se refait un instinct et dès qu'elle l'a avec à sa disposition, recommence à se manifester. Par conséquent à quoi nous conduit la science sur ce chapitre, ce n'est certes pas à être matérialistes.



Conclusion adoptée

Au lieu de nous attarder à critiquer un à un tous les faits allégués par le matérialisme, au lieu de contester aux savants de patientes observations, nous nous arrêterons à la conclusion que voici. Tous les faits, si intéressants qu'ils soient (et c'est l'honneur du spiritualisme contemporain de s'être mis à les étudier.) tous ces faits sont tels qu'ils s'expliquent aussi bien dans les deux hypothèses.

Interrogeons nos plus grands savants, ils vous diront que la science n'est ni matérialiste ni spiritualiste. La plupart d'entre eux s'arrêtent au positivisme, déclarant le matérialisme et le spiritualisme deux hypothèses également prématurées et invérifiables.

Insuffisance du positivisme

Cependant la solution positiviste, très scientifique sans doute, très commode surtout, n'est pas entièrement satisfaisante, et philosophique. En effet l'équilibre absolu entre ces deux doctrines est impossible à un esprit vraiment curieux. Ce n'est pas là une question qui laisse froid et indifférent, et la destinée humaine est trop différente suivant qu'on se figure l'homme comme pure matière, ou comme composé de matière et d'esprit, pour qu'on puisse garder un équilibre parfait.

Si, après avoir écouté les faits on en vient à prêter l'oreille aux raisons morales, il est bien difficile de ne pas trouver le spiritualisme plus satisfaisant, car seul il sauvegarde la liberté. Nous ne pouvons nous empêcher de considérer l'amour, le bonheur, la pensée, la volonté comme des choses infiniment supérieures à l'étendue, au poids. Par conséquent

expliquer les facultés psychologiques du moi par les fonctions du corps, c'est comme dit, Mr Ravaisson, expliquer le meilleur par le pire, tirer le plus du moins, choquer étrangement le principe de raison suffisante.

Débat relatif à Aug. Comte.

Suivant ce philosophe, Aug. Comte le plus froid des savants et le fondateur du positivisme, a bien vu, à la fin de sa vie, l'insuffisance des explications matérialistes. C'est ainsi qu'il devint alors spiritualiste ardent. = Jugeant sa philosophie première du haut de sa philosophie nouvelle, il proclama hautement qu'expliquer l'esprit par la matière, était faire comme un homme qui voudrait expliquer la digestion par l'aliment seul, sans l'estomac, et la respiration par l'air seul, sans les poumons. =

Malheureusement ici il existe encore une grande divergence parmi les opinions des philosophes. Les disciples d'Auguste Comte, les positivistes, prétendent que vers la fin de sa vie il devint complètement fou et ils regardent comme une divagation maladive du maître, justement ce que Mr Ravaisson considère, probablement avec plus de raison, comme l'apogée de son sens philosophique.

Conclusion

Quoiqu'il en soit de cet étrange débat, il n'a d'importance qu'historiquement, qu'Auguste Comte ait oui ou non été fou à la fin de sa vie, qu'il ait oui ou non, pensé comme le croit Mr Ravaisson, cela n'empêche pas les raisons de ce dernier d'être fort belles



et fort plausibles. Ainsi s'il faut se prononcer sur cette grande question, la solution la plus vraisemblable à nos yeux et surtout la plus suffisante moralement, est la solution spiritualiste.

V. H.

~~Morale~~ Marion

Morale spéculative et pratique



1

R. Bellamy

163

Quod vitæ sectabor iter?
-ausone-

Philosophie 44me Leçon

Morale (I.) Généralités et plan de la morale

Objet de la morale

Ce qu'est l'homme, nous le savons à peu près; la psychologie nous l'a décrit tant bien que mal, se servant pour cela de méthodes indiquées préalablement et mise à l'épreuve en logique, mais décrire l'homme, analyser les pouvoirs psychologiques qu'il possède cela ne suffit pas. Le plus intéressant peut être, c'est de savoir ce qu'il doit faire, car c'est une question purement théorique de chercher ce qu'est un être, mais c'est une question pratique et par conséquent d'une importance bien plus grande de chercher ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter.

Tel est l'objet de la morale, science philosophique qui est l'étude des devoirs et des droits. On dit aussi que c'est l'étude des lois imposées par notre raison à notre liberté. Cela revient exactement au même, car ayant à définir les devoirs nous verrons que ce sont justement des lois imposées à la liberté par la raison.

Quelle en est la place

Pourquoi cette science des devoirs est elle à cette place dans le cours? Elle ne pourrait pas venir avant la psychologie, car pour régler une force quelconque il faut la connaître et la première chose à se demander pour savoir ce que l'on doit en faire, c'est ce qu'elle peut faire d'après sa constitution et sa nature. Quant à la théodicée elle ne saurait venir avant la morale. C'est la partie la plus élevée et la plus difficile de la philosophie. Il faut donc ne l'aborder qu'avec toutes nos ressources



et les principales nous viennent de la morale. Depuis Kant les plus fortes preuves de l'existence de Dieu sont des preuves morales. Autrefois on faisait découler la morale d'un credo théologique; Kant sans supprimer aucun des deux termes les a renversés; il croit que Dieu et la morale sont inséparables, mais c'est la morale qui prouve et nécessite Dieu, et non réciproquement.

Cette science est elle possible et utile?

Cette science des devoirs est-elle possible et utile à constituer? On l'a vivement contesté. On a dit que la morale étant une affaire d'intentions, ce qui est vrai, comme elles ne sont connues que de nous, elles ne regardent que la conscience individuelle et non pas une science collective et générale. Tout ce que la morale pourra nous apprendre c'est qu'il nous faut faire de notre mieux. Nous le savons déjà. Mais elle ne viendra jamais à bout de nous faire regarder la même chose comme bien, les hommes différeront toujours d'avis sur cela et l'on en conclut que la morale est inutile comme science, car la vertu ne s'enseigne pas.

1re réponse.

Quand la morale serait pratiquement inutile, il n'en serait pas moins vrai qu'elle serait excellente en tant que science; car toute science est bonne comme répondant à un besoin humain et relevant l'esprit qui la constitue et l'étudie. Supposez deux êtres également vertueux dans la pratique, il y aura toujours un abîme entre celui qui, par hypothèse, ferait le bien sans le savoir et celui qui agirait en connaissance de cause et pour des raisons réfléchies.

2e réponse

Il n'est pas vrai du tout que la science morale soit pratiquement inutile. La vertu s'enseigne plus qu'on ne croit.

sans aucun doute, la morale est affaire d'éducation et d'exemples; il n'est pas moins vrai cependant que la bonne éducation suppose de bons et solides principes et gagne à être éclairée par de bonnes raisons. L'homme a sans doute l'instinct d'imitation; il a aussi la Raison. Il aime à se rendre compte des choses et l'on tirera mille fois plus de lui en lui donnant de bonnes raisons avec de bons exemples qu'en lui donnant d'excellents exemples sans principes directeurs.

3me réponse.

Ces bons exemples eux mêmes qui sont si efficaces, cette morale de la famille qu'on apprend dès le berceau et que certaines personnes voudraient substituer tout à fait à la science morale, on se fait une singulière illusion, si on ne s'aperçoit pas que tout cela repose en dernière analyse, sur des principes philosophiques. On ne tomberait pas dans cette erreur si on connaissait mieux l'histoire de la civilisation sur cette terre.

Aujourd'hui en effet, il n'est pas de famille de paysans qui ne flétrisse au moins en parole et il faut le dire aussi qui ne répudie en pratique quantité de vices excusés et parfois divinisés par l'antiquité. Aujourd'hui pour prendre un seul exemple l'esclavage apparaît à chacun de nous comme une monstruosité morale. Trois cents ans avant Jésus-Christ, Aristote écrivait que l'esclavage était chose nécessaire et légitime. Comment s'est accompli cet étrange progrès! D'abord, quelques esprit supérieur des l'antiquité païenne, puis les principaux personnages du christianisme naissant ont combattu théoriquement et scientifiquement l'esclavage. Cela se passait bien



haut au dessus du vulgaire; mais peu à peu la lumière descendit dans les régions inférieures de la société. Les ouvrages des philosophes se répandent et ainsi de proche en proche une horreur instinctive s'empara de tous les esprits dans le monde civilisé à l'égard de cette monstrueuse injustice, et ce qui avait d'abord semblé une utopie d'un penseur généreux fût bientôt l'affranchissement presque universel des hommes.

2me réponse

Enfin il ne suffit pas d'apprendre aux enfants à faire ce qu'ils croient le meilleur en conscience, il faut encore leur apprendre ce qui est réellement le meilleur. Un vieux proverbe dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions et il serait singulier de considérer comme également vertueux des êtres qui avec une égale pureté d'intentions feraient l'un le bonheur de ses vieux parents, l'autre leur déshonneur.

Il y a nombre de circonstances dans lesquels l'homme le plus honnête est très sérieusement embarassé de savoir ce qu'il doit faire. Dans les grandes crises politiques, dit Mr Guizot, le plus difficile n'est pas de faire son devoir quand on le voit, mais c'est de découvrir où est véritablement le devoir. Si l'on n'a que des principes flottants et incertains, on a beaucoup de chances de se laisser égarer et l'on pourra ainsi ~~aller~~ jusqu'à de véritables chutes morales. Tandisque si on a des principes rigoureusement établis en chaque circonstances, on déduira rapidement et sûrement ce que l'on doit faire. Les devoirs seront clairs en chaque moments critiques de la vie morale et pratique si on a eu soin de se faire auparavant une idée exacte, rigoureuse et scientifique des devoirs.

La morale est une science et un art

Ceci nous amène directement à déterminer le plan de la morale. Comme la logique, elle est une science et un art. C'est une science pratique c'est à dire qu'elle commence par établir des généralités rationnelles, des principes; en tant qu'elle fait cela, c'est une science pure. De ces principes, elle tire des conséquences pratiques, des enseignements; elle cherche par tous les moyens à les rendre fructueux; en faisant cela c'est un art pratique; celui de diriger, de régler la vie humaine soit pour son propre compte, soit pour celui d'autrui quand on est chargé de la guider.

Grandes divisions de la morale

La morale se divise en deux grandes parties; non pas deux morales, mais deux parties. 1° morale théorique ou spéculative; on cherche à fixer le principe du devoir. 2° morale pratique; on cherche à déterminer les devoirs particuliers qui dans les circonstances principales de la vie découleront de la loi morale pour l'homme.
Déterminons maintenant les subdivisions de ces deux parties.

(A) Subdivisions de la morale théorique

La morale théorique ou purement spéculative se subdivise comme il suit. D'abord il faut partir des faits, car bien que ce soit une science pure, sans aucun souci de la pratique, cependant ce n'est pas une science arbitraire; elle a un fondement très réel; pour arriver à dire avec rigueur ce que l'homme doit être, il faut dire ce qu'il est. On commencera donc la morale théorique par l'analyse minutieuse des sentiments et des jugements moraux de l'homme. Qu'est ce qui nous donne l'idée de faire une science morale? C'est la première question: analyse de ce qui se passe dans l'esprit et le cœur de l'homme à propos des actes intentionnés et libres de ses



semblables et de lui-même : car tout ce qui a une valeur morale est uniquement ce qui est libre et intentionné. Nous chercherons 1° ce qu'éprouve l'homme en présence de certaines intentions qu'il appelle bonnes ou mauvaises. 2° puis que l'intention seule a une valeur morale, le devoir doit se trouver dans une certaine espèce d'intention, au nombre de certains motifs qui nous font agir à l'exclusion de certains autres. 3° Il ne suffit pas de savoir où doit être la loi morale, il faut encore savoir à quel caractère on la reconnaîtra. Nous devons donc nous demander quelle est la loi morale et ce qu'elle doit expliquer. 4° Faisant alors la synthèse des deux derniers paragraphes nous nous demanderons quel est celui des motifs possibles à l'activité humaine qui offre vraiment les caractères de la loi cherchée.

Subdivision de la 4me partie

Nous étudierons donc 1° le motif passionné, 2° le motif intéressé, 3° le motif rationnel. Nous examinerons ensuite les systèmes qui ont pris pour base ces différents motifs. Nous montrerons après, que les deux premiers motifs n'ont pas les caractères cherchés, et que la raison les a tous.

Sanctions morales

5° Il nous restera ensuite la question des sanctions morales. On appelle sanction un système de peines et de récompenses destinées à suivre la violation ou l'accomplissement de la loi morale. Il va de soi que les lois morales ont besoin de sanctions, car elles n'ont rien de contraignant. Nous chercherons donc si des peines et des récompenses suffisantes peuvent être découvertes de nature à renforcer la loi morale et à l'empêcher d'être en ce monde une lettre morte. Ainsi sera achevée la première partie de la morale, la plus

longue et de beaucoup aussi la plus difficile.

(B) Subdivisions de la morale pratique.

La morale pratique est relativement facile quand on a fixé solidement les principes ; elle serait infinie si l'on n'était pas forcé de se borner. On le doit et on le peut facilement, parceque la déduction des devoirs de détails est facile, étant posées les règles générales. Dans la morale pratique, il s'agit de dire exactement quelles obligations particulières, quels devoirs sont prescrits à l'homme dans les diverses conditions de la vie pratique.

(1) Morale individuelle

Dans cette énumération on peut adopter l'ordre suivant. 1° Quoique l'homme en réalité ne puisse pas vivre dans l'isolement, néanmoins pour la commodité de l'étude, on peut d'abord considérer l'agent moral comme une unité isolée. L'homme même dans l'hypothèse impossible où il serait seul sur la terre, aurait déjà des devoirs - Quels sont ils ? Première question : morale individuelle. Cette question semble oiseuse. Elle ne l'est pas, car bien que l'homme ne se rencontre jamais absolument seul il y a souvent des cas où il se trouve dans une solitude momentanée il y a quantité d'actes qui paraissent n'intéresser nullement ses semblables mais, il est indispensable de le déclarer, ces actes sans portée sociale sont réglés par la morale.

(2) Morale religieuse

On peut ensuite, même avant de placer l'homme dans la société de ses semblables, le considérer dans son cadre naturel, au milieu de l'univers. Tout lui est il permis à l'égard de la nature ? Aucun système ne l'a cru et des règles précises ont pu être données. Il y a plus, l'homme a tout



ou à raison, reporte ses pensées au delà de ce monde, il conçoit, il imagine un être auquel il devrait son origine et tout ce qui l'entoure. Il a la conception d'un Dieu. S'il y en a un, il est inadmissible que l'homme soit sans devoirs à son égard. Comme cette hypothèse est universelle, il est indispensable d'examiner quelles règles de conduite doivent présider aux relations de l'homme avec Dieu.

(3) Morale sociale.

Dans l'état ordinaire de la vie humaine l'homme tient sa place dans une société d'autres hommes (ζωον πολιτικον). C'est surtout là que pullulent les devoirs, ils abondent tellement que certains traités ne s'occupent que des devoirs sociaux.

Cette division de la morale pratique se subdivise en trois parties distinctes, car la société est pour ainsi dire à trois degrés. Chacun naît dans une société restreinte la famille, d'où découle la morale domestique. Puis on s'aperçoit que la famille n'est à son tour qu'une individualité dans un agrégat de familles, l'état ou la patrie. De là découle la morale civile. Enfin sans distinction de patrie, les hommes se doivent quelque chose entre eux, ils forment un grand tout. societas generis humani. Le plus dégradé des sauvages par cela qu'il est homme a droit à certains égards de notre part, que nous ne devons pas à nos animaux domestiques les plus supérieurs. Ce sont les devoirs les plus ordinaires, la morale générale.

Des droits.

Jusqu'ici nous n'avons pas prononcé le mot droit, cependant la morale en général est aussi bien la science des droits que celle de devoirs. Ces deux mots ne se séparent pas. La définition des

roits devra donc trouver sa place à côté de celle des devoirs, tout le long de la morale pratique ; à chaque devoir en effet correspond un droit. C'est le plan que nous suivrons en morale.

L'homme seul est moral

Quels sont les êtres capables de moralité et sur lesquels doivent porter les préceptes de la loi morale ? Jusqu'ici nous avons parlé toujours des droits et des devoirs de l'homme ; nous n'avons rien dit de l'animal. C'est qu'en effet l'homme seul nous paraît sur cette terre un être moral. L'animal n'a ni devoirs, ni droits ; c'est ce qu'il faut expliquer.

L'être responsable seul est moral. Seul c'est celui auquel ses actes sont imputables, et qui doit en subir les conséquences, qui est atteint par la loi morale. Ce n'est pas de ses actions à proprement parler qu'on est responsable, c'est de ses intentions. Qu'est ce ?

Définition de l'intention.

Une intention est l'état d'un agent qui se détermine sciemment et volontairement pour un parti, avec une claire prévision des conséquences. Donc il y a deux choses dans l'intention : l'intelligence à son plus haut degré : la raison et la réflexion ; ensuite la liberté par laquelle on choisit de faire ou de ne pas faire une chose suivant qu'on voit ou qu'on ne voit pas les conséquences. Il suit de là : 1° que les êtres seuls seront susceptibles de moralité qui seront d'une part raisonnables et de l'autre libres.

2° Que même les êtres raisonnables et libres, c'est à dire les hommes, ne sont pas responsables de tout ce qu'ils font, mais de ce qu'ils font



Oh ! Ceci est au moins hasardé ! C'est contestable.

avec raison et liberté : ainsi pas plus que la pierre n'est responsable des dégâts causés par sa chute ; pas plus que le cheval n'est responsable des ruades qu'il donne ; pas plus l'homme n'est responsable de ce qu'il commet pendant la folie, dans le sommeil, pendant sa première enfance, dans l'ivresse, ou même dans certains bouleversements profonds de la sensibilité.

E. Bellamy.

Philosophie 45me leçon

Morale (II) - M. THEO. I. Analyse des jugements et des sentiments moraux.

Objet de la morale théorique.

D'un seul mot, la morale théorique a pour objet la recherche de la loi qui préside aux actions d'un agent libre. Comme conclusion de la leçon précédente nous avons dit que ce qui a une valeur morale c'est seulement l'intention. Celle-ci se compose d'intelligence claire de ce que l'on fait et de spontanéité pour le faire. Par exemple si, voyant un monceau de poudre, je comprends que la ville serait détruite en y mettant le feu, cela ne constitue pas une intention. La preuve est que si quelqu'un y mettait le feu au moment même où j'y pense, je n'en serais pas responsable. Je ne le deviens que si, comprenant clairement la situation, j'y porte moi même une allumette. Telle est l'analyse très importante de l'intention.

Deux cas à considérer

Maintenant pour rester aussi près que possible des faits et pour faire une morale aussi conforme que possible à la nature humaine et au sens commun, demandons nous ce qui se passe en nous en présence des actes intentionnels. Il y deux cas à considérer 1º c'est un autre qui agit. 2º c'est nous-mêmes.

1º C'est autrui qui agit.

Qu'éprouvons nous en présence d'un acte fait par autrui avec intention? Nous allons dire (α) ce que nous sentons et disons dans ce cas. (β) ce que nous sentons dans notre cœur. (γ) ce que nous faisons et quelles institutions pratiques ont été établis à cet égard dans notre société.



(1) Ce que nous pensons et disons de l'acte.

On nous apprend qu'un homme vient de faire une action importante, nous demandons d'abord s'il l'a faite avec intention, sinon elle peut être regrettable ou avantageuse; elle est qualifiable mais non moralement. Si au contraire l'acte a été fait avec intention, cette intention a une valeur. Nous commençons donc par déclarer que l'acte est bon, dans l'ordre; à un certain degré de plus, nous l'appelons beau. Dans d'autres cas nous l'appelons admirable, sublime. Inversement nous jugeons l'acte mauvais; dans certains cas, nous le disons laid, dans d'autres cas encore, odieux.

Ce que nous pensons et disons de l'agent

Et de l'agent qui a fait cela qu'en pensons nous et qu'en disons nous? Nous l'appelons honnête ou excellent suivant son action, dans le cas où l'acte n'est pas exceptionnel, mais d'ordinaire nous appelons vertueux l'homme disposé à faire souvent des actes semblables. La vertu est l'habitude du bien. Au contraire si l'intention est mauvaise nous jugeons l'homme coupable; s'il nous paraît avoir une disposition acquise à produire des actes du même genre, il est dit vicieux.

Il y a encore quelque chose de plus. Nous ne sommes pas satisfaits quand nous avons dit d'un homme, c'est un honnête homme; il mérite la louange et l'estime, nous sentons qu'il a droit à un certain bonheur, récompense naturelle et légitime de son intention. Suivant l'expression de Platon, répétée par Kant, notre raison lie le bonheur et le mérite par une chaîne de diamants. — Réciproquement quand une mauvaise intention nous a choqué, nous ne sommes satisfaits que si l'agent est traité comme il le mérite.

(β) Qu'éprouvons nous pour l'agent.

Quels sentiments éprouvons nous pour l'agent intentionné? Dans le cas où il a bien fait, nous éprouvons pour lui suivant le degré de son action; estime, sympathie, affection, admiration et enthousiasme. Au contraire quand son intention est mauvaise, nous avons pour lui, du mépris, de l'aversion, de l'horreur et de l'indignation. En d'autres termes, nous nous sentons disposés à rendre nous mêmes dans la mesure possible à chaque agent libre suivant ses mérites, et suivant ses démérites.

(γ) Comment agissons nous.

Enfin, comment nous comportons nous dans la pratique à l'égard des agents intentionnés. Si les intentions nous paraissent inoffensives, pures ou même excellentes, nous nous contentons d'ordinaire de l'estime et de l'affection. La société distribue d'autres récompenses, mais elle est surtout féconde en châtiments, contre ceux qui ont mal fait. Il y a des tribunaux devant lesquels il faut comparaître on doit rendre compte et se justifier de ce qu'on a fait. Il y a enquête sur les intentions que l'on conjecture d'après les antécédents; puis on élimine de la société soit pour un temps, soit pour toujours ceux qui paraissent la mettre en péril. On va même jusqu'à enlever la vie à ceux qui semblent être particulièrement dangereux.

2° C'est nous qui agissons.

Voilà la manière dont nous agissons ce que nous éprouvons, disons et pensons toutes les fois où nous jugeons du dehors, les intentions de nos semblables. Voyons maintenant la manière dont nous nous comportons chaque fois que c'est nous mêmes qui sommes en cause.



4

(a) Avant d'agir, nous jugeons nos actes.

Même avant d'agir, nous jugeons ce que nous allons faire. nous nous disons: cela serait bien ou serait mal et nous sommes d'autant plus responsables de nos actes que nous les avons mieux pesés de la sorte.

Il y a bien des hommes si peu habitués à réfléchir qu'ils paraissent peu comprendre ce qu'ils font. Ceux là ont à peine des intentions et sont à peine des hommes. La société les élimine, elle le doit car il faut se protéger contre les fous et les malfaiteurs, comme contre les animaux féroces. Dans ces cas infimes, la morale n'intervient pas et ce n'est qu'une éducation morale, une culture de l'esprit et du coeur qui pourrait amener ces êtres inférieurs au rang de personnes morales.

(b) après l'action ce que nous éprouvons

Dans la plupart des cas, même les hommes les plus grossiers, les moins capables de comprendre avant d'agir l'importance de ce qu'ils vont faire, deviennent plus clairvoyants après qu'ils ont agi. Nous nous jugeons nous mêmes. Un seul mot résume tous les sentiments favorables que nous nous inspirons, c'est la <u>satisfaction morale</u>. Un seul mot résume le mépris, l'angoisse et l'humiliation que nous ressentons après une mauvaise action. c'est le <u>remords</u>.

Analyse psychologique de ces sentiments.

Il y a dans la littérature de tous les temps et de tous les peuples des peintures admirables de ces sentiments si humains. Dans la satisfaction morale nous nous sentons plus hommes nous avons plus de dignité et même méconnus de nos semblables, nous pouvons être soutenus au milieu de l'injustice sociale par le sentiment intime de la satisfaction de soi.

Au contraire le remords nous abat, c'est une protestation violente de notre raison offensée, notre dignité est amoindrie. Nous allons parfois comme l'a montré Shakspeare, jusqu'à nous forger mille chimères, mille périls imaginaires, tant nous sommes certains d'avoir mérité des châtiments pour notre infraction aux ordres de la loi morale.

Qu'est ce que cela prouve ?

Voila une analyse psychologique de ce que nous éprouvons en présence des intentions soit d'autrui, soit de nous mêmes. Maintenant qu'est ce que cela nous montre ? Qu'il y a à nos yeux peut être même sans que nous y songions, une certaine règle qui s'impose à notre intelligence et à notre liberté. En effet s'il n'y avait pas de loi prescrivant certaines choses et en défendant d'autres, il n'y aurait jamais de crimes ni de mérite. Les actions seraient simplement nuisibles et avantageuses comme les fruits d'un arbre sont amers ou doux.

La loi morale est d'un genre à part

La loi morale doit être d'un genre à part. Toutes les autres lois à nous connues sont nécessaires et nécessitantes. Nous ne pouvons empêcher la chaleur de dilater les corps, ni que le tout soit plus grand que la partie ; tandis que la loi des actions humaines peut être violée mais elle ne doit pas l'être. Elle oblige donc, mais sans contraindre. Voila ce qui aura besoin d'explications.

Où doit on chercher la loi morale ?

Dès maintenant nous pouvons voir où nous devons chercher la loi morale ? Ce n'est pas une loi imposant aux actions ; c'est une loi intérieure régulatrice des intentions seules. Il faut donc la chercher parmi les motifs qui règlent nos



intentions - Quels sont ils et parmi eux quel est celui qui a une valeur qui la rende digne de régler toute la vie des hommes?

Les trois motifs d'action

Quelles que nombreuses que soient les raisons qui nous font agir en ce monde, elles peuvent toujours se ramener à trois motifs. 1° Nous agissons sous l'empire d'un motif sensible, sous l'attrait d'une passion d'un désir - 2° nous agissons parfois avec calcul et réflexion, cherchant encore notre bien personnel, mais en calculant. C'est le motif intéressé - 3° Enfin quelque rare que cela soit, nous agissons parfois avec désintéressement, faisant les choses non pas par plaisir ou par calcul, mais parce qu'elles satisfont notre raison. C'est le motif désintéressé. Nous verrons lequel de ces trois motifs d'actions doit servir de règle à la conduite de l'homme.

E

VB

R. Bellamy

Rédigé fort convenablement, doit savoir de même

Philosophie 46me leçon

Morale III. M.T. II - Des caractères de la loi morale cherchée.

Les jugements et les sentiments moraux précédemment énumérés, supposent une loi morale, une règle de conduite à laquelle nous rapportons instinctivement nos actions et celles de nos semblables, et d'après laquelle nous les jugeons. Il s'agit de trouver quelle est cette loi; nous savons qu'elle ne peut se trouver qu'au nombre des motifs auxquels nous obéissons d'ordinaire. Maintenant quels caractères doit avoir la loi morale? A quoi pourra-t-on la reconnaître.

La loi morale est d'un genre à part.

Nous l'avons déjà indiqué, cette loi est d'un genre à part, elle n'est pas de même nature que les lois physiques qui sont nécessaires et nécessitantes, il est impossible de les violer. La loi des actions libres est toute autre chose par définition. On peut la violer puisqu'en fait cela arrive si souvent. Qu'est-ce donc qu'une telle loi!

Les conseils de nos amis, les avis qu'on nous donne sont des exemples de certaines prescriptions qu'on peut et qu'on doit parfois violer. Est-ce à dire que la loi morale est une sorte d'exemple? Non, car s'il y a des cas où l'on ne doit pas suivre un conseil au contraire la loi morale doit toujours être observée et ceux là mêmes qui la violent, sentent bien qu'ils ont tort de le faire; le remords les avertit.



Les lois écrites sont dans le même cas.

Les lois civiles et politiques sont d'autres exemples de ces règles de conduite

qui peuvent mais ne doivent pas être violées. Néanmoins il est facile de voir que la loi morale ne sera pas trouvée au nombre des lois écrites. En effet, celles-ci sont l'oeuvre de certains hommes pour un pays donné pour des temps donnés; elles sont continuellement modifiables et souvent modifiées avec le progrès de la civilisation.

Différence de la loi morale avec les lois écrites

Au contraire la loi morale, faite pour tous les hommes libres et raisonnables est immuable. C'est une règle suprême dont les prescriptions écrites dans nos codes ne sont que d'imparfaites images, proportionnées à l'imperfection de notre civilisation. Quelle est donc cette loi supérieure, à la lumière de laquelle travaille le législateur; qui est le modèle de nos lois mais qui les dépasse infiniment? Quelle est cette loi suprême sur laquelle l'homme a les yeux fixés dit Cicéron, de la même façon que l'artiste fixe de son regard intérieur un idéal invisible?

Caractères à priori de la loi morale

Voici les caractères essentiels qu'on peut assigner a priori à cette loi régulatrice des actions libres, des intentions réfléchies des hommes.

1° obligation

Le premier caractère et le plus important de beaucoup est l'obligation.

La loi morale est obligatoire. Que signifie ce mot? Il veut dire que la loi morale nous lie (obligat), mais d'une façon particulière, Elle nous lie, mais sans nous contraindre. Elle nous commande mais avec une autorité toute morale, respectueuse de notre liberté.

Cela se comprendra mieux par une comparaison avec nos lois physiques. On ne dira pas que jeté à l'eau, je suis obligé de perdre de mon poids un quantité

égale au poids du volume d'eau déplacé. Le mot obligation n'aurait aucun sens dans ce cas; celui qui convient c'est contrainte. Le contraire est à peine imaginable. Mais on dira fort bien que je suis obligé de respecter mon père, quoiqu'en fait je puisse le frapper et l'insulter; aucune contrainte physique ne m'empêche de le faire, mais cependant je ne le dois pas. Je me sens tenu par un commandement tout intellectuel qui parle à mon esprit et à ma raison; et qui demande ma libre et volontaire adhésion.

Définition de l'obligation.

L'obligation est donc cet état d'un agent qui se sent tenu de faire une chose quoiqu'il puisse en fait, agir autrement.

Le devoir tient à l'obligation.

Insistons sur ce caractère qui est de beaucoup le principal. Les notions du droit et du devoir ne seraient pas intelligibles sans une loi ayant ce caractère d'obligation. Que veut on dire quand on dit: cet homme a fait son devoir? C'est, qu'il a agi comme il est tenu d'agir; qu'il conforme son agent aux prescriptions de la conscience.

Le droit tient à l'obligation.

Le mot droit que nous avons prononcé quelquefois, n'a de sens que par l'existence réelle ou supposée d'une loi obligatoire. En effet ce mot, malgré les abus qu'on en fait et le sens très vague qu'on lui donne souvent, a une signification précise et rigoureuse. Ce n'est pas une invention des législateurs. Ils peuvent bien reconnaître au citoyen le plus ou moins libre exercice de ses droits, mais ils ne sauraient ni créer ni supprimer un droit. Les droits écrits dans les codes ne sont que l'image, le reflet, le prolongement social des droits moraux. Ils n'ont



pas besoin d'être reconnus, écrits, protégés pour exister avec leur caractère d'inviolabilité.

Si les droits ne tiennent pas au bon plaisir des législateurs, ils tiennent encore moins au caprice et à la fantaisie des citoyens. Je n'ai pas tous les droits qu'il me plait d'avoir. Il y a quantité de choses que j'aimerais à faire, que les législations de certains pays me permettraient, mais qui cependant ne sont pas de mon droit.

Mauvaises définitions du droit.

Enfin les définitions amères ~~et~~ plaisantes qu'on a donné des droits ne sont pas satisfaisantes. On a dit que le droit était une fiche de consolation que les faibles s'accordaient à eux mêmes pour se dédommager de n'être pas les plus forts; qu'quand un peuple était opprimé par un tyran, un pauvre lésé par un riche, c'était une consolation pour la victime de se retrancher dans ses prétendus droits méconnus et violés par les plus forts qu'elle.

Réponse

Non, le droit n'est pas non plus une hypothèse et une invention des faibles pour se consoler de leur faiblesse. C'est très réel, c'est une notion fondamentale de la conscience humaine, c'est un corollaire nécessaire de l'existence d'une loi obligatoire des êtres libres.

Comment cela? Je suis obligé de faire une chose, c'est bien le moins que je puisse la faire, qu'on me laisse la faire; je suis donc inviolable en tant que je la fais et je suis dans mon droit en la faisant.

Définition du droit.

Le droit c'est l'inviolabilité d'un agent libre et raisonnable en tant qu'il accomplit son devoir.

cela nous sera d'une grande utilité en morale pratique et jettera une vive lumière sur la corrélation des devoirs et des droits.

Erreur de plusieurs philosophes

De tout temps, les philosophes ont bien vu qu'il y avait autant de droits que de devoirs ; mais beaucoup, et Cousin en particulier, se sont trompés sur la nature de cette corrélation. Ils ont cru que c'était le droit qui fondait le devoir, s'appuyant pour cela sur le raisonnement suivant qui est spécieux. J'ai le devoir de ne pas vous tuer. Pourquoi cela ? parce que vous avez le droit de vivre.

Rien n'est plus juste en apparence et l'on s'en tient là ; mais si c'est juste c'est incomplet. Pourquoi avez-vous le droit de vivre ? Voila la question. Sur quoi repose le droit ? Ce n'est ni le désir ni le penchant, ni le bon plaisir ; c'est le devoir, ou l'ensemble des devoirs. Vous avez le ~~droit~~ de vivre, parceque vous avez le devoir de vivre d'accomplir votre destinée ; votre Raison vous commande de vous maintenir dans la vie pour remplir vos devoirs. Par conséquent en tant que vous vivez pour faire votre devoir, vous êtes dans votre droit. Donc si le droit fonde le devoir, le droit repose à son tour sur le devoir. C'est cette dernière notion qui est irréductible. C'est sur le devoir qu'est fondée la morale.

Objection et réponse

Pure question de mots, dira-t-on ? Non pas tout à fait. S'il y a des cas où pratiquement la chose est indifférente, il y en a d'autres où l'erreur que nous avons relevée, est très grave. Si l'on fait reposer tout le devoir sur un droit, qu'en sera-t-on conduit ? à dire que si j'ai le devoir de faire



l'aumône aux pauvres, ce qui est incontestable, le pauvre a donc le droit d'exiger l'aumône. Car le droit est exigible par définition. Erreur de théorie et qui a trop souvent passé en pratique où elle peut être cause de troubles sociaux. - J'ai le devoir de faire l'aumône, si je puis, mais le pauvre n'a pas droit de l'exiger. Quel est donc le droit qui correspond au devoir de faire l'aumône? C'est le droit que j'ai de disposer librement de mes biens.

Voilà ce qui découle du caractère d'obligation de la loi morale. Elle en a d'autres.

2° Universalité, Eternité.

Dans quelque point de l'espace et du temps que nous nous plaçions par hypothèse, un homme, un agent raisonnable et libre, capable de savoir ce qu'il fait et de choisir entre les actes qu'il se sent capable de faire, partout où nous plaçons un tel être, nous concevons nécessairement au dessus de lui, une règle qui s'impose à sa volonté par sa raison, c'est à dire une loi morale. Nous ne pouvons imaginer un être ainsi doué pour qui ses propres actions ou plutôt ses propres intentions seraient indifférentes, qui se regarderait comme pouvant tout faire également. De la définition même de l'homme, il résulte que dans tous les lieux et dans tous les temps, il se trouve éclairé par une loi morale = soleil du monde intelligible = dit Platon. C'est ce qu'on exprime en disant que la loi morale doit être de sa nature universelle et éternelle.

Cela est vrai a priori, comme le premier caractère.

3° Elle est absolue.

De sa définition même, il résulte que la loi morale doit être absolue, c'est à dire ni relative aux préférences individuelles, ni au climat, ni à la civilisation etc. Cela paraît étrange au premier abord car c'est un fait historique que beaucoup de populations ont une morale grossière. Ainsi certains sauvages croient bien faire en mangeant leurs vieux parents. Mais quand on dit que la règle morale est absolue, on ne veut pas dire qu'elle doit être retrouvée exactement la même chez toutes les populations barbares, ce n'est pas une question de fait qui se pose ici, ce n'est pas un problème historique, c'est une question de logique et de métaphysique. Or il est évident que du moment que l'on conçoit une loi s'imposant à l'homme, elle ne doit dépendre de rien autre chose que des qualités qui font l'homme et par conséquent doit se trouver a priori partout où il y a un homme.

Cette loi maintenant ne s'adresse pas à l'homme en tant que blanc ou noir, en tant que sauvage ou civilisé, elle n'est relative à aucune modification accidentelle de la vie humaine.

Différence entre la loi morale et une loi hypothétique.

Il y a plus si l'on veut bien préciser le sens du mot absolue, il faut remarquer qu'il s'oppose au mot conditionnel. Une loi hypothétique sera celle-ci : si vous voulez vous bien porter, soyez frugal. Toutes les lois de l'hygiène, de l'économie politique ont ce caractère. Elles supposent que nous voulons atteindre certaines fins. La loi morale peut-elle parler ainsi ! Non. Elle ne pose pas de conditions, elle n'en accepte pas et ne dit pas : si vous voulez être heureux, soyez vertueux



Elle dit : il faut être vertueux. Certainement, l'homme peut toujours répondre aux conseils de son médecin ou de l'économiste : je ne veux pas me bien porter ; je ne veux pas être riche. On peut dire qu'il a tort, mais la loi hygiénique ou économique n'autorise pas à le déclarer moralement coupable. Au contraire nous ne pouvons admettre un être raisonnable croyant échapper au commandement moral en disant : je ne veux pas être vertueux. On lui répondrait : que cela vous plaise ou non, vous devez l'être, il le faut.

Impératif catégorique.

Kant a admirablement mis en lumière ce caractère de la loi morale. Toutes les autres lois de la nature ont quelque chose d'hypothétique ; on peut les appeler des conseils. Seule la loi morale parle plus haut elle commande c'est un impératif catégorique, se présentant toujours sous cette forme : il faut faire, et jamais sous celle-ci : il serait avantageux de faire.

Remarque.

Remarquons que ce caractère d'absolu était déjà contenu implicitement dans le caractère d'obligation. Le mot obliger, veut dire cela. On ne dira jamais à rigoureusement parler, qu'un homme est obligé de faire une opération commerciale. L'obligation suppose au dessus des préférences individuelles qui nous sollicitent, qui tiennent à la partie inférieure de notre nature, un commandement sacré, s'adressant à ce qu'il y a de plus élevé en nous. C'est une nécessité, non pas mathématique, car elle n'aurait rien alors de moral, mais une nécessité rationnelle parlant plus haut que les penchants

particuliers et prétendant les régler par l'intermédiaire du vouloir.
Le mot devoir n'aurait pas de sens pour un être parfait, parce qu'il se conformerait toujours invariablement et infailliblement à la loi morale, il n'en sentirait pas l'absolue autorité. Le mot devoir au contraire exprime très bien l'empire que réclame sur nous la loi absolue, empire qu'elle réclame de notre libre consentement, empire que lui disputent nos penchants inférieurs.

4° Immutabilité.

Cela posé, il n'est pas besoin d'insister longuement sur les autres caractères de la loi des actions libres et réfléchies. Le plus important, nous l'avons vu, et on pourrait tous les ramener à celui là, c'est l'obligation absolue, toujours et partout. L'immutabilité découle de là. Car une loi morale qui changerait facilement, qui à cent ans d'intervalle, ou à cent kilomètres d'intervalle ne serait plus du tout la même, n'aurait pas le caractère que doit avoir a priori la loi morale cherchée, à savoir le caractère d'obligation absolue.
C'est donc un corollaire nécessaire que la loi des actions libres soit immuable. Les variations historiques n'ont rien à faire ici. Car les hommes n'ont pas toujours bien compris la loi morale, même de nos jours, nous ne sommes pas assurés de la comprendre comme il le faudrait. Les anciens codes se sont profondément modifiés. La justice contemporaine se modifie chaque jour et se modi



fiera encore, n'en doutons pas; il faut nous en réjouir. Mais ce n'est pas là la question.

Parceque nous apercevons la loi morale à travers le nuage changeant de notre imperfection actuelle, de notre civilisation encore en retard, ce n'est pas une raison pourqu' elle soit elle même soumise aux changements. Le soleil n'a pas moins d'éclat en lui même le jour où des nuages épais le cachent à nos yeux, ou quand la nuit la plus profonde règne dans notre pays, que par un beau jour d'été, tout resplendissant de lumière. Ce qui varie, ce sont nos points de vue humains, nos interprétations de la loi, nos compromis entre ce que commande absolument la loi ~~dette~~ ce qu'inspirent nos préjugés, nos faiblesses, nos illusions héréditaires, l'imperfection de l'état social.

5° Impersonnalité.

Que la loi morale soit a priori impersonnelle, c'est un point incontestable. En effet si la loi des actions humaines variait avec les personnes, elle ne serait plus du tout immuable, elle ne serait plus absolue. Pour mieux dire, ce ne serait pas une loi du tout. Cela n'empeche pas que dans la morale pratique, nous verrons les devoirs varier très notablement avec le sexe, avec l'age etc. C'est justement là l'objet de cette partie de la morale. Mais c'est que dans ce cas il y a deux choses à considérer 1° la loi morale absolue et immuable 2° la personne plus ou moins forte qui doit, selon les exigences de sa condition, appliquer

Conclusion

la loi de son mieux.
voila les caracteres a priori de cette loi digne de commander à des agents libres et raisonnables. Cette loi, il s'agit maintenant de la chercher parmi les motifs d'action. Quel est celui qui offre les caracteres que nous venons de voir? Est-ce la passion? Est-ce l'intérêt? Est-ce l'obeissance desinteressée a la voix de la Raison? C'est ce que nous allons examiner.



1

R. Bellamy

La vertu qui résulte de l'échange mutuel des passions, est une vertu imaginaire, servile, sans force et sans vérité.

= Platon =
Phédon XIII

Philosophie 47me Leçon

Morale (IV). M.T. II. – L'attrait sensible est-il la loi morale?

Il n'est pas douteux que la recherche du plaisir, l'élan naturel vers la satisfaction et la jouissance, la fuite de la douleur soient des guides donnés par la nature à l'homme, nous l'avons vu dans l'étude de la sensibilité. Il y a un grand nombre d'inclinations primitives qui malgré certaines déviations et perversions ultérieures, sont en moyenne bonnes et ont été placées en nous comme sauvegarde, nous éclairant dans la vie, dirigeant nos actions, contribuant puissamment à notre salut individuel, à la conservation et à la prospérité de l'espèce.

Ce n'est pas absurde à première vue

Aussi au premier abord on ne dirait rien d'absurde en disant que la loi de la volonté humaine c'est de suivre ses penchants naturels. C'est ce que prétendaient les écoles de l'antiquité: naturam sequi, vivere naturae convenienter. Nous allons établir cependant que si la nature est souvent un guide excellent, ce n'est pas une raison cependant pour déclarer moralement légitime tout ce que notre penchant nous porte à faire. En un mot la recherche du plaisir est parfois commandée, mais en elle même et par définition elle n'offre pas les caractères de la vraie loi morale cherchée.

Les anciens voulant appuyer leurs théories tiraient souvent leurs exemples de ce qui se passe chez l'animal. Ils nous montrent donc, les épicuriens



surtout, et avec eux les stoïciens (Cicéron: de finibus), que tous les animaux cherchent leurs biens, leurs jouissances. C'est en effet la loi du monde animal. Chacun cherche son bien, advienne que pourra au vaincu (= struggle for life =) Est-ce l'idéal proposé à l'homme? remarquons qu'il est facile à atteindre si c'est vraiment là la loi morale, elle peut se vanter d'être admirablement observée. Mais ~~est~~ce ainsi que parle notre Raison? La recherche du plaisir surtout immédiat, n'est, nous allons le voir, ni obligatoire, ni universelle malgré les apparences, ni absolue, ni immuable, ni enfin impersonnelle.

1° La recherche du plaisir n'est pas obligatoire

Si la loi morale avait pour formule cherchez la jouissance, prenez votre plaisir où vous le trouverez, obéissez aux élans de votre nature; Qu'arriverait il? Elle serait non seulement permise, mais obligatoire. L'homme ~~qu'on~~ devrait aimer, estimer, récompenser, serait celui qui aurait le mieux rempli ces étranges devoirs, les vrais sages seraient les débauchés. Peut on le croire? au contraire, les hommes méprisables, détestés et punis, seraient ~~ceux~~ qui auraient la singulière idée d'être tempérés dans leurs désirs, réglés dans leurs appetits. C'est assez dire que toutes nos idées morales seraient bouleversées; nos jugements et nos sentiments moraux ne seraient pas du tout expliqués. C'est donc au fond une conception absurde, malgré ses apparences, que nous combattons ici.

Elle est parfois légitime.

Certes il peut se faire que nous ayons droit de chercher notre plaisir, nous ne prétendons pas que la morale consiste à faire toujours le contraire du plaisir

2° Elle n'est pas universelle.

mais elle consiste encore moins à faire toujours l'agréable.
Il semble bien étrange de dire que la recherche du plaisir n'est pas universelle, ni éternelle. Partout où l'on a trouvé des hommes, ils cherchent leurs plaisirs, et obéissent à leurs penchants. C'est bien là une loi universelle semble-t-il. — Oui, cela est vrai, pour la nature humaine en tant qu'animale et non en tant qu'humaine. C'est une universalité et une éternité de fait et non de droit. Si on venait nous dire qu'il existe quelque part des hommes qui ne sont soumis ni à la nécessité de manger, ni à celle de satisfaire leurs passions, notre raison ne serait pas bouleversée. Ce serait une nouvelle expérience, mais non pas logiquement extraordinaire. Ces hommes nous paraîtraient plus hommes que nous et plus élevés en moralité. Par conséquent tout l'attirail des penchants est animal et non humain et n'est ni universel ni éternel.
Si au contraire on venait nous dire qu'il y a des êtres entièrement abandonnés à leurs appétits, chez qui rien ne proteste contre la recherche impétueuse du plaisir, nous reconnaîtrions là, non pas des créatures supérieures à nous, mais des animaux. Ils seraient moins moraux que nous.

C'est une apparence

En un mot c'est seulement en apparence ou si l'on veut en fait, que la sensibilité est inhérente à l'homme, au fond c'est un caractère commun avec l'animal. Ce qui est éternel, universel, ce n'est pas l'obéissance aux passions, au contraire.



1° Le mobile sensible n'est pas absolu.

Le mobile sensible qui n'est ni obligatoire, ni éternel, ni universel, n'est pas non plus absolu. Sans aucun doute, c'est un fait que les hommes en tant qu'animaux obéissent par nature à leurs penchants. Cependant le mobile sensible ne commande pas, il attire, il sollicite à l'action d'une manière séduisante parfois même invincible, cependant c'est toujours d'une manière conditionnelle; c'est une suggestion de la volonté et non un ordre simple: si vous voulez jouir, faites cela; ainsi parle l'attrait sensible. Si par hasard, je ne voulais pas jouir, y aurait il là une déchéance à ma dignité d'homme? Pas du tout. souvent je dois dédaigner la jouissance, et si je cède, j'ai tort. Ce qui commande absolument = ce qui ne se laisse pas discuter: dit Kant, le véritable impératif catégorique et inconditionné n'est donc pas pour l'homme l'attrait sensible.

2° Il n'est pas immuable ni impersonnel.

Le mobile sensible n'est, bien entendu, ni immuable ni impersonnel. Comment le serait il, immuable, quand le principal caractère de la sensibilité, c'est d'être mobile et flottant, ondoyant par excellence. Il n'est pas impersonnel; en effet il n'est pas le même pour un Anglais (action et énergie) que pour un Napolitain (far niente). Il est différent pour l'homme sauvage et pour l'homme civilisé. Il varie avec le sexe et l'age. Il varie pour un même homme à chaque heure du jour. Reconnaitre le motif sensible comme règle unique des actions humaines, cela reviendrait à dire qu'il y a autant de règles morales que d'hommes, autant de

règles morales par chaque homme qu'il y a eu de caprices, c'est donc contraire à la raison.

Le motif sensible est ce qu'il y a de plus personnel au monde. Par où différons nous les uns des autres ? Qu'est ce qui fait notre personnalité ? c'est notre humeur, nos dispositions nos préférences, c'est l'idiosyncrasie de notre tempérament moral. Dire Dire que la sensibilité est la règle unique des actions humaines, c'est dire que chaque personne peut agir comme bon lui semble. C'est nier cette loi morale qui consiste par définition à soumettre toutes nos tendances individualistes à une règle générale qui domine tout. Donc, le motif sensible n'offre aucun des caractères de la loi morale cherchée.

Le motif sensible n'explique rien

On voit aussi facilement qu'il ne rend compte ni de nos sentiments et jugements moraux, ni de nos institutions sociales. Nous avons déjà indiqué à propos de l'obligation que ce qui est jugé bon par nous, ce n'est pas de débrider nos passions, de disputer à nos semblables la plus grande part de jouissances possible, si cela était il faudrait combler d'éloges les gens qui font cela. Or justement ce sont ces gens là qui sont traduits devant des tribunaux.

Considérons ce que nous éprouvons à l'égard de nous mêmes ; est ce après l'abandon complet de nous mêmes que la satisfaction morale arrive ? Au contraire le remords nous saisit quand nous avons trop écouté les suggestions de la sensibilité. Quand nous l'avons réglé, alors notre satisfaction est complète. Est-ce à dire maintenant que



nous méconnaissions le role de la sensibilité ? nous reconnaissons qu'il faut prendre l'homme comme il est, aimant le plaisir et fuyant la douleur. Notre réponse est simple. C'est un role qui doit être reconnu à titre de fait, mais qui ne saurait être confondu avec le droit. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la loi morale.

Large concession

Il ne faut rien exagérer ; nous sommes loin de dire, comme certains traités de morale que tout penchant est mauvais, qu'il faut comprimer la sensibilité et la nature humaine. Le penchant c'est, comme dit Kant, la matière de la morale. Elle consiste à appliquer à cette matière une certaine forme de conduite ; elle cherche parmi les penchants, car il y en a d'exquis et d'une grande valeur morale. Combattre ceux là, serait absurde ; le plaisir d'être content de soi, d'avoir une libre conscience, l'orgueil bien placé, voila des sentiments très délicats. Les blamer serait absurde.

Exagération des cyniques.

Il faut donc leur faire leur part et elle sera très grande en nous inspirant de Platon et d'Aristote. Le cynisme, d'où sortit bientot après le stoïcisme dans son farouche amour de la vertu toute pure, avait été jusqu'à cet excès de déclarer tous les plaisirs immoraux.

Réponse d'Aristote

Aristote leur répond par cette objection, cri du bon sens contre une exagération inutile := Eh quoi ! à égalité de sagesse, de vertu, vous ne préféreriez pas la beauté à la laideur ; la richesse à la pauvreté ; la santé à la maladie ! = En effet si la vertu est le bien par excellence il est inutile de la rendre si sévère d'aspect en mettant

un abîme infranchissable entre elle et les autres biens. C'est un grand bien que la richesse ; la beauté, la santé ont aussi un grand prix ; nous reconnaissons largement les places qui leur reviennent en morale. Nous accordons une large part aux plaisirs légitimes, supérieurs, ou même conformes à la simple nature et non contraire à la règle morale.

Les stoïciens peuvent servir d'exemple. On pourrait leur appliquer le vers d'A. de Musset:

Vous les voulez trop purs, les heureux que vous faites.

La ~~vertu~~ toute seule n'aurait pas pour l'homme, être sensible, un attrait suffisant si elle ne se faisait pas dans cette sensibilité des alliés et des auxiliaires, elle nous remue par nos bons penchants et c'est ainsi qu'elle nous émeut.

La sensibilité est indispensable à la loi morale.

Ce que nous voulons, c'est simplement établir que la sensibilité seule n'est pas la règle de la conduite humaine mais nous n'avons pas voulu dire pour cela qu'elle fut dangereuse pour la morale. Il y a plus, nous avons déjà dit un mot des sanctions ; mais les sanctions indispensables à la loi morale par définition seraient impossibles si l'agent n'était pas doué de sensibilité, et naturellement porté à chercher le plaisir et à fuir la douleur. Une sanction est toujours et nécessairement, une récompense ou un châtiment, c'est à dire un plaisir ou bien une ~~douleur~~.

Car loin que la sensibilité soit funeste à priori à la moralité et doive en être éliminé, au contraire 1° elle est la matière même de la morale et sans elle la morale ne



serait ni utile ni même possible, car il n'y aurait pas de penchants à régler; 2° la recherche naturelle et souvent légitime du plaisir, comme l'horreur de la souffrance sont, et des auxiliaires de la vertu et des conditions mêmes de toute sanction morale.

Objection.

Maintenant, profitant de cet aveu que nous faisons si largement, certains philosophes nous viennent dire: mais justement, nous prenons pour loi morale les bonnes passions, les sentiments délicats de la nature humaine.

Réponse.

Loin de retirer un mot des concessions que nous avons faites, nous reconnaissons que le plus sur moyen de répandre la loi morale c'est de la faire aimer c'est de s'adresser au coté délicat de la sensibilité humaine. Le grand triomphe de la morale évangélique tient au puissant attrait qu'elle exerce sur les âmes délicates par le role qu'elle donne à l'amour, à la recherche du contentement moral, du plaisir pur du sacrifice. Mais théoriquement cela n'empeche pas que la morale ne saurait reposer en aucune manière sur l'attrait, sur le plaisir, sur la passion, fussent le plus irrésistible des attraits, la passion la plus noble, le plaisir le plus pur, celui de la charité.

Demandons à ces moralistes comment ils font pour choisir les bonnes passions: quelles sont-elles! Pourquoi pas celle-ci plutot que celle là? Car elles se valent toutes en tant que passions. Entre les plaisirs, il n'y a pas d'autre différence qu'une différence d'intensité. Tout ce qu'on pourrait dire c'est que la loi morale

consiste à chercher le plus grand plaisir. mais on n'a pas le droit de dire quel est le plus grand plaisir. Le sens commun distingue les bonnes des mauvaises tendances, mais en faisant cela, il rend hommage à un principe supérieur à la sensibilité, la Raison.

Mais ceux qui ne reconnaissent que la sensibilité, n'ont pas le droit d'en sortir sans se contredire. en effet, ils ne peuvent faire appel à quelque chose de supérieur qui juge et classe les penchants.

5°

[illegible]



10

R. Bellamy

1

Philosophie 28me Leçon

Morale (V) M.T. IV. — Principaux systèmes de morale passionnée.

La sensibilité dans ce qu'elle a de plus délicat, ne saurait être considéré comme règle unique de la loi morale ; sans doute il y a des tendances et des passions bonnes mais c'est en tant que bonnes qu'il faut les suivre, et non pas en tant que tendances et que passions. Cela sera plus clair par l'examen des systèmes qui ont proposés pour fin morale à l'homme la recherche du plaisir.

Essai de réfutation simultanée

On a essayé de les critiquer tous ensemble en leur opposant ce dilemme. Quelles tendances prenez-vous pour règle ? De deux choses l'une ; ou c'est une seule et alors laquelle ? Vous êtes impuissants à faire un choix, ou bien c'est toutes ensemble, alors comment les ferez vous accorder, elles qui se combattent les unes les autres. L'ambition commande-t-elle la même chose que l'amour du repos ; l'avarice que la prodigalité.

réponse de M. Taine

Ce dilemme n'est pas insoluble. on peut répondre en effet que les passions d'une âme quelconque, bien que non d'accord entre elles, forment cependant une résultante constituant une passion dominante et que le devoir de l'homme est alors d'obéir à son humeur, à sa passion principale. Cette théorie a surtout été développée par M. Taine, il prétend que chaque homme, les grand hommes surtout, a une passion maîtresse, résul



tant de toutes ses inclinations et formant son caractère. La passion principale de Tite-Live est l'éloquence, ce qui explique les nombreux discours de ses ouvrages.

Critique

C'est une vue un peu exagerée, comme toute vue neuve, mais elle est vraie et féconde en partie. Nous accordons cette manière de voir les choses à l'historien, mais nous ne saurions l'accorder au moraliste.-

Plan de la leçon.

Voyons maintenant les systèmes de morale passionnée. Voici notre plan. Nous allons d'abord examiner les systèmes les plus grossiers, c'est à dire ceux qui ne font pas de choix entre le plaisir et la passion, qui proposent pour loi, non pas tel penchant délicat, mais le plaisir tout seul, les systèmes sont: celui de l'école Cyrénaïque, le plus grossier édonisme; puis tout près de nous les système philosophico-social de Fourier, presque analogue au précédent. Entre les deux, dans les temps modernes, nous trouverons des systèmes plus délicats nous assignants comme fin les plaisirs exquis mais que nous démontrerons cependant être insuffisants. Ce sont les systèmes de Jacobi, de J.J. Rousseau, surtout de D. Hume Ferguson, Hutcheson et enfin de Adam Smith.

Remarque

Remarquons en passant que malgré l'immense supériorité de Kant dans les questions morales, malgré les disciples qu'il a pu avoir sur le continent, les moralistes les plus nombreux et les plus importants sont de race britannique. Cela tient à leur caractère pratique. Ils ne sont point métaphysiciens, mais au

contraire économistes. Tous leurs systèmes méritent un examen approfondi.

1° École cyrénaïque.

L'école cyrénaïque eut pour fondateur Aristippe, celui dont parle Horace : "Nunc Aristippi furtim praecepta relabor." C'est un disciple de Socrate. Il avait connu Protagoras et les principaux Ioniens ; il leur avait emprunté leurs tendances sensualistes, qu'il transporte dans sa morale. Toute l'école de Cyrène ne fait que développer sa pensée. Le seul bien au monde est le plaisir. Non seulement en fait, tout ce qui vit cherche le plaisir, mais en droit, il n'y a que cela à désirer. Le plus vif est le meilleur ; chacun prend les siens où il le trouve.

Principaux disciples d'Aristippe.

Aristippe eut pour disciple sa fille Arétée, elle partage et répand sa doctrine. Son fils Aristippe le jeune, le Métrodidacte, la modifie légèrement ; en ce sens qu'il conseille de ne pas se faire l'esclave du plaisir. Il faut le posséder mais non en être possédé. Ensuite vient Bion et Évémère dont on sait peu de choses ; puis Égésias le Pisithanate. Chercher le plaisir, c'est inutile ; c'est déjà beaucoup d'éviter la douleur. Le meilleur moyen est de se tuer. Il prêche donc l'anéantissement. (nirvana). Enfin Annicéris, dernier disciple de l'école, revient au plaisir, mais il déclare qu'il y a un choix à faire. Le plus vif selon lui, c'est celui que l'on trouve à partager ses joies avec ses semblables. C'est celui là qu'on doit préférer aux autres plaisirs grossiers. Sa morale est donc plus pure.



Critique

Malgré la franchise un peu brutale de cette doctrine, on peut y saisir quelques contradictions. Les philosophes se réfutent eux mêmes et font voir l'insuffisance de leur morale. Ils ~~x~~ viennent nous dire; il ne faut pas être esclaves du plaisir. Mais sont ils autorisés, eux qui parlent aussi? S'ils pouvaient nous dire c'est au nom de la dignité, de la fierté humaines, ce serait une raison. Mais dans ce système on n'a souvent parlé du cœur, mais jamais de la raison. Si je trouve mon plaisir à m'abandonner à la volupté, on ne peut rien me dire au nom du plaisir.

Un autre nous conseille la mort parceque le plaisir est fugitif et imparfait. C'est vrai, mais cette conséquence condamne tout le système. Si en cherchant le plaisir on ne trouve que le désespoir et la preuve, c'est qu'il faut chercher autre chose que le plaisir. Le philosophe a bien vu qu'au fond du plaisir, de la volupté, il y a un vide, un néant; quelque chose d'amer surgit des plus grands plaisirs: medio de fonte leporum surgit amari quidquid.

Quand Annicéris nous conseille de chercher notre plaisir, dans le partage de nos joies avec nos semblables il a raison, et dit quelque chose de délicat; mais son système ne l'autorise nullement à tenir ce langage si élevé. En disant cela, il juge et classe les plaisirs; mais c'est grâce à la lumière de quelque chose autre que le plaisir. Donc encore ici, le système de l'école cyrénaïque est insuffisant et se réfute lui même.

Remarque relative à Epicure.

On s'attend sans doute à voir Epicure figurer parmi les philosophes du plaisir. Il n'en sera rien. Epicure est plutot un moraliste de l'intérêt. Si son système consiste à chercher le plaisir, c'est une jouissance choisie, à longue portée, que le sage doit savoir attendre et mériter par ses privations. aussi vaut il mieux que les représentants de la volupté pure et simple.

Ses disciples

Ses disciples Romains, dont Horace est le plus connu, étaient des gens pratiques qui allaient droit au fait; ils cherchent le plaisir = à la manière d'étalons échappés =, ils méritent bien aussi d'être classés dans notre liste, mais ils sont restés ignorés et n'ont point de nom en philosophie.

2° Le Fouriérisme

Il nous faut arriver maintenant jusqu'à Fourier (1772-1837), réformateur socialiste, communiste. Ce n'est pas le dernier venu; il a des idées originales, philosophiques et spécieuses. Nous n'examinerons pas son système politique. L'auteur déclare que la volupté est le seul et le vrai but de la vie; l'homme est fait pour jouir. Dieu aurait été absurde s'il nous avait donné la passion pour ne pas la satisfaire aussi doivent elles toutes être satisfaite. L'idéal est de trouver une organisation sociale dans laquelle la plus grande somme possible de satisfaction pourrait être accordé à la plus grande quantité possible de passions, du plus grand nombre possible d'hommes. Laissez faire les passions, dit Fourier, elles iront à leur fin et constitueront l'harmonie. « Je suis le Newton du monde



social. Sur cette idée, il fonde une société idéale nommée harmonie.

Classification des Passions par Fourier

Fourier reconnait douze passions. Cinq sont relatives aux sens, quatre sont spirituelles et trois supérieures. Les passions spirituelles sont l'amour, l'amitié, l'ambition, le familisme, les trois supérieures sont la papillonne, la cabaliste et la composite.

Remarque

Nous pourrions faire observer à Fourier que son système a paru fort peu satisfaisant puisqu'il passa sa vie à chercher des capitalistes pour fonder le premier phalanstère, sans en trouver. — A cela il pourrait répondre que les hommes ne sont pas assez mûrs pour le comprendre; car il n'a jamais douté de sa mission.

Critique.

On peut lui opposer ses contradictions. Il pose en ~~principe~~ que les passions se valent toutes et cependant il en compte de supérieures ou de rectrices. De quel droit? qui lui a inspiré cette hiérarchie? — L'auteur vaut mieux que son système; il n'a pas pu dépouiller entièrement la raison, qui reprend ses droits. Elle a exigé des gradations quoique ce fut une contradiction du système.

Les systèmes du genre de ceux de l'école Cyrénaïque ou de Fourier sont donc d'une grossièreté qui révolte la raison et ne soutient pas l'examen. Ils sont condamnés à une contradiction flagrante quand ils veulent se développer pour vivre.

5º Doctrine de Jacobi et de Rousseau.

Jacobi en allemagne et Rousseau chez nous conseillent de s'en rapporter à un certain penchant sui generis: le sens moral, qui nous fait discerner le bien et le mal à première vue et nous fait préférer le bien. C'est, dit Rousseau la voix du cœur.

Critique

bien de mieux et nous n'avons pas tenu un autre langage dans notre théorie psychologique des penchants. En pratique cette théorie peut être bonne et attrayante pour les esprits, mais elle se réfute d'un mot. D'abord (sans vouloir récriminer sur les faiblesses de la vie privée, Rousseau en est un célèbre exemple.) ce sentiment moral, ce penchant qui nous porte au bien n'est pas toujours bon guide dans la vie pratique; ceux qui nous le proposent pour règle peuvent servir de exemples. On sait les égarements de Rousseau, il les eut peut-être évités s'il eut raisonné sa conduite et obéi à une règle supérieure aux penchants.

En théorie nous ferons remarquer que si tous les hommes avaient à un égal degré le penchant du mieux la morale serait inutile et le débat ne se serait jamais engagé, le sentiment moral ne manquant jamais d'indiquer le bien.

4° Doctrine Ecossaise.

La doctrine écossaise est analogue quoique plus pratique, D. Hume, Fergusson, Hutcheson et A. Smith sont d'accord pour reconnaître que le sentiment qui doit primer tous les autres et servir de règle est la sympathie. C'est à dire que nous devons faire en toute occasion ce qui nous paraît propre à nous faire aimer de nos semblables. C'est là le moyen de nous procurer le plus vrai et le plus durable de tous les plaisirs.

Nous allons prendre pour type de cette doctrine, la morale de la sympathie telle que nous l'a transmise développée Adam Smith.



Morale d'Ad. Smith.

Adam Smith (1723-1790) est le plus populaire des philosophes écossais, esprits pratiques et sensés par excellence. Il occupa à l'université d'Edimbourg la chaire d'économie politique aussi longtemps que celle de morale. C'est ce qui fit sa renommée comme économiste. (richesse des nations). A cette connaissance de la vie, à ces préoccupations pratiques, le philosophe dut sa morale si pleine de raison, de sens, mais aussi si dénuée de métaphysique. Il commence par constater que l'homme ne cherche pas son bien seulement, ou du moins le cherche dans le bonheur d'autrui. Il analyse le sentiment exquis de la sympathie. Une remarque juste et fine se trouve dans cette analyse. Quand on sympathise avec la douleur d'autrui, on éprouve une émotion complexe, d'abord une souffrance, puis une certaine jouissance, qui vient à la satisfaction d'un penchant. Ceci fait voir que nous avons affaire à un psychologue délié et que son système repose sur une analyse sérieuse.

Quand nous apprenons l'action d'un homme, nous voulons savoir ses intentions; alors nous sympathisons avec le motif ou nous avons de l'antipathie. Dans le premier cas, nous déclarons l'action bonne, dans le second mauvaise. Voilà le fondement de la morale qui consiste à nous demander avant d'agir si le motif qui nous pousse, est de nature à nous rendre sympathique à nos semblables. Comme c'est un sentiment naturel de chercher son bonheur dans l'estime de ses semblables, cela nous conduit à la vertu, seul moyen de gagner la sympathie publique.

Critique

Un homme qui se conduirait toujours ainsi, serait sans doute un homme vertueux. En cela la morale de Smith est bonne. Malheureusement la sympathie ne se commande pas. Si on pouvait en donner le goût à tous ce serait un grand pas fait pour la moralité générale. Mais théoriquement, c'est autre chose, la morale ne soutient pas l'examen. Voici les principales critiques. 1° D'après ce qui précède il semblerait qu'il n'y a de devoirs que dans l'état social, ce qui est contraire à toute morale. Car le monde compte toujours une série de devoirs individuels qui s'imposent à l'homme dans l'isolement. Ce serait un crime d'abêtir son intelligence dans le vin ou d'user son corps dans la débauche quand on n'aurait à craindre l'antipathie de personne.

Réponse d'Ad. Smith

Ad. Smith répond alors que dans ce cas, nous devons nous dédoubler en quelque sorte. Pendant que nous agissons nous pouvons nous regarder agir et être ainsi à la fois acteur et spectateur. Or le spectateur doit pouvoir toujours sympathiser avec les raisons qui ont fait agir l'acteur.

Seconde critique

Voici la principale objection; 2° La sympathie que nous devons chercher à gagner quelle est elle? Celle de nos voisins, sans doute. Mais qui ne voit que c'est rabaisser et presque anéantir la morale. Socrate ne cherchait pas la sympathie de son milieu, il l'aurait obtenue en flattant, or le peuple l'a fait mourir; méritait il l'antipathie des athéniens? Les âmes vraiment délicates et grandes doivent se mettre au dessus de l'estime de leur milieu pour montrer la voie à



leurs contemporains. Avec les principes de Smith, toutes les grandes innovations philosophiques ou religieuses seraient impossibles, car elles doivent commencer par des exceptions et généralement coûter la vie à leurs propagateurs, preuve du peu de sympathie des concitoyens.
Il faut par conséquent proclamer que si la vertu mérite la sympathie elle doit savoir parfois s'en passer. Elle la mérite d'autant plus qu'elle la cherche moins. Rien ne serait aussi dangereux que la doctrine d'Adam Smith poussée à l'excès. Elle autoriserait tous les vices, car le meilleur moyen d'être sympathique à une société corrompue, c'est d'être encore plus corrompu qu'elle.

Troisième critique

Adam Smith apercevant ces désastreuses conséquences tâche d'y échapper et s'en défend très vivement. Il faut, dit-il alors, chercher la sympathie, mais non pas celle de notre milieu, mais celle d'un témoin idéal, raisonnable et impartial.
A la bonne heure, on ne peut pas dire plus clairement qu'il faut soumettre ses actes aux prescriptions de la conscience. Mais c'est justement là ce que nous prétendons. C'est une réfutation d'Ad. Smith sortant de sa plume même; parler d'impartialité, c'est être bien loin de la sympathie partiale par définition. Parler d'un témoin raisonnable, c'est se mettre en présence d'une règle supérieure et incorruptible. Cela nous apprend que le philosophe reconnait qu'il y a des sympathies malsaines.

Conclusion

Ainsi les plus délicats comme les plus grossiers systèmes de morale passionnée, ceux qui proposent pour loi : une seule passion choisie, comme ceux qui proposent toutes les passions à la fois, sont plus ou moins purs et utiles à répandre en pratique, mais sont tous également incapables d'établir et de soutenir l'examen. Si les préférences sensibles étaient l'unique loi de nos actions, tout le monde serait vertueux, jamais personne ne s'aviserait de violer une loi si commode et l'idée ne serait venue à personne d'inventer une autre règle contrariante et gênante.



1

E. Bellamy

Hae disciplinae, si sibi consentaneae velint esse, de officio nihil queant dicere.
- Cicero -
De officiis I. 2.

Philosophie 49me leçon

Morale (VI) M.T.V. L'intérêt est-il la règle des actions humaines?

L'intérêt est sensiblement supérieur à la passion; voici pourquoi. Quoiqu'il y ait des tendances distinguées, néanmoins le fait d'obéir aux penchants et de chercher le plaisir, est animal autant qu'humain. C'est une loi universelle de tous les êtres vivants. L'homme seul parle de ses intérêts et y veille.

Définition de l'intérêt.

Qu'est donc que l'intérêt? C'est la recherche de certains biens mais avec l'intervention très active de la réflexion, de la raison, de la mémoire de l'induction et de la déduction. Toute l'intelligence humaine en ce qu'elle a de plus savant se met au service du bonheur et change ainsi le simple plaisir fugitif et mobile en intérêt proprement dit.

Deux sortes d'intérêts.

Il y a de plus, deux sortes d'intérêts. L'intérêt personnel auquel tout se ramène en dernière analyse, puis au dessus l'intérêt général, notion beaucoup plus élevée et qui a chez l'homme cultivé une influence sérieuse et raisonnée sur sa conduite pratique.

Distinction entre l'intérêt et l'instinct

C'est mon intérêt personnel de subsister, c'est ma première tendance ce n'est pas autre chose que mon instinct de conservation en tant qu'épuré par l'intérêt. En effet l'instinct me fait manger et boire au contraire l'intérêt apparaît du moment où j'ai remarqué le retour des mêmes besoins, l'efficacité habituelle de mes moyens de les satisfaire. Que ferai-je



alors? après avoir mangé à ma suffisance, au lieu d'abandonner le reste de mes aliments, je songe à l'avance à mes besoins et je conserve des provisions. Bientot après apparait l'élevage des bestiaux; mais comme on ne peut pas faire directement des provisions en grand nombre, l'échange apparut et après lui, la monnaie. on n'épargna plus des aliments, mais des matières de convention servant d'un accord unanime à se procurer ce dont on a besoin. Cette indication grossière suffit à montrer la supériorité de l'intérêt au dessus de l'attrait actuel et fugitif, au dessus duquel l'homme seul a su s'élever à l'état économique.

l'intérêt nous porte jusqu'à la science.

l'intérêt, (car avant de le critiquer, nous voulons dire ce que l'on peut faire valoir en sa faveur), va infiniment plus loin et vaut mieux que cela. En effet ce n'est pas seulement mon intérêt de manger et de boire, quand j'ai faim et soif. L'homme a bien d'autres besoins qu'il peut prévoir et auxquels il peut pourvoir. Par exemple dans la lutte pour l'existence, nous nous servons de notre intelligence autant que de nos muscles, et c'est par là que l'homme a dompté l'univers. Donc il sent qu'il a dans son intelligence le meilleur de sa force, c'est là qu'est son salut, et son capital le plus précieux de tous.

Donc nous sommes sortis de l'industrie et l'intérêt nous porte jusqu'à la science. on cultivera l'esprit, on répandra les lumières, car non seulement il importe d'être instruit soi-même, mais il est très utile de vivre en compagnie de gens instruits. on a

beaucoup moins à craindre d'une société éclairée, que d'une société abandonnée à la barbarie.

L'intérêt produit les beaux arts.

Les beaux arts eux mêmes apparaissent par le seul intérêt, car il consiste en fin de compte à bien pourvoir à ses besoins. Le besoin esthétique est très impérieux chez beaucoup d'hommes. Donc tout ce qu'on fait pour satisfaire ce penchant est conseillé par l'intérêt.

Il produit les vertus

Enfin les vertus, les bons procédés, la tempérance, la sagesse sociale sont les plus surs moyens d'être comblés de biens et d'obtenir la tranquillité, l'échange des bons procédés, en un mot d'être heureux. Ainsi donc l'intérêt nous a conduit sur les confins sinon sur le terrain même de la vertu.

Intérêt public.

La thèse de l'intérêt est encore beaucoup plus spécieuse si l'on passe à l'intérêt public. Il est certain d'abord que ces choses se tiennent de près. L'intérêt public est celui de tous les individus d'une société; or je suis un individu, donc j'ai ma part au bien de la communauté.

Influence de la sympathie

Il y a plus. Il ne faut pas oublier le fait de la sympathie. Beaucoup d'hommes ne sauraient avoir un bonheur complet sans le partager. Nous n'aimons pas à voir souffrir un homme. Donc on est tout naturellement conduit à vouloir le bonheur de tous, ne fusse que parceque nous avons notre part de la prospérité commune. C'est ainsi que le sage saura supporter un sacrifice, en vue de biens plus grands. Ainsi il souffrira un léger affront individuel pour éviter une guerre cruelle.

4

On peut donc très bien arriver par le seul intérêt à une très bonne moyenne de morale pratique. Aussi le plus grand nombre des moralistes anglais presque tous les jurisconsultes qui ont écrit sur la morale, s'en sont tenus à l'intérêt bien entendu comme règle morale.

Critique

Mais nous sommes ici dans la morale théorique et théoriquement l'intérêt est aussi incapable de servir de loi morale que la passion. Remarquons d'abord que ce serait une règle bien commode et rarement violée et les très honnêtes gens abonderaient dans ce monde, si la suprême honnêteté consistait à bien servir ses intérêts.

Agir par intérêt et dans tel intérêt.

Dissipons tout de suite les apparences trompeuses. Nous avons insisté sur l'intérêt général, mais au point de vue moral, l'intérêt général ne diffère en rien de l'intérêt privé. En effet il faut distinguer agir par intérêt, c'est-à-dire avec une intention intéressée et agir dans tel intérêt. Une action peut être faite à la fois par intérêt personnel quoiqu'elle soit de l'intérêt d'autrui. Je fais des fondations philanthropiques ; cela est dans l'intérêt public, mais il peut bien se faire que je le fasse dans mon intérêt privé, si j'ai en vue la popularité et ses effets. Réciproquement il y a des actes qui sont faits contrairement à l'intérêt de telle personne et aussi du mien et qui cependant sont faits par intérêt. Il n'y a rien de plus contraire à l'intérêt général et au mien que de me faire mettre en prison ; cependant je vole par intérêt personnel.

nous sommes en morale et nous devons nous en tenir à juger les intentions. Or le motif intéressé ne peut pas être de deux espèces. Quand on dit qu'un homme agit par intérêt, peu importe si c'est oui ou non dans l'intérêt de l'humanité; son action est essentiellement intéressée, égoïste et c'est justement ce que l'on examine en morale.

Il y a des actes qui sont dans mon intérêt et qui ne sont pas faits par intérêt. Si je veille à mes affaires cela est certainement dans mon intérêt mais il peut se faire que je le fasse sans aucun motif intéressé, à mon corps défendant comme lorsqu'il faut faire pour ses affaires une démarche pénible.

La distinction des deux intérêts est inutile en théorie.

Bref l'intérêt que nous avons à examiner en morale est toujours subjectif, l'intérêt de l'agent. Ce qui fait voir que cette distinction si spécieuse en apparence, si utile en pratique entre ces deux intérêts est inutile et superficielle à notre point de vue théorique et ne mérite nullement deux études spéciales et distinctes.

Eliminons encore moins cependant l'intérêt général qui embrouille le débat. Sans aucun doute en pratique on n'ose guère attaquer la morale de l'intérêt général quand on songe combien serait honnête homme celui qui aurait toujours soin d'agir selon l'intérêt public, ce serait bien là l'idéal social. Le père Gratry croyait que c'était le maximum qu'on put demander à un homme. Mais enfin théoriquement, l'intérêt général n'est pas plus soutenable que l'intérêt privé comme règle morale.



L'intérêt n'est pas une loi claire

D'abord comme la loi morale s'adresse à tous, ne souffre pas d'exception, sa première et essentielle qualité est d'être claire. Si vous dites que la loi est d'agir dans l'intérêt général, est-ce une loi claire? L'intérêt public, mais qui le connaît? Les plus grands savants, les plus illustres des économistes ne seraient pas d'accord si on leur demandait de dresser le catalogue des actions utiles à l'intérêt public. Mais supposons ce code établi, il faudrait encore le faire accepter de tous, il faudrait apprendre au Turc fanatique et exclusif que son intérêt n'est pas contraire à celui des autres peuples. L'intérêt général est bien mal connu; l'humanité semble avoir pour axiome: l'antagonisme des intérêts. Faites croire à l'ouvrier que son intérêt est le même que celui du patron, quand il veut gagner cinq francs et que l'autre ne veut lui en donner que quatre. Vous y mettrez bien du temps. Supposez que vous en arriviez à bout, en attendant, n'y aura-t-il pas eu de règle morale pour ses actions?

Effort des économistes

Les économistes surtout français et parmi eux principalement Frédéric Bastiat, ont tenté de prouver que les intérêts des hommes ne sont pas en antagonisme; que c'est une erreur de croire que l'intérêt de la France est que ses voisins soient pauvres. Il est prouvé que grâce à l'échange, si le blé abonde en Russie, il sera moins cher en France.
Rien n'est plus vrai, avec la liberté des échanges qui fait un seul peuple de tous les peuples unis par les liens du commerce, mais enfin cette démonstration n'est pas achevée; quand elle le sera,

il faudra bien des siècles avant qu'elle soit vulgarisée. alors le paysan sera t'il plus habile pour déterminer l'intérêt de l'humanité. Tout le monde connait les innombrables préjugés sur cette question.

Exemples de préjugés sur la question.

Il fut un temps où les législateurs d'angleterre regardant le moineau comme nuisible aux blés, le proscrivirent. au bout d'un certain temps, plus de moineaux, mais des myriades d'insectes qui détruisirent les récoltes, au point qu'on décerna des récompenses à ceux qui rapporteraient des moineaux du continent. aujourd'hui la loi les protège. — Dans nos pays le paysan qui apporte des centaines d'alouettes qu'il vend à vil prix, serait bouleversé si on lui défendait son commerce, cependant si nuisible a l'intérêt général.

Il est donc impossible de s'entendre sur cette question de l'intérêt général. et le poser comme règle des actions humaines, serait poser une loi très peu claire.

L'interet est essentiellement prisé.

D'ailleurs, il ne faut pas s'y tromper. prenons des chiffres. L'économiste dit: votre pays réclame des impôts il est de votre intérêt de les payer, car alors le pays sera prospère et puissant; vous aurez donc votre part à la prospérité et à la sécurité commune. — Mais enfin je paye vingt francs d'impôts, comme il y a trente six millions de Français il me reviendra un trente six millionnième. C'est quelque chose, mais si par hasard, je pouvais impunément ne rien payer, et garder mes vingt francs, la France n'en serait pas beaucoup moins riche ni moins prospère et quand même chaque Français aurait



8

quelque chose de moins, ce serait seulement un trente six millionième d'avantages généraux de moins; tandis que mes vingt francs me rapporteront bien plus de choses.

Mauvais calcul, dira-t-on, mauvais exemple. — Cela est vrai; mais quand on parle d'intérêt, le bon sens des paysans leur dit que la part d'avantages généraux est un vrai néant à côté de celle que procurera une grande bien conduite. Intérêt pour intérêt le mien vaut mieux que les autres à mes yeux.

Donc prêcher l'intérêt général est impossible si l'on ne fait appel à rien autre. L'intérêt est essentiellement privé et individuel.

Stuart Mill essaye de répondre

Stuart Mill essaye de répondre à cet argument que l'intérêt n'est pas clair. Et la justice, dit-il, est-elle donc si claire? si lumineuse!

Réponse

Cela est vrai, nous l'avons dit. Il est parfois plus difficile de démêler le devoir que de le faire quand on l'a vu, a dit Mr Guizot. Au point de vue moral cette difficulté n'existe pas. La justice est essentiellement une affaire d'intention; et quand on a cru bien faire, on est un homme juste. Par conséquent, il n'y a pas besoin d'autre clarté, la justice étant subjective.

En vain Stuart Mill voudrait prétendre qu'il en est de même de l'intérêt, et que l'intérêt général nous conseille de faire ce que nous croyons conforme à l'intérêt public. Cela est faux. L'intérêt général est objectif, il est dans le fait et non dans l'intention.

Au point de vue de la justice, de la morale, on peut sans aucun doute plaider en faveur des intentions qui se trompent, mais non au point de vue de l'intérêt général si c'est la loi.

Critique de l'intérêt privé.

Passons donc à l'intérêt privé qui se trouve au fond de ce débat. Remarquons d'abord qu'il est souvent permis d'agir dans son intérêt privé. Il est certainement commandé au père de famille de veiller à ses affaires. Mais dans ce cas, ce que l'on peut dire, c'est que l'intérêt est conforme au devoir mais non identique.

L'intérêt privé n'a aucun des caractères que doit avoir la loi morale a priori. Il n'explique ni nos jugements ni nos sentiments moraux.

1° Il n'est pas impersonnel

Par définition même l'intérêt privé n'est pas impersonnel. Il est au contraire essentiellement individuel et égoïste ; il est certain que l'intérêt privé de l'acheteur n'est pas du tout le même que celui du vendeur.

2° Il n'est pas immuable

De là il suit qu'il n'est pas du tout immuable ; au contraire il est très mobile et change d'une personne à l'autre. Quot capita, tot sensus, a-t-on dit ; on pourrait dire tot utilitates. L'intérêt privé varie pour une même personne d'une heure de la journée à l'autre.

3° Il n'est pas absolu

Variant ainsi sans cesse, l'intérêt privé n'est pas absolu ; au contraire, il est ce que Kant appelle un impératif de prudence. Il commande relativement aux circonstances. Si je veux être heureux, si je veux être riche, il est de mon intérêt d'être sobre et de travailler ; mais il n'est pas nécessaire que je veuille être heureux et riche. Il est dans mon droit de ne pas l'être, si je le veux ainsi.



4° Il n'est pas obligatoire

D'après ce qui précède, l'intérêt privé n'est pas obligatoire. On n'est pas catégori-

quement obligé de le suivre. Autrement toutes les personnes sur les bancs des assises, mériteraient une récompense, car elles ont agi suivant leur intérêt, on ne peut rien leur reprocher à ce compte. Chacun entend son intérêt privé à sa manière.

5° Il n'explique rien

L'intérêt n'explique aucun de nos jugements moraux, au contraire il les bouleverse. Nous devrions alors estimer les criminels et mépriser les gens désintéressés. Pour nous mêmes, sentons nous le remords quand nous avons sacrifié notre intérêt à celui d'autrui? sentons-nous au contraire la satisfaction morale quand nous avons suivi tous nos intérêts? — Il suit donc de là que c'est ailleurs que nous devons chercher la loi morale.

[illegible]

L. Bellamy

Est nihil utile quod idem non honestum.
= Cicero =
de off. III 30

Philosophie 50ème Leçon

Morale (VII) - M.T. VI Examen critique des systèmes utilitaires.

La morale utilitaire est réfutée théoriquement, mais s'est-elle produite dans l'histoire de la philosophie? Sous quelle forme? avec quelle valeur? les questions se posent tout naturellement. Notre plan nous est indiqué celui de la leçon précédente. Certains systèmes ont proposé pour règle morale le souci de l'intérêt privé, d'autres celui de l'intérêt public. — Aussi nous examinerons d'abord les premiers Epicure et Hobbes, puis les seconds. J. Bentham, Stuart Mill rajeuni et fortifié par notre contemporain, Mr Herbert Spencer.

Aristote n'est pas utilitaire

Il est presque de mode aujourd'hui de ranger Aristote au nombre des moralistes de l'intérêt, c'est à tort. Mais d'un mot, finons sa place parmi les moralistes. Aristote est un disciple de Platon, mais un disciple indépendant. Amicus Plato, sed magis amica veritas. Il mêle à l'idéalisme de son maître, une forte dose de bon sens expérimental. Platon avait déclaré que le souverain bien est la vertu toute seule; cette idée grandiose fut exagérée par les cyniques qui prétendaient que la vertu était le seul bien. Aristote accepte cette tendance: le premier élément du souverain bien et le plus important c'est la vertu; mais, homme de bon sens avant tout, il voit un excès à éviter: la vertu est le plus grand des biens mais ce n'est pas le seul. Ainsi pour Aristote le souverain bien comprend 1° la vertu 2° le plus possible de tous



les autres biens, autant qu'on peut en avoir sans préjudice de la vertu. Voilà la morale d'Aristote comprise dans ses livres à Eudème et à Nicomaque. Sa morale est pure comme celle de Platon, pratique et sensée comme celle de nos contemporains. C'est un admirable juste milieu entre l'idéalisme et utilitarisme.

I Doctrine d'Epicure

Epicure est souvent donné pour l'apôtre du plaisir et de la volupté: c'est à tort. Il est plus juste d'en faire le père des utilitaires au sens sérieux du mot. Que disent les cyrénaïques? cherche ton plaisir toujours et partout; point de choix, le premier venu et le plus vif. – Epicure au contraire propose pour fin le bonheur, c'est à dire la plus grande somme possible de joies et de plaisirs, qu'un être intelligent peut obtenir dans sa vie par le choix habile des jouissances. Ne prenez pas le premier plaisir venu; prenez celui qui ne doit pas amener de douleur avec lui; fuyez seulement la douleur qui ne peut amener de plaisir avec elle; acceptez les autres.

Division des plaisirs

La division des plaisirs est connue; les uns sont nécessaires et naturels, on doit en user sans scrupule; il y en a de naturels mais pas tout à fait nécessaires il faut en user discrètement; il y en a enfin qui ne sont ni naturels ni nécessaires, il faut les dédaigner et les laisser aux insensés. Les plus immédiats ne sont pas les meilleurs; les plus délicats, les plus dignes d'un homme sont ceux de la raison, de la science. Le sage s'imposera cette peine par laquelle il devient savant et s'élève au dessus des préjugés populaires. Il travaillera à se faire une âme tranquille (sapientum

templa serena) c'est bien la recherche intéressée mais savante, toute humaine et réfléchie de la plus grande somme de bonheur possible.

Critique

Une telle doctrine amena en pratique à beaucoup de vertus, à une grande charité, à une grande tempérance. Il est indispensable de rendre hommage sur ce point à Epicure. Néanmoins le vice radical de la théorie se retrouve dans l'histoire de ce système. Epicure était une nature d'élite ; atticus homo. Mais sa doctrine se jugea elle même et dévoila ses imperfections en passant d'Athènes à Rome, et d'un esprit délicat au vulgaire.

Epicure est un sage, ses disciples, à part Horace, méritent l'épithète : Epicuri de grege porci. Epicure a débridé les hommes ; en vain essaye-t-on de les retenir sur cette voie, chacun trouve son intérêt où il veut et il est dans son droit de le prendre où il le trouve. Nous pourrons, nous, à la lumière d'autres doctrines, flétrir ces disciples, Epicure ne peut que les blâmer ; théoriquement il en est le père et est responsable de leur excès.

II Doctrine de Thomas Hobbes.

Passons sur les moralistes latins, sur Cicéron, disciple de Platon à Rome, sur Sénèque et sur Marc Aurèle, arrivons au delà du Moyen âge jusqu'à Thomas Hobbes.

sa vie

Né le 5 avril 1588, il mourut le 4 Dec. 1679 - à vingt ans, il fut chargé d'élever lord Cavendish et voyagea avec lui en France, en Allemagne, en Italie où il devint le disciple de Galilée. Il revint ensuite à Paris, où il vécut longtemps. Là parut le De cive (1641). Il passa ensuite en Angleterre. Le XVII siècle qui est pour nous le siècle des opinions autoritaires



(Bonnet, Fénelon) est celui de la révolution anglaise. Charles I est décapité le 12 Janvier 1649. C'est l'époque du scepticisme anglais; c'est notre XVIII siècle. Hobbes va donc refléter ce trouble dans son système bien qu'il soit peu anglais et pas du tout de son époque, mais à cause de son attachement aux Stuart et aux principes d'autorité.

Sa doctrine.

Quel est donc le système enfermé dans le de Cive et plus tard dans le Léviathan? Le voici: pour bien le comprendre il faut se rappeler les désordres de l'Angleterre et dire deux mots de la psychologie de Hobbes. C'est là un mot impropre à cette époque, cette science n'existait pas, Hobbes est plutot un physicien qu'un psychologue.

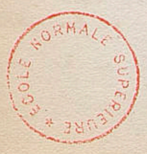
Pour Hobbes, épicurien comme Gassendi, qu'est-ce l'âme? C'est un corps ou une résultante des forces corporelles; il n'y a rien d'immatériel, et par conséquent point de liberté, point d'aspirations supérieures. — Dans un tel système comment faire apparaitre la morale? — Tout homme cherche son plaisir, chacun à sa manière; on se jette sur les biens on les dispute par la force ou par la ruse; tous les hommes ont des prétentions et des droits égaux à la jouissance. — Comment ont-ils des droits puisqu'ils n'ont pas de liberté? — Si fort que soit un homme un autre homme peut lui donner la mort par la ruse. Leurs droits sont égaux, puisqu'ils peuvent tous tuer leurs rivaux. Aussi ne s'en faisaient-ils pas faute à l'origine, nulle sympathie, état de guerre continuel: homo homini lupus. Alors qu'est-il arrivé? Les hommes intelligents se sont aperçus qu'ils manquaient leur but; que voulant tous jouir à l'exclusion des autres, nul ne jouissait en paix,

Point de sécurité, point d'ordre et par conséquent aucun bien assuré, aucun homme heureux. Aussi un jour il leur vint l'idée de faire un contrat. On abdiqua entre les mains d'un pouvoir souverain qui eut tous les droits. Que restait il aux citoyens? Rien que des devoirs envers le souverain, dispensateur suprême de tous les biens. Alors apparurent la discipline et la sécurité avec la jouissance de ce que le souverain a voulu laisser à son peuple. C'était peu, mais infiniment plus que ce qu'on avait avant. La société essentiellement artificielle est donc préférable à l'état de nature.

Critique.

On reconnait là ce besoin d'ordre et de sécurité du temps, cette horreur des troubles qui agitaient le pays. Il y a là de grandes vérités dans cette remarque que pour tous les peuples sauvages le premier degré de civilisation est le respect d'une autorité quelconque. Stuart Mill qui n'est pas suspect a dit que là aptitude à obéir est la première qualité requise chez un peuple appelé au progrès. Néanmoins c'est un singulier système que celui de Hobbes, malgré ce mélange d'intuitions justes. Le puissant logicien est conduit à d'étranges conséquences. Quand fut signé le contrat? Quelle histoire en fait mention? Comment nous oblige-t-il? Mais il y a plus. Comment l'intérêt seul a-t-il conduit les hommes au respect d'un contrat? On comprend le respect d'une parole donnée quand on croit à la dignité humaine, mais quand on n'a pas cette croyance, cela n'est pas possible. Comment a subsisté un contrat si contraire aux intérêts des hommes?

En vain dira-t-on qu'ils ont trouvé le bonheur dans cette convention; ils n'ont plus de droits; le souverain peut tout selon



son bon plaisir. Hobbes ne lui oppose aucun frein, aussi ses sujets n'ont pas plus de garanties qu'avant. En vain compteraient ils sur son bon vouloir, sur l'esprit d'équité. On ne le peut. C'est un homme passionné comme les autres : homo homini lupus. On a donc tout à craindre et rien à espérer.

Si Hobbes nous prêchait ce système au nom d'une doctrine morale quelconque même contestable, rien de mieux; mais au nom de l'intérêt, c'est une contradiction incroyable de la part d'un logicien. Ce système aussi politique que moral a des analogies avec le contrat social de Rousseau; mais il est plus attaquable encore à cause de ses prétentions morales. L'intérêt privé est donc incapable de servir de règle aux relations des hommes entre eux. Un état social fondé sur lui seul serait impossible et monstrueux.

III Doctrine de Jérémie Bentham.
Sa vie

Né au milieu du XVIII siècle (1748), Jérémie Bentham mourut en 1832, il fut un jurisconsulte célèbre. Fils d'un avocat, on voulait qu'il fut avocat, mais il ne réussit pas; grâce à la protection de puissants amis, il put s'abandonner à son goût pour l'étude et entreprit d'obtenir la révision des lois. Son traité de la législation est un chef d'oeuvre. Sa tendance utilitaire qui est fâcheuse en morale est excellente pour un jurisconsulte. En effet le point de vue de l'intérêt général prêché par Bentham, s'il est insuffisant en théorie morale est le seul vrai en matière de pénalité. Aussi eut il un immense succès quand il vint dire aux juges qu'ils ne devaient pas chercher à pénétrer les intentions des coupables. Essentiellement libre et cachée, elle échappe au regard d'autrui et la société doit la laisser de côté et éliminer de son sein ceux qui la mettent en péril.

Son système

Son système le voici. Son point de départ est à peu près le même que celui de Hobbes. Chaque homme cherche son bien d'une manière exclusive; mais bientôt les sages s'aperçoivent que l'intérêt général est le même que l'intérêt privé, et que le vrai moyen d'être heureux c'est de travailler en vue du bonheur commun et qu'on obtient ainsi une large part sans l'avoir cherché. Les premiers qui virent cela firent des lois qu'on accepta et alors les hommes qui n'avaient pas eu de devoirs commencèrent à en avoir. Tous les devoirs se ramènent à ceci: obéir aux lois. C'est là le salut de la société. Les lois s'amendent peu à peu, mais leur obéir telles qu'elles sont, c'est le seul moyen de conserver la paix publique.

Lettre de Bentham à la convention

La révolution française arriva au milieu de la vie de Bentham; il en fut partisan mais avec des restrictions. La convention lui offrit le titre de citoyen français; il l'accepta, mais dans sa réponse ne laissa pas échapper l'occasion de dire ce qu'il pensait de la politique française. Il commença par déplorer qu'on chasse de France tant de citoyens exilés. Il reconnait cependant que des raisons d'état et d'intérêt public ont pu amener cette sévérité. Mais son grand grief contre la révolution c'est la déclaration des droits de l'homme. Pour lui c'est une monstruosité, et un grand danger social d'avoir déclaré que les hommes ont des droits imprescriptibles supérieurs aux lois. La rebellion, les guerres civiles le meurtre sont légitimés à l'avance. Ce qu'on doit mettre avant tout, c'est le respect des lois.

Critique.

Rien ne fait mieux connaitre l'esprit de la doctrine Benthamiste. Malgré ses excellents avis, il n'en est pas moins vrai que ce système est sans fondements philosophiques et comme théorie morale ne



soutient pas l'examen. En effet les lois sont données comme fondements de la société et du devoir. Cela est faux les lois n'ont fait que préciser les devoirs. Qui m'oblige à observer les lois? La force, dans la doctrine de Bentham; mais la force c'est la contrainte qui ne saurait fonder la direction morale. Le devoir n'est pas postérieur à la loi, c'en est au contraire le prototype; c'est le modèle à l'image duquel le législateur façonne les lois de moins en moins imparfaites; et c'est le respect naturel de l'homme pour l'idéal moral qui le prédispose à accepter et à et à respecter les lois écrites qui en sont de pâles reflets.

Bentham reconnait lui même que toutes les lois ne sont pas bonnes puisqu'il demanda toute sa vie leur révision. Alors ce qui est le devoir la veille peut cesser de l'être le lendemain. C'est introduire la mobilité, la variété dans ce qui doit être immuable et catégorique. Il y a des quantités de gens qui ignorent les lois, mais pas un la loi morale.

Comment Bentham s'est il aperçu de l'imperfection des lois? N'a-t-il pas dû les comparer à un certain idéal supérieur à toute loi écrite! Cet idéal est la vraie loi, il aurait dû la reconnaitre. On pourrait prolonger cette critique, mais ces observations suffisent pour établir que l'intérêt général ne saurait fonder la moralité.

Dialogue entre Herbert Spencer et un Benthamiste

Voici un dialogue dans lequel un autre utilitaire, Mr Herbert Spencer réfute la doctrine Benthamiste. J'aborderai le Benthamiste, dit il, et je lui dirai: Votre formule n'est elle pas le plus grand bonheur possible pour le plus grand nombre d'hommes possible! — Sans doute — C'est à dire que si cent hommes trouvaient un grand bonheur à aller à droite et quatrevingt dix neuf un

bonheur égal à aller à gauche, on devrait aller à droite, par cela seul qu'il y a une volonté de plus d'un côté que de l'autre? — Assurément. — Mais, en disant cela vous prenez pour accordé que toutes les unités humaines se valent. Qu'en savez-vous? — Je le sens, ma conscience me le dit. — A la bonne heure, c'est en effet une vérité de sens commun, un témoignage irrécusable de la raison, et non une affirmation de l'intérêt.

IV. Doctrine de Stuart Mill

John Stuart Mill est le plus savant et le plus puissant des utilitaires contemporains. C'est un Benthamiste armé de toute la science moderne. Il a donc fortifié le système sur beaucoup de points. N'en citons qu'un seul. Voici son explication de l'idée de justice, idée morale s'il en est et que l'intérêt semble impuissant à expliquer parmi toutes les autres.

Idée de justice

A l'origine tous les animaux, l'homme compris, avaient reçu de la nature avec l'organisme une forte tendance à se protéger. Cet instinct de conservation fait que menacé par autrui, on se défend. L'homme qui a l'esprit de généralisation et qui est doué pour ses semblables d'une sympathie très vive, élargit le sentiment de la légitime défense. Toutes les fois qu'il voit un homme menacé il songe aux dangers qu'il peut courir lui même. Nous sommes donc portés non seulement à nous défendre, mais à défendre notre semblable. C'est l'instinct de conservation généralisé par la sympathie. Stuart Mill reconnait que cela n'expliquerait pas ce qu'il y a de vif et de sui generis dans cette idée de justice. Pourquoi est il plus fort que les autres, cet instinct? C'est qu'il répond à notre besoin de sécurité et que ce besoin est le plus impérieux de tous. Le plus



grand bien est de vivre en paix ; dont le sentiment qui nous porte à l'équilibre pacifique des forces sociales, celui de la justice est le plus universel, le plus inhérent à notre nature, le plus humain donc le plus fort.

Critique

Cette analyse nous donne une idée de la rigueur appliquée à cette explication par les utilitaires contemporains. Nous ferons une simple remarque, pour montrer que toutes ces explications ingénieuses sont insuffisantes. Supposons nous attaqué par des bêtes féroces, l'instinct de conservation s'éveille aussi vivement que possible. L'homme pourra éprouver tous les sentiments qu'il voudra, mais non certainement celui d'injustice. Ne distingue-t-il pas la défense contre les forces aveugles de la nature de celle contre les forces intelligentes ? Donc pour fonder l'idée de justice, il faut autre chose que l'intérêt. Il faut la conception d'un agent intelligent et raisonnable, agissant en connaissance de cause et par suite responsable.

V Doctrine de Mr Herbert Spencer.

La doctrine utilitaire a enfin atteint son dernier degré de vraisemblance et ses arguments les plus ingénieux, sous la plume de Mr Herbert Spencer. D'après le dialogue que nous avons vu de lui, on pourrait croire qu'il n'est pas utilitaire. Mr Stuart Mill s'y était trompé, mais Mr H. Spencer lui écrivit pour le détromper. A propos du débat entre le rationalisme et l'empirisme nous avons vu que Mr Spencer prenait sur ce point une position à part. Il est empiriste, reconnaissant certains premiers principes dans l'entendement humain. Voici comment. A l'origine tout est né de l'expérience. Le premier homme n'avait ni idées innées ni premiers principes ; il a

subi les effets du monde extérieur et accumulé des expériences. Il a transmis par l'hérédité certaines tendances à attendre les mêmes faits dans le même ordre où il les avait expérimentés. De proche en proche les esprits se sont trouvés préparés. Aussi les idées innées, les premiers principes sont en effet innées et antérieures à toute expérience pour l'individu qui naît actuellement ; ils sont cependant acquis par l'expérience si l'on considère la série des ancêtres.

Il était tout naturel de porter la même vue en morale. C'est ce que fit Mr Spencer. A l'origine, aucun principe de morale : rien que la dure expérience. Grâce à l'hérédité les expériences passèrent dans l'organisme des descendants, si bien qu'enfin, les derniers venus trouvèrent en s'éveillant à la raison dans le fond même de leur esprit certaines intuitions à priori du bien et du mal, qu'ils regardèrent à tort comme indépendantes de l'expérience et de l'intérêt, mais qui en vérité, sont dues à des expériences accumulées d'intérêts privés ou publics, d'utilités particulières ou sociales.

On ne connait pas encore toute la morale de Mr Spencer

On ne connait pas encore toute la morale de Mr Spencer. Car ce doit être son dernier ouvrage d'après l'immense système qu'il a conçu. Il n'en a jeté que les bases dans la lettre qu'il écrivit à Stuart Mill. On prévoit que sa morale sera très originale et très intéressante. Il annonce qu'il essayera de déterminer scientifiquement, l'histoire en main, ce qui est véritablement utile et nuisible à l'homme et il compte aussi arrêter la liste des devoirs. Cette entreprise est digne d'encouragements. Il est



certain que notre devoir consiste le ~~plus~~
souvent à faire ce qui est le plus utile à l'espèce humaine. Aussi arrêter la liste des devoirs serait rendre un service économique et moral. Seulement il faut ne pas confondre la matière et la forme des actions humaines, ce qu'il faut faire, ~~de~~ l'intention avec laquelle il faut le faire. Il peut être très moral de faire certaines choses utiles à l'intérêt public mais à condition de les faire par raison et non par intérêt. Tous les devoirs sont susceptibles d'être accomplis suivant ces deux modes.

Aussi on aura beau avoir arrêté la liste des devoirs, on n'aura pas donné l'explication de ce mot devoir. Vous aurez dit ce qu'il faut faire, mais non pourquoi il faut le faire. En un mot, ce travail pourra être d'une grande utilité pratique, mais il n'aura pas touché à la question toute théorique qu'est ce que le devoir? et comment l'homme conçoit il qu'il doive faire tel acte et non tel autre?

VH

5

La plus grande perfection morale est de remplir son devoir par devoir. —
La vertu est l'habitude des actes libres conformes à la loi.
= Kant.

R. Bellamy

Philosophie 51me Leçon

Morale (VIII). M.T. VII. De la vraie loi morale selon Kant.

Ainsi, ni la passion ni l'intérêt ne peuvent servir de règle unique aux actions humaines, n'explique nos sentiments et nos jugements moraux ne rend compte de nos institutions. Reste un troisième motif, le motif rationnel, qui est la vraie loi morale. C'est ce qu'il s'agit de démontrer nous aurons pour guide Kant, le vrai fondateur de la morale.

Kant : sa vie

Né en 1724 à Kœnigsberg, mort en 1804, Kant, fils d'un sellier, fut un savant avant d'être un philosophe. Ses premiers ouvrages sont de science pure. c'est un disciple de Newton. Quand il se mit à faire de la philosophie il y apporta son esprit et sa méthode scientifiques. aussi la philosophie du temps ne le contenta pas ; il passa au crible tous les arguments de son époque, toutes les croyances philosophiques de son siècle et renversa tout par son implacable critique. Dans un premier ouvrage ; Critique de la raison pure (1781) Kant se montre sceptique absolu déclarant l'esprit de l'homme incapable d'atteindre à la vérité absolue ; et l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et la liberté sont impossibles à prouver.

Remarque

Il ne faudrait pas croire qu'il fit ainsi la besogne de l'athéisme et du matérialisme. non car s'il prouvait qu'on ne peut établir ces points si importants, il prouvait en même temps l'impossibilité aussi absolue d'établir le contraire. Ainsi, sans se déclarer, il



prétendait également téméraires et la métaphysique et le scepticisme.

autre remarque

C'est pour le dire en passant, par ses travaux critiques que Kant est le père du positivisme. Il a pour ainsi dire déblayé le terrain et il était tout naturel qu'une école vint dire: «Puisque l'homme est impuissant à sortir des phénomènes et à trouver l'absolu, restons dans les phénomènes et contentons nous du relatif; faisons de la science, voilà l'objet de la philosophie.» – Ainsi parla le positivisme et favorisé par l'immense développement de la science, il devint bientôt la doctrine ~~pr~~ préférée des savants et le système le plus populaire de notre époque.

Critique de la raison pratique (1788)

Mais Kant ne s'en tint pas là; après avoir détruit, il voulut relever. Si la liberté, l'immortalité de l'âme et Dieu sont impossibles à prouver théoriquement, ~~ils~~ ne sont pas moins des vérités pratiquement nécessaires; si la métaphysique nous en éloigne, la morale nous y ramène. En 1785 parut: les Fondements de la métaphysique des mœurs. En 1788 il couronna et compléta son œuvre par sa Critique de la raison pratique, qui contient les fameux postulats restituant ce qu'avait détruit la critique de la raison pure.

Morale de Kant

Kant part du principe d'obligation, notion fondamentale si négligée dans les systèmes que nous venons d'examiner. Je me sens obligé à faire certaines choses; si indulgent que je sois pour autrui, je ne peux regarder mes propres actions comme indifférentes ou équivalentes. Quand elles le seraient mes intentions ne le ~~seraient~~ sont pas. Je sens que je suis obligé à prendre certaines

résolutions et obligé de n'en pas prendre d'autres. Le concept d'obligation est une loi mystérieuse et catégorique, une vraie nécessité en un sens, mais qui, au lieu de s'imposer par la contrainte s'impose par la persuasion et la raison. Elle s'adresse à la liberté et lui commande tout en la respectant, l'enchaîne sans la détruire.

La loi morale est une autonomie.

De là résulte évidemment une première chose, c'est que la loi obligatoire quelle qu'elle soit, ne peut venir que de nous mêmes; si elle venait d'ailleurs, elle serait extérieure et alors, de deux choses l'une: ou bien on ne pourrait y résister et ce serait une vraie loi physique; ou bien on pourrait lui résister et alors on serait libre, il est vrai, mais la loi ne serait plus sure d'être accomplie et il n'y aurait point de lien nécessaire entre elle et le vouloir. Donc a priori, la loi morale vient de nous mêmes, c'est une règle que nous nous imposons, une <u>autonomie</u>.

Elle ne vient pas de la sensibilité

Mais d'où vient elle? de quelle partie du moi? Est-ce de la sensibilité? Kant proclame bien haut que non, car la sensibilité n'est pas un impératif à proprement parler; elle a beau être très impérieuse et universelle, il est certain que les commandements de la sensibilité sont toujours conditionnels. Ils tendent à une seule fin, la jouissance; ils apprennent bien ce qu'il faut faire pour cela; mais la jouissance n'a rien en elle même qui s'impose de haut à tout homme et qui mérite d'être la règle de toute l'activité humaine. On peut concevoir un homme qui saurait s'y soustraire, par conséquent il n'y a pas là cette obligation cet impératif catégorique qui implique



le concept d'obligation.

Remarque.

C'est ici que Kant fait remarquer que même quand la passion s'accorde avec le devoir, elle le corrompt; et une bonne action l'est beaucoup moins quand on découvre qu'elle a été faite par passion et non par devoir.

Ainsi la nécessité pour la loi morale d'être obligatoire, sans être contraignante, implique que cette loi vient de nous même et non d'ailleurs. C'est ce qu'on exprime en disant que la loi morale est une autonomie, c'est à dire une règle que s'impose la personne morale.

analyse de la personne

Mais le mot personne a deux sens. Nous sommes doubles. Il y a en nous: 1° une personnalité individuelle, empirique comme dit Kant, subjective, c'est le moi en tant que déterminé par toutes les particularités de notre humeur, de notre tempérament, par nos répulsions et nos préférences; c'est, en un mot, notre caractère tel qu'il résulte de notre naissance et de notre éducation. – 2° au contraire, une personne objective, c'est à dire universelle et vraiment humaine. C'est le moi en tant qu'humain. C'est en nous non plus ce qui nous fait être tel ou tel, mais homme. C'est la personne raisonnable, libre, capable de généralisation et d'abstraction.

De ces deux personnes, l'une a une valeur incomparablement plus grande que l'autre. La personne raisonnable qui ne tient ni au tempérament, ni au sens, ni à l'éducation a une valeur immense, universelle, puisqu'elle est la même chez tous et éternelle par la même raison. C'est donc à cette partie de nous même qu'appartient l'autorité, l'autre la sensibilité. La personne empirique doit obéir et se

conformer à ce qui exige d'elle l'autre partie de nous mêmes.

nous sommes parfaitement libres.

Donc en tant que nous voulons dans un cas particulier, en tant que nous agissons, nous sommes tenus de soumettre notre vouloir et notre activité au controle de ce qu'il y a de rationnel en nous. ainsi la volonté et la raison sont au fond la même chose. Quand la volonté est bien consciente réfléchie, elle obéit par nature à la raison. Aussi la règle morale cherchée doit être à la fois l'autonomie de la raison et de volonté. Les choses étant ainsi, on ne peut pas dire qu'il y ait contrainte, car c'est toujours nous qui commandons, si nous obéissons, c'est à nous mêmes. nous sommes donc parfaitement libres en obéissant ~~à cette~~ règle.

Formules de Kant.

De là les trois formules de la morale Kantienne. Quand nous agissons, nous devons toujours considérer la volonté comme légiférant d'une manière universelle. Autrement dit, nous devons toujours agir de façon à pouvoir souhaiter que la maxime qui nous fait agir, puisse être érigée en loi universelle. Cela se comprend et résulte de ce qui précède; ce qui commande en nous, c'est ce qu'il y a de vraiment humain et universel. Aussi quand nous voulons savoir si nous sommes dans la moralité, nous n'avons qu'à nous demander, si la maxime à laquelle nous obeissons peut être érigée comme loi morale.

Exemples

Kant applique cette formule à quelques exemples. Le suicide est condamné par la morale. Comment Kant le défend il? Il serait absurde que tout le monde voulut se détruire et donnât le suicide comme règle universelle, Donc cela n'est



pas soutenable en morale. C'est une fantaisie individuelle et immorale. — Un homme emprunte avec l'intention de ne pas rendre. C'est immoral parceque c'est absurde. Erigez cela en règle générale de l'humanité ; personne ne voudra plus prêter ; le but cherché est manqué. — Il y a plus. Prenez même le devoir de charité. On est prié de porter secours à un homme attaqué. Refusera-t-on le secours? On le peut, mais c'est immoral ; non pas que l'humanité doive périr pour cela, mais cet homme, s'il réfléchit, peut se trouver dans le même cas. Il ne peut donc pas souhaiter raisonnablement que son intention devienne une loi universelle. La formule de Kant rend donc compte de tous les devoirs.

Autre expression

Il lui donne une autre expression ~~moins~~ moins féconde et encore plus souvent citée. Elle revient au même. Traitez toujours la personne humaine soit en vous, soit en autrui, comme une fin par elle-même et jamais comme un simple moyen. — Rien de plus juste. En effet cette personne rationnelle, supérieure, a une valeur propre par elle-même ; elle est égale chez tous, et c'est ce qui procure à chaque homme une valeur sui generis. Donc la Raison exige que la personne humaine soit partout traitée comme une fin et nous serions choqués si elle servait de simple moyen. C'est pourtant ce qui arrive dans les systèmes où l'on fait servir la vie humaine à la recherche continuelle des jouissances.

Telle est, en abrégé, la morale de Kant. Le vrai fondateur de la morale en tant que science ne vivant que de généralités rationnelles et certaines. Avant Kant, on avait eu d'admirables élans vers la perfection idéale. Mais la morale n'était

pas encore scientifiquement fondée, elle l'est maintenant.
Nous avons donc trouvé la loi morale cherchée, celle qui devait être obligatoire, universelle, éternelle, immuable. Voyons si cette loi est dans ce cas. C'est d'un mot la raison prise pour guide.

La raison a les caractères de la loi morale.

N'est elle pas éternelle et universelle? sans aucun doute, car elle fait partie de la définition de l'homme. Elle est immuable, car il ne pourrait la quitter sans déchoir de sa dignité. Est elle obligatoire et absolue? oui, car du moment que, mis en présence de deux parties de notre nature, l'une nous paraît avoir une valeur incomparable par rapport à l'autre, il est, pour ainsi dire, certain a priori que l'activité purement raisonnable et normale, une fois conçue, nous semble digne de nous servir de règle morale et comme devant être réalisée autant que possible. Elle doit l'être, quoiqu'elle puisse ne pas l'être. Ce caractère répond à merveille à celui d'obligation. La loi rationnelle est donc bien l'impératif catégorique.

Elle explique tous nos jugements.

Tous nos jugements, tous nos sentiments, toutes nos institutions sont expliquées. L'homme devant obéir à sa raison, est dans son droit quand il le fait et mérite tantôt l'estime, tantôt l'admiration, plus cela lui coute de sacrifices. S'il a violé un commandement il déchoit, on le dédaigne, l'antipathie apparaît, et lui même est rempli de confusion et de remords, de même qu'il est plein de satisfaction purement morale et vraiment humaine, s'il a obéi à tous les préceptes de sa raison. Plus il lui en a couté, plus est grande cette satisfaction.



Rigueur de Kant.	Kant est un peu moins parfait dans sa morale pratique ; nous ne le suivrons pas dans l'énumération des devoirs, à cause de sa grande rigueur. Il ne tient pas assez compte des nécessités de la vie et commande la vertu pure, admirable mais peu réalisable. On serait dupe si dans ce monde imparfait on essayait d'être aussi parfait qu'il le voudrait. La morale pratique comporte certaines discussions qu'il a à peine entrevues, mais comme théoricien, Kant est tout à fait inimitable.
Quelques principes auxiliaires.	Voyons maintenant rapidement certains principes accessoires, proposés comme auxiliaires de la loi morale. La plupart ont une valeur pratique réelle, et même parfois une certaine valeur théorique mais ils ne suffiraient pas sans ce qui précède.
1° Le bien identique au vrai.	L'anglais Wallaston identifie le bien avec le vrai. Ce qui est vrai est bien, nous devons nous appliquer à démêler le vrai dans la nature.
Critique	À merveille, mais à condition d'interpréter cette doctrine à la lumière de Kant, car autrement elle est périlleuse. Le bien n'est pas autre chose que le vrai parlant à notre volonté et presque toujours on est sûr d'accomplir son devoir en se demandant ce qui est le plus vrai, et en agissant en conséquence. - Mais ce principe seul n'aurait pas suffi. Quelle confusion morale si on croyait que tout ce qui est vrai est bien ; il y a des vérités de fait en quantités, mais les faits ne sont pas toujours légitimes. La vérité historique est souvent immorale. Les vérités de la physique ne sont ni bonnes ni mauvaises ; on peut en faire un emploi abominable. La formule de Wallaston n'est donc bonne qu'à la lumière de la doctrine de Kant.

1° Doctrine théologique.

La doctrine théologique, comme dit Kant, prend la loi morale comme un commandement de Dieu.

Critique

Oui, dit Kant, si par Dieu, vous entendez la raison suprême personnifiée et réalisée en un être unique gouvernant l'univers. Dans ce cas il est excellent de dire que le devoir est un commandement divin. Les hommes sont tellement peu capables d'abstraction, que le commandement sera lettre morte si on ne trouve pas un législateur. – Mais il y a un danger à cela. Les hommes n'ont pas tous la même croyance, si la raison abdique en faveur d'un enseignement théologique, il faut qu'elle abdique au profit de tous, et la morale doit varier avec chaque religion. Mais, dit Kant certaines religions se sont approchées très près de la Raison; d'autres ont conçu Dieu plus grossièrement, aussi est on forcé de dire: il faut faire ce qui est raisonnable.

Dieu, postulat de la morale.

Seulement, ajoute Kant, si Dieu n'est pas la source même de la morale il en est la fin. La morale n'aurait pas de sens sans la sanction finale. Aussi Dieu est un postulat de la morale. Elle mène à lui, mais ce n'est pas lui qui mène à elle. Nous jugeons les religions d'après ce que vaut leur morale. C'est donc la raison qui est juge.

Morale indépendante

Nous voici arrivé au grave sujet de la morale indépendante. Les philosophes contemporains se réclament de Kant et se proclament ses disciples. Ils ont raison en partie; selon ce philosophe, en effet, la raison est le fondement de la morale. Forts de cet appui, ces moralistes sont peu attaquables. Malheureusement pour eux, ils ont dépassé la doctrine du maître. S'ils disaient seulement que la morale s'impose à tout homme, quelle que soit sa foi,



ce serait un beau langage. Seulement ces philosophes entraînés par le courant positiviste, ont déclaré la morale indépendante non seulement de tel ou tel credo, mais de toute croyance métaphysique.

critique

Ceci ne peut pas s'accorder: qui dit devoir, dépasse le fait; car le devoir c'est ce qui doit être fait par opposition à ce qu'on fait; qui dit morale dit le contraire de la physique, prononcer ce mot c'est faire un acte métaphysique. Serrons la question de plus près. Nous défions de concevoir le devoir sans la liberté. Kant a fait de celle-ci un postulat, c'est une croyance métaphysique. Sans liberté, point de devoirs; donc quand on reconnait les devoirs, on fait implicitement de la métaphysique.

Autre chose, la morale suppose la raison pour discerner ce qui est bien de ce qui est mal, pour apercevoir au dessus du fait brutal, une certaine loi qui juge les faits. Mais la raison est la faculté métaphysique par excellence la morale n'est donc pas indépendante de la métaphysique.

Au delà de la morale particulière, au delà du devoir de chaque cas; il faut considérer que l'équilibre entre la morale et le bonheur n'est pas en moyenne réalisé. Cependant la raison exige qu'il le soit. Il le sera donc ailleurs. C'est là encore un acte de foi métaphysique. Nous ne savons ni quand, ni comment cela se fera, mais, sous peine de supprimer la morale, les philosophes sont obligés de reconnaître qu'il doit y avoir un moyen de rétablir l'équilibre exigé par la raison. La morale peut être indépendante de tel ou telle credo, mais non pas de la métaphysique. Autrement il est impossible d'imposer à un homme un seul devoir.

3° morale fondée sur la crainte et l'espoir

Ce qui précède nous permet de juger les systèmes moraux fondés sur la crainte du châtiment et sur l'espoir d'une récompense.

critique

Il est vrai, dit Kant que la soumission à la loi morale nous donne droit au bonheur, mais peines et récompenses sont des effets de la moralité ou de l'immoralité et ne doivent pas influencer nos actions. Les sources de la vertu sont corrompues et la meilleure action devient indifférente et même mauvaise, quand on n'agit qu'en vue d'une récompense à gagner ou d'un châtiment à éviter. La récompense doit venir par surcroît, autrement on ne fait plus le bien pour lui même. C'est de l'égoïsme bien entendu.

A plus forte raison, la moralité peut regarder comme insuffisantes les pénalités civiles. Ces lois faites pour conserver et sauvegarder la morale sont sans valeur morale. Il y a l'image de la moralité, mais il n'y en a pas dans le coeur. L'état du reste, n'a pas pour objet de faire régner la vertu, mais l'ordre et la paix.

4° le point d'honneur

Les gens du monde en général ont pour unique morale le point d'honneur. On évite certaines actions qui nous feraient perdre l'estime de nos semblables.

critique

On a raison. Il est excellent de parler aux hommes du sentiment de l'honneur mais cela ne suffit pas sans l'intervention rationnelle. Il n'y a qu'un honneur pour l'homme, c'est d'obéir à sa raison. Il n'y a qu'un déshonneur, c'est de faire sciemment ce que défend sa raison. En disant cela on est Kantien — si par honneur, on entend ce qu'en dira-t-on. Ce n'est que de l'amour propre. L'opinion publique est très variable, et le



sage doit lui être supérieur. L'homme qui agit autrement n'a pas de valeur morale.

5° le sens moral

Hutcheson en Ecosse, J. J. Rousseau en France et Jacobi en Allemagne ont proposé comme règle de conduite un certain sens moral. Il y a, disent-ils, un sens du bien et du mal suivant eux l'homme discerne le bien du mal par un sens.

Critique.

Rien de plus juste s'ils entendent par là la conscience et la raison. Mais le mot sens est à rejeter. En effet les sens n'ont pas même puissance chez tous les hommes. Aussi dire que c'est un sens, c'est avancer une chose dangereuse. Faut-il accorder à l'homme le droit de dire: ceci me paraît bien, comme: ceci me paraît rouge? C'est impossible moralement. Pour discerner le bien du mal, il faut souvent réfléchir, interroger sa raison; tout ce qu'on peut dire c'est que par habitude on arrive à démêler beaucoup plus facilement le bien et le devoir.

6° Respect de l'ordre.

On a encore donné pour règle des actions humaines, le souci du respect de l'ordre établi. Kant souscrirait volontiers à cette formule. En effet l'ordre serait parfaitement réalisé dans une société où chaque homme serait toujours soucieux de respecter l'ordre. Ce serait la république des fins, comme dit Kant, c'est-à-dire une union de personnes morales s'assurant mutuellement leur libre développement par le profond respect les uns des autres.

Critique

Si l'on sort de là, si l'on fait un ordre imaginaire, sans en faire juge la seule raison, on n'a pas de critérium certain de la morale et chacun devient libre d'entendre l'ordre à sa manière. De là des luttes sociales.

7° Théorie de Jouffroy

La loi morale, suivant Jouffroy, consiste pour les êtres à atteindre leurs fins. Les animaux et les corps bruts les atteignent fatalement. Seuls les êtres intelligents et libres connaissent leurs fins et y marchent librement. La loi est donc pour l'homme de se faire une idée la plus juste possible de sa destinée et de tout mettre en oeuvre pour arriver à l'accomplir.

Critique.

Cette vue est excellente. La destinée de l'homme est évidemment de faire triompher la raison dans ce monde et pour la raison pratique il nous sera très avantageux de nous servir de la formule de Jouffroy qui nous aidera dans l'énumération des devoirs. – Seulement si l'on introduit autre chose que cette valeur propre et que cette classification des fins telles que les ~~dicte~~ la raison, l'arbitraire serait de nouveau introduit dans la morale. La fin de la plante, celle du boeuf, dit Mr Taine, serait aussi sacrée que celle de l'homme, et l'on serait entraîné par cette erreur de théorie à des difficultés en pratique.

8° Souci du perfectionnement.

Malebranche propose pour règle le souci du perfectionnement. Dieu, dit il, aime toutes les choses suivant le perfectionnement qu'il a mis en elles. Nous devons faire de même et aimer par dessus tout ce qui est le plus parfait, c'est-à-dire Dieu, puis ensuite la nature raisonnable, l'homme.

Critique.

Le perfectionnement est une chose toute relative. Il y a progrès pour le sauvage à tuer rapidement ses vieillards au lieu de les enterrer vivants. Cela veut il dire que le meurtre des vieillards soit moral? Ce n'est donc pas perfectionnement qu'il faut dire mais perfection. Notre règle n'est pas de mieux faire mais de faire bien. La loi ne nous com



mande pas un progrès relatif ; c'est un commandement catégorique du bien tel que le proclame la raison, qu'il soit ou non facile à réaliser.

Conclusion

Il y a nombre de préceptes moraux pratiquement excellents, mais Kant a le premier pénétré jusqu'aux conditions essentielles de la morale et fondé la science des devoirs sur une analyse définitive.

R. Bellamy.

Sola virtus praestat gaudium perpetuum.
— Sénèque — Ep. 27.

Philosophie 52me leçon

Morale (IX) M. T. VIII. Des sanctions de la loi morale.

Nous connaissons maintenant la loi morale, voyons si elle trouve dans la nature des choses les sanctions dont elle a besoin.

Définition des sanctions.

D'abord qu'appelle-t-on sanction ? C'est ce qui fait qu'une loi est vraiment une loi. Il ne s'agit pas ici des lois nécessaires, inviolables par définition, car elles n'ont pas besoin de sanctions ; mais nous nous occupons de la loi morale, que l'on ne doit pas mais qu'on peut violer. On appelle sanction, l'ensemble des peines et des récompenses qui servent à assurer l'accomplissement de la loi morale.

Tous les philosophes l'ont vu et Kant l'a dit avec une très grande force : l'être qui fait le bien doit être plus heureux que celui qui fait le mal, autrement la loi morale n'aurait aucune autorité. Il faut donc qu'il y ait un recours contre ceux qui la violent et qu'au contraire ceux qui l'observent, aient une destinée heureuse proportionnellement à l'effort qu'ils ont fait pour obéir à la loi.

Division des sanctions de Kant.

Kant passant en revue les diverses sanctions de la loi morale les range en trois groupes. 1° les sanctions sociales qui tiennent à l'état de société. 2° les sanctions individuelles qui seraient les mêmes quand on serait seul au monde. 3° les sanctions supérieures, nécessaires suivant lui pour compléter les autres insuffisantes



par nature.

I Subdivisions du premier groupe.

Chacun des deux premiers groupes se subdivise. Les sanctions sociales sont 1° positives, c'est à dire matérielles. 2° purement morales.

1° sanctions positives.

Les premières, les voici : Quand un homme a très mal agi, on l'emprisonne ; on le prive d'une partie plus ou moins grande de sa fortune ; on suspend pendant plus ou moins de temps l'usage de sa liberté. On va même jusqu'à ôter la vie aux malfaiteurs particulièrement dangereux. — Si l'on a bien agi, on est ordinairement décoré ou récompensé pécuniairement.

Critique.

Ces sanctions sont très visiblement grossières et insuffisantes. D'abord en général ces sanctions punissent mais ne récompensent pas. La punition est sérieuse, mais la récompense est un peu puérile ; on sait que la vertu par nature est bien au dessus de récompense, qu'elle est modeste et se cache ; aussi la vertu récompensée est le plus souvent la moins intéressante. — En outre, qu'est ce qui doit être récompensé ? C'est l'intention. Qu'est ce qu'atteignent les tribunaux ? Jamais l'intention. Ils ne punissent et ne récompensent que les faits sans valeur morale ; car nul homme n'est juge de l'intention d'autrui ; chacun est seul juge des siennes. — De plus les lois sont infiniment changeantes et variables on peut punir aujourd'hui ce qu'on récompensait hier. Les sanctions ne doivent pas changer, la loi morale étant immuable. Ainsi ces sanctions sociales positives n'ont presque pas de valeur morale.

2° Sanctions sociales morales.

Mais il y a quelquechose de plus infaillible que les tribunaux, c'est l'opinion publique, c'est le mépris inexplacable de nos semblables qui attaque jusqu'au milieu de la richesse.

Critique

En moyenne cela est juste, mais ce n'est pas suffisant, parceque ce n'est pas toujours vrai. L'opinion publique est très faillible, les intentions lui échappent, de plus elle est corruptible. Si l'on est riche, on a grande chance de s'attirer l'estime publique en faisant des largesses. Le proverbe: vox populi, vox Dei, est faux. Rien de plus facile à aveugler que l'opinion, non pas que cet aveuglement soit aussi fréquent qu'on le dit; en somme l'opinion est très sévère pour les malhonnêtes gens et ne pardonne guère en apparence.

II. Sanctions individuelles.

Les <u>sanctions individuelles</u> sont moins faillibles. Elles sont aussi doubles: 1° sanctions positives, c'est à dire dans l'ordre physique. 2° sanctions purement morales ou immatérielles.

1° Sanctions positives.

Voici des exemples de sanctions individuelles positives: l'intempérance, la débauche sont ordinairement punies par la déchéance physique de l'individu et par des infirmités. Réciproquement une vie tempérée, prudente et laborieuse, a plus de chance pour se prolonger, et procure plus de santé et de jouissances supérieures.

Critique.

Rien ne plus grossier pourtant, rien de plus insuffisant que ces sanctions. On pourrait citer des âmes d'élite habitant des corps frêles; l'ascétisme de Pascal, l'excès de souffrance a certain



plus de valeur morale que l'excès contraire. Ils peuvent cependant amener un égal affaiblissement. D'ailleurs on voit des vieillards débauchés, et des gens d'un tempérament excellent, sachant faire durer les jouissances.

Il y a plus, un homme peut préférer une vie courte remplie de volupté épuisant toutes les jouissances possibles, à une vie plus longue mais sans jouissances intenses. En un mot, ces sanctions sont faillibles et contestables.

2° Sanctions morales.

Les sanctions individuelles morales ont une toute autre valeur morale, ce sont d'une part la satisfaction intime qui suit une bonne action, et d'autre part le remords qui accompagne les violations de la loi. La satisfaction morale est un sentiment de la plus grande délicatesse, c'est une joie très pure qui double le prix de la vie. Il est incontestable que pour un être raisonnable le sentiment du devoir accompli est une récompense sérieuse. Réciproquement le remords constitue pour le coupable un châtiment auquel il a peu de chances d'échapper; châtiment qui atteint l'intention la plus cachée; on le voit chaque jour dans la vie réelle et par quelques exemples saisissant dans la littérature.

Critique.

C'est en vain cependant qu'on voudrait trouver suffisante cette sanction morale intérieure. Il est notoire, dit Kant que la satisfaction intime est très inégale suivant l'éducation et le tempérament. Certaines natures grossières éprouvent une vive satisfaction d'un acte simplement médiocre, tandis que d'autres plus fines et plus exigeantes se reprochent comme des fautes de si

pas fait tout le bien qu'elles pouvaient. (Titus). De même le remords s'émousse bien vite par l'habitude : des grands criminels sont relativement plus tranquilles et moins troublés dans leurs consciences que lorsque la première fois ils ont commis une peccadille. Cela est il contraire à la Raison ? Non, puisque le bonheur et le malheur ne sont pas sur cette terre proportionnés aux actes.

III Sanctions supérieures.

C'est ce qui fait dire à Kant que les sanctions des deux groupes précédents sont insuffisantes ; cela le conduit à son second et à son troisième postulats de la raison pratique. On sait que le premier est la liberté. Obligé de faire certaines choses, il faut au moins que je puisse les vouloir librement, donc je suis libre ; premier acte de foi de la raison pratique. Le 2e est que la raison exige qu'il y ait un équilibre entre le mérite et le bonheur ; il faut que quand l'homme atteindra son idéal d'activité, il atteigne aussi l'idéal de sa sensibilité ; Platon avait dit la même chose. = Les idées sont enchaînées par des raisons de fer et de diamants. = σιδηροῖς καὶ ἀδαμαντίνοις λόγοις. (Gorgias LXIV.) Cette union n'ayant pas lieu dans ce monde, comme elle doit être réalisée, elle aura lieu dans un autre. Donc la vie humaine se prolonge au delà de la vie actuelle. Où ? quand ? questions insolvables et presque puériles, dit Kant. Ce qui est moralement nécessaire, et une nécessité morale vaut plus qu'une nécessité géométrique, c'est qu'il y ait un au delà. Pressé de s'expliquer sur ce point, Kant déclare ne pas se figurer la vie future comme une éternité uniforme de bonheur ou de souffrance ; il croit que l'

Premier Postulat de Kant.



homme est appelé à progresser vers la vertu parfaite sans y atteindre jamais. Il ne croit pas aux souffrances sans fin et irrémissibles pour les coupables, il croit seulement que chaque faute nous éloigne davantage de Dieu et que par conséquent, il nous faudra beaucoup plus de peines pour nous en rapprocher et atteindre au bonheur mais en fin de compte tous les hommes doivent s'en approcher de plus en plus ; il ne comprendrait pas leur destinée sans cette pensée.

3me postulat.

Le troisième postulat de la raison pratique se sépare à peine du second. Il ne servirait de rien que notre vie se prolongeât indéfiniment si les sanctions devaient être indéfiniment imparfaites et distribuées au hasard comme dans la vie actuelle. Kant déclare qu'il faut croire moralement à un rémunérateur réalisant l'infaillibilité par sa toute puissance, sur tous les éléments de l'univers, et établissant la proportionnalité exacte entre le bonheur et le mérite de chacun.

Pour cela, il faut que Dieu soit infaillible, intelligent et omniscient pour connaître à fond les intentions les plus secrètes, parfaitement raisonnable et juste, pour accorder à chacun selon son oeuvre, parfaitement puissant pour le pouvoir. Bref le Dieu de Kant, c'est la raison même personnifiée. C'est ainsi que ce grand sceptique est conduit par sa critique de la raison pratique à une philosophie tout à fait dogmatique.

VH

R. Bellamy

Philosophie 53me Leçon

Morale (X). Mor. Prat. I. Plan de la morale pratique – Devoirs individuels.

But de la morale pratique — Nous avons épuisé la question des devoirs il faut entrer dans l'examen détaillé. C'est l'objet de la morale pratique, partie de la morale qui étant données les règles du devoir a pour objet d'en déduire tous les devoirs qui s'imposent à l'homme dans les divers circonstances de la vie pratique.

Plan de la morale pratique — Voici l'ordre que nous suivrons. 1° L'homme peut d'abord être considéré comme un individu isolé. C'est l'élément irréductible de la morale. Un être dans ces conditions, aurait des devoirs.

2° Nous examinerons ensuite l'homme en tant qu'animal social, ζωον πολιτικον. Ce n'est que par hypothèse que l'on peut concevoir l'homme seul, c'est dans cette partie que sera la plus grande partie des devoirs.

Subdivisions de la première partie — Le premier groupe se subdivise; nous verrons 1° les devoirs de l'individu, abstraction faite de tout son entourage 2° puis ceux de l'homme dans son cadre naturel, au sein de la nature. Enfin 3° on peut se demander à quelles obligations sera soumis l'homme du moment qu'il aura conçu la notion d'un être suprême auquel il rapporte sa création et celle de la nature.

Subdivisions de la deuxième partie — Le second groupe comporte des divisions très nombreuses et des subdivisions sans fin. 1° nous considérerons les devoirs les plus généraux d'hommes à hommes ; 2° prenant l'homme dans un cercle plus restreint, nous étudierons ses devoirs en tant que citoyen. 3° Venant ensuite au cercle le plus étroit, nous



2

examinerons les devoirs domestiques.

Il est inutile d'indiquer ici les subdivisions. —

Devoirs individuels.

Dans l'énumération qui va suivre, nous dirons d'abord les devoirs, puis les droits. Les devoirs sont de deux sortes. Il y en a de négatifs, qui sont un minimum de moralité ; il y en a de positifs nous les verrons après.

Devoirs négatifs. Devoirs positifs.

Insistons un peu sur cette distinction très utile. Tous les moralistes ont distingué des devoirs stricts d'avec les devoirs larges. ~~Ceux ci~~ Les premiers ont tous une formule négative, ce qui est contraire à la loi morale : Tu ne traiteras jamais la personne humaine comme un simple moyen. Quand les devoirs négatifs sont sociaux, ils sont dit de justice stricte : ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.

Opinion de Kant.

Kant trouve cette formule trop élastique. Quand les juges ont devant eux un coupable, il est certain qu'ils ne voudraient pas, à sa place, être condamné, mais la justice leur défend-elle de le punir ? Cette formule n'est donc pas assez claire.

Kant a raison et le danger serait pire si par le mot vouloir on entendait un désir, mais la formule reste bonne, si par ce mot, on entend le devoir rationnel, indiqué par la raison.

Les devoirs positifs ont une formule inverse ; il ne suffit pas de ne pas faire le mal, il faut faire le bien. Les Romains l'ont bien vu et la sagesse païenne a dit : nemo sine caritate justus — summum jus, summa injuria. — La véritable charité commande l'action : Fais tout ce que tu pourras pour que la personne humaine soit en toi et en autrui traité comme une fin. Les devoirs sont obligatoires comme les autres, mais seul

on en est juge ; ils ne sont pas exigibles par la force. Mais dans la mesure où l'on peut les accomplir, on le doit. C'est un beau passage du Dante que celui où après avoir parcouru avec Virgile les cercles des enfers, il arrive à un groupe de damnés aussi torturés que les autres, leur seul crime aux yeux de la divinité, c'est de n'avoir pas fait le bien qu'ils pouvaient faire. —

remarque

Il paraît étrange qu'un individu isolé ait des devoirs ; d'après la morale théorique, cette difficulté n'en est pas une. Le devoir est une autonomie, du moment qu'il y a un homme, il y a une force active obligée de n'agir que conformément à ce que prescrit la raison. Ce sont des devoirs de dignité.

1° Devoirs envers le corps.

Eliminons d'abord de l'individu, son corps. (a) C'est une partie de nous mêmes avec laquelle il faut compter = guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère. = Il ne faut donc pas détruire ou mutiler le corps. Si on le supprimait en totalité on se dégagerait tout à coup de ses devoirs. Si on le dégrade, on empêcherait en partie l'accomplissement de sa destinée. Cependant il ne faut pas trop accorder au corps ; si l'ascétisme est au moins inutile, il ne faut pas aller trop loin dans l'autre sens. C'est un devoir positif de développer normalement le corps. Les Grecs aimaient trop la beauté plastique ; ils accordaient trop aux jouissances corporelles. C'est oublier la vraie destination morale de l'agent libre. Excès pour excès, l'ascétisme a une plus grande valeur morale que l'amour excessif de la beauté. D'un seul mot, accordons assez au corps pour en faire un instrument docile, mais n'accordons pas assez pour en faire une fin et oublier dans les voluptés corporelles



la fin morale de l'homme.

(B) Point de vue psychologique

(B) Au point de vue psychologique, la volonté, faculté directrice, doit avoir l'empire, car elle est au service de la raison. Cicéron loue cette vertu sous le nom de force. (Les anciens reconnaissaient en effet quatre vertus.) Avec la prudence, cette vertu correspond aux devoirs à l'égard de l'intelligence. C'est une partie essentielle de nous même, c'est notre caractère spécifique; il ne faut donc pas la mutiler; c'est la condamnation du mensonge et de la paresse. De plus, il faut développer l'intelligence, l'éclairer par la science. Les anciens appelaient prudence, cet esprit de conduite qui fait que l'homme se montre intelligent dans la vie. C'est une vraie vertu, car Cicéron nous dit qu'il entend par là, le continuel souci de faire acte de raison. Le droit qui correspond à ce devoir est le droit de penser librement et de dire ce qu'on pense, si ce n'est pas au préjudice d'autrui. — Notre troisième faculté est la sensibilité. Nous devons ne pas la supprimer, ne pas chercher inutilement la douleur. Mais nous devons développer aussi notre sensibilité, nos inclinations dans leur ordre hiérarchique, chercher les plaisirs délicats. C'est la troisième vertu des anciens: la tempérance, sage équilibre des penchants.

Résumé

Ainsi tous ces devoirs peuvent se ramener à ceci: 1° condamnation du suicide et de tout ce qui lui ressemble de près ou de loin, jusqu'à la simple imprudence. 2° L'obligation du travail.

Remarque.

Nous n'avons pas cité la quatrième vertu des anciens, c'est la justice, elle ne correspond qu'aux devoirs négatifs sociaux.

Du suicide

Le suicide a été combattu par Kant. « Détruire en sa propre personne le sujet de la moralité, c'est autant qu'il est en soi faire disparaître du monde la moralité même. » (Princ. Métaph. de la Morale). Se tuer, c'est dire que l'homme n'a pas une fin à accomplir; et c'est donc manquer de croyance aux principes qu'exige la raison. — Si l'on prétend que c'est à cause de ses malheurs qu'on sort de la vie, alors de deux choses l'une : ou vous n'avez pas encore mérité le bonheur et les épreuves sont vos malheurs, ou vous l'avez déjà mérité et votre conscience doit vous donner la force d'attendre. —
Le cas le plus intéressant est celui où un homme se tue pour sauver son honneur. Le mot a deux sens. On entend par là la bonne situation d'un homme dans l'estime ~~dans~~ des autres. Mais cette estime est facile à égarer; le sage doit chercher le bonheur ailleurs; il lui est supérieur. L'autre sens du mot honneur est plus profond; il y a des fautes qui nous déshonore en tant qu'être moral. Que faire dans ce cas? se tuer? mais cela ne répare rien; c'est ajouter un crime à d'autres. On doit vivre pour expier sa faute : après l'innocence, le plus grand bien est l'expiation, dit Socrate.
Il y a une apparence de courage à se donner la mort, il y a même un courage réel. Néanmoins se délivrer par un moment de courage d'une longue suite de douleurs insupportables c'est une lâcheté. « Il y a plus de constance à user la chaîne qui nous tient qu'à la rompre, et plus d'épreuve de fermeté en Régulus qu'en Caton. » (Montaigne Essais II. 3 —)
Dans la vie sociale, le suicide se complique d'une foule de questions. Alors il est bien plus coupable. Quel est l'homme



qui n'a pas de lien avec ses semblables? Donc le suicide est dans tous les cas une immoralité.

Du travail

Le travail résume à lui seul tous les devoirs positifs. Travailler, c'est faire acte de liberté, de volonté et d'énergie parce que la tendance inverse est très répandue. C'est user de son intelligence; c'est satisfaire certains penchants supérieurs et sympathiques au point de vue de la sensibilité. Rien n'est aussi propre à améliorer l'homme. Il y est entraîné parce que c'est le moyen d'acquérir de la fortune et par suite d'être indépendant afin de développer à ses loisirs, son intelligence.

2° Devoirs envers la nature.

Replaçons maintenant l'homme dans son cadre naturel. Le monde est réglé par des lois, l'homme doit les respecter, croire à la destinée des choses comme à la sienne; il ne doit donc pas détruire inutilement l'ordre et la beauté de la nature. Nous avons ainsi des devoirs envers les plantes, envers les animaux. Le devoir positif est de faire servir l'ordre de la nature à notre utilité sagement entendue.

La lutte pour l'existence est la vraie loi du monde. Il serait inutile de s'attendrir sur le sort des plantes et des animaux que nous détruisons. L'homme a le devoir de vivre; ne pouvant se nourrir que d'aliments azotés, il a le devoir et le droit de manger les plantes et les animaux. Les lois de l'univers doivent servir à son profit et se rattachent à son devoir de travailler d'affermir son empire sur l'univers, d'établir son pouvoir sur ce qui l'entoure.

L'homme est il dans son droit de torturer les animaux? Non, si c'est inutilement. Aussi les lois protègent les animaux contre

7

la brutalité. C'est une déchéance morale et le plus souvent une maladresse au point de vue de l'intérêt bien entendu. — Il faut donc respecter la vie des êtres et d'autant plus qu'ils ont plus de sensibilité ; mais ne pas regarder à détruire les animaux qui sont nuisibles, ou qui servent à notre alimentation.

Remarque relative à l'alimentation.

Quelques penseurs ont regardé la nourriture par la chair comme coupable ; quelques religions l'ont même défendue. A l'origine, il se peut que l'homme eut pu se nourrir exclusivement de plantes, alors il n'avait pas de scrupules moraux. S'il a eu tort, on n'en sait rien. Toujours est il qu'actuellement l'hérédité s'en mêlant, l'habitude est devenue invétérée. Aujourd'hui nous naissons organisés pour l'alimentation carnivore. C'est un besoin pour l'homme civilisé ; c'est peut être un mal, mais il est nécessaire. Aussi pas de carnage inutile, mais pas de scrupules outrés. Si la boucherie est permise elle ne l'est qu'en tant qu'elle est utile. La chasse et la pêche ne sont aussi autorisées que dans les mêmes conditions. Si les animaux n'ont pas de droits, nous avons cependant des devoirs envers eux. Mais on ose à peine insister sur de si petits détails, sur des scrupules si délicats, quand l'humanité est si loin de remplir de grands devoirs et d'avoir tous les scrupules nécessaires.

Si on y songe bien les mêmes devoirs sont prescrits par la morale sociale. Au fond la destruction est toujours nuisible à l'humanité. Partout où il pousse un épi de blé, une touffe d'herbe, c'est un véritable bienfait pour l'humanité. Aussi que l'homme



respecte partout la végétation et la vie ; qu'il les favorise, qu'il les propage partout et le plus possible, en fin de compte c'est son avantage conseillé aussi bien par la morale rationnelle que par l'intérêt bien entendu. C'est un devoir envers Dieu, envers les hommes et envers lui même

3e Devoirs envers Dieu.

A cause de sa constitution intellectuelle et parce qu'il trouve en lui le principe de causalité, l'homme se demande d'où il vient et d'où procède ce monde qui l'environne. Il est ainsi naturellement conduit à concevoir une personnalité à part créatrice et organisatrice de tout ce qu'il voit. Cette notion à tort ou à raison, nous la discuterons en théodicée, est universelle, et par suite elle impose des devoirs à l'homme. Encore une fois, nous ne préjugeons pas la question, mais étant donné, ce qui est impossible de nier, l'universalité de la croyance à un être suprême, δημιουργος, que devons nous à cet être ?

Il est évident que nous lui devons tout ce qui est en notre pouvoir ; nous lui devons l'adoration, l'hommage entier et sans arrière pensée de nous mêmes. Monsieur Jules Simon que l'on ne peut accuser de partialité, avoue dans son traité des devoirs que du moment qu'on a conçu un Dieu, les paroles mêmes du catéchisme sont philosophiques et admissibles à ce point de vue en tant qu'elles contiennent l'énoncé de nos devoirs envers la divinité. Nous devons l'aimer, le comprendre, étudier à nous développer en tant qu'êtres pensants, et le servir par notre vouloir, c'est à dire accomplir autant

que possible les commandements de la loi morale.

Le culte proprement dit a-t-il une valeur philosophique ? oui, parce qu'en ce monde la séparation entre le corps et l'ame n'est pas faite. Il est donc dans la nature de traduire l'amour et l'adoration par des marques de respect et d'humilité, c'est à dire par des rites. Ils sont donc respectables et tous au même titre. Les cultes doivent donc être l'objet de notre respect, mais à condition que chacun soit libre dans l'exercice de ses croyances.



1

A. Bellamy

Le droit est l'ensemble des conditions sous lesquelles la liberté de chacun peut se concilier avec la liberté de tous selon une loi générale. = Kant = Pr. du droit.

Philosophie 54me leçon

Morale (XI) - M.P. II. -

Morale sociale

C'est par pure hypothèse, que nous avons considéré l'homme dans l'isolement, il lui est intolérable, la société est son état normal bien que ce ne soit pas l'avis d'Hobbes et de Rousseau.

trois sociétés

Il y a trois sociétés concentriques : la famille, la patrie, l'humanité. Dans cette étude nous suivrons l'ordre inverse, parceque nous sommes dans des questions de principes. Considérons d'abord les relations d'homme à homme ou la morale sociale générale

Justice et charité

Dans l'énumération des devoirs individuels les mots justice et charité ont peu de sens, mais ici c'est toute autre chose. Les devoirs négatifs sont dit de justice et les devoirs positifs de charité. L'homme doit quelque chose à son semblable en effet, ils ont même nature ; ils ont au moins en puissance la raison et la liberté. Aussi se connaissant l'un l'autre, ils seraient ~~contraire~~ coupables d'accomplir leur destinée à l'écart ou au mépris l'un de l'autre.

devoirs de Justice

Les devoirs de justice sont ceux-ci : tu respecteras la personne humaine dans toi et dans tes semblables - tu ne mettras pas obstacle à la destinée d'autrui. - tu ne traiteras pas la personne humaine comme un moyen, car de même que toi, elle est une fin.

I Tu ne tueras point.

Entrons maintenant dans le détail. Le premier précepte de morale est celui-ci : tu ne tueras point. C'est une condamnation absolue de l'homicide, qui coupe court la destinée humaine. C'est oublier que l'homme est une fin,



c'est donc immoral. Le crime a une gravité à part, car il implique tous les autres. Le principe de ce précepte n'est pas douteux.

Exceptions. 1° Légitime défense.

Cependant il y a certaines exceptions légitimes ou non que nous devons ici examiner. 1° Dans le cas de légitime défense, l'exception est réelle. Un malfaiteur en veut à ma vie, j'ai le droit et le devoir de me défendre pour accomplir ma destinée. C'est incontestable. Cependant il y a des restrictions. Ce serait une faute d'avoir toujours les armes à la main et de s'en servir trop facilement. Quand on vous a menacé, mais que l'adversaire cesse d'être dangereux ce serait dépasser son devoir que de le tuer. Il faut l'arrêter et le traduire devant la justice régulière; ainsi point de précipitation ni de sévérité excessive.

Devoir positif

Le devoir positif est clair: je dois porter secours à celui qu'on attaque; car alors j'ai même droit qu'en me défendant moi même. C'est un degré de charité qui est tout près du devoir de justice.

2° la guerre

Il y a un cas où les hommes s'égorgent sans scrupule et même s'en font gloire, c'est la guerre. Il faut bien distinguer. Dans la guerre défensive l'attaqué est en cas de légitime défense. Se défendre c'est son devoir à condition de n'avoir pas été le véritable assaillant. Ainsi évitons scrupuleusement de faire verser le sang mais une fois que l'ennemi a commencé, presque tous les moyens sont bons pour le chasser du pays. Il y a ici encore des restrictions. Dans la guerre, les hommes sont déchaînés, la bestialité domine; aussi ce serait une naïveté que de croire régler la guerre.

c'est une chose horrible, pendant laquelle, il faut s'attendre à toutes les infamies ; néanmoins quand on est de sang froid, il est bon de faire des conventions (Droit des gens) que l'on doit respecter autant que possible. Il est certain qu'on n'en peut exiger le respect absolu, mais il faut cependant flétrir ceux qui manquent gravement aux traités internationaux, qui sont une restriction insuffisante à un grand mal, mais un hommage à la paix possible. Espérons qu'à force de voir l'impossibilité de régler la guerre, on en viendra à renoncer à la faire, tant elle est infâme. Le rêve de la paix universelle est une naïveté, mais bonne d'un côté si elle nous fait faire tous nos efforts pour hâter les temps meilleurs de la paix.

La guerre Défensive est un droit, mais la guerre Offensive est une infamie sans nom. Sans doute la responsabilité ne retombe pas sur le soldat qui ne doit qu'obéir, c'est pour cela qu'est effrayante la responsabilité de ceux qui ~~ont~~ décidé la guerre. Le conquérant est le meurtrier de tous ceux qui tombent dans l'un et l'autre camp. C'était l'opinion passionnée du père Gratry que non seulement le conquérant est un homicide mais encore responsable de toutes les horreurs causées par la guerre. La seule circonstance atténuante, c'est la monomanie de l'ambition.

9° Le Duel

Il est encore un cas où l'homme ôte la vie à un de ses semblables sans scrupule, c'est le duel. Chez nous il trouve des circonstances atténuantes dans les préjugés, dans les erreurs universelles. Mais c'est le plus souvent sinon toujours, une immoralité flagrante.



Si l'on était certain que le coupable serait tué, ce serait un jugement de Dieu, mais il n'en est rien, on le sait. C'est une affaire de hasard ou d'adresse. En outre le duel ne lave pas la faute commise, il n'ajoute qu'un grand crime à d'autres.

objection. réponse

Mais, dira-t-on, on s'expose soi même. – C'est une grave faute de plus. C'est un homicide tenté compliqué d'un suicide possible. La présence des témoins donne une apparence de légalité à une infamie; en quoi deux témoins peuvent ils rendre permis ce que la conscience réprouve? surtout, si l'on pense qu'au lieu d'arranger l'affaire, le plus souvent, ils l'enveniment. Les précautions, l'art déployé, n'ajoutent que des caractères de préméditation à une grave faute.

nouvelle objection réfutée.

J'ai été attaqué dans mon honneur, dira-t-on. – L'honneur véritable est d'être honnête homme. Le mot a un autre sens dans le monde, il signifie la situation d'un homme dans l'opinion publique. Il est reçu qu'un homme souffleté est deshonoré. – Il est difficile de décider jusqu'à quel point, un sage doit tenir compte d'un tel préjugé, quand les lois du pays ne le secourent pas. Mais heureusement chez nous la loi est fort sévère pour ces outrages. Aussi le sage doit remettre simplement l'agresseur à la justice; c'est d'une portée incomparablement plus morale.

Le cas le plus intéressant est celui où l'offense tombe sur votre famille. On offense gravement une personne dont vous êtes le soutien naturel, cela est si infâme et laisse un si grand désir de vengeance légitime que c'est le seul cas où le duel prenne un air sérieux. On a

biez dans ce cas les tribunaux, mais le remède est pire que le mal ; les séances étant publiques, oz ébruite l'offense.
Oz peut répondre à cela, qu'uz duel a au moins autant de retentissement sinoz plus et ne remédie ez riez à cet inconvénient.
Que faire alors ? C'est une questioz d'inspiratioz individuelle. Aux yeux du monde la patience parait une lâcheté, et d'autre part, ce n'est pas l'effusioz du sang, le risque de mourir et de laisser sans soutient la personne offensée qui réparera le mal. Le cas est vraiment très touchant ; et l'oz doit éviter de se prononcer a priori ; seul l'offensé ez est juge. Si l'offense est telle qu'oz ne puisse plus supporter la vie après, oz doit respecter la douleur de l'offensé jusque dans ses égarements. Mais il y a encore plus de véritable grandeur morale à supporter patiemment l'injure, se reposant sur la justice divine.

Le assassinat politique.

Un progrès ineffaçable s'est accompli ~~dans~~ nos moeurs ez ce qui concerne l'assassinat politique. Il fut autrefois érigé ez vertu, maintenant il est partout réprouvé. Cependant une Charlotte Corday s'exposant seule à la mort pour tuer uz Marat et uz général, uz assassiz qui, au milieu des gardes, certaiz de périr affreusement se met ez avant pour délivrer soz pays, cela peut être intéressant surtout si ~~l'~~ auteur de cette tentative est faible et victime de soz dévouement à une cause qu'il croit bonne. Mais les raisons contre sont plus frappantes. Comment uz homme seul peut il s'ériger ez juge de l'intérêt public ? Une société a le plus souvent le gouvernement qu'elle mérite. Aussi



l'homme qui de son autorité privée, prétend supprimer un tyran, est toujours dans la situation difficile de donner le bonheur à son pays sans que celui ci le veuille. La politique en somme n'est pas une affaire de simple vertu. Ce que l'on doit faire c'est influencer les opinions par les voies légales et pacifiques.

On peut donc dire que l'assassinat politique est une violence coupable et que l'auteur est responsable de toutes les conséquences de son crime. De plus les considérations de l'intérêt sont encore d'accord avec la morale pure. Car c'est une naïveté le plus souvent autant qu'un crime. Les tentatives sont généralement funestes à la liberté qu'elles prétendent sauver. La société effrayée d'une menace d'anarchie, se prosterne davantage aux pieds du pouvoir attaqué.

Aussi les pouvoirs doivent être respectés en tant que généralement acceptés; cependant on peut chercher à les modifier mais seulement par les voies légales et pacifiques.

5° la peine de mort.

Il y a encore un cas fort intéressant dans lequel la société s'arroge le droit de punir ~~en~~ supprimant le coupable. C'est la <u>peine de mort</u>.

Est-ce là une pratique moralement permise ? — Il est toujours très grave, aux yeux de la morale pure, de trancher la destinée humaine. C'est empêcher le coupable de s'amender et de redevenir honnête.

Raison pour.

Pour la peine de mort, on peut dire ceci : = Nous ne demandons pas mieux de supprimer cette peine mais que messieurs les assassins commencent. = (Alph. Karr.) Les trois quarts du temps les coupables sont peu intéressants, la

société les empêche de nuir.

Raisons contre.

Beccaria et beaucoup de publicistes depuis n'hésitent pas à déclarer la peine de mort immorale. Voici leurs raisons : — La peine doit atteindre l'intention ; or les juges humains ne le peuvent, ils ne considèrent que les actes, de plus ils sont faillibles. La peine de mort a donc un caractère d'injustice possible. En outre le législateur peut décréter la peine de mort par passion actuelle. — De plus toute peine doit être réparable à cause de l'infaillibilité des juges. La peine de mort, étant irréparable, est donc immorale. — Les peines doivent être graduées. La peine de mort ne comporte pas de degrés. La loi punit également un assassin pris à son premier crime, et un autre pris après le douzième. — On ajoute toutes sortes de considérations historiques. Quand Napoléon I envahit l'Allemagne, il décréta, de sa propre autorité, la peine de mort contre les libraires allemands qui publieraient un pamphlet contre lui. C'était immoral au premier chef. —

Que conclurons nous. Si la peine de mort est utile à la société elle est légitime ; nous avons avant tout le droit de vivre. Mais il faut reconnaître qu'on ose à peine dire la peine capitale nécessaire. Il y a des preuves très fortes du contraire. La sécurité publique était elle plus grande au moyen âge qu'à présent ? Non certes. Cependant, la mort s'étale à tous les articles des codes. — En outre, il y a des pays où elle est supprimée (Suisse) et où on ne juge pas nécessaire de la rétablir. — On dit : Il faut effrayer les coupables et faire un exemple. Nous répondons : tu ne



feras jamais servir l'homme comme moyen, car il est une fin. C'est donc immoral. — La faillibilité des juges s'est montrée, il y a quelques années dans l'affaire du Courrier de Lyon. Un homme fut exécuté sur sa ressemblance avec l'assassin.

Que doit on faire alors? on prétend que la prison est insuffisante, que l'on s'en échappe. Il est vraiment étonnant que dans une société payant un si lourd budget pour l'entretien des prisons, on puisse proposer cette objection. C'est à l'état à chercher de bons gardiens et à les mieux payer. — On dit encore les prisons sont soutenues par l'argent du public, il n'est pas juste d'aller prendre chez un malheureux ne fusse qu'un centime pour nourrir des assassins à ne rien faire. Cela est vrai. Mais si la peine de mort est immorale et est d'une efficacité insuffisante, il n'est pas permis de la laisser subsister pour une simple question pécuniaire. Il suffit de mieux répartir les impôts.

Conclusion.

Ainsi moralement la peine de mort est très regrettable. Y a-t-il une nécessité à la maintenir? C'est une affaire de statistique. C'est aux hommes spéciaux à donner leurs avis. Mais si elle n'est pas formellement nécessaire, ce qui est le plus probable; il est digne d'une société raisonnable et surtout chrétienne de la supprimer.

II Respect de la liberté d'autrui

Le deuxième devoir de justice est le suivant: tu respecteras la liberté de tes semblables. Au premier abord on pourrait dire que la liberté psychologique ne saurait nous être ravie, mais cette raison est simplement spécieuse. Le propre de la liberté est de se

traduire en acte, elle ne le peut que si l'agent est tout à fait maître de lui. C'est la liberté sociale. Ce n'est qu'à cette condition qu'on peut atteindre le but de sa destinée. C'est la condamnation de l'esclavage.

De l'esclavage dans l'antiquité

L'esclavage fut longtemps considéré comme légitime ; Platon, ce moraliste si pur, conseille aux maîtres d'être doux et humains pour les esclaves ; la maîtresse de maison doit les regarder comme de grands enfants. Aristote va plus loin et justifie l'esclavage. Il dit qu'il est nécessaire, parcequ'il l'entendait au point de vue économique ; il prétend que c'est une condition de prospérité matérielle, c'est faux. L'économie politique démontre que rien n'est si peu productif que le travail des esclaves. Seul le travail libre et volontaire enrichit.

Quant à être légitime, il ne l'est pas davantage, car l'homme ne peut être la chose d'un autre homme. S'il peut être vendu et acheté, il devient moyen ce qui est contraire à la morale. Cependant, il faut être juste. Les grands philosophes n'ont pas été saisis de l'esprit de vertige, leur opinion repose sur quelques apparences de justice.

A l'origine l'homme admettait la loi du talion, aussi ce fut un grand progrès quand les vainqueurs au lieu de tuer les prisonniers leur dirent : venez avec moi, je vous nourrirai mais vous travaillerez pour moi. — Ainsi l'esclavage était un progrès relatif, c'est ce qui explique l'erreur d'Aristote.

De notre temps l'esclavage a eu beau passer de la race blanche à la race noire il a beau s'être réfugié en Chine dans une population très dense, il n'en est pas moins ruiné dans l'esprit public des nations civilisées se sont réunies pour



le pourchasser. cependant il n'a pas encore complètement disparu. Encore aujourd'hui les Chinois sont transportés en Californie et livrés à un travail épouvantable. Il faut que cela disparaisse ; c'est moins coupable que le trafic des négriers parceque ces hommes se rendent eux mêmes mais il est encore immoral de profiter de leur misère pour les exploiter à ce point.

Du servage

Le servage qui a succédé à l'esclavage antique dura plus longtemps que lui en Europe. Avant la révolution il y avait en France plus d'un million de serfs. Le servage n'a été aboli en Russie que depuis 1863. avant cette époque l'immense majorité des paysans russes étaient serfs; c'est à dire n'étaient point égaux devant la loi avec leurs seigneurs, étaient taillables et corvéables à merci. Ils n'étaient pas tous malheureux, il faut le reconnaître. Certains seigneurs étaient doux, mais ils étaient malheureux en droit.

Son abolition en Russie

L'empereur actuel a supprimé cette coutume. On a critiqué cette mesure. Les seigneurs russes ont crié qu'on les ruinait parcequ'on prenait sur leurs terres des lots pour chaque famille. Ils voulurent émigrer, on les força à rester. Ces procédés sont mauvais en fait de politique, mais l'empereur avait raison moralement. L'usage ne rendra jamais légitime la possession d'un homme par un autre. Supprimer le servage était donc supprimer de grossiers abus. —

Devoir positif.

Le devoir de charité qui correspond à ce devoir de justice est celui ci : travaille à rendre ton semblable le plus libre possible. Le meilleur moyen est de donner l'exemple du respect de la liberté d'autrui. — Par suite, nous avons le

droit de protéger notre liberté ainsi que celle d'autrui, à quelque prix que cela soit. —

III Respect de l'intelligence d'autrui

La fin de l'intelligence est la possession du vrai. Nous empêchons donc nos semblables d'accomplir leur destinée quand nous les mettons dans l'erreur. Le mensonge est donc un crime: il consiste à dire ce qui est faux avec l'intention de faire croire que c'est vrai. Il est toujours coupable quoiqu'il y ait quelques degrés. Il y a des cas où le mensonge peut être autorisé, ainsi lorsqu'on peut ainsi sauver la vie de quelqu'un. mais il ne faut pas cependant abuser de la bonne intention tacite. Toute vérité n'est pas bonne à dire, mais on ne doit jamais dire que ce qui est vrai.

Devoir positif

Le devoir de charité est: tu éclaireras autant que possible l'intelligence de tes semblables. L'enseignement sous toutes ses formes, surtout le prosélytisme est donc légitime et d'une grande portée morale. — Le droit est celui de dire librement ce qu'on pense, de parler et d'écrire. Les restrictions sont permises au point de vue social. On ne doit pas laisser tout écrire, tout dire. On doit empêcher ce qui trouble l'ordre social; le respect de la liberté d'autrui doit servir de frein; mais, il doit y avoir le moins de restrictions possible.

IV Respect de la sensibilité d'autrui

Les facultés de l'homme sont inséparables et nécessaires également à la destinée humaine. On doit donc respecter l'homme dans ses penchants dans ses émotions, et ne pas faire naître en lui des penchants contre nature; pas plus que de favoriser le développement les penchants infimes aux dépends des penchants supérieurs. En



un mot ne pas troubler l'ordre hiérarchique des penchants. Quant aux émotions, il est certain que la fin de la sensibilité est le bonheur : amplectitur voluptatem. Aussi, nous avons grand tort de faire souffrir inutilement les hommes. Généralement, nous n'aimons pas à souffrir, aussi ne devons nous pas faire souffrir autrui. C'est la condamnation des mauvais enseignements, des mauvais exemples aussi bien que des coups et des injures. La loi civile intervient dans le chapitre des détournements de mineurs.

Devoir positif

Le devoir positif est de développer la sensibilité de nos semblables dans le meilleur sens possible, par les bons exemples, par les bons conseils, par les bons enseignements; il faut tâcher de faire naître de bons penchants et détruire les mauvais.

I Respect de l'honneur d'autrui

Nous devons respecter les hommes dans leur honneur. C'est un puissant élément pour arriver à la destinée que l'encouragement reçu de l'estime publique. On a dit que le meilleur moyen de devenir riche, c'est de l'être déjà ; cela est aussi vrai en morale. Aussi on fait le plus grand tort à quelqu'un en lui faisant perdre l'estime publique.

De la calomnie

La calomnie est une faute très grave, c'est médisance compliquée d'un mensonge. On ne doit pas se la permettre même en plaisanterie, car c'est faire servir un homme comme moyen, c'est donc immoral.

De la médisance

La médisance est plus délicate, elle a l'air d'être commandée par la condamnation du mensonge ; elle semble une sanction de la loi morale. Elle est très grave cependant, car cette

excuse n'est que spécieuse. On n'a jamais appelé médisance la déposition d'un témoin devant les tribunaux. On appelle ainsi la révélation d'un mal sans cause sérieuse sans obligation morale de le dire. En faisant cela vous prenez plaisir à signaler la déchéance d'autrui parceque vous pensez grandir d'autant que vous abaissez le voisin. C'est le faire servir de moyen. En lui otant l'estime publique vous lui otez la sympathie qui pourrait le ramener au bien.

VI. Respect du travail d'autrui

Le travail est un emploi de l'activité humaine et par conséquent de la liberté. C'est la personne en train d'agir. Le travail est donc sacré; et toute pratique contre lui est immorale. C'est une condamnation nouvelle du servage et de l'esclavage ainsi que des monopoles qui stérilisent les travaux les plus ardents. Le travail a pour but la production de la richesse. Dire que le travail doit être respecté, c'est dire que les fruits du travail doivent être laissés à qui les a gagnés.

Libre échange

Un homme ne peut pas consommer tous les fruits de son travail, il doit donc pouvoir les échanger. Ceci sortira de ce qui va suivre. A l'origine les hommes s'entendirent pour diviser leurs travaux, celui qui avait plus de talents pour la chasse, chassait pendant les autres pêchaient, entretenaient le feu etc. Ils échangeaient les résultats de leurs travaux. Puisque j'ai le droit de consommer les fruits de mon travail, je suis libre de les échanger au prix que je veux; donc le <u>libre échange</u> est un droit, et tout monopole, toute entrave mises à cette liberté au profit d'un groupe d'individus est immorale. Malgré cela l'intérêt social avait bouleversé la



question et de nos jours, il a fallu reconquérir ce droit. On se disait: en état de guerre un peuple doit avoir toutes les industries chez lui et l'on avait fait des lois pour protéger exclusivement l'industrie nationale. mais c'est là une entrave mise à la liberté d'échanger.
Il est certain qu'en état de guerre nous serions ennuyés de n'avoir pas tout ce qu'il nous faut. mais l'inconvénient est le même pour l'ennemi. C'est une barrière mise à la facilité des guerres.

Devoirs négatifs et positifs

Voici les devoirs positifs et négatifs: ne pas porter atteinte à autrui dans son travail et fournir du travail à nos semblables autant que nous le pouvons; car rien n'est moralisant comme le travail.

Droit au travail

La question du droit au travail peut se poser ici. Cela n'a pas de sens. Il est certainement très triste qu'un homme ne trouve pas de quoi utiliser ses forces et satisfaire ses besoins; le paupérisme est un très grand mal, mais dire qu'un homme à droit au travail qu'est ce que cela veut dire? Comment puis-je être forcé de faire travailler, alors que je n'ai rien à faire faire! C'est me faire servir de moyen. Je dois fournir du travail autant que je le puis, en ayant besoin, mais nul n'a le droit de m'y forcer.

Du salariat.

On a affecté parfois de regarder le salariat comme un reste du servage, c'est simplement un libre échange. comme par mon travail, j'augmente vos ressources, je dois être récompensé. De là deux modes possibles: l'association simple et le salariat. La première convention est peu assurée et plus

hasardée, tandis qu'un salaire moyen assure la sécurité. Cela est moralement juste et incontestable. Le salaire doit être décent afin que l'un ne soit pas exploité par l'autre. C'est la condamnation des grèves.

VII. De la propriété.

Le droit à la propriété est un corollaire du droit au travail. On a proposé cependant d'autres explications: celle entre autre du premier occupant. C'était en effet une condition à l'origine, mais aujourd'hui, c'est insuffisant. L'occupation ne signifie pas grand chose. Un homme ne peut occuper que la grandeur de son corps. Ce qu'il faut de plus, c'est le travail.

Ce qu'un homme a d'abord c'est lui-même. Le produit de son travail est bien à lui, car il peut le consommer ou le détruire. C'est la même chose pour la propriété foncière; à l'origine l'homme prenait où il trouvait. Puis il parvint par la domesticité des animaux à s'assurer l'existence. C'était une propriété incontestable. Ensuite l'agriculture est venue; la terre stérile est sans valeur, un homme la cultive, elle devient fertile et d'une grande valeur. Le fond cultivé devint une propriété pendant le temps de la récolte au moins. Mais comme par le travail, elle avait été rendue féconde, elle appartenait au laboureur par son travail. Chez nous la terre abandonnée pendant trente ans, sans culture aucune, cesse d'être à son propriétaire, on appelle en possession les héritiers. La propriété de luxe n'est pas dans ce cas, car vos fermiers la cultivent et lui font produire pour vous. Vous n'y travaillez pas, mais vos capitaux sont employés.

Droit de succession

Le droit de succession est un corollaire du droit précédent. Je peux faire ce que je veux de ma propriété. Je puis donc la laisser à qui je veux c'est le droit de tester, mais il y a des restrictions morales. La bonne nature veut qu'on laisse son bien à ses parents, plutôt qu'à des étrangers. C'est du reste le cas général. Quand un homme meurt intestat, la loi donne ses biens de préférence à ses proches parents parce qu'on suppose qu'il a les mêmes idées que tout le monde et que si ses intentions avaient été différentes, connaissant la loi, il aurait testé.

On peut remarquer aussi que les richesses qui appartiennent par droit de succession à des gens qui ne les méritent pas, restent généralement peu dans leurs mains ; elles sont bien vites dissipées et reviennent à la fortune publique.

Devoirs positifs.

Le devoir de charité correspondant à ces droits est celui ci : fais ce que tu peux pour rendre les hommes propriétaires ; car la propriété est une grande garantie pour la sécurité et pour la liberté morale. Plus il y a de propriétaires dans un pays, plus il y a de gens intéressés à la tranquillité et à la paix. Nous devons donc aider les efforts de ceux qui y tendent.

De la charité

Peu de chose à dire sur la charité puisqu'après chaque devoir de justice nous avons annoncé le devoir de charité qui y correspond. Les devoirs de charité ne sont pas exigibles, chacun en est juge dans sa conscience.

La charité est un surcroît de vertu, elle ne doit jamais venir qu'après la justice et ces devoirs seraient dangereux si ainsi on oubliait la justice.

Les préceptes de la charité ont été donnés par Sénèque, indiqués par Cicéron. Personne n'est juste sans la charité, dit Sénèque. Cicéron distingue la charité pécuniaire : pecunia de la charité effective : opera. C'est surtout cette dernière que l'on doit faire aux gens. Il faut considérer, dit Sénèque, ce qu'on peut faire sans inconvénient pour soi même et pour autrui, il faut aussi faire grande attention à qui l'on oblige. (De Beneficiis).

La charité doit donc être réglée par la raison. Si elle n'admettait d'autre directeur que le cœur, elle courrait risque de s'égarer, car c'est une véritable science que d'être charitable à propos.

ℓ

MH



- R. Bellamy.

Philosophie 55me Leçon.

Morale (XII) M. P. III. Morale civile - Morale de la Famille

Après le grand cercle de l'humanité, nous allons examiner le cercle plus restreint de l'état, association d'agents libres unis pour s'assurer le meilleur accomplissement des devoirs et le plus complet respect des droits. La morale a donc sa raison d'être dans cette association.

Il faut distinguer deux choses : l'état et les citoyens. Nous conserverons ces mots malgré leur peu de rigueur. En effet l'état et les citoyens, c'est la même chose dans les pays civilisés. Aussi nous considérons d'abord les citoyens 1° en tant que gouvernant (2) 2° en tant que obéissant (1).

I Devoirs du citoyen envers l'État.

Rien à dire des droits des citoyens entre eux, si ce n'est qu'ils se doivent ce que se doivent les hommes, plus un surcroît d'affection et de bon vouloir. Le premier devoir du citoyen est l'obéissance à la loi et le respect de l'ordre. En effet, la sécurité est la principale raison d'être de l'état. Être content de toutes ses lois, ne les revoir jamais, serait nier le progrès ; mais il faut poursuivre l'amendement des lois par les moyens légaux. La désobéissance aux lois comme leur abrogation violente sont également funeste à l'état. La plus mauvaise loi du monde observée, dit Montesquieu, vaut mieux que la meilleure violée. Stuart Mill va jusqu'à dire qu'on reconnaît un peuple destiné à devenir quelque chose, du jour qu'il saura obéir, à qui et de quelque façon du reste que cela soit.



2

Deuxième devoir.

Le deuxième devoir du citoyen est de s'intéresser aux affaires de son pays, de le connaître et d'y prendre part par les moyens légaux. L'indifférence politique est le plus grand des maux d'un état. Ainsi c'est un devoir de voter; et si l'on est appelé à devenir gouvernant, c'est un devoir d'accepter après avoir bien consulté ses forces. Ainsi dans ces deux cas, les abstentions sont très blamables.

Troisième devoir.

Un autre devoir est le payement des impôts: le service militaire et les impôts proprement dits. — Il serait désirable que la paix existât toujours; cela n'est pas, il faut donc se défendre. De l'intérêt bien entendu vient l'union pour la sécurité publique. Il est de simple justice que chacun soit soldat à son tour, c'est un échange de bons procédés. Des citoyens ont permis à nos parents de nous élever tranquillement, il est juste que nous leur assurions une vieillesse tranquille.
Le devoir du soldat est de se battre; aussi en pareille matière tout privilège doit être supprimé. Il ne doit point y avoir d'exceptions moralement. Cela est clair pour le remplacement. Que l'état exempte les hommes de religion et par suite les hommes d'enseignement laïque, cela est plus contestable. Mais en cas de levée, il ne doit pas y avoir de privilèges.
Pour l'impôt c'est la même chose. L'état nous fournit la tranquillité au moyen de l'armée, il faut qu'elle soit vêtue et nourrie. De même pour les autres administrations d'utilité publique. — L'état se charge de services qu'il ne devrait pas rendre. Cela tue l'initiative privée. Aussi: tout ce que l'on peut faire par la concurrence, sans recours

à l'état, il faut le faire. Cela nous amène ~~aux~~ parler des subventions théâtrales dont l'utilité est fort contestable. Sans doute il est bon de donner du travail à la nation en subventionnant une industrie, mais pourquoi celle-ci plutôt que celle là, plutôt que toutes les autres ? Il serait donc préférable de ne subventionner personne. Ainsi les citoyens ne doivent recourir à l'état que là où il est compétent et où l'initiative privée ne peut rien

Du mandat impératif.

Si le gouverné est jugé capable d'être gouvernant, il doit accepter s'il s'en sent les forces. Mais acceptera-t-il un mandat précis, déterminé, enchaînant sa liberté ? Non, car on le délègue parce qu'il est capable, il doit guider et non être guidé. Mais il devra faire connaître très nettement ses opinions, afin qu'il n'y ait pas de changements possible, pas de surprises. Si on le nomme, il votera toujours selon son programme. S'il changeait d'avis, il doit en donner avis à ses mandataires et voir s'ils acceptent sa nouvelle manière de voir.

II Devoirs de l'état à l'égard des citoyens.

Quand le gouverné est devenu gouvernant ses devoirs changent. Il doit se souvenir que le gouvernant est fait pour les gouvernés. C'est une tendance naturelle quand on est au pouvoir de croire que les autres doivent vous obéir. C'est une grave erreur. Le gouvernant doit dépouiller toute personnalité, sa vraie fin dans ce cas, c'est toute la communauté.

Trois pouvoirs.

Les pouvoirs publics sont de trois sortes 1° législatif ; 2° exécutif ; et 3° judiciaire. C'est le premier qui fait la loi, c'est lui qui est le véritable souverain.

[12] Pouvoir législatif.

Le devoir principal du pouvoir législatif c'est de faire la loi aussi semblable que possible à la loi morale. Cependant il ne faudrait pas croire que les législateurs doivent faire régner la morale pure. Non, cela n'est pas de ce monde. Il faut tenir compte des préjugés, des usages, des habitudes ; il faut compter avec les faits. Faire une loi immorale on ne le doit jamais, mais il ne faut pas mettre dans la loi, tout ce qui est moral, car ceux qui font la loi n'ont pas le monopole de la morale. Le législateur, en outre, ne peut pas atteindre à l'intention ; il ne peut voir que les faits. Aussi doit il respecter la liberté de conscience de chacun, et n'atteindre que les actes d'une portée sociale. Une loi qui forcerait à être tempérant, attenterait à notre liberté.

De l'exposé des motifs.

De plus le législateur doit veiller à ce que la loi ne soit publiée qu'avec l'exposé des motifs. Autrement c'est une action immorale ; l'homme n'est pas fait pour obéir au bon plaisir d'un législateur. On doit le faire comprendre avant d'agir. Il faut s'adresser à la raison, alors on obtiendra une adhésion facile ; au lieu d'être forcé d'employer la violence.

La loi ainsi faite doit être promulguée le plus possible. = Nul n'est censé ignorer la loi. = Cela doit être et pour cela, elle doit être le plus possible rapprochée de la conscience individuelle. Mais il y a des lois assez bizarres parfois, il faut les connaître. C'est pour cela que la loi n'a pas d'effet rétroactif et n'est applicable qu'un certain temps après sa promulgation. Ainsi : assurer au citoyen la plus grande liberté possible, lui inspirer le respect de la loi, voilà les devoirs du législateur.

(2°) Pouvoir exécutif

Le pouvoir exécutif doit être une émanation des citoyens, sinon ils serrent comme moyen à la satisfaction personnelle du chef de l'État. Il est chargé de faire exécuter les lois, c'est à dire de les appliquer impitoyablement. Aussi les pouvoirs législatif et exécutif doivent être séparés. Quelques exceptions sont consacrées par l'usage ; il est de tradition que le pouvoir exécutif a le droit de grâce, mais il ne doit pas en abuser.

Le pouvoir exécutif doit s'occuper autant que possible de l'esprit et de la lettre de la loi. Quand il y a discussion possible on doit choisir le sens le plus clément. Il n'a pas le droit de faire taire la loi, il ne peut la rendre ni plus douce ni plus dure. Malgré cela, le pouvoir exécutif doit être indépendant par suite de sa responsabilité. C'est lui qui doit faire la diplomatie, qui doit nommer les fonctionnaires. De plus les armées ne peuvent être commandées par une assemblée ; il faut de l'unité et des talents particuliers. Ainsi le pouvoir exécutif doit avoir une assez grande liberté, mais il faut qu'elle soit controlée, il faut que le pays ait à décider de la paix et de la guerre. Ce sera un excellent controle que l'examen du budget.

Quand il y aura conflit entre les deux pouvoirs, cela est très grave, mais le pouvoir législatif doit avoir le dessus, parce qu'il est le vrai souverain.

(3°) Pouvoir judiciaire

Le pouvoir judiciaire est ordinairement nommé par le pouvoir exécutif qui doit pour cela s'entourer le plus possible de renseignements moraux. Le magistrat est il au bon plaisir de ceux qui l'ont nommé ? non ; parce que le pouvoir exécutif serait aussi alors judiciaire ;



c'est-à-dire juge et parti. C'est pour cela que les juges sont inamovibles. Ils peuvent n'écouter que leur conscience. C'est une garantie pour la démocratie. Il y a deux sortes de magistrats. Les uns représentent la société et sont chargés de poursuivre le crime. ils font enquête et assignent devant le tribunal c'est la magistrature debout, le parquet. elle n'est pas inamovible, car ce sont de simples fonctionnaires de l'état. Les autres sont les juges ou magistrature assise. Ils écoutent, ils interrogent leur conscience et le code et rendent leur jugement.

Devoirs

Dans le doute ils doivent s'abstenir de toute violence; ils doivent être humains mais appliquer exactement la loi. Les juges n'ont pas à dire si la loi est bonne ou non, ils la prononcent telle qu'elle est. Si la loi est mauvaise, ils peuvent demander sa révision par les moyens légaux, mais non pas la changer à leur gré. — Tels sont les principaux devoirs du citoyen. ——

III. Devoirs de la famille.

Considérons maintenant la plus petite circonscription, la famille. En tant que membres d'une même famille les hommes ont des devoirs entre eux. Mais il y en a d'autres plus précis. Nous examinerons les situations suivantes
1° les relations d'époux et d'épouse —
2° les devoirs envers les enfants —
3° les devoirs des enfants envers les parents —
4° enfin les devoirs des enfants entre frères et soeurs.

1° Devoirs conjugaux

Il est dans la nature, dans la fin de l'homme de fonder une famille. Le mariage est une union librement consentie de deux êtres moraux. Leurs droits sont les mêmes, mais leurs devoirs sont un peu différents. L'époux est plutôt agissant et militant, il ouvre des débouchés

dans la vie pour sa famille, il lui assure la protection et l'estime sociale. C'est donc un rôle de protecteur. Aussi la plus grande autorité lui appartient.
La femme en revanche n'est pas une esclave; elle a un rôle plus doux; moins bien douée du côté des aptitudes rationnelles que cela tienne ou non à son éducation, elle est plus tendre et plus utile à la vie domestique; elle rend le foyer aussi aimable que possible; elle s'occupe de l'éducation des enfants; c'est là sa dignité. Elle a les mêmes droits que son mari; toutes violences contre elle, sont évidemment très coupables.

Devoirs.

Les devoirs sont de part et d'autre la fidélité, car les époux s'y engagent par serment. L'homme doit protection à sa femme, il lui doit les sacrifices dont elle a besoin. — La femme doit la tendresse.

Du divorce.

Le divorce a parfois été proposé comme conforme à la liberté. Cela semble juste. Mais le pour et le contre sont dignes d'examen. En faveur du divorce on peut dire qu'il est terrible de rester enchaînés au nom de la loi, quand toute union est devenue impossible.
Si on pouvait se quitter facilement on ne le ferait pas.

Critique

Mais s'il est grave de faire une union à la légère, c'est même immoral. On ne doit jamais s'engager ainsi. — En vain l'on prétend que la possibilité de se quitter resserrait les liens du mariage. Cela n'est pas prouvé par les faits. Le divorce fut permis pendant quelque temps en France et le nombre de ménages malheureux fut très grand. Ce qui est une peccadille et s'oublie facilement quand on sent la nécessité de vivre ensemble, devient une grave faute quand on peut se



séparer si facilement. En outre la question est terriblement compliquée. Si l'un des époux veut le divorce et l'autre non, comment faire? Quelle situation pour la personne trompée, elle a servi comme moyen, ce qui est immoral. En outre s'il y a des enfants, chacun des parents leur doit quelque chose, comment fera-t-on?

2e Devoirs paternels et maternels

Du moment qu'on s'unit surtout par les liens du mariage, il est absolument exigible que ceux qui s'unissent, prennent l'engagement explicite d'élever leurs enfants, autrement ils ont donné le jour à la légère à des êtres qui, outre qu'ils seront malheureux, feront le deshonneur de la société. à ce triple égard; la société, l'enfant et soi même, on doit s'engager à élever sérieusement ses enfants. On doit à l'enfant l'entretien physique ainsi que l'instruction. La loi s'oppose avec raison aux mauvais traitements, car c'est outrager la sensibilité de l'enfant. L'état est aussi dans son droit en forçant les parents à donner de l'instruction à leurs enfants. Car s'ils sont complètement ignorants quand ils seront grands, ils peuvent faire courir des dangers à la société. C'est avoir déchainé une force brutale sur la société.

3e Devoirs filiaux

Quand l'enfant a été élevé, sa raison s'éveille, il voit qu'il a des devoirs à son tour. Il doit tout à ses parents, car quoiqu'on dise, l'existence est un bien. Il leur doit la santé, la nourriture, l'éducation et jusqu'à sa moralité. Il doit donc payer cette dette. Si ses parents ont besoin de lui, il doit les nourrir et les protéger à son tour. En tous cas il doit toujours les vénérer. Ce sont là des devoirs si naturels qu'on ne peut y résister.

4e Devoirs fraternels.

Tous les hommes se devant mutuellement secours, à plus forte raison, les frères et les soeurs. Ils se doivent le respect et l'amitié. En général, l'aîné a le plus de devoirs et le plus de droits. Ayant joui plus longtemps de l'assistance des parents, il doit tacher de rendre cela à ses frères. Il hérite de l'autorité paternelle, en même temps que de ses charges. Quant aux soeurs, on leur doit quelques devoirs particuliers à cause de leur faiblesse. Ces devoirs tout en étant fort stricts, sont aussi très doux ; ils n'ont pas besoin d'être in-diqués, car ils se font spontanément dans la pratique.



R. Bellamy

Dieu explique le monde, et le monde le prouve, mais l'athée nie Dieu en sa présence. — Rivarol. —

Philosophie 56me Leçon

Théodicée I. — Définition Généralités et plan de la théodicée
Preuves de l'existence de Dieu

Objet de la théodicée — (Leibnitz)

La théodicée est celle des sciences philosophiques qui a pour objet l'étude de Dieu (Existence, attributs, rapports avec le monde.). le mot vient de Θεου et de δικη, il a été créé par Leibnitz qui a le premier fait une théodicée, où il examine une question spéciale, celle du bien et du mal. S'il y a un Dieu juste comment y a-t-il tant de mal en ce monde ? Leibnitz répond et montre que ce n'est pas incompatible avec la justice de Dieu. — Aujourd'hui ce mot veut dire l'ensemble de toutes les questions sur Dieu. C'est Mr Cousin qui a importé ce mot.

C'est une science rationnelle

La théodicée est une science rationnelle elle ne dit de Dieu que ce que l'on en peut savoir par la raison. Elle n'a pas à considérer les textes sacrés, c'est l'objet de la théologie.

Plan de la théodicée

Y a-t-il un Dieu ? (Preuves de l'existence de Dieu). — Quel est-il ? (ses attributs.) — Dans quel rapport est-il avec le monde ? (Création et providence) Enfin étude du panthéisme. Voilà le plan de la théodicée. Une dernière leçon conclura tout le cours, ce sera l'immortalité de l'âme.

Objections et réponses

On a dit que Dieu étant infini, ne pouvait être l'objet d'une science définie. — Il ne s'agit pas ~~d'~~ ~~acquérir~~ de Dieu les connaissances complètes, c'est impossible à l'homme. Il s'agit de savoir si nos connaissances supposent un au delà. — Mais, dit on, une existence ne se démontre pas, elle se constate par l'expérience — Si Mr Leverrier a démontré l'existence



de la planète Neptune, avant qu'on l'eût vu, il y est arrivé par les calculs. De même, par le raisonnement, on peut arriver à établir des existences, non directement constatées.

Subdivisions des preuves de l'existence de Dieu

Les preuves de l'existence de Dieu se subdivisent ainsi en quatre groupes de valeur inégale. 1° Preuves géographiques et historiques, tirées du consentement universel ce sont les plus faibles de toutes, car les hommes ont cru à bien des choses fausses. 2° Preuves cosmologiques, tirées de la contemplation de l'univers – 3° Preuves métaphysiques, tirées de l'analyse des idées de la raison, et des exigences a priori de l'entendement humain – 4° Preuves morales, tirées de la conscience et du besoin de sanctions.

I Preuves historiques et géographiques.

Historiquement de tout temps, géographiquement dans tous les espaces, nous trouvons toujours l'homme croyant plus ou moins vaguement à une existence supérieure, craignant et adorant un dieu plus ou moins grossier. Qu'est ce que cela prouve? – Sans aucun doute la preuve n'est pas très forte, mais le principe de raison suffisante est là. Si c'est une erreur universelle où en est la raison suffisante? question insoluble. On peut répondre. = Primus in orbe fecit timor. (Pétrone) Peu importe à quelle occasion les hommes aient conçu un dieu, pourvu qu'ils en aient conçu un. = Mais qui donc a créé cette crainte toute puissante? = (Lichtenberg.)

Critique de Voltaire

Voltaire attaque cette preuve et dit que c'est une invention des législateurs et des prêtres. Les critiques ont pu être souvent bonnes dans le détail, mais il s'agit ici de savoir si un homme peut donner à d'autres des idées qu'ils n'ont pas. Non ce n'est pas possible, on peut éveiller des idées latentes, mais non pas faire naître des idées de toutes pièces. Les preuves ne sont donc pas tout à fait sans forces.

nous avons été obligé en psychologie de compter un penchant religieux. Que ce soit du ~~de~~ la peur, peu importe, le résultat est le même. Il est certain que c'est plus souvent à l'occasion du malheur que cette idée nous vient, c'est une raison de sentiment dont il faut cependant tenir compte.

II. Preuves cosmologiques.

Les preuves cosmologiques sont tirées de la contemplation du cosmos. Il y en a trois car la preuve dite a contingentia mundi est plutôt métaphysique que physique. 1° Preuve de Clarke et de Newton sur le temps et l'espace. 2° Preuve du premier moteur d'Aristote et de Kant. 3° preuve des causes finales qui a été principalement développé par Fénelon.

1° Clarke et Newton.

Les choses nous apparaissent dans l'espace, les événements dans le temps. Or ce ne sont pas là des êtres, ce sont donc des attributs d'un être ayant leur caractères. L'espace et le temps étant infinis cet être est aussi infini, c'est donc Dieu.

Critique

Cette preuve est grossière. L'espace et le temps ne sont pas infinis, mais indéfinis. L'infini est ce qui n'a pas de bornes et ce n'est que par une grossière idée de l'infini que Clarke et Newton qui étaient des mathématiciens ont cru cette preuve concluante.

2° Preuve du premier moteur.

Cette preuve est dans Platon (Lois X) mais elle appartient surtout à Aristote qui la formule ainsi : « Rien n'est mû par hasard; il faut toujours que le mouvement ait un principe. Pour qu'il puisse y avoir production, il faut qu'il y ait un autre principe éternellement agissant. Il y a donc quelque chose qui meut éternellement; c'est un être qui meut sans être mû, être éternel, essence pure, actualité pure. » (Métaph. XII. Ch. 7)

Kant a fortifié cette preuve en déclarant que ce premier moteur devait être moral, doué de pensée et d'amour. Aussi de toute physique, cette preuve devient philosophique.

Critique

Cette preuve est pourtant attaquable; la matière se meut par essence. On sait que Laplace répondait à Napoléon qui s'étonnait de n'avoir pas vu le nom de Dieu dans sa mécanique céleste = Sire, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse. = Pascal sentant l'imperfection de cette preuve et reprochait à Descartes de s'y être arrêté. Mr Descartes dit il, est bien fâché d'être obligé de faire intervenir Dieu pour donner une chiquenaude au monde, il aurait été bien aise de s'en passer. C'est un reproche injuste mais ces critiques suffisent pour démontrer la faiblesse de cette preuve du premier moteur.

2e preuve des causes finales.

La preuve des causes finales est la plus célèbre de toutes. Une foule d'écrivains l'ont exposée. Citons Xenophon, Cicéron, Fénélon, Bossuet, Rousseau, Bernardin de St Pierre, Voltaire etc. Elle remplit les psaumes. = Cœli enarrant gloriam Dei. = = Celui qui entreprend d'écrire sur les merveilles de l'univers, composerait il un livre plus gros que le monde, n'aurait pas épuisé son sujet. = (Rousseau) - = Quand nous voyons une belle machine, nous disons qu'il y a un bon machiniste, et que ce bon machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable - donc il y a dans le monde une admirable intelligence, quelque part qu'elle soit. Cet argument est vieux et n'en est pas plus mauvais. = (Voltaire. Dic phil. art. Athéisme.) -

Utilité de la recherche des causes finales.

Loin que la recherche des causes finales soit stérile comme le prétendent Bacon et Descartes - elles sont très fécondes, toute

la physiologie est sortie de là. C'est par cette recherche que M. Claude Bernard a découvert la fonction du foie de sécréter du sucre, la fonction du pancréas de digérer les graisses.

Il est assez curieux d'emprunter des citations de Voltaire pour prouver l'existence de Dieu. Kant déclare en effet que ce sont là les preuves les plus fortes qu'il réfute.

Critique.

Il est vrai qu'on est tenté d'en abuser et Voltaire se moque de ceux qui trouvent Dieu bien bon d'avoir fait passer les grands fleuves dans les grandes villes et d'avoir donné à la mer des marées pour faire entrer les vaisseaux dans les ports. Autant dire, dit-il, que le nez est fait pour porter des lunettes. Il faut examiner l'usage constant des choses, non leur usage accidentel.

De plus Kant reproche à cette preuve de prouver l'existence de plusieurs dieux aussi bien que celle d'un seul. A cela Voltaire répondait que la nature marque une grande unité de plan, exigeant un unique organisateur seulement très intelligent et variant infiniment son oeuvre.

III Preuves métaphysiques

On appelle preuves métaphysiques celles qui sont tirées des exigences à priori de la Raison. Il y en a quatre. 1° Preuve tirée de l'existence et de la nature de la Raison humaine, elle est surtout due à Fénelon. 2° Preuve tirée des vérités de la raison due à Platon et à Bossuet. 3° Preuve tirée des idées de la raison, il y en a autant que d'idées. 4° Preuve ontologique de Descartes et de St Anselme, critiquée par Kant et rajeunie par Bossuet.

1° Preuve tirée de l'existence de la raison

La Raison est la faculté intellectuelle par laquelle nous connaissons l'absolu et l'immuable ainsi que certaines idées.



C'est une révélation directe de la Divinité dit Fénelon. La raison n'est pas nous. L'homme est faillible, la raison ne l'est pas. Quand nous nous trompons, c'est pour n'avoir pas consulté la raison, qui est une étincelle de l'absolu égaré sur cette terre. Aussi en tant qu'êtres supérieurs, nous sommes en communion avec un être unique, qui est la raison même.

Critique.

La critique est empruntée aux systèmes qui regardent la raison comme une faculté acquise, par la longue expérience et l'hérédité. (Ecole anglaise contemporaine) Ce n'est qu'en acceptant la théorie ordinaire de la raison que la preuve de Fénelon prend de la force.

2° Preuve tirée des vérités de la raison.

Bossuet considère les vérités de la raison. Quand on dit que ces vérités sont éternelles et universelles que veut on dire? C'est qu'à n'importe quel moment du temps, quel lieu de l'espace où l'on se transporte elles subsistent, même quand il n'y aurait pas d'hommes pour les penser; pour cela il faut qu'elles subsistent dans un autre entendement. Il y a donc un entendement éternel et universel, source des premiers principes.

Ces vérités éternelles que tout entendement aperçoit toujours de même, par lesquelles tout entendement est réglé sont quelque chose de Dieu, ou plutôt sont Dieu même. « Bossuet. »

Critique.

On peut faire la même critique que tout à l'heure. Cette preuve n'a de force que dans la théorie ordinaire de la raison; mais on peut la combattre quand on est dans les idées de l'école sensualiste anglaise.

3° Preuve tirée des idées de la Raison.

On peut ensuite considérer les idées de la raison: chacune fournit une preuve. Voici celle a contingentia mundi exposée par Leibnitz: « Dieu est la première raison des choses: car celles qui sont bornées, comme tout ce que nous voyons et expérimentons, sont contingentes et n'ont rien en elles qui rende leur existence nécessaire. Il faut donc chercher la raison

de l'existence du monde qui est l'assemblage entier des choses contingentes, il faut la chercher dans la substance qui porte la raison de son existence en elle et ~~qui~~ laquelle par conséquent est nécessaire et éternelle. » (Théodicée I-7)
De même pour les autres idées. Nous connaissons la durée par rapport à l'éternité ; la limite par rapport à l'infini. Le fait nous fait songer à la cause. Les causes secondes nous conduisent ~~à la~~ à la cause première. Les attributs nous conduisent à la substance première. Les idées du beau, du bien, du vrai absolus sont autant de faces d'un être infini Dieu.

Preuve tirée de l'idée de perfection

De toutes les idées de la raison, celle de perfection a fourni le plus de preuves. Descartes dit : je doute, je sens que cela n'est pas parfait. Mais d'où me vient cette idée du tout parfait ? pas de moi qui ne le suis pas, elle ne peut venir que d'un être qui la possède.

4° Preuve ontologique

Ici se place la fameuse preuve ontologique. Elle mérite une place à part à cause de la critique de Kant. Descartes après avoir dit la preuve précédente, ajoute « du moment que j'ai l'idée de perfection, il faut qu'il y ait un être parfait, car l'existence est conçue dans la perfection ; un être qui n'aurait pas l'existence ne serait pas parfait, donc l'être parfait existe, donc il y a un Dieu. »

(1033-1109)

St Anselme dans son Proslogium avait émis une preuve analogue. « L'être tel qu'on ne peut en concevoir un plus grand ne peut être dans l'entendement seul, Eus quo majus cogitari nequit non possit esse in intellectu solo. Car s'il n'existait que dans la pensée, on pourrait en concevoir un plus grand celui qui existerait réellement, quod tale sit etiam in re. Il



existe donc, à n'en pas douter, un être parfait, à la fois idéal et réel dans la pensée et dans la réalité: Existit ergo procul dubio, aliquid quo majus cogitari non potest et in intellectu et in re. De sorte qu'on ne peut penser à Dieu sans penser qu'il existe et son existence est si véritable qu'on ne peut la concevoir comme n'existant pas. Quod utique sic vere est ut nec cogitari possit non esse. = (Proslogium II.)

Critique de Kant.

Kant s'oppose à ce que l'on tire l'existence de Dieu de certaines idées que nous avons déjà. On peut avoir l'idée d'un triangle sans qu'il y en ait un. De ce qu'une chose est dans notre esprit, cela ne prouve pas qu'elle soit dans la réalité. D'une idée, on ne tire que des idées. De l'idée de triangle, on a celle de trois angles, mais ce n'est qu'une idée. De même l'existence divine ne serait démontrée qu'en la montrant, la preuve serait alors inutile.

Descartes a beau dire que l'existence est connue comme attribut à priori de la perfection — non dit Kant, car si je conçois une chose comme existante elle n'a pas plus de valeur que si je la conçois comme non existante. Donc la preuve de St Anselme est ~~donc~~ une illusion. Additionner des chiffres, cela ne rendra pas plus riche.

Preuve de Leibnitz critiquée

Cette critique porte sur Leibnitz qui avait mis cette preuve sous forme syllogistique = Ens ex cujus essentia sequitur existentia, si possibile est, id est si habet essentiam, existit — Est axioma identicum demonstratione non indigens. Atqui Deus est ens ex cujus essentia sequitur ipsius existentia. (Est definitio). — Ergo Deus, si est possibile existit, per ipsius conceptus necessitatem. — Il ne s'agit pas de savoir s'il est possible.

Preuve de Bossuet.

On peut emprunter à Bossuet une autre forme de cette preuve. Il ne veut pas qu'on fasse un syllogisme pour prouver Dieu ; c'est impossible, car la conclusion ne peut contenir plus que les prémisses. Il tire sa preuve de la considération du meilleur. « Pourquoi l'imparfait serait il et le parfait ne serait il pas, c'est à dire, pourquoi ce qui tient le plus du néant serait il, et ce qui n'en tient pas du tout ne serait il pas ? » Cela revient à dire, y a-t-il une raison suffisante pour que le mal soit et que le bon ne soit pas ? Voila une preuve qui n'est pas du tout syllogistique.

Pour conclure sur ce point, on peut dire que Bossuet a bien fortifié et rajeuni la preuve de St Anselme en la rendant rationnelle.

IV. Preuves morales

Les plus fortes preuves sont les preuves morales. 1e Preuve tiré de l'obligation morale. 2e Preuve tiré de l'insuffisance des sanctions.

1e Preuve tiré de l'obligation morale

Nous nous sentons obligé de faire certaines choses et d'en éviter d'autres. Il y a donc une loi. Or cela suppose un législateur. Donc il y a un Dieu qui commande le bien. — Est ce à dire que nous sommes tenus d'obéir à la prétendue volonté de Dieu tel qu'il plaira à chacun de la concevoir. Non, ce serait de l'hétéronomie. Il est certain que ce qui nous commande moralement est quelque chose de supérieur à notre petite individualité. C'est en nous ce qu'il y a de divin, la raison.

2e Preuve tiré des sanctions

Kant a surtout développé cette seconde preuve. Une loi sans sanction est une lettre morte. Les sanctions de ce monde sont insuffisantes. Il en faut d'autres, la raison l'exige. Donc il doit y avoir après cette vie, une nouvelle existence dans laquelle la



Raison personnifiée sera assez puissante pour établir l'équilibre entre les vices et les peines, entre les récompenses et les mérites; assez juste pour vouloir cet équilibre; assez intelligente pour connaître les intentions; en un mot un Dieu dans le sens propre. Cette preuve a d'autant plus de valeur qu'elle vient de Kant. C'est le troisième postulat de la raison pratique de ce philosophe.

Conclusion

Aucune de ces preuves n'est peut être inattaquable et définitive. Elles font naître tour à tour certaines convictions, mais quand la critique est puissante la conviction faiblit. Diderot était émerveillé un jour qu'on lui démontrait les preuves de l'existence de Dieu. Il voulut faire partager son admiration à un de ses amis. Mais à mesure qu'il exposait ces preuves, mille questions, mille critiques survenaient dans son esprit et il redevint aussitôt aussi sceptique qu'avant.

Nous sommes ici dans la métaphysique la plus haute et à moins de se contenter d'approximations, il reste d'épouvantables difficultés et l'esprit ne peut se déclarer scientifiquement satisfait. Aussi ne nous faisons pas de fausses espérances. C'est là une affaire de sentiment, de foi rationnelle beaucoup plus que de syllogisme.

Union des preuves

Les preuves les plus fortes sont bien plus puissantes réunies en faisceau aussi disons nous avec Leibnitz que « presque tous les moyens sont bons pour arriver à Dieu ». Une première raison de les réunir c'est, comme Locke l'a sagement remarqué, qu'elles répondent à la diversité des intelligences.

= à l'égard d'une même vérité, les uns sont plus frappés d'une raison, les autres d'une autre. Or ce n'est pas un bon moyen de fermer la bouche aux athées que de faire rouler tout le fort d'un article aussi important que celui là sur un seul pivot. = (Livre IV Ch. 10). -
En outre isolées, ces preuves ne donnent qu'une idée incomplète de la divinité. La preuve ontologique nous fait sentir Dieu en nous comme présent à toute pensée. Les preuves morales nous révèlent un Dieu souverainement bon et juste. Celle de Kant qui nous avait fait voir Dieu comme ouvrier du monde, nous le montre comme législateur suprême. Les preuves sont donc solidaires et égales aux yeux de la raison, elles forment un faisceau indestructible que ne pourront jamais rompre les efforts combinés du scepticisme et de l'athéisme.
Les leçons suivantes nous prouverons qu'il faut renoncer sur ces questions à la démonstration géométrique et qu'on ne peut arriver à rien de sérieux qu'en faisant appel à la fois à toutes les facultés humaines, au cœur comme à la froide raison.

G



1

R. Bellamy

Les perfections de Dieu sont celles de nos âmes, mais il les possède sans bornes ; il est un océan dont nous n'avons reçu que des gouttes. Il y a en nous quelque puissance, quelque connaissance, quelque bonté ; mais elles sont entières en Dieu.
= Leibnitz = (Théod. Préf.)

Philosophie 97me leçon

Théodicée II. _ De la nature et des attributs de Dieu

Si Dieu existe, et c'est le point d'arrivée de la leçon précédente, quel est il ? Quelle est sa nature ? Questions du plus haut intérêt car peu importe de savoir qu'il y a un je ne sais quoi appelé Dieu, s'il est incapable d'avoir des rapports avec nous. Il faut donc non seulement prouver l'existence d'un Dieu pouvant être fort peu intéressant, dit Hégel, s'il n'était pas nécessaire, il faut encore dire ce qu'est ce Dieu.

Divisions de la leçon

Voici comment se divise cette leçon : 1° Considérations générales où l'on se demande : (α) s'il est possible de déterminer la nature de Dieu ; (β) par quelle méthode on le peut. 2° Enumération des attributs se subdivisant ainsi : (α) attributs métaphysiques, c'est à dire attributs de Dieu considéré comme être à part, μετα τα φυσικα, au dessus des choses phénoménales de ce monde. (β) attributs moraux, c'est à dire attributs de Dieu considéré comme l'être moral par excellence.

I Considérations générales.

(α) Peut on savoir quelque chose de Dieu ? N'est ce pas tout que d'avoir prouvé son existence ? N'est ce pas une prétention inouie que de vouloir connaître la divinité ? Etre infini, par définition, le connaître, c'est déterminer, c'est borner l'infini. C'est chercher à en affirmer quelque chose de particulier, c'est le rapetisser. Suivant Spinosa : omnis definitio, determinatio est ; omnis determinatio limitatio est.



Réponse

Cet axiome est faux et l'argument n'est que spécieux. Il ne s'agit pas de dire

tout ce qui est Dieu. La nature nous dépasse infiniment et nous ne pouvons prétendre épuiser la connaissance d'un tel être ; mais, dit Descartes, pour connaître une montagne, est-il besoin de l'escalader, d'en faire le tour, d'examiner toutes ses vallées ! Sans doute, la connaître ainsi ce serait mieux la connaître, mais ce n'est pas indispensable. Sans prétendre dire tout ce que renferme Dieu, on peut essayer de dire ce qu'implique ce mot et déterminer certains attributs.

Remarque

Si l'on veut discuter et contester, c'est aux preuves de l'existence de Dieu qu'il faut s'en prendre. Ce point accordé toute la théodicée en découle. Pour en finir avec Spinosa, considérons ce que nous savons de nous mêmes. Personne ne se connait entièrement, mais nous savons de nous certaines choses, nous savons que nous sommes capables de sentir, de penser, de vouloir. Savoir cela, est-ce se borner ? non, nous savons beaucoup plus en affirmant cela qu'en n'affirmant rien. Supprimer ces trois affirmations, est ce nous rendre plus parfaits ? Si nous sommes imparfaits c'est non pour avoir ces attributs, mais pour les avoir à un degré trop inférieur, trop peu développés.

Conclusion

Ce n'est rien dire du tout que d'affirmer l'existence d'un être en déclarant qu'on n'en peut rien savoir. Comment sait on alors qu'il est ? La seule preuve de l'existence de Dieu implique a priori qu'on peut savoir quelque chose de sa nature. on n'aura qu'à reprendre les différentes manières dont nous sommes arrivés à Dieu, et l'on aura les principaux attributs de Dieu.

Par quelle méthode !

(B) Par quelle méthode déterminera-t-on ces attributs ? De deux manières. Les uns a

priori, par la méthode déductive, en tirant de la définition de Dieu tout ce qu'elle contient; les autres d'une manière inductive, c'est à dire en généralisant, en élevant à l'infini les attributs de la famille humaine.

Passage du discours de la méthode

Descartes a dit après avoir démontré l'existence de Dieu. = Pour connaître la nature de Dieu autant que la mienne en était capable, je n'avais qu'à considérer, de toutes les choses que je trouvais en moi quelque idée, si c'était perfection ou non de les posséder, et j'étais assuré qu'aucune de celles qui marquaient quelque imperfection n'était en lui, mais que toutes les autres y étaient. = En effet Dieu étant l'être parfait, il est évident a priori que toutes les perfections lui appartiennent.

Où prendrons nous l'idée de perfection? Evidemment en considérant les choses les moins imparfaites du monde. Il suffit donc de prendre les qualités les plus belles de l'homme, de leur ôter tout mélange de faiblesse, de les élever à l'infini; ainsi l'on aura une idée grossière des perfections que doit posséder Dieu.

De l'anthropomorphisme

Il y a un danger très sérieux à cette méthode, du moins en apparence, c'est l'anthropomorphisme. On appelle ainsi l'erreur qui consiste à prêter à Dieu la forme humaine. Cela s'entendait autrefois au physique, c'est chose courante dans les religions polythéistes. Peu à peu le mot passa au moral — L'anthropomorphisme physique n'est pas encore complètement mort. Au moyen âge, l'opinion générale representait Dieu comme un vieillard. — Cette expression au moral désigne la doctrine qui consiste à se représenter Dieu moralement tout à fait semblable



de l'homme, avec ses passions et ses misères. C'est ce qui fait dire à Voltaire : Depuis que Dieu a fait l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu. C'est un excès qu'il faut éviter avant tout. La formule de Descartes nous y autorise. Il ne dit pas : attribuez à Dieu tout ce qui est en l'homme, mais en élevant à l'infini tout ce qui marque quelque perfection. —
Cela posé, étant donné le besoin de connaître Dieu et la possibilité de le satisfaire, énumérons les attributs principaux.

II Des attributs.

Il faut, pour faire aux objections qui précèdent la part qu'elles méritent, mettre au premier rang des attributs de Dieu un attribut singulier, purement négatif, aveu de notre impuissance. C'est l'incomstabilité. Dieu est incomstable ou incompréhensible, c'est à dire ne peut être saisi par l'homme tout entier ; en effet le fini ne saurait embrasser l'infini. Cela ne veut pas dire qu'il faille renoncer à rien affirmer de Dieu, mais il faut renoncer à la prétention puérile d'en tout savoir, d'en tout connaître.

Remarque

Les attributs proprement dits sont donc métaphysiques ou moraux. Les premiers sont positifs, ils énoncent une réalité suprême, mais ils sont cependant peu instructifs. Ils sont plutôt faits pour confondre la raison humaine que pour frapper le cœur. — Au contraire les attributs moraux sont ceux qui font de Dieu un être ayant quelques rapports avec l'homme.

Du panthéisme

Le panthéisme est la doctrine qui, entre autres choses, refuse à Dieu les attributs moraux et le titre de personne. Aussi c'est une réfutation indirecte de cette doctrine que la démonstration de ces

attributs métaphysiques.

attributs.

Les attributs métaphysiques nous ont fourni chacun une preuve de l'existence de Dieu. Ce sont autant d'aspects sous lesquels Dieu nous est apparu. Ce sont les suivants :

(α) nécessité - (β) absolu etc.

Puisque Dieu nous est apparu comme la raison d'être du contingent, il est nécessaire. Pour les mêmes raisons il est absolu, immuable. Il est éternel, c'est à dire infini par rapport au temps. = Quomodo possumus intelligere deum nisi sempiternum? = (Cicéron) Il est immense, il remplit le monde de sa présence : = Nihil vacat ab illo, ipse implet opus suum. = (Sénèque) - Dieu est infini. Dire cela c'est résumer tout, c'est dire que Dieu est Dieu.

Insistons un peu sur quelques uns de ces attributs. L'immutabilité est susceptible d'être démontrée logiquement, en outre qu'elle est l'objet d'une intuition rationnelle. Si Dieu est changeant, de trois choses l'une : ou ce serait pour aller dans un état analogue qu'il changerait et alors son changement n'aurait pas de raison suffisante ; ou ce serait pour aller dans un état meilleur, et alors il n'était pas Dieu auparavant ; ou ce serait pour aller dans un état pire et alors il cesserait d'être Dieu.

(γ) unité et simplicité

On démontrerait de même un autre attribut aussi évident, c'est l'unité et la simplicité de Dieu. En effet pourrait il y avoir deux infinis ? non, ils se borneraient l'un l'autre. Dire qu'ils auraient les mêmes qualités c'est absurde, car c'est contraire aux principes des êtres indiscernables de Leibnitz. De même Dieu n'est pas composé. S'il était composé : ou chaque partie serait Dieu c'est absurde, ou aucune ne serait Dieu, et alors comment de choses imparfaites et finies



peut on former un tout infini et parfait ? — En voilà assez sur les attributs métaphysiques qui ont déjà été l'objet de longues discussions dans la théorie de la Raison, et qui au point de vue humain sont vraiment d'un intérêt secondaire.

2° attributs moraux

Les attributs moraux sont de beaucoup les plus importants et ceux que l'homme a le plus à cœur ; peu importe au fond à l'homme ignorant, c'est à dire, à la presque totalité des hommes, qu'il y ait un être nécessaire, absolu, immuable etc., au contraire, il importe infiniment à tous qu'il y ait un être bon intelligent, puissant et juste. C'est la vraie conception du Dieu vraiment universel, vraiment populaire à partir d'un degré très modeste de civilisation.

De la perfection

Conformément au principe de Descartes, un seul attribut résume et contient tout cela, c'est la <u>perfection</u>. On le compte parfois comme un attribut métaphysique, soit, mais il est surtout moral. La vraie perfection est celle de l'âme. Pour que Dieu soit parfait, il faut donc qu'il y ait en lui quelque chose qui réponde à nos facultés. Or comme ce sont elles qui font de nous une personne humaine, il s'agit de chercher si Dieu est une personne.

De la personnalité divine

Dès longtemps on a cru pouvoir affirmer que oui. Demandons nous simplement si ce que nous appelons personne est plus ou moins parfait que ce que nous appelons choses. Il est évident qu'une personne est plus parfaite. La personnalité est l'existence avec un surcroît. C'est l'existence consciente d'elle-même, se saisissant dans son essence fondamentale, s'opposant à ce qui n'est pas ; c'est l'existence mettant

du discernement dans les choses, remarquant les causes des phénomènes, s'élevant aux connaissances générales sur elle même et sur le monde, enfin agissant conformément à son intelligence, à sa raison, c'est à dire à sa liberté. C'est là l'élément principal de la personnalité. Une personne est donc un être conscient et libre.

Dieu par définition est notre raison d'être il faut donc qu'il contienne au moins autant que nous : nemo dat quod non habet. Il est incontestable que l'intelligence, la sensibilité, la liberté toutes choses excellentes, sont l'oeuvre d'une cause intelligente, sensible et libre. autrement Dieu ne nous vaudrait pas.

Prenons donc maintenant les attributs moraux d'une personne et voyons ceux qui ne peuvent pas se rencontrer en Dieu.

1° sensibilité

Il semble d'abord choquant de dire que Dieu est sensible. Cependant cela doit être. La passion doit être éliminée parcequ'elle est un trouble de l'équilibre. L'inclination elle-même parait suspecte à bon droit, car inclination et désir, cela se touche de bien près; or le désir contient quelque privation c'est une souffrance pour ce qu'on n'a pas. Dieu ne pouvant manquer de rien, ne doit pas connaître le désir ardent, inquiet. Mais ce qui résume l'inclination en lui c'est l'amour

Le désir est le fils de la pauvreté Platon

Est il plus parfait d'aimer ou de ne pas aimer? Aimer c'est être bon, bienveillant, tendre. Se figurer un Dieu inerte et insensible, c'est à coup sur se figurer un Dieu inférieur en cela à sa créature.



amour

De la sensibilité humaine on accordera donc à Dieu l'amour sans inquiétude

Amour de lui même avant tout, dit Malebranche, parcequ'il est la perfection même. Cela est vrai; mais il est plus naturel de penser que l'amour divin se répand aussi sur son oeuvre. On connait le passage du Timée où Platon fait de la bonté le premier motif et la cause finale de la création. = Disons la cause qui a porté le suprême ordonnateur à produire et à composer cet univers: il était bon, et celui qui est bon n'a aucune espèce d'envie. Exempt d'envie, il a voulu que les choses fussent, autant que possible semblables à lui même. = — Ainsi l'Amour infini, éternellement satisfait et en possession incontestée de son objet, doit causer le bonheur infini. Voilà ce qui correspond à notre sensibilité humaine: penchants et émotions.

2° Intelligence

L'intelligence, digne de ce nom, consciente d'elle même, appartient-elle à Dieu? Est-ce une perfection de la posséder? Oui, et il serait contraire à toute induction d'imaginer pour raison d'être de créatures intelligentes, une cause inintelligente. Mais comment se figurer l'intelligence divine? La notre ne se connait qu'en s'opposant à ce qui n'est pas elle, c'est à dire en se limitant. De plus elle procède par comparaison pour saisir les ressemblances par généralisation pour dégager les espèces des individus, les lois des faits. Mais Dieu ne peut pas se limiter; il n'a pas besoin de comparaison, marque de tâtonnements, il connait du premier coup les relations des choses qu'il a créés. Il n'a pas besoin de généralisation car il connait les espèces en même temps que les individus, il connait les lois en même temps que les faits.

Dieu peut il être conçu comme raisonnant? A quoi bon. Le raisonnement n'est le signe

qu'd'une

perfection relative. Celui qui sait tout n'a rien à trouver. Il faut donc se figurer l'entendement divin comme une intuition unique facile et complète de tout ce qui est. C'est la raison pure, sachant tout de la même manière que nous savons les vérités de la raison. = le regard unique épuise toute vérité et ne s'épuise jamais lui même = (Fénelon) -

Omniscience

On peut se rappeler que des objections ont été tirées de cet attribut contre la liberté humaine. C'est en effet l'omniscience divine. = Pour les êtres futurs ils ne le sont jamais à son égard, et ils ne seront jamais passés pour lui car il n'y a pas même l'ombre du passé et de l'avenir pour lui : tout lui est également présent. = (Fénelon)

3e Volonté.

Il est certain qu'agir est meilleur que rester inactif et malgré les conceptions grossières de quelques philosophes orientaux, l'activité, c'est la vie. Dieu est évidemment actif puisqu'il est cause. C'est là le plus essentiel de ses attributs. Comment peut on se figurer la causalité divine ? assurément sans limite ; mais agissant sur quelque chose, sur la matière ; Cela ne peut pas être pour Dieu rien ne peut limiter l'infini. Aussi quand Dieu agit, il n'a pas besoin de matière extérieure. Vouloir et pouvoir pour lui sont même chose.

Liberté divine

Dieu est il une cause libre ? La liberté vaut mieux que la soumission aux influences fatales. Dieu est donc libre, puisque nous le sommes ou croyons l'être. La liberté divine paraît impossible puisqu'il ne peut pas faire ce qui n'est pas raisonnable ; mais, être forcé d'obéir à la raison, c'est être libre, dit Leibnitz. Aussi quoique Dieu



ne puisse pas tout faire, il est libre par excellence.

Ainsi amour et bonheur, intelligence et omniscience, activité et liberté tels sont les principaux attributs moraux de Dieu.

Justice divine

Un corollaire tout naturel à ajouter, c'est la justice. C'est de là que se tire la preuve de son existence, sinon la seule légitime, comme le veut Kant, une des plus fortes, la preuve morale. Intelligent, Dieu connait la justice; actif, il la veut. Etant la bonté suprême, il doit être la justice. Alliée à une science infinie et à une sagesse infaillible, la justice divine est parfaite car elle dispose à la fois du temps et de l'éternité.

R. Bellamy

Creator enim nulla re alia indigens sua virtute et potestate id quod sit, efficit. opifex vero accepta materia condendi facultate opus suum construit. S^{ti} Justini Exhort. ad Graec. XXII

Philosophie 8me leçon

Théodicée III. Création et Providence — Optimisme de Leibnitz.

La question où nous sommes arrivés est à la fois la plus importante de la théodicée, en ce sens que nous l'avons à cœur plus que tout autre et que tout le reste est fait en vue de jeter quelque lumière sur les relations de l'univers avec Dieu, et d'autre part, la plus facile en ce sens qu'étant accordé ce qui précède, on peut arriver par voie de déduction à de fortes présomptions sur ces questions qui sont presque insolubles au premier abord.

I De la création

Dieu est avant tout avec le monde dans un rapport de cause à effet. Cela résulte de la façon même dont il nous est apparu dans les preuves métaphysiques. Raison d'être du monde, raison d'être nécessaire immuable, infini d'un monde contingent, mobile et fini, il nous est apparu dans la belle preuve de Descartes comme la cause ultime ou comme la cause première, c'est à dire antérieure à tout. Le principe de causalité ou de raison suffisante est le principe théologique par excellence. Cherchant dans notre entourage la cause de notre existence, nous trouvons nos parents mais en remontant de causes secondes en causes secondes il faut cependant s'arrêter ἀνάγκη στῆναι. On ne se satisfait qu'en bondissant au delà de la chaîne des phénomènes pour saisir par une intuition directe l'être qui s'explique par lui seul.

Mais si Dieu est cause par définition et par essence, de là découlent toutes les conséquences suivantes. Il ne peut être cause à la façon dont un horloger est cause d'



une montre, parceque celui ci a façonné une matière preexistante, cause matérielle pour sa part. S'il en était ainsi de Dieu, s'il avait eu besoin de quelque chose pour faire l'univers, il ne serait pas la cause unique dont notre raison a besoin. Pour être cause de tout, il faut qu'il ait fait tout avec rien ; c'est ce qui s'appelle créer.

Rien ne nous donne l'idée d'une création

Rien en ce monde ne peut nous donner l'idée d'un pareil acte, car nos créateurs en cette vie font toujours quelque chose avec quelque chose déjà existante. Même notre volonté ne crée pas de toutes pieces ses actes, elle se sert forcément de matériaux fournis par l'hérédité par l'éducation, les circonstances, le tempérament. Il est donc fort difficile de se représenter un acte qui n'a pas de semblable en ce monde. Aussi certains philosophes l'ont ils nié.

Opinion de Lucrèce

Lucrèce a appliqué à la métaphysique cet axiome de mathématiques : Ex nihilo nihil. De rien il est impossible de rien créer. C'est là en physique une loi indiscutée, rien ne se crée, et rien ne se perd.

La question est de savoir si l'on est autorisé à transporter à la cause divine une fois reconnue, ce qui est vraie des causes secondes. Il s'agit de savoir si ce que nous ne pouvons voir est impossible, si ce qui nous dépasse est absurde. La création est dans l'essence même de la divinité. Il faut nier Dieu ou la reconnaitre.

Pourquoi la création ?

Maintenant pourquoi Dieu a-t-il créé ? Nous venons de voir que si Dieu a créé c'est par effet simple et pur de son vouloir, en tirant les choses de lui rien en tirant le matériel et le visible de l'immatériel et de l'invisible mais pourquoi la création ?

Réponse de Platon et de Leibnitz

Platon et Leibnitz ont essayé de répondre à cette question, après avoir reconnu qu'elle est audacieuse. Dieu a créé parcequ'il était bon que le monde fut, parceque l'être vaut mieux que le non être; parcequ'il était digne de sa bonté de répandre l'existence, de multiplier les êtres, afin qu'il y ait beaucoup de centres de conscience, et un grand nombre d'êtres portant quelques traces de sa perfection divine, et quelques rayons de sa lumière.

Quand et où eut lieu la création?

Si l'on cherche à savoir dans quelles circonstances, Dieu aurait créé, si l'on se demande où et quand; voici la réponse. Il n'y a de lieu qu'à partir du moment où il y a des choses, car un lieu est déterminé par le rapport des choses coexistantes. De même pour le temps. Aussi cette double question n'a pas de sens. Dieu n'a pas créé à tel moment, car il n'y avait pas de moment avant la création, ni à tel endroit parcequ'il n'y avait pas d'endroit avant qu'il y eut des êtres étendus.

Opinion de Aristote et de Mr Saisset

On peut se demander si le monde comble l'espace, ou s'il n'en est qu'une partie limitée. Occupe-t-il un certain temps ou existait il toujours? — Aristote et chez nous Mr Saisset n'ont pas hésité à se prononcer pour un monde infini dans l'espace, et éternité dans le temps.

Y a-t-il un grand inconvénient à cette solution? Non, dit Mr Saisset, car le monde aurait beau avoir existé de tout temps, il ne serait pas éternel, car l'éternité consiste à exister en dehors du temps. De même le monde ne serait pas immense quand il serait étendu à l'infini, car l'immensité est en dehors de l'étendue. Un tel monde aurait



été créé, car il n'est aucunement besoin que la création soit considérée comme un acte à part arrivant à un certain moment. On appelle créature : un être qui ne se suffit pas à lui même et qui a besoin d'un autre pour l'appeler à l'être. = Le monde ne serait pas éternel, dit Malebranche, mais éternellement non éternel. =

Avantages de cette doctrine

Avouons que ces débats sont d'une profondeur infinie et que la science humaine doit renoncer à savoir la vérité scientif. que sur ces problèmes M. Saisset voyait un grand avantage à cette doctrine, car il est certain que si on admet la création à un moment donné et à un point donné, cela met une contradiction apparente en Dieu. Que faisait il avant la création ? Pourquoi s'est il ravisé tout à coup ? S'il était bon que la création fut, pourquoi n'était elle pas avant ? Cet acte vient mettre de la diversité dans l'existence divine, elle est donc changeante et non immuable. De même si l'univers est fini dans l'espace, Dieu omniscient doit savoir où il finit, il perçoit donc des limites, c'est impossible à une intelligence sans bornes.

C'est probablement parceque dans cette hypothèse les difficultés sont moindres que cette doctrine a eu de tout temps une certaine fortune.

Conclusion sur ce point

Admettons l'hypothèse d'un monde créé de tout temps et infini, comme philosophiquement plus digne de la puissance divine. Elle prête à moins de difficultés insolubles. Mais reconnaissons qu'il n'y a pas de raisons vraiment scientifiques à donner dans ces questions si incroyablement au dessus de notre entendement.

De la création continuée

Descartes a mis à la mode la doctrine de la création continuée. Qu'est-ce? non seulement Dieu a dû créer le monde, mais encore il le crée chaque jour et ne cesse pas un instant de le vouloir de le maintenir dans l'existence, sinon ce monde qui ne se suffit pas à lui-même retomberait dans le néant d'où il est sorti.

Critique

Faut il accepter cette opinion? ce n'est pas nécessaire. La toute puissance divine est telle qu'on a peine à croire que Dieu doive recommencer à chaque instant son œuvre. En préposant à la garde du monde des lois immuables, reflets permanents de sa volonté, il leur a donné le pouvoir de soutenir l'existence de l'univers, de perpétuer l'être et la vie.

Trois alternatives possibles

Telle est la doctrine de la création et ses obscurités effroyables. Quand on ne l'accepte pas, il y a trois partis à prendre 1° ou nier Dieu : athéisme, nous n'en parlerons pas, on lui oppose les preuves de l'existence de Dieu. 2° ou identifier le monde et Dieu, dire que l'univers est lui même l'être nécessaire et immuable : Panthéisme. Cette doctrine si importante sera l'objet de notre prochaine leçon. 3° ou enfin accepter le dualisme c'est à dire mettre sur le même pied pour ainsi dire comme cause libre du monde d'une part la matière brute, inorganisée d'autre part Dieu organisateur. Nous allons en dire quelques mots.

Dualisme religieux

Il faut distinguer le dualisme religieux du dualisme philosophique. Le premier est la doctrine de Zoroastre. C'est le fond du manichéisme. (III siècle) - Deux êtres, deux puissances se disputent le monde. Un être bon : Ormuzd, un être mauvais Ahriman, dont le premier tout



le bien possible, le second tout le mal possible. La victoire doit rester au bien dans la suite des siècles, mais la lutte est encore douteuse. C'est, on le voit, une doctrine plutôt morale et religieuse que métaphysique.

Dualisme philosophique d'Aristote.

Le dualisme philosophique se trouve dans Aristote et dans Platon. Aristote croit à la matière brute, et en Dieu le souverain bien, qui attire la matière. Il est moteur par attraction. C'est ainsi que le monde s'est formé.

critique

Il fallait donc que cette matière fut animée et intelligente pour comprendre la perfection de Dieu. Ainsi poussé à bout, le dualisme d'Aristote parait aboutir au Panthéisme supérieur.

Dualisme philosophique de Platon.

Platon s'est figuré Dieu moteur du monde, mais non par attrait, mais comme organisateur. Il reconnait la matière brute, το απειρον, sans forme sans intelligence, c'est le chaos, et l'entendement divin qui la façonne ο δημιουργος.

critique

On peut répondre à Platon que c'est borner la puissance divine et s'en faire une idée grossière que de penser qu'il a eu besoin de recourir à la matière en dehors de lui pour créer, car il a tout sorti de lui même. —

II De la Providence.

Mais Dieu après avoir créé l'univers, s'en est il débarassé tout à fait, ou s'en occupe t-il ? — On appelle providence une force intelligente, connaissant ce qui se passe dans le monde et procurant volontairement le plus de bien possible à ses créatures. Dieu est il une providence?

On est souvent tenté de répondre non. Les poètes en ont souvent douté dans leurs moments d'inquiétude. Cependant la

majorité des hommes ne peut se détacher de cette croyance consolante d'une divinité tutélaire ; et les penseurs ont accumulé des preuves en faveur de cette conception théologique.

Preuve à priori

La providence peut se prouver en la déduisant a priori des attributs moraux de la divinité. = Si Dieu est un être tout puissant, présent partout, intelligent, sage et libre, il est clair qu'en tous temps et en tous lieux, il connaît certainement ce qui existe, qu'il prévoit ce qu'il y a de plus sage et de meilleur à faire en tout temps et en tous lieux et qu'il a un pouvoir suffisant pour exécuter sans peine ni opposition ce qu'il juge à propos de faire. Il doit nécessairement diriger tous les événements qui arrivent dans le monde et faire tout immédiatement, à la réserve de ce qu'il laisse, par un pur effet de son bon plaisir, à la direction des agents libres subordonnés. Oter donc à Dieu le gouvernement du monde et dire qu'il ne se mêle pas des affaires d'ici bas, c'est lui ravir sa toute puissance, sa connaissance et sa sagesse. = (Clarke)

Remarque

Si l'on acceptait la doctrine de la création continuée la question serait tranchée mais cette conception est peu conforme à la science qui veut que rien au monde ne se fait d'une façon imprévue. La science reconnait des lois immuables et certaines, données au monde par un Dieu, elle le veut bien, mais qui une fois données, maintiennent le monde sans intervention ultérieure. En outre la doctrine de Descartes dépasserait le but et mènerait au fatalisme. Si Dieu intervenait à chaque instant le mot de Malebranche est vrai : l'homme n'agit pas, il est agi. alors plus de liberté et par suite plus de responsabilité.



Preuve tirée des attributs moraux

Les attributs moraux, avons nous dit, suffisent pour établir la providence. — 1° Bon et aimant, Dieu ne peut sans déchoir se désintéresser de ses créatures surtout quand il les a faites sensibles. Il ne les a pas créées pour ensuite = rentrer dans son repos = (Lamartine). 2° Intelligent Dieu pense et cela ne peut être qu'à son oeuvre et aux lois qu'il a données au monde. — 3° Tout puissant, Dieu voit les choses et les guide. Comment se fatiguerait il d'un monde qui est son oeuvre, et qu'il n'a pu faire que beau et bon. — 4° Juste Dieu doit à ses créatures de les récompenser quand elles le méritent, et de les punir quand elles violent ses ordres. Cela suppose qu'à chaque instant il = sonde les coeurs et les reins. = sans se laisser tromper par les apparences. Cela suppose au plus haut degré la Providence.

Preuves auxiliaires

On ajoute aussi des preuves accessoires. On montre des causes finales partout dans l'univers; mais la finalité est parfois obscure en ce monde. De plus les choses pourraient être prédestinées en même temps que créées, sans que Dieu ait besoin de les contempler.

Bossuet trouve une preuve de la providence dans les progrès de la civilisation. L'idée est grandiose. On peut reconnaître en effet un progrès immense de la barbarie à la civilisation grecque et de celle-ci à la civilisation chrétienne actuelle. Mais Bossuet a le tort de faire tout graviter autour du petit peuple Juif dont il exagère le rôle dans l'histoire profane. Il argumente sur des détails parfois trop exclusifs et d'une apparence trop théologique.

Comment se figurer la providence?

Si la providence existe, comment se la figurer, et quelles en sont les limites? Il est certain que si Dieu connaît chaque brin d'

herbe, chaque plante = depuis l'hysope jusqu'au cèdre du Liban =; voila la diversité mise dans son entendement immuable. Les philosophes ont aussi été amenés volontiers à limiter la providence à la connaissance des lois de l'univers. Dieu a fait le monde suivant des lois sages et immuables, de même il a créé les êtres conformément aux types généraux qu'il connait. Quant aux faits particuliers et aux individus il n'est pas de sa dignité de les connaître = Il y a dit Aristote, des choses qu'il vaut mieux ignorer que savoir et des détails qu'il n'est pas digne de l'entendement divin de regarder = - On appelle déisme, cette doctrine qui accordant Dieu, nie la providence, ou qui admettant la providence l'admet d'une façon si générale que ce n'est pas la nôtre.

Critique du Déisme

La question est très difficile et beaucoup de philosophes ne sont pas allés au delà du déisme. Cependant il semble qu'il n'y ait pas de grandes difficultés entre le déisme et la doctrine de la providence. - Dire que Dieu connait les espèces, c'est dire qu'il connait les individus de ces espèces. Car qu'est ce qu'une espèce sans les individus qui la composent. Cela n'existe pas. De même une loi sans les faits qu'elle regit n'est qu'une formule abstraite. Ainsi on peut dire que Dieu connait les faits particuliers au travers des lois générales et les individus par les espèces.

Remarque

Ce qu'il faut maintenir au nom de la raison et de la science, c'est que Dieu ne trouble pas capricieusement les lois qu'il a faites. Il n'y a donc pas lieu de se flatter d'être l'objet d'une providence toute particulière consistant à supprimer les lois de la nature. Ce qu'on peut accorder à la sensibilité



humaine, c'est que l'immutabilité divine a fait des lois immuables de bonté et de justice, de nature à assurer le bonheur de ceux qui le méritent et à accomplir leurs vœux dans la mesure où cela est bon.

Objections

Cette lumière se trouble singulièrement en présence des objections dont les plus graves sont tirées de l'existence du mal. Comment un Dieu, juste, bon parfait, tolère-t-il partout le mal? ou bien il n'y a pas de Dieu (athéisme) ou bien il ne s'occupe pas de ses créatures (Déisme).

Trois sortes de mal

Il y a trois sortes de mal - 1° le mal métaphysique, inhérent à notre nature, 2° le mal physique, les souffrances, les privations, la mort, 3° le mal moral, c'est le désordre que l'on voit quand le vice opprime la vertu, c'est l'inégale répartition des biens en ce monde.

1° mal métaphysique.

Pour le <u>mal métaphysique</u> on peut répondre que la créature est imparfaite par définition, autrement elle serait Dieu. Cette plainte est celle d'un homme qui se plaindrait que deux des côtés d'un triangle sont plus grands que le troisième. C'est dans la nature des choses. De sang froid malgré cette imperfection on aime la vie et l'on n'est pas pressé de la quitter.

2° mal physique

Mais s'il fallait que l'homme en ce monde fût imparfait, le fallait-il à ce point? Le <u>mal physique</u> est-il si nécessaire? L'homme devait-il être sujet à tant de besoins sans pouvoir les satisfaire? Fallait-il que la vie fût si courte et la mort si cruelle?

A quoi bon le crime et la peste?
Au Dieu juste pourquoi la mort?

s'écrie Alfred de Musset.

Réponse

On peut répondre qu'il y a qu'il y a quantité de souffrances qui sont notre oeuvre. = Mores cuique sui fingunt fortunam. = dit Cicéron. Si nous savions être sages, nous serions plus heureux que de maux ont leur source dans l'imprudence, la folie ou les passions des hommes. Ne rendons pas Dieu responsable des suites de nos excès et de nos vices. — Mais, dira-t-on, nous faisons ce mal avec notre liberté, pourquoi l'avons nous? Si on se plaint de ce que Dieu ne nous a pas forcé à faire un bon usage de notre liberté, c'est absurde. — Quant aux éléments, les lois sont immuables et les accidents sont conformes à ces lois = L'immutabilité des lois de l'univers est notre salut = dit Malebranche. = Toi même, chétif mortel, tout petit que tu es, tu entres pour quelque chose dans l'ordre général, et tu murmures parceque tu ignores ce qui est le meilleur à la fois et pour toi et pour le tout. = Platon (Lois X) — A l'épreuve s'ajoute l'expiation. L'homme viole la loi morale, sa faute demande une réparation; le malheur est nécessaire comme châtiment. Le mal physique apparait ici non seulement comme ~~nécessité~~ nécessaire, mais comme mérité, c'est à dire créé par la volonté de l'homme lui même. Les adversités de cette vie sont des avertissements du ciel que Dieu adresse à l'homme juste lui même, afin qu'il n'attache pas son coeur aux biens périssables de ce monde et qui le rappelent à sa vraie destinée. Ainsi se trouvent conciliées la bonté et la justice divines.

3° Mal Moral

Le mal moral est fondé sur l'inégale répartition des biens et des maux. La violation intentionnelle de la loi constitue un nouveau mal propre aux créatures



raisonnables et libres. Si Dieu est juste comment le mal moral existe-t-il? S'il est juste, comment permet-il l'injuste répartition des biens et des maux sur cette terre?

Réponse

D'abord la plainte est exagérée, le vrai bonheur appartient au sage, car il consiste dans la tranquillité d'âme, dans la satisfaction intérieure, et dans le contentement de soi-même. Quant aux misères de la vie humaine, le sage les considère comme des épreuves := omnia adversa exercitationes putat = (Senèque de Prov. I. 2) La seule conclusion que l'on puisse tirer de cette objection, c'est que l'équilibre devant exister et ne se trouvant pas réalisé sur cette terre, il doit y avoir une vie où la juste répartition sera faite, et où nous serons dédommagés de toutes nos souffrances. C'est là le postulat de Kant. —

III De l'optimisme de Leibnitz

A cette question se rattache l'optimisme de Leibnitz. Suivant ce philosophe ce monde est le meilleur des mondes possibles. Il représente un certain Théodore qui va dans le temple de Pallas à Athènes, et là il lui est permis de contempler en songe le palais des destinées. C'est une pyramide infinie dont la base disparait aux yeux; c'est la pyramide des mondes possibles tels qu'ils se sont présentés dans l'esprit de Jupiter au moment où il a voulu créer le monde. Celui du sommet est le meilleur, c'est le nôtre. — Sans doute la destinée de telle personne pourrait être meilleure en un autre monde, mais l'ensemble serait pire. = Il est dans le grand ordre que il y ait quelque petit désordre, et l'on peut même dire que ce petit désordre n'est qu'apparent dans le

tout, et il n'est même pas apparent par rapport à la félicité de ceux qui se mettent dans la voie de l'ordre = dit Leibnitz (Théod. III. 342)

Critique de Voltaire.

Voltaire s'en moque agréablement dans son roman de Candide, où ce personnage supporte patiemment tous les malheurs qui lui arrivent, en se disant que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Conclusion

L'optimisme de Leibnitz prête donc à la critique, et n'est pas encore assez éclairci par la science, néanmoins c'est une vue très philosophique, car la question se réduit à savoir si un monde où la vertu existe avec le mal ne vaut pas mieux qu'un monde où le mal n'existerait pas, mais où la vertu serait impossible.

Ainsi ce monde n'est le meilleur qu'autant qu'on le considère non dans un point de l'espace et de la durée, mais dans sa totalité. Le mal y tient une énorme place, mais ce mal est la condition d'un plus grand bien. Rien n'y est absolu ni définitif. Platon formule ainsi cet optimisme := celui qui prend soin de tout a pris des mesures efficaces pour maintenir l'univers dans son intégrité et sa perfection ; chaque partie n'éprouve ou ne fait rien que ce qui lui convient de faire ou d'éprouver, en sorte que la perfection de l'ouvrage est portée au dernier détail. = Dans le Timée, nous trouvons encore := Le meilleur des êtres n'a pu faire que le meilleur des oeuvres. = et dans la république := La vertu n'a point de maître : elle s'attache à qui l'honore et abandonne qui la néglige. On est responsable de son choix, Dieu est innocent. =



Deus sine dominio, providentia et causis finalibus nihil aliud est quam fatum et natura.
= Newton =

R. Bellamy

Philosophie § 9me Leçon

Théodicée IV — Examen du Panthéisme —

Le mot Panthéisme est souvent prononcé et de nom au moins c'est là une doctrine très connue. Il est donc utile d'en faire ample connaissance et compléter ainsi la théodicée. Pour pouvoir connaître le panthéisme il faut : 1° savoir en quoi il consiste, 2° connaître les lois générales qui président au développement de ce système, 3° en examiner les différentes manifestations ; 4° bien démontrer son vice radical.

Ce qu'on sait généralement du panthéisme

Ordinairement on sait assez bien du panthéisme qu'il absorbe l'infini et le fini, Dieu et la nature l'un dans l'autre. C'est vrai, mais on considère souvent les panthéistes comme des athées, absorbant Dieu dans la nature et le niant. C'est là une grave erreur. C'est le reproche que tout le XVIIIe siècle a fait à Spinoza. Malebranche lui même quoiqu'un peu Panthéiste le traite comme le dernier des impies. D'autres reproches faits au panthéisme l'accusent d'être un théisme exagéré, et de tomber dans le mysticisme = ivres de Dieu, les Panthéistes ont perdu le sentiment de la réalité et de la vie. = Il semble difficile d'accorder ces deux opinions, mais cette contradiction apparente sera levée par la suite.

πᾶν θεός
Tout est Dieu (matérialisme)
ou
Dieu est tout (mysticisme)

Double nature du Panthéisme

Voici qui va nous expliquer cette nature double du Panthéisme. De l'ensemble des choses nous nous faisons l'idée du fini et celle de l'infini. Tantôt nous sommes frappés de la mobilité, de la contingence, de la limite, c'est le monde ; tantôt nous sommes plus frappés



de l'existence parfaite et complète, manifestation du divin. Ces deux idées sont ensemble dans tout esprit, on a vu que le grand problème métaphysique est de les concilier. Les uns font coexister le monde et Dieu comme se complétant, ce sont les *dualistes*; les autres suppriment Dieu, ce sont les *athées*; les autres suppriment le monde, ce sont les *mystiques*. Ces solutions sont relativement grossières. La doctrine de la *création* est plus satisfaisante mais très obscure. Le *Panthéisme* se place à part et ne niant aucun des termes il déclare que Dieu et le monde ne sont qu'une même chose.

Langage du Panthéisme.

Le mot Panthéisme (πᾶν θεός) indique la chose. Voici le langage qu'il tient. Le monde et Dieu ne peuvent pas se passer l'un de l'autre; ils sont réels au même titre et inséparables. En effet dans ce monde, nous voyons partout des attributs, il faut qu'il y ait une substance première: Dieu est indispensable à l'univers; et réciproquement car un Dieu sans attributs serait le néant. _ De même, dans ce monde tout est effet, il a donc une cause; réciproquement une cause sans effet ne serait pas concevable. Donc le monde et Dieu ne sont que des réalités identiques. Point de nature sans Dieu, point de Dieu sans nature. Il y a une coexistence nécessaire, indissoluble, consubstantialité parfaite de Dieu et du monde.

Étude du Panthéisme.

Nous allons chercher si dans le système panthéiste nous trouvons la vérification de cette formule et une loi générale de développement. Disons donc un mot de l'Orient, de ce pays qui a donné le jour au panthéisme et à la philosophie

Le Pantheisme oriental

Comment connaissons nous l'orient? La conquête de l'Inde par les anglais a permis de découvrir d'anciens manuscrits à peine signalés auparavant. Les anglais Ward et Collebroock, les allemands Widischmaz et Lassen, les français de Rémusat et Burnouf ont surtout fait connaitre l'orient.

Quatre systèmes.

Quat. grands systèmes: le Weedanta est surtout théologique et Pantheiste. Le Sankhya est aussi Pantheiste mais d'une autre tendance – les autres systemes sont le Weiseshika, physique atomistique et le Nyaya, systeme de logique où se trouve la première théorie du syllogisme. Les deux systemes ne sont pas pantheistes.

Le Weedanta est un pantheisme à tendances mystiques, affirmant le néant du monde. La seule réalité est dieu invisible. Tout ce que l'on voit ici bas n'est qu'un rêve. Le seul bien est de s'absorber en dieu – Le Sankhya avec la Sla est plus réaliste, il croit au monde. Si l'on peut douter de quelque chose, c'est de Dieu. Il y a vingt-cinq principes nécessaires des choses, le premier est la matière. Le second et le troisième sont l'intelligence (boudhi). Il ~~est~~ donc Pantheiste athée, car il nie catégoriquement l'existence de Dieu distinct de l'univers.

Pantheisme grec.

En Grèce dès les temps les plus reculés, nous trouvons le besoin d'unité. Le dualisme choque. Le bon sens sent bien reconnaitre deux principes des choses mais il a une forte tendance à les identifier. Héraclite est frappé du fini. La nature personnifiée, φύσις est sa divinité. Dans l'Ecole d'Elée, Parménide méprise le monde fini et ne reconnait que l'unité τὸ ἕν. Le monde est presque nié au profit de cette abstraction



intellectuelle divinisée. Le vrai panthéisme en Grèce est d'un côté le stoïcisme et de l'autre les Alexandrins.

Stoïciens

Les stoïciens acceptent la physique d'Héraclite, seulement ils la complètent ils veulent bien croire que tout est corps mais ces corps contiennent quelque chose qui les anime. Chaque corps vivant a une ame. Le monde est un grand corps qui a une grande ame c'est Dieu. Ils se le figurent comme une flamme. Ils le font intelligence et providence; mais en somme ce sont des matérialistes. ce qu'ils affirment c'est l'univers, ils n'acceptent Dieu que parce qu'ils y sont forcés.

École d'Alexandrie

C'est tout le contraire avec l'école d'Alexandrie avec Plotin, Porphyre, Proclus. Platon dont ils tirent leur nom (néo-platoniciens) est un peu dualiste; le besoin d'unité amène cette école au Panthéisme. Ils sont poussés par les orientaux qui viennent à Alexandrie ces grands mystiques transforment l'esprit grec. Ce qui est réel, c'est l'un, selon Parménide. C'est le bien de Platon. Mais notre raison ne peut atteindre l'un; il faut cependant croire au monde Plotin imagine un Dieu se multipliant au dessous de lui apparait le νους, l'esprit. Dieu ne pensait pas par lui-même. Une subdivision forme la pensée qui contient les idées. Au dessous ~~vient~~ l'ame qui connait les pensées, elle fait la transition entre Dieu et l'univers. Ce sont les trois Hypostases. Le monde est un dernier reflet de Dieu il lui est ce que la trace d'un pied sur le sable est au voyageur. Le sage doit entretenir le culte des idées. Voir Dieu voila l'idéal, on y arrive par le jeune et l'extase. Ainsi un ascétisme très rigoureux ~~est~~ absence de tout sens pratique

voila ce qui caractérise cette École. Après une vie très sévère Plotin ne vit Dieu qu'une fois. Porphyre déclare n'y être pas parvenu.

Dualisme de Descartes

Arrivons maintenant aux temps modernes. Pour Descartes, il y a deux choses dans l'univers : des substances matérielles dont toute l'essence est d'être étendues, des substances immatérielles dont toute l'essence est de penser. Entre le monde et Dieu y a-t-il un rapport direct ? Non. On le voit c'est un dualisme d'un nouveau genre. De là peuvent partir deux courants l'un idéaliste, l'autre matérialiste ; c'est en ce sens que tous les philosophes procèdent de Descartes.

Après Descartes le besoin d'unité se fit de nouveau sentir. Ce qu'il avait séparé on l'identifie : Malebranche au profit de la pensée pure ; Spinosa au profit de la nature.

Philosophie de Malebranche

Malebranche ne compte pas pour un Panthéiste proprement dit ; néanmoins on ne peut nier qu'il absorbe le monde en Dieu dans la théorie de la vision en Dieu et dans les causes occasionnelles, ce qui revient à dire que nous ne voyons l'idée des choses matérielles que dans l'entendement divin ; Dieu seul agit et mène le monde. Voltaire prétendait que Malebranche était fou ; il voyait en effet que sa doctrine aboutissait au mysticisme : « lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou. »

Spinosa – sa vie

Spinosa est plus intéressant, c'est le Panthéiste par excellence. Baruch ou Benoit Spinosa naquit en 1632 à Amsterdam, de parents Juifs, Portugais exilés par l'Inquisition. Il mourut à la Haye en 1677. Il est célèbre par l'austérité de sa vie, qui fut très laborieuse et bienfaisante. Il polissait des verres de lunettes. Quand les Français



envahirent la Hollande, le prince de Condé voulut l'emmener en France, il refusa. Plus tard, l'électeur Palatin lui proposa une chaire à Heidelberg, il refusa également. Peu satisfait de sa religion, il s'en sépara ce qui fut cause d'un attentat contre sa vie; de tous cotés il fut attaqué, Malebranche l'appelle un chien. Spinosa s'appliqua à la philosophie.

Philosophie de Spinosa

Il changea le dualisme cartésien en Pantheiste, et déclare l'unité de la substance = j'appelle substance ce qui est en soi et ce qui est intelligible par soi = c'est la première proposition de son Ethique, livre de métaphysique et non de morale, malgré son nom.

Elle est faite = more geometrico = 1° définitions 2° axiomes 3° théorèmes, scolies. C'est un système tout déductif. L'unité de substance est Dieu := Cette substance infinie a une infinité d'infinis infiniment infinis. = De ces attributs, deux nous sont connus: la pensée et l'étendue. La pensée et l'étendue divines sont insaisissables. Ce qu'on peut concevoir c'est les modes de ces attributs les modes de l'entendement divin sont les corps en ce qui concerne l'étendue et les ames en ce qui concerne la pensée. Ce que nous prenons pour des réalités ne sont que des modes d'attributs.

L'existence n'appartient pas à Dieu, car alors il serait fini. C'est la cause immanente de l'ensemble des choses du monde. Il agit d'après une nécessité interne de son être et c'est en cela que consiste la liberté. Dieu ne produit que d'une façon médiate les actes individuels. Les causes secondes forment un réseau inextricable de fatalité dans lequel l'homme est compris. L'activité humaine n'agit que suivant des lois fatales, puisqu'elle est une émanation de Dieu. L'ordre et l'

enchaînement des pensées, n'est que l'image de l'ordre et de l'enchaînement des choses étendues; ce sont deux chaînes qui ne communiquent pas directement ensemble mais il y a une influence nécessaire des pensées les unes sur les autres. Il y a une gradation dans la pensée humaine. Elle va depuis la notion confuse jusqu'à la connaissance claire. La pensée pure ou adéquate saisit les choses sous leur forme éternelle = sub specie æternitatis = Aux notions vaguement comprises correspondent les passions qui asservissent la volonté. A la connaissance intellectuelle correspond la amour intellectuel de Dieu c'est à dire de la nature et de ses lois admirables. En cela consiste notre bonheur et notre liberté. Il n'y a pas une récompense due à la vertu dans un autre monde, mais la vertu est à elle-même, sa vraie, sa seule récompense.

Erreur relative à Spinosa

La vie si pure de Spinosa l'avait fait regarder à tort comme un mystique. Quelques uns de ses disciples en parlent avec enthousiasme comme de Plotin Schleiermacher s'écrie: « Sacrifiez avec joie une boucle de cheveux aux manes du saint et méconnu Spinosa.. l'infini fut son commencement et sa fin.. Il nous apparaît solitaire et non égalé, sans disciple et sans droit de bourgeoisie ». Divinisant la nature; ne mettant pas d'autres différences entre Dieu et le monde qu'une différence de point de vue; appelant le monde = la nature naturée = et Dieu = la nature naturante = Spinosa ne peut être considéré comme un mystique.
Il se moque des sages qui disent que la vie est une méditation de la mort = l'homme a bien autre chose à faire que de penser à la mort, ce qu'il médite, ce n'est pas la mort, c'est la vie. = . Cette



Réfutation du panthéisme

doctrine ne peut être attaquée par ses conséquences, c'est donc théoriquement qu'il faut la combattre.

Reconnaissons d'abord l'admirable enchaînement logique de cette doctrine. Remarquons ensuite que le panthéisme est forcé de compter avec la réalité; il n'a pas le droit de dire qu'il en fait bon marché. Il prétendra que la nature est une émanation de Dieu, un prolongement de la divinité. Aussi nous avons le droit ~~d'~~ d'attaquer cette doctrine au nom de l'expérience.

Pour vouloir unir Dieu et le monde, le Panthéisme les compromet tous les deux. Il les nie l'un ou l'autre, et parfois l'un ~~est~~ et l'autre. Pour les premiers philosophes, on a vu qu'ils en venaient là. Pour Spinosa cela paraît moins, mais nous allons le faire voir maintenant.

Le moi n'existe plus

Considérons le monde et nous-même, le Panthéisme nie le moi humain. L'existence individuelle, même d'un grain de sable ne peut être expliquée dans le Panthéisme. Tout étant Dieu il n'y a rien en dehors. Il n'y a pas de place dans la philosophie de Spinosa pour le moi, il perd tous ses attributs psychologiques. Comment existerait il serait-il une substance? ~~Maine~~ de Biran nous l'enseigne. Mais il n'y a qu'une substance: Dieu. — Sommes-nous des attributs de Dieu? Non, car ils sont infinis. — Sommes ~~nous~~ alors des modes de la pensée? Non, car nous sommes moitié modes de la pensée, et moitié modes de la substance: nous sommes donc une abstraction. Qui est-ce qui nous le fera croire? Personne assurément. Chaque conscience, chaque sens commun crie fortement contre le Panthéisme.

La liberté enlevée.

Spinosa nous enlève la liberté, attribut auquel nous tenons le plus. Il la nie à deux points de vue : a priori parce que nous ne sommes qu'un aspect de l'ordre et de la nécessité du developpement divin cela découle du système, a posteriori c'est à dire des faits, cela découle de la mathématiques des passions (de servitute humana.) L'homme n'est pas libre, les passions le mènent. L'homme n'est libre que comme les fleuves qui se jettent dans la mer sans pouvoir faire de retour. Arriver à connaître la fatalité ~~[illegible]~~ éternelle, voila l'idéal de Spinosa. Doit on souscrire à cette phrase : = L'enfant et l'homme ivre ont seuls le droit de se croire libres. = ? La conscience proteste la liberté supprimée tout croule. C'est par une heureuse inconséquence que Spinosa a vecu comme un sage.

Dieu est maltraité

Dieu n'est pas mieux traité ; il est affirmé à chaque page, mais c'est une vaine providence qui dort dans le mineral s'éveille dans les plantes, dans l'animal et tout à fait dans l'homme. Cette divinité n'est pas distincte du monde et par conséquent en est tiré car elle est finie comme lui.

D'ailleurs cette intelligence, Spinosa nous apprend qu'elle n'est qu'une pure possibilité. Nous en sommes les manifestations les plus élevées. Ce qui est dans l'univers c'est une vague somnolence, une pensée en puissance qui arrive à son maximum en nous. Peut on admettre une divinité qui n'est pas même l'égale de ce qu'elle crée. = Il n'y a pas plus de comparaison entre l'entendement de l'homme et celui de Dieu qu'entre le chien, animal aboyant et le chien, constellation. = Si c'était pour éviter l'anthropomorphisme cela pourrait être une tentative heu-



reuse. mais dans le Spinosisme c'est tout à fait inadmissible.

Conclusion

En voulant concilier l'inconciliable on s'expose à aller de contradictions en contradictions. Le Panthéisme aboutit ainsi nécessairement d'une part au mysticisme, d'autre part à l'athéisme, et c'est de ce dernier coté qu'a le plus penché Spinosa, malgré tous ses efforts qu'il faut reconnaitre pour éviter cet excès.

Des Panthéistes modernes.

Kant vint relever la philosophie et la remit sur sa vraie voie. Ce fut un restaurateur mais bientôt après lui le Panthéisme refait son apparition

Fichte

avec Fichte né en Lusace en 1762, mort à Berlin en 1814. Il ramène tout au moi humaine dont il fit le principe et le centre de l'univers physique et moral. Le moi absolu, en se posant, par son activité propre, crée dans son évolution éternelle la nature, l'homme et Dieu c'est le Panthéisme subjectif.

Schelling

Schelling né en Wurtemberg en 1775 mort à Berlin en 1854, absorbe dans un principe supérieur l'absolue identité des contraires à la fois infini et fini, unité et diversité où s'éffacent les contradictions et dont l'éternelle évolution crée l'univers physique et moral c'est le panthéisme objectif.

Hégel

Hégel, né à Stuttgard en 1770, mort à Berlin en 1831, part du même point de vue et construit un système différent peu du précédent. La notion ~~de~~ l'idée, l'indéterminé pur, à la fois l'être et le néant, par un mouvement intérieur et incessant, surmontant toutes les contradictions, s'élève progressivement à toutes les formes de l'existence et de la pensée, se réalise dans les règnes de la nature, et prend conscience de lui même dans l'homme.

Pour Hégel, la logique, identique à la métaphysique, est la science universelle en abrégé. Son système hérissé d'obscurités, repose sur une base fausse et hypothétique, les résultats en sont funestes dans leurs conséquences.
Ses disciples suivent différentes voies les uns sont fatalistes et matérialistes c'est la gauche Hégelienne, les autres sont tout à fait mystiques, c'est la droite Hégelienne. Le règne des systèmes est passé, l'ère de la critique et de l'érudition le remplace.

WH



12

R. Bellamy

Une chose qu'il est juste de penser, c'est que si l'âme est immortelle, il faut en prendre soin non seulement pour ce temps que nous appelons le temps de la vie, mais encore pour l'éternité. = Platon = Phédon.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle = Voltaire =

Philosophie 60me Leçon

Théodicée V. De la destinée humaine – de l'immortalité de l'âme.

Que pouvons-nous espérer, à quelle destinée devons nous nous attendre ? Voilà la question philosophique par excellence. La mort, ce mystère si effrayant termine-t-il tout complètement ? Y a-t-il un au delà ? Cette question est intimement liée à toute la philosophie aussi en est elle la conclusion. Il est évident que le matérialisme au nom de la logique est nécessairement amené à déclarer que tout est fini à la mort. Mais la raison la conscience protestent et déclarent avec le spiritualisme qu'une âme qui n'a rien de matériel, qui est tout à fait distincte du corps, ne peut mourir avec lui. Ce n'est qu'une prison, dont l'âme finit par s'échapper.

Trois groupes de preuves

Après les pages si éloquentes de Platon et de Cicéron sur l'immortalité de l'âme, on peut craindre de traiter un lieu commun en s'occupant de ces questions ; cependant voyons les preuves les plus sérieuses. Elles peuvent se diviser en trois groupes : 1° argument métaphysique contenant deux preuves – 2° argument psychologique se subdivisant en trois parties – 3° argument moral comprenant deux subdivisions.

1° argument métaphysique.

L'argument métaphysique, avons-nous dit, peut se diviser en deux parties. La première a un caractère logique, la seconde un caractère ontologique.

(a) Preuve logique

La preuve logique est susceptible d'être mise en forme de syllogisme. Il est tiré de l'unité du moi – Ce qui est un et



simple ne saurait périr par décomposition. – Or le moi est un et simple (cela résulte du témoignage de la conscience et du pouvoir de comparer.) – Donc le moi ne peut périr.

Critique

Cet argument est le plus faible à cause de sa rigueur apparente. Il a des formes trop arrêtées. Rien ne prouve que la mort soit une décomposition ; si c'était un simple anéantissement, cela serait aussi possible pour une substance une que multiple.

(B) Preuve ontologique.

Ce qui est ne saurait être conçu comme anéanti. Si rien ne sort de rien, (Lucrèce), rien n'est détruit entièrement. Pas un atome ne périt dans la nature, comment supposer que l'âme, substance douée de propriétés supérieures ait moins de durée que la dernière des molécules de la matière inerte ? = Puisque tu vois que ce qu'il y a de plus faible dans l'homme subsiste encore après la mort, ne te paraît il pas de toutes nécessité que ce qui est durable subsiste également ? = (Platon, Phédon) Est il possible de concevoir l'anéantissement d'un être qui a aimé, pensé et voulu ? = C'est une contradiction de penser que l'être soit ou devienne le non être ; c'est plus qu'une contradiction d'assurer qu'une activité vivante, qui révèle par des pouvoirs divins la puissance du créateur, aille se perdre dans le néant. Une créature possède à l'heure où je parle, dans chacun de ses membres une spontanéité puissante, irritable, qui veille à sa propre conservation ; et, le moment d'après, tous ces pouvoirs preuves vivantes d'une toute puissance organique et inhérente, disparaîtraient de la chaîne des êtres, de la sphère de la réalité, comme s'ils n'eussent jamais existé ! L'intelligence se révolte à cette idée. = (Herder Idées sur l'Hist. de l'hum. V. 1)

2° Argument psychologique	L'argument psychologique consiste à considérer les trois facultés du moi. On peut faire voir en effet que ces facultés exigent un au delà.
(a) Sensibilité	Les penchants tendent quelques uns à une fin terrestre, comme manger et boire, cela est certain, mais il y en a d'autres qui tendent à quelque chose de plus noble, comme l'amour du vrai, du beau, du bien. Ils sont insatiables. Les vérités que nous atteignons, nous paraissent peu de choses à côté de ce que nous ignorons. La beauté la plus complète est au dessous de notre idéal, elle est toujours entachée de faiblesse. La vertu plus que tout le reste, est bien au dessus de nos efforts. Les désirs du coeur humain sont infinis; la soif ardente du bonheur qui le tourmente est loin d'être satisfaite. Répondrez vous avec le poète: = Sors tua mortalis, non est mortale quod optas = Il s'écriera que ces désirs viennent de sa nature. L'inviter à se contenter de peu, à être sobre, quand il s'agit de vérité, de beauté, de perfection, est dérisoire. C'est une raison de sentiment qui nous fait songer à une vie où nous connaitrons la vérité entière, où nous contemplerons la beauté parfaite, où nous pratiquerons la vertu pure. De même le coeur sans cesse froissé, flétri, brisé dans ses affections les plus chères, déçu dans ses espérances les plus légitimes, n'obtenant que rarement, au prix de mille peines et de nombreux mécomptes, un bonheur fragile et passager au lieu de celui qu'il ambitionne, proclame nécessairement une destinée future où l'équilibre sera établi.
(b) Intelligence	La nature de l'intelligence est de connaitre la vérité, non telle ou telle portion mais la vérité totale. Aussi est elle possédée d'un immense désir de connaitre.

=natura inest mentibus nostris insatiabilis quaedam cupiditas veri videndi= (Cicéron. Tusculanes I. 9) - = notre âme finit les bornes = dit Montesquieu; cependant ce que Socrate sait c'est qu'il ne sait rien; Platon termine ses plus beaux discours par des mythes; Aristote et Proclus font des hymnes, Newton commente l'apocalypse le scepticisme et le mysticisme montrent combien la science humaine est vaine. Aussi y a t il dans l'intelligence une voix qui crie que tout ne peut finir à la mort, que l'âme doit survivre et que dans une vie future, nous possèderons la science véritable.

(f) Volonté.

La volonté humaine se sent créée pour être libre c'est son essence et sa fin. mais cette volonté si faible y parvient elle? = Je fais le mal que je ne veux pas et je ne fais pas le bien que je veux, dit St Paul. Mille causes restreignent la volonté. A quoi bon chercher à l'augmenter si le fruit de la victoire est déjà enlevé? Nous aimons donc à croire que, un jour, la volonté parviendra à accomplir la vertu et à conquérir le bonheur, son compagnon habituel.

Résumé.

En résumé, l'on voit que nos trois facultés n'obtenant pas sur cette terre un complet développement, si nous ne pouvons l'espérer en dehors de cette vie notre nature renferme une contradiction manifeste. L'auteur de notre être en formant son chef d'oeuvre, a manqué de sagesse, n'ayant pas su proportionner les moyens aux fins ce que l'on exige du plus obscur ouvrier, dans ses plus vils ouvrages. = Croirais-je donc que c'est dans le cercle de ces éternelles et monstrueuses vicissitudes que doivent se consumer en efforts inutiles, toutes les forces de l'humanité? Ne croirais-je pas plutôt que si l'humanité les subit, c'est momentanément

dans le but d'arriver à un état qui demeurera définitif pour parvenir enfin à un lieu de repos, où, se remettant de tant de fatigues, elle demeurera immobile pendant l'éternité, au dessus des flots agités de l'océan des âges ? » (Fichte – Destination de l'homme III.)

3° Preuves morales

Les preuves morales peuvent se ramener à deux, parce qu'il y a deux choses essentielles à considérer 1° l'obligation 2° la sanction.

(α) obligation morale

Kant déclare que la raison serait tout à fait choquée de concevoir un être qui après avoir admis l'obligation morale de faire certaines choses, pourrait être anéanti avant de les avoir faites, et cela au même titre qu'il est absurde de refuser d'admettre les axiomes. Pourquoi aurions nous cette idée de l'obligation si nous ne pouvons un jour accomplir ce à quoi nous sommes obligés. Heureux, dit il, ceux qui ont accompli leur devoir de bonne heure, car plus on est criminel plus la vie d'épreuve et d'expiation sera grande.

(β) sanctions morales

La preuve reposant sur les sanctions de la loi morale est, on le sait, le dernier postulat de Kant. Le droit que l'homme acquiert au bonheur en obéissant à la loi morale et en acceptant les sacrifices qu'elle impose est un droit absolu, inaliénable, imprescriptible. Il n'y a pas de vérités plus profondément gravé dans l'âme humaine. Le principe constitue une proportion : il faut que partout et toujours la récompense soit proportionnée au mérite, la punition à la faute.

Injuste répartition des biens

Or sur cette terre la proportion est loin d'être établie. La vie de l'homme vraiment vertueux, qu'est elle, sinon une vie de privations, de sacrifices et



de dévouements? Qu'il trouve une compensation et un soutien au sein des plus cruelles épreuves dans la satisfaction morale, là n'est pas la question. Cette récompense est elle suffisante? Cette joie intime n'est elle pas mêlée d'amertumes? Le juste est il délivré des misères de la vie humaine? L'espoir, la certitude du bonheur à venir entre pour beaucoup dau son bonheur actuel; ôtez lui cet espoir, rien ne sera plus triste qu'une telle destinée. « Parfois le sage, effrayé des maux qui désolent l'espèce humaine, craint que la vie ne soit qu'un jeu capricieux ~~du~~ hasard et l'immortalité un rêve. Alors un sombre désespoir torture son âme, car cette fille mystérieuse du ciel a horreur du néant. » (Klopstock. Messiade II)

D'autre part, comme le dit l'Ecclésiaste « le juste périt dans sa justice, le méchant vit longtemps dans sa malice. = Cela arrive souvent il est impossible de le nier. Cet argument établit d'une manière invincible la nécessité d'une autre vie, et comme condition, l'immortalité de l'âme.

Remarque — Quand au ~~témoi~~ témoignage sensible, notre vie terrestre n'en comporte pas. L'évidence sensible sur ce point entraînerait les mêmes inconvénients que la vue immédiate de Dieu: = Toutes les préoccupations de ce monde finiraient. Cette perspective de félicité divine nous jetterait dans un ravissement léthargique = (B. de St Pierre. Etud. de la nat.)

Résumé. — Telles sont les principales preuves de l'immortalité de l'âme, mais elles reviennent à un seul type. Socrate dans le Phédon examine les objections contre l'immortalité de l'âme. On prétend qu'elle doit périr car elle n'est que au corps ce qui est l'harmonie à la lyre qui se rompt. Non, répond il,

car l'harmonie n'est pas un être, elle n'a pas de vie propre, elle ne peut pas la lyre, tandis que l'âme, au contraire agite et anime le corps qui la renferme. —

Comment concevoir la vie future?

Maintenant comment concevoir la vie future? C'est là une question qui cesse d'être philosophique car elle est rationnellement insoluble. Au fond peu importe, dit Kant, il suffit de faire acte de foi à cette croyance générale. Certains philosophes ont cru que l'âme passait de corps en corps après la mort. C'est la métempsycose de Pythagore. D'autres imaginent une pérégrination des âmes de mondes en mondes, d'astres en astres. Ce sont là de pures fantaisies de poètes. Les différentes religions ont résolu la question de diverses manières. Mais en philosophie c'est déjà énorme de prouver la vie future

Suffit-il de rester à l'état de gaz?

On s'est parfois demandé si l'immortalité n'était pas de tous les systèmes et s'il ne suffisait pas de subsister à l'état de gaz ou de matière? et si ce n'était pas assez d'être indestructible et de faire partie de la nature.

C'est que

C'est quelque chose, en effet; mais il faut avouer que ce serait peu pour nos aspirations. Ce serait, en effet un anéantissement, car c'est la cessation de la volonté et de la pensée; or ce qui veut vivre en nous, ce qui s'affirme ainsi à tort ou à raison, ce n'est pas une particule liquide ou matérielle de notre corps, mais c'est ce qui fait la personne, ce qui constitue notre individualité, à savoir la raison, la volonté. Exister à l'état inerte, ce n'est pas là ce qui exige la raison.



8

Conclusion du cours.

Nous ne pouvons mieux terminer ce sujet et ce cours qu'en empruntant au philosophe dont la doctrine a mérité d'être appelée la préface humaine de l'Évangile, les paroles graves et solennelles qu'il met dans la bouche de Socrate, au moment de finir cet entretien où le sage peu d'instant avant sa mort, démontre à ses disciples, le dogme de l'immortalité de l'âme. « Puisque l'âme est immortelle, il n'y a d'autre salut pour elle que de devenir aussi vertueuse que possible. Car lorsqu'elle se rend dans l'autre monde, elle n'emporte avec elle que ses oeuvres. Qu'il soit donc plein de confiance, dans la destinée de son être, celui qui, pendant sa vie, a orné son âme, non d'une parure étrangère, mais de celle qui lui est propre, comme la tempérance, la force, la justice la liberté. Celui là doit attendre tranquillement l'heure de son départ pour l'autre monde, comme étant prêt à partir quand le destin l'appellera. » (Phédon).

H. Bellamy

Philosophie (1873-1874)
Lycée national de Bordeaux
Professeur : M. Marion

Théodicée

en cinq leçons

W. Bellamy

Commencée le 26 mai 1874
Finie le 13 Juin 1874



B

1re Leçon Théodicée — — Preuves de l'Existence de Dieu

2e Leçon — — — Nature et attributs.

3e — — — — Création et providence

4e — — — — Examen du Panthéisme

5e — — — — Immortalité de l'âme

BB